

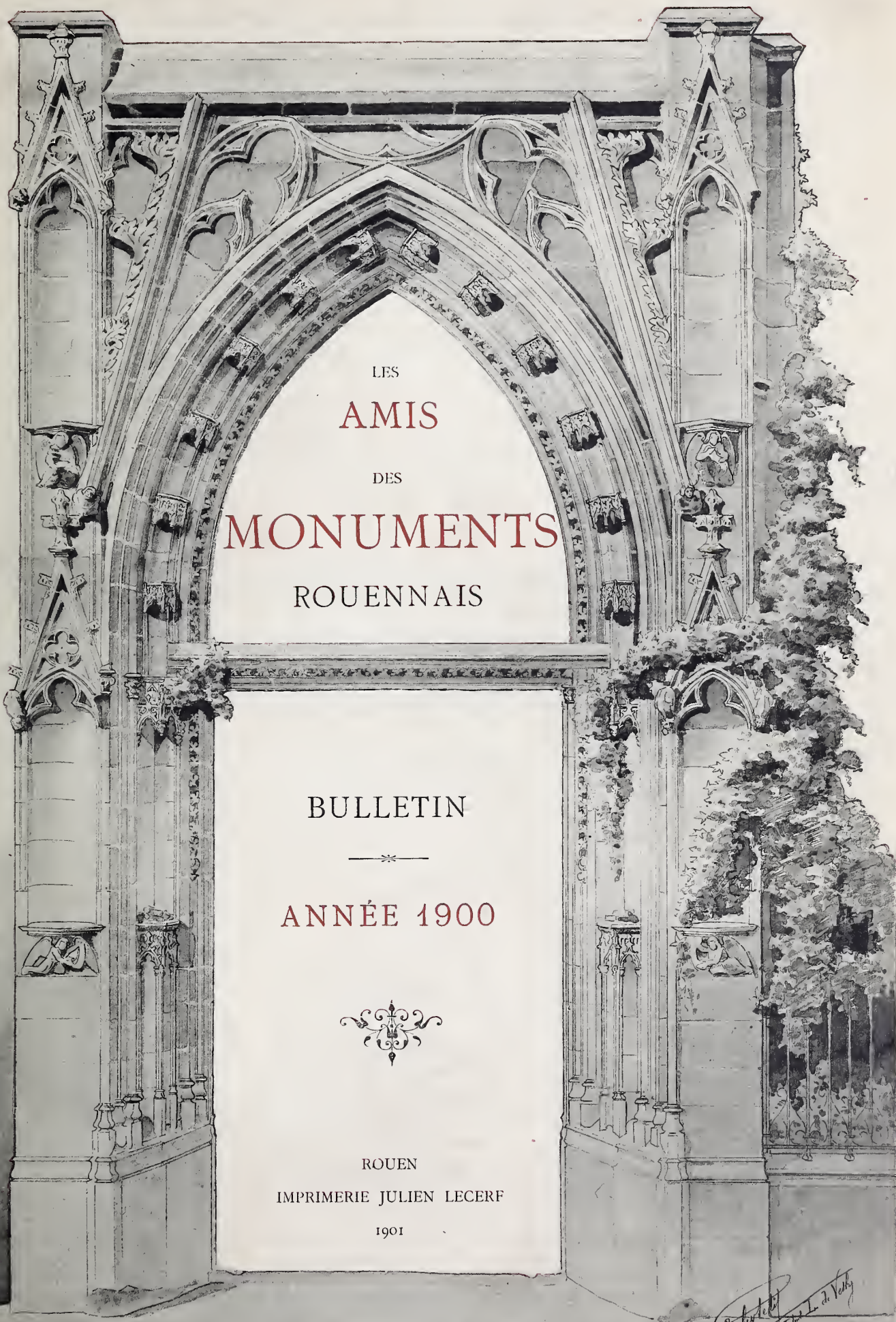


Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

<https://archive.org/details/bulletin34amis>

3

3-4
1900-01
112



LES
AMIS
DES
MONUMENTS
ROUENNAIS

BULLETIN
— — —
ANNÉE 1900



ROUEN
IMPRIMERIE JULIEN LECERF

1901

Robert de la Vierge
Financ. L. de Vierge

LES AMIS
DES
MONUMENTS ROUENNAIS

BULLETIN DE 1900

Exemplaire N° 138

LES
AMIS
DES
MONUMENTS
ROUENNAIS

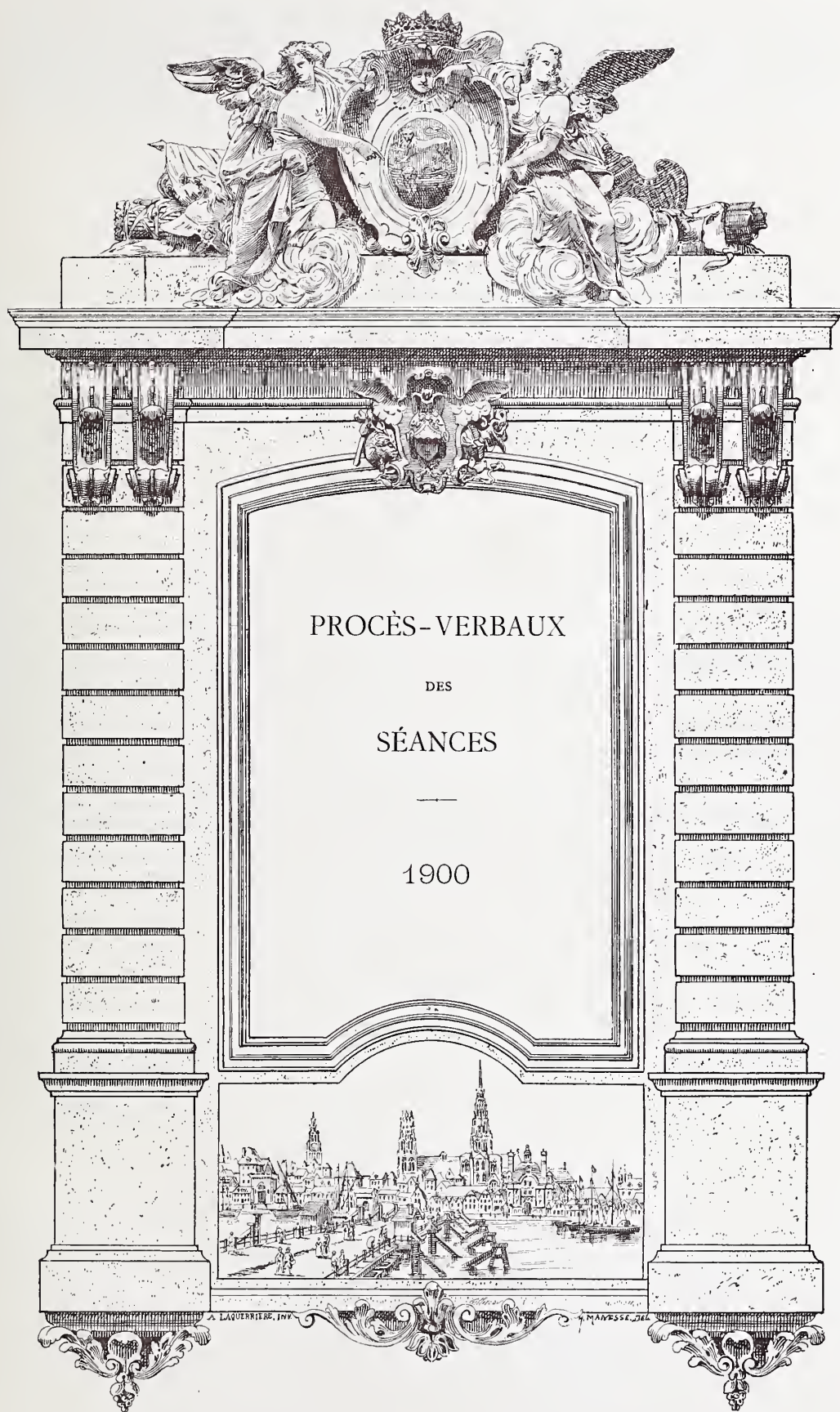
BULLETIN

— — — — —
ANNÉE 1900



ROUEN
IMPRIMERIE JULIEN LECERF
1901

Robert L. de Vaux



PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES

1900



A. LAQUERRIERE, IMP.

MARSEILLE, DEL.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 14 Février 1900

Présidence de M. LÉON DE VESLY, Vice-Président

Etaient présents au Bureau : MM. de Vesly, Duveau, Edmond Bonet et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : MM. Deglatigny, Brunon, Fleury, Fauquet, Marie, Lecerf, Legrip et Witz.

Après lecture et adoption du procès-verbal, M. de Vesly fait part aux Membres présents que la publication des nouveaux Statuts de la Société, définitivement approuvés et apostillés par l'Administration préfectorale, est confiée à notre éditeur, M. Lecerf, qui doit les insérer intégralement à la fin du Bulletin de 1899, actuellement en préparation. Il en sera fait un tirage à part, en petit format, sorte d'édition de poche destinée à en faciliter la propagande et le maniement.

Lecture est faite ensuite d'une lettre de M. Ernest Deshayes, Adjoint chargé des Beaux-Arts, disant que, contrairement au vœu exprimé par la Société, les vieux arbres du clos Saint-Marc ne sauraient être conservés, leur état de vétusté les rendant dangereux pour la sécurité publique. MM. Deglatigny et Brunon expriment un doute à l'égard de ce prétendu danger, qui ne paraît rien moins que démontré; ils demandent, en tous cas, que si, contre toute attente, l'Administration se décide à faire abattre ces vieux arbres, bien vivants et toujours verts malgré leur âge, il soit décidé qu'ils seront remplacés par d'autres, tant au point de vue de l'hygiène qu'au point de vue du pittoresque.

En l'absence de M. Quesné, Rapporteur du budget, M. Edmond Bonet expose sommairement la balance des recettes et des dépenses. Il constate en finissant que le capital actuel de la Société est de 5,756 fr. 12 c., somme sur laquelle l'Assemblée l'autorise à prélever un crédit de 1,000 francs pour liquider l'arriéré et satisfaire aux dépenses courantes.

Sur ces 1,000 francs, une somme de 500 francs sera destinée à rémunérer les travaux extraordinaires entrepris par M. Raoul Aubé pour coordonner, résumer et mettre au point, en un précis analytique spécial, les différentes délibérations et entreprises de la

Société au cours de ses douze premières années d'existence. C'est tout un bulletin rétrospectif à rédiger.

Une somme de 100 francs sera également attribuée à un élève de l'Ecole des Beaux-Arts, M. Robert Petit, pour son beau frontispice du portail de Saint-Lô, destiné à encadrer le titre des différents Bulletins de la Société.

Une provision de 400 francs sera prise enfin sur ces 1,000 francs pour satisfaire aux premiers frais d'impression du Bulletin de 1889.

Quant aux fonds restés libres, le Trésorier est autorisé à les placer en rente 3 o/o sur l'Etat, avec titres au porteur, qui seront déposés au Comptoir national d'Escompte.

L'ordre du jour appelle ensuite l'affaire toujours pendante de la maison de la rue Saint-Romain. M. Deglatigny s'étonne qu'après les nombreux pourparlers échangés entre la Société et la Municipalité, après les propositions faites par elle et fidèlement consignées dans le dossier officiel de l'affaire, l'Administration ait laissé trancher délibérément, par un vote prématuré, une question chaudement débattue qui semblait comporter une suite tout autre.

Un moment même, l'Administration municipale paraissait toute disposée à faire l'abandon de sa servitude d'alignement pour permettre de sauver cette maison.

D'un autre côté, un groupe de Sociétaires se proposait de prendre à sa charge les frais de restauration, pour dégager la responsabilité de la Ville, en lui offrant toutes les garanties désirables. Avant d'entamer les négociations nécessaires avec les Pouvoirs publics, elle ne demandait à la Ville que de faire ratifier par le Conseil municipal les décisions précédemment prises, afin d'en bien préciser la portée. Comment donc expliquer ce brusque revirement ?

Pour tirer la chose au clair, il est décidé, sur la proposition de M. Deglatigny, qu'une Commission spéciale, composée, outre le promoteur, de MM. Brunon, Fleury, Fauquet, Legrip, Marie et Witz, se chargera de correspondre à ce sujet avec le Maire et de reprendre les négociations, s'il y a lieu, à son corps défendant, sans engager la responsabilité de la Société.

A signaler, parmi les propositions spontanées, celle de M. Duveau, demandant si l'on ne pourrait rétablir l'aissentage caractéristique, complètement supprimé, qui décorait autrefois la curieuse maison située à l'angle des rues du Bac et des Fourchettes.

Autre demande, du même Membre, regrettant que, lors du transfert de la statue de Boieldieu, en décembre dernier, on ait cru devoir supprimer la grille qui l'entourait et la protégeait contre les déprédations des gamins.

M. Fauquet fait observer que ces entourages ont le tort d'être très disgracieux et de rompre l'aspect général du monument. La statue d'Armand Carrel est privée de ce prétendu ornement, et ne s'en porte pas plus mal.

A l'issue de la séance, les Membres présents votent à l'unanimité l'admission d'un nouveau Membre, M. le Docteur Coutan, proposé par le Docteur Brunon.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Séance du 21 Février 1900

Présidence de M. André DUBOSC

Etaient présents au Bureau : MM. André Dubosc, Léon de Vesly, Duveau, Edmond Bonet et Raoul Aubé.

Assistaient également à cette séance : MM. Deglatigny, Eugène Fauquet, Fleury, Hoffmann, Legrip, Pelay, Witz et les Docteurs Brunon et Coutan.

MM. Le Breton, Beaurain, Geoffroy et Quesné, empêchés, s'étaient fait excuser.

Après l'adoption du procès-verbal, légèrement modifié dans le détail sur deux observations de MM. Pelay et de Vesly, la parole est donnée à M. le Docteur Brunon pour l'exposé des démarches faites par la Commission spéciale nommée dans la précédente séance, au sujet des nouveaux pourparlers à entamer relativement à la maison de la rue Saint-Romain.

M. Brunon, appelé au Bureau, résume en quelques mots les premières démarches de la Commission.

Tout d'abord, elle a adressé au Maire une lettre collective publiée dans les journaux de Rouen, et datée du 15 février, où elle rappelle à la Municipalité les promesses faites à la Société par la précédente Administration. Celle-ci avait contracté un premier engagement en se déclarant prête à abandonner la question de voirie et d'alignement, puis à poursuivre, devant l'Autorité compétente, l'obtention des autorisations nécessaires à cet effet.

De leur côté, un certain nombre de Membres de la Société se proposaient de prendre à leur charge les frais de restauration, en dégageant ainsi la responsabilité de la Ville et lui offrant toutes les garanties nécessaires dans la forme qu'il lui plairait d'imposer.

Pour préciser les conditions de la cession avant d'entamer de nouvelles négociations avec les Pouvoirs publics, la Société avait jugé bon de demander à l'Administration municipale de faire ratifier par son Conseil les promesses faites en 1897.

La délégation s'étonne donc, à bon droit, du changement d'attitude qui s'est produit et du vote inopiné du Conseil que rien ne faisait prévoir. Un nouveau rappel de la question, dans les termes primitifs, lui paraît donc devoir s'imposer.

M. le Docteur Brunon a également écrit au Directeur des Cultes, M. Dumay, pour lui exposer l'état de l'affaire et lui rappeler la première demande faite le 3 novembre 1897. Il y insiste sur l'état de délabrement de l'immeuble et s'enquiert des conditions de la cession, soit à titre définitif, soit à titre temporaire ou purement locatif.

M. Brunon s'est en outre adressé à son chef hiérarchique, M. Liard, Directeur de l'Enseignement supérieur, pour l'engager à appuyer énergiquement sa demande auprès de M. Dumay.

Enfin, le même Sociétaire, intéressant la presse parisienne à ce débat, a su provoquer un très intéressant, très judicieux et très spirituel article de M. Arsène Alexandre, l'érudit critique d'art, article publié dans *le Figaro* du 19 février courant, et reproduit en

partie par le *Journal de Rouen*. Lecture en est donnée séance tenante, et des remerciements sont votés à son auteur et au rédacteur en chef du journal parisien, M. Cornély.

A ces dires, qu'il confirme, M. Deglatigny ajoute qu'il croit savoir que l'Administration paraît avoir beaucoup réfléchi depuis, et qu'elle cherche, croit-il, un moyen acceptable de faire revenir le Conseil sur sa décision. Si elle la modifie, il sait un amateur rouennais, qu'il ne veut pas encore nommer, qui contribuerait généreusement à la conclusion de l'affaire. Les locataires ne manqueraient d'ailleurs pas au vieil habitacle, et un antiquaire bien connu a déjà fait des propositions à ce sujet.

M. le Président donne acte à la Commission spéciale de ces premières tentatives, bien conduites, qui lui paraissent devoir amener une heureuse transaction ; le débat lui semble bien engagé, et il n'y a qu'à confirmer pleinement aux délégués la continuation du mandat dont ils s'acquittent si à propos.

Quant au vieux logis lui-même, son avenir semble lié, quant à présent, aux décisions de l'enquête ouverte par la Municipalité sur le projet d'alignement de la rue Saint-Romain. M. Edmond Pelay demande que la Société rédige un *dire* relatif à cette enquête et le soumette à qui de droit. Le temps pressant, la séance concernant cet exposé est fixée à lundi prochain 26 février. M. Legrip se charge obligeamment des informations préalables.

Cette décision adoptée, M. le Président prend à son tour la parole sur un fait personnel. Il déclare que ses occupations l'appelant fréquemment au dehors, il ne peut consacrer aux réunions tout le temps qu'il voudrait leur donner, et il demande à l'Assemblée, ainsi qu'il l'avait déjà fait par lettre, de vouloir bien lui permettre de donner sa démission. MM. de Vesly, Brunon et Deglatigny, se faisant les interprètes de tous les Sociétaires, insistent vivement auprès de M. Dubosc pour l'engager à revenir sur cette détermination. La question est d'ailleurs ajournée à la prochaine séance.

Sur la proposition de M. Deglatigny, il est décidé que les deux grandes Commissions entre lesquelles doivent se répartir tous les Sociétaires : *Commission d'archéologie* et *Commission d'architecture et art décoratif*, seront prochainement constituées. Un Bulletin imprimé sera envoyé à ce propos à chaque Membre, avec demande à l'appui, pour savoir à laquelle de ces Commissions il désire se faire inscrire. On peut d'ailleurs s'inscrire aux deux Commissions à la fois, celles-ci étant aussi ouvertes que possible et n'ayant d'autre but que de grouper et mettre en action toutes les initiatives et tous les bons vouloirs.

La séance s'achève sur la nomination à main-levée de deux nouveaux Membres, M. le Docteur Balley et M. Antonio Keittinger, présentés par M. le Docteur Brunon.

L'ordre du jour épuisé, les assistants se séparent à dix heures et demie.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Séance du 26 Février 1900

Présidence de M. LÉON DE VESLY, Vice-Président

Ont pris place au Bureau : M. Léon de Vesly, Vice-Président, et M. Duveau, Secrétaire-adjoint. Sont présents : MM. Deglatigny, Eugène Fauquet, Geoffroy, Legrip et Witz, Membres.

Se sont excusés par lettre : M. A. Dubosc, Président; M. Raoul Aubé, Secrétaire, et M. Gaston Le Breton.

Après lecture, le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

Au début de la séance, M. Legrip remet à M. de Vesly une lettre de M. Auguste Dutuit, datée de Rome, aux termes de laquelle celui-ci promet à la Société, si elle parvient à sauver la maison de la rue Saint-Romain, une somme de 1,000 francs, destinée à sa restauration.

La Société accepte avec reconnaissance cette offre généreuse.

Une autre lettre est également communiquée par M. Legrip. Elle lui a été adressée par M. Pissaro, le peintre impressionniste bien connu, auquel il avait demandé son appui pour aider la Société dans la sauvegarde de ce vieux logis. Cette lettre, très favorable au projet poursuivi par la Société, sera communiquée pour l'impression aux trois journaux de Rouen.

Lecture est ensuite faite d'une lettre de M. Georges Dubosc, Vice-Président. Dans cette lettre, l'auteur proteste contre le nouvel alignement que la Ville a l'intention d'adopter pour le côté Nord de la rue Saint-Romain. Il serait regrettable, dit M. Dubosc, de détruire l'aspect de cette intéressante rue dont les maisons rappellent tant de souvenirs historiques du Moyen-Age et dont plusieurs ont été habitées par des personnages qui ont joué un rôle marquant dans les événements dont la ville de Rouen a été le théâtre.

Cette lettre, très intéressante et très documentée, n'est que le premier jet d'un article détaillé que l'auteur se propose de publier dans le *Journal de Rouen*.

M. Witz communique ensuite les renseignements sur le nouvel alignement projeté pour la rue Saint-Romain, qu'une Commission nommée à cet effet a pu recueillir. Sa mise à exécution ne modifierait qu'en partie l'alignement du côté Nord établi en 1839. La ligne droite partirait de la rue des Chanoines pour aller jusqu'à la rue de la République, ne touchant pas par conséquent à l'autre partie de la rue. La Société n'en formulera pas moins une protestation qui sera soumise à l'Administration municipale.

M. le Docteur Brunon recommande surtout d'appuyer sur l'intérêt pratique et commercial autant qu'artistique de la conservation de cette ancienne rue, que tous les étrangers ne manquent pas de visiter. Si on détruisait tous les attrails pittoresques de Rouen, rien ne les attirerait plus. Il faudrait au moins conserver deux ou trois rues, autant que possible, dans leur état actuel : celle de Saint-Romain n'est pas nécessairement appelée à un trafic important, d'autant plus que les rues voisines et parallèles, celles de Saint-Nicolas et des Bonnetiers, sont déjà sacrifiées aux alignements nouveaux.

M. de Vesly se charge de la rédaction de la lettre de protestation, qu'en l'absence du Président il fera signer par la Commission spéciale nommée pour cette affaire.

Deux nouveaux Membres, M. Delamare, propriétaire, rue Louis-Bouilhet, et M. Paul Brunon, de Marseille, sont admis au nombre des Sociétaires.

M. Marie fait connaître à l'Assemblée que la *Société Industrielle* a l'intention de faire une exposition de toute espèce de documents, de dessins, peintures et gravures ayant rapport à la rue Saint-Romain, pour les faire connaître au public et créer un mouvement favorable à la conservation de cette rue et de la vieille demeure dont notre Association s'efforce de sauver l'existence.

M. de Vesly engage les Membres de la Société à concourir dans la mesure de leurs moyens à donner de l'extension et de l'intérêt à cette exposition.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire-adjoint,

ED. DUVEAU.

Séance du 19 Mars 1900

Présidence de M. LÉON DE VESLY, Vice-Président

Etaient présents au Bureau : MM. de Vesly, Duveau et Raoul Aubé.

Assistaient également à cette séance : MM. Deglatigny, Brunon, Eugène Fauquet, Legrip, Marie, Witz, Quesné, Charles Delamare, Ruel et Leber.

Après lecture et adoption du procès-verbal, le Comité relatif à la vieille maison de la rue Saint-Romain a exposé de nouveau le résultat de ses démarches. Celle-ci ayant déjà été discutées dans la précédente séance, nous n'y reviendrons que sommairement.

Ainsi qu'il avait été convenu, le *dire* de protestation contre le projet d'alignement du quartier capitulaire, rédigé avec autant de mesure que de compétence par M. de Vesly, signé par le Comité, a été remis par celui-ci entre les mains du Commissaire-Enquêteur, M. Eliot, Conseiller d'arrondissement. Quelques pourparlers ont été également échangés à ce sujet entre M. Deglatigny et la Municipalité, pour mieux préciser et caractériser le but de la protestation.

A l'appui de celle-ci, est venue se joindre une très spirituelle protestation des cochers de fiacres rouennais, conçue dans une forme tout à fait originale, paraphée de 25 signatures recueillies par les soins de M. Eugène Fauquet.

De son côté, M. le Docteur Brunon a poursuivi très activement ses démarches auprès de la presse parisienne pour l'intéresser au bon succès de la cause et solliciter son influente publicité. Partout l'accueil a été très chaleureux, très sympathique, et les noms les plus connus, les plus accrédités, se sont pleinement ralliés à ce programme artistique, déjà défendu — *et de bonne encre* — par plusieurs d'entre eux.

Le Comité a, d'ailleurs, créé un courant d'action très énergique par l'envoi aux artistes, aux écrivains, aux archéologues, à tous ceux qu'intéressent le passé historique et le caractère original, pittoresque de nos vieilles cités, d'une lettre-circulaire répandue à grand nombre,

pour solliciter des adhésions. Beaucoup sont déjà revenues couvertes de signatures, de commentaires, de réflexions judicieuses, dont le dépouillement, très volumineux, constituera pour l'avenir un dossier aussi curieux qu'édifiant.

Les pièces du débat doivent d'ailleurs être soumises prochainement au public dans une exposition particulière organisée par la *Société Industrielle*, de concert avec la nôtre, dans laquelle seront réunis, non-seulement tous les documents et pièces, manuscrits et imprimés y relatifs, comme on dit au Palais, mais encore les dessins, tableaux, aquarelles, gravures, lithographies, photographies et moulages pouvant se rattacher tant à la vieille maison qu'au quartier qui l'encadre et aux monuments caractéristiques qui l'avoisinent. Tout le monde pourra ainsi s'édifier et se rendre mieux compte de l'importance de la question.

A ce propos, M. Marie, l'un des promoteurs de cette exposition, demande à notre Société de vouloir bien concourir aux frais d'installation par l'ouverture d'une modeste allocation. Bonne note en est prise pour être transmise à la sanction de l'Assemblée générale.

A la fin de cet exposé, M. Léon de Vesly déclare qu'en raison du caractère municipal de ses fonctions publiques, il se voit dans la nécessité de décliner la Vice-Présidence, en raison des lourdes responsabilités actuellement inhérentes à ce poste. Il désire donc rentrer dans le rang où, dans un rôle plus affacé, mais non moins utile, il continuera de se dévouer aux intérêts artistiques de l'Association. Il prie donc ses Collègues de pourvoir à son remplacement. Après échange de regrets unanimes, il est décidé que cette question sera tranchée dans la prochaine réunion, de même que la nomination du Président, poste devenu vacant par la démission maintenue, et également regrettée, de M. André Dubosc.

Avant de clore la séance, M. le Docteur Brunon propose l'admission de cinq nouveaux Membres : MM. Gustave Leseigneur, Filateur ; Henri Delamare, Courtier maritime ; Ruel et René Martin, Architectes, et les Docteurs François Hue, Levesque et Percepied. Cette admission, faite en principe, sera soumise à la sanction de l'Assemblée générale, aux termes mêmes des Statuts.

L'ordre du jour étant épuisé, et nul ne réclamant la parole, la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Double séance du 30 Mars 1900

Présidences successives de MM. BEAURAIN et QUESNÉ

Cette réunion s'est composée de deux séances successives, se complétant l'une l'autre, et d'ailleurs fort courtes : l'une, consacrée au Conseil d'administration ; l'autre, à l'Assemblée générale.

La première, fixée à huit heures et demie, se composait des Membres suivants : MM. Beaurain, Duveau, Bonet et Raoul Aubé, au bureau ; MM. Quesné, Witz, Legrip, Geoffroy et Lecerf, comme assistants.

En l'absence du Président et des Vice-Présidents, M. Narcisse Beaurain, Archiviste, a pris place au fauteuil.

L'ordre du jour portait la nomination d'un Président, en remplacement de M. André Dubosc, démissionnaire. A l'unanimité des suffrages, M. Deglatigny, Membre du Conseil d'administration, a été désigné pour occuper cette fonction.

La même formalité ayant eu lieu pour la nomination d'un Vice-Président, en remplacement de M. de Vesly, c'est également à l'unanimité des suffrages que ce titre a été décerné à M. Eugène Fauquet, Architecte.

Ces votes proclamés, M. Beaurain a cru devoir quitter le fauteuil pour céder la place à notre doyen d'âge, M. Quesné, désigné par ses Collègues pour présider l'Assemblée générale, en l'absence des nouveaux élus. Celle-ci a commencé aussitôt, réunissant aux Membres précédemment nommés MM. Brunon, Pelay, Marie, Lévesque et Percepied.

Après lecture du procès-verbal et nouvelle proclamation des élections complémentaires, on s'est borné à échanger quelques nouveaux pourparlers au sujet du vieux logis de la rue Saint-Romain et du projet d'alignement qui s'y rattache. M. le Dr Brunon rappelle qu'une nouvelle démarche a été tentée à ce propos auprès de la Municipalité par les soins de la délégation compétente. Mise en présence des Commissions de voirie et des beaux-arts réunies, celle-ci leur a exposé en détail l'objet de ses réclamations ; mais, sauf quelques mots insignifiants échangés pour la forme, ces Commissions se sont tenues sur la réserve et n'ont point voulu émettre d'avis. En présence de cet accueil peu chaleureux, tout fait craindre une solution contraire au sein du Conseil municipal.

Les délégués n'ont pourtant pas perdu toute espérance et comptent lutter jusqu'au bout. Ils ont continué activement l'œuvre du pétitionnement qui leur a fourni jusqu'ici plus de sept cents signatures, où se retrouvent les noms les mieux cotés de l'art et de la presse, sans compter de nombreuses adhésions locales. L'exposition rétrospective organisée par notre Société, dans le local obligeamment prêté par la *Société Industrielle*, ne fera qu'accentuer le mouvement en démontrant, pièces en mains, tout l'intérêt qui s'attache à cette question d'esthétique urbaine qu'il serait bon d'étendre et de populariser.

En l'état des choses, l'exposant estime qu'il serait bon de recourir de nouveau à l'intervention du Ministère des Cultes pour arriver à contrebalancer l'action de la Ville ; il se propose d'en conférer avec M. Deglatigny qui, retenu chez lui par une indisposition, l'a prié de l'excuser auprès de l'Assemblée. En attendant, il a cru devoir soumettre le cas à l'Archevêque de Rouen, qui lui a promis de s'y intéresser.

M. Quesné, tout en remerciant les délégués de leur active intervention, pense qu'il serait bon de solliciter l'adhésion de la Commission départementale des Antiquités, très compétente en la matière et très susceptible de s'y intéresser. M. Pelay dit à ce sujet qu'au cas où une pareille démarche serait faite, il se ferait un devoir de l'appuyer énergiquement auprès de ses Collègues. M. le Président sera prié de vouloir bien écrire dans ce sens à la Commission.

A la fin de la séance, les différentes nominations de Membres proposées et admises en principe par le Conseil d'administration sont sanctionnées et confirmées par l'Assemblée

générale. Il en est de même pour celles de deux nouveaux titulaires, MM. Lizé et René Martin, patronnés à cette séance par MM. Deglatigny et Brunon.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures vingt minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 7 Mai 1900

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président

Ont pris place au Bureau : MM. Deglatigny, G. Dubosc, Eugène Fauquet, Duveau, Beaurain, Edmond Bonet et Raoul Aubé.

Etaient également présents : MM. Pelay, Coutan, Marie, Geoffroy, Moyse, René Martin, Quesné, Garreta, Witz, Lecerf, Legrip, François Hue et M^{lle} Leverdier.

M. le Président ouvre la séance par quelques explications sommaires sur l'état actuel de l'affaire toujours pendante du vieux logis capitulaire. Il résume la protestation envoyée par lui au Maire de Rouen le 30 avril dernier, en réponse à une note officielle touchant l'application des nouveaux projets d'alignement. D'après cette note, la modification des plans d'alignement n'entraîne ni l'expropriation, ni la démolition à bref délai des immeubles visés. Les propriétaires conservent leur entière liberté, étant maîtres de ne rescinder leurs maisons que quand ils le jugeront bon et profitable.

M. Deglatigny, serrant de près cette argumentation complaisante, démontre que ce n'est là qu'une promesse illusoire ; qu'en dépit de l'attermoisement qu'on fait valoir, la servitude d'alignement n'en subsiste pas moins, et, qu'ainsi, les maisons qu'on désire sauvegarder n'en restent pas moins menacées, dans un délai plus ou moins éloigné, d'une complète disparition. Notre Société ne comprend pas pourquoi on s'obstine à frapper ainsi des maisons dont l'ensemble est unique, et, cela, au moyen d'un subterfuge habilement déguisé. Elle repousse aussi bien l'alignement de 1900 que celui de 1839. Conserver purement et simplement la rue Saint-Romain dans son état actuel, tel est le vœu clair et net de sa protestation.

Cette lettre a provoqué une réponse de la Municipalité, qui se propose de soumettre au futur Conseil municipal un nouveau rapport sur la question.

Il est permis d'espérer que la vieille maison menacée sera soustraite au pic du démolisseur. Cependant, comme les Pouvoirs publics ne contribueront sans doute point à sa restauration et la laisseront vraisemblablement à la charge de la Société, le Comité a cru devoir constituer un groupe d'adhérents destiné à réaliser les fonds nécessaires. Sans avoir en mains le devis exact, les frais paraissent devoir s'élever à une quinzaine de mille francs. Si la Société pouvait être autorisée à tirer parti de l'immeuble, elle en consacrerait les revenus à désintéresser les adhérents, du moins en partie, au prorata de leurs versements.

M. Auguste Dutuit s'est inscrit sur cette liste pour une somme de 1,000 francs.

En présence de cette offre généreuse et toute spontanée, M. le Président propose à l'Assemblée de décerner à notre honorable concitoyen le titre de *Membre d'honneur* de l'Association. Cette proposition est votée à l'unanimité, et le Secrétaire de Bureau est chargé d'en notifier la nouvelle au titulaire.

On procède ensuite à la nomination des Présidents et Secrétaires des Commissions d'Archéologie et d'Architecture. M. de Vesly est nommé Président de la première de ces Commissions, avec M. le D^r Coutan comme Secrétaire ; M. Lucien Lefort est appelé à présider la Commission d'Architecture, et M. René Martin lui est adjoint en la même qualité.

Ces Commissions se réuniront quand bon leur semblera et régleront elles-mêmes leurs travaux, qui seront soumis ultérieurement au Conseil d'administration.

Par la même occasion, et après consultation de l'Assemblée, le Président croit devoir adjoindre aux Membres de la Commission collective de finances et de publicité MM. Pelay et Garreta. Cette Commission veillera, dans l'avenir, à proportionner l'importance des publications de la Société sur celle des ressources disponibles.

M. Pelay demande si la Municipalité a été avisée de son vœu concernant la mémoire de l'aéronaute Pierre Blanchard, dont il voudrait voir le nom appliqué à l'une des rues de Rouen. M. Deglatigny charge le Secrétaire de Bureau de s'enquérir du fait et de lui donner la suite nécessaire.

M. Georges Dubosc désirerait savoir à quel propos on a dressé un échafaudage devant l'arcade de l'ancienne Cour des Comptes ouvrant sur la rue Saint-Romain. Il craint que, sous prétexte de nettoyage, on ne veuille toucher aux délicates arabesques qui décorent cette gracieuse arcade d'un réel intérêt artistique. M. Edmond Bonet le rassure en expliquant qu'il ne s'agit ici que d'un simple travail d'époussetage, fait d'ailleurs avec discernement.

On procède ensuite à la distribution du Bulletin de l'année 1899, dont les premiers exemplaires viennent de paraître. Chaque Sociétaire devra, pour s'en faire livrer, signer sur une feuille d'émargement. Après échange de vues entre le Président et quelques Membres, il est décidé qu'un exemplaire de ce Bulletin sera envoyé à chacun des trois grands journaux rouennais, ainsi qu'à la *Normandie littéraire*, qui s'occupe spécialement de questions historiques et archéologiques. Envoi en sera également fait, avec demande d'échange, à l'Académie de Rouen, à la Commission départementale d'Antiquités, à la Société industrielle, à la Société libre d'Emulation, à la Société des Architectes et à celle des Monuments parisiens, ainsi qu'au Ministère des Beaux-Arts. Les exemplaires destinés au commerce seront vendus au prix de 10 francs, et deux seuls dépôts en seront provisoirement établis : l'un chez M. Lestringant, l'autre chez M. Schneider, Libraires.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance, commencée à cinq heures, est levée à six heures vingt minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 22 Mai 1900

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président

Présents au Bureau : MM. Deglatigny, Fauquet, Duveau et Raoul Aubé.

Assistaient également à la réunion : MM. Geoffroy, Brunon, Desmonts, Witz et l'Abbé Collette.

MM. Bonet et de Vesly, absents, s'étaient fait excuser.

Cette séance, fort courte, avait pour but de déterminer les conditions définitives de l'excursion d'été.

M. Duveau, chargé de la préparer, en expose sommairement le programme, entrant dans le détail de l'itinéraire et des conditions matérielles de l'exécution.

Qu'il nous suffise de rappeler que l'excursion, fixée au dimanche 10 juin, comprend comme principales étapes Lillebonne et Tancarville, avec une courte halte aux deux églises voisines de La Cerlangue et de Saint-Jean-d'Abbetot. Le prix de l'excursion est de 10 francs par personne, non compris les billets de chemin de fer, pour lesquels la Compagnie consent une réduction de 40 pour 0/0, à condition que le nombre des excursionnistes ne sera pas inférieur à dix.

Une carte nominative doit être remise à cet effet à chaque adhérent, au siège social de l'Association.

Le compte-rendu détaillé de l'excursion sera confié à M. Raoul Aubé, chargé également de rédiger une courte notice explicative ou itinéraire volant, qui sera annexé aux lettres d'invitation.

M. Deglatigny lit ensuite une lettre de M. de Vesly, réclamant l'envoi d'un double exemplaire du Bulletin, l'un pour le Ministère des Beaux-Arts, l'autre pour son fils, M. Robert de Vesly, qui y a collaboré.

Même demande est faite par M. Raoul Aubé, pour un autre collaborateur de l'œuvre, M. Maurice Allinne, qui a écrit l'article sur le portail de la Cathédrale.

L'avis de la Société étant favorable, les trois exemplaires demandés seront distribués à titre exceptionnel.

M. le Président termine cette rapide séance par la proposition de onze nouveaux Membres, dont l'admission est votée à l'unanimité; ce sont : MM. Guérin, Notaire; J. Lafond, Directeur du *Journal de Rouen*; Emile Schneider, Libraire; Georges Lemeilleur; Henri Gadeau de Kerville, Naturaliste; Le Testu, Papetier; Emile Bellon; Marcel Cartier, Maire de Rouen; Emile Fauquet, Architecte; Chivet, Entrepreneur, et M. l'Abbé Loth.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à neuf heures cinquante minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 27 Juin 1900

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président

Présents au Bureau : MM. Louis Deglatigny, Eugène Fauquet, Edouard Duveau et Raoul Aubé.

Membres assistants : MM. de Vesly, Desmonts, Geoffroy, Legrip, Witz et Pelay.

MM. Le Breton, Beaurain et le Docteur Brunon, absents, s'étaient fait excuser.

Le Président dépouille tout d'abord la correspondance. Lecture est donnée des lettres de la *Société Industrielle de Rouen*, de la *Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure*, de la *Société des Architectes de la Seine-Inférieure*, et de l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen*, accusant réception de l'envoi du Bulletin et promettant l'échange avec le leur.

La *Société des Monuments Parisiens* a également reçu ce Bulletin, qui a dû être présenté par M. Charles Normand à l'une des dernières séances de cette Compagnie. L'offre d'échange lui sera demandée.

Deux exemplaires du même recueil ont été envoyés au Ministère des Beaux-Arts : l'un à M. Lisch, Inspecteur général des monuments historiques, qui a remercié par lettre ; l'autre au Ministère même, avec demande de souscription au Bulletin pour les établissements d'instruction publique.

Deux exemplaires ont été également remis, par les soins de M. Deglatigny, à la délégation des Canadiens qui vint visiter les Rouennais en mai dernier, visite où la Société était représentée par deux de ses Membres, MM. Eugène Fauquet et de Vesly.

La correspondance contient encore une lettre du Maire de Rouen, en date du 16 mai, annonçant que la Municipalité n'a pas perdu de vue le vœu émis par la Société tendant à faire décerner le nom de Pierre Blanchard à l'une des rues de la ville. Ce vœu a été transmis à la Commission compétente, qui le soumettra au Conseil municipal en temps opportun.

M. le Président soumet ensuite à l'Assemblée le texte d'une lettre qu'il se propose d'adresser au Ministère de l'Intérieur et des Cultes, pour l'instruire de l'état actuel de la question relative au vieux logis de la rue Saint-Romain. La Société étant en instance auprès de la Préfecture pour que ce dernier soit relevé de la servitude d'alignement, demande est faite au Ministre de vouloir bien accorder l'autorisation de pénétrer dans l'immeuble, afin de préparer le devis des travaux nécessaires à sa restauration, et qu'il convient d'entreprendre, au moins en partie, avant l'hiver. Bien entendu, ces travaux ne seraient commencés qu'après parfaite entente avec le Ministère.

M. Deglatigny constate, à ce sujet, que la souscription destinée à cet objet dépasse présentement 4,000 francs. Il lui paraît indispensable que la Société, qui a attaché le grelot, s'inscrive en tête de cette souscription, à titre collectif, sans assumer en rien la responsabilité de l'entreprise.

M. Pelay fait observer que cette façon de procéder créerait un précédent et pourrait engager l'avenir de la Société dans des questions similaires.

MM. Desmonts et Geoffroy estiment, au contraire, que la Société reste souveraine maîtresse de ses décisions, et qu'elle sera toujours libre de faire un choix parmi les propositions analogues qui pourront lui être soumises.

En conséquence, proposition est faite, et adoptée à la majorité, d'inscrire la Société sur la liste de souscription pour une somme de 500 francs. Cette somme est d'ailleurs en partie couverte par les frais de lettres, bulletins, circulaires et d'exposition auxquels a donné lieu la propagande de l'affaire. Il est convenu, de nouveau, que les *fascicules imprimés* publiés en dehors restent à la charge de M. Deglatigny, qui en assume gracieusement la dépense.

On passe ensuite aux propositions spontanées.

M. Desmonts signale l'existence d'un intéressant triptyque en bois sculpté conservé dans une ancienne maison de la rue Grand-Pont, occupée par M. Jolly. Ce triptyque, empâté sous d'épaisses couches de plâtre et de badigeons est resté longtemps ignoré, et le hasard l'a seul fait mettre à jour. M. Desmonts pense qu'il serait bon d'en donner une reproduction dans notre Bulletin, si toutefois sa mauvaise situation, dans un endroit très obscur, permet d'en obtenir l'empreinte.

MM. de Vesly, Geoffroy et Pelay observent qu'il y aurait toujours moyen d'y arriver par l'emploi de la lumière artificielle.

L'étude de cette question est confiée à la Commission d'archéologie, et il est décidé que M. Desmonts, promoteur de cette intéressante communication, sera chargé de préparer la notice qui accompagnera cette reproduction.

M. Pelay demande, à son tour, que l'on reproduise dans un de nos prochains Bulletins une travée de l'âtre Saint-Maclou, dont la curieuse colonnade, bien détériorée, menace de disparaître sans laisser de trace fidèle. Les interprétations plus ou moins libres que la gravure en a faites ne sauraient avoir l'exactitude et la précision du document photographique. C'est un curieux spécimen à conserver, au double point de vue de l'art et du renseignement historique.

Cette question est également soumise à l'étude de la Commission d'archéologie.

Quant au projet de restauration de la jolie fontaine d'angle de l'église Saint-Maclou, mentionné incidemment par M. de Vesly, il serait prématuré dans l'état actuel des finances municipales, et il paraît plus sage de l'ajourner. Nous croyons savoir, d'ailleurs, qu'un de nos Collègues, M. Foucher, statuaire, s'intéresse à cette question et en fait actuellement l'objet d'une étude restitutive analogue à celles déjà entreprises par lui au sujet des fontaines Lisieux et de la Pucelle.

Une mesure plus urgente serait l'installation des grilles destinées à protéger les admirables portes de Saint-Maclou, exposées chaque jour aux déprédations des gamins et des ivrognes. M. Raoul Aubé rappelle à ce sujet que cette proposition, dont il s'est souvent fait l'écho, a été discutée à différentes reprises par la Société depuis sa fondation, ainsi que l'atteste le résumé analytique des procès-verbaux, mais que chaque fois aucune suite sérieuse n'y a été donnée.

Il est décidé que la question sera reprise, avec beaucoup d'autres laissées en litige, lorsque le moment sera venu de remettre sur le tapis les anciennes propositions non suivies d'effet.

M. le Président termine la séance en proposant l'admission — faite immédiatement à l'unanimité — des nouveaux Membres ci-après désignés :

MM.

Héron, Professeur honoraire,
Paul Pinchon, Notaire à Philippeville,
Roncero y Martinez, Consul d'Espagne,
Lamain, Membre de la Chambre de Commerce,
Paul Piquet, de la Banque de France,
Henri Hie, Avocat,
Marcel Nicolle, Attaché aux Musées nationaux,
G. Laurent, Représentant,
Lancesseur, Ingénieur,
Lassire, Architecte,
Héaullé, Directeur du Comptoir national d'escompte,
Denize, Architecte à Lillebonne,
J. Fontaine, Photographe,

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures.

Présentés par :

MM. Deglatigny et Lefort.
Deglatigny et Allais.
Deglatigny et G. Dubosc.
Deglatigny et Geispitz.

Deglatigny et P. Pinchon.
Brunon et Deglatigny.
de Vesly et Deglatigny.

Raoul Aubé et N. Beaurain.
Eug. Fauquet et Marie.
C. Schneider et Deglatigny.
Deglatigny et E. Fauquet.

E. Fauquet et Deglatigny.
Witz et E. Fauquet.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 31 Octobre 1900

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président

Etaient présents au Bureau : MM. Deglatigny, Fauquet, Duveau et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : MM. Brunon, Geoffroy, Quesné, de Vesly, Moyse, Legrip, Ruel, G. Laurent et Geispitz.

MM. Beaurain, Coutan et Lefort, empêchés, s'étaient excusés par lettres.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Après le dépouillement de la correspondance, M. le Président indique l'état actuel de la question relative au vieux logis capitulaire de la rue Saint-Romain. Il rappelle que par deux fois, en juin et en octobre, il a écrit au Ministre des Cultes pour lui demander instamment l'autorisation de pénétrer dans l'immeuble, afin d'en examiner l'état et de dresser en connaissance de cause les premiers devis. Malgré le caractère pressant de ces lettres et le danger qu'elles laissaient entrevoir, aucune réponse n'y a été faite.

Pour éclaircir cette conspiration du silence, motivée ou non, il est décidé que M. Deglatigny, accompagné de quelques Membres et d'une personnalité influente dont il désire respecter l'anonyme, se rendra prochainement à Paris et fera, à ce sujet, une démarche directe auprès du Ministre, afin d'obtenir enfin une solution.

M. Deglatigny se propose de voir également M. Charles Normand, Président de la *Société des Amis des Monuments Parisiens*, tout acquis à notre cause, et de lui demander

d'ouvrir dans son propre Bulletin, au sujet de cette question, une campagne active destinée à réveiller l'attention et à activer la décision des Pouvoirs publics.

Sur l'invitation de M. le Président, M. de Vesly donne lecture d'une intéressante notice de notre Confrère, M. Georges Dubosc, sur les anciennes sacristies de l'église Saint-Maclou, dont la dernière en date vient d'être supprimée. Cette notice historique, contenant des détails inédits et peu connus sur la construction de ces anciennes sacristies, leur décoration et les différents artistes qui y ont travaillé, sera insérée dans le prochain Bulletin.

M. Deglatigny profite de cette lecture pour engager de nouveau les Sociétaires à concourir à la rédaction de la chronique artistique du Bulletin par l'apport de notes et renseignements personnels touchant les faits intéressants qui peuvent être à leur connaissance; textes, dessins et plans seront également les bien venus.

M. le Docteur Brunon constate qu'en dehors du Bulletin, dont la publication ne revient que tous les ans, les travaux de la Société restent trop souvent ignorés du public. Il demande, en conséquence, que chaque fois qu'une séance présentera un intérêt exceptionnel, un résumé sommaire, n'excédant pas quelques lignes, en soit envoyé aux journaux.

Il est ensuite procédé à l'admission des nouveaux Membres présentés depuis la dernière séance. En voici la liste, avec celle de leurs parrains en regard :

MM.

Brunet-Debaines, Aquafortiste,
A. de Rothiacob, Banquier,
Albert Lambert, Artiste dramatique,
Chédanne, Architecte,
Lestringant, Libraire,
Loisel, Architecte,
Delarue, Bijoutier,
G. Vallée, Armateur,
Le Villain, Lieutenant-Colonel,
Laborde, Architecte,
Latouche, Organiste,
Heurion, Directeur de théâtre,
Lefèvre-Mézand, Homme de loi,
Ernest Delaunay, Conseiller général,
Armand Descande, Agent de la *C^{ie} Asturienne
des Mines.*
La Bibliothèque Canel, à Pont-Audemer,

Présentés par :

MM. Deglatigny et G. Dubosc.
Deglatigny et G. Leverdier.
Eug. Fauquet et Raoul Aubé.
Eug. Fauquet et Ruel.
Ed. Pelay et Deglatigny.
Eug. Fauquet et de Vesly.
G. Dubosc et Deglatigny.
Deglatigny et Raoul Aubé.
Deglatigny et G. Dubosc.
Deglatigny et Eug. Fauquet.
L. de Vesly et Eug. Fauquet.
Eug. Fauquet et Raoul Aubé.
Ed. Pelay et Deglatigny.
Lefort et Deglatigny.
G. Dubosc et Deglatigny.

Deglatigny et L. de Vesly.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 30 Novembre 1900

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président

Etaient présents au Bureau : MM. Deglatigny, Eugène Fauquet, E. Duveau, N. Beauvain, Edmond Bonet et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : MM. Héron, Coutan, Brunon, Delamare, Marie, l'Abbé Collette, Geoffroy, Witz, Legrip, Ed. Lancesseur, Pelay, Guilloux, Moyse, Julien Robert, Ruel, René Martin, Duthil, Hie et Lecerf.

Après la lecture du procès-verbal, qui est adopté, M. le Président donne connaissance des démarches personnelles faites par lui, en compagnie de quelques Membres de la Société, auprès du Ministère des Cultes, touchant la solution toujours pendante du vieux logis de la rue Saint-Romain.

Après bien des pourparlers et un nouvel exposé de la question, qui a fait l'objet d'une argumentation serrée et définitive, M. Deglatigny a enfin obtenu de M. Dumay, Directeur des Cultes, l'autorisation de pénétrer dans l'immeuble, afin de se rendre un compte exact de son état et pouvoir faire dresser sur place le devis des travaux nécessaires à sa restauration. Ce premier devis, exécuté par les soins de la Société qui désignera elle-même l'Architecte chargé de ce travail, sera soumis à l'approbation de M. Dumay, qui le fera examiner et décidera de son acceptation.

Sur l'observation, faite par ce dernier, que la conservation de cette maison pourrait être préjudiciable au dégagement de la Cathédrale, que poursuit lentement M. Sauvageot, Architecte du Département, M. Deglatigny a fait remarquer que l'existence du vieux logis ne nuit en rien à ce dégagement, puisque l'extension du cloître métropolitain ne se prolonge pas jusque-là. D'ailleurs, de nombreuses années s'écouleront avant qu'on puisse entreprendre utilement ce travail, et, en attendant, il convient de conserver au moins jusque-là, sinon plus tard, la physionomie pittoresque et caractéristique de ce coin du vieux Rouen, un des derniers qui aient survécu.

M. le Président ajoute que, de concert avec M. le Docteur Coutan, il a cru devoir rendre visite à l'Archevêque de Rouen, Monseigneur Fuzet, pour l'intéresser de nouveau au succès de l'entreprise et lui remettre en même temps, à titre gracieux, un exemplaire du Bulletin de l'Association. Le concours du Prélat est d'ailleurs entièrement acquis à la cause.

M. le Docteur Brunon prend acte de ces déclarations pour féliciter M. Deglatigny du résultat obtenu et rendre hommage au zèle et à l'énergie dont il n'a cessé de faire preuve en toute cette affaire. M. le Président remercie son Collègue des éloges qu'il vient de lui adresser, mais il tient à constater que celui-ci doit en prendre sa part, puisqu'il a pris en quelque sorte l'initiative de l'œuvre en faisant naître la question.

M. Deglatigny passe ensuite à l'impression prochaine du Bulletin rétrospectif de la Société, depuis si longtemps projetée et ajournée, par suite de la diffusion des documents originaux éparpillés un peu partout. Grâce aux patientes recherches du Secrétaire de Bureau, M. Raoul Aubé, l'esquisse sommaire de ces documents a pu être reconstituée

et elle constituera l'essence même de ce Bulletin. Celui-ci comprendra : le résumé analytique des procès-verbaux de la Société durant ses douze premières années d'existence, de 1886 à 1899; le compte-rendu sommaire de ses excursions annuelles, et quelques rapports et pièces annexes qui ont pu être retrouvés; enfin, la nomenclature des anciens statuts et la liste des premiers Membres.

Lecture est ensuite donnée du préambule qui doit servir d'introduction au Bulletin, préambule également rédigé par M. Raoul Aubé, au travail consciencieux duquel le Président tient à rendre hommage. Il désire formellement que cet éloge figure au procès-verbal.

Le signataire, ne pouvant s'y soustraire, veut au moins consigner ici la réponse qu'il a faite lui-même : « C'est que les bons Présidents font les bons Secrétaires, et que tout le mérite de ceux-ci — s'ils en ont — vient de la main qui les dirige. »

La partie artistique du Bulletin sera confiée à M. Edouard Pelay, l'érudit collectionneur, qui sera chargé de surveiller l'illustration. Il est décidé en principe que celle-ci comprendra cinq grandes planches, tirées à part, relatives aux principaux travaux de la Société. On y ajoutera un certain nombre de croquis, selon les besoins du texte.

Relativement à la conservation des archives de la Société, livrée jusqu'ici un peu à l'arbitraire, il est convenu qu'un meuble spécial, acquis par les soins de l'honorable Archiviste, M. N. Beurain, sera installé à cet effet dans une salle de l'Hôtel des Sociétés savantes. On vote, en outre, un crédit annuel de 200 francs, destiné aux frais de bureau, de correspondance, de service et d'inscription de la Société parmi les diverses Associations syndiquées au dit Hôtel, et dont elle possède désormais tous les avantages.

La suite de l'ordre du jour porte sur le renouvellement par tiers du Conseil d'Administration. D'après l'ordre de roulement établi par le tirage au sort, auquel il est procédé séance tenante, l'ordre de sortie est ainsi réglé :

1^{er} TIERS, sortant à fin décembre 1901 : MM. E. Bonet, Foucher, Coutan, Garreta, de Vesly, Deglatigny, Devaux, J. Lecerf, Eug. Fauquet et Aubé.

2^e TIERS, sortant à fin décembre 1902 : MM. Ch. Collette, A. Fromage, Georges Dubosc, Ernest Fauquet, Quesné, Beurain, Witz, Depeaux, Geoffroy et Dureau.

3^e TIERS, sortant à fin décembre 1903 : MM. Debray, Legrip, Janet, A. Fleury, Marrou, Lefort, Le Breton, Moyse, Toutain et Félix (décédé).

Ce tirage opéré, on procède à l'admission des nouveaux adhérents recrutés depuis la dernière séance. En voici la liste, avec celle de leurs parrains en regard :

MM.

Paul Barre, Architecte,
E. Simon, Agent général de *La Paternelle*,
A. Boutrolle, Notaire,
Julien Robert, ancien Magistrat,
Montier, Maire de Pont-Audemer,
Morel, Menuisier d'art,
Dardel, Directeur du Crédit Lyonnais,
Lamy, Tapissier,

Présentés par :

MM. E. Fauquet et René Martin.
E. Fauquet et René Martin.
Witz et Deglatigny.
Deglatigny et Brunon.
G. Dubosc et Deglatigny.
Geoffroy et René Martin.
Witz et Marie.
Marie et Witz.

Ces admissions terminent la séance, close à dix heures et demie.

Cependant, avant de se séparer, l'assistance reçoit la visite inopinée d'une célébrité artistique d'un caractère bien particulier, actuellement dans nos murs : Mérovack, *l'homme des Cathédrales*. La grosse question du vieux logis capitulaire, où il rêve d'établir une imprimerie, l'attirait naturellement vers notre Société; c'était un prétexte tout trouvé pour nous exposer ses théories et les dessins destinés à les faire valoir. Nous n'avons à discuter ici ni les unes ni les autres; nous nous contenterons donc de signaler purement et simplement pour mémoire cette originale et rapide incursion dans le domaine du Moyen-Âge vu par la lorgnette grossissante d'un fantaisiste et d'un rêveur.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 29 Décembre 1900

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président

Etaient présents au bureau : MM. Deglatigny, Eugène Fauquet, Duveau, Beaurain, Edmond Bonet et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : MM. Moreau, Lancesseur, Witz, Quesné, Delamare, Ruel, Marie, Docteur Coutan, Geoffroy, Robert et Simon.

Cette dernière séance de l'année remet une dernière fois sur le tapis la question fondamentale de l'exercice 1899, qui aura surtout été consacré à la préservation du vieux logis capitulaire.

Ainsi qu'il l'avait fait à la dernière réunion, M. le Président a résumé de nouveau l'état de la question, dont l'heureux résultat assure enfin la conservation de l'immeuble menacé.

Par lettre du Directeur des Cultes, en date du 15 décembre 1900, autorisation définitive a été donnée à la Société de pénétrer dans la maison et de commencer les premiers travaux, après entente préalable avec l'Architecte du Gouvernement, M. Sauvageot, avec lequel M. Deglatigny doit correspondre par l'intermédiaire de M. Gosselin. Ces premières réparations seront confiées à M. Poussard, couvreur, et à M. Stanislas Villette, entrepreneur.

Cette solution avait d'ailleurs été précédée, dès le 30 novembre 1900, par une délibération du Conseil municipal qui, se référant à sa décision du 26 avril précédent, avait déclaré se désintéresser complètement du débat. « Tout en persistant dans l'opinion précédemment émise, dit le rapport, opinion basée sur les intérêts réunis de l'art, de la circulation urbaine et de la salubrité publique, mais estimant que, d'après la jurisprudence actuelle, la maison dont il s'agit peut être soustraite aux effets de la servitude d'alignement, le Conseil laisse l'Etat, propriétaire de l'immeuble, juge de la solution équitable à donner à la question. »

Ceci exposé, M. Edmond Bonet, Trésorier, donne lecture de son rapport de fin d'année et du projet de budget pour 1901. Il résulte de ce document que la somme

actuellement en caisse, titres de rente et intérêts compris, est de 4,547 fr. 17 c. L'état de ce budget sera d'ailleurs inséré à la fin du Bulletin de 1900.

M. Deglatigny entre ensuite dans quelques considérations financières sur les frais du Bulletin rétrospectif, qui va être soumis à l'impression ; ils sont estimés approximativement à 1,200 francs ; mais la dépense totale ne peut être définitivement fixée dès maintenant.

M. Robert demande, à ce propos, que les éléments d'illustration des futurs Bulletins, clichés, dessins, croquis et autres, soient désormais conservés dans les cartons de la Société après leur tirage, et qu'elle seule ait le droit d'en disposer. Notification en sera faite à M. Lecerf.

On procède ensuite à la nomination des nouveaux Membres dont suit la désignation :

MM.

Léon Coutil, Graveur aux Andelys,
R. Waddington, Sénateur,
A. Le Picard, Administrateur du
Comptoir d'Escompte,
Knieder, Conseiller général,
Lucien Deglatigny, Négociant,
C. Caill, Lieutenant de vaisseau, au
Havre,
Louvot-Renaux, Négociant,
G. Girieud, Editeur,
Lambard, Conseiller général,
Thénard, Antiquaire,
Edouard Delabarre, Architecte à Paris,
Abel Blanchet, Négociant,

Présentés par :

MM. L. Deglatigny et G. Dubosc.
L. Deglatigny et Lefort.
L. Deglatigny et de Rothiacob.
L. Deglatigny et G. Dubosc.
Schneider et L. Deglatigny.
L. Deglatigny et Geispitz.
L. Deglatigny et Desmonts.
G. Dubosc et L. Deglatigny.
L. Deglatigny et Lefort.
Geoffroy et L. Deglatigny.
Wilhelm et Raoul Aubé.
Coutan et de Vesly.

La séance s'achève par la lecture d'une intéressante notice de M. Georges Dubosc sur la maison de campagne du docteur Flaubert, à Déville. Des remerciements sont adressés à M. Duveau pour son charmant croquis de cette maison, destiné à illustrer cette notice dans le prochain fascicule. Ce dernier appelle l'attention sur un buste d'Hippocrate qui décorait la façade de cette maison et qui est appelé à disparaître avec elle. Il estime qu'il serait bon d'en assurer la conservation à titre de souvenir et de document local. Le Secrétaire de Bureau est chargé d'écrire à ce sujet au propriétaire, M. Mainnemare, notaire à Déville.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures trente minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.





CORRESPONDANCE

A PROPOS DES VIEUX ARBRES DU CLOS SAINT-MARC

Lettre de la Municipalité à M. Louis Deglatigny, Président de la Société

Rouen, le 25 janvier 1900.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, le 31 décembre dernier, pour me signaler l'intérêt qu'attache votre Association à la conservation des deux arbres existant sur la place Saint-Marc, et dont le Conseil a décidé l'abatage dans sa séance du 29 du dit mois.

En présence de l'état de décrépitude dans lequel se trouvent ces derniers vestiges de l'ancienne plantation de la place Saint-Marc, la deuxième Commission du Conseil municipal a décidé, dans sa réunion du 23 janvier, qu'il ne convenait pas de proposer au Conseil de rapporter la décision primitive.

Agrérez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Maire de Rouen,

ERNEST DESHAYES, Adj.

VIEILLE MAISON DE LA RUE SAINT-ROMAIN

Rouen, le 8 avril 1900.

MESSIEURS LES AMIS DES MONUMENTS ROUENNAIS,

Veillez permettre à l'un de vos concitoyens de vous exposer son idée pour la conservation de la vieille maison sise rue Saint-Romain, avec prière d'en donner communication à qui de droit, si vous le jugez convenable.

Les deux immeubles attenant à la dite maison étant appelés à disparaître, ne pourrait-on, après leur démolition, faire pivoter le dit immeuble de manière à l'adosser au logement du concierge du portail des Libraires? Le pignon qui fait retour d'équerre en saillie sur la rue Saint-Romain se trouverait, par ce mouvement, en alignement sur cette rue et la façade sur la rue des Quatre-Vents; il va sans dire que sa profondeur en serait diminuée et ne comporterait que la partie en saillie qui existe actuellement. La maison resterait telle et serait vue sur un autre plan.

Peut-être trouverez-vous, Messieurs, cette combinaison un peu onéreuse; mais cette maison, dût-elle rester sur son emplacement, entraînerait aussi des frais de consolidation et de réparations.

Veuillez agréer, Messieurs, les sincères salutations d'un fervent conservateur de nos vieux monuments historiques.

LESEIGNEUR,

31, rue du Val-d'Eauplet.

RENOUVELLEMENT DU BUREAU

Lettre au Maire de Rouen

Rouen, le 20 avril 1900.

MONSIEUR LE MAIRE,

J'ai l'honneur de vous annoncer que, par suite de mutations diverses, le Bureau de la *Société des Amis des Monuments Rouennais* se trouve ainsi modifié pour l'exercice courant :

Président d'honneur, M. Gaston Le Breton;
Président, M. Louis Deglatigny;
Vice-Présidents, MM. Georges Dubosc et Eugène Fauquet;
Secrétaires, MM. Raoul Aubé et Edmond Duveau;
Archiviste, M. N. Beurain;
Trésorier, M. Edmond Bonet.

En raison des relations d'intérêt local qui existent entre notre Société et l'Administration municipale, le Comité me charge de vous informer de cette modification que je m'empresse de porter à votre connaissance, conformément à nos Statuts.

Veuillez agréer, etc...

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

(La même lettre a été adressée le même jour à M. le Préfet de la Seine-Inférieure.)

LETTRE ADRESSÉE A M. AUGUSTE DUTUIT

Rouen, le 10 mai 1900.

MONSIEUR ET HONORÉ CONCITOYEN,

J'ai l'honneur de vous annoncer que, dans son Assemblée générale du 7 mai dernier, la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, sur la proposition de son Président, M. Louis Deglatigny, vous a décerné le titre de *Membre d'honneur* de notre Association. Cette nomination, votée à l'unanimité, est une marque de déférence et de respectueuse sympathie envers l'amateur éclairé qui s'intéresse si vivement au bon renom artistique de notre Cité et sait s'y associer d'une façon si généreuse et si désintéressée. Ce rôle est d'ailleurs de tradition dans votre famille, le nom de Dutuit étant inscrit depuis longtemps déjà en bonne et digne place au Livre d'or de la Ville de Rouen.

Je suis heureux que mes fonctions de Secrétaire me réservent le privilège de vous transmettre cette heureuse décision, moins honorable encore pour celui qui en est l'objet que pour la Compagnie qui en a pris l'initiative.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré Concitoyen, etc...

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

RUE PIERRE-BLANCHARD (PROPOSITION PELAY)

I

Lettre de M. Pelay à M. Deglatigny

Rouen, le 12 mars 1900.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai eu l'honneur il y a quelques mois, lors d'une réunion de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, de faire une lecture pour demander que des démarches soient faites par notre Association auprès de l'Administration municipale de Rouen, pour que le nom de l'aéronaute Pierre Blanchard, des Andelys, fût donné à l'une des rues de notre Cité.

Ma proposition ayant été prise en considération, je me permets de vous prier de bien vouloir me faire connaître la réponse de M. le Maire de Rouen qui, je n'en doute pas, ne peut que donner satisfaction à la légitime demande de notre Société.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, mes salutations les plus distinguées.

E. PELAY.

II

Lettre de M. Deglatigny au Maire de Rouen

Rouen, le 23 mai 1900.

MONSIEUR LE MAIRE,

Dans son Assemblée générale du 17 octobre 1899, un de nos Sociétaires, M. Edouard Pelay, soumettait à notre Association une proposition qu'il désirait voir appuyée auprès de l'Administration municipale. Aux termes de cette proposition, renouvelée dans la séance du 11 novembre suivant, M. Pelay demandait que la Ville de Rouen voulût bien décerner à l'une de ses rues le nom d'une célébrité normande bien connue, mais quelque peu négligée, dont la mémoire mériterait d'être rappelée publiquement. Il s'agit de l'aéronaute Jean-Pierre Blanchard, natif des Andelys, célèbre au siècle dernier par ses expériences aérostatiques en France, en Europe, en Amérique, et dont quelques-unes, des plus intéressantes, eurent lieu à Rouen en 1781, 1793 et 1803.

A l'appui de cette demande, M. Pelay a rédigé une notice biographique et historique, très documentée, insérée d'abord dans notre Bulletin de 1899, qui vient de paraître, puis tirée à part.

Je viens donc appeler votre attention sur cette proposition intéressante et vous prier de vouloir bien la soumettre à l'approbation du Conseil municipal. Il y a là une occasion toute trouvée de rendre hommage à un compatriote qui s'est distingué dans un art difficile, encore à ses débuts, et a su y conquérir une légitime réputation.

Veuillez agréer, etc...

Le Président,

L. DEGLATIGNY.

III

*Lettre du Maire de Rouen à M. Louis Deglatigny, Président de la Société
des Amis des Monuments Rouennais*

Rouen, le 26 mai 1900.

MONSIEUR,

L'Administration municipale n'a pas perdu de vue le vœu émis par la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, à l'effet de donner à une rue de Rouen le nom de l'aéronaute Pierre Blanchard. Ce vœu a été communiqué à la Commission municipale compétente; il lui sera représenté lorsqu'elle sera appelée à dénommer une voie nouvelle à créer sur le territoire urbain.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Maire de Rouen,

BOURGEON, Adj.

BULLETIN — ENVOI AU MINISTRE — DEMANDE
DE SOUSCRIPTION

I

Lettre de M. Deglatigny au Ministre des Beaux-Arts

Rouen, le 1^{er} juin 1900.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai l'honneur de vous adresser, au nom de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, un exemplaire de notre Bulletin pour l'année 1899.

Pensant que cette publication pourrait intéresser soit les établissements d'instruction publique, bibliothèques, etc., soit les monuments historiques, nous serions heureux, Monsieur le Ministre, de compter votre Administration au nombre de nos souscripteurs pour un certain nombre d'exemplaires.

Le prix de chaque souscription est de dix francs.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mon respect.

Le Président de la Société des Amis des Monuments Rouennais,

LOUIS DEGLATIGNY.

II

*Lettre du Directeur des Beaux-Arts à M. Louis Deglatigny, Président de la Société
des Amis des Monuments Rouennais*

Palais-Royal, le 16 août 1900.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La Commission des souscriptions aux ouvrages d'art, lors de sa dernière séance, a été appelée à examiner la demande de souscription au *Bulletin de la Société des Amis des Monuments Rouennais*, que vous avez adressée à M. le Ministre le 1^{er} juin.

L'avis émis par elle n'ayant pas été favorable, il m'est impossible, à mon grand regret, de proposer à M. Leygues de donner suite à votre requête.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Directeur des Beaux-Arts, membre de l'Institut,

H. ROUJON.

P.-S. — Je vous retourne, sous bande, le spécimen que vous m'avez adressé.

A PROPOS DU BULLETIN

Lettre de M. A. Goubert à M. le Président de la Société des Amis des Monuments Rouennais

Rouen, le 2 juin 1900.

MON CHER PRÉSIDENT,

J'ai reçu avec plaisir votre magnifique *Bulletin des Amis des Monuments Rouennais*, et j'ai pensé que cela ferait joliment l'affaire des Canadiens qui vont nous visiter si vous offriez à chacun d'eux un exemplaire.

MM. G. Dubosc et L. de Vesly préparent en ce moment une petite brochure de vingt-quatre pages environ, qui contiendra la description sommaire de toutes les curiosités du vrai vieux Rouen que nous ferons visiter à nos hôtes. Mais cette plaquette va nous coûter cher, et, comme nous n'avons que nos cotisations pour faire face aux dépenses, il est certain que les organisateurs auront à payer le supplément; aussi nous regrettons que vous ne soyez pas des nôtres.

J'ai, en plus, une autorisation à vous demander : nous aurions besoin de nous servir de votre cliché, représentant la porte de l'Hôtel des Sociétés savantes, pour faire notre *Menu*; cela nous rendrait service, car le temps va nous manquer.

Merci à l'avance et veuillez agréer, mon cher Président, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A. GOUBERT.

VIEILLE MAISON DE LA RUE SAINT-ROMAIN

I

Souscription de M. Edouard Vial, Directeur de la Société Générale

Je soussigné, Vial (Edouard), Directeur de la *Société Générale*, m'engage à verser, à première demande, à la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, la somme de cinquante francs, destinée à la *démolition* du vieux logis du xv^e siècle, situé rue Saint-Romain, à Rouen, au dégagement de l'admirable cathédrale qu'il masque et déshonore, et à l'installation d'un square qui assainirait le quartier.

Rouen, le 23 octobre 1900.

E. VIAL,

34, rue Jeanne-d'Arc.

II

Réponse de M. Louis Deglatigny à M. Edouard Vial

Rouen, le 1^{er} novembre 1900.

MONSIEUR,

J'ai donné lecture hier, en Assemblée générale de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, du bulletin de souscription que vous nous avez adressé.

Toutes les opinions sont respectables ; vous me permettrez, toutefois, de vous faire observer que le vieux logis que nous désirons conserver ne masque ni ne déshonore la Cathédrale et qu'il n'empêche pas l'installation d'un jardin.

L'hygiène, quoi que vous en pensiez, n'a rien à faire dans la question.

Je regrette que vous ne vous soyez pas mieux renseigné avant d'exprimer votre avis dans une forme aussi insolite.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération.

LOUIS DEGLATIGNY,

Président de la Société des Amis des Monuments Rouennais.





RAPPORTS DIVERS



LES SACRISTIES DE L'ÉGLISE SAINT-MACLOU

En ces temps derniers, on vient de démolir l'ancienne sacristie de l'église Saint-Maclou. C'est le dernier vestige des habitations parasites, échoppes et vieux logis qui enserraient jadis, non sans un certain pittoresque, la jolie église aujourd'hui complètement dégagée et apparaissant telle qu'elle a été construite, avec son portail sud qu'on n'avait jamais pu examiner

Quelque temps après sa construction, l'église Saint-Maclou fut dotée d'une sacristie, dont aujourd'hui il ne reste absolument rien, mais dont l'existence nous est révélée par les comptes et les documents paroissiaux. Cette sacristie, ou *revestiaire*, comme on l'appelait alors, devait se trouver au côté du *petit aistre* et était en construction en 1536. A cette date, on trouve, en effet, mention des deniers baillés aux maçons « pour avoir besoigné au revestiaire de l'église Saint-Maclou, près de la chapelle Saint-Louis ». Ces maçons étaient Guillaume Ribert, Jehan Louvet, Jehan Picquot, Simon Noël, Nicolas Morchet, Robert Hérault, Nicolas Dabrin court, payés chacun quatre sous. Le plan avait été fait par Guillaume Ribert, qui devrait être un imaginier, puisqu'on le voit être payé de deux gargouilles faites par lui pour ce revestiaire. C'est lui, également, qui procède aux marchés de pierre de Vernon, dirige les ouvriers, fait faire les moules et les échafaudages. A la même date, on trouve également que des travaux de menuiserie et de huisserie ont été faits au revestiaire par Martin Guillebert, et qu'on y a posé trois grilles et des ferrures par les soins de Nicolas Le Hucher, serrurier.

Quand ce *revestiaire* fut construit, on le trouva digne d'un autre emploi et on songea à en faire une chapelle. Pour cela, les paroissiens

demandaient « s'il y avait inconvénient d'abattre la cloison portant la première voûte dudit revestiaire ». Ils désiraient savoir « si on ce pouvoit » abattre ladite cloison entre les deux pilliers de l'allée et sy seraient point » difformes des autres, et aussi s'il en pourroyt venir aucun inconvénient si » ladite cloison abattue, à raison de la tour de ladite église ». Préoccupés de cette question, les Conseillers de Saint-Maclou s'entourèrent d'avis; ils demandèrent tout d'abord l'opinion des charpentiers Laurent et Robert dit Becquet — le Robert Becquet qui avait construit l'aiguille en bois et en plomb de la Cathédrale — Guillaume Dumouchel, Thomas de Laulte et Etienne Desperroys.

Ces charpentiers déclarèrent qu'on pouvait abattre cette cloison et que « l'église s'en montrerait mieux et plus claire ». Les maçons consultés à leur tour, Jehan Le Roux, Etienne Guyfard, Simon Vitecoq et Thomas Le Galloys, conclurent de même, en déclarant qu'il faudrait seulement « en agréer les arcs et formes, comme celle de l'autre côté de présent faite. » Il fut fait suivant ces conclusions, et en 1540, on voit qu'on procédera à la couverture du *revestiaire*, pour laquelle le plombier Pierre Le Maussays employa 265 livres de plomb « avec 8 livres de soudure et de ciment à plomb ».

A cette première sacristie, qui vraisemblablement fut construite dans le style de la Renaissance, à l'époque même où un Jean Goujon donnait « le pourtrait » des colonnes de marbre qui soutiennent le buffet d'orgues, succéda une nouvelle sacristie, celle qu'on est en train de démolir actuellement, et qui longeait le bas-côté méridional de l'église. On sait qu'on y accédait par le portail sud. Cette sacristie fut tout d'abord occupée par la Chapelle du Divin-Cœur ou Chapelle neuve, nom sous lequel elle est mentionnée. Le 12 juillet 1671, marché était passé avec le sieur Le Prompt, charpentier, et Gosset, maçon, « pour faire le chernier ou chapelle dans la petite aître, » moyennant 2,500 livres et 50 livres de vin pour Le Prompt, et 600 livres » et 80 livres de vin pour Henri Gosset ». Cette chapelle bordait d'un côté certaines maisons du Chapitre de la Cathédrale, et on décida que de ce côté la muraille serait faite en pierres de taille. Deux ans après, on trouve encore la mention de différents travaux faits à cette chapelle neuve, accotée à l'église, et, en 1673, on propose d'acheter pour son embellissement une contretable de l'abbaye de Fontaine-Guerard. L'année suivante, on se préoccupa également d'édifier les lambris; mais, disent les comptes, « comme il » n'y a pas d'apparence que la guerre de Hollande permette de se procurer » du bois de Norwège nécessaire au lambrissage de la chapelle neuve, on a » décidé de la faire lambrisser en plâtre ». On avait installé dans cette

chapelle primitive un tabernacle dont la croix dorée fut volée en 1676. Il existait également dans cette chapelle neuve un tableau curieux qui représentait divers personnages : pape, rois, évêque, prêtres, moines, religieuses, en adoration devant le Cœur divin. L'édification complète de cette nouvelle chapelle avait coûté 1,100 livres pour la maçonnerie, payées à Gosset, qui fit, en 1672, une addition nouvelle à l'immeuble. Le comble en charpenterie avait été fait par le charpentier Jean Marc. Quant à la contretable, qui je crois existe encore, elle avait été faite par le sculpteur Moulandrin qui, en 1677, touche pour prix de son travail la somme de 400 livres. Quant aux lambris de la chapelle du *Divin Cœur*, ils ne furent exécutés qu'en 1779. Ce fut très probablement grâce à un legs fait en 1677 par un des curés de la paroisse, qui avait légué 250 livres pour la réparation du jubé. On employa cet argent à faire des confessionnaux dans la Chapelle neuve, conformément au désir de M. d'Aunay, frère de ce curé. On voit, par cet exemple, que ce n'est pas seulement aujourd'hui qu'on détourne les legs de leur affectation.

C'est seulement en 1737, et non en 1727, comme on l'a écrit, que la nouvelle sacristie fut transférée au haut de la Chapelle neuve, près du presbytère. On y fit faire toute une très belle série de lambris en panneaux de menuiserie, avec confessionnal ouvert et armoires qui existent encore, et qui ont été transférés récemment dans la sacristie Renaissance due aux libéralités de M. Auguste Dutuit. Une contestation s'éleva à propos de ces lambris entre le menuisier Malortie, qui les avait fabriqués, et la Fabrique, contestations qui provoquèrent des nominations d'experts en 1739. Le curé Petit de Captot avait passé un compromis et avait tout d'abord décidé de s'en rapporter au jugement du Conseiller de la Grand'Chambre Pigou. De plus, on nomma comme expert un artiste dont le nom est souvent cité à cette époque, Mazeline. Ses conclusions furent favorables à Jacques Malortie, et on lui paya pour ses vacations, dessins et profils, la somme de 220 livres. La sacristie était définitivement installée. Elle vient de disparaître.

Août 1900.

Georges DUBOSC.

LA MAISON DE GUSTAVE FLAUBERT

A DÉVILLE

Sur la grande route de Déville, là où commence ce qu'on appelle « le pavé », se trouve, à droite, au coin d'une rue montant vers les coteaux du Bois-l'Archevêque, un pavillon blanc, avec deux ailes basses, le tout entouré d'un jardin qui vient longer la ligne du chemin de fer de Paris au Havre.

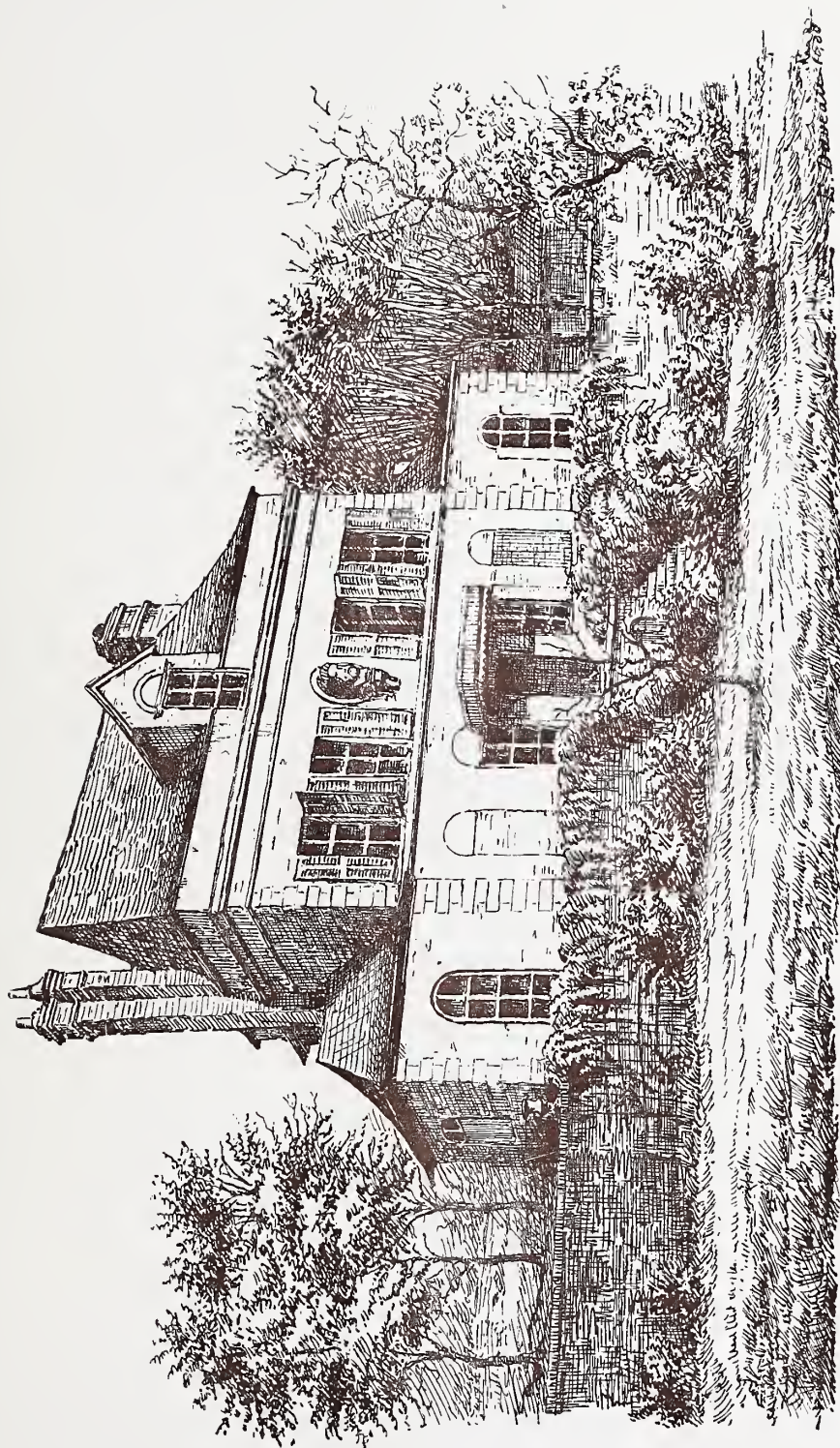
Sur la façade, on aperçoit, dans une niche circulaire, le buste classique d'Hippocrate, qui se détache tel que notre excellent collègue M. Duveau l'a représenté dans le croquis charmant qu'il a bien voulu faire pour notre Société. Ce buste, il y a déjà bien des années, fut placé là par un des propriétaires de cette maison de campagne, le Docteur Achille-Cléophas Flaubert, le père du grand écrivain Gustave Flaubert, qui a passé en cet endroit une partie de son enfance.

Vendue, il y a quelques mois, à M. Mainnemare, cette maison qui garde le souvenir de G. Flaubert doit prochainement disparaître, comme est disparue l'ancienne maison de Croisset, dont il ne reste plus que le petit pavillon au bord de la route.

Ce pavillon de Déville a pourtant son histoire. Le Docteur Flaubert acheta cette maison, le 24 février 1821, « tant pour lui, dit le contrat de vente, passé chez M^e Varengue, que pour dame Anne-Justine-Caroline Fleuriot, son épouse, à concurrence des sommes que chaque époux emploiera dans l'acquit du prix ».

Le Docteur Flaubert était marié sous le régime dotal; sa femme, fille d'un médecin de Pont-l'Évêque, appartenait à une famille de Basse-Normandie, les Cambremer de Croixmare, et était alliée aux Thouret; la grand'mère de G. Flaubert, Charlotte Cambremer, fut une compagne d'enfance de Charlotte Corday.

La propriété de Déville, dont il s'agit, fut achetée quelques mois après la naissance de Gustave Flaubert, le 12 décembre 1821, et, tous les étés, le jeune enfant vint y passer de longues journées, jusqu'en 1844. Un de ses camarades d'enfance, nommé Varin, qui a longtemps vécu à Déville dans la petite ferme voisine de l'habitation dont nous parlons, et qui en dépend, aimait à rappeler l'enfance de Gustave Flaubert en cette maison. Vers 1830, au moment où on organisait de tous côtés les gardes nationales, Gustave Flaubert, enfant, réunissait dans son jardin et sur la côte tous les enfants de



MAISON HABITÉE PAR GUSTAVE FLAUBERT, A DÉVILLE

Dessin d'après nature d'Édouard DUVEAU

son quartier pour jouer au soldat et, monté sur un âne conduisait son petit bataillon au combat.

Il semble que le souvenir de ces années de jeunesse se soit reflété dans certaines œuvres de Flaubert. Le nom d'Yonville, donné à la bourgade où se déroule le roman de *Madame Bovary*, Yonville-l'Abbaye, est certainement une réminiscence de cette vallée d'Yonville qu'il fallait côtoyer pour gagner, de l'Hôtel-Dieu de Rouen, la maison de campagne de Déville. C'était alors le nom de toutes ces pentes où coule le ruisseau de Saint-Filleul ; on disait alors : la Croix d'Yonville, les Sources d'Yonville.

Certains traits du mendiant aveugle, dépeints également dans *Madame Bovary*, se rapportent aussi à un pauvre mendiant qui se tenait ordinairement sur la route de Déville.

Le pavillon actuel ne devait comporter, lorsque le Docteur Flaubert l'acheta, qu'un pavillon central. C'est très probablement le Docteur Flaubert qui fit construire les deux ailes latérales ; en même temps, il devint possesseur de la *masure* voisine, aujourd'hui séparée par un mur et édifiée d'une maison de fermier, d'un pressoir, d'une écurie, d'un four, d'une grange, ainsi que de plusieurs pièces de terre.

Il existait aussi dans cette maison une chapelle privée, décorée de quelques boiseries du XVIII^e siècle.

Le Docteur Flaubert avait acheté cette propriété, moyennant 52,000 fr., de M. Chouquet, filateur, rue du Gril, 11, à Rouen, de M^{me} Charlotte Chouquet, veuve Gueroult, qui occupait cette maison, de M. Caumont, teinturier, et de sa femme, née Ficquet, qui en avaient hérité de leur mère, Elisabeth-Catherine Coudray, seule fille de Charles Coudray, qui fut buvetier du Palais-de-Justice.

Antérieurement, ce petit domaine, qui relevait, comme toutes les maisons de Déville, de l'Archevêché de Rouen, à cause de sa baronnie de Déville, avait appartenu à une famille noble et avait été vendu, le 28 mars 1746, par Adrien Dumaine, écuyer, sieur du Coudray, et par M^{me} Colombe Dumesnil, femme de Le Peinteur, écuyer, sieur de Marchère, demeurant à Epreville-en-Roumois. Tous deux en avaient hérité de M^{lle} Catherine Dumaine des Cattelets, qui y avait habité. A l'époque où vivait cette demoiselle noble, le petit domaine descendait au midi beaucoup plus bas, car il a été scindé par la création de la route de Rouen au Havre. Il allait alors rejoindre le chemin qu'on appelait alors la « sente du fond de l'église », ou encore la « sente qui vient de Saint-Aignan », ou encore antérieurement la « sente qui mène au Moûtier ». On en a la preuve par ce fait, qu'en 1729,

M^{lle} Dumaine des Cattelets avait donné à l'église de Déville une portion de terre pour l'augmentation du jardin du presbytère.

Cette demoiselle Catherine Dumaine des Cattelets et sa sœur Louise avaient elles-mêmes hérité de cette propriété de leur frère Richard Dumaine, écuyer, sieur des Cattelets, Conseiller du Roi au bailliage et siège présidial de Rouen, qui avait un frère Jacques-Charles Dumaine, écuyer, sieur du Coudray, ancien commandant au régiment de La Fère, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire du Roi, qui était seigneur et patron de la cure de Saint-Léger-du-Genétey — le hameau et la forêt de Roumare, où se trouve la curieuse chapelle de Saint-Gourgon — et qui, en 1753, y présentait un prêtre d'Honfleur, la cure étant vacante.

En 1715, le 3 juillet, Richard Dumaine des Cattelets rendait aveu de cette propriété, enclose de murs et d'une « ceinture d'ormes », comme représentant, par acquisition, les héritiers aux propres maternels de M. Jacques Aveline, héritier de dame Angélique Baudry, sa mère.

Celle-ci, veuve de Jacques Aveline, en avait, avec ses sœurs Marthe et Marguerite, hérité elle-même de son père Laurent Baudry, et en rendait aveu, le 12 juin 1675. Dès cette époque, la propriété, qualifiée de mesure, existait comme close, entourée de murailles et plantée. Ce Laurent Baudry la tenait lui-même par héritage de son frère M^e Jacques Baudry — le premier possesseur que nous ayons pu retrouver.

Au xviii^e siècle, cette propriété était mentionnée comme contenant une acre et demie et trente perches et comme devant dix livres à l'Archevêché avec reliefs, treizièmes, droits seigneuriaux. Elle avait un droit de banc dans l'église de Déville. A cette propriété se rattachaient de nombreuses pièces de terre, dont j'ai retrouvé la mention dans un acte de 1715. A cette date, il y en avait environ une vingtaine. Le beau plan terrier de la baronnie de Déville, conservé aux Archives départementales, montre qu'elles se trouvaient presque toutes en arrière de la propriété, sur les pentes du coteau du Bois-l'Archevêque.

Elles étaient la plupart en labour, quelques-unes plantées de pommiers, ou en bois taillis; elles avoisinaient les terres d'église de Déville ou les dimages du prieuré de Saint-Gervais : une d'elles, en prairie, porte le nom de la Couture. Les autres sont situées au triège du Carcan, au Champ-des-Cailloux ou près de la Voie des Saules. Parmi les droits qu'elles doivent, il faut citer des redevances assez curieuses : une de ces mesures doit, au terme de Saint-Michel « sept boisseaux de blé et un réseau et deux boisseaux » d'avoine, le tout de la mesure de Déville, dont le boisseau n'est que de

» trois quarts de celui de Rouen, les trois boisseaux de Rouen faisant la » mine de Déville ».

Le triangle que forme actuellement le terrain compris entre la grande route et le chemin descendant à l'église de Deville — triangle très étroit — appartenait autrefois à la propriété dont nous parlons. A la fin du XVIII^e siècle, il s'y était déjà bâti de petites maisons qui étaient habitées par des ouvriers, les sieurs Delieuvin et Dehors, toiliers; Doury, ouvrier pape-tier-formaire — car Déville faisait alors du papier à la forme; — Lestiboudois, horloger; Rivière, maître d'école; Fliot, garde-chasse de Monseigneur de La Rochefoucauld. En 1785, quand la propriété appartenait à Ficquet, le buvetier du Palais, qui demeurait rue du Petit-Porche, sur la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen, le nombre de ces pièces de terre était réduit à une dizaine : une d'entre elles avoisine une pièce de terre appartenant à Corneille de Beauregard, qu'on a souvent confondu avec Pierre Corneille.

Une autre propriété ancienne, non loin de celle-ci, qui se trouve à l'entrée de la route du Havre, par en haut, avait aussi appartenu aux Dumaine des Cattelets, et très probablement aussi à la famille protestante des Le Motteux; mais elle avait été aliénée, et, en 1775, était habitée par un serrurier de Rouen, J.-Philippe Le Bourgeois.

Pour revenir aux temps modernes, le Docteur Flaubert vendit, le 4 avril 1844, cette propriété, pour aller habiter la maison de Croisset. Il avait été amené à prendre cette résolution par suite du voisinage incommode de la nouvelle ligne de chemin de fer. Dans le contrat de vente passé devant M^{es} Boullen et son collègue, Notaires à Rouen, en faveur de M. Hoor, manufacturier à Déville, le nouvel acquéreur, M. et M^{me} Flaubert occupaient encore la maison et s'en réservaient la jouissance jusqu'au 24 juin 1844, époque à laquelle ils allèrent habiter Croisset, où les suivit le fermier Varin, qui occupait la petite ferme voisine de la maison de Déville.

Le 30 juin 1858, devant M^e Fauquet, Notaire, M. Hoor vendait cette maison à M^{lles} Feumerie, anciennes couturières à Rouen, qui l'habitèrent longtemps, et leurs héritiers, le 20 décembre 1899, par acte passé devant M^e Lecœur, Notaire à Notre-Dame-de-Bondeville, la vendaient à M. Mainnemare.

Elle disparaîtra bientôt, et c'est ce qui nous a engagé à retracer tant bien que mal, pour notre Société, l'histoire d'une maison de campagne qui rappelle quelques détails de l'ancienne vie française, et à laquelle est lié le souvenir d'un grand écrivain.

Novembre 1900.

Georges DUBOSC.

UNE MAISON DE LA RUE CAUCHOISE

A cause de son voisinage avec le Vieux-Marché, la rue Cauchoise a toujours été une rue très fréquentée et où les hôtelleries et les enseignes étaient fort nombreuses.

Dans cette rue, existaient au Moyen-Age les enseignes des *Flacons*, de la *Vache couronnée* et de l'*Echiquier*, du *Lion d'argent* et du *Lion d'or*, de la *Tête de belin*, de la *Caniola*, citée très anciennement, du *Signot* qui existe encore au n° 47, où l'on peut voir sur une clef de voûte, à la porte principale, portant la date de 1631, un bas-relief sculpté portant un « cygne tenant une croix », représentation qu'on retrouve aussi sur un pilier d'une maison de la place du Marché-aux-Balais, où il a été transféré. C'est la vieille enseigne à calembourg, le « Signe de la Croix ».

Plusieurs de ces hôtelleries existaient encore au xviii^e siècle. D'après le registre des vingtièmes de 1772, on trouve que la *Vache couronnée* appartenait alors au sieur Morice de la Motte et était tenue par la veuve Longray; que le *Signot* appartenait au sieur Carbonnier, et le *Petit-Montier*, la seule de ces hôtelleries existant encore, au sieur Claude Deshayes, qui la louait à Lebrun, aubergiste. A cette date, on trouve aussi l'hôtel de la *Place royale*.

Une des particularités de la rue Cauchoise était également la présence de plusieurs cours ou impasses, toutes situées sur le côté sud de la rue, cours qui existent encore, mais dont les noms ont varié. Il y avait, et il y a encore, la *Cour de la Tour d'argent*, près de laquelle se trouvait une glacière appartenant à la Ville; des fragments de muraille se rencontrent du reste encore de ce côté, derrière les maisons du boulevard Cauchoise. Là aussi se trouvait une maison servant de caserne pour certaines troupes de passage.

Plus bas se trouvaient les cours du *Petit-Ecu*, des *Trois-Pipes*, du *Panier fleury* et du *Rat porteur*, dont les noms étaient vraisemblablement dus à des enseignes.

Actuellement, de toutes ces maisons, la plus ancienne est certainement la maison partant le n° 70. C'est la seule qui aujourd'hui n'est point à l'alignement sur le côté nord de la rue, et, vraisemblablement, elle sera menacée de destruction un jour ou l'autre au nom des règlements de voirie. Il peut donc sembler utile d'attirer sur elle l'attention de notre Société, afin de ne pas laisser disparaître cet intéressant logis, comme est disparue la maison de Laurent Maurry, l'éditeur de Pierre Corneille, dans la rue aux Juifs.

Tout d'abord, j'avais cru pouvoir identifier cette maison avec une maison des Tourelles citée plusieurs fois, notamment en 1527. Je pensais que cette dénomination des Tourelles avait pu être donnée à cette maison à cause du petit-bas relief situé dans un fronton triangulaire, au second étage, et représentant les murailles avec tourelles d'une ville forte. La lecture du Registre des vingtièmes de 1773 m'a prouvé que cette assertion n'était pas exacte; en effet, la Cour des Tourelles est citée à cette date comme appartenant à un sieur Panier, cabaretier, et la maison et le jardin sont mentionnés comme étant expropriés pour la création du nouvel Hôtel-de-Ville. Cet Hôtel-de-Ville devait être édifié, d'après les plans de l'architecte Le Carpentier, sur l'emplacement de la rue de Crosne; il en résulte que la *Maison des Tourelles* devait se trouver dans le bas de la rue Cauchoise, et sur le côté sud, ce qui ne correspond en rien avec l'emplacement occupé par la maison portant le n° 70.

Telle qu'elle est actuellement, cette maison semble appartenir à l'époque de Charles IX ou de Henri II. Le rez-de-chaussée, qui est défiguré actuellement par l'installation de boutiques, comporte des pilastres d'angle à chapiteaux. Au centre, s'ouvre une porte basse cintrée, avec imposte carrée.

Au-dessus, s'élève un étage en pierre, avec une ordonnance de pilastres ioniques cannelés, portant chacun deux bandeaux à vermiculures. Ils entourent au centre deux fenêtres cintrées et accouplées ayant pour clefs de petites têtes de lion. Deux autres petites ouvertures carrées séparent ces baies centrales de deux fenêtres qui occupent les extrémités de la façade. Elles sont à chambranles moulurés et surmontées d'un fronton triangulaire entrecoupé, avec un mascarón sur le linteau. Trois grandes allèges règnent sous ses six fenêtres. Elles sont décorées de tablettes dont l'une est encadrée par des chutes de feuilles.

Une architrave, décorée d'oves, termine cet étage en pierre.

Au dessus, s'élèvent un étage et un comble en charpente dont une grande poutre transversale formant sommier est ornée de cartouches. Au milieu, se détache un court fronton triangulaire qui porte, comme une enseigne sculptée, une sorte de tour, coiffée d'un dôme grossièrement indiqué, flanquée de deux tourelles. Le tout semble se détacher sur un fond de campagne et rappelle l'enseigne bien connue de la rue Etoupée, l'*Entrée de Jérusalem*.

Sur cette façade, règne une série de consoles et de pilastres géminés qui encadrent une suite de petites fenêtres qui devaient être toutes de forme cintrée. Quelques-unes, aux extrémités, sont surmontées d'« oculus ».

Sur le toit en tuiles, se détache une grande lucarne à deux baies, portée entre des pilastres à chapiteaux corinthiens. Dans le tympan triangulaire de la lucarne est placée une couronne de feuillage, qui nous a semblé porter la date 1600, gravée sur l'écusson central.

Il serait intéressant, croyons-nous, qu'un dessin ou photographie de cette maison qui, un jour ou l'autre disparaîtra, soit publié par notre Société.

Décembre 1900.

Georges DUBOSC.





Cliché A. MARIE

LA RUE SAINT-ROMAIN

A ROUEN

NOTES SUR L'AFFAIRE

DE

LA RUE SAINT-ROMAIN



Au moment où cette "affaire" semble entrer dans une ère d'apaisement, après avoir soulevé tant d'émotion dans le monde des artistes, des archéologues et des touristes, au moment où une trêve se conclut entre adversaires et défenseurs du vieux logis et de la rue Saint-Romain tout entière, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la correspondance officielle à laquelle a donné lieu cette affaire dont le souvenir restera dans l'histoire locale.

Nous ferons précéder ce dossier administratif de deux notices dues à la compétence de notre ami G. Dubosc, et qu'il a publiées dans le *Journal de Rouen*.

Leur lecture fera comprendre pourquoi tant de Rouennais, de Français et d'étrangers tiennent à conserver ce qui reste d'un coin du Vieux Rouen riche en souvenirs historiques, mais dont l'aspect pittoresque est gravement compromis.

LA RUE SAINT-ROMAIN

Saint Romain ne se doutait guère, après pas mal de siècles écoulés, qu'il redeviendrait d'actualité et que sa légendaire gargouille allait faire concurrence cette année au terrible dragon Fafner. On ne parle pourtant que du brave prélat de Normandie, et son nom revient dans les conversations rouennaises, soit qu'il s'agisse de la vieille maison de la rue Saint-Romain, qui soulève tant de polémiques, soit qu'on s'occupe de l'élargissement, de l'alignement de la rue Saint-Romain !...

Armé d'une terrible ordonnance — royale, s'il vous plaît! — de 1839, on s'est mis en tête de couper, tailler, rescinder cette vieille rue rouennaise d'un pittoresque si séduisant, d'un caractère si profond, et dont le décor s'harmonisait si justement avec les lignes architecturales de la Cathédrale et de l'Archevêché. Il s'agit pour les chevaliers de la ligne droite de trouver les 7 mètr. 20 cent. vers la rue de la République et les 8 mètres vers la rue des Quatre-Vents, imposés aux rues rouennaises par la sagesse vicinale du roi Louis-Philippe! On aurait bien voulu tailler un brin dans l'Archevêché, dans les « bâtiments annexes de la Cathédrale », comme disent si joliment les documents administratifs, mais ils sont protégés par des « règlements spéciaux » et, en désespoir de cause, on s'est rejeté sur l'autre côté pour ne pas « entraver la réalisation de l'élargissement ». Le « tracé bleu » détermine dès à présent les abatages futurs, et l'enquête — toujours prescrite par le Roi-Citoyen — est ouverte. Après quoi, lorsqu'on aura banalisé complètement cette rue ancienne, quand on aura détruit cet ensemble de logis curieux, cette perspective descendante qui forme un cadre si harmonieux à l'église Saint-Maclou, quand on aura massacré tous ces coins d'art, tous ces aspects divers qu'on rencontre sur ce parcours de quelques mètres..... eh bien! on n'aura pas du tout redressé, aligné la rue Saint-Romain!

Elle sera toujours crochue « au droit de la saillie de la Chapelle des Ordres », pour nous servir encore des expressions du rapport municipal. Il y aura là une de ces courbes brusques qui font le désespoir des *wattmen*, et si, après une attente de vingt-cinq ans, un quarante-cinquième réseau croit devoir passer par là, il ne pourra éviter ce coude, non plus que celui de la rue des Quatre-Vents! On aura seulement perdu et mutilé une des rues les plus typiques de la ville, celle que Nicétas Periaux aurait voulu qu'on appelât la rue de la Cité, parce qu'elle est située sur le premier centre de Rouen, et cela sans grand profit pour la circulation, qui trouvera toujours, dans la rue de la Chaîne élargie, une communication entre les deux quartiers de la ville.

Quoi qu'il en soit, au surplus, de ces projets de rescindement qui, peu à peu, feront d'une ville d'art comme Rouen une cité américaine, la rue Saint-Romain, telle qu'elle existe encore, évoque de nombreux souvenirs historiques qui devraient militer en faveur de sa conservation. Tout d'abord, elle porta le nom de la rue de la Ferronnerie, et cela à cause du voisinage de la Halle aux Férons, ces artisans du fer qui tinrent une si large place parmi les corporations rouennaises. Bientôt cependant elle prit la dénomination de rue Saint-Romain, qui lui vint d'une enseigne : l'*Image Saint-Romain*, citée dès 1416, et qui se trouvait à l'entrée de la rue, au détour de la Cour d'Albane. Dès lors, son nouveau nom reviendra maintes fois dans nos annales, auxquelles il se trouvera souvent mêlé. En se reportant à cette époque du moyen âge, dont la rue a conservé l'aspect, on a dit que Jeanne d'Arc avait pu la parcourir pour se rendre à l'Officialité. Rien dans le procès n'indique cette comparution, mais il n'en est pas moins certain que tout ce vieux quartier garde profondément son souvenir.

C'est là, en effet, dans ce dédale de petites rues avoisinant la Cathédrale et l'église Saint-Nicolas-le-Painteur, que se tramèrent les préliminaires de cet odieux procès, dont le bâcher rougeoyant du Vieux-Marché devait marquer la fin.

En passant dans l'antique rue Saint-Romain, le long de l'Archevêché, à l'endroit où le mur sombre forme cette saillie qui déplaît tant aux fervents de la ligne droite, regardez, en effet, cette haute fenêtre ogivale aujourd'hui bouchée, contemplez ces vieilles pierres rugueuses qui parlent d'elles-mêmes — *saxa loquuntur*. Elles vous diront que là se passa le drame le plus effrayant de notre histoire nationale; que là se dénoua terriblement

toute cette épopée merveilleuse de jeunesse, de vaillance et de foi qu'est l'histoire de Jeanne. Le supplice du Vieux-Marché n'est qu'un fait, mais c'est ici qu'il fut déterminé, qu'il fut voulu. Là, en effet, se trouvait la Chapelle des Ordres, la chapelle où, depuis le XIII^e siècle, on ordonnait les prêtres, et où Pierre Cauchon, dont l'âme plane en tous ses recoins, par deux fois, le 19 et le 29 mai 1431, réunit sa bande de juges et d'assesseurs. Là, quarante-deux juges, rassemblés derrière ce mur que vous frôlez, rendirent la sentence dernière, la sentence de condamnation et de feu :

« Nous, juges susdits, avons conclu qu'il fallait procéder contre Jeanne comme contre une relapse, » selon que de droit et de raison. »

Là, le soir même, les greffiers G. Manchon et Boscuillaume dressèrent immédiatement la citation qui devait conduire le lendemain à la mort celle qui, par son héroïsme, venait de sauver la France. Voilà ce que disent les pierres..... Sept mètres vingt, répond l'ordonnance de 1839 !

Toute délabrée qu'elle est, avec son pan de muraille découronné de ses créneaux, avec sa haute tour du guet, cette Chapelle des Ordres, citée dès 1198 comme dédiée à la Vierge, rappelle encore le souvenir d'autres contemporains de la Pucelle et de la domination anglaise. Tout d'abord, ce vaillant Jean de Saint-Avit, doyen des évêques de la province, ennemi juré des Anglais qui le jetèrent en prison parce qu'il ne voulut point prendre place à l'infâme procès. C'est dans cette chapelle que, le siège de Rouen étant vacant, il fit en 1429, en 1430, en 1431 et en 1432, toutes les ordinations à la place de l'archevêque. D'autres prélats, du reste, passèrent par là jusqu'au moment où une des voûtes étant tombée, l'archevêque d'Aubigné, au XVII^e siècle, ordonna la destruction de cette Chapelle des Ordres, qui avait abrité les juges de Jeanne d'Arc.

A côté, se trouvait une autre institution qui joua également un grand rôle dans notre histoire : l'Officialité ou Cour d'Eglise, avec son prétoire, ses prisons, ses fosses et ses cachots, sa chapelle ; l'Officialité où Jeanne d'Arc aurait dû être détenue, puisqu'il s'agissait d'un procès dirigé par l'autorité ecclésiastique, suivant un droit que la pauvre jeune fille réclama en vain jusqu'à ses derniers moments. Juridiction spéciale, dont relevaient tous les crimes ou délits commis par des ecclésiastiques ou sur le *circuit* de la Cathédrale, elle se montrait pourtant assez douce dans l'application des peines, et le régime de ces prisons était encore assez accommodant. Les prisonniers sortaient, se promenaient sur les terrasses de la Cour des Libraires et allaient boire à la Conciergerie où se tenait une buvette.

Détail curieux de mœurs anciennes. A l'Officialité, une fois par an, à Pâques, les gens vivant irrégulièrement ou ayant des doutes sur la validité de leur mariage pouvaient faire légitimer leurs unions. Pour cela, ils prenaient domicile à l'Officialité ; puis, de grand matin, on célébrait le mariage, soit en la chapelle de la Cour d'Eglise, soit en l'église Saint-Etienne-la-Grande, par un privilège rappelant celui possédé jadis par l'église d'Hautot-sur-Seine, où l'on mariait les jeunes gens sans le consentement paternel. A l'Officialité de la rue Saint-Romain, qui se trouvait alors à l'extrémité de la rue, vers la rue de la République, avant que le cardinal d'Estoutteville n'ait, en 1438, commencé les travaux du manoir épiscopal, était également installée la Juridiction des Hauts Jours, tribunal ecclésiastique, mais composé de laïcs avocats au Parlement, jugeant en appel les causes

des justices inférieures de l'Archevêché. En dehors de l'Officialité, les Hauts Jours avaient leur prétoire, leurs prisons, leurs geôles et leurs chambres de question distincts.

Sur ce parcours de la rue Saint-Romain, on aurait rencontré encore bien d'autres institutions du passé aujourd'hui disparues. Disparu, par exemple, le Collège du Saint-Esprit, un des quatre collèges de la Cathédrale, sorte de séminaire pour les jeunes clercs et les chapelains se destinant à la prêtrise. Celui du Saint-Esprit, moins important que celui du *Pape* ou de *Darnétal*, existant encore rue Saint-Nicolas, avait été fondé en 1305 par l'archevêque Guillaume de Flavacourt ; il ne renfermait que six chapelains tenus à la résidence et qui devaient être ordonnés prêtres dans l'année de leur réception. Disparue également, la communauté des Chanoinesses de la Cathédrale, située tout à l'extrémité de la rue, en la petite ruelle des Prêtresses, qui allait de la rue Saint-Romain à la rue Saint-Nicolas, et qui fut supprimée en 1836 par la création de la rue de la République. Vivaient là une trentaine de femmes, faisant leurs exercices de piété dans une chapelle voisine, ayant de grands privilèges, entre autres celui de *De committimus*, c'est-à-dire de pouvoir remettre toutes leurs causes aux requêtes du Palais.

Disparu, le couvent de Beaulieu, qui se trouvait également dans cette rue des Prêtresses, devenue plus tard la rue des Savetiers. Il s'étendait dans le voisinage des hôtelleries de *Sainte-Catherine* et de celle du *Porc* ou du *Porc-Espy* qui, d'un côté, bordait la maison de Pierre Cochon, notaire apostolique et auteur de la *Chronique normande*, et, de l'autre côté, le logis de maître Robert Le Verdier, représentant du vicomte de Rouen.

Disparue — mais la maison demeure toujours — l'ancienne Maîtrise de la Cathédrale qui, longtemps, exista dans la rue Saint-Romain même. Un chanoine de Rouen, Guillaume Cappel, qui possédait de grands biens dans le quartier de Cauchoise, l'avait fondée en 1495. Il avait voulu que ces braves petits chanteurs eussent leur logis et leurs salles d'études près de l'église où ils se faisaient entendre, et, à leur profit, par testament, il avait laissé la maison qu'il occupait de son vivant. Cet « Ostel de la Fabrique », malheureusement, ne lui appartenait pas. C'était une maison canoniale, occupée avant lui par maîtres Blondel et Lefrançois, et dont il ne pouvait disposer. Aussi, en échange, avait-il eu l'idée d'abandonner un autre logis lui appartenant en propre, celui des *Trois Mores* ou des *Trois Têtes noires*, également situé dans la rue Saint-Romain ; c'est la maison portant les n^{os} 64 et 66, qui, depuis la Révolution, est occupée par une boulangerie ; l'allée d'entrée donne accès à la cour de l'Ancienne Maîtrise, qui occupait la maison portant le n^o 62, où sont actuellement les ateliers de menuiserie Barbé.

Là se formèrent à la science musicale, ainsi que nous l'a appris M. l'abbé Collette dans une intéressante notice, de nombreux artistes rouennais : François Dulot et Guillaume Leroy, dont une publication allemande nous a révélé récemment les œuvres ; Nicole Morel, dont les pièces furent souvent couronnées dans nos *pays* de musique ; l'organiste Titelouze, chanoine de la Cathédrale, dont Guilmant a publié les œuvres ; Lalouette, un des virtuoses du temps de Louis XV ; Madin, le compositeur fécond ; Urbain Cordonnier, le dernier maître de chapelle ; l'organiste Broche, brave homme un peu violent et ami de la dive bouteille, Broche, le maître du petit Boël, de Boëldieu, qui, gamin, s'initia dans cette vieille maison à l'art où il devait acquérir une gloire ne vieillissant point. Son souvenir seul y demeure maintenant, car, en 1794, la vieille Maîtrise rouennaise fut vendue pour 61 mille livres au citoyen Augustin Ferrand. Disparu encore, le Four du

Chapitre, qui se trouvait primitivement dans le pîté de maisons entre la rue Saint-Romain et la rue Saint-Nicolas, près de l'hôtel du *Croissant*, et où, chaque matin, les chanoines allaient échanger leurs *mèreaux* ou jetons contre un gros pain qu'ils rapportaient chez eux.

Mais si toutes ces antiques créations d'un passé aboli n'existent plus, les logis qui les ont abrités sont toujours demeurés. Les vieilles maisons à pignons surplombants, dont les *picbarts* sculptés supportent encore vaillamment les encorbellements, sont restées, telles qu'on les voit, par exemple, dans le *Livre des Fontaines*, de Jacques Le Lieur. Elles s'alignent encore toutes, chevauchant un peu les unes sur les autres, depuis la vieille maison ventrue et bossue dont il a été tant question, dessinée par Le Lieur très exactement, avec ses *ouvroirs* et sa boutique donnant sur la rue, jusqu'aux demeures qui s'échelonnent ensuite, en avant de jardins et de cours se prolongeant jusqu'à la vieille rue des Chinchers, où ces brocanteurs rouennais étalaient jadis leurs friperies et leurs loques.

Comme alors la vieille rue devait être pittoresque et animée, avec l'incessant mouvement que lui apportaient le voisinage de l'Archevêché et celui des juridictions de l'Officialité ! Gens d'église, conseillers laïcs, officiers judiciaires, gens du commun, s'y mêlaient à la troupe joyeuse des enfants de chœur se rendant de leur Maîtrise à la Cathédrale ! Et puis, c'était là la foire aux livres, le marché des parchemins enluminés et peints ! Dans la Cour des Libraires, où chantait la jolie fontaine qui n'a été reconstruite que beaucoup plus tard, en 1743, contre le mur extérieur de la Bibliothèque, les *libratiers*, les « lieurs » ou relieurs de livres, les écrivains, ouvraient leurs échoppes, encastrées sous les arcades de la muraille latérale, pour mettre en montre leurs livres « moulés », leurs peintures et leurs images. Il y avait là, installés moyennant une légère redevance, parfois le don de quelques *pardons*, les Etienne Dumoustiers, les Jehan Richard, les Guillaume Gallet, les Jean du Gord, les Richard Petit, les Jean Boyvin, les Guillaume Laignel, les Jacques Le Cerf, les Guillaume Pavie, les Richard Lallemand et bien d'autres. Quelques-uns, dédaignant ces modestes échoppes où, la nuit venue, ils étaient obligés de serrer leurs livres dans des coffres, s'étaient installés dans des maisons particulières de la rue Saint-Romain : tel Denis Bouvet, tel Martin du Souillet, qui habitaient juste en face le Portail de Boursiers, l'ancien nom du Portail des Libraires.

De leurs fenêtres, au matin, avant d'avoir enlevé les ais de leurs boutiques, alors que l'esquille de Notre-Dame sonnait le réveil de la vie rouennaise, ils pouvaient embrasser d'un coup d'œil tout le quartier où ils vivaient, tout un horizon de toits, de pignons, de tourelles, se dressant à l'ombre de la Cathédrale.

Ici, ce carré vide, c'était la *Cour d'Albane* avec l'ancien cloître capitulaire ; la Cour d'Albane où, parfois, l'on fustigeait les condamnés de l'Officialité, malandrins trouvés en train de couper les aumônières des bourgeoises venues aux messes du matin ; la Cour d'Albane où, la Saint-Jean venue, on allumait de grands feux de joie qui illuminaient toute la tour Saint-Romain. Là, c'était la *Cour des Libraires*, avec son avant-portail, où se balançait une lanterne de fer, toujours allumée ; la Cour des Libraires, traversée par un petit passage réservé aux chanoines qui, au sortir de leurs maisons canoniales, pouvaient pénétrer, par une petite porte, dans la Cathédrale. C'est là qu'un inconnu, ayant profité de ce que la porte n'était point close, attendit, à six heures du matin, le curé de l'église Saint-Denis, Jean Aubourg, vice-gérant de l'Officialité, se rendant à l'église, et l'abattit

d'un coup de mousquet. Il est vrai qu'en 1659 on était en plein dans les guerres religieuses !

Plus loin, on apercevait, au sommet de la tourelle qui profile son toit en poivrière sur la rue, une grande statue d'ange aux ailes dorées, tandis que, sur le toit de l'abside de la Cathédrale, se découpaient les silhouettes, également dorées, de la Vierge de Nicolas Quesnel, qui s'y trouve encore, et un saint Georges terrassant le dragon, aujourd'hui disparu. Plus bas, la rue côtoyait les murs de l'Archevêché, où se détachaient, comme une *liire* seigneuriale, de grandes croix peintes, ainsi que les armoiries du prélat qui occupait le palais. En certains endroits, des passages formant voûte, et faisant rejoindre le manoir archiépiscopal avec quelque maison canoniale, enjambaient par-dessus les pavés. Tout à l'extrémité, au coin de la rue des Prêtresses, se dressait une *Image Notre-Dame* dans une niche qui existe toujours. Les Huguenots, en 1550, l'abattirent, comme ils tirèrent de nombreuses mousquetades contre la tourelle qui en porte encore les marques. Cela nous valut, en expiation, une procession solennelle de toutes les paroisses de la ville, qui défilèrent par la rue Saint-Romain.

Si, après avoir ainsi jeté un coup d'œil d'ensemble sur ce quartier, on examine chaque maison en détail, pas une qui n'ait quelques souvenirs à conter. Voici, par exemple, la maison de l'*Ecu de France*, citée dès 1404, qui, elle aussi, nous rappelle le temps de Jeanne d'Arc. Vieux logis capitulaire, elle était louée à Janson Salvart, le maître de l'œuvre de la Cathédrale, l'auteur d'une partie du grand portail et de tout le chœur de l'église. Grand ami des Anglais, pour lesquels il avait édifié la forteresse du Vieux-Palais, Salvart possédait d'autres maisons, entre autres celle des *Quatre Fils Aymon*, rue Grand-Pont. Quant à celle-ci, Janson Salvart l'avait fieffée au Chapitre moyennant 15 livres de rente. C'était son logis, celui pour lequel un de ses ouvriers, Pierre Cusquel, en 1437, remet en son nom 8 livres d'acompte. Or, ce Pierre Cusquel, dont le nom apparaît ici, fut témoin au procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Devenu bourgeois de Rouen, il raconta que, dans la maison qu'il habitait comme ouvrier de Salvart, au temps de sa jeunesse, et qui n'est autre que cette maison de l'*Ecu de France*, il vit peser la cage de fer en laquelle on devait jeter Jeanne d'Arc à son arrivée au château de Rouen. C'est ce qu'a fort bien démontré Albert Sarrazin dans son beau livre si complet et si curieux sur Jeanne d'Arc.

Massieu, qui fut huissier au procès, en a également témoigné, disant qu'il « avait » entendu Etienne Castille, serrurier, dire qu'il avait construit lui-même pour Jeanne » d'Arc une cage de fer où elle était détenue debout et enchaînée, depuis le temps où » elle avait été amenée à Rouen, jusqu'au commencement du procès instruit contre elle ». Tous deux ajoutent qu'ils ne la virent pas enfermée dans cette cage ; mais cela n'infirmes point le fait. Comme le rapporte Castille, il est probable que ce fut seulement au commencement du procès que fut supprimée la cage de fer, sur le conseil des juges ou pour toute autre cause. Cela seul n'aura pu permettre aux témoins de la voir. Il n'en reste pas moins acquis que nos bons Anglais — coutumiers du fait — ont précédé le fameux La Balue dans l'invention de ces instruments de torture, de ces « fillettes de Louis XI », qui lui furent, du reste, si fatales. Pierre Cusquel, après le procès, continua d'habiter longtemps cette maison de l'*Ecu de France*, où il avait vu la cage de Jeanne d'Arc.

En 1498, à propos d'une fondation pour les fêtes de Sainte-Anne et de Saint-Guil-

laume, il est mentionné comme l'habitant encore, tandis que le vieux Janson Salvart, qui avait marié sa fille Agnesot à un orfèvre, Robin Delille, paie encore huit livres sur la rente qu'il devait au Chapitre. Pierre Cusquel, le maître de l'*Ecu de France*, est souvent cité comme paroissien de l'église Saint-Nicolas, dont dépendait la rue Saint-Romain; en 1437, il y fait don de deux chandeliers, parce que sa femme avait été inhumée dans l'église. On trouve aussi d'autres Cusquel : Robin, Perrenot Cusquel, qui furent trésoriers de l'église Saint-Nicolas, de 1466 à 1479. Plus tard, la maison de l'*Ecu de France* devint la propriété de Pierre Delaplace, chanoine, qui donna au Chapitre, en 1565, dix livres de rente à prendre sur ce vieux logis.

Tout à côté de lui, en face la porte de l'Official, se trouvait également une hôtellerie fort connue, à l'enseigne du *Cornet d'Argent*. Très nombreuses étaient, en effet, tavernes et auberges dans la rue Saint-Romain, et toutes étaient fort fréquentées par le personnel nombreux des juridictions dont nous avons parlé. Appartenant au Chapitre, celle-ci avait été fieffée tout d'abord au clerc Guillaume Boulefer, en 1361, puis, en 1413, à Guillaume Lenfant. En 1449, aux frais du Chapitre, on l'avait réparée : la couverture de tuiles avait été refaite, des cliquettes et des « vertevelles » avaient été remises aux dix fenêtres, et Jehan Soudain, « un illumineur » qui avait brossé le Dieu en « majesté » du prétoire de l'Officialité, qui avait réchampi et redoré les girouettes du manoir épiscopal, s'était chargé de repeindre l'enseigne.

Ainsi remise à neuf, elle dut faire une redoutable concurrence à sa voisine, la *Maison de pierre*, citée dès 1236 comme appartenant à Geoffroy Grognet, et qui devait plus tard devenir la célèbre *Hôtellerie de la Coupe*, dont M. Ch. de Beaurepaire a raconté l'histoire. Après bien des changements, celle-ci existe encore et porte actuellement les nos 8 et 14 de la rue Saint-Romain. Propriété des Chanoines, elle fut tout d'abord une maison ordinaire avec grand jardin voisinant, en 1352, avec la taverne du *Soleil*; mais, au temps de Jeanne d'Arc, elle est déjà à l'usage d'hôtellerie. L'inventaire du mobilier qui en est pour lors dressé, quand maître Jean Douchin et sa femme en prennent possession, permet de se faire une idée de son aménagement. On revoit la cuisine avec « sa crémaillée à trois crocs », avec sa table pour « abiller poissons et viandes », et toute la dinanderie de cuivre miroitante. On revoit la « dépense », les petites salles vers la cour et la grande salle basse vers le jardin, avec son armoire où l'on serre les gobelets, les hanaps de madre, les tasses et les plats d'étain, avec ses bancs et ses lourdes tables de bois. C'est là, dans cette *Maison de pierre* de la rue Saint-Romain, que nous rencontrerons, souvent attablé, Pierre Cochon, le rude chroniqueur normand, qui pourtant s'est toujours montré juste envers Jeanne d'Arc. Notaire apostolique, ancien clerc de Guillaume du Désert, celui des juges de Jeanne d'Arc qui survécut le plus longtemps, Pierre Cochon, paroissien de Notre-Dame, où son père et sa mère avaient été enterrés dans le cimetière aux Maçons du côté de la rue du Change, demeurait dans la maison à côté de l'*Hôtel de la Coupe*. Il y réunissait souvent ses amis, et on le trouve mentionné buvant force rasades avec Guillaume Manchon, un des greffiers du procès, qui fut plus tard curé de l'église Saint-Nicolas, avec Raoul Du Mesnil, avocat en cour laye, et Jean Maillart, sergent à masse.

Curieuse à bien des titres, cette hôtellerie de la *Coupe* l'était surtout par une redevance originale. Elle devait, tous les jours, le matin, fournir le pain et le vin pour la

messe de Saint-Maclou, et cette coutume bizarre exista jusqu'à la Révolution, où le « Sieur » et la « Dame » de la *Coupe* — c'était un titre qu'on octroyait volontiers aux hôteliers — acquittaient tous les jours ce droit. Un autre souvenir se rattache encore à cet ancien logis. Après avoir appartenu à un maître de la Monnaie, Charles Gueroult, il devint la propriété, au commencement du xvii^e siècle, de la famille Chalon, d'origine espagnole. Or, l'un des membres de cette famille, Rodrigues de Chalon, conseiller d'Etat, secrétaire du Roy, baron de Crétot et seigneur d'Allouville, fut très lié avec Pierre Corneille. D'après le Père Tournemine, Rodrigues de Chalon aurait ainsi conseillé au poète dramatique l'étude de la langue et du théâtre espagnols, et lui aurait traduit l'œuvre de Guilhem de Castro, d'où serait sortie l'immortelle tragédie du *Cid*. Il est certain que Pierre Corneille fréquenta alors souvent chez Rodrigues de Chalon, dans la maison de la rue Saint-Romain qui existe encore, plus heureuse que la maison de l'imprimeur Laurens Maurry, rue aux Juifs, où Corneille fit éditer la plupart de ses œuvres, et qui l'an dernier fut abattue, sans que rien en conservât le souvenir. La ligne droite ! l'éternelle ligne droite !

Cette famille de Chalon vendit, en 1736, l'ancien logis de la *Coupe* aux Frères des Ecoles chrétiennes, qui y logèrent les maîtres des petites écoles de Rouen jusqu'à la Révolution. A cette époque, les bâtiments divisés en trois portions, sous les n^{os} 42, 43, 44 et 45, furent vendus, le 11 pluviôse an II, à Jean-Charles-Jacques Blard, moyennant 97 livres; mais la façade en pierre existe toujours.

Dans ce groupe des hôtelleries pittoresques, qui suspendaient leurs enseignes le long de la rue Saint-Romain, que de noms encore à citer : les *Trois Cygnes*, où je vois que se réunissaient, en 1438, les conseillers laïcs du Chapitre, pour déjeuner; bonne hôtellerie et bonne cave qui fournissait le vin à la paroisse Saint-Nicolas pour la Cène et le Jeudi-Saint, le Jeudi Absolut; la *Tuile*, qui se trouvait dans le voisinage de la Cour de l'Official, qui, en 1577, se changea en l'*Aiglelet*, après avoir porté aussi le nom de l'*Ecu de Bretagne*; l'*Aigle d'or*; la *Corne de cerf*; l'*Ange*; l'*Ecu de voirre*, qui devait se trouver à l'angle de la rue de la Croix-de-Fer, et où habitèrent les célèbres verriers rouennais Guillaume, Noël et Olivier Tardif; les *Hommes sauvages*, qui se trouvaient vers le milieu de la rue. A ces auberges, à ces tavernes, il faudrait aussi joindre bon nombre de maisons canoniales. Il s'en rencontrait de tous les côtés dans ce quartier, qui, à proprement parler, appartenait presque entièrement au Chapitre. Il y en avait dans la rue des Quatre-Vents, dans le voisinage de la jolie porte de la Chambre des Comptes, dont le marteau en bronze, d'une composition un brin érotique, devait scandaliser les passants. Il y en avait dans la rue de la Croix-de-Fer, dont le nom venait d'une enseigne de ferronnier, ce qui n'a rien d'extraordinaire, si l'on se souvient que la rue Saint-Romain s'est appelée la rue de la Ferronnerie. Là, c'était la maison de la *Santa Casa*, dont l'admirable cheminée et les boiseries sculptées furent enlevées, il y a quelques années, pour l'ornement et le profit du musée de Cluny.

Il y en avait dans l'étroit et pittoresque passage des Chanoines, dans cette « rulette » aux Chanoines, qui commençait auprès de la maison de la *Cloche verte* pour aller rejoindre les entours de l'église Saint-Nicolas et de la rue de la Chaîne, où se trouvaient la maison, existant encore, de Nicolas Loyseleur, le bourreau de Jeanne d'Arc, et les deux grands hôtels de Jean de Rynel, le neveu de Cauchon, le secrétaire du roi Henry VI, dont un était loué à Boscuillaume, un des greffiers du procès. Ce passage des Chanoines

cheminait, à vrai dire, entre les maisons canoniales, dont une était occupée, au siècle dernier, par l'abbé Saas, qui fut l'auteur des inscriptions en vers latins de la fontaine de la Pucelle. Et il n'y en avait pas moins dans la rue Saint-Romain ! Lors de la vente des biens nationaux, alors que la rue prit le nom de rue du Citoyen, il y en avait bien une vingtaine appartenant au Chapitre.

A chaque pas, on le voit, les souvenirs de tous genres se lèvent en cette promenade par la rue Saint-Romain. Très probablement ils ne toucheront guère les tenants de la ligne droite, qui ne lâcheront pas un centimètre des 7 mètr. 20 de la sacro-sainte ordonnance de Louis-Philippe. On détruira donc encore un de ces aspects d'ensemble du Vieux Rouen qui font la joie des touristes et des artistes, et qu'ailleurs on sait pieusement conserver. On détruira les vieux logis de la rue Saint-Romain, comme on vient de faire tomber les grands arbres du clos Saint-Marc, tout simplement parce qu'ils ne rentrent pas dans l'idéal esthétique des agents-voyers et des paveurs ! Il sera bien permis, cependant, à ceux qui aiment véritablement la ville de Rouen, qui la considèrent comme une ville historique, comme une cité d'art et de tradition pouvant sauvegarder les œuvres de son passé sans nuire à ses intérêts modernes, de déplorer — fût-ce vainement — les destructions irraisonnées et les vandalismes inutiles.

GEORGES DUBOSC.

LA MAISON DE LA RUE SAINT-ROMAIN

On a beaucoup parlé, et on parlera encore longtemps vraisemblablement, de la vieille maison de la rue Saint-Romain. On a surtout montré l'intérêt artistique et pittoresque qu'elle présente et qui lui a valu d'être si souvent dessinée, gravée, peinte et reproduite, mais on n'a guère indiqué son histoire.

Elle date certainement de la fin du xv^e siècle, comme l'indique sa construction, et elle figure, dessinée avec une précision extraordinaire, dans le *Livre des Fontaines*, de Jacques Le Lieur. Avec son exactitude ordinaire, le dessinateur rouennais l'a représentée depuis son pignon jusqu'à son rez-de-chaussée, formant boutique ouverte, tel que l'exigeaient les règlements des corporations.

C'était une maison marchande, plutôt qu'une maison canoniale comme il y en avait tant dans le voisinage. Les maisons canoniales avaient plus d'importance, comportaient des annexes, souvent une cour, des écuries. Celle-ci, plus restreinte, appartenait cependant au Chapitre, mais devait être occupée par quelque officier inférieur de la Cathédrale, comme le boulanger qui se trouvait là dans le voisinage du four du Chapitre.

Vers la fin du xviii^e siècle, elle était reliée à la maison voisine qui la touche. La boutique du rez-de-chaussée formait une location et une propriété à part, mais les appartements du premier étage du vieux logis et ceux de la maison contiguë communiquaient. C'était une sorte d'ensemble formant trois corps de bâtiments et portant à tort les n^{os} 51, 52 et 53. Le numérotage de la rue Saint-Romain a été, en effet, changé : on ne numérotait point alors les maisons en alternant les numéros pairs et impairs, comme aujourd'hui ; on numérotait en suivant tout un côté de la rue, le côté droit, par exemple, et on reve-

nait en poursuivant la numérotation par le côté gauche. C'est ce qui explique comment le tènement de maisons qui porte aujourd'hui les n^{os} 3 et 5 portait une numération différente.

A la Révolution, le rez-de-chaussée de la vieille maison était tenu par un sieur Duval, représentant d'un sieur Douche. Quant à la maison voisine du vieux logis et communiquant avec elle, elle avait été louée par bail, daté de 1786, devant Marc, notaire, au chanoine de Quiefdeville de Belmesnil. Ce chanoine avait bien sa maison canoniale rue des Chanoines, maison qui avait été habitée précédemment par l'abbé Terrisse, qui a attaché son nom à la construction de l'ancien jubé de la Cathédrale, mais il l'avait relouée à une dame Lemerchier de Longpré, veuve d'un sieur de Concedieu, conseiller du Roi à Neufchâtel.

Le chanoine Charles-Adrien de Quiefdeville de Belmesnil appartenait à une très ancienne famille de noblesse normande des environs de Dieppe et de Longueville. Son chef avait été Jean de Quiefdeville qui, sous Charles V, épousa en 1370 la fille de Moreau de Fiennes, connétable de France. Elle portait des armoiries *d'or au sautoir d'azur dencché de sable*, et sa devise était : *Fidelis et audax*. Famille d'épée, elle comptait dans la ligne directe :

Un chevalier de Saint-Michel, Nicolas de Quiefdeville, gouverneur de Montdidier, tué en 1589 au siège de Paris ; un autre Jean de Quiefdeville, capitaine au régiment de Normandie, tué en 1615 à la guerre, et dont le frère fut également tué devant le Catelet en 1638 ; puis, Nicolas de Quiefdeville, qui fut gouverneur du château de Dieppe, vers 1640 ; François de Quiefdeville, capitaine de cavalerie Rohan ; Charles-Pierre de Quiefdeville, lieutenant de dragons et garde du corps ; Joseph de Quiefdeville, tué à la bataille de Malplaquet ; Charles-Adrien, ancien garde du corps, qui devint bailli de Longueville et de Dieppe ; ses frères, dont un, Nicolas-Joseph, fut garde du corps et fut inhumé, en 1748, en l'église Saint-Maclou.

Cette famille, qui compte de fort belles alliances avec d'autres familles normandes, avec les seigneurs de Bracquemont, de Belleville, les Villiers de l'Isle Adam, les d'Hocquelus, les de Cumont, les de Caron, les Le Clerc, les Miffant, les Lemaître, possédait des terres à Glicourt et à Belmesnil, près de Longueville, où plusieurs sont inhumés.

Le chanoine Charles-Adrien de Quiefdeville, qui habitait les maisons de la rue Saint-Romain, était né le 8 novembre 1734 ; il avait trois frères officiers d'artillerie qui, à la Révolution, émigrèrent en Portugal et moururent sans postérité. La femme de l'un d'eux, César Mériadec de Quiefdeville, passa cependant la Révolution à Rouen, où elle mourut le 5 mars 1819, dans une maison de la rue Porte-aux-Rats. Quant à lui, il émigra à la Révolution, et, après avoir habité dans de nombreuses villes de Hollande, se rendit à Brême et à Hambourg. Pendant son absence, on avait vendu la terre de Belmesnil, révolutionnairement, aux sieurs Guillot et Moulin. Ceux-ci, le 10 thermidor an X, la lui restituèrent, ainsi qu'à sa sœur, Suzanne-Marguerite ; mais ces deux personnes la leur revendirent le même jour moyennant 30,000 francs et 2,000 francs de rente viagère. Le chanoine hérita de tous ses frères et sœurs et, le 11 mars 1822, mourut à Rouen, rue Bourg-l'Abbé, à quatre-vingt-huit ans. Avec lui s'éteignit cette vieille famille, dont la terre de Belmesnil appartient aujourd'hui à notre concitoyen M. Pierre Le Verdier.

Entre temps, la maison de la rue Saint-Romain, habitée par le chanoine de Quiefde-

ville, et dans laquelle était venue se loger M^{me} de Concedieu, lors du départ du prêtre pour l'émigration, fut saisie et vendue comme bien national. Le 14 messidor an IV, un sieur Nicolas Lénard, tapissier, qui avait déjà acquis la maison n° 54, habitée par l'abbé Gaillard, acquérait, moyennant 19,116 livres, payables en plusieurs annuités, les trois maisons n°s 51, 52, 53.

Le citoyen Jacques Duboc, tapissier, qui demeurait autrefois au n° 4 de la rue Saint-Romain, et qui avait acquis déjà un bien national de la Cour d'Albane, achetait bientôt les trois maisons que lui vendait Lénard, le 24 messidor an IV, dix jours après leur acquisition. Depuis, la vieille maison de la rue Saint-Romain n'était jamais sortie de la famille Duboc, qui en avait hérité à la mort de M. Jacques Duboc, le 11 avril 1843.

D'après la loi de dégagement de la Cathédrale votée en 1861, les maisons furent acquises, pour être démolies, par le Ministère des Cultes, le 19 juin 1889, moyennant 50,000 francs. Comme les baux n'expiraient qu'en 1896, l'Etat laissa les locataires occuper ces immeubles jusqu'à cette date.

GEORGES DUBOSC.

Jusqu'en 1896, on s'occupa peu de la vieille maison. On savait que l'Etat s'en était rendu acquéreur, en même temps que des autres immeubles qui avaient poussé contre la Cathédrale et lui faisaient une ceinture pittoresque, afin d'assurer le dégagement de l'édifice; mais, le bail ayant été continué jusqu'en 1896, on oubliait que l'immeuble était condamné à disparaître.

On ne commença à sentir le danger que lorsque la famille Duboc cessa de l'habiter, lorsqu'on vit la maison fermée, laissée à l'abandon et pillée en détail en attendant la pioche des démolisseurs.

Un Rouennais, le Docteur Brunon, grand amateur de nos antiquités locales, s'émut de cette situation. Il réunit quelques signatures et adressa aux journaux de Rouen, en août 1897, la lettre suivante :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Nous espérons que votre estimable journal voudra bien appuyer de son influence un plaidoyer en faveur de la vieille maison de la rue Saint-Romain, qui doit disparaître bientôt, dit-on.

La rue Saint-Romain est la seule rue de Rouen qui ait conservé presque intacte sa physionomie du moyen-âge. Elle seule peut nous donner une idée des rues que Jeanne d'Arc a parcourues dans son douloureux itinéraire.

Dans cette rue, la maison dont il s'agit reçoit chaque jour la visite de nombreux artistes; chaque année elle figure aux Salons de Paris et de Londres.

Pourquoi la détruire? Pourquoi supprimer encore un de ces coins pittoresques qui attirent les étrangers à Rouen? Commerçants, artistes ou simples amateurs, nous avons tous le plus grand intérêt à conserver notre patrimoine.

Cette vieille bâtisse ne gêne personne. A moins d'abattre l'Archevêché, le côté gauche de la rue ne sera jamais rectiligne. La Cathédrale ne réclame pas la ruine des maisons qui l'entourent. Les monuments du moyen-âge n'ont pas été faits pour être isolés ; mais, au contraire, ils demandent à être entourés de bâtiments qui font valoir la hauteur de leurs lignes.

Veillez agréer, etc...

Signé : Henri ALLAIS, Avocat ; Dr BALLAY ; F. BOUQUET, Professeur honoraire ; Dr BRUNON ; Dr COUTAN ; Louis DEGLATIGNY, Négociant ; Edouard DUVEAU, Ingénieur ; Em. FAUQUET, Architecte ; Eug. FAUQUET, Architecte ; A. FLEURY, Architecte ; A. GOUAULT, Architecte ; Charles LASSIRE, Architecte ; G. LE BRETON, Directeur du Musée ; LECCEUR, Architecte ; Lucien LEFORT, Architecte ; Hector MALOT, Homme de lettres ; F. MARROU, Ferronnier d'art ; René MARTIN, Architecte ; MORDRET, Architecte ; PÉRIER, Boulanger ; RUEL, Architecte ; Ernest SCHNEIDER, Libraire ; Emile SCHNEIDER, Libraire ; SIMON, Architecte ; WILHELM, Secrétaire des Sociétés savantes.

Dès le premier jour, la question est présentée sous son aspect véritable. On demande à conserver la vieille maison, non-seulement pour sa valeur intrinsèque, mais parce qu'elle fait partie d'une rue célèbre au point de vue pittoresque et chère aux Rouennais pour les souvenirs historiques qu'elle rappelle.

La Société des Amis des Monuments Rouennais ne pouvait rester indifférente à cette question, et, le 17 novembre 1897, elle adressa au Maire la lettre suivante :

Rouen, le 17 novembre 1887.

MONSIEUR LE MAIRE,

MESSIEURS LES MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL, .

Nous avons l'honneur, mes Collègues de la Société des Amis des Monuments Rouennais et moi, de venir solliciter votre appui pour la conservation de la vieille maison de la rue Saint-Romain.

Sa démolition ne peut servir au dégagement de la Cathédrale, l'édifice contre lequel elle est adossée devant être conservé, en raison de son caractère architectural.

En outre, les exigences de la voirie ne sauraient être invoquées : cette maison se trouvant sur la même ligne que l'Archevêché, il ne serait pas possible de prendre l'alignement de ce côté sans démolir cet édifice.

D'ailleurs, en face même de cette vieille maison, la rue Saint-Romain forme un renforcement qui assure à l'entrée de cette rue un dégagement suffisant.

La démolition de cette vieille maison est donc absolument inutile, d'autant plus qu'elle formera un premier plan très pittoresque à l'entrée même de la rue Saint-Romain, lorsque des plantes grimpantes encadreront la partie de son pignon qui est masquée actuel-

lement de ce côté par la maison appelée à disparaître, et qu'elle se trouvera ainsi reliée au square qui doit être fait autour de la Cathédrale.

On a déjà trop détruit de tous côtés, en faisant disparaître les aspects curieux de nos anciennes rues, véritables cadres de nos monuments, pour ne pas essayer d'éviter de nouvelles démolitions, souvent si nuisibles au caractère même de notre ville.

Ce qui constitue, en effet, le caractère même de Rouen comme celui de Nuremberg, de Bruges, de Venise, etc., c'est que notre ville est, pour ainsi dire, en France la grande évocatrice du Moyen-Age et de la Renaissance, et qu'elle doit aussi bien ce caractère à ses logis et à ses rues anciennes qu'à ses monuments eux-mêmes. Cet ensemble pittoresque constitue, pour les artistes et les voyageurs, le charme de notre ville et en fait une véritable Ville-Musée.

Cette vieille maison est elle-même un document spécial, qui a sa raison d'être dans l'ensemble. Elle sert, en outre, d'entrée à la rue Saint-Romain, qui, presque seule aujourd'hui avec la rue de l'Épicerie, nous conserve encore un des coins du Vieux Rouen qui attirent chaque année nombre d'artistes et de dessinateurs. Aussi cette vieille maison a-t-elle été si souvent reproduite, qu'elle est devenue pour ainsi dire tout-à-fait typique, au point de figurer dans les décors de théâtre, et notamment dans ceux du premier acte d'*Etienne Marcel*.

La démolir serait ôter à l'ensemble de la rue un de ses éléments principaux d'attrait pour les touristes et les étrangers.

Cette vieille rue Saint-Romain n'est-elle pas encore dans son état actuel pleine de souvenirs? A côté de la vieille maison en question se trouve le premier bâtiment où fut créée l'ancienne Maîtrise. Plus loin, au n° 64, c'est la demeure donnée par le chanoine Cappel pour y installer plus tard, au xv^e siècle, cette même Maîtrise, qui y demeura jusqu'à la Révolution.

Au coin de la rue de la Croix-de-Fer, dans le renfoncement qui existe en face de la vieille maison, se trouve le logement qui renfermait la belle cheminée et le plafond de la Renaissance du Musée de Cluny. Plus avant dans la rue, c'est l'ancien hôtel de la *Coupe*, appartenant autrefois à l'Espagnol de Chalon, l'ami de Corneille, auquel il conseillait d'écrire le *Cid*. Enfin, à deux pas de là, c'est l'Officialité et cette Chapelle des Ordres où fut rendue la sentence définitive de mort contre Jeanne d'Arc. Tous ces souvenirs revivent dans la rue Saint-Romain, et cette maison dont nous demandons la conservation est elle-même un spécimen de ces logis avec pignon sur rue que l'on construisait à l'époque de notre grande héroïne.

Aussi la Direction des Cultes a-t-elle bien voulu nous permettre de la conserver pour l'offrir à la Ville. Il suffira de prendre les précautions voulues en démolissant l'immeuble voisin, c'est-à-dire de l'étayer solidement en reliant sa charpente intérieurement par des liens en fer, pour la conserver encore pendant plusieurs siècles.

Cette consolidation sera relativement peu coûteuse, et la Ville pourra utiliser cette maison ainsi conservée en la louant avantageusement ou en l'affectant au logement du gardien du square de la Cathédrale.

Telles sont les observations que nous avons l'honneur de vous soumettre, mes Collègues et moi, dans l'espoir que vous voudrez bien les prendre en considération et

que, par vous, les véritables amis du Vieux Rouen et de ses aspects pittoresques auront cause gagnée pour la conservation de la vieille maison de la rue Saint-Romain.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire et Messieurs les Membres du Conseil municipal de Rouen, l'hommage de notre considération la plus distinguée.

Pour le Bureau et les Membres de la *Société des Amis des Monuments Rouennais* :

Le Président,

GASTON LE BRETON.

De son côté, M. le Docteur Brunon avait appelé sur la question l'attention de M. le Préfet de la Seine-Inférieure, et en recevait le dossier suivant, le 15 décembre 1897.

PRÉFECTURE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE
—
2^e Division — 1^{er} Bureau
—
CATHÉDRALE DE ROUEN
—
Démolition
d'une Maison rue Saint-Romain
—

Rouen, le 15 décembre 1897.

MONSIEUR,

Vous avez appelé mon attention, par une lettre en date du 31 août dernier, sur une question ayant pour objet la conservation de la maison portant le n^o 3 de la rue Saint-Romain, achetée par l'État pour le dégagement de la Cathédrale de Rouen.

En même temps, M. le Maire de Rouen était saisi d'une protestation des habitants de la rue Saint-Romain contre le maintien de l'immeuble en question.

En présence des avis opposés qui se manifestaient, j'ai cru devoir communiquer le dossier à M. le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et des Cultes, en lui laissant le soin d'apprécier s'il ne conviendrait pas de soumettre cette affaire, au point de vue artistique, à l'examen de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

M. le Ministre de la Justice et des Cultes, par une dépêche du 3 novembre dernier, m'a adressé les observations suivantes :

« J'ai soumis la question à l'examen du Comité des travaux diocésains, qui a fait remarquer que la maison dont il s'agit, adossée à la sacristie de la Cathédrale, ne faisait pas obstacle au dégagement de cet édifice et pourrait ne pas être démolie quant à présent. Mais cette maison, en raison de son état de vétusté, ne saurait tenir longtemps debout, surtout lorsque la maison voisine sera démolie. D'un autre côté, elle présente une saillie considérable et dangereuse sur l'alignement de la rue; enfin, elle n'est d'aucune utilité pour le service de la Cathédrale, et l'État ne saurait disposer d'aucun crédit pour assurer son entretien.

» Il y aurait donc lieu, Monsieur le Préfet, d'inviter M. le Docteur Brunon, qui a pris l'initiative de la pétition sus-énoncée, à se concerter avec la Municipalité en vue

d'obtenir l'autorisation de faire des travaux confortatifs que réclame cette maison, puis à se préoccuper des voies et moyens d'assurer le paiement des dits travaux, qui devront faire l'objet d'un devis dressé par l'Architecte diocésain chargé de leur exécution, et soumis à mon approbation. »

Je me suis empressé de communiquer cette réponse de M. le Ministre, avec l'avis du Comité des Inspecteurs généraux des édifices diocésains, dont vous trouverez ci-joint copie, à M. le Maire de Rouen, pour avoir ses observations et pouvoir ensuite vous saisir de la question comme l'indique M. le Ministre dans sa dépêche.

Je crois devoir vous adresser copie de la lettre que M. le Maire de Rouen m'a écrite, en réponse à ma communication.

La Municipalité, comme vous le verrez, admet la conservation de la maison en question, mais déclare, en raison de l'état actuel des finances de la Ville, ne pouvoir contribuer à la dépense devant résulter de la consolidation, de la restauration et de l'entretien de l'immeuble.

Elle ne verrait aucun inconvénient à ce qu'un traité intervienne directement entre l'Etat et la Société des Amis des Monuments Rouennais, soit pour l'acquisition, soit seulement pour la restauration et l'entretien de la vieille maison dont il s'agit.

Dans cette situation, je vous prie de me faire connaître la décision que serait disposée à prendre la Société des Amis des Monuments Rouennais, afin que je puisse soumettre ses propositions à l'Autorité supérieure.

Je vous prie de m'accuser réception de cette lettre.

Agréez, etc...

Le Préfet de la Seine-Inférieure,

Signé : E. HENDLÉ.

MINISTÈRE
DE LA JUSTICE ET DES CULTES

—
Direction des Cultes

—
Département de la Seine-Inférieure

—
CATHÉDRALE

—
Démolition d'une Maison
Observations
—

Paris, le 3 novembre 1897.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Le 10 septembre dernier, vous m'avez fait parvenir une pétition signée par une réunion d'archéologues demandant, en raison de l'intérêt pittoresque qu'elle peut présenter, la conservation de la maison de la rue Saint-Romain, n° 3, à Rouen, acquise par l'Etat en vue du dégagement de la Cathédrale. Votre envoi était accompagné d'un article publié dans le *Journal de Rouen*, insistant pour la conservation de cette même maison. De son côté, la presse parisienne a publié également des articles dans le même but.

Dans cette situation, j'ai soumis la question à l'examen du Comité des travaux diocésains, qui a fait remarquer que la maison dont il s'agit, adossée en partie à la

sacristie de la Cathédrale, ne faisait pas obstacle au dégagement de cet édifice et pourrait ne pas être démolie quant à présent. Mais cette maison, en raison de son état de vétusté, ne saurait tenir longtemps debout, surtout lorsque la maison voisine sera démolie ; d'un autre côté, elle présente une saillie considérable et dangereuse sur l'alignement de la rue ; enfin, elle n'est d'aucune utilité pour le service de la Cathédrale, et l'Etat ne saurait disposer d'aucun crédit pour assurer son entretien.

Il y aurait donc lieu, Monsieur le Préfet, d'inviter M. le Docteur Brunon, qui a pris l'initiative de la pétition sus-énoncée, à se concerter avec la Municipalité en vue d'obtenir l'autorisation de faire des travaux confortatifs que réclame cette maison, puis à se préoccuper des voies et moyens d'assurer le paiement des dits travaux, qui devront faire l'objet d'un devis dressé par l'Architecte diocésain chargé de leur exécution, et soumis à mon approbation.

Ci-joint l'avis émis par le Comité.

Recevez, etc...

Pour le Ministre :

Le Conseiller d'Etat, Directeur des Cultes,

Signé : CH. DUMAY.

DIRECTION DES CULTES

—
Comité des Inspecteurs généraux
des Edifices diocésains
et paroissiaux
—

AVIS

—
Séance du 23 Octobre 1897
—

Présents : MM. le Conseiller d'Etat, Directeur des Cultes, Président ; de Baudot, Vaudremer, Corroyer, Inspecteurs généraux ; Danjoy, Architecte délégué ; les Chefs des 4^e et 5^e bureaux ; le Chef du bureau des Cultes non catholiques.

Le Comité, après avoir pris connaissance des lettres et rapports ci-joints relatifs à la démolition de cette maison, est d'avis que cette destruction immédiate ne s'impose pas pour le dégagement de la Cathédrale, car, en raison de sa situation, elle n'arrête la vue que sur un point intéressant plus particulièrement le bâtiment de la Bibliothèque. En conséquence, il engage l'Administration des Cultes à donner satisfaction à la Société des Arts de la Seine-Inférieure, qui insiste d'une façon très énergique pour que cette maison soit conservée aussi longtemps que possible. Toutefois, le Comité estime que la dépense nécessitée par les travaux réconfortatifs qu'exige l'état de délabrement et de dislocation de cette construction en bois, doit être supportée entièrement par la Société dont il s'agit.

Un projet, dressé par l'Architecte diocésain et exécuté aux frais de la Société, indiquant d'une façon très précise les consolidations prévues et les moyens pour y parvenir, devra être soumis au Comité, et la décision ne sera définitive qu'après adhésion de M. le Maire de Rouen.

Paris, le 23 octobre 1897.

Signé : DE BAUDOT, VAUDREMER,
CORROYER, DANJOY.

LETTRE DE M. LE MAIRE DE ROUEN A M. LE PRÉFET

Rouen, le 8 décembre 1897.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai soumis à l'examen des Commissions compétentes du Conseil municipal, puis au Comité consultatif des Beaux-Arts, les documents qui accompagnaient votre lettre du 11 novembre dernier, concernant la demande formée par une réunion d'archéologues, à l'effet d'obtenir la conservation de la maison rue Saint-Romain, n° 3, acquise par l'Etat, en vue du dégagement de la Cathédrale.

Les deux Commissions du Conseil municipal, qui ont été saisies de la question, ont pris acte de l'avis émis par le Comité des travaux diocésains, consulté par la Direction des Cultes, et duquel il résulte que la maison dont il s'agit, adossée à la sacristie de la Cathédrale, ne ferait pas obstacle au dégagement de cet édifice et pourrait ne pas être démolie, quant à présent ; mais que cette maison, en raison de son état de vétusté, ne saurait tenir longtemps debout, surtout lorsque la maison voisine sera démolie ; d'un autre côté, elle présente une saillie considérable et dangereuse sur l'alignement de la rue ; enfin, elle n'est d'aucune utilité pour le service de la Cathédrale, et l'Etat ne saurait disposer d'aucun crédit pour en assurer son entretien.

La Municipalité aurait mauvaise grâce à réclamer la démolition d'une vieille maison, dont un groupe d'archéologues et le Comité consultatif des Beaux-Arts souhaitent le maintien, en raison de son caractère artistique ; mais, en l'état actuel de ses finances, la Ville, qui vient de subventionner pour 100,000 francs la restauration du portail de la Cathédrale, ne pourrait, à cause des charges, en accepter la propriété, au cas où l'Etat la lui offrirait, ni contribuer à la dépense devant résulter de la consolidation, de la restauration et de l'entretien de l'immeuble.

L'Administration municipale est prête à proposer au Conseil de mépriser la question de voirie et d'alignement, puis à poursuivre, devant l'Autorité compétente, l'obtention des autorisations nécessaires à cet effet ; là se bornera son concours, et on ne saurait raisonnablement lui demander davantage.

Aussi, la Municipalité ne verrait-elle aucun inconvénient à ce qu'un traité intervienne directement entre l'Etat et une Société régulièrement constituée (la Société des Amis des Monuments Rouennais, par exemple, puisqu'elle a pris l'affaire en mains), soit pour l'acquisition, soit seulement pour la restauration et l'entretien de la vieille maison dont il s'agit ; si cette combinaison était impossible, soit pour une cause, soit pour une autre, la démolition de cette vieille maison s'imposerait sans qu'on puisse en rejeter la faute, si faute il y a, sur l'Administration municipale. D'ailleurs, les représentants les plus autorisés de la Société des Amis des Monuments Rouennais faisant partie de la Commission des Beaux-Arts, consultés tout à la fois sur la question artistique et la question pratique, ont reconnu qu'il appartenait à cette Société de réunir les ressources nécessaires en vue de faire des propositions à l'Etat, en dégageant complètement la Ville, qui ne

peut donner que le concours de sa bonne volonté, relativement à la question d'alignement.

Je vous retourne les documents qui étaient joints à votre lettre précitée.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, etc., etc...

Le Maire de Rouen,

Signé : LAURENT.

Les Sociétés savantes de Rouen étaient toutes favorables au maintien du vieux logis.

Des vœux furent émis dans ce sens au cours de l'année 1897 par la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure et par la Société d'Emulation du Commerce et de l'Industrie. Il en fut de même du Comité consultatif des Beaux-Arts, malgré l'opposition tentée par quelques personnes touchant de près à l'Administration.

On signa de nombreuses pétitions sur lesquelles se rencontrèrent toutes les classes sociales. On vit même un cocher de fiacre se déranger deux fois pour donner sa signature, et expliquer qu'il tenait à la conservation de la maison parce que tous les étrangers qui venaient visiter notre ville lui demandaient de les y conduire.

L'élan fut général, la conservation du vieux logis ne rencontrait pas d'opposition sérieuse ou déclarée, et la question semblait sur le point d'être résolue.

Mais il fallait pour réussir que la Ville "*méprisât*", comme elle l'avait proposé, la question de voirie et d'alignement ; il fallait ensuite réunir les fonds nécessaires pour la restauration.

C'est à ce moment que survint un changement dans la Municipalité, et nos adversaires en profitèrent pour tout remettre en question.

Le 30 septembre 1898, le Docteur Brunon adressait la lettre suivante à notre Président, pour lui signaler combien le danger était pressant :

A Monsieur le Président de la Société des Amis
des Monuments Rouennais.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Au commencement de l'année, j'ai eu l'honneur de vous communiquer une lettre de M. le Préfet, une lettre de M. le Ministre et une lettre de M. le Maire de Rouen, ayant trait toutes trois à la maison de la rue Saint-Romain, qu'un groupe d'archéologues voudrait conserver.

Des documents précédents, il résulte que l'Etat et la Ville abandonneraient volontiers

leurs droits sur cette maison, si une Société d'Archéologues voulait bien faire les frais de restauration nécessaires pour la consolider.

J'avais pensé que la Société des Amis des Monuments Rouennais voudrait bien répondre à l'appel de l'Autorité municipale.

Le danger reste menaçant pour la vieille maison. Au mois de juin dernier, l'Administration des Domaines s'est préoccupée de connaître l'époque de sa démolition.

Je viens aujourd'hui prier de nouveau votre Société de bien vouloir prendre l'initiative d'une démarche auprès des Pouvoirs publics et donner aux pourparlers à engager un poids et une autorité auxquels un simple particulier ne peut prétendre.

Veuillez agréer, etc...

Signé : D^r RAOUL BRUNON.

En même temps, il adressait l'appel suivant aux signataires de la lettre d'août 1897, dont la plupart ne faisaient pas alors partie de notre Société :

MESSIEURS,

La situation n'est plus désespérée, mais elle est encore menaçante. Puisque nous avons commencé le sauvetage de ce vieux logis de nos pères, nous ne pouvons pas faiblir au dernier moment.

Je vous demande donc un dernier effort, et je vous prie d'user individuellement de votre influence sur les Membres de la Société des Amis des Monuments Rouennais pour les presser de répondre à l'appel que je leur ai adressé.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments dévoués.

D^r RAOUL BRUNON.

Le 9 novembre 1898, nous adressions la lettre suivante à M. le Préfet :

Rouen, le 9 novembre 1898.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Nous avons l'honneur de vous informer, mes Collègues de la Société des Amis des Monuments Rouennais et moi, que M. le Docteur Brunon, Directeur de l'Ecole de Médecine, nous a donné communication des lettres de l'Administration départementale, de l'Administration municipale de la ville de Rouen et de l'Administration des Cultes, relatives à la conservation de la maison de la rue Saint-Romain, qui a fait l'objet d'une pétition.

Il semble résulter de cette correspondance que M. le Docteur Brunon a été invité d'abord à se concerter avec la Municipalité de Rouen, en vue d'obtenir l'autorisation de faire les travaux de consolidation à cette maison, que la Municipalité est disposée à proposer au Conseil d'abandonner la question de voirie et d'alignement, et que celle-ci ne verrait aucun inconvénient à ce qu'un traité intervienne directement entre l'Etat et une

Société régulièrement constituée, la Société des Amis des Monuments Rouennais, par exemple, soit pour l'acquisition, soit seulement pour la consolidation de la vieille maison dont il s'agit.

La Commission départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure et le Comité consultatif des Beaux-Arts de la ville de Rouen ont émis également un vœu favorable au maintien de cette maison.

Enfin, le Comité des Inspecteurs généraux des édifices diocésains et paroissiaux, après avoir pris connaissance des lettres et rapports relatifs à la démolition de cette maison, a été d'avis que sa destruction immédiate ne s'impose pas pour le dégagement de la Cathédrale, car, en raison de sa situation, elle n'arrête la vue que sur un point intéressant plus particulièrement le bâtiment de la Bibliothèque. En conséquence, il engage l'Administration des Cultes à donner satisfaction à la Société des Amis des Monuments Rouennais, qui insiste d'une façon très énergique pour que cette maison soit conservée aussi longtemps que possible.

Il résulte également du dernier entretien que nous avons eu avec M. le Directeur des Cultes, que cette Administration est aussi favorable à la conservation de cette maison, mais que les pourparlers relatifs à cette affaire en cours doivent suivre la voie ordinaire, en commençant par M. le Docteur Brunon, qui a pris lui-même, avec plusieurs architectes et artistes rouennais, l'initiative d'une pétition en faveur de la conservation de la maison de la rue Saint-Romain.

M. le Docteur Brunon venant demander actuellement à la Société des Amis des Monuments Rouennais de vouloir bien se substituer à ses lieu et place pour faire auprès des Pouvoirs publics les démarches nécessaires en vue d'obtenir la conservation et la consolidation de cette maison, nous vous prions, en conséquence, Monsieur le Préfet, d'obtenir de l'Etat la cession de cette maison à un groupe de membres de notre Société, soit par une vente pour un temps déterminé, soit par une location pouvant nous permettre ainsi d'entreprendre des travaux pour sa consolidation.

En attendant, Monsieur le Préfet, nous avons l'honneur de venir vous demander également de vouloir bien obtenir l'autorisation nécessaire pour faire faire à cette maison un étaielement provisoire ou des travaux de confortation pour prévenir tout accident.

Dans l'espoir que vous voudrez bien accueillir favorablement cette demande, nous vous prions d'agréer l'hommage de notre profond respect.

Pour la Société des Amis des Monuments Rouennais :

Le Président,

GASTON LE BRETON.

Voici dans quels termes la Préfecture accusa réception de cette lettre, le 16 novembre :

PRÉFECTURE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

—
2^e Division — 1^{er} Bureau

—
CATHÉDRALE

—
Dégagement — Démolition de maisons
Conservation de l'immeuble
n° 3, rue Saint-Romain
—

Rouen, le 16 novembre 1898.

A Monsieur G. LE BRETON, Président de la Société des Amis
des Monuments Rouennais, à Rouen.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous informer que je transmets à M. le Ministre de l'Intérieur et des Cultes votre lettre du 8 novembre courant, sollicitant, au nom de la Société des Amis des Monuments Rouennais, l'autorisation d'étayer ou de faire des travaux confortatifs à la maison portant le n° 3 de la rue Saint-Romain.

Je demande à M. le Ministre d'accorder cette autorisation aussitôt que possible.

Je le prie de me donner des instructions en ce qui concerne les travaux de consolidation que la Société que vous présidez se montre disposée à exécuter.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Préfet,

HENDLÉ.

La réponse du Ministère ne se fit pas attendre. Elle précisait les conditions dans lesquelles on permettrait certains travaux confortatifs, mais nous laissait entendre que nos adversaires n'avaient pas perdu leur temps, et que la Municipalité était maintenant bien moins favorable à nos projets que l'année précédente.

MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR ET DES CULTES

—
CATHÉDRALE DE ROUEN

—
Maison n° 3, rue Saint-Romain
—

Paris, le 24 novembre 1898.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Le 16 de ce mois, vous m'avez transmis une lettre par laquelle M. le Président de la Société des Amis des Monuments Rouennais demande que la maison acquise par l'État, rue Saint-Romain, n° 3, et dont la Société désire assurer la conservation, lui soit cédée par une vente ou par une location, afin de lui permettre de faire exécuter les travaux de consolidation nécessaires.

Permettez-moi, Monsieur le Préfet, de vous faire remarquer, tout d'abord, que je ne saurais consentir la vente ou la location de la dite maison acquise par l'État, en vue de compléter le dégagement de la Cathédrale de Rouen.

L'année dernière, le 3 novembre, un de mes prédécesseurs a simplement consenti à ajourner la démolition de cette maison si la Municipalité de Rouen, malgré la saillie considérable et dangereuse qu'elle présente sur l'alignement de la rue, croyait devoir admettre la conservation, et, par suite, autoriser l'exécution des travaux confortatifs indispensables. Mon prédécesseur ajoutait qu'en cas d'affirmation, les travaux dont il s'agit, et dont la Société aurait à assurer les fonds, devraient être exécutés sous la direction de l'Architecte diocésain, après approbation ministérielle ; mais il n'était nullement question d'une cession quelconque, même temporaire, de la dite maison.

Il y a donc lieu actuellement, comme l'année dernière, pour la Société, de se pourvoir auprès de la Municipalité des autorisations dont il s'agit, autorisations très problématiques, car le dossier de l'affaire contient une lettre de M. le Maire de la ville de Rouen concluant, avec un certain nombre de pétitionnaires, à la démolition de cette même maison, « qui constitue pour la circulation publique une gêne considérable ».

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération très distinguée.

Pour le Ministre :

Le Conseiller d'Etat, Directeur des Cultes,

CH. DUMAY.

Le 7 février 1899, nouvelle tentative auprès de la Municipalité :

Rouen, le 7 février 1899.

A Monsieur MARCEL CARTIER, Maire de la Ville de Rouen.

MONSIEUR LE MAIRE,

La Municipalité a bien voulu émettre un avis favorable à la conservation de la maison de la rue Saint-Romain et déclarer, suivant la lettre de M. le Maire de Rouen, du 8 décembre 1897, à M. le Préfet de la Seine-Inférieure, qu'elle ne verrait aucun inconvénient à ce qu'un traité intervienne directement entre l'État et la Société des Amis des Monuments Rouennais, soit pour l'acquisition, soit seulement pour la restauration et l'entretien de la vieille maison dont il s'agit.

Le Comité consultatif des Beaux-Arts de la Ville et la Commission départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure ont aussi demandé sa conservation, qu'une pétition émanant de M. le Docteur Brunon et d'un groupe d'artistes et d'archéologues, couverte de nombreuses signatures, avait déjà réclamée précédemment.

En outre, M. le Maire de Rouen, dans sa lettre du 8 décembre 1897 à M. le Préfet de la Seine-Inférieure, s'exprimait ainsi : « L'Administration est prête à proposer au » Conseil de mépriser la question de voirie et d'alignement, puis à poursuivre devant » l'Autorité compétente l'obtention des autorisations nécessaires à cet effet. »

D'un autre côté, le Comité des Inspecteurs généraux des édifices diocésains, dans sa

séance du 23 octobre 1898, se montrait aussi favorable à la conservation de cette maison.

Ce Comité, composé de MM. le Conseiller d'Etat, Directeur des Cultes, président ; Baudot, Inspecteur général des monuments historiques ; Vaudremier et Corroyer, Inspecteurs généraux diocésains, membres de l'Institut ; Danjoy, Architecte délégué, etc. ; ce Comité, après avoir pris connaissance des lettres et rapports relatifs à la démolition de cette maison, était d'avis « que cette destruction immédiate ne s'imposait pas pour le » dégagement de la Cathédrale, car, en raison de sa situation, elle n'arrête la vue que » sur un point intéressant plus particulièrement le bâtiment de la bibliothèque ». — En conséquence, il engageait l'Administration des Cultes « à donner satisfaction à la » Société des Amis des Monuments Rouennais, qui insiste d'une façon très énergique » pour que cette maison soit conservée aussi longtemps que possible ». — Toutefois, le Comité estimait que la dépense nécessitée par les travaux réconfortatifs qu'exige l'état de délabrement et de dislocation de cette construction en bois devait être supportée entièrement par la Société dont il s'agit.

Or, la Société a déjà fait plusieurs démarches à ce sujet, se déclarant prête à entreprendre à ses frais les travaux en question. Elle a écrit en dernier lieu, dans le même sens, à M. le Préfet de la Seine-Inférieure, pour obtenir de l'Etat la cession de cette maison à un groupe de membres de notre Société, soit par une vente consentie pour un temps déterminé, soit pour une location, nous permettant ainsi d'entreprendre les travaux pour sa consolidation, avec la promesse de la remettre ensuite à la Ville de Rouen. Cette cession est subordonnée à l'assentiment et à l'appui de la Municipalité pour la régularisation des conditions d'alignement et de voirie.

En conséquence, Monsieur le Maire, nous avons l'honneur, mes Collègues de la Société et moi, de venir vous demander de vouloir bien, en régularisant ces conditions exigées par la direction des Cultes, obtenir d'elle également la cession de cette maison, puisqu'elle doit ensuite faire retour à la Ville dans un délai déterminé, lorsque nous y aurons fait les travaux de consolidation qu'elle nécessite actuellement.

Nous avons l'honneur de vous confirmer à ce sujet, Monsieur le Maire, les motifs exposés dans notre lettre du 17 novembre 1897, qui nous paraissent suffisamment militer en faveur de la conservation de cette maison. Nous faisons ressortir notamment, dans cette lettre, que sa démolition serait faite en pure perte, puisqu'elle ne contribuait nullement au dégagement de la Cathédrale, l'édifice contre lequel elle est adossée (qui est la bibliothèque du Chapitre) devant être conservé en raison de son caractère architectural ; de même, que l'alignement de la rue ne pourrait jamais être pris du côté qu'elle occupe, puisque cette maison se trouve exactement sur la même ligne que le palais de l'Archevêché ; que, d'ailleurs, en face même de cette maison, la rue Saint-Romain forme un renforcement qui assure à l'entrée de cette rue un dégagement suffisant.

Dans l'espoir, Monsieur le Maire, que vous et vos honorables Collègues du Conseil municipal vous voudrez bien accueillir favorablement la demande que nous avons l'honneur de vous adresser, mes Collègues et moi, nous vous prions d'agréer l'hommage de notre profond respect.

Le Président,

GASTON LE BRETON.

La question n'avait pas fait un pas quand la Préfecture nous adressa la lettre suivante :

PRÉFECTURE
DE LA SEINF-INFÉRIEURE
—
2^e Division — 1^{er} Bureau
—
CATHÉDRALE
—
Demande de renseignements
au sujet
de la Maison n° 3, rue Saint-Romain
—

Rouen, le 9 octobre 1899.

A Monsieur GASTON LE BRETON, Président de la Société
des Amis des Monuments rouennais.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

A la date du 24 novembre 1898, je vous ai adressé copie d'une dépêche de M. le Ministre des Cultes, en date du 24 du même mois, relative aux conditions sous lesquelles pourrait être conservée la maison n° 3 de la rue Saint-Romain, achetée avec d'autres immeubles pour le dégagement de la Cathédrale.

Je vous serais reconnaissant de me faire connaître quelles sont les dispositions que la Société des Amis des Monuments Rouennais a prises depuis cette époque en vue d'atteindre le but poursuivi, par cette Société, d'éviter la démolition de la dite maison.

Agréé, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Préfet,

HENDLÉ.

Quelques jours plus tard, la Municipalité nous retournait les pétitions que nous venions de lui remettre :

MAIRIE DE ROUEN
—

Rouen, le 26 octobre 1899.

A Monsieur le Président de la Société des Amis
des Monuments Rouennais.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Vous m'avez transmis, le 12 octobre courant, des pétitions datées du mois d'août 1897, concernant la conservation de la maison ancienne située rue Saint-Romain.

Votre Société étant entrée en pourparlers directs avec l'Etat pour obtenir la cession ou la location de cette maison, ainsi qu'il résulte d'une lettre que m'a écrite, à la date du 8 novembre 1898, M. le Docteur Brunon, l'un des promoteurs du pétitionnement, j'estime que les documents dont s'agit seraient plus utilement remis à M. le Préfet.

Je vous les retourne donc pour que vous leur donniez cette direction, si vous le jugez à propos.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Maire de Rouen,

ERNEST DESHAYES, Adj.

Le dossier de la Mairie ne contenait donc plus une seule pétition favorable à notre cause, et ce fait ne fut sans doute pas étranger à la décision que prit quelques mois plus tard le Conseil municipal. Nos adversaires manœuvraient habilement, et on pouvait dès lors pressentir la tournure qu'allaient prendre les événements.

Le 13 novembre, nous dûmes avouer à M. le Préfet que nous n'avions encore rien obtenu de la Municipalité.

Rouen, le 13 novembre 1899.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Nous reportant à la lettre que vous avez bien voulu nous adresser le 9 octobre dernier, au sujet de la maison n° 3 de la rue Saint-Romain, notre Société a le regret de ne pouvoir vous donner encore aucune réponse précise.

Les dispositions à prendre ne peuvent devenir décisives que si la Ville de Rouen veut bien consentir, ainsi que nous le lui avons demandé, à faire fléchir, en faveur de cette vieille maison frappée d'alignement, les rigueurs du règlement de police.

Agréez, etc...

Le Président de la Société des Amis des Monuments Rouennais,

ANDRÉ DUBOSC.

Au lieu de chercher à arriver avec nous à une entente sur les bases indiquées par le Maire en 1897, le Conseil municipal préparait en silence le rapport suivant, lu et adopté dans la séance du 2 février 1900, et que nous reproduisons intégralement, d'après le *Bulletin municipal* :

EXTRAIT DU COMPTE RENDU OFFICIEL

DE LA SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1900

M. LERÉFAIT, au nom des première et deuxième Commissions, donne lecture du rapport suivant :

Messieurs,

La section ouest de la rue Saint-Romain, du portail des Libraires à la rue des Quatre-Vents, devrait posséder actuellement sa largeur normale. Dans cette section, les maisons situées sur le côté nord sont sensiblement à leur alignement définitif, et, sur le côté sud, existent seulement trois vieilles maisons acquises par l'Etat pour achever le dégagé-

ment de la Cathédrale entrepris depuis plus de quarante ans. Ces maisons, inoccupées et à moitié ruinées, servant de refuge à des légions de rats, font, sur la rue, une saillie de plus de trois mètres. En juin 1897, au moment où, sur les demandes réitérées de la Municipalité, et à la grande satisfaction des habitants du quartier, on allait commencer leur démolition, un incident survint qui, depuis cette époque, a fait laisser les choses en l'état.

Un mouvement d'opinion fut créé en faveur d'une de ces maisons, celle qui porte le n° 3 et se trouve le plus rapprochée du portail des Libraires. Des formules de pétition, mises en circulation pour demander son maintien, ont recueilli les signatures d'un certain nombre de nos concitoyens, réunissant les noms de quelques archéologues, architectes, artistes et amateurs ; la *Société des Amis des Monuments Rouennais* se mit à la tête du mouvement ; le Comité départemental des antiquités et la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure vinrent lui apporter l'appui de leurs délibérations.

Des démarches furent faites auprès des Administrations publiques. Le Ministre des Cultes, après délibération du Comité des Inspecteurs généraux des édifices diocésains et paroissiaux, en date du 23 octobre 1897, consentit à son maintien provisoire.

La situation créée par les conditions dans lesquelles cette autorisation a été accordée est la suivante :

La *Société des Amis des Monuments Rouennais* doit faire à ses frais, conformément à un projet dressé par l'Architecte diocésain, revêtu de l'adhésion de M. le Maire de Rouen et approuvé par le Comité des Inspecteurs généraux, la consolidation et la restauration de la vieille maison ; elle ne peut compter sur l'appui pécuniaire ni de la Ville, qui n'a aucun intérêt à la conservation de cet immeuble et qui a souscrit une somme de 100,000 francs pour sa contribution à la réfection du grand portail de la Cathédrale, ni de l'Etat, qui n'a nullement besoin de cette bâtisse, mais qui, néanmoins, veut bien la conserver à titre provisoire, quand elle sera réparée suivant les conditions stipulées, pour en tirer le parti qui lui conviendra, car l'Etat n'a pas le droit de rétrocéder la vieille maison à qui que ce soit, et il ne peut même s'engager à la conserver d'une façon définitive, puisque son acquisition a fait l'objet d'une déclaration d'utilité publique, dans le but précis de dégager la Cathédrale. Elle ne pourra donc subsister qu'en vertu d'une tolérance, et si, comme il convient de le prévoir, cette tolérance vient à cesser pour une cause quelconque, la vieille maison sera démolie, et les frais occasionnés par sa restauration, certainement fort onéreuse, vu son état de décrépitude, auront été dépensés en pure perte.

Cette autorisation provisoire a été accordée le 3 décembre 1897 ; depuis cette époque, les pourparlers ont traîné en longueur sans faire avancer la question d'un pas, et la situation de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, vis-à-vis de l'Etat, est restée la même. Mais, pendant ce temps, les signes de délabrement de la vieille maison inoccupée depuis 1893 se sont fortement accentués ; actuellement, elle menace de s'effondrer toute seule à bref délai, et elle doit être l'objet d'une surveillance spéciale pour éviter un accident imminent. Depuis le 8 octobre 1898, le dernier bâtiment de l'îlot à démolir est vacant ; c'est celui qui est situé cour d'Albane et qui était occupé par la Maîtrise, transférée à cette époque dans les anciens locaux de l'Officialité. Toutes ces maisons en ruines sont enchevêtrées les unes dans les autres ; elles ne se soutiennent que par l'appui qu'elles se prêtent réciproquement, et il est impossible de toucher à l'une sans que les autres tombent.

Il est urgent d'aboutir, et la *Société des Amis des Monuments Rouennais* se trouve mise en demeure, si elle persiste à vouloir conserver la vieille maison, d'exécuter les travaux nécessaires. Ces travaux consistent tout d'abord, avant la restauration dont le projet n'est pas encore dressé, dans un étalement complet, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour permettre l'abatage des maisons voisines sans entraîner sa chute immédiate.

Cette vieille bâtisse étant soumise au rescindement, voici la question qui est aujourd'hui soumise à votre approbation :

Y a-t-il lieu, à la demande de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, de suspendre l'action des règlements de voirie en faveur de la maison n° 3 de la rue Saint-Romain, qui fait sur l'alignement approuvé une saillie de trois mètres environ, alors que l'Etat, qui en est propriétaire, propose de la démolir, alors qu'il est indispensable, pour l'empêcher de tomber, d'aggraver la gêne de la circulation, dans une rue déjà trop étroite, par des étais qui s'appuieront sur la chaussée, ces étais devant subsister pendant une durée indéterminée, puisqu'aucun projet ferme de restauration n'a encore été soumis à l'adhésion de M. le Maire par la Société intéressée ?

Malgré les conditions défavorables dans lesquelles se présente cette demande, il est nécessaire, pour vous permettre de prendre une décision, d'exposer les motifs qui ont incité un certain nombre de nos concitoyens à demander la conservation de cette vieille maison, et ceux qui ont déterminé vos première et deuxième Commissions réunies à repousser cette conservation dans les conditions où elle est proposée.

Voici les arguments invoqués par les promoteurs du maintien de la vieille maison :

« La rue Saint-Romain est la seule rue de Rouen qui ait conservé, presque intacte, » sa physionomie du Moyen-Age ; elle seule peut nous donner une idée des rues que » Jeanne d'arc a parcourues dans son douloureux martyre.

» La maison dont il s'agit reçoit chaque jour la visite de nombreux artistes, et » chaque année, elle figure aux Salons de Paris et de Londres.

» Cette vieille bâtisse ne gêne personne ; le côté gauche de la rue Saint-Romain ne » sera jamais rectiligne. La démolition de cette maison, adossée au bâtiment de la Biblio- » thèque, qui doit être conservé, n'est pas utile pour le dégagement de la Cathédrale.

» La Cathédrale ne réclame pas la ruine des maisons qui l'entourent ; les monu- » ments du Moyen-Age n'ont pas été faits pour être isolés ; mais, au contraire, ils » demandent à être entourés de bâtiments qui font valoir la hauteur de leurs lignes. »

Beaucoup de nos vieilles rues ont conservé leur physionomie du Moyen-Age, et celle de la rue Saint-Romain a été fortement modifiée par la démolition d'une partie des maisons qui entouraient la Cathédrale et par la construction récente du grand immeuble qui borde la rue des Quatre-Vents ; si on veut lui conserver ce qui lui reste actuellement de son ancien aspect, il faudrait conserver intactes les trois maisons à démolir ; le n° 5 présente une silhouette au moins aussi intéressante que le n° 3. Pour respecter les souvenirs historiques, il aurait fallu laisser à la rue son ancien pavage avec ruisseau au milieu et ne pas mettre de bordures de trottoirs à la place des boute-roues ou bornes en pierre qui servaient à protéger les maisons contre le choc des voitures. Toutes ces améliorations, y compris l'éclairage au gaz, tout insuffisant qu'il nous paraisse aujourd'hui, sont autant d'anachronismes. Mais ces transformations sont nécessaires, et, si elles ne vont pas sans laisser des regrets à quelques esprits qui aiment à revivre le passé, elles sont le fait d'une

évolution inséparable de la vitalité. Seules, les villes mortes restent immuables ; celles qui ont une vie active se modifient incessamment. Les rues étroites, sombres, humides et malsaines de la vieille capitale normande, étouffée dans ses remparts, font place à des rues plus larges, mieux appropriées aux besoins croissants de la circulation, où le soleil pénètre, où l'air se renouvelle librement.

La rue Saint-Romain fait partie d'une grande ligne traversant la Ville de l'est à l'ouest, du faubourg Martainville au faubourg Cachoise. Cette ligne, quoique n'étant pas absolument droite, est le siège d'une circulation très active à laquelle l'élargissement de la rue des Quatre-Vents a donné un accroissement sensible, qui s'accroîtra encore par l'ouverture prochaine du passage de l'ancienne Cour des Comptes. Le Conseil municipal vient d'adopter une modification d'alignements qui permettra dans l'avenir de donner à cette rue une largeur mieux en rapport avec son importance topographique ; il serait absurde d'y maintenir, dans une partie très fréquentée, au débouché de la rue de la Croix-de-Fer, un obstacle dangereux ne permettant point le croisement de deux voitures, surtout quand, pour obtenir un tel résultat, il serait nécessaire de mépriser les règlements.

L'hygiène n'aurait pas moins à souffrir que la viabilité du maintien de cette maison. La vieille ville de Rouen était très malsaine : les épidémies de variole et de peste y ont fait autrefois des ravages effrayants. On reproche encore à la cité moderne sa mortalité trop considérable. La rue Saint-Romain a fourni pendant ces dernières années de nombreux décès par maladies épidémiques : variole, diphtérie et fièvre typhoïde ; la vieille maison n'est pas étrangère à cet état d'insalubrité ; en outre de l'obstacle qu'elle présente à l'action des meilleurs agents d'hygiène, l'air et le soleil, le recoin que forme son pignon avec le bâtiment de la Bibliothèque, malgré la surveillance exercée, sert de dépôt à toutes sortes d'immondices, et c'est ainsi qu'elle a contribué à l'extension des maladies épidémiques dans le quartier. La disparition des maisons qui bordent les dépendances de la Cathédrale constituera une amélioration hygiénique considérable. Entre le monument et les maisons, s'étendra ainsi un vaste espace laissant passer l'air et le soleil, à la grande satisfaction des habitants qui réclament instamment cette démolition attendue depuis longtemps et toujours retardée. Ils ont rédigé à ce sujet une deuxième pétition qui a été déposée sur le bureau du Conseil, par l'honorable M. Duverdré, à la séance du 4 août 1899.

La démolition de la maison n° 3 de la rue Saint-Romain sera-t-elle pour l'art de la construction domestique une perte regrettable ? La qualité d'une partie des signataires de la pétition pourrait le faire croire. Cependant, d'autres architectes, d'autres artistes et d'autres amateurs, qui n'ont point apposé leur nom sur les formules, consultés individuellement, ont été d'un autre avis. Ils s'étonnent de l'enthousiasme subit qu'a pu faire naître cette vieille maison ruinée. Pour eux, cette charpenterie massive et grossière, sans recherche d'élégance dans l'agencement des énormes pièces de bois qui la composent, est peu intéressante. Cette lourde bâtisse, mal éclairée, sans profondeur, mal appropriée à l'habitation, dont le rez-de-chaussée trop bas est écrasé par la masse des deux étages surplombants et le larmier de la toiture, dont la façade plate formée d'un colombage vertical avec remplissage en plâtre, sans aucune sculpture ni aucun ornement, dont la monotonie n'est interrompue que par de rares croisées disposées sans symétrie et sans goût, présente un aspect sombre et sinistre. Elle doit tout son intérêt à son pignon, fort délabré, qui forme avec la fontaine et l'extrémité ruinée de la bibliothèque capitulaire un

coin pittoresque, mais malpropre, où les artistes trouvent le motif de dessins agréables qui en perpétueront le souvenir. Elle présente encore un autre sujet de curiosité : sa dislocation extraordinaire, conséquence de sa mauvaise construction et de sa décrépitude. Cette façade ventrue et tourmentée, prête à s'effondrer, malgré les boulons et les nombreux ferrements partout visibles qui ont été placés pour empêcher la séparation des pièces de bois, présente un aspect de ruine étrange. Mais cette dislocation est arrivée à son terme extrême ; dans peu de temps la maison s'abattrait dans la rue, et pour la conserver, il faut de toute nécessité la redresser, opération difficile et coûteuse qui changera absolument sa physionomie et lui enlèvera tout son intérêt. Pour l'utiliser d'une façon quelconque, il faudra procéder à sa restauration complète, remplacer les pièces de bois pourries, refaire la toiture, les planchers et les escaliers, car elle est encore plus délabrée en dedans qu'en dehors, et ses étages sont desservis par un escalier commun avec la maison voisine, dont, par son aménagement, elle constitue une dépendance. Son caractère extérieur sera encore absolument modifié par son isolement du massif dans lequel elle est actuellement enclose par deux de ses faces ; il sera nécessaire de lui construire un pignon à l'ouest et une façade au sud. Que resterait-il alors de l'aspect si connu de la vieille maison ?

Cette vieille bâtisse ne constitue pas le seul spécimen que nous possédions d'un genre particulier de construction ; des maisons en charpente avec étages en encorbellement se rencontrent dans toutes les vieilles rues de la ville, et le nombre est considérable de celles qui présentent un intérêt beaucoup plus grand que le n° 3 de la rue Saint-Romain ; de l'autre côté de la rue, presque en face de celle-ci, au n° 74, il en existe une beaucoup plus remarquable et qui n'exigerait que de légères réparations pour être mise en valeur.

L'art ne perdra donc rien à la disparition de cette maison ; mais, au contraire, il y gagnera beaucoup par l'achèvement du dégagement de notre magnifique Cathédrale. La démolition des maisons de la rue du Change nous a donné la vue d'ensemble du côté sud du portail de la Calende à la tour de Beurre ; la démolition des maisons de la rue Saint-Romain nous donnera la vue non moins intéressante du côté nord, du portail des Libraires à la tour Saint-Romain.

On a prétendu que la suppression de la maison n° 3 ne servirait en rien au dégagement du monument, puisqu'elle est adossée au bâtiment de la bibliothèque capitulaire, qui, en raison de son caractère architectural, sera conservé. C'est là certainement une erreur de fait, car la vieille maison est accolée au bâtiment par son pignon ; sa façade lui est perpendiculaire et forme sur la rue un écran large de 11 mètres qui masque le cloître et la Cathédrale.

Il reste l'argument tiré soi-disant de l'esthétique. « C'est à tort », prétendent les pétitionnaires, « que l'on cherche à isoler les grands édifices gothiques des maisons qui les entourent ; elles servent à faire valoir leur beauté par le contraste, et leur hauteur » par leur petitesse ».

Il est permis de penser que ce n'est pas à des considérations de ce genre qu'ont obéi les constructeurs du moyen-âge. Ils ont élevé leurs magnifiques édifices au milieu des villes ceintes de remparts, à la population nombreuse, aux maisons serrées, où n'existaient point de grands espaces libres ; les églises n'ont donc pu être isolées alors, faute de place. Si, plus tard, après la construction ou pendant qu'elle se poursuivait lentement et d'une façon intermittente, des maisons ont été si souvent adossées aux murs des églises et

logées entre leurs contre-forts, au grand dommage des monuments dont les basses œuvres ont été ainsi dégradées et mutilées, ce n'est certainement pas en vue de les embellir, mais dans un but de lucre, car ces autorisations de bâtir étaient accordées moyennant une redevance. Etrange esthétique, en effet, que celle qui consisterait à masquer un monument pour mieux en faire valoir la splendeur et à dissimuler la base des lignes pour mieux en faire apprécier la hauteur !

Quelques personnes ne comprennent la beauté que par le contraste immédiat de la laideur ; elles aiment les verrues ; quelques autres, par dilettantisme ou par snobisme, préfèrent deviner que contempler. Pour ceux-là, la suppression des maisons de la rue du Change et de celle qui a été si longtemps accolée à la tour de Beurre a été une faute. Mais, pour la très grande majorité des gens de goût, l'isolement de la Cathédrale a été un bienfait. Cet isolement n'a point enlevé les points de comparaison ; pour ceux qui ne sauraient s'en passer, ils existent toujours dans les maisons situées de l'autre côté de la rue. Mais, maintenant, il nous est permis d'admirer un monument aussi merveilleux dans la majesté de son ensemble que dans la délicatesse et le fini de ses détails. D'ailleurs, le meilleur moyen d'apprécier les dimensions relatives de nos grands édifices gothiques, c'est de les regarder des hauteurs qui dominent la ville : on les voit émerger du flot des maisons qu'ils dominent de leur masse imposante.

Les nécessités de la circulation, l'hygiène et le sentiment artistique, se trouvent donc d'accord pour demander la disparition de la vieille maison. Le Conseil municipal, qui a la charge de tous ces intérêts, peut donc, sans crainte d'être accusé de vandalisme, s'opposer à l'obstruction de la rue Saint-Romain.

D'ailleurs, chaque fois qu'il a eu l'occasion de le faire, le Conseil municipal a montré son souci de conserver à la Ville ses richesses artistiques, et il n'a jamais hésité à prêter largement son concours à l'initiative privée pour sauver les beaux spécimens de construction civile, autrefois si nombreux à Rouen. C'est ainsi qu'ont pu être réédifiées, dans des rues plus larges, où elles sont mieux en vue, des maisons abattues dans les grandes opérations de voirie, et que d'autres, jadis cachées, ont pu être restaurées et rendues accessibles aux regards. C'est ainsi que nous pouvons voir dans la rue Louis-Brune le beau logis connu sous le nom de *maison du four banal*, auquel on a donné comme vis-à-vis la remarquable façade sculptée en pierre de la maison abattue rue aux Juifs pour l'élargissement de cette voie ; c'est ainsi encore qu'a été réédifiée, rue Dutuit, la jolie maison sculptée en bois de la rue Malpalu, démolie pour l'ouverture de la rue Alsace-Lorraine. On a épargné à ces maisons le sort lamentable de tant d'autres, fort intéressantes aussi, qui sont venues s'échouer à l'état de cadavres mutilés ou informes dans la nécropole de Sainte-Marie, à l'ombre du Musée départemental d'Antiquités.

Actuellement encore, il existe à Rouen beaucoup de belles choses à conserver ou à mettre en valeur en stimulant ou en aidant l'initiative privée. Mais, précisément parce qu'elles sont nombreuses, il est à souhaiter que les efforts, nécessairement limités, ne s'épuisent pas en s'adressant à un objet d'ordre fort secondaire dont la conservation onéreuse présente si peu d'intérêt et tant de graves inconvénients.

Vos première et deuxième Commissions réunies, à l'unanimité des Membres présents, ont été d'avis de ne pas approuver le projet de conservation de la maison n° 3 de la rue Saint-Romain, frappée d'alignement, et dont l'état de vétusté constitue un danger public ;

que, par suite, il n'y a pas lieu d'accueillir la demande présentée par la *Société des Amis des Monuments Rouennais* de faire fléchir, en faveur de cette maison, les règlements de voirie et d'autoriser la pose d'étais sur la chaussée de la rue Saint-Romain ; qu'il y a lieu, au contraire, d'accepter la proposition faite par l'Etat, qui en est propriétaire, de procéder à la démolition immédiate de cette maison, en même temps qu'à celle de toutes les autres comprises dans l'ilot dont elle fait partie, cette démolition devant avoir pour effet de donner à une section importante de la rue Saint-Romain sa largeur normale, d'améliorer dans une très large mesure l'hygiène du quartier, et d'achever le dégagement de la Cathédrale.

Sur quoi statuant,

Le Conseil décide de ne pas accorder la dispense des règlements de voirie sollicitée en faveur de la maison n° 3 de la rue Saint-Romain, et d'accepter la proposition faite par l'Etat de démolir immédiatement tout l'ilot acquis pour le dégagement de la Cathédrale.

La Commission que notre Société avait chargée de suivre *l'affaire de la rue Saint-Romain* se réunit et adressa la lettre suivante à la Municipalité, pour lui exprimer la surprise que causait une décision aussi différente des promesses faites en 1897 :

Rouen, le 15 février 1900.

MONSIEUR LE MAIRE,

La Société des Amis des Monuments de Rouen se permet d'appeler votre attention sur la délibération récente du Conseil municipal, au sujet de la maison de la rue Saint-Romain.

Dans une lettre du 8 décembre 1897, adressée à M. le Préfet, votre prédécesseur disait :

« L'Administration municipale est prête à proposer au Conseil de mépriser la question de voirie et d'alignement, puis à poursuivre devant l'Autorité compétente l'obtention des autorisations nécessaires à cet effet ; là se bornera son concours, et on ne saurait raisonnablement lui demander davantage. »

La Municipalité était donc disposée à cette époque à faire tout ce qui dépendait d'elle pour nous permettre de sauver la maison en question.

De leur côté, un certain nombre de Membres de cette Société se proposaient de prendre à leur charge les frais de restauration, car nous admettons que le Conseil municipal tienne à dégager la Ville de toutes responsabilités.

Nous sommes prêts à donner toutes les garanties qu'on pourra nous demander, et ce, dans la forme qu'il plaira de nous imposer.

Avant d'entamer les négociations définitives avec l'Administration des Cultes pour faire préciser les conditions de la cession, nous avons jugé bon de demander à la Municipalité de faire ratifier par le Conseil les promesses qui nous ont été faites en 1897.

La Municipalité connaissant nos intentions, nous comptons, en cas de désaccord, être convoqués et entendus par les Commissions, avant que le Conseil fût appelé à émettre un vote.

Aussi notre surprise fut-elle grande de voir pareil changement d'attitude, que rien ne semble justifier.

Nous vous prions, Monsieur le Maire, de revoir la correspondance échangée au sujet de cette affaire et de vouloir bien en saisir de nouveau le Conseil en lui proposant, en notre nom, toutes les garanties qu'il pourra désirer.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'expression de nos sentiments respectueux et dévoués.

Pour la SOCIÉTÉ DES AMIS DES MONUMENTS ROUENNAIS :

Les Membres de la Commission,

FLEURY, DEGLATIGNY, D^r BRUNON, LEGRIP

MARIE, WITZ, FAUQUET.

Non contents d'avoir condamné à disparaître la vieille maison qui encadre si joliment le côté sud de la rue Saint-Romain, les partisans de la modernisation à outrance s'en prenaient maintenant au côté nord de cette malheureuse rue.

Le Conseil municipal, dans la séance du 2 février 1900, avait admis une modification du plan d'alignement arrêté en 1839, et proposait un nouvel alignement respectant, il est vrai, l'Archevêché, mais sacrifiant le côté nord de la rue Saint-Romain.

EXTRAIT DU COMPTE RENDU OFFICIEL DE LA SÉANCE

DU 2 FÉVRIER 1900

M. LERÉFAIT, au nom de la première Commission, lit le rapport suivant :

Messieurs,

Les alignements de la rue Saint-Romain, comme la plupart de ceux des autres rues de la ville, ont été fixés par l'ordonnance royale du 29 avril 1839.

Les alignements ainsi prévus pour cette rue donnent une largeur de 7 mètr. 20 cent. vers la rue de la République, de 8 mètres vers la rue des Quatre-Vents ; mais pour obtenir cette largeur dans la partie moyenne, on a supposé le rescindement d'une partie des bâtiments annexes de la Cathédrale. Or, comme il ne viendra à la pensée de personne de réclamer la démolition d'un monument public, protégé d'ailleurs par des règlements spéciaux, il s'ensuit que la partie moyenne de la rue Saint-Romain est condamnée à n'avoir qu'une largeur de 4 mètr. 40 cent., insuffisante pour le passage de deux voitures. Il est donc nécessaire, avant que de nouvelles constructions viennent entraver la réalisation de l'élargissement de la rue, de modifier une situation dont nous pouvons apprécier tous les graves inconvénients par l'exemple de la rue des Bonnetiers.

En conséquence, votre première Commission vous soumet une modification à l'alignement approuvé de la rue Saint-Romain. Cette modification, devenue urgente depuis l'accroissement de circulation produit par l'élargissement de la rue des Quatre-Vents,

porte seulement sur la partie comprise entre les rues des Chanoines et de la Croix-de-Fer. Indiquée par le tracé bleu des plans annexés au dossier, elle donne une largeur de 7 mètr. 20 cent. au droit de la saillie de l'ancienne chapelle des Ordres. Si vous approuvez cette modification, il y aura lieu de la soumettre aux formalités de l'enquête prescrite par l'ordonnance royale du 25 août 1835.

Sur quoi statuant,

Le Conseil approuve une modification de l'alignement d'une partie de la rue Saint-Romain, suivant le tracé bleu des plans annexés au dossier. Il charge M. le Maire de soumettre cette modification d'alignement à l'enquête réglementaire.

Le 16 février, parut l'avis suivant :

RUE SAINT-ROMAIN (COTÉ NORD) — PLAN D'ALIGNEMENT

ENQUÊTE

Avis du Maire, du 16 février 1900.

Le Maire de la ville de Rouen, Officier d'Académie,

A l'honneur d'informer les habitants que, conformément à un arrêté de M. le Préfet du département de la Seine-Inférieure, en date du 15 février 1900, une enquête est ouverte sur le projet de modification de l'alignement de la rue Saint-Romain (côté nord).

Le projet ci-dessus visé, avec les pièces à l'appui, sera déposé à la Mairie pendant quinze jours, du 19 février au 5 mars 1900 inclus, pour que les habitants puissent en prendre connaissance, tous les jours, de neuf heures à quatre heures.

A l'expiration de ce délai, M. Paul Eliot, Membre du Conseil d'arrondissement, Commissaire-Enquêteur, désigné à cet effet par M. le Préfet, recevra à la Mairie, pendant trois jours, savoir : les 6, 7 et 8 mars, de dix heures à midi et de deux à quatre heures après midi, les observations qui pourraient être faites sur le dit projet.

Fait à Rouen, en l'Hôtel-de-Ville, le 16 février 1900.

A. LEVILLAIN, Adj.

Une délégation de la Société se rendit à la Mairie le 7 mars, et remit à M. P. Eliot, Conseiller d'arrondissement, Commissaire-Enquêteur, la protestation suivante contre l'alignement proposé :

DIRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES MONUMENTS ROUENNAIS

La Société des Amis des Monuments Rouennais, dans sa séance du 26 février 1900, a été d'avis qu'un dire serait inscrit par son Président sur le registre de l'enquête ouverte pour l'élargissement de la rue Saint-Romain.

Les Membres de la Société croient que cet élargissement, ou plutôt modification du plan d'alignement, n'est justifié qu'en ce qui concerne les murailles de l'Archevêché, qui sont respectées; mais pourquoi frapper de servitudes d'alignement quantité de vieilles maisons qui donnent à cette partie de notre cité un caractère de pittoresque qu'il faut conserver ?

Est-ce pour assurer la circulation ? Ce serait un prétexte non justifié, car il semble que, depuis l'ouverture des rues Rollon et Guillaume-le-Conquérant, la circulation tend de plus en plus à se porter sur le prolongement de ces voies, c'est-à-dire vers les rues Saint-Nicolas et de la Chaîne.

Pour la première de ces rues, elle possède à peu de chose près sa largeur réglementaire, et les rescindements à exécuter sont tout indiqués.

Pour la seconde, elle est aujourd'hui, on peut le dire, à la largeur prévue, et lorsque la partie comprise entre la rue de la République et la place Eau-de-Robec sera rescindée pour se raccorder avec la rue d'Amiens, on peut affirmer que la ville de Rouen aura ouvert là une des principales artères reliant le centre de la cité aux faubourgs Saint-Hilaire et Cauchoise.

Pourquoi donc, sans utilité, frapper d'alignement une des rues les plus pittoresques de la vieille cité ? Il n'est point de touriste qui ne s'arrête à contempler le magnifique cadre que forment les pignons de ses vieilles maisons reliant en une perspective heureuse la façade de Saint-Maclou aux lignes polygonales de l'Archevêché. C'est encore un quartier du Vieux Rouen qui entoure son antique cathédrale, s'harmonise avec les gâbles et les clochetons de ses portails, pour donner une vision du Moyen-Age et des temps disparus.

On ne saurait oublier, de plus, que plusieurs des maisons de la rue Saint-Romain ont un intérêt historique. Ici, c'est l'ancien logis des sieurs de Chalon, d'origine espagnole, les amis de Corneille. C'est là que l'immortel poète trouva les grandes lignes du *Cid*. — Ici, ce sont les maisons de la vieille Maîtrise, d'où sortirent d'illustres musiciens, et notamment Boieldieu, l'auteur de la *Dame blanche*. — Enfin, là demeurerait Salvart, le maître-maçon, ami des Anglais, et là encore fut construite la cage de fer destinée à Jeanne d'Arc.

Lorsque, sous prétexte d'édilité, tous ces logis auront disparu; lorsque leurs pignons auront cessé de tracer sur le ciel leurs triangles irréguliers; lorsque des constructions banales auront remplacé leurs façades ventrues, qu'arrivera-t-il ? Rouen ne recevra plus la visite des amateurs du passé, une somme de revenus disparaîtra avec eux, et ce sont toutes ces considérations que les amis du Vieux Rouen ont voulu inscrire au registre d'enquête.

Pour le Président de la SOCIÉTÉ DES AMIS DES MONUMENTS ROUENNAIS :

La Commission spéciale,

L. DEGLATIGNY, A. WITZ, Eug. FAUQUET,
A. MARIE, A. LEGRIP, D^r BRUNON.

Rouen, le 7 mars 1900.

Cette enquête donna un résultat inattendu.

Si nous exceptons une personne, qui crut devoir déposer sur tout autre chose que sur l'alignement soumis à l'enquête, le Commissaire-Enquêteur ne recueillit *que des protestations*.

Lui-même insista pour qu'on préservât au moins la belle maison qui porte le n° 74, maison que le nouveau projet d'alignement atteignait sur une profondeur de *deux centimètres*, suffisante pour en empêcher les réparations et en assurer la ruine.

Le 30 mars, le Conseil municipal, ne tenant aucun compte des protestations, maintint son projet d'alignement, après lecture d'un nouveau rapport de M. Lerefait.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

DU 30 MARS 1900

M. LEREFAIT, au nom de la première Commission, donne lecture du rapport suivant :

MESSIEURS,

Le projet de modification partielle de l'alignement de la rue Saint-Romain, que vous avez voté dans votre séance du 2 février dernier, a été mis à l'enquête les 6, 7 et 8 mars. Un certain nombre de dires ont été déposés pour protester contre cette modification.

Ces dires émanent de la *Société des Architectes de la Seine-Inférieure*, du *Comité des Beaux-Arts et Arts photographiques*, de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, des cochers de fiacre ; quelques autres ont été déposés, à titre individuel, et, sur plusieurs de ces documents, on retrouve les mêmes signatures.

Les protestataires, parmi lesquels cependant nous rencontrons les noms de plusieurs architectes, se sont étrangement mépris sur les conséquences de ce projet. Ils paraissent croire que le Conseil municipal n'a eu d'autre objectif que de redresser des lignes et d'abattre toutes les maisons de la rue Saint-Romain. Il y a là de la part des protestataires une erreur manifeste et surprenante.

Actuellement, sous l'empire de l'ordonnance royale du 29 avril 1839, toutes les maisons situées entre la rue de la République et le n° 74 sont frappées d'alignement ; le projet qui a été soumis à l'enquête frappe exclusivement les mêmes maisons. Entre la rue de la République et la rue des Chanoines, aucune modification n'est apportée au régime actuel ; entre la rue des Chanoines et le n° 74, le projet frappe les maisons sur une profondeur plus grande que ne le fait l'ordonnance actuellement en vigueur ; du n° 74 à la rue des Quatre-Vents, les maisons se trouvent sensiblement à l'alignement normal.

Quel changement dans l'aspect actuel de la rue peut-il résulter de cette modification ?

Aucun, pour les deux sections extrêmes. Pour les maisons de la section moyenne, qui sont atteintes actuellement sur une profondeur inférieure à deux mètres, le projet prévoit un rescindement de 3 à 4 mètres ; en raison de cette emprise plus considérable que celle prévue aux plans de 1839, l'arrêté préfectoral dégrèvera les immeubles de la servitude d'alignement à laquelle ils sont actuellement soumis. Le projet est donc tout à l'avantage des immeubles que l'on veut conserver, puisqu'il permettra de les consolider. Voilà pourquoi les protestations tombent complètement à faux.

Une modification d'alignement n'entraîne ni l'expropriation, ni la démolition des immeubles atteints, ainsi que semblent le croire les protestataires; la moitié des maisons de la ville est frappée par l'ordonnance de 1839, et cependant elles sont encore debout. Mais personne ne peut empêcher un propriétaire de disposer, à son gré, de son immeuble, même si celui-ci présente quelque cachet artistique ou historique. S'il veut le démolir, c'est que son intérêt prime la question d'art ou de sentiment. Dès lors, il reconstruira un immeuble banal ou artistique, suivant ses goûts et ses moyens, aussi bien sur l'alignement approuvé en 1839 que sur celui qui est proposé aujourd'hui. L'avantage du projet est d'éviter à la rue Saint-Romain le sort de la rue des Bonnetiers, dont l'étroitesse présente de si graves inconvénients et même des dangers pour la liberté de la circulation et l'hygiène. La situation topographique de la rue Saint-Romain lui donne une grande importance, car elle constitue, au centre de la ville, le trait-d'union entre les rues Martainville et de la Grosse-Horloge; elle fait partie d'une longue voie qui s'étend du faubourg Martainville à l'Hôtel-Dieu, en passant par le marché Saint-Marc et le Vieux-Marché; il est donc d'intérêt public de ménager l'avenir en assurant à cette voie les facilités de circulation que réclame son importance.

Quelques-uns des dires déposés à l'enquête appellent quelques observations particulières :

L'un, classé sous le n° 8, se rapporte à la maison n° 3, située de l'autre côté de la rue; le protestataire en réclame la démolition; mais cette question, étant en dehors de l'objet de l'enquête, ne peut être retenue.

Le dire, classé sous le n° 3, a été déposé par M. Rabel, architecte, et concerne la maison portant le n° 74. Cette maison présente un véritable caractère artistique, et l'architecte qui en a la surveillance s'est ému à la pensée qu'elle pouvait être menacée par le nouvel alignement. Mais il n'en est rien; la maison se trouve touchée par le tracé bleu seulement à une de ses extrémités sur une profondeur de deux à trois centimètres; jamais on n'a considéré un immeuble dans ces conditions comme frappé d'alignement; et, pour enlever tout souci à l'égard de cette maison qui est la plus intéressante de la rue, il est facile de faire partir l'alignement de la limite séparative des n°s 72 et 74, ainsi que le demande M. le Commissaire-Enquêteur; cette insignifiante modification est sans importance.

Sous le n° 6 est classé un dire qui, à lui seul, représente presque deux fois autant de signatures que tous les autres réunis. Il se compose de trois exemplaires d'une même formule sur lesquels ont été apposées les signatures de 34 cochers de fiacres. Eux aussi trouvent que l'on a trop démolì, trop sapé, et que, si l'on continue ainsi de manquer de respect aux belles choses, il ne leur restera plus rien à montrer aux touristes que la vilaine gare d'Orléans et la place Carnot. Il semble que la modification d'alignement de la rue Saint-Romain serait, pour eux, une calamité plus grande que l'établissement des tramways électriques, et ils entrevoient déjà, disent-ils, le jour où, pour ne pas mourir de faim, ils seront obligés de manger leurs chevaux. Que ces braves gens se rassurent, ils ne seront pas réduits de sitôt à cette trop dure nécessité; il leur restera encore pendant longtemps quelques curiosités à montrer aux touristes, même si la rue Saint-Romain venait à se transformer. Nos bons cochers, eux non plus, n'avaient pas saisi la portée et les conséquences du projet contre lequel ils ont si vigoureusement et si nombreusement

protesté; mais qu'ils soient bien persuadés que ce projet ne hâtera en rien l'éventualité qu'ils redoutent.

Il est vrai que, lorsque cette transformation, encore très lointaine, de la rue Saint-Romain, sera accomplie, cette rue aura perdu son aspect pittoresque, et c'est cette considération qui amène un des protestataires, plus logique que les autres, à réclamer l'abrogation de l'ordonnance de 1839, pour obtenir le maintien absolu de l'état actuel. Mais, outre que la Municipalité n'a aucun moyen pour obliger les propriétaires à conserver leurs immeubles en l'état, on ne peut raisonnablement exiger que les mœurs modernes s'accommodent de dispositions d'un autre âge. Les villes sont des organismes dont l'évolution est proportionnelle à la vitalité, et lorsque cette évolution est intense, elle entraîne fatalement la disparition du pittoresque, qu'il ne faut pas confondre avec le beau. Ainsi que l'a écrit notre regretté Henri de la Pommeraye :

« Le pittoresque a deux ennemis à la fois : la barbarie et la civilisation; celle-ci et » celle-là le détruisent.

» La première renverse par haine et par furie de saccager : c'est la force irréflectie » et brutale; la seconde démolit par calcul pour construire plus solide et plus commode : » c'est la raison pratique appuyée sur le droit.

» L'hygiène exige que l'air et le soleil pénètrent plus abondamment dans les rues, » dans les maisons; l'industrie, le commerce, réclament des voies de communication plus » larges et plus directes, et le pittoresque est sacrifié à l'utile.

» Ce sacrifice, qui, à Rouen, n'est imposé que dans les cas d'obligation absolue, et » n'a été accompli qu'avec habileté et délicatesse, — car la Ville industrielle et commer- » ciale doit être fière et respectueuse de ses trésors artistiques — ce sacrifice, dis-je, » semble toujours dur aux artistes, aux poètes, à tous ceux qui s'intéressent aux mani- » festations originales et caractéristiques de chaque période historique; on est tenté de » gémir et de protester; mais, en toute loyauté, ne faut-il pas s'incliner devant les néces- » sités de la vie sociale et les exigences de l'intérêt public ?

Votre première Commission vous propose de maintenir le projet de modification d'alignement de la rue Saint-Romain, qui a été soumis à l'enquête réglementaire, et sur lequel M. le Commissaire-Enquêteur a émis un avis favorable, sous la réserve que l'on démolira la vieille maison en saillie sur le côté sud et qui forme un étranglement de la voie.

Sur quoi statuant,

Le Conseil maintient sa délibération, en date du 2 février 1900, approuvant une modification partielle de l'alignement de la rue Saint-Romain (côté nord).

Et la question d'alignement est encore pendante au moment où nous écrivons ces lignes.

Mais revenons à notre maison, que la question d'alignement nous a fait quitter un instant.

Notre lettre du 15 février reçut au bout d'un mois la réponse suivante :

MAIRIE DE ROUEN

Rouen, le 16 mars 1900.

*A Messieurs les Membres de la Commission
de la Société des Amis des Monuments Rouennais,
chez Monsieur le Docteur Brunon.*

MESSIEURS,

J'ai soumis à l'examen des première et deuxième Commissions du Conseil municipal (Voirie et Beaux-Arts) la lettre que vous m'avez adressée le 15 février 1900, au sujet de la maison ancienne portant le n° 3 de la rue Saint-Romain.

J'ai l'honneur de vous informer qu'après une nouvelle et attentive étude de la question, ces deux Commissions réunies ont décidé, à l'unanimité des Membres présents, qu'il n'y a pas lieu de proposer au Conseil municipal de revenir sur la délibération par lui prise au cours de la séance du 2 février dernier.

Les deux Commissions municipales estiment que si, comme vous l'écrivez, un certain nombre de Membres de la Société des Amis des Monuments Rouennais se proposaient réellement de prendre à leur charge les frais de restauration de la maison, ils eussent dû, immédiatement après l'envoi à M. le Préfet de la lettre de mon prédécesseur, portant la date du 8 décembre 1897, et dont vous avez eu connaissance, faire des offres fermes à l'Etat. Elles constatent que : 1° c'est seulement presque un an après et à la suite de la lettre que j'ai écrite à M. le Docteur Brunon, le 7 novembre 1898, que la dite Société a pris la décision d'entrer en pourparlers directs avec le Ministère ; 2° qu'invitée par M. le Préfet, le 7 octobre 1899, à faire connaître les dispositions par elle prises, depuis le mois de novembre 1898, en vue d'atteindre le but poursuivi, c'est-à-dire d'éviter la démolition de la dite maison, la Société des Amis des Monuments Rouennais répondait (comme si elle ignorait la lettre sus-visée du 8 décembre 1897) que « les dispositions à prendre ne peuvent devenir définitives que si la Ville de Rouen veut bien consentir, ainsi que la Société » l'a demandé, à faire fléchir, en faveur de la vieille maison frappée d'alignement, les » rigueurs du règlement de voirie » ; 3° qu'enfin, c'est seulement après la décision prise par le Conseil municipal, le 2 février, que vous vous êtes déclarés « prêts à donner toutes » les garanties qu'on pourra vous demander, et ce, dans la forme qu'il plaira à la Municipalité de vous imposer ».

D'autre part, les Commissions municipales soutiennent que si la démolition de la maison s'impose aujourd'hui, c'est parce que, pendant les deux années que la Société des Amis des Monuments Rouennais a laissé s'écouler sans produire aucun projet, plan ou proposition raisonnée, l'état de la construction s'est aggravé à un tel point, que les architectes considèrent que les indices de vétusté et de destruction font craindre à tout instant son effondrement et qu'elle constitue un danger pour la sécurité publique. Cela est si vrai, qu'une pétition revêtue d'un grand nombre de signatures d'habitants de la rue Saint-Romain et des rues avoisinantes, et déposée sur le bureau du Conseil municipal, au cours de sa séance du 4 août 1899, réclamait instamment la suppression de la construction.

Les Commissions ont enfin été impressionnées par la lecture d'un rapport de M. l'Architecte diocésain, duquel il résulte que la démolition *inévitabile et prochaine* des maisons portant les n^{os} 5 et 7 de la rue Saint-Romain rendrait très difficile le maintien de la maison n^o 3 ; que celle-ci ne pourrait subsister qu'à la condition « expresse d'être » fortement étayée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et que les étalements extérieurs » devraient forcément être établis sur la voie publique, dans une rue très étroite, où ils » constitueraient un danger sérieux pour la circulation publique ».

L'Administration aime à penser qu'après y avoir mûrement réfléchi, vous reconnaîtrez le bien-fondé des observations formulées par les Commissions municipales de la Voirie et des Beaux-Arts ; que vous serez convaincus que celles-ci ne sacrifient pas de gaieté de cœur une maison ancienne, à laquelle un certain nombre d'archéologues rouennais attribuent un intérêt historique, pittoresque ou de curiosité, et que, faisant abstraction de vos idées personnelles et tenant compte des nécessités de l'hygiène et de la sécurité de la circulation, vous penserez, comme nous, que le maintien de la construction dont il s'agit est impossible. Celle-ci pourrait d'ailleurs, ainsi qu'il a été fait dans des cas semblables, être réédifiée, à vos frais, sur un autre point de la ville où elle serait tout aussi appréciée, sans constituer un danger pour le public ou une entrave à la circulation.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Maire de Rouen,

A. LEVILLAIN, Adj.

Dès le 20 mars, nous ripostions dans ces termes :

Rouen, le 20 mars 1900.

MONSIEUR LE MAIRE,

Nous avons reçu la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser le 16 mars, pour nous informer que les Commissions de la Voirie et des Beaux-Arts avaient décidé de ne pas proposer au Conseil municipal de revenir sur la délibération du 2 février dernier, condamnant à disparaître la vieille maison de la rue Saint-Romain.

Votre lettre paraît mettre en doute notre résolution de prendre à notre charge les frais de restauration de cette maison et en donne comme raisons :

1^o Que nous aurions attendu un an après votre lettre du 7 novembre 1898 pour entrer en pourparlers avec le Ministère ;

2^o Que nous paraissions ignorer, dans les derniers mois de l'année dernière, la promesse contenue dans la lettre de votre prédécesseur, en date du 8 décembre 1897 ;

3^o Que c'est seulement après la délibération du 2 février dernier, que nous nous sommes déclarés prêts à donner des garanties à la Municipalité.

Nous vous avons expliqué, et nous vous confirmons, que nous avons toujours compté sur la promesse contenue dans la lettre du 8 décembre 1897 (suppression de la servitude d'alignement), mais que, cette promesse étant seulement conditionnelle, nous attendions, pour poursuivre nos démarches à Paris, que l'Administration municipale en

eût saisi le Conseil. Nous ne pouvions rien tenter avec chance de succès sans une décision ferme du Conseil municipal.

Cette décision ayant été toute différente de celle que faisait prévoir la lettre de votre prédécesseur, nous vous avons écrit pour vous exprimer la surprise que nous causait un changement d'attitude aussi inattendu, et pour vous confirmer que nous étions disposés à vous donner des garanties, si vous en exigiez.

Nous n'ignorons pas combien il est pénible, même pour un Conseil municipal, de revenir sur une décision prise; mais vous reconnaitrez, certainement, que cette décision aurait été tout autre, si nous avions été entendus par les Commissions et mis en demeure de prendre à l'égard de la Municipalité les engagements que nous vous avons proposés par notre lettre de février.

Nous ne méritons pas le reproche que vous nous adressez d'avoir traîné les choses en longueur.

Nous étions au contraire très fâchés contre votre Administration à la fin de l'année dernière et nous lui reprochions, non sans apparence de raison, de n'avoir pas encore réalisé la promesse qui nous avait été faite le 8 décembre 1897.

C'est pour mettre fin à cette situation fausse, c'est pour arriver plus vite à une solution, que nous vous avons alors adressé la lettre dont vous tirez argument.

Nous étions loin de penser qu'une démarche aussi naturelle pût être exploitée contre nous.

Notre but était de presser les choses, et non pas de remettre tout en question, comme vous paraissez le croire.

En tout cas, la solution de l'affaire ne doit pas reposer sur une série d'équivoques et, sans nous attarder davantage à vos premiers griefs, nous allons passer en revue les autres motifs que vous invoquez pour justifier la démolition de la maison.

Les Architectes redouteraient l'effondrement de la vieille maison, dont l'état se serait aggravé pendant nos pourparlers avec les Administrations.

Nous pouvons vous rassurer à ce sujet. Nous avons, non sans peine, obtenu pour plusieurs de nos Collègues l'autorisation de visiter l'immeuble, et la grande majorité des Architectes est d'avis qu'il n'existe pas de péril imminent.

Les réparations seront faciles, même en tenant compte de la démolition des maisons voisines.

Votre lettre nous montre que les Commissions ont été surtout impressionnées par la lecture d'un rapport de M. l'Architecte diocésain, dont nous n'avons pas eu connaissance.

Il est de notoriété publique que M. Sauvageot a juré la destruction de la vieille maison à laquelle nous attachons tant d'intérêt, et il a fait tout ce qui dépendait de lui, malgré les protestations presque unanimes de ses Confrères, pour en hâter la ruine.

Malgré nos démarches et demandes, nous n'avons même pas pu obtenir qu'on fermât les fenêtres de l'immeuble. Depuis près de deux ans, elles sont soigneusement tenues ouvertes, hiver comme été, et l'eau pénètre librement dans la maison.

Et cependant, aussi vieille et délabrée qu'elle paraisse, elle pourrait sans peine, moyennant quelques soins, survivre aux monuments plus ou moins artistiques dont M. Sauvageot a orné notre ville, et qui, malgré leur jeune âge, ont déjà coûté aux contribuables des sommes énormes en travaux de restauration.

Il est un autre ordre de considérations que vous invoquez dans votre lettre.

Le Conseil aurait reçu une pétition, revêtue d'un certain nombre de signatures, pour demander la démolition, et vous semblez croire que seulement « un certain nombre d'archéologues rouennais » demandent la conservation du vieux logis.

Nous connaissons l'auteur et instigateur de la pétition à laquelle vous faites allusion, et il est aisé de comprendre qu'il ait trouvé des voisins disposés à donner leurs signatures pour sacrifier le pittoresque à la régularité de la rue Saint-Romain.

Mais le Conseil ne doit pas ignorer que nous avons également recueilli un grand nombre de signatures pour la conservation de la maison. — Nos pétitions, déposées depuis longtemps à la Mairie, ont même, il nous semble, plus de valeur que celle que vous nous opposez.

La question, au surplus, n'est même plus locale, comme vous semblez le croire.

La décision du Conseil a causé partout une émotion profonde, et nous recevons de tous les points de France, et même de l'étranger, des lettres d'artistes, d'archéologues ou d'amateurs célèbres, protestant contre ce qu'ils considèrent comme un acte de vandalisme.

Nous allons publier ces lettres, pour montrer combien on s'intéresse à la question, et, dans quelques jours, nous en adresserons le premier fascicule aux Membres du Conseil municipal.

La question apparaîtra alors sous son jour véritable, et le Conseil pourra prendre une décision en pleine connaissance de cause, au lieu de se baser uniquement sur quelque demande intéressée ou sur un rapport administratif émanant de l'un des rares ennemis de la rue Saint-Romain.

Il ne saurait, en tout cas, être question de démolir la maison pour la réédifier ailleurs.

Nous tenons à elle, surtout à cause de son emplacement.

La rue Saint-Romain est un des rares endroits subsistant dans notre ville où l'on peut admirer une rue anicenne et pittoresque, remplie de souvenirs historiques, et servant de cadre à un monument merveilleux.

Rouen a la chance de posséder là un de ces coins si recherchés des artistes et des touristes, célèbres dans le monde entier, et qu'on reconstitue à grands frais pour contribuer aux succès des expositions.

Pourquoi le faire disparaître sans raison sérieuse ? Pourquoi ne pas songer plutôt à le conserver soigneusement, et même à le compléter par quelques travaux intelligents ?

Admettons même que le Conseil, se plaçant uniquement au point de vue des intérêts commerciaux, laisse de côté l'intérêt artistique, la conservation de la vieille maison s'impose encore.

Tous les Rouennais, dont le commerce est alimenté par les visiteurs qu'attirent dans notre ville les quelques coins pittoresques qui subsistent encore, réclament la conservation de l'immeuble.

Ce sont, en effet, nos rues et nos logis pittoresques qui attirent la foule des artistes et des touristes. Lorsque Rouen n'offrira plus aux visiteurs que quelques monuments isolés noyés dans des rues droites et des constructions modernes, la ville perdra son ancienne renommée ; elle perdra aussi les sommes énormes que lui laissent chaque année ses nombreux admirateurs.

Que le Conseil consulte les maîtres d'hôtels, cafetiers, loueurs de voitures, cochers,

etc., et il verra que les quelques intérêts particuliers dont il s'est ému disparaissent devant un intérêt plus général, celui du commerce local, dont il doit, avant tout, vouloir la prospérité.

Nous sommes persuadés que, lorsque le Conseil aura pris connaissance du volumineux dossier de protestations que nous faisons imprimer, il ne voudra plus prendre l'initiative d'une destruction, dont M. Sauvageot serait trop heureux de lui laisser la responsabilité.

Il ne doit pas être impossible de trouver un terrain d'entente, qui, tout en ménageant les intérêts dont vous avez la charge, donne satisfaction aux amis du Vieux Rouen et nous permette enfin de poursuivre et de mener à bonne fin nos démarches auprès de la Direction des Cultes.

Permettez-nous, en terminant, de vous rappeler que le Conseil municipal a la réputation d'accueillir avec bienveillance les demandes du public. Il ne saurait agir autrement dans la question qui vous occupe, alors surtout que la grâce du vieux bâtiment, demandée par un si grand nombre de personnes, ne doit entraîner aucune charge pour les finances municipales.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'expression de nos sentiments respectueux et dévoués.

DEGLATIGNY, Dr BRUNON, LEGRIP, MARIE,
WITZ, E. FAUQUET,

Quelques jours plus tard, le Maire voulut bien nous convoquer pour être entendus par le Conseil municipal. Nous fûmes fort bien reçus, mais c'est en vain que nous nous efforçâmes de faire revenir le Conseil sur la décision du 2 février, en lui rappelant les promesses de l'ancienne Municipalité et en lui soumettant une liste importante des protestations qui nous arrivaient de tous côtés.

Nous venions, en effet, de soulever un mouvement immense de protestations.

Le texte pour lequel nous demandions des adhésions était le suivant :

« Le soussigné, considérant qu'il y a *intérêt à conserver les aspects artistiques des vieilles villes*, proteste avec énergie contre la destruction de la maison du xve siècle, située dans la rue Saint-Romain, à Rouen.

» Il proteste également contre le projet qui, en supprimant tous les anciens logis de cette rue, détruirait complètement le caractère artistique et pittoresque de ce coin du Vieux Rouen avoisinant la Cathédrale. »

La presse locale tout entière, la presse normande, les grands journaux de Paris, se joignirent à nous et secondèrent nos efforts.

La presse étrangère elle-même, anglaise, belge, allemande, américaine, etc., publia de longs articles sur la question, tous favorables à notre cause.

Lettres et protestations émanaient des plus grands noms des Arts et de

la Littérature : membres de l'Académie française, membres de l'Institut, peintres, dessinateurs, statuaires, graveurs, architectes, critiques d'art, littérateurs, membres de l'Université, magistrats, savants et médecins, joignaient leurs protestations à celles des étrangers, des touristes, des sociétés savantes, et aux nombreuses signatures de nos concitoyens.

Le mouvement prit une telle extension, que nous résolûmes de publier dans des fascicules spéciaux toutes les lettres et les signatures recueillies, et il fallut trois fascicules pour les contenir. Un quatrième fascicule fit connaître au public la correspondance échangée depuis trois ans entre l'Administration et notre Société.

Nous commençons en même temps à recueillir des promesses de souscription, de manière à être prêts à commencer les travaux de consolidation dès qu'on nous y autoriserait, et pour enlever à l'Administration tout prétexte à rejeter notre demande.

Ces souscriptions ne tardèrent pas à atteindre une somme élevée.

Le 23 mars 1900, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen émit un vœu en faveur de la conservation de la maison.

De son côté, le Ministre des Beaux-Arts s'était ému de cette campagne et avait envoyé à Rouen, avec la mission d'étudier cette affaire, M. Lisch, Inspecteur général des Monuments historiques. Sur le rapport de ce dernier, la Commission des Monuments historiques, réunie le 30 mars 1900, émit un vœu unanime en faveur du vieux logis.

Le 11 avril, la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure s'occupa pour la seconde fois de la question. Voici un extrait du procès-verbal de cette séance :

Commission des Antiquités
de la

Seine-Inférieure

LA MAISON DE LA RUE SAINT-ROMAIN

Notre Collègue M. Lefort a fait suivre son excuse de l'importante proposition que voici :

« Il était dans mes intentions de proposer à la Commission des Antiquités d'appuyer, par un vote de subsides, son vœu antérieur de conservation en faveur de la maison de la rue Saint-Romain.

» Il y a lieu d'espérer, en effet, que la condamnation prononcée contre le logis ne sera pas sans appel. Je suis informé qu'au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts la Commission des Monuments historiques s'est prononcé par un vote *unanime* en faveur du maintien de la maison et de la rue Saint-Romain, tout entière, dans sa physionomie actuelle.

» La Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, qui, elle aussi, veille avec tant de compétence et d'autorité sur les vestiges de notre passé, voudra, j'en suis sûr, s'associer à cette manifestation d'une si haute portée, en aidant à la tâche matérielle de conservation entreprise avec courage par la Société des Monuments Rouennais.

» J'ai donc l'honneur de proposer à notre Compagnie d'émettre le vœu suivant :

» La Commission départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure prie M. le Préfet de vouloir
» bien solliciter du Conseil général l'allocation, en un ou deux exercices, suivant les ressources budgétaires,
» d'une somme de 2,000 francs, à la Société des Amis des Monuments Rouennais, pour aider cette Société
» à conserver la maison de la rue Saint-Romain.

» Si cette Société n'est pas mise à même d'assurer cette conservation, ladite somme fera retour au budget départemental. »

Des explications échangées par divers Membres, il résulte que la maison est passée, par voie d'expropriation, aux mains de l'Etat; que la Ville n'a dû intervenir que pour régler la question d'alignement; que, contrairement à la suite ordinaire de ces sortes d'affaires, les efforts tentés pour la conservation n'ont pas comporté une proposition de classement, et qu'enfin la Commission n'a aucun motif pour revenir sur sa décision antérieure.

M. Pelay fait très judicieusement observer que, malgré le bien-fondé de toutes ces considérations, le rôle de la Commission se trouve simplifié par M. Lefort qui, lui, se borne à lui demander son avis sur la proposition qui vient de lui être soumise, proposition qui n'a rien d'excessif, puisqu'elle réserve l'emploi définitif des fonds demandés.

La motion de notre Collègue est adoptée à une très forte majorité.

Le Conseil municipal s'inquiéta du mouvement d'opinion qui s'accroissait de jour en jour, et le 21 avril, M. Fichet adressa au Maire une question dont le *Bulletin municipal* rend compte dans les termes suivants :

M. FICHET dit :

MONSIEUR LE MAIRE,

Je vous ai informé que je me proposais d'adresser une question à l'Administration au sujet de l'affaire de la vieille maison de la rue Saint-Romain. Il s'imprime, tant dans les journaux que sous forme de pétitions envoyées à domicile, des protestations dans lesquelles on paraît donner, faute de renseignements précis, je pense, quelques accrocs à la vérité, susceptibles de fausser le libre jugement des esprits impartiaux qui les lisent.

Ainsi, j'ai entre les mains une protestation qui m'a été adressée par la poste, comme à la plupart de nos concitoyens sans doute, avec prière de la signer, et dans laquelle il est dit « que la Municipalité institue actuellement une enquête sur le projet de supprimer » tous les vieux logis qui forment le côté nord de la rue Saint-Romain ». Je voudrais donc savoir s'il est vrai que la Municipalité ait ordonné une semblable enquête, et j'ai cru utile, Monsieur le Maire, de vous prier de donner quelques éclaircissements à cette question pour mettre les choses au point.

M. LE MAIRE fournit au Conseil les renseignements suivants :

Dans une lettre-circulaire portant la date du 25 mars 1900, distribuée par les soins de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*, il est dit que la « Municipalité institue

» actuellement une enquête sur le projet de supprimer tous les vieux logis qui forment
» le côté nord de la rue Saint-Romain ».

La Municipalité proteste absolument contre cette allégation.

L'auteur de la circulaire a été fort mal renseigné sur l'objet de l'enquête qui a eu lieu les 6, 7 et 8 mars dernier, pour l'instruction réglementaire du projet de modification partielle de l'alignement du côté nord de la rue Saint-Romain, adopté par délibération du Conseil municipal du 2 février.

Il est regrettable qu'avant de rédiger sa circulaire, il ne soit pas venu à l'Hôtel-de-Ville prendre connaissance du dossier déposé pour être communiqué aux habitants. Il n'aurait pu se méprendre aussi étrangement qu'il l'a fait sur les conséquences du projet soumis à l'enquête.

Les protestataires paraissent croire que le Conseil municipal n'a d'autre objectif que de faire abattre toutes les maisons situées sur le côté nord de la rue Saint-Romain. C'est une erreur absolue.

Voici quelle est exactement la situation, telle qu'elle résulte des documents officiels :

Actuellement, sous l'empire de l'ordonnance royale du 29 avril 1839, tous les immeubles du côté nord de la rue Saint-Romain, entre la rue de la République et le n° 74, sont frappés d'alignement.

Le projet qui a été soumis à l'enquête frappe exclusivement les mêmes maisons.

Pour la section comprise entre la rue de la République et celle des Chanoines, aucune modification n'est apportée au régime actuel.

Entre la rue des Chanoines et la maison portant le n° 74 exclusivement, le projet prévoit un reculement un peu plus prononcé que celui indiqué au plan de 1839.

Du n° 74 à la rue des Quatre-Vents, les maisons se trouvent sensiblement à l'alignement normal.

Quel changement résultera-t-il de l'adoption du plan proposé ?

Aucun pour les deux sections extrêmes. Seules les maisons de la portion centrale, c'est-à-dire entre la rue des Chanoines et le n° 74 exclus, seront sujettes à la modification de l'alignement.

Mais il faut remarquer qu'une modification du plan d'alignement n'entraîne ni l'expropriation, ni la démolition à bref délai des immeubles visés. Les propriétaires conservent leur entière liberté ; c'est seulement lorsqu'ils le jugeront bon et profitable à leurs intérêts qu'ils rescinderont leurs maisons.

Il y a plus encore. En raison de l'emprise plus considérable que celle prévue au plan de 1839, l'arrêté préfectoral à intervenir dégrèvera, sans doute, les immeubles dont s'agit de la servitude d'alignement à laquelle ils sont actuellement soumis. Le projet est donc tout à l'avantage des immeubles que l'on veut conserver, puisqu'il permettra de les restaurer.

Les protestations tombent donc complètement à faux.

M. FICHET remercie M. le Maire de ses explications qui lui donnent satisfaction.

Le 25 avril, le Conseil général de la Seine-Inférieure, ne voulant pas intervenir dans une question qu'il estimait être purement municipale, rejeta

la demande de subvention que lui avait adressée la Commission des Antiquités.

Voici un extrait de la délibération :

M. ORANGE, au nom de la première Commission, donne lecture du rapport suivant :

Messieurs,

« M. le Préfet nous informe qu'il a reçu de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure une demande de subsides en faveur de la conservation de l'immeuble de la rue Saint-Romain; le chiffre fixé par le Commission est de 2.000 francs.

» Malgré tout l'intérêt que peut présenter cet immeuble, au point de vue artistique et historique, votre première Commission a pensé qu'il n'appartenait pas au Conseil général de prendre position dans une question d'ordre purement municipal. »

M. G. LETELLIER. — Le rapport conclut au rejet de la subvention sollicitée, la question étant d'après lui d'ordre purement municipal. Quand il s'est agi du dégagement du Palais-de-Justice, le Conseil général n'a jamais hésité à accorder des crédits pour favoriser le travail. Il s'agit dans l'espèce d'une question analogue. Le monument de la rue Saint-Romain offre un caractère artistique rare. Il mérite qu'on accorde une subvention pour le conserver. (*Très bien.*)

M. ORANGE, Rapporteur. — Cet immeuble est tout à fait gênant. On pourrait, si on veut le conserver, le démolir et le reconstruire ailleurs, ainsi que cela s'est fait pour d'autres monuments. La Municipalité rouennaise semble avoir tranché la question; nous ne pouvons empiéter sur ses attributions.

M. LE PRÉSIDENT. — M. Letellier présente-t-il une proposition?

M. G. LETELLIER. — La subvention demandée s'élève à 2.000 francs. Il me semble que le Conseil pourrait accorder 1.000 francs. Le Conseil général a toujours accordé de semblables subventions aux monuments rouennais. Pourquoi faire une exception pour celui-ci?

M. Georges LE BOURGEOIS. — Je demande que la question soit renvoyée à la session d'août pour examen plus approfondi.

M. ORANGE, Rapporteur. — En raison de nombreuses protestations qui se sont élevées contre la démolition de cet immeuble, le Conseil municipal pourra revenir sur sa décision; mais, je le répète, il ne nous appartient pas d'empiéter sur ses pouvoirs.

M. G. LETELLIER. — Il ne s'agit pas d'empiètement sur ses pouvoirs, il s'agit d'aide à se prêter mutuellement.

M. LESOUËF, Président de la première Commission. — La première Commission n'a pas eu à examiner le côté artistique de la question. La Commission des Antiquités a formulé une demande de subvention pour la conservation de l'immeuble de la rue Saint-Romain. La première Commission n'a examiné que la partie financière de cette proposition. Elle a conclu au rejet de la subvention; elle ne pourrait, si la question lui était renvoyée, que persister dans son premier vote.

M. LE PRÉSIDENT. — Je ne suis saisi d'aucune proposition ferme ; en conséquence, je mets aux voix les conclusions de la Commission.

A la majorité de 17 voix contre 8, les conclusions du rapport sont adoptées.

L'interpellation de M. Fichet, dans la séance du Conseil municipal du 21 avril, et la réponse que lui fit le Maire, nous obligèrent à adresser le 30 avril un note à la Municipalité, et à demander qu'on voulût bien lui donner la même publicité qu'à la note de l'Administration municipale.

Le Maire nous en accusa réception le 3 mai et promit d'en donner connaissance au Conseil municipal à l'une de ses premières réunions, après les élections.

La même note fut remise le 18 mai à M. le Préfet, pour être jointe au dossier de l'enquête sur l'alignement de la rue Saint-Romain.

NOTE SUR LA RUE SAINT-ROMAIN

Dans la séance du Conseil municipal, du 21 avril 1900, une note officielle a exposé que la Société des Amis des Monuments Rouennais s'était étrangement trompée en dénonçant à l'opinion publique le projet de modification du plan d'alignement dans la rue Saint-Romain comme ayant pour but « *de supprimer tous les vieux logis qui forment le côté nord de la rue* ».

Ce projet, dit la note municipale, frappe, comme l'ordonnance royale du 29 avril 1839, « *tous les immeubles du côté nord de la rue Saint-Romain, entre la rue de la République et le n° 74* ».

Il s'agit donc bien de frapper d'alignement le côté nord de la rue, les deux sections extrêmes restant soumises à la servitude d'alignement comme en 1839, la portion centrale étant soumise à une modification de cet alignement.

« *Mais il faut remarquer, ajoute la note, qu'une modification du plan d'alignement n'en traîne ni l'expropriation, ni la démolition à bref délai des immeubles visés. Les propriétaires conservent leur entière liberté ; c'est seulement lorsqu'ils le jugeront bon et profitable à leurs intérêts qu'ils rescinderont leurs maisons.* »

La Société des Amis des Monuments Rouennais n'a jamais prétendu que la modification du plan entraînerait une démolition des maisons *à bref délai* ; mais elle a parfaitement compris, et le public avec elle, que la seule raison d'être du plan d'alignement était la démolition des immeubles dans un *délai plus ou moins long*, et c'est précisément ce qui a motivé sa protestation.

Quant à dire que « *les propriétaires conservent leur entière liberté* », c'est une affirmation qui surprend dans un document officiel, et que rien ne justifie.

Non, les propriétaires ne conservent pas leur entière liberté, puisque la Municipalité interdit toutes réparations confortatives aux immeubles frappés d'alignement. Elle réussira le plus souvent par intimidation à les acculer froidement à la ruine de leurs immeubles. Est-ce là ce qu'on peut appeler le respect de la liberté des propriétaires ?

La note municipale ajoute :

« En raison de l'emprise plus considérable que celle prévue au plan de 1839, l'arrêté préfectoral à intervenir dégrèvera, sans doute, les immeubles dont s'agit de la servitude d'alignement à laquelle ils sont actuellement soumis. Le projet est donc tout à l'avantage des immeubles que l'on veut conserver, puisqu'il permettra de les restaurer.

On se demande vraiment ce que viennent faire dans cette note les mots « sans doute ».

Serait-ce que la Ville, n'ayant pas le droit de frapper d'alignement les immeubles atteints sur une grande profondeur, compte sur la Préfecture pour corriger l'illégalité qu'elle commet ?

Et quelle sécurité donne aux propriétaires une promesse aussi vague ?

Si les intentions de la Municipalité sont aussi bienveillantes qu'elle le dit, pourquoi ne dégrève-t-elle pas elle-même de la servitude d'alignement les immeubles qu'elle a frappés ?

Pourquoi, enfin, la Ville ne précise-t-elle pas ce qu'elle entend par la grande profondeur qui doit mettre les propriétaires à l'abri de ses atteintes, grâce à la jurisprudence bien connue du Conseil d'Etat ?

Ce que nous voyons de plus grave, dans le nouveau plan d'alignement, est qu'il condamnerait à une ruine certaine la plus belle maison de la rue, dont le seul tort serait de former une saillie de deux centimètres seulement sur l'alignement proposé.

Notre Société ne comprend pas pourquoi on s'obstine à frapper ainsi sans pitié des maisons dont l'ensemble est unique, dont toutes sont pittoresques, dont une est hors ligne, et ce à l'aide du subterfuge détourné qu'on nomme plan d'alignement.

Qu'on n'essaie pas d'épiloguer sur la pétition des nombreux amis de nos monuments. Ce que Rouennais, Français ou Étrangers affirment, c'est l'intérêt poignant de cette rue Saint-Romain. Ce qu'ils demandent, c'est qu'elle soit conservée dans son état actuel ; ce qu'ils dénoncent et répudient, enfin, ce sont les mesures détournées, plans d'alignement de toutes sortes, servitudes factices plus ou moins légales, que l'habileté des agents municipaux s'ingénie à susciter pour détruire ce que nous voulons conserver.

Nous repoussons aussi bien le plan d'alignement de 1900, que celui de 1839. Le plan que nous réclamons, c'est celui que les siècles eux-mêmes ont magistralement tracé.

La rue Saint-Romain est menacée, voilà la vérité ! C'est la justification de notre cri d'alarme.

Conserver intacte toute la rue Saint-Romain, tel est le vœu simple et clair de notre pétition. C'est celui qu'ont l'honneur d'affirmer ici, au nom de milliers de signataires, le Président et les Membres de la Société des Amis des Monuments Rouennais.

Rouen, le 30 avril 1900.

Le Président de la Société des Amis des Monuments Rouennais,

L. DEGLATIGNY.

En même temps, paraissaient dans le numéro d'avril de *L'Architecture et la Construction dans l'Ouest* deux articles traitant la question des alignements

au point de vue légal. Ces articles produisirent une sensation profonde et eurent la plus grande influence sur l'issue de notre campagne.

Voici ces articles :

Située presque en face de la fameuse maison pour laquelle les artistes ont depuis quelque temps vaillamment combattu, de construction un peu postérieure, la maison portant le n° 74 rue Saint-Romain, dont nous donnons aujourd'hui la façade, est, de l'avis de la Commission qui a condamné l'autre maison, des plus intéressantes.

Pour enlever le vote du Conseil municipal au sujet de la modification d'alignement du côté nord de la rue Saint-Romain, il a été dit : que la maison n° 74 n'était pas atteinte par le nouvel alignement, ou si peu (2 centimètres) ! que, par conséquent, on n'aurait jamais l'idée d'empêcher de la restaurer.

Nous enregistrons avec plaisir cette opinion de la Commission ; mais, malgré tout, nous ne sommes pas encore absolument rassurés, car, quoi qu'on en puisse dire, nous avons vu dresser des procès-verbaux de contravention pour des saillies de 15 millimètres.

D'ailleurs, si l'on admet 2 centimètres, admettra-t-on 3, 4, 5 centimètres ? quelle sera la limite ?

En outre, il est facile, en examinant notre planche, de constater que cette maison présente une forte saillie d'encorbellement ; ce n'est plus de 2 centimètres, mais bien de 0 mèt. 50 au moins qu'elle fait saillie dans le dernier étage ; il est bon de retenir ce fait afin d'établir un précédent, car nous ne pouvons croire que ce que l'on invoque dans un cas puisse être révoqué dans un autre.

Construite sur de superbes caves voûtées plein cintre, en pierre appareillée, cette maison présente au rez-de-chaussée une porte donnant accès à une allée appartenant à l'immeuble rue de la Croix-de-Fer, dans lequel se trouvait la superbe cheminée sculptée, aujourd'hui à *Cluny*.

A l'intérieur, il ne reste rien de l'ornementation primitive ; la façade postérieure sur la cour, ainsi que l'aile, paraissent avoir subi des modifications au xvii^e siècle. Seul, l'escalier semble avoir été conservé ; il donne accès par des paliers successifs aux appartements sur la rue et à ceux sur la cour, dont les étages sont à des niveaux différents.

Telle qu'elle est, cette maison, avec ses fines sculptures et son heureuse disposition, est un spécimen intéressant des constructions particulières de la fin du xv^e siècle et, comme tel, mérite d'être conservée.

P. R.

SOCIÉTÉ DES ARCHITECTES DE LA SEINE-INFÉRIEURE

LA RUE SAINT-ROMAIN, A ROUEN, ET LA SERVITUDE D'ALIGNEMENT

Demande d'annulation de la délibération municipale en date du 6 avril 1900

L'opinion publique s'est prononcée avec une énergie unanime et contre la démolition de la rue Saint-Romain, et contre le nouvel alignement que voudrait imposer, au côté nord de cette voie, la décision prise par le Conseil municipal.

Plus de douze cents signatures, spontanément offertes par les personnalités les plus marquantes des Beaux-Arts, de la Littérature, etc., ont protesté contre le projet. Peine inutile : l'Assemblée communale n'a pas voulu entendre les voix autorisées qui défendaient nos vieux souvenirs. Elle a admis, pour l'alignement, un tracé qui frappe de reculement un grand nombre d'immeubles, les uns sur deux mètres, les autres sur deux centimètres de profondeur.

La *Société des Architectes* estime que ce tracé d'alignement est abusif, et que la délibération municipale qui le propose ne doit pas être approuvée par l'Administration supérieure. Elle est contraire à la jurisprudence constante du Ministre de l'Intérieur et du Conseil d'Etat en matière de voirie.

L'argumentation de la Mairie de Rouen, à l'appui du nouvel alignement, est des plus singulières : « Nous ne comprenons pas, fait-elle dire par ses agents, l'opposition qui est » faite à ce projet. L'alignement nouveau est bien plus favorable aux immeubles que celui » de 1839, qu'il remplacera. L'alignement de 1900 atteint plusieurs maisons sur deux » mètres, c'est-à-dire *sur une grande profondeur* ; elles étaient frappées beaucoup moins » par l'arrêté de 1839, et par suite, elles n'étaient pas susceptibles de réparations. Au » contraire, avec l'alignement de 1900 et la jurisprudence de l'Administration supérieure » et du Conseil d'Etat, la Mairie sera bien obligée d'autoriser les réparations. » Ainsi, plus vous êtes frappé, plus vous devez vous estimer heureux.

La Ville, qui n'a nullement l'intention d'exproprier, fait dire qu'elle autorisera les réparations.

Nous ne mettons pas en doute les affirmations des personnes, fort honorables, qui sont aujourd'hui à la tête des affaires municipales ; mais y seront-elles demain ?

Si telle est, d'ailleurs, l'intention de la Municipalité, pourquoi la délibération municipale est-elle muette sur les autorisations de réparer ? Cela dépendra-t-il donc, soit du caractère plus ou moins libéral de l'édile au pouvoir, soit de la figure plus ou moins agréable du propriétaire frappé ?

On a également oublié d'indiquer la limite à laquelle s'arrêtera « la grande profondeur ». Sera-ce un mètre ? un mètre cinquante ? un mètre soixante-quinze ? Encore une fois, même en admettant la bonne foi et l'indulgence de toutes les Municipalités présentes et futures, l'arrêté d'alignement implique, par cela même, un arbitraire des plus dangereux.

Et que dire d'un alignement qui frappe de deux centimètres (ce n'est pas une grande profondeur, celle-là) une maison du xv^e siècle qui est un véritable bijou artistique ? Mais, fût-il le plus banal des immeubles, il n'en est pas moins inique d'interdire toutes réparations à un local parce qu'il fait une saillie de deux centimètres !

Qu'a donc voulu la Ville ? Quelle arme a-t-elle voulu posséder contre les malheureuses maisons condamnées dans son esprit, ou, du moins, quel est l'instrument dangereux mis par nos municipaux actuels dans les mains de leurs successeurs ?

Qu'ils l'aient ou non envisagée ainsi, l'extension de la servitude d'alignement augmente le nombre des immeubles pour lesquels le Maire aura un droit d'interdiction de réparations. Or, ce droit d'interdiction de réparer, fût-ce un droit provisoire susceptible d'appel, n'en a pas moins une importance énorme dans un cas qui peut se multiplier selon le bon plaisir du Maire, nous voulons parler du *péril imminent*.

SERVITUDE D'ALIGNEMENT ET PÉRIL IMMINENT. — Un immeuble ancien, de peu de

valeur, est frappé d'alignement, fût-ce sur une grande profondeur. La Ville lui interdit toutes réparations. Le propriétaire, brave homme souvent peu instruit de ses droits et peu fortuné, ignore son pouvoir de recours et souvent n'a pas les moyens de le soutenir jusqu'au Conseil d'Etat ; l'Administration municipale bénéficiera donc souvent, et d'une façon fréquemment injuste, de l'intimidation que lui permet, ou plutôt semble lui permettre, le plan d'alignement. Parfois, cependant, elle rencontrera une résistance victorieuse et elle paiera, c'est-à-dire que les contribuables paieront les frais.

Mais il est un cas où le Maire pourra frapper à coup sûr : c'est quand il dénoncera, à la fois, et le *péril imminent*, et, armé du plan abusif d'alignement, l'*interdiction de réparer*. Alors, le Maire fait tomber la maison. Ce pouvoir est véritablement terrible, et si la nécessité peut, dans des cas très rares, le justifier, il importe que la loi et tous les règlements en prévoient, en limitent, en restreignent l'application.

Il faut bien le reconnaître, tous les plans généraux d'alignement (nous parlons de ceux qui ne sont pas accompagnés d'une expropriation immédiate) ne sont que la phase initiale d'une spoliation détournée : c'est bien ainsi que les considère le Ministre dans la lettre célèbre qui a marqué d'une façon définitive la condamnation de principe de tous ces plans :

« Paris, le 17 décembre 1894.

»

» Du moment où, dans son ensemble, l'*opération prévue par un plan général d'alignement* présente, comme dans l'espèce, le caractère d'un véritable *redressement*, par là même cette opération ne peut être réalisée que par la mise en œuvre du *seul moyen ouvert par la loi*, à défaut d'accord amiable, pour procéder à tous les travaux de redressement, c'est-à-dire par une *expropriation*.

» Dans cette situation, et pour les raisons qui précèdent, je crois devoir vous engager à donner une suite favorable au recours des sieurs F. et A. et à prendre les mesures nécessaires pour qu'il leur soit donné satisfaction.

» Le Président du Conseil,

» Ministre de l'Intérieur et des Cultes,

» DUPUY. »

M. le Maire de Rouen la connaît bien, cette lettre, qui fixe définitivement la jurisprudence administrative, après de nombreux arrêts conformes du Conseil d'Etat (16 janvier 1891, Palfray ; 8 juillet 1892, Imbert ; 23 décembre 1892, Thomas ; 2 février 1894, Valentin Hébert ; 19 janvier 1894, Shoulth). C'est, en effet, au Maire de Rouen qu'elle a été adressée.

Ainsi, d'une part, le Ministre déclare que toute opération de redressement prévue par un plan général d'alignement ne peut être réalisée que par l'*unique moyen légal*, qui est l'expropriation.

D'autre part, la Ville de Rouen espère procéder à cette opération de redressement par un moyen autre que le moyen légal : ce moyen est donc illégal ; il consiste dans l'adop-

tion d'un nouveau plan de redressement et d'alignement, par l'application iniquement et abusivement étendue de la servitude d'alignement.

La Société des Architectes prie l'Administration préfectorale de ne pas se prêter à cet abus, condamné d'avance par le Ministre. Elle lui demande, en conséquence, de ne pas donner son approbation à la délibération du Conseil municipal de Rouen, relative au nouvel alignement proposé pour la rue Saint-Romain.

La même délibération, visant la même servitude d'alignement, pour la maison frappée sur une grande profondeur pour le redressement de la rue, est de même contraire à la décision et à la jurisprudence constante du Ministre de l'Intérieur et du Conseil d'Etat ; elle doit donc être également annulée.

L'usage abusif que fait la Ville de Rouen, dans la circonstance, en ce qui concerne la servitude d'alignement sur grande profondeur, n'en est pas moins instructif : il réduit à néant le bruit que font courir ses agents, et d'après lequel elle n'exciperait pas du nouvel alignement pour empêcher les réparations ! Nous voyons, au contraire, que dans la rue Saint-Romain même, la Ville invoque la servitude d'alignement pour demander la démolition d'un immeuble frappé de reculement sur une grande profondeur.

Tant il est vrai que la fortune privée ou publique ne doit pas être laissée à la merci d'interprétations abusives ; tel est le motif pour lequel la Société des Architectes demande que le nouveau tracé d'alignement ne soit pas approuvé par l'Administration préfectorale.

En résumé :

1° Toute décision de l'Administration, base et point de départ d'une opération illégale, est elle-même illégale et doit être annulée par l'Autorité supérieure ;

2° La décision du Conseil municipal de Rouen, en date du 6 avril 1900, est la base et le point de départ d'une opération de *redressement* de la rue Saint-Romain à l'aide d'un nouveau plan d'alignement, sans accord amiable et sans expropriation ; cette opération est, dans ces conditions, illégale (décision ministérielle précitée du 17 décembre 1894) ;

3° Cette décision municipale doit être annulée par l'Autorité supérieure ; dans l'espèce, l'Autorité préfectorale.

Pour la Société des Architectes de la Seine-Inférieure,

Le Président,

BARRE.

Dans la séance municipale du 21 avril 1900, le Maire a admis « qu'en raison de l'emprise plus considérable que celle prévue au plan de 1839, l'arrêté préfectoral à intervenir dégrèvera, sans doute, les » immeubles dont il s'agit de la servitude d'alignement ».

On voit que la Municipalité reconnaît elle-même la fragilité de sa délibération et la nécessité d'y apporter, si elle est approuvée, des modifications fondamentales.

Pour les raisons exposées plus haut par la *Société des Architectes de la Seine-Inférieure*, raisons d'équité et d'esthétique, sur lesquelles aujourd'hui tout le monde paraît d'accord, il est indispensable que *tous les immeubles* de la rue, *sans exception*, soient dégrevés de la servitude d'alignement. Ce qui implique la possibilité, non-seulement de les réparer, mais aussi — à moins d'accord avec la Municipalité — de les reconstruire sur leur emplacement même, d'après la jurisprudence actuelle du Ministre de l'Intérieur et du Conseil d'Etat.

L. R.

Le 15 mai, nous adressions l'appel suivant aux défenseurs de la vieille maison :

Rouen, le 15 mai 1900.

M

La protestation, à laquelle vous avez bien voulu vous associer, contre la démolition de la vieille maison de la rue Saint-Romain, paraît avoir atteint le but que se proposaient les Amis des Monuments Rouennais.

Les Pouvoirs publics se sont émus de cet immense mouvement de protestation, et nous espérons maintenant arriver à sauver le vieux logis de la pioche des démolisseurs.

Comme il est probable que l'Etat laissera à notre charge les frais de consolidation ; comme il est certain, d'autre part, que la Municipalité ne viendra pas au secours d'un immeuble dont elle désirait la destruction, nous nous sommes préoccupés de réunir les fonds nécessaires.

Sans avoir de devis exact, on peut estimer que la dépense atteindra une quinzaine de mille francs. Nous vous soumettons la première liste d'adhésions à cette œuvre intéressante, et nous espérons que vous voudrez bien vous joindre à nous en nous promettant une somme aussi minime qu'elle soit.

Dans le cas où les souscriptions dépasseraient la somme nécessaire, nous les réduirions proportionnellement à l'excédent souscrit.

Et, si nous pouvions être autorisés à tirer parti de l'immeuble, nous en consacrerions les revenus à rembourser, au moins en partie, les sommes qui nous seraient confiées.

En tout cas, les adhérents seraient groupés sous une forme légale, et les fonds ne seraient appelés qu'après entente définitive avec l'Etat, propriétaire du vieux logis que nous voulons sauver.

Dans l'espoir que vous nous aiderez à accomplir la tâche que nous avons entreprise, nous vous prions, M , d'agréer l'assurance de notre parfaite considération.

Henry ALLAIS, Dr BRUNON, Dr COUTAN,
Louis DEGLATIGNY, Eugène FAUQUET, Aug. FLEURY,
Gaston LE BRETON, Lucien LEFORT,
René MARTIN, RUEL, WILHELM.

Enfin, le 28 juin, nous commençons les démarches auprès de M. le Ministre de l'Intérieur et des Cultes, auquel nous adressions la lettre suivante :

Rouen, le 28 juin 1900.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Nous avons l'honneur de vous informer que nous sommes en instance auprès de la Préfecture pour obtenir que la vieille maison de la rue Saint-Romain, dont nous demandons la conservation, soit relevée de la servitude d'alignement.

Tout nous fait supposer que nos projets ne rencontreront plus d'opposition ni à la Préfecture, ni à la Mairie.

En même temps, nous avons fait appel à tous ceux qui s'intéressent à la conservation du vieux logis, pour réunir les fonds nécessaires aux travaux les plus urgents.

Cette souscription débute bien et atteint déjà une somme importante.

Le moment nous semble venu de vous demander l'autorisation de pénétrer dans l'immeuble, afin de préparer le devis des travaux que nécessitera sa restauration, travaux qu'il est indispensable d'entreprendre, au moins en partie, avant l'hiver.

Il reste bien convenu que le devis sera régulièrement soumis à votre approbation et qu'aucun travail ne sera entrepris sans que nous soyons en parfaite entente avec votre Ministère.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de nos sentiments respectueux.

Pour la Société des Amis des Monuments Rouennais :

Le Président,

L. DEGLATIGNY.

Au mois d'août, notre dévoué Collègue, M. Ruel, architecte, voulut bien se charger d'organiser une exposition de tableaux, dessins, gravures et autres documents concernant la rue Saint-Romain.

La *Société Industrielle* mit gracieusement à notre disposition les belles salles du Bureau des Finances, et nous n'eûmes qu'à faire appel aux nombreux collectionneurs de notre ville pour réunir plus de deux cents numéros.

Cette exposition eut un vif succès et montra au grand public pour quelles raisons nous tenons à conserver ce coin vénérable du Vieux Rouen.

A la même époque, la Municipalité reçut à Rouen les membres du Congrès d'Art public qui venait de se tenir à Paris.

Les invités de la Ville, guidés par un certain nombre de Conseillers municipaux, ne manquèrent pas de visiter la rue Saint-Romain; une véritable consultation eut lieu en plein air sur l'opportunité des modifications proposées par la Municipalité et combattues par notre Société.

Le résultat de cette consultation inattendue, à laquelle la compétence exceptionnelle des invités donnait une grande valeur, fut une nouvelle condamnation des projets municipaux.

M. André Hallays a rendu compte de cette visite dans le *Journal des Débats* du 24 août, et nous croyons intéressant de reproduire la partie de son article qui concerne la rue Saint-Romain :

EN FLANANT

UNE PROMENADE A ROUEN

La Municipalité de Rouen, dont les délégués avaient assisté aux séances du Congrès de l'Art public réuni à Paris, invita les Membres de ce Congrès à venir visiter leur ville. Cette excursion fut un charmant épilogue aux controverses, communications et discours que j'ai rapportés à cette place.

Je ne sais point de ville de France où se posent avec plus de clarté les problèmes sur lesquels les zélés congressistes avaient discuté une semaine durant. Aucune n'est plus riche en monuments des siècles, de tous les siècles passés : la Cathédrale et Saint-Ouen racontent avec une prodigieuse éloquence l'histoire de l'art français du treizième au seizième siècle ; le Palais-de-Justice, Saint-Maclou, le Bureau des Finances sont des chefs-d'œuvre de notre Renaissance ; les nobles et symétriques façades d'un grand nombre de vieux hôtels datent du siècle de Louis XIV ; et ce sont d'admirables échantillons de l'art du dix-huitième siècle que les confessionnaux de Saint-Maclou, la fontaine de la rue des Vergetiers, les grilles de Saint-Ouen, l'hôtel des Sociétés savantes, etc.

Aucune ville n'est à ce point évocatrice de souvenirs et de beauté. Mais, en même temps, Rouen est une cité florissante et moderne, très moderne ; dans son désir de se moderniser toujours davantage, il a, depuis trente années, multiplié sur son sol les ruines et les sacrilèges.

Ruines et sacrilèges étaient-ils tous inéluctables ? N'aurait-on pas pu trouver des accommodements et traiter avec moins de dédain la plainte des artistes et des archéologues ? La réponse n'est pas douteuse, si l'on compare le plan de la ville d'aujourd'hui au plan de la ville d'autrefois.

Nos doléances, je le sais, ne serviront de rien ; elles ne relèveront pas une seule des façades jetées à bas, pas un seul des pignons démolis pour sacrifier à l'alignement ; elles ne corrigeront pas la fâcheuse laideur des voies désespérément droites que l'on a percées sur l'emplacement des vieux quartiers tortueux et charmants. Mais, comme l'on médite encore des démolitions, des restaurations et des embellissements, le meilleur moyen de prévenir ces nouveaux méfaits, c'est de montrer encore et toujours la sottise de ceux qui ont été déjà commis.

A vrai dire, le péril est aujourd'hui un peu moindre. La Municipalité de Rouen semble moins insensible que par le passé aux considérations artistiques. Elle a des hésitations et des timidités qui sont de bon augure. Elle a envoyé à Paris, à l'Exposition de l'Art public, une collection de photographies classées avec goût et méthode ; elle-même ne saurait se soustraire à l'enseignement que donne à tous le parallèle saisissant ainsi établi entre la cité d'autrefois et la cité de maintenant. Elle a fait, aux congressistes, un accueil si courtois et si gracieux, que son amabilité même l'engage ; on ne peut pas dédaigner les idées d'hommes auxquels on a témoigné tant d'égards et offert un aussi bon déjeuner. D'ailleurs, elle a créé une sorte de Comité consultatif des Beaux-Arts, dont elle prend l'avis sur toutes les transformations nouvelles. Enfin, il s'est fondé une Société des

Amis des Monuments Rouennais qui poursuit avec zèle une tâche toute pareille à celle qu'a entreprise à Paris la Société des Amis des Monuments Parisiens ». Hélas ! la Municipalité et la Société des Amis des Monuments Rouennais ne sont pas toujours d'accord ; nous le verrons tout à l'heure.

*
* *

Vous n'êtes point sans avoir entendu parler de la question de la maison de la rue Saint-Romain. A diverses reprises déjà, la Société des Amis des Monuments Rouennais a tenté d'intéresser le public à la conservation de cette maison, dont la Municipalité exige la disparition. Naturellement on nous a conduits rue Saint-Romain, et là, j'ai écouté les arguments des Rouennais qui veulent démolir, et ceux des Rouennais qui veulent conserver. Je vais les résumer de mon mieux.

Plaidoyer de la Municipalité : « Il s'agit d'une vieille bicoque qui ne présente aucun intérêt historique ou artistique. Sa vétusté est son seul titre à l'attention des passants. Elle menace de s'effondrer et constitue un danger pour la sûreté publique. D'ailleurs son pignon, qui avance au-delà de l'alignement de la rue, gêne la circulation. Si on veut l'étayer, les étais devront être placés dans la rue déjà trop étroite... Enfin, cette maison doit disparaître, parce que les maisons voisines, accrochées comme elle aux flancs de la Cathédrale, doivent disparaître à brève échéance. Nous voulons dégager la Cathédrale et créer un square à la place de ces maisons. »

Plaidoyer des Amis des Monuments Rouennais : « La rue Saint-Romain est la seule rue de Rouen qui ait conservé presque intacte sa physionomie du moyen âge. Dans son état actuel, elle est encore pleine de souvenirs. A côté de la vieille maison en question se trouve le premier bâtiment où fut créée l'ancienne Maîtrise. Plus loin, c'est la demeure donnée par le chanoine Cappel pour y installer plus tard, au x^v^e siècle, cette même Maîtrise, qui y demeura jusqu'à la Révolution. Au coin de la rue de la Croix-de-Fer, se trouve la maison qui renfermait la belle cheminée et le plafond de la Renaissance du Musée de Cluny. Plus avant dans la rue, c'est l'ancien hôtel de la *Coupe*, appartenant autrefois à l'Espagnol de Chalon, l'ami de Corneille, auquel il conseillait d'écrire *le Cid*. Enfin, à deux pas de là, c'est l'Officialité et cette chapelle des Ordres, où fut rendue la sentence définitive de mort contre Jeanne d'Arc. Tous ces souvenirs revivent dans la rue Saint-Romain, et cette maison, dont nous demandons la conservation, est, elle-même, un spécimen de ces logis avec pignon sur rue que l'on construisait à l'époque de notre grande héroïne.

» Cette maison pourra être très facilement consolidée, non pas en plaçant des étais extérieurs, mais en reliant sa charpente intérieure par des liens de fer. D'ailleurs, il n'est point vrai que son pignon gêne la circulation, puisque, vis-à-vis, la rue Saint-Romain forme un renforcement, et qu'elle n'est nulle part plus large qu'en cet endroit ¹.

1. On trouvera ces arguments — je les ai transcrits presque littéralement — dans une lettre adressée au Maire de Rouen par M. Gaston Le Breton, au nom de la Société des Amis des Monuments Rouennais, le 17 novembre 1897. Cette lettre a été publiée dans une brochure intitulée : *Pour la maison du quinzième siècle de la rue Saint-Romain*, où les Amis des Monuments Rouennais ont reproduit tout le « dossier administratif » de l'affaire. Cette brochure n'intéressera pas seulement ceux qui se soucient de l'esthétique des villes, elle ouvre aux profanes des horizons terrifiants sur les complexités de l'Administration française.

Voilà trois années que cette discussion est engagée. Le sort de la maison de la rue Saint-Romain est agité par le Conseil municipal de Rouen, par la Direction des Cultes, par la Préfecture de la Seine-Inférieure, par le Comité des Inspecteurs généraux des édifices diocésains et paroissiaux. La Municipalité a déjà voté la démolition. Mais on a conservé l'espoir de la faire revenir sur sa décision, et les Amis des Monuments Rouennais s'occupent activement de trouver les sommes nécessaires pour réparer et conserver la vieille maison,

S'il n'y avait en toute cette affaire qu'une simple question de voirie, j' imagine que tout le monde serait vite d'accord et qu'on trouverait aisément un moyen de consolider le vieux pignon chancelant. Le « commerce » de la rue Saint-Romain cesserait bientôt de pétitionner en faveur de la démolition, car les Rouennais ne sont point gens à négliger les bénéfices que leur apportent les touristes venus des cinq parties du monde pour admirer leurs monuments ; ils savent bien que ce coin de la rue Saint-Romain, d'un pittoresque si charmant, ravit d'aise tous les voyageurs, et que, si la circulation — d'ailleurs peu active de la rue Saint-Romain, — y est parfois gênée, c'est par l'affluence des aquarellistes et des photographes. Mais, au fond, il ne s'agit pas de la bicoque du quinzième siècle ; il s'agit du dégagement de la Cathédrale. Et le dégagement de la Cathédrale paraît à un grand nombre de personnes, qui se piquent d'avoir du goût, une entreprise éminemment esthétique. Telle est bien l'arrière-pensée du Conseil municipal de Rouen, car celui-ci a très sérieusement proposé aux Amis des Monuments Rouennais de démolir pièce par pièce la maison de la rue Saint-Romain pour la réédifier dans quelque autre partie de la ville !

Ils rêvent donc de faire place nette tout autour de la vieille église ; on en déblayera et on en nettoiera les abords ; on y dessinera un joli square dont les parterres seront décorés de Rouennais illustres, coulés en bronze ; peu à peu, on jettera par terre les antiques maisons qui borderont encore ce moderne jardin, et on les remplacera par de beaux immeubles tout pareils à celui qu'une Compagnie d'assurances vient de bâtir sur la place Notre-Dame. Et ils auront ainsi une cathédrale, bien restaurée, bien rafistolée, perdue au milieu d'un vaste espace, comme un bibelot de prix, tout seul dans sa vitrine, au milieu d'une salle de musée.

On pouvait espérer que l'exemple désastreux donné par les Parisiens, qui, après avoir créé un steppe devant la façade Notre-Dame, ont écrasé l'abside de l'église par le voisinage d'immeubles à cinq étages, serait une leçon pour les autres villes de France. Bien loin de là, tout le monde s'ingénie à suivre cet exemple. Et, reconnaissons-le, là-dessus, les Municipalités sont souvent d'accord avec le mauvais goût du public.

Que l'on dégage un monument, lorsque des constructions non prévues par ceux qui l'ont élevé sont venues ensuite masquer les façades conçues pour être vues de loin, que l'on restitue de longues perspectives quand elles ont été voulues par les architectes, c'est fort bien. Que l'on évite de construire sur des places qui ont été réservées pour être comme le prolongement d'un édifice, c'est encore mieux. Construire une gare sur l'esplanade des Invalides est une lourde faute. Elever la Galerie des Machines devant l'Ecole militaire est proprement de l'aberration. Et il faudrait bénir ceux qui démoliraient et la gare et la galerie !

Mais ni les mœurs, ni l'esthétique du moyen âge n'ont de rapport avec les mœurs et

Pesthétique des temps modernes, depuis la Renaissance. La magnificence d'un palais du xvi^e ou du xvii^e siècle est dans le large développement de ses façades ; pour qu'elle frappe notre regard, il faut que nous soyons séparés du monument par de vastes cours ou de larges places. Au contraire, la beauté d'une église gothique est dans la hauteur de ses lignes, et le spectacle des maisons basses, qui sont comme accroupies au pied de la Cathédrale, nous fait mieux goûter l'élégance des tours et la sveltesse des flèches. Isoler un édifice religieux du moyen âge, c'est le diminuer, c'est aller contre la pensée et contre le vœu de ceux qui l'ont construit ; car ils savaient très bien que la ville allait accrocher ses échoppes, ses masures et ses tavernes aux murailles de leur église, et leur art se conformait à la vie de leur temps.

Il y aurait donc une double précaution à prendre pour ne point trop altérer la physionomie d'une Cathédrale gothique dans une ville moderne : ne jamais ouvrir de grandes places et ne jamais bâtir de maisons à six étages dans son voisinage. C'est tout justement le contraire que s'apprête à faire la Ville de Rouen.

Voilà pourquoi il est très intéressant de savoir si la maison de la rue Saint-Romain sera démolie ou conservée. En elle-même, cette vieille façade est un débris curieux et pittoresque, rien de plus. Mais, en maintenant intact ce coin du Vieux Rouen, on proteste contre une des pires manies de l'édilité moderne et on sauve, peut-être, en même temps que les poutres vermoulues de ce pauvre logis du xv^e siècle, la beauté d'un des grands chefs-d'œuvre de l'art français.

ANDRÉ HALLAYS.

Le 3 octobre 1900, nouvelle lettre à M. le Ministre de l'Intérieur et des Cultes :

Rouen, le 3 octobre 1900.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je prends la respectueuse liberté de vous rappeler la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 28 juin dernier, lettre restée sans réponse et dont vous trouverez ci-joint la copie.

Par cette lettre, je vous informais que notre Association était en instance auprès de la Préfecture pour obtenir que la vieille maison de la rue Saint-Romain, dont elle réclame la conservation, fût relevée de la servitude d'alignement. Les intentions de l'Autorité nous paraissant désormais favorables, je vous demandais de vouloir bien accorder à notre Société l'autorisation de pénétrer dans l'immeuble, afin de nous rendre compte de sa situation exacte et pouvoir préparer ainsi le devis des travaux nécessaires à sa restauration.

C'est cette demande que je viens réitérer avec instance près de vous, Monsieur le Ministre, l'état de délabrement du vieux logis réclamant une prompte et définitive solution. Prolonger plus longtemps le *statu quo* serait créer un danger public et engager de regrettables responsabilités.

Nous sommes d'autant mieux en mesure de commencer les premiers travaux, que les concours privés auxquels nous avons fait appel nous ont permis de réunir plus de cinq mille francs. Toutes les bonnes volontés nous sont d'ailleurs acquises, et un énergique mouvement de l'opinion publique s'est dessiné en faveur de l'œuvre que nous poursuivons.

Dans l'espoir d'une réponse favorable, je vous prie, Monsieur le Ministre, d'agréer l'assurance de nos sentiments respectueux.

Le Président de la Société,

L. DEGLATIGNY.

Le Ministère n'ayant répondu ni à cette lettre, ni à celle du 28 juin, nous nous décidâmes à mettre à profit le concours qu'avait bien voulu nous promettre M. R. Waddington, Sénateur de la Seine-Inférieure, un des premiers signataires de nos protestations, et à demander une entrevue à M. Dumay, Directeur des Cultes, dont dépendait le sort de la maison.

Cette entrevue eut lieu le 19 novembre.

M. L. Lefort, Architecte départemental, dont le concours nous a été précieux dans cette longue campagne, voulut bien se joindre à M. Waddington et à nous.

L'accueil fut meilleur que nous n'osions l'espérer. Sans abandonner en principe les projets de démolition, M. Dumay voulut bien reconnaître que, pour de multiples raisons, la démolition n'était pas urgente, et il promit d'autoriser les travaux les plus pressants, pourvu qu'ils fussent exécutés sous la responsabilité de notre Société et aux frais des admirateurs de la rue Saint-Romain.

Nous pûmes enfin, quelques jours plus tard, pénétrer dans l'immeuble et le visiter en détail; puis, nous obtînmes sans difficulté l'autorisation de nettoyer l'intérieur, de réparer la toiture et de fermer les ouvertures qui, depuis plus de trois ans, laissaient pénétrer librement pluies et neiges.

Ces travaux furent entrepris dans les derniers jours de décembre.

Nous nous occupons maintenant de l'étude des travaux de consolidation proprement dits, qui doivent faire l'objet d'une autorisation spéciale.

Notre Collègue, M. L. Lefort, avec son dévouement habituel, a bien voulu se charger de toutes les études et de la surveillance des travaux. Nous tenons à lui en témoigner ici toute notre reconnaissance.

Le 30 novembre, le Conseil municipal eut encore à s'occuper du vieux logis. Voici dans quelles conditions, d'après le *Bulletin municipal* :

M. LERÉFAIT, au nom de la deuxième Commission, donne lecture du rapport suivant :

Messieurs,

Dans sa séance du 2 février 1900, le Conseil municipal, sur un rapport motivé présenté au nom de ses première et deuxième Commissions, a voté à l'unanimité la suppression à bref délai de l'îlot de maisons ruinées situées entre la Cour d'Albane et la rue Saint-Romain; les maisons appartiennent à l'Etat, qui les a acquises en vertu du décret du 30 juillet 1861 déclarant d'utilité publique le dégagement de la Cathédrale, et le Ministère des Cultes en avait déjà ordonné la démolition.

Dans sa séance du 30 mars 1900, le Conseil municipal a, toujours à l'unanimité, confirmé implicitement ce vote, en maintenant une modification partielle de l'alignement de la rue Saint-Romain soumise à l'enquête réglementaire, et pour laquelle le Commissaire-Enquêteur avait émis un avis favorable, sous la condition que toutes ces vieilles maisons seraient abattues.

La *Société des Amis des Monuments Rouennais*, qui a pris une de ces bâtisses sous sa haute protection, ayant ainsi échoué près du Conseil municipal, s'adressa au Conseil général dans l'espoir de soulever un conflit à la faveur duquel elle pourrait sauver l'objet de sa prédilection. Le Conseil général de la Seine-Inférieure, dans sa séance du 26 avril 1900, a repoussé la demande de la Société.

Celle-ci, qui avait déjà obtenu du Ministère des Cultes un sursis à la démolition, a demandé qu'un délégué du Ministère des Beaux-Arts fût envoyé spécialement à Rouen pour étudier la question sur place. Le délégué est venu; mais nous n'avons pas eu connaissance de son rapport.

Aujourd'hui, le Conseil municipal se trouve saisi par M. le Préfet de la Seine-Inférieure d'une dépêche de M. le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes, demandant des renseignements sur la situation de cette vieille maison par rapport aux règlements de voirie. La dépêche ministérielle a soin de rappeler la jurisprudence actuellement en vigueur sur les alignements.

D'après cette jurisprudence, la vieille maison étant atteinte sur une grande profondeur par l'alignement approuvé, se trouve exempte de la servitude de voirie. Nous devons le constater, mais en observant que la même jurisprudence autoriserait la Ville à exproprier cette maison pour l'élargissement de la rue Saint-Romain, si l'Etat ne l'avait lui-même acquise pour la démolir.

Voici, sommairement résumés, les motifs qui ont décidé le Conseil municipal à accepter la suppression de la maison dont il s'agit :

1° Pour l'aspect artistique de la ville, il est nécessaire que l'isolement de la Cathédrale, entrepris depuis près de quarante ans, soit achevé;

2° Les exigences toujours croissantes de la circulation publique demandent que la vieille maison disparaisse, car elle constitue par sa saillie considérable un obstacle fort gênant dans une rue qui, par sa situation topographique, est nécessairement le siège d'une circulation active, récemment augmentée par l'ouverture du passage de la Chambre des Comptes;

3° L'hygiène urbaine exige aussi la suppression de cette maison qui forme un large écran empêchant la pénétration de la lumière du soleil et la libre circulation de l'air dans une rue étroite, sombre, humide et très insalubre.

Ces motifs, qui ont décidé le Conseil municipal à accéder unanimement à la démolition proposée par l'Etat, ainsi que les objections formulées par les promoteurs du maintien de la vieille maison, ont été discutés à fond dans le rapport présenté au Conseil municipal dans la séance du 2 février 1900.

Nous devons ajouter que ces desiderata seraient également satisfaits par la translation de la vieille maison sur un autre terrain ; cette solution permettrait de la conserver à l'admiration de ceux qui insistent pour lui attribuer quelque valeur architecturale ou archéologique.

Sur quoi statuant,

Le Conseil municipal persiste dans son opinion précédemment émise, basée sur les intérêts réunis de l'art, de la circulation urbaine et de la salubrité publique ; mais, estimant que, d'après la jurisprudence actuelle, la maison dont s'agit peut se trouver non soumise aux effets de la servitude d'alignement, laisse l'Etat, propriétaire de la dite maison acquise par lui en vertu du décret du 30 juillet 1861 déclarant d'utilité publique l'isolement de la Cathédrale, juge de la solution équitable à donner à la question.

Expédition de la présente sera transmise à l'Autorité supérieure.

Le rapport, sous lequel on sent trop percer la mauvaise humeur, reconnaît en somme que les protestations formulées à propos de la question d'alignement étaient justifiées.

Il y aurait bien eu quelques rectifications à faire à ce rapport, mais nous n'avons pas jugé à propos de le faire publiquement, puisqu'en résumé il nous donnait entière satisfaction, en nous laissant régler la question avec l'Etat, sans que le Conseil municipal eût à intervenir.

Il importe, toutefois, de rapprocher du second paragraphe de ce rapport les termes exacts de la demande faite au Conseil général par la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, et la délibération même du Conseil général en date du 25 avril. Nous avons publié ces deux documents intégralement ; ils répondent suffisamment au Rapporteur municipal sur ce point particulier.

Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve ; mais la question a fait un grand pas. L'Etat, la Préfecture, l'Archevêché, la Municipalité elle-même ne s'opposent plus à nos projets, et nous comptons que le concours des amis de notre vieille Cité ne nous fera pas défaut pour mener à bonne fin notre entreprise.

Il faut assurer la conservation de la vieille maison, et en même temps préserver l'aspect pittoresque de la rue tout entière.

C'est la double tâche à laquelle la Société ne faillira pas.

Rouen, janvier 1901.

LOUIS DEGLATIGNY.

LISTE DES SOUSCRIPTIONS

A FIN JANVIER 1901

MM.		MM.	
ADELINÉ (Jules), Rouen.	25 f.	DUTUIT (A.), Rouen	1.000 f.
AUGÉ DE LASSUS, Paris.	5	DUVEAU (E.), Rouen	40
ALLAIS (H.), Rouen	50	FAUQUET (Ernest), Moulineaux	100
ALLARD (P.), Rouen.	20	FAUQUET (Eugène), Rouen	100
ANSELIN (P.), Elbeuf	20	FLEURY (A.), Rouen	20
ANONYME, Rouen	5	FABULET (Louis), Rouen	10
AUBÉ (R.), Rouen.	10	GADEAU DE KERVILLE (Henri), Rouen.	20
BALLAY (Docteur), Rouen	30	GEOFFROY et RIVETTE, Rouen. . . .	20
BEAUNIS (Docteur), Nancy	10	GEISPIITZ (H.), Rouen	10
BELLON (E.), Rouen.	50	GUILLOUX (A.).	10
BÉNARD (R.), Rouen.	10	HALLAYS (André), Paris	20
BERGER et Cie, Rouen	20	HARLÉ (A.), Rouen.	20
BONET (E.), Rouen	50	HÉRON, Rouen	10
BONET (F.), Rouen	20	HEUZÉ (Gustave), Rouen	30
BOUCHER (Docteur), Rouen.	20	HUE (Docteur François), Rouen	20
BOUCHOR (J.-F.), Freneuse	20	HUE (Docteur Jude), Rouen.	5
BOUQUET, Rouen	10	ISABELLE, Rouen	10
BRUNET-DEBAINES, Toulon :		JANET (E.), Rouen	50
Première souscription.	25	KEITTINGER (M.), Rouen.	20
Deuxième souscription	25	LAMAIN, Rouen.	5
BRUNON (P.), Marseille :		LAIR (A.), Rouen	5
Première souscription	100	LANGÉE (G.), Paris.	5
Deuxième souscription	100	LE BER (Raoul), château d'Hougerville. .	50
BRUNON (Docteur R.), Rouen	200	LE BRETON (G.), Rouen	500
CARDIN (A.-G.) fils, Rouen.	10	LECAPLAIN, Rouen.	10
COLLETTE (Abbé), Rouen	10	LECERF (J.), Rouen.	20
COLLETTE (C.), Rouen.	10	LECHALAS (G.), Rouen	20
COUTANT (Docteur), Rouen	25	LEFORT (Lucien), Rouen	100
COUTIL (L.), aux Andelys	20	LEGRIP (E.), Rouen.	50
DASSIER (A.), Rouen.	5	LEMARCHAND (Maurice), Rouen. . . .	50
DAVEY (Mme R.), Rouen.	20	LEMEILLEUR (G.), Paris	10
DAVIEL (Alfred), Rouen.	10	LE PICARD (Albert), Rouen	20
DE BEAUREPAIRE, Rouen.	25	LE PICARD (Jules)	10
DE CZERNICHOWSKI (Pol), Paris.	10	LESEIGNEUR (Paul), Rouen	10
DE GLANVILLE, Rouen.	30	LESSENS (Mme E.), Rouen	20
DEGLATIGNY (Louis), Rouen	500	LEUDET (Mme E.), Piencourt	50
DE ROTHIACOB, Rouen.	20	LE VERDIER (Mlle), Rouen.	20
DESCANDE (A.), Rouen.	20	LÉVY (Gaston), Rouen	10
DESMONTS, Rouen	50	LOUVET-RENAUX, Rouen	50
DE VESLY (L.), Rouen	10	MAIGNAN (Albert), Paris	20
DUBOIS (Ernest), Paris	25	MALOT (Hector), Fontenay-sous-Bois. .	50
DUBOSC (Georges), Rouen	20	MANCHON (Achille), Rouen	5
DUPRÉ (A.), Rouen	10	MANCHON (Ernest), Rouen	20
DUTHIL, Rouen	25	MANCHON (Georges), Rouen	25

MM.

MARAIS (Octave), Rouen.	50 f.
MARC (M ^{me} Emilie), Rouen.	10
MARROU (Ferdinand), Rouen	20
MARTIN (E.), Moulineaux	10
MARTIN (René), Rouen	50
MAUROUARD, Paris.	10
MOISE (G.), Rouen	10
MOREAU (Georges), Paris	10
NIBELLE (M.), Rouen	10
NICOLLE (Marcel), Paris.	20
NIEL (E.), Rouen.	20
PAILLARD-FERNEL (G.), Rouen	15
PELAY (E.), Rouen	50
PERCEPIED (Docteur), Rouen	20
PIQUET (Paul), Paris.	10
PISSARRO, Paris	50
POUSSARD, Rouen	50
RHONÉ, Paris.	5
RONCERO Y MARTINEZ (A.), Rouen.	20
RUEL (G.), Rouen.	100
SAINT, Rouen.	10
SANSON (M ^{me} A.), Boisguillaume	100
SARDOU (Victorien), Paris	100

MM.

SCHNEIDER (Emile), Rouen.	20 f.
SENILH (P.), Rouen	5
SOLDI (Emile), Paris.	5
SPALIKOWSKI (Docteur), Petit-Couronne.	5
SOCIÉTÉ DES AMIS DES MONUMENTS	
ROUENNAIS, Rouen	500
TATTEGRAIN, Paris.	20
TOUTAIN (A.), Rouen	50
TURPIN (H.), Rouen.	50
VACHON (Marius), Paris.	20
VALIN (L.), Rouen	20
VERPILLOT (A.), Rouen	20
VILLETTE (E.) père et fils, Déville.	50
VILLETTE (I.), Rouen	5
VILLETTE (S.), Rouen	50
WADDINGTON (A.), Rouen	10
WALLON (H.), Rouen	20
WILHELM (H.), Rouen :	
Première souscription.	10
Deuxième souscription	21
WITZ (A.), Rouen.	100
YVER (G.), Rouen.	10





L'ÉTUDE

PEINTURE DÉCORATIVE DE PAUL BAUDOUÏN

(PETIT LYCÉE DE JOYEUSE)



LES PEINTURES MURALES

DU LYCÉE

Tandis que la sculpture se détachait des murailles, où, en gigantesques figures, les Pharaons divinisés veillaient sur les portes des hypogées et que les télamons colossaux soutenaient l'entablement des temples, la peinture, demeurée fidèle à sa mission primitive, continuait à décorer les parois des chambres sépulcrales et les cellæ des sanctuaires.

C'est par le concours qu'elle a prêté à l'architecture que la peinture a bravé les injures du temps. Que resterait-il des peintures de la Grèce et de Rome, de ces tableaux fameux portés dans les triomphes des généraux vainqueurs, si les murailles de Pompéi n'en avaient conservé les copies ?

Qui nous aurait fait connaître la palette des Egyptiens, si nous ne trouvions tracées par le pinceau, sur les murs des temples, la vie et les mœurs du peuple des Pharaons ?...

Aussi, un ancien directeur des Beaux-Arts, un artiste et un penseur, le marquis de Chennevières, voulut-il, il y a vingt-cinq ans déjà, ramener la peinture française dans la voie du grand art, et conçut-il le projet de décorer le Panthéon de Paris.

Le monument de Soufflot se prêtait admirablement à ce dessein, car ses murailles offraient de larges surfaces sur lesquelles pouvait s'exercer le talent des artistes.

La tâche fut partagée entre les plus éminents : Baudry, Blanc, Cabanel, J.-P. Laurens, Puvis de Chavannes, etc... A ce dernier fut confié le soin de retracer la vie de sainte Geneviève. Il s'acquitta de cette tâche avec la maîtrise qui lui était coutumière, et, lorsque l'œuvre de l'artiste put être

admirée du public, la presse fut unanime à la louer. Dès ce jour, non-seulement une révolution s'était accomplie dans l'art français, mais une véritable rénovation de la peinture murale en était sortie. Puvis de Chavannes faisait école, et c'est à un de ses plus habiles élèves, M. Paul Baudouin, que la Ville de Rouen allait confier désormais la décoration de ses monuments ¹.

Lors donc que le projet d'embellir de peintures les nouveaux bâtiments du Lycée Corneille fut adopté, le nom de Paul Baudouin s'imposa.

Cependant, il fut décidé que l'excellent peintre Philippe Zacharie, depuis longtemps professeur dans l'établissement, serait également chargé d'exercer son talent sur les murailles universitaires.

A Paul Baudouin, on attribua la décoration du *Porche de Joyeuse*, et Ph. Zacharie fut chargé de remplacer le plafond du *Parloir*.

La presse locale a décrit et critiqué, à son heure, l'œuvre des deux artistes ². Cependant, il a semblé que la *Société des Amis des Monuments Rouennais* ne pouvait laisser passer inaperçue une manifestation artistique aussi importante, et elle a voulu reproduire, dans son Bulletin, les compositions de Paul Baudouin et donner une description des peintures exécutées. Tel est le but que doit remplir cette courte notice.

LE PORCHE DE JOYEUSE

L'entrée du « Petit Lycée » s'indique par un pavillon formant porche. Une voûte avec arcs doubleaux et formerets couvre le passage central où s'ouvrent la grande porte de la cour et deux baies latérales accédant aux galeries. Ce sont les tympans semi-circulaires couronnant ces portes que Paul Baudouin avait à décorer. Il a choisi, à cet effet, deux sujets bien appropriés : l'*Etude* et la *Récréation*. Au centre, dans la première de ces compositions, le peintre a placé une figure de jeune femme drapée dans un peplum vert clair. Elle se dresse sur une cathédre de marbre en avant d'un buisson de lauriers. Autour d'elle se sont réunis, attentifs et studieux, de petits écoliers.

Quelle science dans l'arrangement et la disposition des groupes!... Ici,

1. On doit à Paul Baudouin : Les panneaux décoratifs du foyer du Théâtre-des-Arts, les peintures de l'escalier de la Bibliothèque, la décoration de la salle du Conseil municipal et les plafonds de la Chambre de Commerce.

2. *Journal de Rouen* des 11 novembre et 10 décembre 1900 ; *Petit-Rouennais*, 11 novembre et 9 décembre ; *Nouvelliste* du 11 novembre.



LA RÉCRÉATION

PEINTURE DÉCORATIVE DE PAUL BAUDOÛIN

(PETIT LYCÉE DE JOYEUSE)

à droite, quelques jeunes garçons poussent vers la figure centrale un tout petit, un *nouveau*, ingénu et étonné de se trouver au collège. Là, un autre garçonnet s'accoude, en une pose méditative, auprès de la chaire de marbre blanc ; d'autres, le livre à la main ou le cartable sur le dos, se sont réunis et écoutent debout, tandis que l'un d'eux, assis sur de gros in-folio, écrit et prend des notes. Un bambin vu de dos et fièrement campé, au premier plan, réunit les différents groupes. Cette composition, d'un ton clair et soutenu, s'enlevant sur un fond violacé et des lauriers aux tons roux, est d'un grand charme.

Autant l'*Etude* présente les caractères du calme et du silence, autant, dans la *Récréation*, l'artiste s'est efforcé de rendre, par le mouvement des lignes, l'agitation et le tumulte des cours pendant les heures chères aux écoliers.

Au centre, la *Récréation*, sous la forme d'une jeune femme au pallium gris, réconcilie deux bambins qui ont eu quelque querelle de jeu. Leur dispute n'a passionné que les partenaires, car les petits camarades n'ont pas interrompu la partie commencée. Un groupe regarde des joueurs de billes ; un autre, formé de futurs rhétoriciens, discute sur l'avenir des sports. Plus loin, les jeux de la « cligne-musette » et du « saut-de-mouton » passionnent les plus turbulents. Les divers groupes de la composition sont réunis par un bambin qui semble dévorer à belles dents la *régence* traditionnelle.

Nous les reconnaissons tous ces petits personnages à la mine éveillée qui, chaque jour, s'agitent et jouent sous les fenêtres de notre salle de dessin. L'artiste a saisi, en des croquis rapides, leurs gestes et leurs jolies frimousses, modifiant seulement, au gré de sa composition, les tons des longues boucles blondes ou des brunes chevelures tondues à la Titus. Néanmoins, leurs mères sont fières de montrer les portraits des bambins, et chaque jour, à l'heure de la sortie, les mêmes dialogues recommencent.

Vous voyez cet enfant ? C'est le jeune Marie-Cardine. Et celui-ci ? C'est Lafond. Et celui-là ? C'est Desfours. Remarquez-vous le joueur de billes ? Eh bien ! c'est Lecoq. C'est encore lui qui saute sur son camarade Cauvin. Et celui qui mange sa tartine ? C'est Ably. Et celui-là en blouse grise ? C'est Manchon. Enfin, voici les deux frères Marrou et le petit Pousset, ainsi dénommé parce qu'il a un frère au grand Lycée ¹.

Dans les deux compositions que nous venons de décrire, Paul Baudouin

1. Nous ne pouvons mentionner tous les noms des élèves qui ont servi de modèles à Paul Baudouin. Cependant, nous croyons devoir ajouter à ceux déjà cités les noms des jeunes Arnal, Grémond, Parent, Verpillot..... sans oublier un des accessoires employés, le cartable de Manger.

a répandu une lumière blonde que les colorations violacées des fonds exalte encore. Elle baigne et enveloppe les figures et s'harmonise fort agréablement avec la tonalité de la pierre et les lignes de l'architecture. D'ailleurs, par une pensée très heureuse, M. Trintzius, architecte du monument, a fait relier les deux panneaux par les frondaisons d'un pommier dont les branches vigoureuses s'échappent de l'oculus de la coupole pour dessiner leurs rameaux, leurs feuilles et leurs fruits sur les parois de la voûte.

Cette décoration, d'un ton sobre et doux, encadre et fait valoir heureusement l'ensemble d'une œuvre picturale des plus remarquables.

LE PARLOIR

Une des salles les plus curieuses du vieux Lycée est le Parloir, auquel on a conservé le nom de *Salle des Actes*, sous lequel elle était désignée lorsque les Jésuites dirigeaient le Collège.

C'est une vaste pièce dont la construction remonte vraisemblablement à l'année 1734, lorsque l'architecte Martinet édifiait les bâtiments scolaires. L'ameublement, qui date de l'époque, se compose d'admirables lambris en chêne sculpté, de bancs et d'une table, chef-d'œuvre d'un de nos huchiers normands. Un plafond peint sur toile complétait le luxe sévère de l'ensemble.

Le temps, qui n'a pu attaquer les boiseries, s'était vengé sur la toile, et de larges déchirures trouaient les allégories dans les parties que la patine avait respectées. Il fallait donc remplacer ce plafond.

C'est à l'habile peintre Ph. Zacharie que fut confié ce travail ardu et gros de difficultés.

Les trois compartiments du plafond ne sont pas d'égales dimensions. Les sommiers ont fléchi, remplaçant par une courbe le plan horizontal; l'éclairage est bi-latéral et frisant; encore est-il donné par des fenêtres ouvrant sur la rue du Maulévrier et sur la cour des cuisines qu'ombrage la chapelle, toutes conditions désavantageuses pour l'artiste. Aussi, la grande préoccupation de Ph. Zacharie fut-elle d'obtenir la lumière et le redressement de la convexité par un effet d'optique, c'est-à-dire en tenant le motif central dans une gamme très claire, presque blanche. L'artiste a résolu en partie le difficile problème.

Les trois sujets choisis sont :

Pour le motif central : *Thalie et Melpomène offrant une double palme au génie de Corneille*;



*L'Histoire, portée sur les ailes du Temps,
inspire l'Eloquence et la Poésie*



*Thalie et Melpomène offrent une double palme
au génie de Corneille*



*Les Sciences descendent du Ciel
à l'appel du Progrès*

PEINTURES DÉCORATIVES DE PHILIPPE ZACHARIE

PLAFOND DE LA SALLE DES ACTES AU LYCÉE CORNEILLE.

Pour les panneaux latéraux : 1^o *L'Histoire*, portée sur les ailes du *Temps*, inspire l'*Eloquence* et la *Poésie* ; 2^o les *Sciences* descendant du ciel à l'appel du *Progrès*.

Voici comment l'artiste les a rendus :

Dans le plafond milieu, le plus lumineux, un Apollon, symbolisant le Génie des Arts, monte un Pégase fougueux et élève sa lyre vers le ciel, où courent des nuages blancs et vaporeux. Près de lui, la *Comédie légère*, tournée de dos, tend son masque de velours noir, tandis que le *Génie tragique*, portant un glaive et des palmes, descend des hauteurs du Parnasse.

Les Belles-Lettres sont symbolisées dans le plafond latéral de droite, où une jeune femme, tenant en main la trompette héroïque, semble portée sur les ailes du *Temps*. A ses côtés se groupent la *Poésie*, portant la lyre, et l'*Eloquence*, drapée en une étoffe violette, écrivant sur des tablettes les fastes de l'Histoire.

Le troisième plafond, consacré aux Sciences, offre des allégories d'un style plus moderne. Un Génie nu montre à la *Mathématique*, que désigne le compas, et à l'*Electricité*, que symbolisent deux femmes portant à chaque main des lampes « Edison », l'avenir de la Science. Au bas de la composition, la *Botanique* dresse une gerbe de plantes et de fleurs dans un geste gracieux.

Chacun de ces panneaux s'encadre de rinceaux dans le style d'Openord, auxquels s'accrochent des guirlandes et des couronnes de fleurs. Toute cette ornementation s'enlève sur un ton d'un blanc-jaune très clair. Des médaillons de Pierre Corneille, de Fontenelle, de Molière et de Pascal, piquent d'une note sombre le contact des rinceaux des panneaux latéraux, tandis que les armoiries de la Normandie et de Rouen jettent dans l'axe du motif central le rouge de leur champ de gueules.

L'œuvre conçue par Ph. Zacharie indique un grand effort dans l'art difficile de la décoration et met de nouveau en évidence les qualités de dessin et de facture de l'artiste. Les figures du *Temps* et de la *Botanique*, notamment, sont d'excellents morceaux de peinture dignes de sa réputation.

*
* *

Une tentative d'art est encore à signaler dans la décoration du Lycée Corneille.

Depuis de longues années, Paul Baudouin avait la hantise de la fresque, de la peinture sur enduit frais, de la *fresco*, telle que l'avaient pratiquée les artistes italiens du Moyen-Âge et de la Renaissance.

Une place vide restait au-dessus de la porte d'entrée de la salle de gymnastique, sur la cour des internes. Exposée au midi, elle parut à l'artiste réunir toutes les conditions requises pour l'expérience qu'il voulait tenter.

Après de nombreux essais faits dans la salle du graphique, non encore aménagée et devenue un laboratoire, l'architecte Trintzius fit dresser un enduit sur l'emplacement choisi. Paul Baudouin se mit à l'œuvre et brossa, en huit heures, avec des couleurs délayées dans un lait de chaux, cette figure de femme assise distribuant des couronnes aux vainqueurs des jeux et de la gymnastique.

Cet essai fait encore honneur à l'artiste rouennais et marquera certainement une nouvelle phase dans l'évolution de son talent.

LÉON DE VESLY,

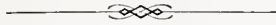
Professeur de dessin graphique au Lycée Corneille.





CHRONIQUE

ARTISTIQUE ET MONUMENTALE



DÉGATS A L'ÉGLISE SAINT-MACLOU

Si l'église Saint-Maclou est, par l'unité de son style, l'harmonie de ses proportions, la grâce et la variété de ses détails, une des plus jolies œuvres gothiques que le passé nous ait léguées, c'est aussi, par sa délicatesse même, une des moins résistantes et des plus exposées à l'action des éléments. Fouillée avec un art exquis, ciselée et découpée à jour comme une dentelle, elle en a, hélas ! toute la fragilité, et les fines membrures de son architecture aérienne, privées de points d'appui suffisants, semblent prêtes à se rompre au premier choc. L'expérience ne l'a que trop démontré au cours des nombreuses variations atmosphériques qui caractérisent si bien notre brumeux climat. Nous en avons eu une nouvelle preuve, au début de l'année écoulée, dans la double bourrasque qui, par un retour singulier, est venue endommager deux fois ce ravissant édifice et détériorer gravement les gracieux caprices de sa façade.

Celle-ci fut éprouvée une première fois, le 15 février dernier, par une brusque tempête qui se manifesta dans la soirée et ne fit, d'ailleurs, que traverser Rouen. Sous l'action combinée du vent et de la foudre, la croix terminale qui surmontait le pignon du grand portail fut arrachée de son piédestal et projetée sur le sol, ainsi que les deux petites fioles en pierre sculptée qui lui servaient d'accompagnement. On sait que ces deux fioles, reliées entre elles par une sorte d'arcature en anse de panier, fixée au pied de la croix, représentaient les Saintes-Huiles dont cette église avait autrefois la garde, en qualité de première paroisse du diocèse. De là son titre envié de *Fille aînée de Monseigneur l'Archevêque*. Quant à la croix, primitivement en pierre, elle avait dû être remplacée, à une époque assez récente, par une croix de fonte, sans doute pour alléger la charge du pignon de support.

En tombant, tout cet ensemble descendit d'abord décapité la statue du Christ debout, qui se dressait au-dessous, puis découronné le gâble élancé qui domine l'arc du portail, en arrachant la statue de saint Maclou fixée à sa pointe, statue haute d'environ deux mètres. Cette chute de matériaux occasionna en outre la rupture d'une gargouille, en même temps

qu'elle brisait, du côté gauche, la plupart des grands crochets qui surmontent les rampants de ce gâble et en accidentent la ligne. Ces crochets anciens, fort intéressants à cause de la variété de leur facture, ont été mis de côté pour servir de modèles en vue d'une future restitution.

Ce premier désastre devait être complété, le 16 mai suivant, lors d'une nouvelle saute de vent moins violente que la précédente, par l'abattage d'une des légères aiguilles pyramidales qui dominent ce même portail. On se souvient qu'une autre de ces aiguilles, faisant pendant à celle-ci, avait déjà été rompue lors de l'ouragan du 13 mai 1893, de ravageuse mémoire; sa reconstruction ne coûta pas moins de 14,000 francs, somme qui s'imposera vraisemblablement pour la réfection de sa jumelle. Ces pyramides, d'une coupe charmante, forment l'accompagnement du réseau de pierre qui surmonte le grand portail et l'encadre d'une façon à la fois si artistique et si gracieuse. Une partie de cette ornementation délicate avait dû être refaite en 1860, par suite de vétusté; mais on employa alors pour ces travaux une pierre friable qui s'est désagrégée rapidement, et dont le manque de résistance semble faire craindre de nouvelles avaries.

Au reste, toute cette partie haute de la façade, rongée par le temps et les accidents climatologiques, n'offre plus aucune solidité. Une complète restauration s'impose donc à bref délai, si l'on ne veut compromettre l'existence de cette jolie page architecturale et en rendre la réfection à peu près impossible. Le devis détaillé en a été étudié et dressé avec beaucoup de soin par un architecte des plus experts, M. Lucien Lefort, Membre de notre Association, qui l'a transmis en temps voulu à l'Autorité compétente. Dieu veuille qu'il ne s'éternise pas comme tant d'autres dans les cartons officiels et que suite rapide lui soit donnée! Il y a là une question de sauvegarde et de responsabilité artistique intéressante au premier chef.

Ajoutons, à titre de renseignement, que les réparations les plus urgentes exigeraient, à elles seules, une quarantaine de mille francs.

MAISON VICARIALE DE SAINT-MACLOU

Tout le monde connaît le coin pittoresque que forme dans la rue Dutuit, aux environs de l'église Saint-Maclou, l'ensemble du nouveau presbytère et des constructions qui l'avoisinent. Rien d'original comme sa façade en bois sculpté, aux étroits fenestrages, empruntée à une ancienne maison de la rue Malpalu, harmonieusement reliée à un corps de logis plus saillant, mi-brique mi-pierre, rappelant par sa disposition et ses carrelages symétriques l'ancienne maison du Gouverneur à Bayeux. En face, la belle sacristie moderne, construite dans le style de la Renaissance, avec sa galerie élégante, sa balustrade, sa niche, sa tourelle d'angle, ses gracieuses moulurations, donne encore du caractère à cette rue, qui sera bientôt l'une des plus curieuses et des plus artistiques de la cité. C'est bien là le cadre qui convient au joyau gothique épanoui là tout près.

A ces différents édifices, il vient de s'en adjoindre un autre, dû également aux libéralités de M. Auguste Dutuit, l'érudit collectionneur rouennais, Membre d'honneur de notre Société, auquel tout ce quartier devra beaucoup. On a construit, en effet, dans le prolongement du presbytère, une maison vicariale dont les plans sont dus à M. Lucien

Lefort, architecte du Département, et qui mérite d'attirer l'attention. Ce logis, conçu dans le style du xv^e siècle, comprend un corps de bâtiment à deux étages, longeant la rue et précédé, sur l'un des côtés, par une petite cour intérieure. Dans cette petite cour se détache, devant l'une des entrées, un avant-corps quadrangulaire formant porche et couronné d'un toit en tourelle portant un épi. Les combles élevés se terminent par des pignons et par une croupe. Toute la construction en briques, avec combinaisons de losanges noirs et chaînages en pierre, est très colorée; quelques détails de sculpture lui donnent encore de l'intérêt.

Au-dessus d'une des portes d'accès, percée dans le mur longeant la rue Dutuit, se dessine le monogramme de l'église Saint-Maclou : *S. Macutus*, reproduction de celui qui existe dans plusieurs boiseries de l'église. Sur la tourelle se trouve un médaillon en cuir au monogramme du donateur, M. Auguste Dutuit, et un autre reproduisant un pigeon de profil se détachant sur une croix pattée, qu'on retrouve comme seing de la famille Dutuit. Au-dessus d'une autre porte d'entrée, se détache une petite échauguette en encorbellement. Toutes ces sculptures sont exécutées par M. J.-B. Foucher. Quant à la construction elle-même, elle a été conduite par M. E. Baron.

A l'intérieur, cette maison vicariale, qui a environ 12 mètres 73 de longueur sur 12 mètres de profondeur, comprend une grande salle de réunion en façade sur la rue, le salon commun et les logements séparés des deux vicaires, qui ont chacun leur entrée, leur escalier et leurs appartements particuliers. Il ne reste plus, pour donner à cet intéressant coin de rue tout le caractère qu'il comporte, qu'à démolir les constructions sans intérêt qui enserrant la nouvelle sacristie et empêchent de l'embrasser dans son ensemble. Un ou deux autres logis de style ancien, élevés en bordure sur la partie de terrain non encore édifiée, viendront sans doute compléter plus tard la perspective et harmoniser le tableau.

LE PASSAGE DE LA COUR DES COMPTES

Le nouveau passage traversant l'immeuble de la *Mutuelle-Vie* et mettant en communication la rue des Carmes avec la rue Saint-Romain a été ouvert au public vers le milieu de l'année courante. Ainsi que nous l'avons déjà constaté l'an passé, c'est un coin d'architecture charmant, avec ses voûtes à fines nervures, à clefs pendantes et ciselées, ses grandes arcades et ses colonnettes, ses culs-de-lampe sculptés, dont l'un, représentant un « Porc tenant un broc de vin », est des plus curieux. Plusieurs de ces arcades sont nouvelles et ont été restituées absolument dans le style ancien avec beaucoup de goût par l'architecte de l'immeuble, M. Gosselin.

La jolie porte sur la rue Saint-Romain, dont les voussures, portant de fines arabesques, sont bien connues, a été également fort bien restaurée : le linteau en bois de la porte, débarrassé de la couche de peinture qui l'empâtait, apparaît dans toute sa grâce. C'est à cette porte qu'existait jadis un marteau en bronze, aujourd'hui disparu, travail italien très délicat, mais fort obscène, dont le souvenir nous a cependant été gardé par une gravure d'Hyacinthe Langlois. Les heurtoirs de ce genre n'étaient d'ailleurs pas une exception en cette libre époque de la Renaissance, renouvelée de l'art grec, où la licence et la grâce se mariaient si étrangement.

Ce passage, ainsi que les bâtiments qui l'avoisinent, ont du reste un passé historique résumé en quelques mots par notre collègue G. Dubosc, d'après les données de M. de Beaurepaire, et qu'il convient de rappeler :

On s'imagine généralement que tous ces bâtiments et cette galerie avaient été construits pour la Chambre des Comptes de Normandie. C'est une erreur. Cette construction, édifiée vers 1525, dans les premières années de la Renaissance, était un hôtel particulier qui était devenu la propriété d'une opulente famille bourgeoise de Rouen, qui fut anoblie, les Romé de Fresquiennes, devenus barons du Bec-Crespin, titre qui resta dans la famille jusqu'à la Révolution, et qui est possédé actuellement par la famille de Croixmare.

Tout d'abord, la Cour des Comptes avait été installée au prieuré de Saint-Lô. En 1581, le lieutenant général Tanneguy Le Veneur, sieur de Carrouges, entra en pourparlers avec Nicolas Romé de Fresquiennes, Secrétaire du Parlement, qui habitait cet hôtel, pour l'acquérir afin d'y installer la Cour des Comptes. L'acquisition n'eut lieu cependant que quelques années après, en 1589, moyennant 8,000 livres, et l'acte fut signé par Claude Groulard, Premier Président au Parlement, et par Nicolas de Motteville, Premier Président de la Cour des Comptes.

Quand Rouen se rangea du côté de la Ligue, la Cour des Comptes fut transportée à Caen : quelques Conseillers restèrent à Rouen avec le cardinal de Bourbon et le duc de Mayenne. C'est à leur requête que Jean de Lesselie, évêque de Rouen pendant la vacance du siège, bénit, le 5 janvier 1593, la chapelle. Cette chapelle n'était autre que le passage actuel, qui, à cette époque, formait galerie, et qu'on avait transformé en oratoire au moyen d'un mur de refend : trois travées formaient la nef et deux autres le sanctuaire. Chaque jour, la messe y était dite par des moines Augustins ou Carmes ; c'est là également qu'avait lieu la messe de rentrée de la Cour, messe en musique pour laquelle on décorait la chapelle de tapisseries. A partir de 1706, elle fut dite dans la Grand'Chambre. Il y avait une autre chapelle pour les prisonniers, car il y avait une prison à la Cour des Comptes, prison située dans des bâtiments au nord, bâtiments aujourd'hui disparus.

Et maintenant, quelle dénomination va-t-on donner à l'ancienne galerie de l'hôtel Romé de Fresquiennes, devenue chapelle de la Cour des Comptes et aujourd'hui passage ouvert au public ? L'appellera-t-on passage Romé de Fresquiennes, passage de la Cour des Comptes, ou tout bonnement passage Saint-Romain, comme ses aînés et voisins, les passages Saint-Herbland et Saint-Amand ? Voilà de la besogne pour les « Mesureur » du Conseil municipal ¹.

TRAVAUX DIVERS

Sous cette rubrique spéciale, nous ferons figurer seulement pour mémoire quelques travaux déjà signalés, chevauchant d'une année sur l'autre, celle-ci les ayant commencés, celle-là les ayant achevés ou poursuivis. Les détails circonstanciés consacrés à chacun d'eux dans notre précédent Bulletin nous dispensent d'y revenir plus longuement ici.

De ce nombre sont les travaux de restauration du grand portail de la Cathédrale, travaux longuement étudiés l'an dernier en un article spécial, et qui se sont poursuivis cette année avec le même soin et la même compétence. Cette fois, la restauration a surtout porté sur le rétablissement de deux des pyramides octogonales, hautes de 18 mètres, qui terminent le couronnement du portail et en accidentent la ligne. Ces pyramides, au

1. Au moment où nous mettons sous presse, la question est définitivement tranchée ; on s'en est tenu à ce titre tout indiqué : *Passage de la Cour des Comptes*.

nombre de quatre, dont trois furent abattues par l'ouragan de 1583, durent être édifiées par Roullant Le Roux, l'habile architecte de la Cathédrale au temps des d'Amboise; M. Sauvageot a pu les restituer, grâce aux souches et amorces qui existaient encore et indiquaient le plan général, grâce aussi à la gravure de Château, faite au XVIII^e siècle, qui reproduit certains détails disparus, par exemple la balustrade crénelée récemment rétablie. On s'est également occupé de rétablir les bouquets sculptés qui terminent les gâbles latéraux et de réédifier les contre-forts d'angles. Toute cette restauration compliquée se poursuit d'ailleurs avec une sage lenteur, justifiée par la modicité des crédits.

Une autre restauration, dont nous avons également parlé l'an passé, est celle de notre vieux Lycée Corneille, dont nous avons noté en détail l'entière métamorphose. C'est une complète remise à neuf, une transformation absolue au point de vue de l'installation intérieure, du confort, des conditions hygiéniques, et même de l'agrément. Tout y a été refait, lessivé, lavé, repeint; tout y a pris un aspect riant et gai, les dortoirs, les préaux, les classes, les couloirs, les salles d'étude, et c'en est fait désormais du vieux collège mélancolique, mi-caserne mi-couvent, que les générations anciennes ont connu. L'art lui-même y a élu domicile, grâce aux souriantes et fraîches allégories que les pinceaux de deux artistes chers aux Rouennais, Zacharie et Paul Baudouin, y ont fait vivre et palpiter. Et comme le plaisir, ce grand ami de la jeunesse, réclamait aussi ses entrées, on lui a réservé sa place en un charmant décor de scène, très *modern styl*, brossé par M. Rambert, réservé aux concerts et aux réunions artistiques des soirs de gala. Ah! quelle joie pour le vieux Corneille, s'il pouvait redevenir le collégien de jadis!

Une entreprise infiniment plus modeste a eu lieu non loin de là, devant le péristyle du Muséum d'Histoire naturelle, nouvellement remanié, dont la porte d'entrée, d'un Louis XV un peu alourdi, a subi un *blindage* complet. Le haut-relief du couronnement, sculpté par Alphonse Guilloux, représentant un aigle pêcheur perché sur des rocailles, a été recouvert d'une sorte de carapace de tôle peinte, l'emboîtant exactement, soulignant fidèlement tous ses contours, destinée à le soustraire à l'action dissolvante des gouttières voisines. Pour peu artistique qu'il soit, ce procédé original vaut bien, après tout, l'encombrant auvent, en forme de toit, qui abrite si malencontreusement, au fronton du Musée d'Antiquités, les charmes peu voilés de la Diane chasseresse,

A signaler encore, dans ce chapitre, l'installation d'une grille protectrice autour du Temple Saint-Eloi, ainsi défendu contre les dégradations de la rue, mesure vainement réclamée, et depuis des années, en faveur de l'église Saint-Maclou et de ses admirables portes.

UN DÉBRIS DE L'ANCIEN HOTEL-DIEU

Une découverte intéressante a été faite au cours du mois de mai, au n^o 11 de la rue du Change, dans une maison de commerce appartenant à un de nos concitoyens, M. Lucas-Leclin. En enlevant d'anciennes boiseries de rayonnage dans le magasin du rez-de-chaussée, pour en modifier les dispositions, les ouvriers ont mis à jour une très jolie porte, de style Henri II, percée dans un vieux mur perpendiculaire à la rue du Change. D'un très beau caractère artistique, cette porte ne mesure pas moins de 3 mètres 50 de hauteur sur 1 mètre 75 de large.

D'après les notes de deux de nos Sociétaires, MM. Raymond Loisel et Léon de Vesly,

qui ont contrôlé les choses de près, cette porte consiste en une arcade à plein cintre, avec pieds droits moulurés, se ressentant encore de l'influence gothique. Le linteau qui la surmonte s'y raccorde élégamment par deux quarts de rond. Le tympan, la partie la plus curieuse de tout cet ensemble, a pour fond une grande coquille plate à canaux s'arrondissant en éventail, avec

série de petites rosaces, en fleurons à feuilles d'eau, formant le cadre externe.

Au centre se détache, en ronde bosse, un cartouche portant un écusson en cuir, contourné de rubans et surmonté d'une croix latine à chanfrein. Sur les rubans on devine, plutôt qu'on ne lit, une devise en caractères très frustes. L'écusson polychromé, dont les couleurs sont encore vives, porte des armoiries qu'on peut blasonner ainsi : *d'azur à trois boîtes d'or, au chef d'argent, chargé de trois croix de gueule.*

Ce sont les armes du prieuré de la Madeleine, le vieil Hôtel-Dieu de la ville de Rouen, fondé au XI^e siècle sous le titre d'*Hospital de Notre-*



Cliché de Louis CHESNEAU

PORTE DE L'ANCIEN HOTEL-DIEU

Dame et sis sur la paroisse de *Saint-Etienne-la-Grande-Eglise*. Cet Hôtel-Dieu s'étendait depuis la rue du Change jusqu'à la rue de la Madeleine, là où se trouve actuellement le Mont-de-Piété. Sa chapelle particulière, primitivement détruite par un incendie, se trouvait à l'angle de la place de la Calende et de la rue du Change ; elle avait été reconstruite en 1508, date à laquelle se rattache la découverte dont nous parlons.

La porte mise à jour, percée après coup dans un mur épais et plus ancien, ainsi qu'en témoigne le chaperon, type caractérisé du XV^e siècle, devait donner accès à un long couloir qui longeait cette chapelle, ainsi qu'à un escalier de pierre qui conduit au sous-sol. Le prolongement du mur, en belles pierres de taille, se termine par une tourelle aux arcatures

aveugles et trilobées. C'est dans cette direction que devaient se trouver les caveaux et les sépultures signalés par Farin, et dont l'existence est, du reste, attestée par les titres de propriété de M. Leclin.

On a également découvert de ce côté, contre le mur d'une petite cour intérieure s'ouvrant sur la chapelle, un bas-relief intéressant, d'aspect très fruste, qui a dû être mutilé par les Calvinistes en 1562. Ce bas-relief, mesurant 1 mèt. 09 de largeur sur 1 mèt. 12 de hauteur, représente la scène de la *Crucifixion* dans un cadre d'architecture Renaissance, orné de caissons et de deux arcades en forme de niches. Malgré le délabrement des sculptures, on y reconnaît trois personnages accompagnant le groupe principal : au bas, en d'informes débris, le Prieur-Archevêque à genoux, ayant devant lui un prie-dieu sur lequel est posée sa mitre ; sous les arcades, deux figures méconnaissables, représentant sans doute un homme et une femme, par allusion aux malades des deux sexes admis dans cet établissement de la pauvreté et de la douleur.

Au-dessus était placée une inscription lapidaire qui a été conservée et qui porte ces mots : *Jesu filii David miserere nobis*. Cette inscription est curieuse parce qu'elle fait présumer que c'était dans cette petite cour que se réunissaient les enfants de l'Hôtel-Dieu qui, lors de la grande *Procession des Pauvres* par la ville, à l'époque de la Saint-Barnabé, marchaient en tête et sollicitaient la pitié des assistants en faisant retentir l'air de ce cri mille fois répété : *O filii David miserere nobis*.

Toute l'histoire de ce vieil établissement hospitalier, l'un des plus anciens de la cité, est d'ailleurs fort intéressante, et nous ne pouvons que renvoyer les curieux aux notes si documentées que leur a consacrées M. Ch. de Beaurepaire dans le tome XII du *Bulletin de la Commission d'Antiquités*.



BAS-RELIEF DE L'ANCIEN HOTEL-DIEU

LE MONUMENT DE MAUPASSANT

« Je songe toujours à mon pauvre Flaubert, écrivait Maupassant dans une de ses lettres intimes, et je me dis que je voudrais être mort, si j'étais sûr que quelqu'un penserait à moi de cette façon. »

Ce souhait mélancolique de l'auteur d'*Une Vie* est aujourd'hui réalisé. Maupassant a rejoint son vieux maître « au pays ténébreux de la mort », et la piété de ses admirateurs a voulu associer dans un hommage posthume ces deux grands écrivains. C'est, en effet, à quelques pas du médaillon de Flaubert, sous les calmes ombrages du square Solférino,

parmi les gazons verts et les massifs en fleurs, que s'élève, sur sa stèle de granit rose, en sa pose énergique et sobre, le buste du conteur normand, inauguré le 27 mai dernier.

La cérémonie fut parfaite, ainsi qu'il convenait. Une assistance nombreuse et choisie, toute une pléiade de fins lettrés parisiens groupés sur l'estrade, d'excellents discours dits avec conviction par des maîtres de la parole, quelques jolis vers de l'écrivain, égrenés d'une voix de cigale par une gracieuse artiste, M^{lle} Moréno, encadrés dans les chaudes harmonies de Charles Lenepveu, le compositeur rouennais, et, par dessus tout, un soleil superbe enveloppant tout de sa lumière dorée, tel fut le programme de cette belle journée d'été, digne du charmant et vigoureux esprit qu'elle commémorait.

Il appartenait au vaillant et dévoué président du Comité, M. Gaston Le Breton, de prendre le premier la parole pour remettre le monument à la Ville et remercier tous ceux qui s'étaient associés à cet hommage. Il l'a fait en termes heureux, avec un tact parfait, en vrai Normand de terroir connaissant bien son monde et sachant le servir à son gré. Après lui, M. de Herédia, le poète académicien, ami intime de Maupassant, fit l'éloge de

l'éminent écrivain en un discours de haut vol, magnifiquement pensé, merveilleusement écrit, plein d'aperçus élevés et d'images grandioses, fort apprécié et applaudi, malgré le timbre voilé de l'orateur. Délégué de la Société des Gens de Lettres, M. Henry Fouquier esquissa à son tour, en une excellente page de critique littéraire, l'œuvre et la personnalité de Maupassant. Enfin, après une courte allocution du Maire de Rouen, M. Cartier, prenant possession, au nom de la Ville, du monument dont la garde lui était confiée, un dernier hommage fut adressé au penseur et à l'écrivain par M. Pol Neveux, Délégué du Gouvernement. On n'a point oublié ce remarquable morceau, d'un tour très littéraire et très original, analysant de main de maître la philosophie pessimiste de Maupassant, et retraçant, avec de curieux documents inédits, son existence tourmentée et sa fin douloureuse.

Quelques moments après, la foule, jusque-là contenue au dehors, se pressait autour du monument, enfin dévoilé à tous les regards. Placé à l'entrée du jardin, du côté de la rue Thiers, presque vis-à-vis le beau marbre de Chapu, celui-ci se détache sur un fond de verdure et



MONUMENT DE GUY DE MAUPASSANT

consiste, comme nous l'avons dit, en une stèle quadrangulaire de granit rose supportant le buste en bronze de l'écrivain normand. Portée sur un soubassement de granit gris, cette stèle, aux profils robustes et simples, aux moulurations sobres, est d'un effet excellent et fait honneur à l'architecte, M. Bernier, Membre de l'Institut, dont le talent s'était gracieusement mis à la disposition du Comité. Ce granit rose, poli comme un marbre d'une coloration chaude et vibrante, est pour la première fois employé en France; il vient d'une carrière nouvellement découverte en Normandie, à Montjoie, près de Vire.

Le buste, en bronze florentin d'une tonalité claire, rappelle avec précision la mâle et vigoureuse physionomie de Maupassant, déjà marquée cependant des signes de la maturité. Il a fort bonne allure, et le costume moderne, en ses draperies, étoffé avec ampleur le piédouche. Ce buste est l'œuvre du sculpteur Verlet, l'auteur du monument de Guy de Maupassant élevé dans le parc Monceau, et dont *la Liseuse* est déjà célèbre. On sait que M. Verlet, l'auteur du fronton du Palais des Consuls à Rouen, a remporté cette année même la médaille d'honneur du Salon.

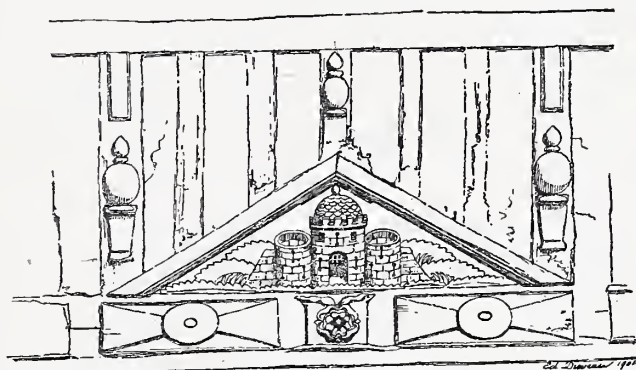
Au-dessous du simple nom *Guy de Maupassant*, gravé en lettres dorées, se détache, comme un hommage de la Normandie, une branche de pommier en fleurs. On l'aurait peut-être voulue jetée plus librement, s'enlaçant avec plus de pittoresque autour du monument, quitte à en rompre un peu les profils. Cela n'ôte rien cependant au mérite de M. Ferdinand Marrou, qui a martelé ces feuilles, agencé ces pétales avec toute la merveilleuse virtuosité dont il est coutumier en cet art du métal.

Ajoutons que le buste a été fondu par la Maison Barbedienne, que le granit sort des carrières de M. Legorgeu, et que les travaux d'édification ont été dirigés par M. Devaux.

SCULPTURES RUE CAUCHOISE

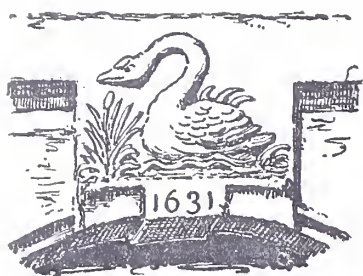
Puisque nous venons de parler sculpture, c'est ici le lieu de réparer une petite omission involontaire qui s'est glissée au cours de ce Bulletin. Pour compléter les notes documentées consacrées par notre collègue Georges Dubosc à une ancienne maison de la rue Cauchoise (p. 36), il nous a paru intéressant de publier deux dessins que nous devons au talent de M. Edouard Dubeau, Membre de notre Société.

L'un représente le curieux bas-relief en bois de la maison décrite dans l'article en question et portant les nos 68-70. On reconnaît dans ce fronton une porte de ville à tourelles crénelées.



L'autre se rapporte également à une maison de la rue Cauchoise : c'est un bas-relief en pierre portant la date 1631 et montrant un cygne voguant au milieu des roseaux. Il forme clef de voûte au-dessus de la porte de l'immeuble inscrit sous le n° 47, et servait vraisemblablement d'enseigne.

Il serait intéressant de reproduire ainsi, morceau à morceau, tous les menus fragments de sculpture semés au hasard du ciseau, par la verve et le caprice de nos vieux maîtres



imagiers, sur les façades et aux pignons de nos vieux habitacles rouennais, et qui étaient comme l'enseigne parlante, la marque distinctive, l'attribut du métier ou de la fonction de ceux qui les habitaient. Cartouches, monogrammes, culs-de-lampe, clefs-de-voûtes, consoles d'angles, etc., il y aurait là, comme nous l'avons déjà dit ailleurs (*Voy. Projet d'inventaire*, Bulletin rétrospectif, 1886-1898), tout un curieux ensemble à réunir et à cataloguer. Ce serait l'histoire de la rue et du carrefour

envisagée par le côté pittoresque et anecdotique, complément naturel de la grande histoire, dont il est comme l'enluminure et l'agrément. L'essai fut vaguement tenté, il y a une trentaine d'années, par un de nos compatriotes, M. Albert Sarrazin, dans un petit journal éphémère, *l'Autographe Normand*; mais la tâche journalière de l'avocat, absorbant celle de l'archéologue, ne lui permit d'en esquisser que les premiers feuillets, et cet inventaire, d'ailleurs laborieux, resta, comme tant d'autres, à l'état d'embryon.

COMMISSION DES INSCRIPTIONS ROUENNAISES

Nous avons annoncé l'an dernier la création d'une *Commission des Inscriptions rouennaises*, composée d'érudits, de publicistes et d'archéologues, instituée en 1899 par la Municipalité rouennaise, sur la proposition initiale de l'honorable M. Gustave Robert, Conseiller municipal. On sait que cette Commission, basée sur le modèle de la *Commission du Vieux-Paris*, a pour but de s'occuper du choix des inscriptions commémoratives destinées à perpétuer les souvenirs marquants de notre histoire locale et les monuments intéressants qui ont pu disparaître, d'en formuler la rédaction et de fixer les emplacements les plus propres à les recevoir. L'étude *avant la lettre* que nous lui avons consacrée dans notre précédent Bulletin en a suffisamment développé le programme et l'utilité. Il nous suffira donc d'enregistrer aujourd'hui les différentes opérations auxquelles la Commission s'est livrée pendant l'année 1900, date d'inauguration de ses travaux.

Pour son début, celle-ci a fixé son choix sur deux hommes illustres qui, pour n'être pas nés dans notre ville, n'en méritent pas moins d'y laisser une trace, en souvenir du court séjour qu'ils y ont fait tous les deux à quelques années d'intervalle, dans des circonstances particulièrement intéressantes : Blaise Pascal et Molière.

Relativement au premier, on sait aujourd'hui de manière certaine que ce savant passa une partie de sa jeunesse à Rouen, où son père fut nommé Intendant de justice, de police et de finances en 1640. Les patientes recherches de M. le Professeur Bouquet ont démontré que c'est également dans notre ville que l'illustre penseur, qui fut aussi un grand mathématicien, fit ses premières expériences sur le vide, heureuse application des principes de Torricelli. Ces expériences, qui excitèrent l'admiration du monde savant et groupèrent autour du jeune physicien, alors âgé de vingt-trois ans, un auditoire de plus de cinq cents personnes appartenant à l'élite rouennaise, eurent lieu en 1646, dans l'an-

cienne verrerie de Saint-Sever, rue du Pré, après une tentative beaucoup plus sommaire faite sur les hauteurs de la côte Saint-Catherine. Cet important établissement pouvait seul, en effet, lui permettre d'expérimenter en grand, Pascal y ayant sous la main ces nombreux siphons et ces longs tuyaux de verre indispensables à ses démonstrations. Cette verrerie, dont le nom a été défiguré dans les plans contemporains de Jacques Gomboust, sous les noms de *Verrite* et *Verrie*, se trouvait à l'encoignure des rues du Pré et de la Pie-aux-Anglais.

En conséquence, une plaque commémorative rappelant cet intéressant souvenir a été rédigée par la Commission et placée par les soins de la Municipalité sur une maison située au n° 18 de la première de ces rues. En voici l'énoncé :

ICI ÉTAIT LA VERRERIE
OU BLAISE PASCAL
FIT SES EXPÉRIENCES TOUCHANT LE VIDE
EN 1646.

Douze ans après ces curieuses expériences de Pascal, Molière, son contemporain, venait à son tour séjourner dans notre ville, qu'il avait déjà visitée en 1643, et y laissait, lui aussi, un souvenir marquant de son passage. Les traces de ce séjour ont été confirmées de façon authentique, en 1885, par la découverte, due à M. Ch. de Beaurepaire, d'un acte notarié établissant irréfutablement que Molière, la Béjart et leur troupe, qui couraient alors la province avant d'aborder la Capitale, vinrent jouer à Rouen en 1658, et y représentèrent notamment plusieurs pièces des deux Corneille. Ces représentations eurent lieu vers le milieu de l'été, au Jeu de Paume des Bracques, situé, suivant le plan de Jacques Gomboust, entre les rues du Vieux-Palais et Saint-Eloi, à la hauteur de l'ancien couvent des Filles-Dieu. Sur les indications de la Commission, la Municipalité a donc fait apposer sur l'une des maisons de la seconde de ces rues, au n° 49, représentant l'emplacement ancien, une autre plaque commémorative portant ces mots :

ICI ÉTAIT LE JEU DE PAUME DES BRACQUES
OU MOLIERE ET SA TROUPE,
AVANT DE S'ÉTABLIR A PARIS,
JOUÈRENT DE MAI A OCTOBRE 1658.

Ces deux inscriptions sont gravées en lettres d'or sur marbre noir.

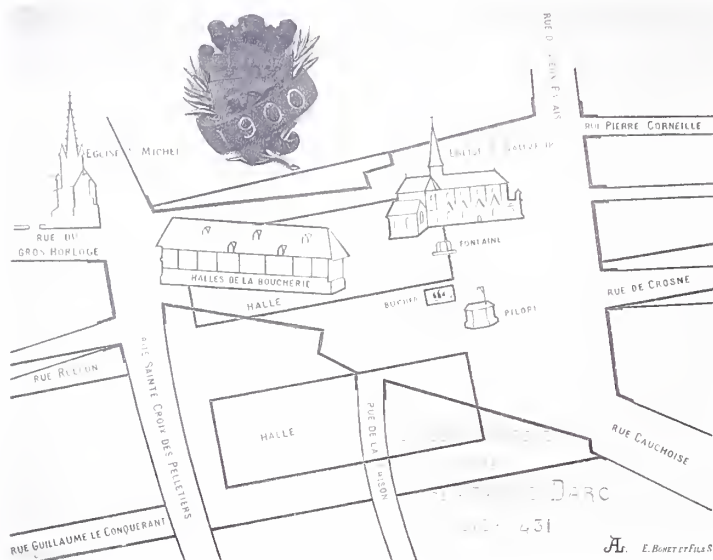
Outre ces plaques purement historiques, dont le nombre se multipliera avec le temps, la Commission a décidé également l'application de plaques topographiques fixant l'emplacement d'édifices célèbres disparus, ou reconstituant la disposition ancienne des lieux où se sont déroulés des faits importants de l'histoire rouennaise. L'exemple de ces sortes de restitutions a été donné par la Commission extra-municipale du *Vieux-Paris*, type initial de celle de Rouen, qui a reconstitué, de cette façon, les plans de la tour du Louvre et de l'ancien Châtelet.

Comme premier type de cette série, la Commission a cru devoir choisir la *reproduction de la place du Vieux-Marché au temps de Jeanne d'Arc*, choix que justifient doublement l'intérêt historique du sujet et le caractère particulier de cette place publique, jadis tête

et cœur de la cité. Pour donner à cette plaque le caractère artistique et la valeur documentaire qu'elle comporte, l'exécution en a été confiée à un spécialiste distingué, notre concitoyen M. Jules Adeline, que sa connaissance du Vieux Rouen et ses études approfondies sur nos anciens plans locaux, si souvent reconstitués par lui, désignaient pour cette mission. C'est, en effet, aux documents originaux, soigneusement collationnés, que l'artiste s'en est tenu.

S'inspirant des données contemporaines fournies par le *Livre des Fontaines*, de Jacques Le Lieur, et le plan un peu plus jeune de Jacques Gomboust, il a imaginé une sorte de

plan cavalier donnant, en même temps que l'emplacement territorial, la silhouette figurative et simplifiée des principaux édifices de l'époque. Grâce à des tracés différents de couleur, le cadre ancien et le cadre moderne se trouvent superposés l'un à l'autre, ce qui permet de les comparer à vue d'œil et de se rendre compte des modifications subies. Toute la configuration ancienne est représentée par un tracé noir très vigoureux, tandis que l'emplacement moderne est



PLAN DE L'ANCIEN VIEUX-MARCHÉ

figuré par un tracé rouge plus léger. Le plan est gravé sur marbre blanc et orienté dans le sens du spectateur, ce qui en facilite la lecture et permet d'en embrasser aisément les moindres détails. L'exécution en est due, ainsi que celle des autres plaques, à M. Edmond Bonet, sculpteur, membre du Bureau de notre Société.

Ajoutons que chacune de ces plaques, dressées, comme nous l'avons dit, par les soins de la Municipalité, est ornée d'un cartouche en bronze aux armes de la Ville portant en vedette la date de l'apposition. Celles que nous venons de mentionner, et qui ont été placées toutes trois dans les derniers jours de 1900, ne sont pour ainsi dire que des pierres d'attente, de simples jalons qui se multiplieront peu à peu à travers les différents quartiers de la Cité, au fur et à mesure des ressources disponibles, le cadre à remplir étant des plus vastes et la matière quasi-inépuisable. L'histoire de Rouen est si riche en faits mémorables, en souvenir de tous genres, que bien des années s'écouleront avant que la tâche poursuivie ait pris corps et se soit largement vulgarisée. L'essentiel était d'ouvrir la voie.

L'ANCIEN HOPITAL SAINT-FRANÇOIS

Nous avons parlé plus haut de l'intéressante découverte touchant l'ancien Hôtel-Dieu. Un autre établissement hospitalier de jadis a également donné signe de vie au cours de cette année. C'est l'ancien Hôpital Saint-François, rue Saint-Hilaire, dont les fortunes diverses, d'ailleurs assez peu marquantes, ont beaucoup varié depuis cent ans. Fondé au

commencement du XVIII^e siècle par les Dames hospitalières de Saint-François, il fut désaffecté à la Révolution, transformé d'abord en lieu de détention, puis en école d'enseignement mutuel, puis encore en école communale primaire de garçons et de filles; désaffecté de nouveau il y a une vingtaine d'années, il servit depuis de magasin de déchets, et il vient de subir une nouvelle transformation. Sous ce titre humanitaire : *La Solidarité*, un établissement de moralisation, sans caractère confessionnel proprement dit, s'y est installé et ouvert au public, à peu près sur le modèle des cercles populaires si multipliés dans les quartiers de Londres, où tout venant est invité à venir entendre des lectures et des discours, et auxquels sont invariablement adjoints des restaurants de tempérance.

Rue Saint-Hilaire, il y a aussi un restaurant; mais l'ancien hôpital reste rigoureusement affecté au service des conférences. Une magnifique salle, éclairée à la lumière électrique, a été aménagée à cet effet au rez-de-chaussée, tandis qu'on installait au premier étage toute une série de salles de réunion et de lecture. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de ces différents aménagements. Ce qui nous intéresse surtout, nous autres *Amis des Monuments Rouennais*, c'est la conservation de la façade du vieil hôpital, seule partie vraiment caractéristique.

Dans sa *Description historique des maisons de Rouen*, M. de la Quêrière nous la décrit ainsi : « La masse est une niche cintrée peu profonde, avec un entablement circulaire » porté à ses extrémités par un pilastre corinthien. Au centre est la porte d'entrée fort » bien décorée. Au-dessus et sous le cintre de l'entablement, se voit un œil-de-bœuf » entouré d'un cadran horaire. Le goût de cette composition tient à l'époque où celle-ci a » été conçue; mais les diverses parties d'ornement sont bien exécutées. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, la façade de l'ancien hôpital, qu'on prendrait volontiers pour le frontispice d'une chapelle, n'étaient les textes et les plans contemporains, n'a pas mal souffert des injures du temps et d'autres dégradations. Il a donc fallu procéder à un grattage de la pierre et à la remise à neuf de l'ensemble. L'exécution des travaux a, d'ailleurs, été assez bien conduite, et l'on ne peut que se louer de cette remise au point d'un édifice secondaire dont on ne peut critiquer la conception artistique, mais qui n'en a pas moins son style propre et porte bien sa date.

PEINTURES DÉCORATIVES DE L'ÉGLISE SAINT-CLÉMENT

Outre ses trois panneaux du Lycée, qui ont été décrits à part, un artiste rouennais dont tout le monde apprécie le talent, M. Philippe Zacharie, a récemment exécuté, pour l'église Saint-Clément, deux grandes décorations murales placées au fond du chœur, à droite et à gauche de l'autel, dans des arcades aveuglées près desquelles se trouvent déjà trois compositions religieuses de M. Dupuy-Delaroche. Ces deux grands panneaux en élévation, d'environ cinq mètres de haut, sont empruntés à la vie de saint Louis et à Jean-Baptiste de la Salle, le créateur des Frères de la Doctrine chrétienne, dont le gracieux monument se profile non loin de là.

Dans le premier de ces panneaux, l'artiste, s'inspirant des récits de Joinville, a représenté saint Louis jeune, vêtu du pallium bleu, la couronne royale en tête, versant du vin aux pauvres qu'il avait coutume de réunir en son château de Vincennes. Dans la grande salle aux murailles claires et blanches, où se détache un crucifix, les pauvres gens

sont assis à table. L'un d'eux, qui a laissé tomber à terre sa béquille, vêtu d'habits loqueteux, la tête à demi-entourée de linges, tend son hanap vers le roi, qui se tient debout et de profil. Derrière ce vieux mendiant s'aperçoit le profil d'un autre vieillard, tandis qu'au fond s'élève la silhouette d'un jeune valet portant un plat.

Dans le second panneau, J.-B. de la Salle est représenté dans le jardin du couvent de Saint-Yon, à Saint-Sever, maison mère de l'Institut des Frères, présentant de jeunes enfants aux novices de son Ordre. L'ensemble rappelle un peu le groupe si heureux de Falguières qui couronne la Fontaine monumentale dédiée au pieux instituteur. Le geste de l'abbé, levant la main droite vers le ciel, tandis que de l'autre il s'appuie sur la tête des jeunes enfants vêtus de costumes clairs à la mode du XVIII^e siècle, accuse cette ressemblance, qui était obligée. Au loin, sous les grandes masses des arbres, en arrière d'un parterre en fleurs où volent des oiseaux, s'entrevoit la silhouette de la ville dominée par les clochers de la Cathédrale.

Ces œuvres sont tenues dans des colorations très claires, et le peintre a su y vaincre certaines difficultés, comme d'établir un accord entre les robes noires des Frères tout en restant coloriste. Ces grands panneaux, sur toile marouflée, se découpent sur un fond d'or qui les harmonise et forme d'ailleurs un point de rappel obligé avec les autres peintures murales qui décorent l'abside.

L'AMÉNAGEMENT DE LA PLACE CARNOT

A côté des édifices qu'on restaure, qu'on transforme ou qu'on agrandit, il y a aussi la place publique, qui en est le cadre naturel et exige, elle aussi, ses remaniements et ses transformations, les nécessités modernes créant autour d'elle de nouveaux débouchés et de nouveaux besoins. Tel a été, cette année, le cas de la place Carnot (ancienne place Saint-Sever), dont la création de la nouvelle gare d'Orléans, centre actif et affairé, a mis en vedette l'état de nudité et d'isolement. Il y avait là certainement quelque chose à tenter pour la commodité des voyageurs et l'agrément des passants. Frappé de cet état de choses, le Conseil municipal vota il y a quelques mois toute une série de travaux destinés à modifier l'aspect de cette place si triste et si peu décorative, surtout depuis l'enlèvement de la jolie fontaine monumentale de Falguières, malencontreusement reléguée à l'extrémité du faubourg.

Voici quelle est l'économie de ce plan, arrêté par le service municipal des promenades et jardins publics, entrepris et poursuivi au cours de l'hiver dernier et du printemps de 1901 :

Pour la facilité de la circulation, si animée en cet endroit, il fallait respecter scrupuleusement le tracé des voies nombreuses qui s'y croisent et le sectionnent irrégulièrement. Ces différentes voies divisent donc l'ensemble de la place en cinq terre-pleins d'inégale grandeur et de forme irrégulière, d'aspect assez disparate. Tous ces terre-pleins ont été plantés d'arbres d'alignement, espacés de cinq mètres en cinq mètres ; il y en a en tout une soixantaine, empruntés tous à l'espèce bien connue des érables-sycomores.

La partie nouvelle de cet aménagement consiste en un véritable jardin qui occupe la section de la place longeant la façade de la gare d'Orléans. On a créé là un parterre symétrique qui, avec les allées en bordure, occupe une superficie de 2,137 mètres. Ce

jardin-parterre, formé par des pelouses de gazon, est orné de 1,400 pieds de rosiers de toutes espèces, entrecoupés de magnolias et de rhododendrons, le tout encadré dans des bordures de lierre rampant et protégé par des grillages bas greffés sur de hautes bordures de ciment. On a employé, pour la seule création de ce petit square, près de 1,200 mètres de terre végétale ordinaire et de terre de bruyère.

Une autre partie de la place, celle qui forme le terre-plein situé à l'ouest, en bordure sur la Seine et le quai Saint-Sever, en regard du pont Boïeldieu, a reçu également une décoration florale, mais moins compliquée. Cette partie a été transformée en une pelouse de gazon à *la française*, plantée de menus arbustes trop clairsemés. Pour la symétrie ornementale et l'ordonnance générale de cette *tête de pont*, il eût été préférable de distribuer cette décoration, non d'un seul côté, mais sur les deux, quitte à en modifier le développement; on eût eu ainsi une véritable entrée pour la rue Saint-Sever. On pourra, du reste, compléter ce second côté quand le budget le permettra; mais c'est un gros aléa. En effet, ces travaux d'aménagement, entrepris par MM. R. Beaucantin et Le Morvan, sous la direction de M. Leleu, directeur des promenades publiques, atteignent déjà à 25 ou 30,000 francs, en y comprenant les frais accessoires, canalisation, éclairage, serrurerie, etc. C'est un joli denier, eu égard au résultat obtenu.

Et, de fait, il faut bien l'avouer, tout cela manque d'ampleur et d'harmonie. Au lieu du décor verdoyant et reposant qu'on avait rêvé, véritable oasis pour les voyageurs et les piétons, on n'a créé qu'une pauvre mosaïque poudreuse, un désert de maigre verdure, sans ombre, sans fraîcheur, sans agrément, émergeant comme un étang vaseux de ces lourdes bordures en forme de saladier. Pour meubler et décorer une telle place, avec ses vastes développements, ses perspectives fuyantes, il eût fallu procéder par masses, employer des végétaux vigoureux et vivaces capables de résister aux ardeurs du plein soleil et aux constantes rafales des quais, accumuler les bouquets d'arbres, les hautes corbeilles, et vaincre ainsi, à force de luxuriance, la pauvreté et l'ennui de ce terrain ingrat et nu.

Quoi qu'il en soit, l'idée était bonne en soi, et il convient d'en féliciter quand même ceux qui en ont pris l'initiative. Reprise en sous-œuvre, complétée, élargie sous l'influence de traditions plus artistiques et plus neuves, elle peut donner d'excellents résultats et fournir à l'aménagement de nos places publiques, jusqu'ici trop négligé, un thème d'ornementation urbaine aussi varié qu'intéressant.

FOUILLES SOUTERRAINES

Par deux fois, à quelques mois de distance, d'intéressantes découvertes ont été faites dans le faubourg Saint-Sever, au sujet de nos anciennes fabriques de faïence, centralisées jadis dans ce quartier, et dont les remarquables produits, d'une conservation si délicate, tant recherchés des amateurs, se disputent à prix d'or au feu roulant des enchères.

Une première opération de ce genre eut lieu au mois d'octobre 1900. En faisant des travaux de fondation dans une maison en construction, sur le quai Cavalier-de-la-Salle, on mit à découvert tout un lit de débris en faïences rouennaises du xviii^e siècle, ainsi que les vestiges d'un tour à façonner la pâte où l'on a retrouvé des coulées d'émail. C'est là vraisemblablement l'indice d'une ancienne fabrique de faïence existant en cet endroit. Ces

faïenceries, très nombreuses au siècle dernier, rue du Pré, rue d'Elbeuf et rue de la Pie-aux-Anglais, se retrouvaient aussi sur les quais de la Grande et de la Petite-Chaussée, dans tout ce quartier connu alors sous le nom de hameau de Claquedent. André Pottier cite, en 1798, la fabrique de poterie de Gibon, sur le quai de la Chaussée, n^{os} 40 et 41; il mentionne aussi, de 1737 à 1777, de nombreux ouvriers, peintres, tourneurs, émailleurs, faïenciers, habitant tous au hameau de Claquedent et y exerçant leur industrie. On se souvient qu'il y a quelques années à peine, on pouvait voir encore, sur le quai de la Grande-Chaussée, une porte monumentale décorée de deux grands chiens en faïence de Rouen, indiquant sans doute l'emplacement de quelqu'une de ces anciennes fabriques.

Une nouvelle découverte fut faite quelques mois plus tard, au mois d'avril 1901, à l'occasion de fouilles pratiquées rue du Pré pour l'installation d'un établissement de bains-douches dû à l'initiative d'un de nos honorables concitoyens, M. F. Depeaux. De nombreux fragments d'ancienne faïencerie rouennaise furent trouvés en cet endroit. On a même rencontré, vers le côté sud, à l'extrémité de l'emplacement, l'arcature en tuile d'un ancien four destiné à leur cuisson. On y a recueilli, en outre, de nombreuses briques émaillées, des mouffes et des plateaux servant à la fabrication, et une grande quantité de terre à potier.

Parmi les fragments retrouvés, il en est de très nombreux qui sont complètement décorés : fragments de vases, de plats, d'huiliers, de fontaines, d'assiettes, de godets, de pots à confiture et à pharmacie, de saladiers, d'écritoires, etc.; la plupart sont ornés d'un décor bleu à motifs de ferronnerie.

On a mis également à découvert une très grande quantité de fragments non décorés et non recouverts, notamment des pichets et des vases à délayer l'argile. Parmi les débris de pièces rencontrées, plusieurs portaient la marque G S, qui semble indiquer la fabrique du faïencier Gabriel Saas, mort en 1788, à l'âge de soixante-huit ans, et dont l'établissement était situé rue du Pré.

Parmi ces intéressants fragments, on a aussi retrouvé une monnaie xii^e siècle, un double tournoi en bronze, portant les lettres ITHCDDROSSDCHVCN, et la date 1632, qui se rapporte à Jean Théodoric, comte de Lewenstein, seigneur de Cognon en Luxembourg.

A propos de fouilles, nous signalerons encore la découverte de certaines substructions romaines faites, au mois d'août 1900, dans une des cours de l'Ecole professionnelle, rue Saint-Lô, école élevée, comme l'on sait, sur l'emplacement de l'ancienne église de ce nom qui, d'après une tradition accréditée, aurait succédé elle-même à un ancien temple païen. Notre excellent Collègue, M. de Vesly, si compétent en ces sortes de travaux, a pu déterminer que ces substructions, situées à environ 5 mètr. 80 de profondeur, consistaient en un mur très épais, dont on a mis à jour les parements. Ce mur, déjà mis à nu lors de la construction de l'Ecole, se dirige vers la rue Boudin. Il semble appartenir à un édifice considérable qui a dû exister en cet endroit, ancien centre de la Cité rouennaise. On a trouvé dans ce mur un carreau rempli d'os de bœuf, de cornes de cerf et de défenses de sanglier, ainsi que de très nombreuses tuiles à rebord et des fragments de poteries.

Quel champ d'études varié et intéressant que les profondeurs souterraines du vieux Rouen, si les moyens d'accès et les ressources financières permettaient de les explorer à fond !

EXPOSITIONS DE DOCUMENTS LOCAUX

I

L'Exposition universelle de 1900, qui aura été la dernière grande manifestation du siècle, ne pouvait manquer d'avoir sa répercussion en province, le centre et la circonférence convergeant mutuellement l'un vers l'autre en pareil cas. Comme bien l'on pense, la capitale normande ne s'en est pas désintéressée, et nous aurions fort à faire si nous voulions enregistrer ici tous les envois intéressants faits par celle-ci à cette grande foire cosmopolite dans les différentes branches d'art, de commerce et d'industrie. Restant dans les limites de notre programme, nous nous en tiendrons à deux catégories d'expositions qui nous touchent plus particulièrement en raison des attaches plus directes qu'elles ont avec l'objet ordinaire de nos études.

Ainsi que la plupart des autres Chambres de Commerce, la Chambre de Commerce de Rouen a pris une part très active à cette Exposition internationale, où il convenait qu'elle fût dignement représentée. Parmi les nombreux documents et plans envoyés par elle et qui, pour la plupart, concernaient les transformations du port et des quais de Rouen, deux surtout ont été particulièrement remarqués : c'étaient deux grandes vues panoramiques de notre ville, immenses aquarelles n'ayant pas moins de trois mètres de long, dues au talent de notre concitoyen Jules Adeline, désigné par ses travaux antérieurs pour cette tâche de restitution.

Précieuses pour la documentation future de notre histoire locale, ces deux vues rouennaises, soigneusement conservées par la Chambre de Commerce, ont été ainsi décrites par notre collègue Georges Dubosc :

Le premier de ces grands dessins, très habilement et très largement lavés, nous rend l'aspect de *Rouen, vu de Saint-Sever, au XVIII^e siècle*. Au premier plan, on aperçoit l'ancienne caserne Saint-Sever, le quai aux Meules, le *Petit-Château*, posé à l'entrée du pont de bateaux qui coupe la Seine. Sur l'autre rive, se découvrent toute la ville dominée par les hauteurs, puis le Vieux-Palais avec ses lourdes tours, la porte Saint-Eloi, l'*Ancienne-Romaine*, les arbres de la Bourse, les murailles d'enceinte jusqu'à la rue Grand-Pont et la porte du Bac, le pavillon de la Porte Dorée, les berceaux des marchands de cidre s'étendant jusqu'au magasin aux tabacs et à la porte Guillaume-Lion.

En arrière, se découpent les flèches et les tours que dépasse la belle aiguille en bois et plomb de la Cathédrale, construite par Robert Becquet. L'ensemble, avec les navires amarrés perpendiculairement au quai, avec mille petits personnages se promenant, est très pittoresque et reconstitué avec beaucoup d'exactitude d'après les plans de Cessart et les vues du graveur Bacheley.

Le second dessin nous montre la même vue, mais à une autre époque. C'est *Rouen au milieu du XIX^e siècle*, vers 1850. Au premier plan, la place Saint-Sever, avec son marché, a remplacé le *Petit-Château* ; sur le quai, ont été construits les Docks, et le Pont-Suspendu, avec son élégante arcade, traverse la Seine un peu en amont des vieilles piles du pont Mathilde. Un nouveau pont s'aperçoit aussi ; c'est le Pont-de-Pierre. Sur la rive droite s'allonge la ligne des quais nouveaux, avec les façades blanches de ses maisons, entrecoupée seulement par la nouvelle Douane, par les arbres du cours Boïeldieu et l'ancien Théâtre-des-Arts. Au-dessus s'élève, non terminée encore, la flèche d'Alavoine, telle qu'on l'a vue pendant si longtemps.

Sur le fleuve, les remorqueurs, les vapeurs à aubes et les bachots de la cale Saint-Eloi nous renseignent sur les transformations de la navigation. Cette seconde aquarelle a été exécutée avec non moins de brio par M. Jules Adeline.

A côté de ces deux grandes vues, des plans généraux indiquant les agrandissements et les aménagements du port de Rouen, des photographies, des vues d'ensemble rendant aussi l'aspect du Rouen actuel, complétaient heureusement cette exposition, montrant de façon frappante les transformations de tout genre subies en l'espace d'un siècle par notre Cité envisagée au point de vue fluvial et commerçant.

II

Une exposition d'un genre analogue, n'intéressant pas moins notre histoire locale, fut organisée à Paris, au mois d'août, dans le *Palais des Examens*, sur l'emplacement de l'ancien marché Saint-Germain, par les soins d'une Commission spéciale déléguée par notre Comité des Beaux-Arts, sur la proposition de la Municipalité rouennaise. Nous voulons parler de la participation de la Ville de Rouen au grand concours artistique ouvert entre les Municipalités de France et de l'étranger par le Congrès international de l'*Art public*, tenant ses assises dans la capitale, en vue du perfectionnement raisonné de l'esthétique des villes et de son application à la vie bourgeoise.

Très complète et très documentée, cette exposition spéciale consistait en une très considérable série de grandes photographies reproduisant la plupart des monuments typiques de notre cité, classés sous des titres généraux et par catégories. C'était une véritable revue du Rouen monumental ancien et moderne en deux cents tableaux : palais, églises, maisons, hôtels, casernes, beffrois, écoles, prisons, magasins, fontaines publiques, rues, cours et promenades, jardins, ponts, gares et théâtres ; sans parler de ce qu'on pourrait appeler *le mobilier de la rue* : les grilles, les enseignes, les horloges, les appareils d'éclairage ; le tout présenté par séries méthodiques, dans d'élégants cadres aux armes de Rouen et de Normandie, avec notices explicatives à l'appui.

Pour faciliter les comparaisons et en augmenter l'intérêt, les types divers d'un même édifice étaient rangés chronologiquement en un même cadre, dans leurs différents états et sous leurs aspects successifs. C'est ainsi, par exemple, qu'on y pouvait suivre dans ses transformations la physionomie variée de notre hôtel-de-ville, depuis le *Parloir aux Bourgeois* du *xv^e* siècle jusqu'à la *Mairie actuelle*, en passant par l'*Hôtel commun* du *xvii^e* siècle, près le Gros-Horloge, et le monumental *Luxembourg* du *xviii^e*, rue de Crosne, projeté par l'architecte Le Carpentier. Quelques-uns de ces monuments, entre autres les anciennes fontaines de Lisieux et de Jeanne d'Arc, place de la Pucelle, étaient même représentées par de très remarquables maquettes en relief exécutées par notre concitoyen M. J.-B. Foucher. On y avait joint une maquette en bois très curieuse du *logis Morel*, place de la Rougemare, ce type si intéressant de l'architecture domestique comprise et appliquée à son usage personnel par un maître-artisan, doublé d'un maître-artiste.

Parmi les vues photographiques, on remarquait surtout une reproduction, grandeur nature, de la *Vue de Rouen au *xvi^e* siècle*, d'après l'original du *Livre des Fontaines*, de Jacques Le Lieur, et, comme contraste, la *Vue de Rouen au *xix^e* siècle*, prise du haut du pont

transbordeur. A signaler aussi la *Vue d'ensemble de la Cathédrale*, telle qu'elle apparut dégagée et grandiose lors de la construction de l'immeuble de la *Mutuelle-Vie*, et, lui faisant pendant, une vue de la *Tour centrale de Saint-Ouen*, mesurant chacune près de 2 mètres. Toutes ces photographiques avaient été exécutées spécialement pour la circonstance par M. Auguste Marie, l'habile artiste rouennais, membre de notre Société, qui avait su mener à bien, grâce à son talent, une œuvre difficile et compliquée, étant donné le peu de temps dont il disposait.

Installée dans une salle particulière, ornée avec goût, l'exposition de Rouen, classée avec beaucoup d'ordre et de méthode, aussi intéressante au point de vue de l'érudition que sous le rapport de l'art, obtint un très vif succès auprès des Membres du Congrès, plaçant notre ville au premier rang, à côté de villes esthètes de premier ordre, comme Bordeaux, Dijon, Anvers, Bruges, Trèves et Bruxelles. Les éléments, d'ailleurs, n'en furent pas dispersés; la plupart ont été offerts à la Bibliothèque municipale et prendront place dans la Galerie d'Eстамpes locales, lors de sa prochaine réorganisation.

VISITE DU CONGRÈS DE L'ART PUBLIC

Pour couronner l'ensemble de leurs travaux, les Membres du *Congrès international d'Art public*, qui s'était réuni à Paris, au début du mois d'août, vinrent à Rouen le 13 de ce mois faire une visite artistique à la ville-musée, si bien représentée, nous l'avons vu, à l'exposition spéciale organisée sous leur patronage. Arrivés par le train de 9 heures du matin, les excursionnistes furent reçus par M. Ernest Deshayes, Adjoint chargé des Beaux-Arts, Victor Lelong, Directeur de l'École régionale des Beaux-Arts, Gaston Le Breton, Président d'honneur de notre Société, Conservateur des Musées de Rouen. Les *Amis des Monuments Rouennais* étaient représentés, en outre, par MM. Eugène Fauquet et Georges Dubosc, Vice-Présidents, Léon de Veszy et N. Beaurain, Membres du Bureau.

Parmi les congressistes, fort nombreux, auxquels la bienvenue fut souhaitée sur le quai de la gare, se trouvaient : MM. John Labusquière, ancien Vice-Président du Conseil municipal de Paris, Président du Congrès; Marius Vachon, l'érudit critique d'art, Secrétaire général du Congrès; Broërmann, fondateur de l'*Œuvre de l'Art public*; Charles Normand, Architecte, Fondateur et Président des *Amis des Monuments Parisiens*; Adolphe Engels, Architecte du Palais-de-Justice de Bruxelles; Van Cuyck, Echevin aux Beaux-Arts de la ville d'Anvers; Pédro d'Avilla, Architecte du roi de Portugal; Ruynar Otsberg, Délégué de Suède; Ambt, Délégué de Copenhague; Georges Ouckley Totten, Délégué des Etats-Unis; Geymuller, Délégué d'Allemagne; Carten de Wiart, Coppin, Degeliès, Lardier, Duquesne, Deins, Clairbois, Goulonvaux, Délégués de Belgique; Harmand, Architecte; Roger Pressat, André Hallays, des *Débats*; Strauss, du *Voltaire*; Marie Vérone, de la *Fronde*; nous en passons, et des plus qualifiés!

On remarquait aussi, parmi ces nombreux délégués, un abbé à physionomie fine portant le manteau de cérémonie des prélats romains, *monsignor* Ugo Nommi, inspecteur des fouilles de San-Geminiano, une petite ville de la province de Sienne où ont été recueillies par ses soins de nombreuses antiquités italiennes.

Les congressistes, après avoir consacré leur matinée à la visite du Palais-de-Justice

et de l'Hôtel des Sociétés savantes, où il leur fut remis plusieurs exemplaires de notre *Bulletin*, se rendirent à la grande salle de l'Hôtel-de-Ville où un déjeuner-lunch, offert par la Municipalité, leur fut gracieusement servi. Ce fut naturellement l'occasion de nombreux toasts et discours inspirés des théories et des travaux artistiques du Congrès, mais trop développés pour ce rapide paragraphe. Qu'il nous suffise de rappeler les allocutions de M. Ernest Deshayes, saluant les congressistes au nom de la Ville de Rouen ; de M. John Labusquière, qui, en quelques paroles d'éloquence vibrante, montra la mission grandiose de paix et de fraternité tentée par les amis de l'*Art public* et glorifia Rouen, « ce reliquaire du passé, foyer de l'avenir, où l'art et l'industrie, si bien faits pour s'entendre, peuvent, plus que partout ailleurs, se prêter un mutuel concours » ; de M. Broërmann, qui félicita notre Cité d'avoir pris part, d'une façon si heureuse, à l'exposition organisée à Paris ; de M. Roger Pressat, secrétaire de la réunion, qui a lu un sonnet fort bien venu, résumant, en sa forme concise, l'idée mère du Congrès ; enfin, de M. Léon de Vesly qui, au nom des *Amis des Monuments Rouennais*, a souhaité la bienvenue à tous en quelques mots fort applaudis.

Au milieu d'une vive animation, dont l'art seul faisait tous les frais, la visite aux monuments et aux curiosités de notre ville s'est poursuivie ensuite par l'examen des quartiers anciens et pittoresques, derniers vestiges du Rouen qui s'en va. On se rendit ainsi d'abord à l'église Saint-Ouen, la merveille ogivale, qu'on explora rapidement ; puis dans la rue Damiette, dont on admira les anciens hôtels ; devant l'église Saint-Maclou, aujourd'hui complètement dégagée, le nom des frères Dutuit, qui ont si généreusement contribué à l'embellissement de ce coin de la Cité, fut unanimement acclamé sur la proposition de M. Marius Vachon. Dans la rue Saint-Romain, après avoir examiné longuement la perspective si curieuse et la physionomie moyen-âgeuse des logis qui la bordent, un véritable meeting en plein vent fut tenu par les congressistes au sujet de la maison gothique, si pittoresque et si archaïque, en faveur de laquelle les *Amis des Monuments Rouennais* ont mené la vigoureuse campagne que l'on sait, campagne approuvée et soutenue par l'opinion de tous les artistes français et étrangers.

Sur la proposition de M. Marius Vachon, à la majorité de l'assistance, le Congrès émit le vœu que la maison du x^v siècle de la rue Saint-Romain « fût conservée à l'endroit même où elle se trouve ». Quelques membres formulèrent bien certaines réserves au sujet de la *conservation sur place* ; mais, sur les observations énergiques de MM. Charles Normand et Harmand, le vote du Congrès, après une discussion animée, fut maintenu.

Après cette vive mais courtoise passe d'armes, la promenade se poursuivit par la visite de la Cathédrale, où, faute de temps, l'attention se concentra surtout sur les merveilleux tombeaux des d'Amboise et de Brézé ; puis par une excursion au Gros-Horloge, à la tour Saint-André, à la fontaine de la Pucelle et à l'église Saint-Vincent, toute une succession variée de curiosités archéologiques qu'on dut se contenter d'effleurer au passage.

A cinq heures, les congressistes étaient transportés par tramway électrique sur le plateau de Bonsecours, et là, après une courte visite à l'église et au monument de Jeanne d'Arc, M. Marius Vachon, devant l'admirable panorama de la cité éclairée par les feux du soleil couchant, devant « la Florence gothique » magistralement assise au bord du fleuve, dans le cadre si harmonieux de ce bel horizon de collines qui l'enveloppe de

toutes parts, lut un vibrant et rapide hommage à Puvis de Chavannes, « le grand artiste et le grand poète », qui a donné comme décor à son admirable fresque du Musée de Rouen : *Inter artes et naturam*, ce site magnifique et coloré. Pouvait-on mieux terminer une journée consacrée tout entière aux manifestations de l'Art et du Beau ?

VISITE DES JEUNES ARCHITECTES ALLEMANDS

Deux jours seulement avant l'arrivée du Congrès de l'Art public, une députation de jeunes architectes allemands, voyageant en France pour leur instruction, est venue, elle aussi, visiter notre ville et en étudier les principaux édifices. Ces jeunes gens, au nombre d'une trentaine, appartiennent à l'Ecole Polytechnique de Charlottenburg, près Berlin, école divisée en cinq sections et comptant une population scolaire de plusieurs milliers d'élèves. Le petit groupe qui a passé par Rouen appartient naturellement à la section d'architecture et est placé sous la direction d'un professeur spécial, M. Ch. Hehl, Membre de l'Institut de Berlin, et de deux professeurs adjoints.

Leur voyage d'études, commencé par les villes d'Allemagne, s'est continué par la visite d'Amiens, de Laon et de Beauvais, puis de Rouen, qu'ils ont exploré dans les journées des 11 et 12 août. Les honneurs de la ville leur ont été faits par MM. Léon de Vesly et Sevin, professeurs à l'Ecole régionale des Beaux-Arts, chargés de leur servir de cicerones.

La première journée a été consacrée à la visite d'ensemble de nos principaux monuments et de nos églises. Le Palais-de-Justice, la Fierle, le Beffroi, la Grosse-Horloge, où ils sont montés, ont été, tour à tour, passés en revue, ainsi que la rue Saint-Romain, la Cathédrale, Saint-Maclou et son aître, Saint-Godard et la tour Saint-Laurent. A Saint-Ouen, qui les a vivement intéressés, ils ont gravi la tour couronnée et la galerie supérieure où s'est produit un incident assez curieux. Parmi les nombreux noms inscrits et gravés sur la pierre, ils ont retrouvé le nom d'un des plus célèbres architectes allemands, celui du constructeur de l'église du *Souvenir* à Berlin, venu en touriste à Rouen. Ce sont là de ces petites réminiscences imprévues qui flattent toujours les voyageurs. Emile Botta, l'égyptologue, raconte quelque part qu'il fut doucement ému un jour, en plein désert, en déchiffrant sur un débris de colonne le nom d'un bon bourgeois de Rouen qu'il avait connu dans son enfance.

Un détail bien particulier de cette excursion des jeunes étudiants allemands, c'est que chaque station à un monument était précédée d'une conférence spéciale faite par leur professeur ; tous les élèves portaient d'ailleurs avec eux des cahiers de cours où étaient soigneusement étudiés et décrits les principaux édifices des villes qu'ils visitaient. Pour compléter cette documentation et lui servir de correctif, les apprentis-architectes ont consacré leur deuxième journée à dessiner et relever les fragments les plus intéressants des curiosités architecturales visitées la veille. On reconnaît là le côté pratique et rationnel de la méthode d'enseignement allemande basée sur l'étroite corrélation de la pratique et de la théorie.

Après nous avoir quittés, ces jeunes gens ont visité tour à tour Lisieux, Caen, Chartres, le Mont-Saint-Michel, le Mans, et achevé leur voyage par la visite de Paris et

de l'Exposition. Ils ont été unanimes à reconnaître la courtoisie et la correction avec lesquelles ils ont été reçus dans les diverses étapes de ce rapide tour de France. La science et l'art sont de tous pays, et, comme tels, bien accueillis partout.

VISITE DES CANADIENS

A ces visites purement artistiques, rentrant directement dans notre cadre, on en pourrait ajouter d'autres, d'un genre moins nettement défini, provoquées comme celles-ci par le grand défilé cosmopolite que les Expositions amènent toujours avec elles. Par sa proximité de la capitale et l'attrait de ses monuments, Rouen devait profiter, plus que beaucoup d'autres centres, de ce mouvement exotique, qui rayonna, d'ailleurs, un peu de tous côtés. C'est ainsi que nous fûmes visités tour à tour, pendant la période estivale, par des Délégations canadiennes, tonkinoises et malgaches, puis, vers la fin de septembre, par l'équipe navale des Cadets de Norwège, ces vaillants pupilles de la marine scandinave, si admirés des Rouennais pour leur allure martiale et leur juvénile énergie. Mais ces visites occasionnelles, faites au hasard du voyage, sans plan ni but déterminé, ne relèvent guère de notre domaine, appartenant bien plutôt à la *chronique locale* qu'à la *chronique artistique* proprement dite. Nous ferons cependant une exception en faveur de la visite des Canadiens, en raison de son caractère tout spécial et de l'intérêt patriotique qui s'y attache.

Ce fut le 9 juin qu'eut lieu cette visite familiale, provoquée par l'*Alliance française*, organisée par la Chambre de Commerce et de nombreuses Sociétés rouennaises, tant savantes qu'industrielles. On n'a point oublié l'élan et la spontanéité de cette fête toute simple, mais charmante, où Canadiens et Normands, réunis pour un jour au pays des ancêtres, étaient heureux de renouer d'anciennes relations et de raviver, au contact de l'intimité, une communauté de langue, d'aspirations et d'origine que le temps, les événements et la distance n'ont pu altérer. Réception enthousiaste des Autorités et des Associations; banquets et toasts chaleureux; excursion pittoresque en tramway électrique, à travers les sites accidentés de la côte des Aigles et du plateau de Bonsecours; traversée collective du pont transbordeur, décuplant et triplant les passagers de sa nacelle; visite artistique aux monuments de Rouen, promenades dans ses vieilles rues, ses gothiques carrefours; puis conférence vibrante et imagée de M. Herbette, le grand ami des Canadiens, sur l'esprit et la littérature si vivace de ce peuple ami, sur ses mœurs, ses traditions, son caractère, offrant avec le nôtre tant d'affinités et de points de contact; rien ne fut épargné pour agrémenter cette fête de famille et l'inscrire en belle et bonne place au Livre d'or du souvenir.

Sans parler des incidents, des détails imprévus de cette libre course à pavé battu, dont deux de nos Sociétaires, MM. G. Dubosc et De Vesly, avaient rédigé et illustré le coquet itinéraire : — Salut national au monument de Jeanne d'Arc, cette vivante incarnation de la Patrie; — arrêt obligatoire sous l'arcade du Gros-Horloge, en regard du berger symbolique et de son plantureux troupeau de moutons, rappelant son origine agricole à ce peuple de pasteurs et de fermiers; — halte prolongée devant le bénitier de Saint-Ouen, large comme un baptistère, réfléchissant dans sa vasque marbrée l'aérienne silhouette du vaisseau abbatial; — rapides stations aux Consuls, aux Sociétés savantes, notre siège

social, marquées par une ample distribution d'estampes et de publications locales, où figurait avec honneur notre premier Bulletin; — le tout assaisonné de gais propos, de conversations charmantes, avec rencontres imprévues à travers nos vieux quartiers, soudainement rajeunis, où ces descendants de nos anciens colons normands, encore tout imprégnés de l'esprit de la race dont ils ont gardé l'aspect, la physionomie, les expressions pittoresques, et jusqu'à l'accent du terroir, retrouvaient, chemin faisant, qui, un vieux nom de famille, qui, un parent ou un ami, resté, de père en fils, dans l'atelier ou l'échoppe qu'habitaient jadis les aïeux. N'oublions pas la visite à la Cathédrale et le pèlerinage quasi-filial au monument de Cavelier de la Salle, le grand explorateur normand, où fut déposée une palme d'honneur portant ces significatives inscriptions :

*A CAVELIER DE LA SALLE,
les Canadiens français en pèlerinage patriotique à Rouen,
le 9 juin 1900.*

*En témoignage de sentiments qui ont triomphé du temps,
de l'éloignement, de la mort même.*

En vivant souvenir de la Normandie et de la Famille française d'Amérique.

Noble et touchante expression du sentiment national, qui résume à merveille le caractère tout particulier de cette fête intime, et qu'il convenait de consigner ici.

Comment pourrions-nous mieux finir ?

RAOUL AUBÉ.





LES CANDIDATS A L'ÉCOLE DE DESSIN DE ROUEN

LORS DE L'ÉTABLISSEMENT

DES

ÉCOLES CENTRALES DE LA SEINE-INFÉRIEURE

(1796)



L'Ecole de dessin, fondée, vers le milieu du XVIII^e siècle, par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, eut le mérite incontesté de former un grand nombre d'artistes en tout genre, dont quelques-uns parvinrent à la célébrité. L'habile directeur de cette Ecole, Jean-Baptiste Descamps, mourut le 31 juillet 1791. Le 19 octobre de l'année 1789, il avait fait donner à son fils la survivance de sa place. C'était le moins que l'Académie pût faire en faveur d'un homme qui, par son talent et ses soins désintéressés, avait puissamment contribué au développement des arts dans ce pays, réputé jusque-là pour n'être sensible qu'aux intérêts du commerce.

Le 11 décembre 1790, à la suite d'un rapport sur les établissements d'instruction publique, le Département, se substituant à l'Académie, arrêta qu'il serait établi des écoles de dessin, d'architecture, de physique et de chimie; que ces écoles, ainsi que celles de mathématiques et d'hydrographie, seraient installées dans le Collège et que les places seraient données au concours.

Vers ce temps-là, un peu plus tôt ou un peu plus tard, par arrêté du Département, l'Ecole de peinture, sculpture, architecture et gravure (l'école de Descamps comprenait ces quatre branches) fut, sans concours et à titre

provisoire, divisée en deux classes, l'une de dessin, l'autre d'architecture. L'Académie fut consultée sur le choix des professeurs; et ce fut sur la désignation de cette Compagnie que le Directoire du Département nomma Pierre Le Brument professeur de l'Ecole d'architecture.

Le Carpentier fut, en même temps, chargé de l'Ecole de dessin. Les cours de l'un et de l'autre se faisaient au Collège.

On avait conservé au fils de Descamps, par respect pour la mémoire de son père, et peut-être aussi par égard pour l'Académie, une Ecole de peinture distincte de ces deux cours du Collège. Après s'être tenue à la Haute-Vieille-Tour, elle s'installa dans une église abandonnée, celle des religieuses de Saint-Louis, place de la Rougemare.

L'affiliation de Le Brument à la Société des *Amis de la Constitution*¹ avait mis cet artiste à l'abri du reproche d'*incivisme*. Descamps fils, au contraire, avait hésité à rompre ouvertement avec les anciens amis de son père. Ce fut assez pour que, le 20 août 1793, le Département lui refusât un certificat de *civisme*, chose grave dans ce temps-là, et le remplaçât par Le Carpentier. Le 1^{er} du deuxième mois de l'an II (20 oct. 1793), on enjoignit à Descamps de remettre à son remplaçant les clefs de l'église Saint-Louis, où se réunissaient encore quelques élèves des écoles publiques. Tout ce que cet artiste, si cruellement évincé, parvint à obtenir, ce fut qu'on lui reconnût son droit de propriété sur les tableaux et les dessins, en assez grand nombre, qui lui servaient pour l'instruction de ses élèves.

Le Brument et Le Carpentier comptaient parmi les meilleurs sujets de l'ancienne Ecole de dessin; il faut leur rendre cette justice qu'ils parlèrent toujours avec respect de leur premier maître, et, selon toute apparence, on doit supposer que, loin de les avoir provoquées, ils n'approuvèrent pas les rigueurs dont crut devoir user l'Administration départementale, aveuglée par l'esprit de parti, envers le fils d'un homme qui avait rendu de si grands services au pays.

Je ne saurais dire quel était le chiffre du traitement de Descamps. Il ne pouvait être que peu élevé et inférieur à celui qui avait été fixé originairement par l'Académie. Quant aux traitements de Le Carpentier et de Le Brument, ils nous sont connus. Un arrêté du 2 septembre 1792 avait affecté sur le budget du Département 2,400 livres pour l'Ecole de peinture et de sculpture, et 1,200 livres pour l'Ecole d'architecture.

1. 18 février 1791, M. Le Brument, l'un des Amis de la Constitution, offre au Département un mémoire sur la topographie de Rouen et sur les changements et embellissements dont cette ville était susceptible.

La loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), en organisant les Ecoles centrales, désigna le nombre et le genre de chaires à établir, et donna le choix des professeurs à un Jury dit d'Instruction publique.

Ce Jury avait été constitué pour la Seine-Inférieure par un arrêté de Bailleul, Représentant du peuple en mission, le 21 germinal an III (10 avril 1795). Il était composé de trois membres : d'Herbouville, Victor Le Febvre, négociant, et Cabissol. Le premier fut bientôt remplacé par Anquetin.

Le 15 nivôse an IV (5 janvier 1796), l'Administration départementale maintint comme membre de ce Jury Victor Le Febvre et nomma Lamandé, ingénieur en chef, et Bremontier, négociant, en remplacement d'Anquetin et Cabissol, qui venaient d'être nommés membres de cette Administration¹.

Le choix de ce Jury se porta, sans formalité de concours, sur Formage, Le Tellier, Beuzelin, Auber, L'Hoste et Ducastel, pour les chaires de langues anciennes, de mathématiques, de grammaire générale, de belles-lettres, d'histoire et de législation. Gourdin fut nommé Bibliothécaire. Ces choix furent approuvés par l'Administration le 1^{er} ventôse an IV² (20 fév. 1796).

Il semble qu'il y ait eu quelque hésitation pour le choix du professeur de dessin, dont la nomination, arrêtée le 6 ventôse, fut approuvée le lendemain par le Département.

Il s'était présenté pour cette chaire quatre candidats : Bacheley, Tardieu, Le Carpentier et Jaddouille. Quant à Le Brument, il demandait que l'Ecole d'architecture fût maintenue, comme démembrée, en sa faveur, de l'Ecole de dessin.

Tous les concurrents firent valoir de leur mieux les droits qu'ils croyaient avoir à l'estime du Jury, et c'est ainsi qu'ils nous ont fourni des renseignements utiles à recueillir pour l'histoire des arts à Rouen vers la fin du XVIII^e siècle. Bacheley, qu'il ne faut pas confondre avec le graveur du même nom, dans une lettre assez incorrecte, expose d'après quels prin-

1. Lamandé ayant été nommé Inspecteur des Ponts-et-Chaussées fut remplacé, le 7 ventôse an IV (26 février 1796), par Angerville.

2. Formage, ancien professeur au Collège de Rouen ; Le Tellier, ci-devant professeur de mathématiques au même Collège, G.-J.-V. Auber, ex-Administrateur du Département, ci-devant principal du Collège d'Eu ; L'Hoste, ci-devant principal du Collège de Rouen ; Ducastel, ci-devant homme de loi. Beuzelin, nommé professeur de grammaire générale, fut remplacé par Bignon dès le 9 germinal an IV. B.-N^{as} Pluvinet, médecin de Paris, fut nommé professeur de physique et de chimie expérimentales le 29 germinal même année.

cipes nouveaux il enseignerait le dessin à ses élèves; il se flattait de les mettre dès les premières leçons en état d'opérer quelque chose à leur profit, avec le seul secours de leur mémoire et de la *nature*. Il se disait, c'était le point le plus sérieux de sa requête, chargé d'un père octogénaire, d'une femme, de deux enfants, d'un mineur pauvre; il se voyait réduit à travailler de bras et près de manquer de tout. Il s'excusait sur sa misère de la hardiesse qu'il prenait de poser sa candidature en concurrence « avec le citoyen Chadouille et d'autres hommes à talent qu'il estimait et qui avaient autant besoin que lui ¹ ». Un véritable artiste, Jean-Charles Tardieu, peintre, rappelait qu'il avait remporté le second prix à l'Académie de Paris en 1789 et qu'il avait formé des élèves. Il donnait l'énumération de ses compositions, entre lesquelles nous citerons le *Retour d'Ulysse qu'Enryclée reconnaît*, une *Madeleine dans le désert*, une esquisse représentant la *Mort d'Hippolyte* ².

La lettre de Jaddouille ne diffère en rien de celle qu'à la même date il adressa au Jury d'Instruction publique du département du Calvados. Elle est suffisamment connue par la publication qui en a été faite, avec de curieuses observations par mon savant collègue M. A. Bénét ³. On y trouve une énumération complète des œuvres de cet habile et malheureux sculpteur, dont la spécialité n'avait plus trouvé d'emploi depuis la Révolution. La plupart des œuvres qui avaient, à Rouen, établi sa réputation, n'existaient déjà plus; d'autres étaient réservées au même sort; mais peut-être en reconnaîtrait-on encore parmi des sculptures maintenant réputées anonymes : « Dans l'église de la Mailleraye, toutes les décorations du chœur et du maître-autel, tant en pierre que bois, etc., consistant en un grand bas-relief de 30 pieds de haut, représentant une *Assomption de la Sainte Vierge* accompagnée d'anges dans un fond de gloire : aux côtés de l'hotel deux *Adorateurs* et un bas-relief dans l'hotel, en pierre de Conflanc, et 2 bas-reliefs représentant *la Foy et l'Espérance*. Au Tilleul, au-dessus de Bernay, une figure en pierre de Conflanc représentant *l'Amitié*. Auprès d'Yvetot, une figure en pierre représentant *Hercule*. A Merval, auprès de Gournay, une figure en pierre, de 5 pieds de proportion, représentant une femme qui

1. Il prend la qualification de peintre et indique comme son domicile le n° 18 de la rue des Champs.

2. Il y a deux lettres de lui, datées l'une et l'autre de Rouen. Il indique, pour son domicile, dans l'une, la rue du Petit-Maulévrier; dans l'autre, le n° 1 d'une rue projetée pour aboutir à la rue de Crosne.

3. *L'Autobiographie du sculpteur rouennais Jaddouille*, Paris, 1900. Mémoire lu à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts, le 5 juin 1900.

descend dans un bain ¹. Au Havre, à la maison de Mrs Hombergs ², un bas-relief représentant *le Commerce, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Géographie*, deux *Sphinx* en pierre de Caen, et beaucoup de chapiteaux, de guirlandes de fleurs et autres ornements d'architecture. »

Jaddouille était âgé et paraissait peu propre à l'enseignement. Sa candidature ne pouvait manquer d'être écartée en présence de celle de Le Carpentier, déjà connu comme professeur de dessin, et dont les titres sont rappelés sans exagération dans la lettre qui suit :

« Rouen, le 17 prairial an III^{me} de la République une indivisible (5 juin 1795)

» *Aux Citoyens composant le Juri d'Instruction des Ecoles centrales.*

» CITOYENS,

» Le Carpentier, peintre, professeur de l'Ecole de dessin établie en cette commune, se propose pour remplir la place de professeur des arts du dessin dans les Ecoles centrales de Rouen.

» Son amour extrême pour un art qu'il a cultivé sans relâche depuis son enfance, des études faites dans presque tous les genres du dessin, le zèle infatigable qu'il a montré depuis bientôt deux ans que ce département l'a nommé professeur de l'Ecole publique de Rouen, ses soins pour la propagation de l'instruction en tout genre, les fruits qu'il a eu le bonheur de recueillir l'ont dédommagé de ses veilles et sont les titres qu'il présente.

» Placé à la tête de cette Ecole à la fin d'août 1793 (v. s.), il la trouva presque déserte ; la *nature*, qui en avoit fait sortir tant de célèbres artistes en tout genre, sembloit s'être livrée à un repos stérile et languissant. Il sentit dès ce moment qu'il falloit relever cette Ecole et former un nouveau plan d'instruction qui pût tourner au profit de cette grande commune. Il y a enseigné tous les genres de dessin. Une foule d'élèves sont arrivés de toutes parts, et leur nombre se montait, au commencement de l'hiver dernier, à plus de 260. Un grand nombre annonce déjà des progrès très sensibles qu'il vient d'encourager par des prix d'émulation donnés, à ses dépens, à ceux qui ont eu les meilleures places au commencement du semestre d'été ³.

» Il a vu de quelle nécessité il étoit de sortir du genre d'enseignement ordinaire, et qu'il falloit, non-seulement former des peintres, mais l'étendre particulièrement à l'usage des différentes manufactures qui font la richesse de ce pays. Ce progrès lui a réussi ; il l'a communiqué au Représentant du peuple Bailleul, qui est parfaitement entré dans ses vues, qui étoient les mêmes.

» Il entra en 1762 dans l'Ecole de Descamps père, où il étudia les éléments de son

1. Probablement dans le château de M. Marye de Merval.

2. Famille représentée actuellement à Rouen par M^{me} Paul Baudry et par les enfants de M. Voinchet.

3. Il vient de faire passer au Département les noms de ceux qui ont remporté les prix.

art pendant quatre années consécutives ; il y remporta tous les prix, et, après avoir eu celui de composition en peinture, l'envie de se perfectionner le fit partir pour la capitale. Il fut présenté à Doyen, peintre d'histoire célèbre, et qui jouissait alors de la plus grande réputation. Cet artiste l'accueillit avec amitié, et (la) lui a toujours continuée. Il a eu l'honneur d'avoir gravé le premier une planche à l'eau-forte d'après une des belles productions de son maître ¹.

» Il resta plus de dix ans dans cette Ecole, où il se forma au genre de l'histoire. Il a fait à Paris plusieurs tableaux en ce genre, ainsi que plusieurs plafonds, entre autres un chez le célèbre Le Noir, architecte de l'Opéra, qui lui fit beaucoup d'honneur. Des circonstances le privèrent de faire le voyage d'Italie qu'il avoit toujours désiré. Revenu, en 1777, dans sa patrie où il était appelé pour plusieurs ouvrages, il eut occasion de se livrer à son goût naturel pour l'étude du paysage, et ce fut l'année suivante qu'il fit le grand dessin de la vue du port et de la ville de Rouen, placé longtemps dans une salle de la Juridiction consulaire, et qui se voit maintenant au dépôt des arts du District ².

» Il fit un nouveau voyage à Paris en 1779. Il fut choisi au commencement de l'année 1780, sur la recommandation du célèbre Cochin, pour être un des coopérateurs du *Voyage pittoresque de la France*, d'après les études qu'il porta à Paris. Il fut envoyé en Normandie pour en dessiner les plus beaux points de vue. En arrivant à Rouen, il fut chargé de peindre deux plafonds au château de Belbeuf, et, vers le même temps, les Administrateurs de l'Hospice-Général proposèrent de faire décorer à leurs frais la salle de l'Administration. On lui commanda cinq tableaux d'histoire. Quatre de ces tableaux sont allégoriques à la vie des pauvres ; le cinquième est le *Samaritain*. Cet ouvrage, fait avec soin, lui mérita les éloges de ses concitoyens. Il peignit, l'année suivante, un salon et un plafond assez considérable dans une maison particulière de cette ville, et employa plusieurs étés à des voyages pour les vues de l'*Histoire pittoresque de la France*, dont plusieurs ont été gravées ; les autres, en grande quantité, sont répandues dans les cabinets des amateurs de la capitale et de Rouen. Son goût et une facilité naturelle l'ont porté à presque tous les genres de la peinture, et l'ont mis dans le cas de propager l'instruction dans les différents genres propres au génie de chaque élève, chose essentielle pour un établissement qui doit embrasser tous les genres relatifs à l'art du dessin.

» Dès les premiers instants de la Révolution, au moment de la suppression des communautés religieuses, il vit avec regret que beaucoup de chefs-d'œuvre de peinture alloient devenir la proie des Barbares : il s'empressa de présenter un mémoire au Département pour sauver et s'occuper de la conservation de tout ce qui auroit de mérite ; l'Administration, composée d'amis des arts et des sciences, accueillit sa proposition, et il fut envoyé comme commissaire dans toute l'étendue du département, avec un savant collègue ³, pour recueillir tout ce qu'ils pourroient rencontrer de livres et monumens. Ce voyage pénible procura une immense collection en tout genre et honora le département

1. « L'estampe est connue. Elle représente l'*Adoration des Mages*. »

2. « Ce dessin à l'aquarelle est de la plus grande proportion et a été l'ouvrage de trois mois de travail. »

3. Gourdin, ancien bénédictin de Saint-Ouen.

de la Seine-Inférieure, auquel la Commission temporaire des Arts a rendu la plus éclatante justice. Ce dépôt précieux est confié à sa surveillance ; et il n'a cessé depuis ce moment de recueillir et d'augmenter, par ses recherches, ce dépôt, un des plus beaux de la République. Il vient de finir un catalogue raisonné de tout ce qu'il renferme, qui a été envoyé à la Commission temporaire des Arts de la Convention, qui, pour en marquer son contentement à l'Administration du District, lui a fait passer copie de la délibération de ses séances jointe à la pétition, ainsi que les exemplaires du catalogue.

» Il se propose, pour la facilité des amateurs des arts du dessin et remplir le but de l'institution des Ecoles centrales, de joindre aux leçons pratiques de dessin et de la peinture des leçons sur la théorie de cet art, puisée dans les meilleurs auteurs, et sur les proportions des plus belles figures et monumens antiques.

» Il espère de la justice et de la sagesse des citoyens composant le Jury d'Instruction qu'ils accueilleront sa pétition, se bornant à la simple vérité et n'ayant cherché aucune espèce de recommandation particulière.

» Présenté par LE CARPENTIER. »

On conserve deux autres lettres écrites au Jury d'Instruction publique par Le Carpentier, l'une du 11 pluviôse an IV (31 janv. 1796), l'autre du 27 pluviôse de la même année (16 février).

Voici quelques extraits de ces lettres :

Dans la première : « Au moment de mon installation en cette place, je trouvais l'Ecole composée d'environ 18 élèves, dont le nombre s'est accru depuis à plus de 260. Je n'ose me flatter que cette augmentation vienne du changement que j'ai apporté à la manière d'enseigner que j'ai étendue et rendue propre aux différens ouvriers des manufactures de cette grande commune J'ai vu se développer des dispositions singulières qui, perfectionnées, donneroient un nouveau prix aux marchandises sortant de nos manufactures.

» Une autre classe d'élèves ne se forme pas avec moins de succès, et dont les dispositions nous promettent pour l'avenir, non-seulement des peintres, (mais) des architectes pour l'embellissement de nos édifices publics, des ingénieurs pour l'amélioration de nos ports, la défense de nos places fortes et la beauté des grands chemins de la République, des graveurs et autres artistes en tout genre

» J'ai la satisfaction, chose qui paraîtra presque incroyable ! de voir dessiner, à mes côtés, d'après le modèle vivant, de jeunes élèves de l'âge de 13 à 14 ans.

» J'ai senti qu'il falloit joindre la théorie à la pratique, qu'il falloit meubler de bonne heure la tête des jeunes gens par des lectures intéressantes, qu'il falloit échauffer leur génie par des dissertations sur l'origine de ce bel art depuis les premiers peuples Quatre heures par jour sont employées à ces exercices, quoique ma place ne m'oblige qu'à 2 h. de leçon ; et on ne me soupçonnera pas de travailler à mon intérêt, puisque pendant 2 ans et demi, je n'ai eu que les faibles appointemens de 1,800 l., somme qui a

suffi à peine à ma chaussure ¹ jusqu'au mois de frimaire, époque à laquelle j'ai reçu une augmentation.

» Vers la fin de l'été j'ai proposé des prix d'émulation ; et j'ai distribué à mes dépens des gravures intéressantes aux élèves qui ont le mieux mérité au jugement de leurs camarades. J'ai formé, parmi les plus avancés d'entre eux, un jury, pour n'être pas soupçonné de partialité. »

Dans la seconde lettre, il s'étend plus longuement sur ses travaux :

« Je me propose de vous annoncer, entre autres, un plafond que je viens de faire, à la fin de l'été, chez le citoyen Lemonnier, rue aux Ours, en face de celle du Petit-Salut ;

» Un autre ouvrage, non moins étendu, fait, il y a quelques années, où tous les genres sont réunis : plafond, arabesques, ornemens, animaux, etc., en la maison du citoyen Portier, en face de la rue Harenguerie ;

» Un petit plafond chez le citoyen Lamandé.

» Plusieurs sujets ont été gravés d'après moi, tels que la vue du château d'Arques, celle de Robert-le-Diable, de l'abbaye de Jumièges, etc., et un portrait de M. de Voyer par le célèbre Saint-Aubin ². »

Il insiste sur les efforts qu'il fit pour sauver de la destruction les œuvres d'art provenant des confiscations révolutionnaires.

« Puis-je vous dire, écrit-il dans cette lettre, que c'est à mon zèle infatigable depuis 90, et aux voyages faits dans le département, que je suis parvenu à sauver de la fureur vandالية quantité de chefs-d'œuvre qui seroient perdus pour le pays, comme dans tant d'autres endroits de la République. J'ai au moins contribué à la gloire de mon pays et aux éloges que l'Administration a reçus de la Commission temporaire des Arts.

» Tous ces tableaux sont dans le meilleur état, et ils sont souvent l'objet de mes soins et de mes complaisances en les nétoyant et les soignant, surtout aux changemens de saison. Ils sont placés en différens locaux aussi bien qu'ils puissent être, à l'abri de toute insulte, et tous sous la clef ; le tout sans nul autre intérêt que l'amour de mon art et la

1. Le Carpentier ne s'écarte point de la vérité, et c'est le cas de dire qu'elle peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Je lis dans une lettre adressée aux Administrateurs du Département par les préposés au triage des titres : « La baisse des assignats et, conséquemment la hausse excessive des denrées de première nécessité les contraint de recourir à vous ;..... peut-il être possible qu'avec le produit de leurs traitemens de 10 l. par jour en assignats, ce qui leur procure à peine la valeur d'un sol 6 deniers en monnaie métallique, ils puissent subvenir à leurs dépenses indispensables qui s'élèvent au moins à 100 l. par jour. » 14 frimaire an IV (2 déc. 1795).—Ils payaient, le 29 germinal an III (18 avril 1794), pour 5 encriers de faïence avec leurs éponges, 40 l. ; pour une demi-rame de papier pot fort moitié rogné, 45 l. ; pour une bouteille d'encre double, 8 l. ; pour 4 morceaux de gomme élastique, 8 l. ; le 9 germinal an IV (29 mars 1796), pour une demi-corde de bois de hêtre, bûches de 42 pouces, au prix de 12,000 la corde, 6,000 l. ; pour le cordage, 10 l. ; pour l'apport du chantier au bureau, 400 l. ; pour le sciage et montage, 150 l. ; total, 6,560 l.

2. Charles-Germain de Saint-Aubin, dessinateur du Roi, inhumé à Saint-Joseph de Paris, 18 mars 1786.

gloire de mon pays, dont la postérité ne pourra s'empêcher de vanter le goût dans l'histoire effrayante de notre Révolution. »

En cela Le Carpentier ne disait rien que de vrai. Ses dessins, ses tableaux, pourront être oubliés ou peu prisés. Mais on ne saurait, sans injustice, oublier que c'est à lui que nous devons la conservation de bon nombre de chefs-d'œuvre qui ornent aujourd'hui notre Musée ou qui ont été rendus aux églises après le rétablissement du culte. Nous devons aussi lui savoir gré d'avoir soigneusement recueilli des toiles qu'un étranger peut-être eût dédaignées, parce qu'elles étaient signées de noms peu connus en dehors de Rouen.

Le Brument ne songeait pas à l'emporter sur Le Carpentier, mais il espérait que le Jury d'Instruction publique proposerait la conservation d'une Ecole d'architecture dont l'utilité ne pouvait, en effet, être contestée, et que pendant plusieurs années il avait dirigée avec une habileté reconnue.

Les deux lettres qu'il adressa au Jury ne présentent guère moins d'intérêt que celles de Le Carpentier.

« Rouen, le 17 ventôse an IV^{me} de la République (17 mars 1795).

» *Le Professeur d'architecture aux citoyens composant le Jury pour la formation des Ecoles centrales en la commune de Rouen.*

» CITOYENS,

» Après le décès du citoyen Descamps, le Directoire du Département prit un arrêté, le 7 septembre 1791, portant que l'Ecole de peinture, sculpture, architecture et gravure, serait provisoirement divisée en deux classes, l'une de dessin et l'autre d'architecture.

» L'Académie fut consultée sur le choix de ceux des artistes qu'elle croirait en état de professer ces deux classes.

» Alors je fus désigné par cette Compagnie pour celle d'architecture. Le Directoire du Département, en adoptant l'avis de l'Académie, me nomma provisoirement professeur de l'Ecole d'architecture. En me l'annonçant, ce fut sous la condition que je l'accepterais et que, dans ce cas, je donnerais un programme des diverses branches d'enseignement de l'architecture. Je donnai ce programme ; il est au nombre des productions que je vous ai précédemment déposées. Vous trouverez, citoyens, sous le couvert de la présente, son extrait imprimé et publié par ordre du Département, le 11 may 1792.

» L'Ecole d'architecture, comme vous le voyez par cet exposé, n'est point dépendante des collèges supprimés, elle est démembrée de celle du dessin. Les programmes que j'ai donnés indiquent les avantages qui devaient en résulter.

» En effet, ce n'était plus les simples éléments du dessin, mais bien l'ensemble des connaissances nécessaires à l'architecte, à l'ingénieur, au propriétaire et à tous les ouvriers en bâtiment.

» Maintenant, vous vous occupez, citoyens, de la formation des Ecoles centrales dans cette commune : elles sont désignées par le décret rendu pour l'instruction publique ; mais celle d'architecture (qui a subsisté depuis 1744 jusqu'alors et au milieu des troubles inséparables d'une révolution) ne s'y trouve point comprise.

» Vous en serez, comme moi, par votre amour pour les arts, affectés. En effet, pourroit-on en voir fermer les portes sans éprouver un sentiment difficile à exprimer ? Quoi ! cette Ecole, à qui cette cité sera à jamais redevable du goût qu'offrent les nouveaux bâtiments et les édifices qui la décorent, qui a procuré à ses habitants, pour les élever, des hommes qu'il fallait, avant qu'elle existe, aller chercher à grands frais dans la capitale, n'existerait pas ? Non, citoyens, j'aime à croire que vous ferez tous vos efforts pour qu'elle soit conservée et pour qu'elle devienne le complément de l'instruction publique dans cette grande commune. Quant à moi, qui ai le premier joui des faveurs de son existence, je n'abandonnerai les élèves qui la fréquentent que lorsque vous me l'ordonnerez.

» *Le professeur provisoire pour l'Ecole d'architecture,*

» P. LE BRUMENT. »

Peu de temps après, Le Brument adressait au même Jury une seconde lettre ainsi conçue :

« Citoyens, provisoirement chargé depuis le décès du respectable Descamps de l'enseignement des principes du dessin, de l'architecture et des arts qui en dépendent, j'ai rempli, d'après mon programme, la tâche qu'ils m'imposaient, autant que les circonstances, le nombre, le goût, la variété des élèves et de ces arts l'ont permis.

» J'oserai l'observer, l'enseignement des connaissances que l'architecture comprend semblerait devoir appartenir à ceux qui en ont fait spécialement l'objet de leurs études et de leurs occupations. Mais, si cela doit être, il n'en serait pas ainsi, en donnant aux mêmes à professer également l'universalité des autres arts et métiers. D'après cette variété, je me garderai bien de me présenter sous ce point de vue.

» Citoyens, je serai de bonne foi : j'avouerai que, si mes peines, mes veilles, mes travaux dans l'art que j'exerce m'ont été de quelque succès, que ce n'a pas été sans éprouver bien des obstacles, des difficultés et quelques fois des écueils. Oui, citoyens, dans ma pénible carrière, j'ai souvent vu que plus on voulait savoir, que plus on apercevait qu'on savait moins. Fort de cette vérité, je ne peux que vous inviter à jeter vos regards sur mes principaux ouvrages, à l'église du Lieu-de-Santé, aux escaliers de Saint-Ouen, sur les maisons du citoyen Midy, place de la Pucelle ¹, et de la citoyenne Dupont, à Eauplet, etc., à examiner mon portefeuille, mes programmes, mes divers mémoires et modèles. D'après eux vous jugerez, citoyens, si je suis digne d'entrer dans la liste de ceux bons à former votre choix pour l'enseignement des arts et métiers ; vous jugerez, dis-je, si un seul homme peut les professer tous avec un succès complet ; enfin, si le dessin, et

1. C'est la maison qui porte actuellement le n° 9 de la place de la Pucelle.

les principes de l'art que j'exerce depuis près de quarante ans, peuvent appartenir aux simples éléments de l'art du dessin.

« Signé : J.-B. LE BRUMENT. »

Il est probable que Le Brument échoua dans ses démarches uniquement parce que cette Ecole, dont il demandait la conservation, n'avait point été prévue dans le plan des Ecoles centrales, et que l'Administration départementale était forcée de s'en tenir aux dépenses absolument indispensables.

Les grands travaux dont Jaddouille avait été chargé n'avaient pas empêché cet artiste de tomber dans la misère. Les travaux qui pendant un temps avaient fait la réputation de Le Brument lui furent plus avantageux, mais ne lui procurèrent cependant qu'une aisance bien modeste et très précaire.

On comprend que l'un et l'autre durent se dispenser d'assister à l'inauguration solennelle de l'Ecole centrale, qui se fit, de la manière la plus solennelle, le 10 germinal an IV (30 mars 1796), le jour même de la fête de la Jeunesse¹.

CH. DE BEAUREPAIRE.

1. La loi du 3 brumaire an IV consacra à cette fête le 10 germinal de chaque année.



Lillebonne

Vue Générale du Balnéaire Romain, en face du Château. (Brique non Comptée, la portion importante, l'endosse dans la terre, et M. Simon, cette dernière est située vers le terrain marqué A. la place du May à l'heure l'antique Brique de terre, le 31. May 1893 et marquée B.



VUE GÉNÉRALE DU BALNÉAIRE DE LILLEBONNE

D'après un dessin de E.-H. LANGLOIS

(Dessin inédit extrait de l'Album de la Commission des Antiquités)



EXCURSION ANNUELLE¹

VISITE A LILLEBONNE, TANCARVILLE, LA CERLANGUE
ET SAINT-JEAN-D'ABBETOT

Plus elles sont complexes et variées, plus les Excursions collectives ont chance de réussite, chaque catégorie d'amateur y pouvant trouver ainsi plus ample matière à son goût. A ce titre, l'Excursion du 10 juin 1900 peut compter parmi les plus complètes et les plus réussies. Artistes, antiquaires, simples curieux y ont trouvé également leur compte, son programme ayant été composé de telle sorte que l'élément pittoresque et l'élément archéologique s'y associaient à égale dose, mariant à propos à la poésie des ruines le charme plus vivace des sites naturels et des riches campagnes du pays de Caux. C'était plus qu'il n'en fallait pour séduire et grouper une vingtaine d'excursionnistes, épris de beaux paysages et de vieux souvenirs, au nombre desquels figuraient, comme une agréable diversion, quelques dames et jeunes filles appartenant aux familles des Sociétaires. Pour ne mentionner que ces derniers, rappelons seulement les noms de MM. Garreta, Eugène Fauquet, E. Duveau, Edouard Pelay, Witz, Duthil, Lecerf, Wilhelm et Raoul Aubé, ayant à leur tête notre dévoué Président, M. Louis Deglatigny, qui conduisait lui-même l'excursion.

Comme d'ordinaire, le début du trajet se fit par le chemin de fer, le grand abrégiateur des distances, qui nous conduisit de la gare de la rue Verte à Lillebonne, notre première étape, à laquelle nous devons consacrer les courts instants de la matinée. Dix heures sonnaient à l'élégant clocher de l'église, hardiment projeté au centre du gros bourg,

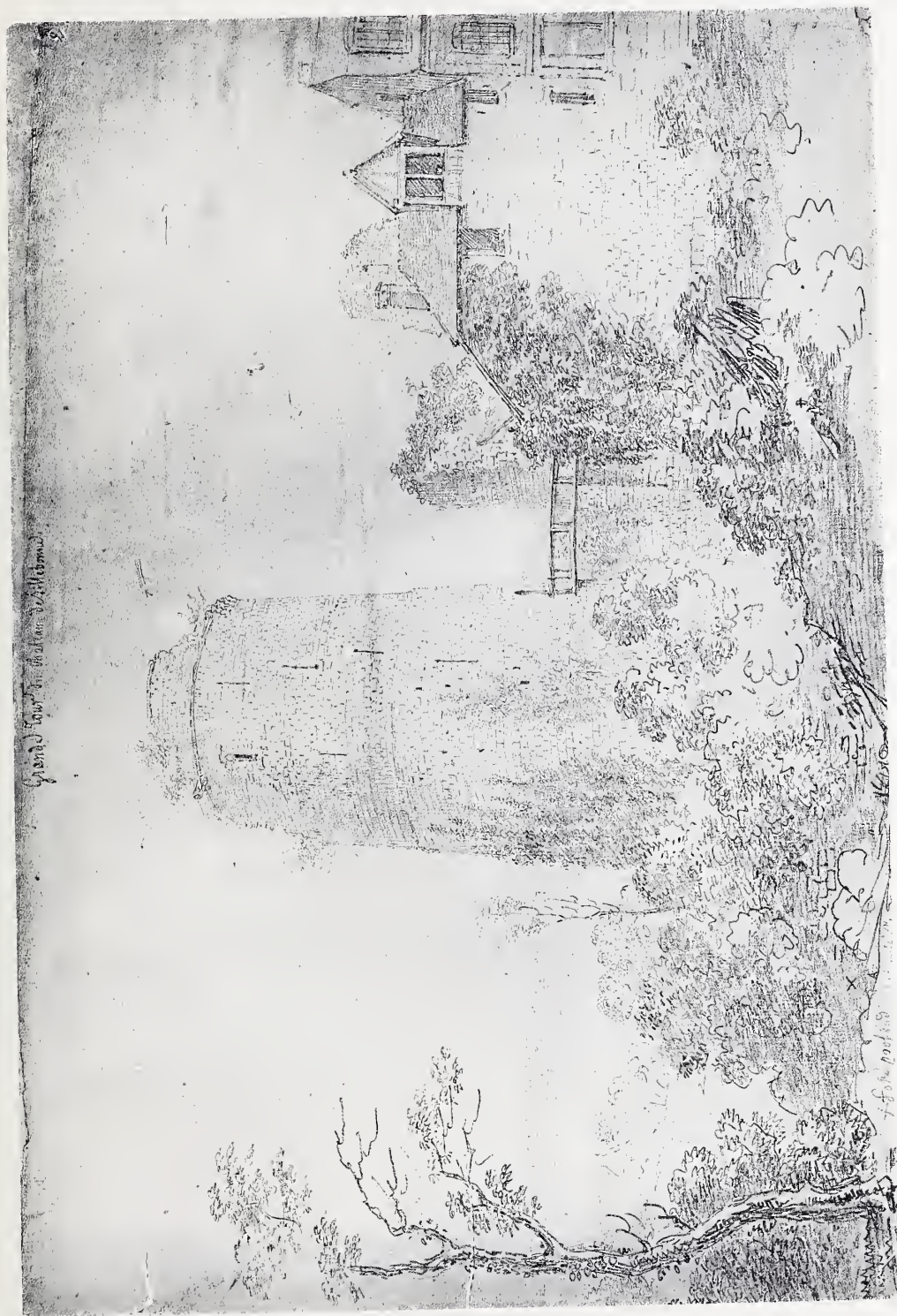
1. L'illustration de cette promenade se compose de deux parties bien distinctes : l'élément actuel et l'élément rétrospectif. Le premier est représenté par de charmants croquis pris sur le vif par deux de nos Sociétaires, MM. E. Fauquet et E. Duveau, celui-ci pour la plus large part. Le second est emprunté à d'anciens dessins originaux d'Hyacinthe Langlois, exécutés il y a bien près de trois-quarts de siècle, et détachés du portefeuille *inédit* de la *Commission des Antiquités*, qui a bien voulu nous en réserver la primeur. Nous avons pensé qu'il y avait là, au point de vue documentaire, un contraste aussi piquant qu'imprévu.

lorsque nous mettions pied à terre dans la vieille cité gallo-romaine, l'ancienne *Julia bona* de Jules César et d'Auguste, qui ne paraît guère se douter de sa respectable antiquité. Lillebonne est, en effet, une petite ville toute moderne, blanche et coquette, pittoresquement assise dans une jolie vallée, au pied de collines boisées, en un site agreste et délicieux, qu'arrose le mince ruban d'argent de la rivière de Bolbec, et qu'agrément, au dernier plan, une lointaine et vaporeuse échappée sur l'horizon flottant de la Seine. C'est une accorte et fraîche Normande en train de s'embourgeoiser, qui n'évoque aux yeux comme à l'esprit que des idées fraîches et riantes, n'ayant gardé de sa physionomie primitive que quelques ruines éparses, arrangées à la moderne, tant soit peu dépayssées au milieu du cadre actif et bourdonnant de ses fabriques et de ses filatures.

Que nous voilà loin de l'antique capitale des Calètes, de ce vieux chef de Caux au port florissant, au commerce important, aux défenses redoutables, tête et cœur de la région, avec ses multiples débouchés, ses nombreuses voies de communication rayonnant de toutes parts, toute fière de ses monuments, de ses villas, de ses ateliers artistiques, petites Académies privées où d'habiles artisans, imbus des traditions romaines, travaillaient, modelaient, cisaient avec une remarquable maîtrise ces chefs-d'œuvre d'art et de goût arrachés chaque jour à ses fouilles, conservés précieusement dans nos musées et nos collections particulières !

De tout ce passé glorieux, Lillebonne ne possède plus aujourd'hui que les ruines de son vieux château et les débris de son théâtre, ossements épars d'un grand cadavre dont on rechercherait en vain l'entière anatomie. Les honneurs nous en furent faits par un habitant du pays, M. Denize, Architecte, collègue et ami de notre Vice-Président, M. E. Fauquet, qui voulut bien mettre à notre disposition sa compétence, son érudition et son infatigable courtoisie. Après une courte station à l'Hôtel-de-Ville, où il nous montra les premiers éléments d'un petit musée cantonal en voie de formation, notre guide nous conduisit tout d'abord aux ruines de la forteresse, dont le renom séculaire attirait notre curiosité. N'est-ce pas, en effet, à ses murs que se rattache un des plus mémorables faits de notre histoire normande, là que Guillaume-le-Bâtard, hanté par cette grande idée de conquête qui devait illustrer à la fois son nom et son duché, réunit en assemblée plénière les prélats, hauts barons et capitaines de la province, pour leur révéler ses projets d'expédition en Angleterre, en plaider éloquemment la cause et en préparer les moyens ? Quel souvenir héroïque que celui-là, et quelle toile de maître pour un peintre d'histoire !

Hélas ! il faut bien l'avouer, l'encadrement actuel n'est pas à la hauteur du tableau. Conservé dans un parc à l'anglaise, soigneusement peigné et ratissé, en regard d'une élégante propriété de maître, d'un gothique de fantaisie, ce vieux débris du Moyen-Age, dressé à la pointe d'un petit coteau où s'élevait jadis l'ancien *Castrum* des Romains, n'est plus qu'un amas de décombres mantelés de lierre formant le plus étrange contraste avec les élégants massifs et les corbeilles fleuries qui l'environnent. C'est à peine si l'on retrouve encore quelques débris de son enceinte, indiqués par une partie des anciens fossés et quelques pans de tours éventrées, dont l'une, de forme carrée, toute tapissée de feuillage, est d'un assez grand effet. Il faut en excepter pourtant l'ancien donjon, imposant massif en pierre dure, rappelant, dit-on, la grosse tour de Falaise, et offrant aussi quelque analogie avec notre tour Jeanne d'Arc avant sa restauration. On y accède par un léger pont-levis, jeté sur un fossé profond, conduisant à l'intérieur de cette massive rotonde,



GRANDE TOUR DU CHATEAU DE LILLEBONNE

D'après un dessin de E.-H. LANGLOIS

(Dessin inédit extrait de l'*Album de la Commission des Antiquités*)

assez semblable à un énorme foudre, ne mesurant pas moins de 12 mètres de diamètre, et dont les murs ont 4 mètres d'épaisseur. Elle est divisée intérieurement en trois étages, séparés par des voûtes en ogive, ornées de nervures et de culs-de-lampe où s'écartèlent encore des écus héraldiques. Un escalier en vis conduit à la plate-forme, aujourd'hui découronnée, d'où le regard embrasse dans son ensemble tout le merveilleux panorama de la vallée et des environs.

Ce coup-d'œil donné au sombre logis du Conquérant, résidence successive des puissantes maisons d'Harcourt, de Rieux et de Lorraine, nous nous rabâttîmes vers le bourg pour explorer les ruines du théâtre romain, la grosse curiosité de Lillebonne. Celui-ci se découpe en pente douce sur le versant d'une autre colline, au soleil couchant, suivant la règle antique, et fait face au château féodal. L'impression première qui s'en dégage, comme devant toute grande excavation, est celle de l'étonnement, tant la partie plane est enfoncée dans le vallon, creusé évidemment à dessein. Bien qu'une partie du sol antique soit aujourd'hui recouverte par les remblais de la route départementale, ses dimensions primitives sont encore facilement appréciables. Il devait avoir 150 mètres de longueur sur 80 à 90 mètres de large, mesurer 108 mètres de pourtour dans le grand couloir circulaire et occuper une superficie totale d'environ 8,000 mètres carrés. Comme tous les théâtres antiques, il se composait d'un amphithéâtre en forme d'hémicycle, comprenant en outre un orchestre, une avant-scène et une scène disposée en carré long, mais concave à l'intérieur. Trois séries de gradins, taillés à même le roc, s'étendaient dans l'amphithéâtre, que divisaient sept vomitoires ou couloirs d'accès coupant toute la circonférence en huit triangles ou coins. Ces gradins, destinés au commun des spectateurs, étaient dominés par huit loges réservées aux personnages de marque, qui siégeaient aussi dans l'orchestre sur des chaises de pierre appelées *bisellia*, dont plusieurs existent encore. Quant aux musiciens, ils étaient cantonnés dans les niches du mur d'appui qui entourait l'avant-scène. Quatre entrées parallèles desservaient en outre la partie basse du théâtre dont la maçonnerie très épaisse est revêtue de pierres tuffeuses, de petit appareil, et chaînée de larges briques rouges, avec contre-forts saillants dans tout son pourtour. On a calculé que cette vaste arène pouvait contenir plus de 3,000 spectateurs, ce qui suppose à l'ancienne Lillebonne une population de 25,000 à 30,000 âmes.

Grâce aux connaissances techniques de notre savant cicerone, nous pûmes explorer l'édifice dans tous ses détails, en étudier l'ingénieuse disposition, admirer la hardiesse et la solidité de ses passages voûtés, l'étonnant équilibre de ses murailles d'angles juxtaposées sans aucune amorce ni liaison, gravir ses escaliers et ses gradins, interroger même son acoustique, qui est excellente, et restituer en quelque sorte par la pensée son aspect vivant et animé aux soirs d'apparat et de fête populaire. Malheureusement, tout ce décor rétrospectif, recouvert d'une épaisse couche de gazon qui le défigure en le protégeant, enfermé dans une espèce de square clos par une grille, a singulièrement perdu de son ancien caractère. Ses vicissitudes, d'ailleurs, datent de loin. Après avoir servi aux spectacles publics, le vieux cirque lillebonnais dut servir de lieu de refuge aux habitants qui, pour se défendre contre les invasions barbares, transformèrent leur théâtre en citadelle et en bouchèrent les ouvertures avec des pierres de taille. D'aucuns y transportèrent même leurs pénates, ainsi qu'en témoignent les petites constructions privées installées sur la scène et le puits qu'on y voit encore. Plus tard, les moines de Saint-Wandrille et de Jumièges

y vinrent puiser des matériaux pour l'édification de leurs monastères. Enfoui pendant des siècles sous les exhaussements successifs du sol, caché par une épaisse couche de décombres et de terre végétale plantée d'arbustes et de pommiers, il n'a été reconnu et signalé qu'au début du xix^e siècle, successivement exploré, déblayé et décrit de 1818 à 1840, époque où il fut mis à peu près dans l'état actuel. Depuis 1895, de nouveaux crédits, votés à frais communs par l'Etat et le Département, ont permis de compléter ces premiers travaux et de remettre l'ensemble dans un état plus satisfaisant. Un banc de tuf, récemment découvert à Lillebonne, en facilitera mieux encore la restitution.

C'est en regard du théâtre que s'élevait une autre curiosité romaine, aujourd'hui disparue, le *Balnéaire*, situé au pied de l'éminence que surmontait la citadelle, et sur le versant de laquelle s'échelonnaient en *acropole* les principaux monuments de l'ancienne colonie. Ce balnéaire, exploré de 1827 à 1829, alimenté par un aqueduc, formait une masse irrégulière de menus bâtiments construits en moellons de petit appareil, s'étendant sur un espace d'au moins 30 mètres de long sur 20 de large, à en juger par la portion de terrain explorée. On y distinguait deux séries de constructions : les *balnea virilia* ou bains des hommes, pavés de marbre blanc et décorés avec luxe, et les *balnea muliebra* ou bains des femmes, plus sobrement ornés, bien qu'on y ait découvert un magnifique marbre de Paros, la statue de *Faustine*, ornement actuel du Musée de Rouen. Les deux établissements comprenaient, d'ailleurs, tous les aménagements compliqués des anciens thermes : étuves graduées, bains chauds et bains froids, salles de natation, de friction, de massage, portiques et vestiaires, en un mot tout ce qui constituait l'appareil minutieux et raffiné de l'hydrothérapie romaine. On n'attend pas de nous la description savante de ces bains, vingt fois décrits, non plus que l'énumération des nombreuses antiquités de tout genre : statues, mosaïques, bas-reliefs, inscriptions, vases, médailles, œuvres d'art, objets de parure ou d'utilité, découverts durant trois quarts de siècle dans les différentes fouilles qui ont remué et bouleversé le sous-sol de la vieille cité gallo-romaine. Ce sont là travaux d'archéologue, et non simple passe-temps d'excursionniste fixant au vol de fugitives impressions. Tout cela, d'ailleurs, a été étudié, commenté, discuté de longue date par toute une phalange d'érudits et d'antiquaires, pionniers infatigables de la science et de l'histoire, en tête desquels il convient de citer le comte de Caylus, l'abbé Rever, Emmanuel Gaillard, et leur digne continuateur, Achille Deville, les vrais « découvreurs » et rénovateurs de l'antique *Julia bona*.

Bien que ces thermes soient aujourd'hui complètement détruits, nous pûmes néanmoins en retrouver quelques vestiges dans la propriété particulière de M. Denize, qui nous montra aussi, non loin de là, les restes encore intéressants, mais bien délabrés, d'un vieil hôtel du xvi^e siècle, connu sous le nom de manoir d'Alincour. Il date, en effet, de la Renaissance, et fut édifié, sous la Réforme, par l'un des membres d'une ancienne famille calviniste, les Bonsens, de Basse-Normandie. Cette curieuse habitation privée, qui reflète le goût et les traditions de l'époque, se compose d'un rez-de-chaussée en pierre et d'un étage en bois, avec pignon droit, à rampants nus, primitivement couronné d'un aigle. Une galerie de bois ouvragé, soutenue par des colonnes d'ordre composite, disposée en forme de porche ouvert, accidente la façade que décoraient, sur toutes les corniches, d'amusantes légendes gravées en creux, rappelant ces vieux dictons et ces naïves sentences que nos pères aimaient à inscrire au fronton de leurs demeures comme un enseignement



VUE INTÉRIEURE DE L'ENTRÉE DU CHATEAU DE TANCARVILLE

D'après un dessin de E.-H. LANGLOIS

(Dessin inédit extrait de l'Album de la Commission des Antiquités)

et un salut de bienvenue à l'adresse de leurs hôtes. Quelques-unes étaient fort originales et d'un tour très piquant, témoin cet échantillon détaché de l'ensemble ¹ :

L'HOMME EST PRVDENT' QVI ÉDIFIE
POVR SON LOGIS SOIT MAISON OV CHASTEAV ;
MAIS GARDE BIEN QVI TROP S'Y FIE :
BELLE CAGE NE NORRIT L'OYSEAV.

COMBIEN QVE LE LOGIS SOIT BEAV,
DE TRAVAILLER FAVLT PRENDRE ENVYE,
QVI NE L'ENTEND IL EST BIEN VEAV ;
VNG CHACVN DOIT GAGNER SA VYE.

Ce qui nous importait pour l'instant, c'était de *gagner* notre hôtellerie, *belle cage*, comme dit le quatrain, *ne nourrissant l'oiseau*. Nous nous y rendîmes donc au plus vite, non sans jeter un rapide coup d'œil sur l'église paroissiale, dont le porche à voussures et l'élégant clocher, flanqué de pinacles et de clochetons, couronné par une flèche octogonale svelte et hardie, rivale de celle d'Harfleur, méritait bien cette courte halte. Un succulent déjeuner, servi à l'*Hôtel de France*, vint réparer les fatigues de la matinée et nous donner de nouvelles forces pour la seconde partie de notre Excursion, orientée cette fois dans la direction de Tancarville et du plateau environnant.

De Lillebonne à Tancarville, la distance est de deux petites lieues. Cela se fait aisément après un bon repas, montés en voiture comme nous l'étions, à travers une route accidentée, ensoleillée à souhait, longeant la série ininterrompue de magnifiques paysages et de blanches falaises qui bordent les rives de la Seine. Il y a là de ravissantes échappées, des coins pittoresques et charmants affectionnés des artistes, comme cet aquatique village de Radicatel, aux mesures primitives, aux jardins herbeux, où l'un de nos compagnons, l'aimable M. Wilhelm, mit à sac tout un églantier pour en fleurir nos voyageuses. A mesure que l'on avance, le site se fait plus sauvage et plus solitaire, les marais succèdent aux jardins, les huttes de riverains aux chaumières, et des bandes de canards sauvages barbotent au loin dans les roseaux ; c'est la grande nature qui s'épanouit, silencieuse et recueillie, au milieu des rocs escarpés, des gorges profondes, des anfractuosités bizarres surplombant le vaste terrain d'alluvions que traverse le canal maritime de Tancarville. Au tournant de ces falaises, dans une profonde excavation, s'ouvre un vallon étroit, couvert d'arbres, où le village est tapi. Deux rudes escarpements, tranchés à pic, limitent cette échancrure, enserrant l'espace béant que les eaux mêlées du fleuve et de la mer remplissaient jadis. C'est à la pointe d'un de ces rochers, vis-à-vis de l'énorme *Pierre-Gante*, de légendaire mémoire, qui couronne l'autre, que se dresse l'ancien château.

Elevé dans un site exceptionnel, en un cadre grandiose et pittoresque que rien n'altère, au milieu d'un horizon sans limites empreint d'une indéfinissable mélan-

1. Ces inscriptions ont été reproduites intégralement, avec d'intéressantes notes à l'appui, dans le tome IV du *Bulletin de la Commission des Antiquités*, notre modèle et notre aînée, à la compétence exercée de laquelle nous nous plaçons à rendre ici un légitime hommage.

colie, poétisé d'ailleurs par le vivant souvenir de la légende et de l'histoire, celui-ci produit encore un grand effet, sous ses ruines démantelées, d'un aspect romantique et saisissant. C'est bien là le nid d'aigle qu'on avait rêvé, la forteresse dominatrice et féodale, asile



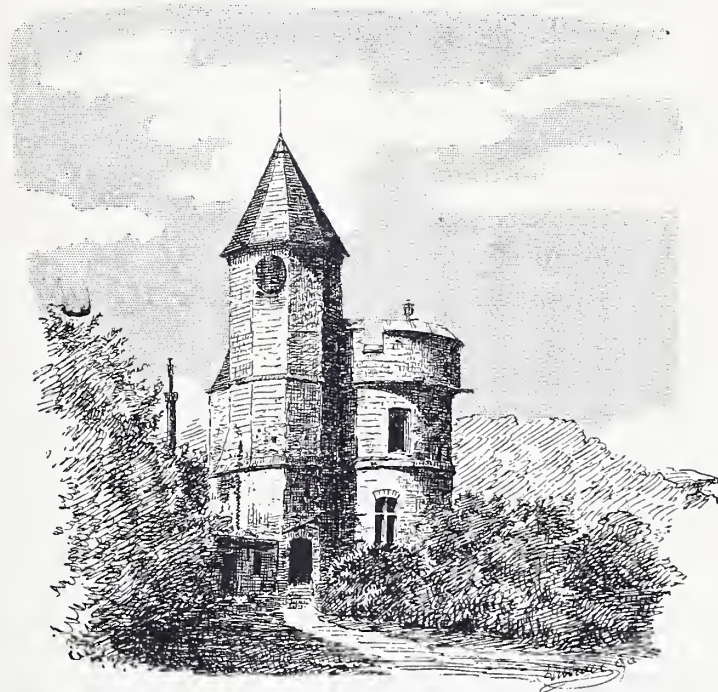
PORTAIL DU CHATEAU

inexpugnable de ces inflexibles barons, de ces audacieux chevaliers sans peur, sinon sans reproches, qui ne voulaient relever que de Dieu et de leur épée. L'accès lui-même en est mystérieux et malaisé. Quit-tant la route carrossable, il faut suivre à pied un chemin sinueux, serpentant à travers bois, sous d'épaisses et nerveuses ramures, qui vous conduit, après un long circuit, à la porte du château, portail flanqué de deux tours jumelles reliées par une courtine et protégées par un boulevard. Porche et courtine, à demi-

voilés sous un sombre manteau de lierre, ont quelque chose de rébarbatif avec leurs meneaux en croix, leur étroite meurtrière garnie d'un lourd treillis de fer et l'amorce, encore visible, de la double herse qui les protégeait; on sent que là devait se trouver la geôle seigneuriale, sa salle de *Question* et ses cachots, ainsi que l'atteste le nom significatif de *Sente des Prisonniers*, donné à l'aride défilé que nous venions de gravir.

La porte franchie, le vieux manoir se révèle dans toute sa dévastation, mais aussi dans toute sa majesté. C'est un vaste amoncellement de remparts éventrés et de murailles croulantes, de pignons rompus et d'énormes éboulis, prodigieux amas de pierres qu'enlacent, festonnent et escaladent les bras épineux des ronces et l'épais lacis des plantes sauvages. Ça et là, de grands corps de logis, percés de part en part, troués de larges baies sans meneaux, privés de leurs planchers et de leurs voûtes, indiquent encore la trace des anciennes galeries, des salles de fête et de réception, jadis pleines d'éclat et de bruit, aujourd'hui repaires des reptiles et des oiseaux de nuit. De grosses tours, à demi-démantelées, superbes dans leur écrin de végétation, surgissent fièrement de l'enceinte dont elles jalonnent encore le circuit. Chacune d'elles a son nom de guerre et sa physionomie propre. Voici d'abord, non loin du porche, la *Tour du Lion*, dite aussi *Tour du Diable*, coupée droit du côté de la cour, demi-circulaire au dehors, aux murs épais d'au moins 6 mètres, renfermant à sa base un cachot souterrain, hanté, dit la légende, par le malin esprit. Plus loin, à l'angle nord-est, c'est la blanche *Tour de l'Aigle*, altière comme son nom, circulaire d'un côté, angulaire de l'autre, avec sa tourelle octogone et sa salle voûtée, réservée à l'ancien chartrier, dominant de son toit conique tout l'ensemble du promontoire. A l'opposé, dominant aussi le plateau, se dresse la *Tour carrée*, la plus délabrée, mais aussi la plus ancienne de ces belles ruines, composée de quatre étages dont les deux

premiers étaient ornés de gracieuses peintures à fresque blasonnées aux armes des Tancarville ¹. Enfin, en retour d'équerre, à l'angle sud-ouest, dans un jet superbe, au milieu d'un massif de noyers, se profile la haute *Tour Coquesart*, vaste polygone irrégulier assis sur une motte énorme, dominant tout le château de sa taille formidable et de sa couronne de mâchicoulis, surmontée d'une couronne de feuillage. Une merveille que cette haute muraille crénelée, avec sa chevelure de ronces, ses fenêtres béantes et ses tourelles ouvertes, montrant à nu les spirales de leurs escaliers, les arêtes déchiquetées de leurs ogives; tout cela coloré et doré par les jeux de la lumière et la patine du temps!



TOUR DE L'AIGLE

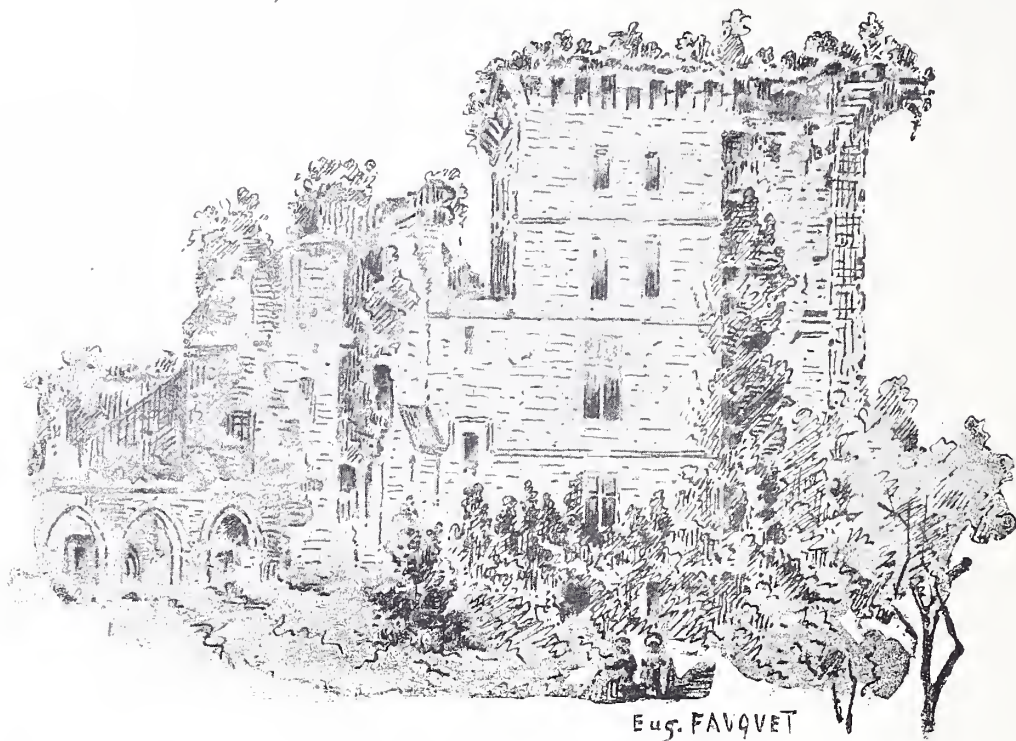
Les bâtiments ruinés de l'ancien manoir, destinés à la résidence des châtelains, se dessinent entre ces deux tours, contre le rempart du midi. On croit reconnaître dans leurs débris les vestiges de la *Chapelle*, de la *Chambre aux Chevaliers*, de la *Chambre des Comptes* et de la *Grande Salle* ou *Salle aux Cheminées*, avec ses trois foyers superposés, ornés de colonnes élégantes, se détachant en saillie sur un mur de briques d'un remarquable appareil, dans la résistante composition duquel on a fait entrer du sable de mer. On conserve encore, dans l'une de ces salles, deux longues coulevrines rongées par la rouille, accompagnées de quelques boulets de pierre, derniers et rudimentaires échantillons de l'artillerie toute primitive du château.

En avant de ces ruines romantiques, battues en brèche par le vent et la lézarde, s'ouvre une large terrasse formant balcon sur la Seine, avec une magnifique envolée sur tout le paysage ambiant. L'admirable vue et le merveilleux observatoire! C'est de là surtout qu'on devine ce que devait être, aux temps féodaux, un castel de cette taille dressé sur cette pointe, avec ses défenses naturelles, la mer et le roc, ses puissantes tours bordant les escarpements, et la beauté du site s'ajoutant à la beauté de l'édifice : les eaux qui vivent, le flux et le reflux, les voiles qui passent, les flottes remontant à Rouen et aux autres ports ouverts sur la Seine, nefs amies ou ennemies, nefs marchandes ou nefs de guerre, bondées de denrées ou d'hommes d'armes, animant de leur mouvement

1. Elles se blasonnent ainsi : « de gueules, à l'écu d'argent, en abîme, orlé de huit angemmes d'or à six feuilles ».

la vaste passe de l'estuaire, alors non endiguée, dont le flot venait heurter, baigner et couronner d'écume la longue chaîne de récifs qui se profile à l'horizon.

Tout cela, il est vrai, n'est que le rêve du passé, comme ces ruines elles-mêmes n'en sont plus que l'ombre. Cependant, les lignes essentielles du château ont été conservées, et l'inspection de ses vestiges trahit clairement son système de défense. Tranchée à vif comme un bastion, la falaise qui le porte forme un plateau triangulaire que le fleuve et le vallon rendaient inaccessible sur deux de ses côtés; le troisième était couvert par un fossé profond et escarpé qui le séparait de la plaine. Une chaîne de fortes murailles, n'ayant



TOUR COQUESART

pas moins de 500 mètres de circuit, couronnait la crête du triangle, épousant étroitement ses moindres circonvallations. Aux angles se dressaient trois maîtresses tours commandant la place, reliées entre elles par sept tours intermédiaires disposées selon les nécessités de la défense et la configuration du terrain. Elles concouraient toutes à la protection du donjon seigneurial, situé en dehors de l'enceinte, en avant du fossé retranché, se reliant à la masse par un pont-levis.

Telle était l'économie générale de ce plan militaire, dont l'homogénéité et la parfaite entente semblent indiquer que cet ouvrage fut exécuté d'un seul jet. Sans doute, la différence d'époque et de style des bâtiments actuels, allant du ^{xii}^e au ^{xvi}^e siècle, avec l'empreinte plus marquée du ^{xiii}^e siècle, qui domine l'ensemble, contrarie quelque peu cette hypothèse; mais rien n'empêche de supposer des remaniements ultérieurs nécessités par la fluctuation des événements, ou plutôt de la guerre, le grand facteur de cet âge belliqueux. C'est l'opinion de l'historien attiré du château, M. Deville, qui en rattache

la donnée au règne de Henri I^{er}, dernier fils de Guillaume-le-Conquérant. Ce fut, en effet, vers cette époque que le nom des sires de Tancarville brilla de son plus vif éclat. De fiers barons, nous l'avons dit, que ces nobles châtelains, grands chasseurs, grands chevaucheurs, grands guerroyeurs surtout, qui figurent avec honneur dans toutes les scènes de la chevalerie française. On les retrouve sur tous les champs de bataille de l'histoire, aux Croisades comme à Bouvines, à Courtrai, à Poitiers, à Azincourt, versant partout leur sang pour la France et combattant au premier rang. Quand un Tancarville entrait en campagne, il était suivi de 94 chevaliers, ralliés sous sa bannière, ayant pour mot d'ordre ce traditionnel cri de guerre : *Tancarville à Nostre-Dame !* Le grand sceau de leurs archives, image parlante de leur valeur, les représente le casque en tête, la lance au poing, vêtus de la cotte de mailles, montés sur un caparaçon étincelant d'angemmes d'or.

Ces vaillants hommes d'armes, très redoutés dans leur châellenie, jouissaient d'ailleurs d'importantes prérogatives. Maîtres du cours de la Seine, entre Quillebeuf et Honfleur, dans un espace de six lieues, ils exerçaient sur ses eaux une souveraine juridiction, ayant droit de péage sur toutes les marchandises et denrées qui traversaient le fleuve en cet endroit, droits de varech et de pêche, de passage des riverains, de pesage et de heurtage des navires, dont quelques-uns, ceux d'Irlande, de Zélande et d'Ecosse, leur devaient chacun *un autour qui eût mué*, accompagné de quelques peaux de martres. En échange de ces redevances féodales, les Tancarville laissaient prendre dans leurs forêts les bois nécessaires à la réparation des mâts et des agrès endommagés durant la traversée. C'est en vertu de ces droits féodaux, caractérisant bien leur époque, que les pêcheurs des environs étaient tenus d'apporter au château tous les *francs poissons* pêchés dans les *eauries* de Tancarville, et de les racheter moyennant 12 deniers par pièce quand cette marée de choix ne convenait pas au châtelain ¹. Ce troc s'exécutait sur une large pierre, convertie actuellement en dégré, appelée la *pierre d'ocquit*.

Toutefois, ces hauts et puissants seigneurs, toujours en guerre, ne firent pas longue et durable lignée. Vers 1320, la branche masculine s'éteignit, et le château, livré à des fortunes diverses, pris et repris par les Anglais, occupé par les Calvinistes et les Ligueurs, chaque fois vaillamment défendu et reconquis, passa successivement aux mains des Melun, des d'Harcourt, des Longueville et des Montmorency. Quelques autres grands noms se rattachent encore à ces murs, tout remplis de souvenirs, qui ont vu défiler tour à tour, dans la pompe des fêtes et des tournois, les rois Charles V et Charles VI, Agnès Sorel et son royal amour, Talbot et Dunois, les duchesses de Longueville et de Nemours, Michel de Castelnau, le mémorialiste et le confident de Marie Stuart, et, plus près de nous, nombre de hauts dignitaires et d'hommes de talent, tels le financier Law, le maréchal Suchet et le poète Lebrun. L'un d'eux, Louis de la Tour d'Auvergne, comte d'Evreux, y fit construire le *Château-Neuf*, lourde masse quadrangulaire, sans caractère architectural, édifiée de 1709 à 1717, et méritant à peine une mention.

Ces détails rétrospectifs nous ont conduit bien loin, et peut-être trouvera-t-on qu'ils

1. Ces *francs poissons* étaient le saumon, le marsouin, la lamproie et l'esturgeon ; ce dernier, considéré comme *poisson royal*, ne pouvait être servi qu'à la table des têtes couronnées. En souvenir de cette coutume léonine, la naïve crédulité de quelques bonnes gens de l'endroit s'imagina encore qu'on voit des fleurs de lys sur les écailles de l'esturgeon.

nous ont trop distrait de notre promenade. Revenons-y à la hâte en constatant que nos compagnons et nous, enthousiasmés par la beauté de ces ruines et les multiples impressions qui s'en dégagent, ne pouvions nous lasser d'en goûter le charme et de les admirer. Assis sur un tertre, à l'ombre des arceaux gothiques qui avoisinent la tour Coquesart, et à travers lesquels se profile pittoresquement un si joli coin de paysage¹, nous devisions vieux souvenirs et vieux noms; d'aucuns, herborisant dans les fossés, y cherchaient en vain la trace ignorée de l'*angemme*, cette petite fleur héraldique des Tancarville, qui ne croît qu'au champ émaillé des blasons; d'autres, enfin, maniant le crayon ou braquant l'objectif, y prenaient sur le vif croquis et clichés, voulant fixer de façon durable ces fugitifs souvenirs. Ils nous remettaient en mémoire ces belles strophes de Victor Hugo, s'adaptant si bien à leur cadre, et traduisant avec éloquence la mélancolique poésie de tous ces vieux vestiges historiques, derniers débris de notre patrimoine provincial, encore tout imprégnés de la forte sève du passé :

O débris, ruines de France,
Que notre amour en vain défend !
Séjours de joie ou de souffrance,
Vieux monuments d'un peuple enfant !
Restes, sur qui le temps s'avance,
De l'Armorique à la Provence,
Vous que l'honneur eut pour abri !
Arceaux tombés, voûtes brisées !
Vestiges des races passées !
Lit sacré d'un fleuve tari !

Oui, je crois, quand je vous contemple,
Des héros entendre l'adieu ;
Ainsi, dans les débris du temple,
Brille comme un rayon de Dieu.
Mes pas errants cherchant la trace
De ces fiers guerriers dont l'audace
Faisait un trône d'un pavois ;
Je demande, oubliant les heures,
Au vieil écho de leurs demeures,
Ce qui leur reste de leurs voix.

Aujourd'hui, parmi les cascades,
Sous le dôme des bois touffus,
Les piliers, les sveltes arcades,
Hélas ! penchent leurs fronts confus ;
Les forteresses écroulées,
Par la chèvre errante foulées,
Courbent leurs têtes de granit :
Restes qu'on aime et qu'on vénère !
L'aigle à leurs tours suspend son aire,
L'hirondelle y cache son nid.

1. Le charmant dessin de M. E. Duveau en a bien traduit tout l'attrait.



CHATEAU DE TANCARVILLE

VUE PRISE DE L'ANCIENNE SALLE AUX CHEVALIERS

(10 Juin 1900)

LAVIS D'EDOUARD DUVEAU

Cependant le temps marchait, et le long ruban de notre itinéraire n'était pas entièrement déroulé. Soucieux de son bon achèvement, notre Président, exact comme un chronomètre, dut nous arracher à cette contemplation en sonnant le boute-selle du départ. Nous reprîmes donc la *Sente des Prisonniers* et, longeant le couvert du bois, nous eûmes bientôt rejoint notre véhicule, puis franchi, en quelques tours de roues, l'espace qui nous séparait de La Cerlangue et de Saint-Jean-d'Abbetot, nos deux dernières étapes. La journée était trop avancée pour y faire une longue station. Quelques minutes nous suffirent donc à visiter les deux villages, ou plutôt leurs deux églises, qui se jalourent un peu par rivalité de clocher, l'une étant la paroisse, l'autre la succursale.

Reconstruite en partie à une époque toute récente, mais rappelant bien dans son ensemble le style de la partie ancienne, appartenant au gothique tertiaire, l'église de La Cerlangue se distingue surtout par la haute volée de sa flèche de pierre, qui s'aperçoit de fort loin sur le plateau. L'effet en est très pittoresque à distance; mais, vue de près, le coup d'œil est moins heureux; les flancs dénudés de la pyramide, de forme octogonale, paraissent quelque peu boursoufflés au milieu. L'architecte avait voulu remédier à cette sécheresse excessive par l'adjonction de couronnes superposées divisant la flèche en trois sections. L'une d'elles, qui formait un cordon de fleurs de lys, fut détruite à la Révolution. La tour qui la supporte, datée comme elle du xvi^e siècle, est un massif carré couronné de menus clochetons. Avec une porte latérale ornée d'un joli panneau sculpté, inspiré de la flore gothique, c'est tout ce que devait nous offrir cette gracieuse église rurale dont le Curé, le Maire et son Conseil, prévenus de notre arrivée, avaient tenu à nous faire eux-mêmes les honneurs.

Infiniment plus intéressante est l'église de Saint-Jean-d'Abbetot, curieux spécimen des premières églises de type roman, remarquable par l'unité de son style et l'élégante simplicité de son appareil, en belle pierre du pays. Comme l'abbatiale de Boscherville, dont il relevait, ce petit temple date de la moitié du xi^e siècle, ce qui lui constitue près de neuf siècles d'existence. En dépit de ce grand âge, sa conservation est presque parfaite, et, malgré quelques remaniements aux xiii^e et xvi^e siècles, l'ensemble et les détails s'y retrouvent dans toute leur pureté primitive, tels ils sont sortis des mains de l'ouvrier, avec les traces mêmes de son ciseau. Il se divise en trois parties : la nef, le chœur et l'abside, voûtée en cul-de-four, dispositions qui se remarquent également dans la chapelle souterraine longeant toute la longueur de l'église. Un clocher carré, placé au centre, orné à la base d'arcades aveuglées, y indique l'amorce d'un double transept qui ne fut sans doute que projeté. Il faut signaler aussi, entre autres détails, l'ingénieuse disposition de la corniche extérieure et du cordon en double boudin qui contourne les fenêtres, en suivant la saillie des contre-forts; mais ce qui mérite surtout de fixer l'attention, ce sont les peintures murales, de style semi-barbare, qui décorent l'église et la crypte. Ces peintures, restaurées en 1853 par Anatole Dauvergne, élève de Léon Coignet, sont conçues dans le goût romano-byzantin, affectant l'imitation de carrelages, de damiers et de rosaces, que rehaussent çà et là des sujets religieux, des figures de saints et d'évêques, d'une exécution naïve mais originale. Le principal motif, inscrit dans le cul-de-four de l'abside, représente le Christ bénissant et triomphant, ou *Pantacreator*, encadré dans une auréole quadrilobée et accompagné des symboles évangéliques. Le même sujet se retrouve au fond de la crypte, d'un caractère plus archaïque, impressionnant surtout par son aspect sombre et

mystérieux. Malheureusement, toute la décoration souterraine, altérée par l'humidité et le manque d'aération, a beaucoup souffert et va s'effaçant peu à peu ¹.

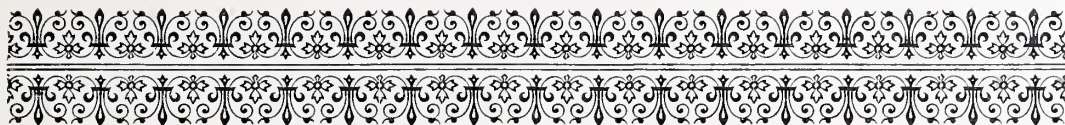
Ce fut là le dernier coup d'œil de cette longue excursion, trop rapide à notre gré, qui se termina, comme d'usage, par le banquet obligatoire, dressé cette fois à Saint-Romain-de-Colbosc, en la vieille hôtellerie du *Nom de Jésus*. Malgré l'austérité de l'enseigne, le repas fut plantureux, et le cidre mousseux du cru, pour orthodoxe qu'il fût, n'en pétilla pas moins joyeusement dans les verres, concurremment avec le *moët* champenois, à l'heure finale des toasts.

Quelques instants plus tard, le halètement saccadé du train, gagné en tramway, nous annonçait l'heure du retour.

RAOUL AUBÉ.

1. Toutes ces peintures murales, d'un grand intérêt rétrospectif, ont été décrites et commentées avec beaucoup de compétence par leur ingénieux restaurateur, A. Dauvergne, artiste de talent, mort trop tôt, qui avait étudié à fond les procédés de cet art spécial, trop peu connu, et leur a consacré une curieuse étude manuscrite conservée à la Bibliothèque du Havre.





SITUATION DES FINANCES

AU 27 DÉCEMBRE 1900

(RAPPORT DU TRÉSORIER)



MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous présenter la situation financière de notre Société pour l'année 1900.

Nous avons eu une année très chargée en dépenses; le Bulletin nous a fait sortir une grosse somme de notre caisse, ainsi que notre participation à la souscription du « vieux logis » de la rue Saint-Romain.

Si nous avons beaucoup dépensé, nous avons aussi beaucoup récolté, car notre Société ne comptait, à fin décembre 1899, que 55 membres.

Mais, grâce à notre Président qui a su, par son activité et son dévouement, donner un nouvel essor à notre Société, celle-ci compte aujourd'hui 75 membres nouveaux, ce qui fait un total de 130 membres ¹.

Je crois être l'interprète de toute l'Association en adressant ici les plus chaudes félicitations à notre vaillant et dévoué Président.

SITUATION DE LA CAISSE AU 27 DÉCEMBRE 1900

ACTIF

En caisse au 31 décembre 1899	3.786 f. 54 c.
A la Caisse d'épargne	1.999 57
Intérêts de la Caisse d'épargne de 1885 au 31 décembre 1899	326 51
— — au 31 décembre 1900	Mémoire.
<i>A reporter.</i>	6.113 f. 62 c.

1. Au moment où nous mettons sous presse, ce nombre dépasse 150.

	<i>Report.</i>	6.113 f. 62 c.
Coupons de rente.		50 »
Cotisations (exercice 1899).		20 »
Cotisations (exercice 1900).		1.170 »
Rachats de cotisations.		300 »
Vente de 19 Bulletins à 8 francs		152 »
Total.		<u>7.804 f. 62 c.</u>

PASSIF

M. Petit, dessinateur du frontispice.	100 f. » c.
M. R. Aubé, pour travaux extraordinaires, suivant délibération du 14 février 1900.	500 »
Souscription pour la rue Saint-Romain.	500 »
Impression du Bulletin de 1899 (300 exemplaires).	1.680 »
M. J. Lecerf : Imprimés divers	250 30
Rémunération à M. Wilhelm pour travaux divers	42 35
— à M. Longuet pour frais de séances et encaissements.	60 20
Frais de bureau et affranchissements	110 10
Solde des frais de l'excursion de Tancarville.	14 50
Reste en caisse.	4.547 17
Total.	<u>7.804 f. 62 c.</u>

La somme en caisse, au 27 décembre 1900, se décompose comme suit :

Titre de rente 3 o/o, frais d'achat compris	3.376 f. 70 c.
En dépôt à la Caisse d'épargne	126 08
Intérêts à la Caisse d'épargne pour 1900	<i>Mémoire.</i>
Espèces en caisse.	1.044 39
Total	<u>4.547 f. 17 c.</u>

Rouen, le 27 décembre 1900.

Le Président,
LOUIS DEGLATIGNY

Le Trésorier,
EDMOND BONET.

(Voir ci-contre le projet de budget pour 1901)

PROJET DE BUDGET POUR 1901

RECETTES

130 cotisations 1901, à 10 francs	1.300 f. » c.
Cotisations 1899 à recouvrer : 11 à 10 francs.	110 »
Intérêts divers.	100 »
Vente de Bulletins	100 »
Total.	<u>1.610 f. » c.</u>

DÉPENSES

Participation de la Société aux frais généraux du Syndicat des Sociétés savantes pour frais de bureau, d'affranchissement, d'encaissement, d'éclairage, de chauffage et de séances.	200 f. » c.
Frais divers pour impressions.	150 »
Dépenses imprévues et gratifications	200 »
Impression du Bulletin de 1900.	1.060 »
Total.	<u>1.610 f. » c.</u>

Dépenses à solder en 1901, mais non comprises dans le budget :

Bulletin rétrospectif de 1886 à 1899 (200 exemplaires)	1.200 f. » c.
Casiers et cartons pour nos archives	<u>Mémoire.</u>





LISTE DES MEMBRES

MM.

- ALLAIS (Henri), Avocat et Publiciste, 21, boulevard Jeanne-d'Arc, Rouen.
ALLARD (l'Abbé), Curé de l'église du Sacré-Cœur, 240, avenue du Mont-Riboudet, Rouen.
AUBÉ (Raoul), Bibliothécaire et Publiciste, 19, rue de l'Épée, Rouen.
- BALLAY, Docteur-Médecin, 55, boulevard Jeanne-d'Arc, Rouen.
BARON (Ernest), Entrepreneur, Déville.
BARRE (Paul), Architecte, 91, boulevard Beauvoisine, Rouen.
BEAURAIN (Narcisse), Bibliothécaire, 1, rue Restout, Rouen.
BEAUREPAIRE (Charles de), Archiviste du Département, 24, rue Bessroy, Rouen.
BELLON (Emile), Négociant, 29, place de la Cathédrale, Rouen.
BESSELIÈVRE (Louis), Manufacturier, Maromme.
BLANCHET (Abel), Teinturier, 83, route de Darnétal, Rouen.
BONET (Edmond), Sculpteur-Statuaire, 4, rue de la Grosse-Horloge, Rouen.
BONET (Félix), Sculpteur-Statuaire, 58, rampe Bouvreuil, Rouen.
BOURGEOIS (Ad.), Négociant, 8, rue des Charrettes, Rouen.
BOUTROLLE (A.), Notaire, 49, rue de la Vicomté, Rouen.
BRUNET-DEBAINES, Aquafortiste, La Malue, près Toulon.
BRUNON (Raoul), Docteur-Médecin, 1, rue de l'Hôpital, Rouen.
BRUNON (Paul), Négociant, 174, rue Consolat, Marseille.
- CALIPPE, ancien Agréé, 3, rue Alain-Blanchard, Rouen.
CAILL (C.), Lieutenant de vaisseau, Chef du pilotage de la Seine, Le Havre.
CARTIER (Marcel), Maire de Rouen, 55, rue de la République.
CHÉDANNE, Architecte, 120, avenue Wagram, Paris.
CHIVÉ (Henri), Entrepreneur, 47, rue Saint-Sever, Rouen.
COLLETTE (Charles), Rentier, 29, rue Lafosse, Rouen.
COLLETTE (l'abbé), Aumônier au Lycée Corneille, 9, rue Daliphard, Rouen.
COUTAN, Docteur en médecine et Publiciste, 35, boulevard Saint-Hilaire, Rouen.
COUTIL (Léon), Artiste-Graveur, Les Andelys.

MM.

DARDEL, Directeur du *Crédit Lyonnais*, 8, rue de la Corderie, Rouen.

DEGLATIGNY (Louis), Négociant, 11, rue Blaise-Pascal, Rouen.

DEGLATIGNY (Lucien), Industriel, 32, avenue Wagram, Paris.

DELAMARE (Charles), Propriétaire, 5, rue Louis-Bouilhet, Rouen.

DELARUE (Louis), Orfèvre, 49, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

DELAUNAY (Ernest), Conseiller général, Fécamp.

DENIZE, Architecte, Lillebonne.

DEPEAUX (F.), Armateur, 35, avenue du Mont-Riboudet, Rouen.

DESCANDE, Agent de la *Compagnie royale Asturienne des Mines*, 70, quai du Mont-Riboudet, Rouen.

DESMONTS, Négociant, 71, rue Thiers, Rouen.

DEVAUX, Sculpteur, avenue du Cimetière-Monumental, Rouen.

DUBOSC (André), Négociant, quai du Mont-Riboudet, Rouen.

DUBOSC (Georges), Publiciste et Critique d'art, 29, rue de Fontenelle, Rouen.

DUTHIL (Gaston), Courtier, 22 B, rampe Saint-Hilaire, Rouen.

DUTUIT (Auguste), Amateur d'art, 21, quai du Havre, Rouen.

DUVEAU (Edouard), Ingénieur civil, 55, rue Saint-Patrice, Rouen.

FAUQUET (Emile), Architecte, 10, quai du Havre, Rouen.

FAUQUET (Ernest), Négociant, 42, rue Thiers, Rouen.

FAUQUET (Eugène), Architecte, 58, rue Ganterie, Rouen.

FLEURY (Auguste), Architecte honoraire, 28, rue Beffroy, Rouen.

FONTAINE (Jules), Photographe, 89, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

FOUCHER (J.-B.), Sculpteur-Statuaire, 31, quai Cavelier-de-la-Salle, Rouen.

FROMAGE (Albert), Industriel, 15, rue Bouquet, Rouen.

GADEAU DE KERVILLE (Henri), Homme de science, 7, rue du Passage-Dupont, Rouen.

GARRETA (Veuve Paul), Rentière, 8, rue de l'Avalasse, Rouen.

GARRETA (Raphaël), Adjoint au Maire, 14, rue du Cordier, Rouen.

GASCARD (A.), Fabricant de produits pharmaceutiques, place Saint-Louis, Bihorel.

GEISPITZ (H.), Bibliothécaire de la Chambre de Commerce, 56, quai du Mont-Riboudet, Rouen.

GEOFFROY (O.), Sculpteur, 86, rue Saint-Romain, Rouen.

GIRIEUD (J.), Imprimeur, 58, rue des Carmes, Rouen.

GOUBERT (A.), Négociant, 51, rue Bihorel, Rouen.

GUÉRIN, Notaire, 19, rue Thouret, Rouen.

GUEROULT (Paul), château de la Houssaye, Brétigny, par Brionne.

GUILLOUX (A.), Statuaire, 27, rue Saint-Patrice, Rouen.

HÉAULLÉ (H.), Directeur du *Comptoir national d'Escompte de Paris*, 3, rue Rollon, Rouen.

HÉRON (A.), Professeur honoraire, 20, rue du Champ-du-Pardon, Rouen.

HEURION, Directeur du Théâtre-Français, 26, place du Vieux-Marché, Rouen.

MM.

HEUZEY (Gustave), Négociant, 29, boulevard Cauchoise, Rouen.

HIE (Henri), Avocat, 8, rue d'Ecosse, Rouen.

HOFFMANN (Auguste), Chimiste, 10, boulevard Sainte-Marie, Petit-Quevilly.

HUE (François), Docteur en médecine, 48, rue aux Ours, Rouen.

JANET, Architecte, 12 B, rue de l'Ecole, Rouen.

KEITTINGER (Antonio), 33, rue du Champ-des-Oiseaux, Rouen.

KEITTINGER (Maurice), Conseiller général, 36, rue du Renard, Rouen.

KNIEDER (X.), Conseiller général, Petit-Quevilly.

LABORDE, Architecte, 22, rue du Contrat-Social, Rouen.

LAFOND (J.), Directeur du *Journal de Rouen*, 186, rue Beauvoisine, Rouen.

LAMAIN (G.), Secrétaire de la Chambre de Commerce, Palais des Consuls, Rouen.

LAMBARD (Hector), Conseiller général, 16, rue Saint-André, Rouen.

LAMBERT (Albert) père, Artiste dramatique à l'Odéon, Paris.

LAMY (Jules), Marchand de meubles, 47, rue Saint-Nicolas, Rouen.

LANCESSEUR (E.), Ingénieur civil, 22 bis, rue Maladrerie, Rouen.

LANCESSEUR (F.), Industriel, 35, boulevard Beauvoisine, Rouen.

LANGLOIS, Antiquaire, 45, rue Beauvoisine, Rouen.

LASSIRE (Ch.), Architecte, 23, rue Saint-Gervais, Rouen.

LATOUCHE (E.), Organiste, 3, rue d'Ecosse, Rouen.

LAURENT (Georges), Inspecteur d'assurances, 5, rue Stanislas-Girardin, Rouen.

LE BER (Raoul), château d'Hougerville, Colleville, près Valmont.

LEBLOND (A.), Entrepreneur de peinture, 8, rue Pouchet, Rouen.

LEBLOND (Charles), Employé à la Mairie, 111, rue des Carmes, Rouen.

LEBOURG, Artiste peintre, 60, rue de Clichy, Paris.

LE BRETON (Gaston), Directeur des Musées de Rouen, Correspondant de l'Institut,
25 B, rue Thiers, Rouen.

LECERF (Julien), Imprimeur, 46, rue des Bons-Enfants, Rouen.

LEFEBVRE-MÉZAND (Ch.), Homme de loi, 1, place Saint-Vivien, Rouen.

LEFORT (Lucien), Architecte du département, 17, rue Saint-André, Rouen.

LEFRANÇOIS, Antiquaire, 46, rue d'Amiens, Rouen.

LÉGER (U.), Entrepreneur, 1, route de Neufchâtel, Rouen.

LEGRIP, Doreur, 59, rue de la République, Rouen.

LEMEILLEUR (G.), Peintre-Graveur, 53, rue Cardinet, Paris.

LENOIR (Daniel), Professeur libre, 14, rue Lafosse, Rouen.

LE PICARD (A.), Administrateur du *Comptoir d'Escompte de Rouen*, Rouen.

LEQUEUX (A.), Architecte, 5, rue d'Ecosse, Rouen.

LESEIGNEUR (Gustave), 40, rue de Crosne, Rouen.

LESTRINGANT, Libraire, 11, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

LE TESTU, Papetier, 77, rue Grand-Pont, Rouen.

LEVERDIER (Georges), Filateur, 8, boulevard Cauchoise, Rouen.

MM.

LE VERDIER (M^{lle}), Propriétaire, 30, rue Damiette, Rouen.

LEVESQUE (D^r), 43, rue de Reims, Rouen.

LE VILLAIN (G.), Lieutenant-Colonel, Auch.

LOISEL (Raymond), Architecte, 19, rue du Fardeau, Rouen.

LOTH (l'Abbé J.), Curé de Saint-Maclou, 3, rue Eugène-Dutuit, Rouen.

LOUVET-RENAUX, rentier, 44, rue Verte, Rouen.

MAINNEMARE (J.), Propriétaire, route de Dieppe, Déville.

MARAIS (Octave), Avocat, 8, rue des Arsins, Rouen.

MARIE (Auguste), Ingénieur civil, 25, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

MARROU (F.), Ferronnier d'art, 29, rue Verte, Rouen.

MARTIN (René), Architecte, 57, rue Saint-Patrice, Rouen.

MOÏSE (G.), Peintre-Verrier, 21, boulevard Saint-Hilaire, Rouen.

MONFRAY (Albert), Filateur, à Déville.

MONTIER (A.), Avocat, Maire de Pont-Audemer.

MOREAU (Henri), Architecte, 7, rue Saint-André, Rouen.

MOREL, Entrepreneur de menuiserie, 40, rue de l'Ecole, Rouen.

NICOLLE (Marcel), Critique d'art attaché aux Musées nationaux, 65, boulevard Arago, Paris.

NORMAND (Charles), Architecte, Directeur de la *Société des Amis des Monuments Parisiens*, 98, rue de Miromesnil, Paris.

PELAY (Edouard), Directeur d'assurances, 74, rue de Crosne, Rouen.

PERCEPIED, Docteur-Médecin, 36, rue de Reims, Rouen.

PETIT, Entrepreneur de peinture, 11 B, rue du Cordier, Rouen.

PINCHON (Paul), Notaire, Philippeville (Algérie).

PIQUET (Paul), Directeur de la Succursale de la Banque de France, 7, place Ventadour, Paris.

POUSSARD, Entrepreneur de couverture, rue de la République, Rouen.

QUESNÉ (Victor), Archéologue, château de Montaure, Montaure (Eure).

ROBERT (Julien), ancien Magistrat, 37, rue Etoupée, Rouen.

RONCERO Y MARTINEZ, Consul d'Espagne, 3, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

ROTHIACOB (baron A. de), Administrateur du *Comptoir d'Escompte de Rouen*, Rouen.

ROUSSEL (M^{lle}), Docteur en médecine, 22, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

ROUX (B.), Propriétaire, 78, rue de Crosne, Rouen.

RUEL (G.), Architecte, 11, rue Alsace-Lorraine, Rouen.

SCHLUMBERGER (Emile), Négociant, 29, rue aux Ours, Rouen.

SCHNEIDER (Emile), Libraire, 26, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

SIMON (E.), Directeur particulier d'assurances, 43, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

MM.

THÉNARD, Antiquaire, 48, rue des Carmes, Rouen.

TOUTAIN (Paul), Notaire, 17, quai de la Bourse, Rouen.

TURPIN (Henri), Négociant, 23, rue Pouchet, Rouen.

VALIN (Lucien), Avoué, 21, rue de l'Ecole, Rouen.

VALLÉE (Gaston), Armateur, 3, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.

VAUMOUSSE, Bijoutier, Conservateur du *Gros-Horloge*, 70, rue de la Grosse-Horloge, Rouen.

VERPILLOT (A.), Négociant, 41, rue Thiers, Rouen.

VESLY (Léon de), Professeur à l'Ecole régionale des Beaux-Arts, 21, rue des Faulx, Rouen.

VILLE DE PONT-AUDEMER. — Bibliothèque Canel, Pont-Audemer.

VILLETTE (Ernest), Entrepreneur de charpentes, Déville.

VILLETTE (Stanislas), Entrepreneur de charpentes, rue de Lyons, Rouen.

WADDINGTON (R.), Sénateur, 173, rue des Charrettes, Rouen.

WALLON (H.), Manufacturier, 45, rue du Val-d'Eauplet, Rouen.

WILHELM (Henri), Agent-Bibliothécaire des Sociétés savantes, rue Saint-Lô, Rouen.

WITZ, Rentier, 31, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX, DE PERSONNES ET DE CHOSES

A

Adeline (Jules), 120, 125, 126.
Affaire de la rue Saint-Romain, 39
à 99.
Aître Saint-Maclou, 13.
Aissantage, 2.
Alexandre (Arsène), 3.
Alignements, 73, 74, 87, 88, 89,
etc. (V. tout le dossier de l'*Affaire
de la rue Saint-Romain.*)
Alincour, 148.
Aménagement de la place Carnot,
122.
Amis des Monuments Parisiens, 12.
Angenne, 154.
Archevêché, 40, 43.
Architectes allemands, 129.
*Architecture et la Construction dans
l'Ouest (L')*; citations, 87, 88.
Archives, 17.
Art public, 126-128.
Artisans normands, 29, 30.
Aubé (Raoul), 1, 11, 13, 16, 17,
145; — Lettres, 22, 23; — Pro-
cès verbaux, 1 à 19; — Chronique
artistique, 109 à 131; — Excur-
sion annuelle, 145 à 156.
Avis des Commissions savantes et
artistiques, 56.

B

Bacheley, 136.
Balnéaire, 148.
Baron (Ernest), 111.

Barre; Lettre, 90.
Bas-relief de l'ancien Hôtel-Dieu,
113-114.
Baudouin (Paul), 104, 105, 106, 107,
108, 113.
Baudry (Famille), 33.
Bas-reliefs, rue Cauchoise, 37, 117;
— Rue Dutuit, 111; — Cour des
Comptes, 111; — Rue du Change,
115.
Beaurain (Narcisse), 8, 17, 127.
Beaurepaire (Charles de), 112, 115,
119; — Article de lui, 133 à 143.
Becquet (Robert), 30.
Belbeuf, 138.
Bernier, 117.
Blanchard (Pierre), 10, 12, 23, 24.
Boïeldieu, 2, 42.
Bois-l'Archevêque, 33-34.
Bonet (Edmond), 1, 10, 18, 120.
Bonsecours, 128, 130.
Botta (Emile), 129.
Bouquet (F.), 118.
Bourgeon, Adjoint; Lettre, 24.
Bourrasques, 109.
Brunon (Docteur), 1, 3, 5, 6, 8, 15,
16; — Lettres, 56, 57, 69, 71, 77.
Budget, 1, 2, 157.
Bulletin de 1899, 2, 10.
— rétrospectif, 1, 16, 17, 19.

C

Cage de fer, 44.
Cambremer (Famille), 32.
Canadiens à Rouen, 26, 130.

Candidats à l'Ecole de Dessin, 133
à 143.
Cappel (Guillaume), 42.
Cathédrale, 112-115, 122.
Cauchon (Pierre), 41.
Cercle populaire, 121.
Cavelier de la Salle, 131.
Cerlangue (La), 155.
Chalon (Famille de), 46.
Chambre de Commerce, 125, 130.
Chanoinesses, 42.
Chapelle de la Cour des Comptes,
112.
— des *Ordres*, 40-41.
— de l'ancien Hôtel-Dieu
114-115.
Château de Lillebonne, 146-147.
— de Tancarville, 149 à 154.
— Chronique artistique et monumen-
tale, 109 à 131.
Claquedent (Hameau de), 124.
Clos Saint-Marc, 1, 21.
Cochon (Pierre), 45.
Collège du Saint-Esprit, 42.
Commission des *Inscriptions rouen-
naises*, 118 à 120.
Commission du *Vieux-Paris*, 118-
119.
Commissions spéciales, 2, 3, 4, 5,
6, 10.
Comité des Beaux-Arts, 126.
Congrès de l'Art public, 126, 127,
128.
Congressistes étrangers, 127.
Correspondance, 21 à 27.
Conseil général; — Délibération, 84.

Corneille (Pierre), 46, 72, 106, 107.
Commission des Antiquités, 81, 117.
Cour d'Albane, 40, 43.
Cour des Libraires, 43.
Cour des Comptes, 111, 112.
Coutan (Docteur), 2, 16, 50.
Crypte, 155-156.

D

Dauvergne (Anatole), 155-156.
Débris de l'ancien Hôtel-Dieu, 113.
Décoration florale, 122-123.
— urbaine, 122-123.
Dégâts à Saint-Maclou, 109-110.
Deglagny (Louis), 1, 2, 4, 6, 8, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 50, 145;
— Lettres, 24, 25, 27, 69, 71, 77, 91, 96; — Note, 85; — Rapport documentaire, 39 à 99. (V. aussi toute la série des procès-verbaux.)
Demande de souscription, 25.
Denize, 146.
Descamps, 133, 134.
Depeaux (F.), 124.
Deshays, Adjoint, 1; — Lettres, 21, 62, 127-128.
Desmonts, 13.
Devaux, 117.
Deville (A.), 148, 152.
Déville, 32 à 35.
Dire d'enquête, 71.
Droits féodaux, 153.
Duboc (Famille), 49.
Dubosc (André), 4, 8; — Lettre, 63.
Dubosc (Georges), 5, 10, 15, 19, 117, 130; — Rapports divers, 29 à 38; — Articles cités, 39 à 49, 112, 125.
Dumaine des Cattelets, 31, 34, 35.
Dumay (Ch.), Directeur des Cultes, 3; — Lettres, 53, 88.
Dupuy, Ministre; — Lettre, 88, 89.
Dupuy-Delaroche, 121.
Duthil, 145.
Dutuit (Auguste), 5, 9, 10, 31, 110, 111.
Dutuit frères, 128.
Duveau (Edouard), 11, 19, 32, 117, 145, 154.

E

Ecoles centrales, 133 à 143.

Ecoles de Dessin, 133 à 143.
— de Peinture, 133, 134.
— professionnelle, 124.
Eglise de La Cerlangue, 155.
— de Lillebonne, 149.
— de Saint-Jean-d'Abbetot, 155-156.
— de Saint-Clément, 121-122.
— de Saint-Maclou, 13, 29, 31, 109-110.
— de Saint-Ouen, 129-130.

Elèves du Lycée, 105.
Eloge de Rouen, 93.
Enfants de chœur, 42.
Enquête, 71.
Ennemis du pittoresque, 75.
Enseignes, 36, 40, 42, 44, 45, 46.
Estampes locales, 125, 126, 127.
Etude (L'), 104-105.
Excursion annuelle, 145 à 156.
Exposition de documents locaux, 125, 126, 127.

F

Faïences et Faïenceries rouennaises, 123-124.
Falguières, 122.
Fauquet (Eugène), 2, 6, 8, 50, 70, 72, 80, 127, 145, 146.
Fichet, Conseiller municipal; Réclamation, 82.
Figures allégoriques, 106, 107.
Fleury, 50, 70.
Flaubert (Docteur), 32 à 35.
— (Famille), 32 à 35.
— (Gustave), 32 à 35, 115.
Fontaine de Falguières, 122.
— de Rouen, 126.
— de Saint-Maclou, 13.
Fortifications, 152.
Foucher (A. et J.-B.), 13, 111, 126.
Fouilles souterraines, 123, 148.
Four du Chapitre, 42-43.
Frais de bureau, 17.
Fresque, 107-108.

G

Galerie d'estampes locales, 127.
Garreta, 145.
Geoffroy, 13.
Gomboust (Jacques), 119-120.
Gosselin, 111.

Goubert (A.); Lettre, 26.
Goujon (Jean), 30.
Grille d'entourage, 2, 113.
Gros-Horloge, 130.
Guillaume-le-Bâtard, 146.
Guilloux (Alphonse), 113.

H

Hallays (André); Article cité, 93-96.
Hautot-sur-Seine, 41.
Hendlé, Préfet; Lettre, 52, 59, 62.
Henri 1^{er}, 152.
Herbette, 130.
Hôpital Saint-François, 120-121.
Hôtel-Dieu (Ancien), 113-115.
Hôtelleries, 36, 42, 45.

I

Inscriptions légendaires, 149.
— rouennaises, 118 à 120.
Inspection diocésaine; Lettre, 54.

J

Jaddouille, 135, 136, 137.
Jean de Saint-Avit, 41.
Jeanne d'Arc, 41, 44, 119, 130.
Jeu de paume des Bracques, 119.
Jeunes Lycéens rouennais, 105.
Juges de Jeanne d'Arc, 41.
Juliabona, 146, 148.

L

Labusquière (John), 128.
Lambris en menuiserie, 30, 31.
La Salle (Jean-Baptiste de), 122.
Laurent, Maire; Lettres, 55.
Le Breton (Gaston), 94, 116; — Lettres, 50, 57, 60.
Le Brument (Pierre), 134, 141, 142, 143.
Le Carpentier, 134, 135, 137, 138, 139, 140, 141.
Lefort, Architecte, 50, 82, 97, 110.
Le Havre, 137.
Leleu, 123.
Le Lieur (Jacques), 126.
Leseigneur; Lettre, 21-22.
Legrip, 4, 70, 72, 80.
Lerefait (Docteur); Rapports, 63, 70, 73, 98.

Lettres administratives, collectives et particulières, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 49, 52, 54, 55, 62, 69, 71, 77, 91.
Levillain, Adjoint; Enquête, 71; — Lettre, 77.
Libratiens, 43.
Lisch, Inspecteur; Visite, 81.
Liste des souscripteurs pour le rachat de la vieille maison, 101.

Logis Morel, 126.
Loisel (Raymond), 113.
Lucas-Leclin, 112, 115.
Lycée Corneille; Peintures, décorations, 108; — Parloir, 106; — Porche de Joyeuse, 104; — *Salle des Actes*, 106; — Travaux divers, 113.

M

Maçons normands, 29-30.
Mailleraye (La), 136.
Manoir d'Alincour, 148.
Mainnemare, 19, 32, 35.
Maison de la rue Saint-Romain (V. le dossier spécial, 39 à 99; — V. aussi toute la série des procès-verbaux et les p. 21, 26, 27.)
Maison vicariale, 110-111.
Maison rue Cauchoise, 36 à 38.
— rue Dutuit, 110-111.
— de la Famille Flaubert, 31 à 35.
— des *Tourelles*, 37.
Maîtrise métropolitaine, 42.
Mariages d'Hautot, 41.
Marie (Auguste), 6, 7, 70, 72, 80, 127.
Marrou (Ferdinand), 50, 117.
Marteau de porte, 111.
Martin (René), 50.
Maupassant (Monument de Guy de), 115-117.
Maurry (Laurent), 136.
Mazeline, 110-111.
Membres d'honneur, 10.
Mérovack, 18.
Molière, 118-119.
Monument de Guy de Maupassant, 115-117.
Muséum d'Histoire naturelle, 113.

N

Nommé (Ugo), 127.
Normand (Charles), 12, 14, 128.
Notes sur l'Affaire de la rue Saint-Romain, 39 à 99.
Nouveaux Membres, 2, 4, 7, 9, 11, 14, 15, 17, 19.

O

Obscena, 111.
Œuvres de Jaddouille, 136-137.
— de Le Brument, 142.
— de Le Carpentier, 138, 140.
Officialité, 41.
Opinions contradictoires, 65-68.
Orange, Conseiller général; Rapport, 84.
Organistes, 42.

P

Panneaux décoratifs, 106-107.
Pascal (Blaise), 118-119.
Passage de la Cour des Comptes, 111-112.
Passage des Chanoines, 46-47.
Peinture à fresque, 107-108.
Peintures décoratives de Saint-Clément, 121, 122.
Peintures décoratives du Lycée, 103 à 108.
Peintures murales, 155-156.
Pelay (Edouard), 4, 10, 12, 13, 17, 24, 82, 145; — Lettre, 23.
Petit (Robert), 2.
Pétition des cochers de fiacre, 74.
Pierre d'acquit, 153.
Pierre Gante, 149.
Pissaro, 5.
Place Carnot, 122.
— Saint-Sever, 122.
— du Vieux-Marché, 119-120.
Plafonds, 106, 107, 138, 140.
Plan du Vieux-Marché, 120.
Plaques commémoratives, 118 à 120.
Poissons royaux, 153.
Pommeraye (Henri de la); Citation, 75.
Poésie des ruines, 154.
Porche de Joyeuse, 105.
Portail de la Cathédrale, 112-113.

Portail de Saint-Maclou, 109-110.
— du château de Tancarville, 150.
Porte de l'ancien Hôtel-Dieu, 113-114.
Portes de Saint-Maclou, 13.
Presbytère de Saint-Maclou, 110.
Prieuré de la Madeleine, 114.
Procès-verbaux des séances, 1 à 19.
Procession des pauvres, 115.
Protestations, 80, 81, etc. (V. tout le dossier de l'Affaire de la rue Saint-Romain.)
Puvis de Chavannes, 129.
Pyramides de la Cathédrale, 112-113.

Q

Quartier Saint-Sever, 119, 122, 123.
Quai Cavalier de la Salle, 123.
Quais de la Grande et de la Petite-Chaussée, 124.
Quérière (De la); Citation, 121.
Quesné (Victor), 8.

R

Rambert, 113.
Radicatel, 149.
Rapports divers, 29 à 38.
Rapports municipaux, 63, 70, 73.
Récréation (La), 105.
Redevance champêtre, 34-35.
Renouvellement du Bureau, 22.
Restauration de l'ancien Hôpital Saint-François, 120-121.
Restauration du portail de la Cathédrale, 122-123.
Revestiaire, 29.
Ribert (Guillaume), 29.
Robert (Gustave), 118.
Robert (Julien), 19.
Romé de Fresquiennne, 112.
Rouen au XVII^e siècle, 125.
Rouen au XIX^e siècle, 125.
Roujon (H.), Directeur des Beaux-Arts; Lettre, 25.
Roullant Le Roux, 113.
Ruel, 92.
Rue du Bac, 2.
— Boudin, 124.
— Cauchoise, 36, 37.

Rues de la Chaine, 46.
— du Change, 113, 114.
— des Chanoines, 46, 74.
— des Chinchers, 43.
— de la Croix-de-Fer, 46, 51.
— Dutuit, 110.
— Etoupée, 37.
— de la Ferronnerie, 40.
— Harenguerie, 140.
— aux Juifs, 36.
— aux Ours, 140.
— du Pré, 119, 124.
— des Prêtresses, 42.
— des Quatre-Vents, 40, 70.
— Saint-Eloi, 119.
— Saint-Lô, 124.
— Saint-Nicolas, 72.
— Saint-Romain (V. le dossier
spécial, 39 à 99.)
— du Vieux-Palais, 119.

S

Sacristies de Saint-Maclou, 29 à 31.
Saint-Jean-d'Abbetot, 155.
Saint Louis (Vie de), 121-122.
Saintes-Huiles, 109.
Salle des Actes, 106.
Salvart (Jansen), 44.
Sarrazin (Albert), 118.

Sauvageot, 78, 80, 113.
Sente des Prisonniers, 150, 155.
*Société des Architectes de la Seine-In-
férieure*, 87 à 90.
Société Industrielle, 7, 8, 92.
Solidarité (La), 121.
Square projeté, 95.
— Saint-Sever, 122-123.
— Solférino, 115.
Statue de Boieldieu, 2.
Substructions souterraines, 124.

T

Tancarville, 150 à 155.
Tanneguy Le Veneur, 112.
Tardieu (Jean-Charles), 136.
Temple Saint-Eloi, 113.
Théâtre romain, 147-148.
Thouret (Famille), 32.
Toasts et discours, 128.
Tour de l'Aigle, 150-151.
— *carrée*, 150-151.
— *Coquesart*, 151-152.
— *du Lion*, 510.
Travaux divers, 112-113.
Trintzius, 106, 108.
Tryptique, 13.

V

Vachon (Marius), 128.

Verlet (Raoul), 47.
Verrerie rouennaise, 119.
Vesly (Léon de), 1, 5, 6, 7, 11, 13,
15, 113, 114, 118, 119, 130;
— Article de lui, 103 à 108.
Vial (E); Lettre, 16.
Vieilles maisons, 43.
Vieux arbres, 1, 11.
Vieux-Marché, 119-120.
Visite des Architectes allemands,
119.
— du Congrès de l'Art public,
117, 119.
— des Canadiens, 130-131.

W

Waddington (R), 97.
Wilhelm, 50, 145, 149.
Witz, 3, 70, 71, 80, 145.

Y

Yonville, 33.
Yvetot, 136.

Z

Zacharie (Philippe), 104, 106, 107,
113, 121, 122.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Procès-verbaux des Séances	1 à 19
Correspondance	21 à 27
GEORGES DUBOSC. — Rapports : 1. Sacristies de Saint-Maclou. — 2. Maison de G. Flaubert, à Déville. — 3. Maison rue Cauchoise	29 à 38
LOUIS DEGLATIGNY. — Notes sur l’Affaire de la rue Saint-Romain	39 à 99
LÉON DE VESLY. — Les Peintures murales du Lycée.	103 à 108
RAOUL AUBÉ. — Chronique artistique et monumentale	109 à 131
CH. DE BEAUREPAIRE. — Les Candidats à l’Ecole de Dessin de Rouen, lors de la création des Ecoles centrales dans la Seine-Inférieure (1796)	133 à 145
RAOUL AUBÉ. — Excursion annuelle (Visite à Lillebonne, Tancarville, la Cerlangue et Saint- Jean d’Abbetot)	145 à 156
Situation financière (Rapport du Trésorier)	157 à 159
Liste des Membres	161 à 165
Tables	167 à 171

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — PLANCHES HORS TEXTE

	Pages
Maison habitée par G. Flaubert, à Déville, dessin de E. Duveau	32
La rue Saint-Romain, cliché de A. Marie	39
Peintures du Lycée : <i>L’Étude</i> , de Paul Baudouin, cliché de Jules Lecerf	103
— <i>La Récréation</i> , de Paul Baudouin, cliché de Jules Lecerf	104
— Plafond de la <i>Salle des Actes</i> , de P. Zacharie, cliché de Jules Lecerf	106
Vue générale du Balnéaire de Lillebonne, d’après un dessin de E.-H. Langlois	145
Grande Tour du château de Lillebonne, d’après un dessin de E.-H. Langlois	146
Vue intérieure de l’entrée du château de Tancarville, d’après un dessin de E.-H. Langlois.	148
Le château de Tancarville, vue prise de l’ancienne <i>Salle aux Chevaliers</i> , dessin de E. Duveau	154

II. — VIGNETTES DANS LE TEXTE

	Pages		Pages
La vieille maison de la rue Saint-Romain, dessin d’Ernest Morel	39	Autre bas-relief, même rue, dessin de E. Duveau	118
Porte de l’ancien Hôtel-Dieu, cliché de Louis Chesneau.	114	Plan de l’ancien Vieux-Marché, d’après E. Bonet	120
Bas-relief de l’ancien Hôtel-Dieu	115	Portail du château de Tancarville, dessin de E. Duveau	150
Monument de Guy de Maupassant, cliché de Jules Lecerf	116	Tour de l’Aigle, dessin de E. Duveau	151
Bas-relief, rue Cauchoise, dessin de E. Du- veau	117	Tour Coquesart, dessin de E. Fauquet	152

ROUEN

IMPRIMERIE JULIEN LECERF

1901

LES
AMIS
DES
MONUMENTS
ROUENNAIS

BULLETIN

ANNÉE 1901

ROUEN
IMPRIMERIE JULIEN LECERF

1902

Robert L. de Vaux
F. L. de Vaux

LES AMIS
DES
MONUMENTS ROUENNAIS

BULLETIN DE 1901

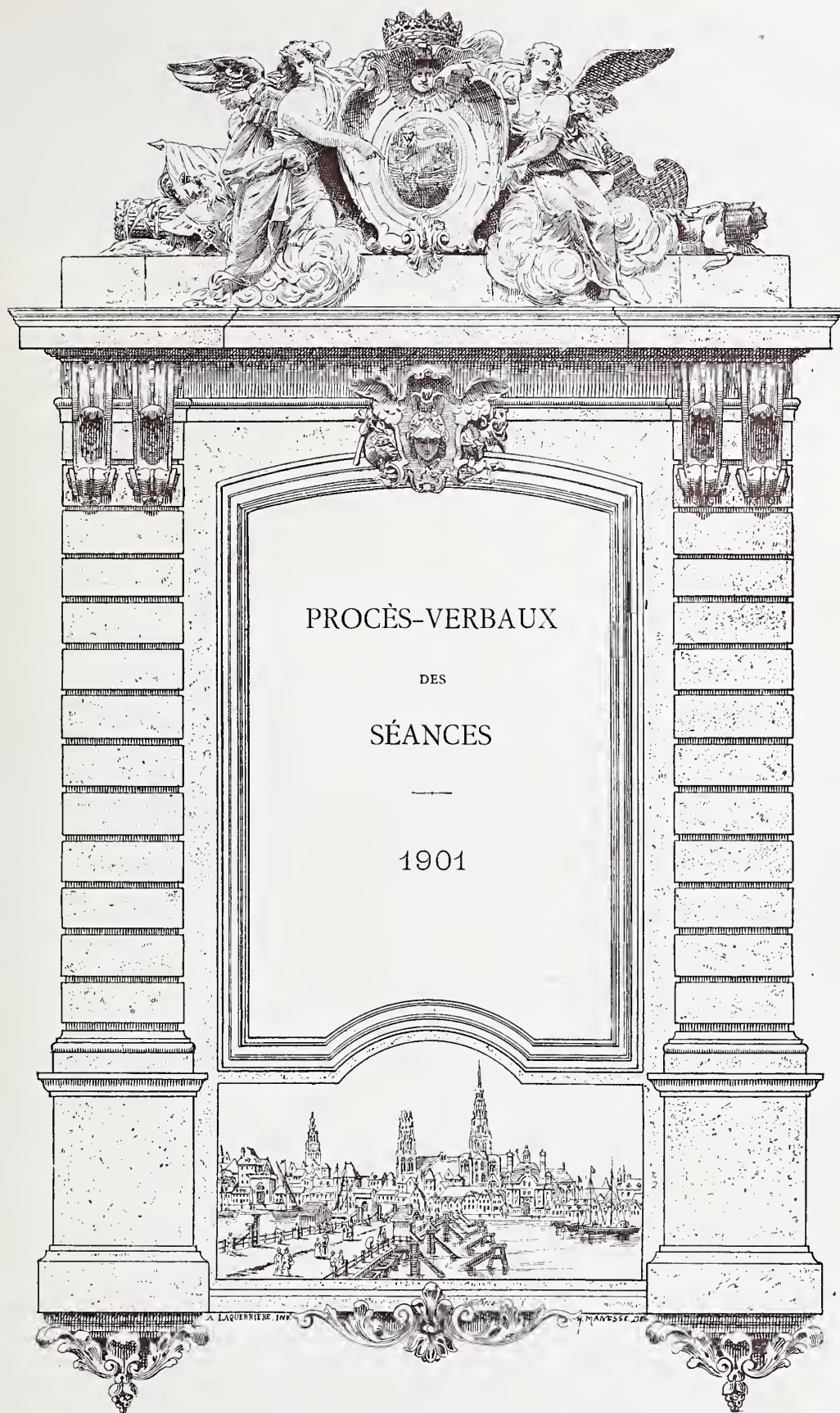
Exemplaire N° 200

LES
AMIS
DES
MONUMENTS
ROUENNAIS

BULLETIN
— — — — —
ANNÉE 1901

ROUEN
IMPRIMERIE JULIEN LECERF
1902

Robert L. J. Verdy



PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES

1901



A. LAQUERRIÈRE. 1901

H. MANSSE. 1901



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Assemblée générale du 27 Février 1901.

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président.

Etaient présents au Bureau : MM. Deglatigny, Eugène Fauquet, Duveau et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : MM. Quesné, de Vesly, Ruel, Pelay, Devaux, Docteur Brunon, Hie, Geoffroy et Legrip.

MM. Edmond Bonet, N. Beaurain et Moreau, empêchés, s'étaient excusés par lettre.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance, communication est faite d'une lettre de M. N. Beaurain, annonçant une nouvelle artistique intéressant toutes les Sociétés Archéologiques de France, et par conséquent celle des *Amis des Monuments Rouennais*.

En vertu de son testament, une femme bibliophile des plus distinguées, M^{lle} Pellechet, a légué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une somme de 300,000 francs, dont les intérêts devront être employés à *conserver les monuments existant en France, présentant un intérêt historique et archéologique*. Une Commission sera chargée de centraliser les demandes faites par les Municipalités, et même les particuliers, à l'effet d'obtenir un secours facilitant la consolidation d'un monument. Les secours devront surtout être consacrés à empêcher la ruine et la détérioration du monument. (*Voir aux pièces justificatives.*)

M. Deglatigny donne ensuite lecture d'une lettre de M. Mainnemare, notaire, en date du 30 janvier dernier, offrant à notre Association, sur la demande qu'elle en a faite, le buste d'Esculape qui décorait l'ancienne maison de campagne du Docteur Flaubert père, à Déville.

Sur la proposition de M. le Docteur Brunon, il est décidé que ce buste sera déposé, à titre provisoire, dans la salle du Conseil de l'Ecole de Médecine, qui fera les frais de l'inscription destinée à en rappeler l'origine. M. Edmond Bonet, chargé du transport du

buste, s'entendra, à cet effet, avec M. Mainnemare, auquel des remerciements seront adressés par lettre. (*Voir aux pièces justificatives.*)

Relativement à la maison de la rue Saint-Romain, M. Deglatigny annonce que les travaux de couverture ont déjà été entrepris et menés à bien ; il s'agit maintenant d'étayer. Le devis des travaux confortatifs, très bien dressé par M. Lefort, Architecte, a été soumis au Directeur des Cultes, dont on attend l'autorisation, retardée par une confusion dans l'envoi de pièces officielles.

M. de Vesly demande quand on songera enfin à remplacer par une grille en fer la clôture de bois qui entoure le jardin de l'Hôtel-de-Ville du côté de la rue des Faux.

A propos de l'église Saint-Ouen, le même Membre et M. le Docteur Brunon font remarquer qu'il existe du côté nord un amas de blocs de marbre provenant de l'ancien maître-autel de l'église, remplacé il y a dix ans par le nouveau. Le curé de la paroisse serait désireux de voir disparaître cet encombrement. M. Devaux, sculpteur, dit qu'il trouverait facilement l'emploi de ces débris si on voulait les lui céder.

M. le Docteur Brunon demande si l'on ne pourrait établir sur la bande de terrain longeant la façade méridionale de la Cathédrale une sorte de *faux cimetière*, planté de menus arbres, destiné à recevoir les vieilles pierres tombales provenant de l'édifice. Notification en sera faite à l'Architecte diocésain, M. Gosselin.

A propos de la mort récente de M. Hainaut, Conservateur de la Grosse-Horloge, le même Membre demande si la Société ne pourrait pas faire dresser à ses frais, en quelque endroit du vieil édifice municipal, une plaque commémorative relatant les noms de tous les Gouverneurs de la Grosse-Horloge et leurs dates d'exercice.

M. Deglatigny, pensant qu'il convient de ménager les deniers de l'Association, estime qu'il conviendrait de consulter la Municipalité pour savoir ce qu'elle compte faire à ce sujet. M. Raoul Aubé, Secrétaire de la *Commission administrative des Inscriptions Rouennaises*, se charge de se faire, à ce sujet, l'interprète de la Société auprès de la dite Commission.

On passe ensuite à l'admission des nouveaux Membres, dont suit la liste, avec la désignation de leurs parrains :

MM.	Présentés par :
De Beaurepaire, Archiviste de la Seine-Inférieure,	MM. G. Dubosc et Deglatigny.
Verpillot, Ingénieur,	Deglatigny et Marrou.
Keitinger, Négociant,	Deglatigny et G. Le Verdier.
Daniel Lenoir, Professeur,	Deglatigny et Duveau.
Calippe, ancien Agréé,	Deglatigny et Henri Allais.
Paissard, Entrepreneur,	Deglatigny et Geoffroy.
Stanislas Villette, Entrepreneur,	Lefort et Deglatigny.
Mainnemare, ancien Notaire,	Deglatigny et Edmond Bonet.
Charles Leblond,	Deglatigny et Fauquet.

A l'issue de la séance, M. Deglatigny fait part aux Membres présents de la haute distinction dont vient d'être l'objet l'un de nos Présidents d'honneur, M. Gaston Le Breton,

récemment promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Cette bonne nouvelle est chaleureusement accueillie par toute l'assistance.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures quarante minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 11 Mai 1901.

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président.

Étaient présents au Bureau : MM. Deglatigny, Eugène Fauquet et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : MM. Garreta, Dr Brunon, de Vesly, Moreau, René Martin, Geoffroy, Robert, Leblond et Vaumousse.

MM. E. Bonet, N. Beaurain, Coutan et Daniel Lenoir, absents, s'étaient fait excuser.

Après lecture et adoption du procès-verbal, M. le Président constate une fois de plus que l'affaire de la rue Saint-Romain a fait son chemin, non seulement à Rouen, mais encore à Paris, où les témoignages de sympathie se sont multipliés de toutes parts.

Par un retour des choses plus fréquent qu'on ne le croit, il est même arrivé ceci : c'est que beaucoup des anciens adversaires de la vieille maison sont devenus ses plus chauds partisans et que d'aucuns, après avoir menacé son existence, se sont fait honneur de son sauvetage. Toujours la loi du succès !

Qu'importe, d'ailleurs, si le but poursuivi est atteint !

A propos du vieux logis, M. Geoffroy fait remarquer qu'un des panneaux de la devanture avait été indûment enlevé et qu'il l'a fait réintégrer à l'intérieur de la maison.

M. Deglatigny donne ensuite communication d'une proposition manuscrite de M. Georges Dubosc, appuyée par M. E. Dubeau, demandant le déplacement du nouveau *stand* établi dans la cour de l'Hôtel des Sociétés Savantes pour les jeunes gens du *Patronage scolaire*. L'installation de ce *stand* masquant complètement la vue d'une ravissante fontaine du XVIII^e siècle, ornée d'une tête de faune, qui s'appuie contre le mur, il serait très facile de le déplacer et de le disposer d'une autre façon, sans nuire en rien à son bon fonctionnement. Ce serait d'ailleurs un excellent exemple de sauvegarde artistique donné à la jeunesse qui fréquente le patronage.

Pour donner suite à ce vœu, une lettre sera écrite dans ce sens à l'Administration municipale par le Secrétaire de Bureau. (*Voir aux pièces justificatives.*)

Cette décision prise, la parole est donnée à M. Léon de Vesly pour la lecture de son rapport sur Pierre des Aubeaux, Sculpteur-Imagier du XVI^e siècle, particulièrement attaché à notre région. En quelques notes d'une rare précision, soigneusement étudiées, il a su nous dire ce qui est avéré et ce que l'on suppose touchant les origines de cet artiste normand, ce qui a été conservé de ses ouvrages et les intéressantes hypothèses que l'on peut émettre au sujet de certains d'entre eux. Les sculptures du portail de la Cathédrale, le tombeau des d'Amboise et le groupe de la *Dormition de la Vierge*, à Fécamp, ont été,

à ce propos, l'objet d'ingénieux aperçus. L'auteur s'est surtout attaché à défendre notre sculpture provinciale du reproche d'imitation que la science officielle lui fait trop souvent; il a nettement établi que ses plus gracieuses manifestations existaient déjà bien avant l'introduction de cet art italien, admirable sans doute, mais non unique, auquel on s'obstine à la subordonner.

Ce rapport très nourri, très documenté, a été très chaleureusement accueilli. M. de Vesly, qui se réserve de le compléter, doit le soumettre d'ailleurs au prochain Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne. Il doit également figurer en entier dans notre *Bulletin de 1901*.

Ce dernier détail amène le Président à dire quelques mots du Bulletin de l'année expirée, celui de 1900, actuellement en préparation. Outre les procès-verbaux, ce bulletin comprendra les trois rapports de M. Georges Dubosc, lus en séance, le dossier complet des pièces relatives à la maison de la rue Saint-Romain, un article spécial sur les peintures du Lycée, la chronique artistique, le compte-rendu de l'excursion annuelle et quelques pièces de correspondance et d'administration. Peut-être y pourra-t-on joindre un travail inédit promis par M. Charles de Beaurepaire.

On procède alors à la distribution du *Bulletin rétrospectif* (1886-1898), dont le fascicule impatientement attendu, et depuis tant d'années, est feuilleté avec intérêt par quelques-uns des Membres présents. M. Deglatigny en profite pour décerner leur part d'éloge à tous ceux qui y ont collaboré : d'abord, au Secrétaire de Bureau, qui l'a mis sur pied; puis, à M. Georges Dubosc, qui s'est associé à sa tâche; à M. Edouard Pelay, qui en a surveillé la partie artistique; à M. E. Bonet, pour ses intéressants clichés du *Semainier* du Gros-Horloge; enfin, à M. Lecerf, pour le gracieux appoint des deux belles photocollo-graphies offertes par lui. M. Deglatigny insiste surtout sur la part toute spéciale que M. Raoul Aubé a prise à la confection de ce Bulletin de *douze années*, d'un groupement si malaisé, dont il a dû réunir, coordonner et rédiger les éléments épars, semés un peu à tous les vents. Il tient expressément à ce que le signataire en consigne lui-même l'expression dans le procès-verbal.

Avant de clore la séance, on a procédé à l'élection de trois nouveaux Membres, dont suivent les noms :

M. Robert Lesage, Architecte, à Nanterre, présenté par MM. de Vesly et Deglatigny.

M. Louis Dupendant, Pilote-major, à Rouen, présenté par MM. Lamain et Geispitz.

M. Laurent Trévoux, au Petit-Quevilly, présenté par MM. Knieder et Geispitz.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures vingt minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 9 Juin 1901.

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président.

Etaient présents au Bureau : MM. Deglatigny et Eugène Fauquet.

Assistaient également à la séance : MM. Lenoir, Ruel, Leblond, Moreau, Geispitz, Witz, Hie, Robert, Geoffroy, Laurent, Fontaine et de Vesly.

MM. Raoul Aubé et N. Beaurain, empêchés, s'étaient excusés par lettre.

En l'absence du Secrétaire de Bureau et de l'Archiviste, M. Deglatigny prie M. de Vesly de tenir la plume en leur lieu et place.

Le procès-verbal de la dernière séance, rédigé par M. Raoul Aubé, lu par M. Deglatigny, est adopté avec une légère modification touchant une critique de détail.

Le dépouillement de la correspondance ne relève que quelques lettres d'invitation sans importance relatives aux séances annuelles de différentes Sociétés savantes.

M. le Président entre ensuite dans quelques détails sur le Bulletin de 1900, en cours d'impression. Comme l'année précédente, distribution en sera faite, à titre d'échange, à la Bibliothèque de la Sorbonne, à l'Académie de Rouen, aux Sociétés d'*Emulation*, *Industrielle* et des *Architectes de la Seine-Inférieure*, ainsi qu'à la *Commission départementale des Antiquités*. Sur la demande de M. Ruel, l'inscription du journal *Le Pays normand* y sera adjointe.

M. Deglatigny propose de conserver dix exemplaires destinés à être distribués aux Sociétaires nouveaux qui rachèteraient leur cotisation. Pour satisfaire à ces exigences, le Bulletin devrait être tiré à 225 exemplaires. Ces propositions sont adoptées, ainsi que celle de M. Robert demandant le numérotage des exemplaires.

M. le Président demande encore le *tirage à part* pour les articles d'auteurs, toutes les fois que demande en serait faite ; ceux-ci profiteraient de la composition, n'ayant à payer que le tirage. Lorsqu'il y aurait des planches à part dans les mémoires, leur tirage supplémentaire serait à la charge des titulaires.

M. Deglatigny expose qu'il s'est entendu avec le Syndicat des Sociétés savantes, relativement au règlement de comptes de notre Association. En cas d'absence du Président et du Trésorier, M. Eugène Fauquet, Vice-Président, représentera la Société.

L'ordre du jour appelle l'élection de nouveaux Membres. Sur la présentation de leurs parrains respectifs, MM. Pierre Le Verdier, Bernard Héronchelle, l'Abbé Lesourd et le Docteur Giraud ont été admis à l'unanimité.

Avant de terminer la séance, M. le Président donne quelques détails complémentaires sur l'excursion artistique du 16 juin, déjà discutée en réunion de Bureau, et qui doit avoir pour principales étapes le chêne d'Allouville, la vallée de Sainte-Gertrude, Saint-Wandrille et les environs, avec repas à Caudebec et à Yvetot. M. de Vesly a fait une démarche auprès de M. l'Abbé Collette pour faciliter à la Société la visite de l'abbaye de Saint-Wandrille. De son côté, M. Raoul Aubé a écrit dans ce sens au prier du monastère, dom Pothier, qui lui a adressé une réponse favorable. Les préparatifs se poursuivent acti-

vement et font espérer une excursion aussi intéressante que variée, susceptible d'attirer de nombreux adhérents.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à neuf heures trente minutes.

Le Membre délégué,

L. de VESLY.

Assemblée générale du 13 Juillet 1901.

Présidence de M. Eugène FAUQUET, Vice-Président.

Cette séance n'a réuni que quatre Membres, la veille de la fête nationale ayant empêché un grand nombre de Sociétaires d'y prendre part.

MM. Eugène Fauquet et Duveau représentaient seuls le Bureau. Les autres Membres présents étaient MM. Geoffroy et Quesné.

MM. Bonet et Beaurain, empêchés, et M. Raoul Aubé, en légitime congé, s'étaient excusés par lettre.

Lecture est faite du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté.

Trois nouveaux adhérents, soumis aux suffrages de la Société, sont admis à l'unanimité. En voici les noms :

M^{me} Augé, à Paris, présentée par M. le D^r Brunon et M. Eugène Fauquet.

M. le comte de Pomereu, présenté par MM. Deglatigny et Geispitz.

M. G. Chavoutier, présenté par MM. E. Fauquet et Duveau.

Ces trois Membres demandent à recevoir les Bulletins déjà parus. L'envoi leur en est consenti.

La Société a reçu de M. C.-A. de Beaurepaire fils la brochure pour le cinquantenaire de son père comme Archiviste du Département et ainsi intitulée : *Répertoire bibliographique des Travaux de M. Charles Robillard de Beaurepaire.*

L'envoi en est accepté avec reconnaissance et fera l'objet d'une lettre de remerciement.

M. Duveau présente à la Société un dessin, fait par lui, d'une maison du xv^e siècle, portant le n^o 36 de la rue Saint-Lô. Cette maison, actuellement démolie, était la dernière de cette époque située dans cette rue. Une courte notice sur l'immeuble a paru dans le *Journal de Rouen*, du 15 juin dernier.

M. G. Dubosc a retrouvé dans les archives de la Ville différents renseignements complémentaires qu'il doit communiquer à la Société dans une prochaine séance.

Le mur en galandage mis à découvert par la disparition de cette maison présente cette particularité que les colombes de charpente sont aissantées en bois. Ce genre de revêtement des bois de charpente est devenu assez rare à Rouen.

Les Membres présents en citent quelques exemples en ville et aux environs, et le Rapporteur se propose de revenir sur ce sujet et d'en faire une petite communication à la Société.

M. E. Fauquet, parlant d'intéressants détails de l'architecture du xv^e siècle, peu connus à Rouen, cite entre autres une tourelle d'escalier sculptée, située dans l'intérieur de la maison portant l'enseigne du *Vase d'Or*, place de la Calende.

L'ordre du jour étant épuisé et personne ne demandant plus la parole, la séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire-adjoint,

ED. DUVEAU.

Assemblée générale du 13 Octobre 1901.

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président.

Ont pris place au Bureau : MM. Deglatigny, Ch. Normand, Eugène Fauquet, Beau-
rain et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : M^{lle} Le Plé, MM. Geoffroy, Docteur Brunon,
L. de Vesly, Quesné, Moreau, Marie, Lancesseur, Leblond, Ruel, Vaumousse, Sarrazin,
Chavontier et Geispitz.

Après la lecture du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté, M. Degla-
tigny souhaite la bienvenue à M. Charles Normand, notre Président d'honneur, qui,
profitant de son passage à Rouen, a tenu à honorer cette réunion de sa présence. C'est
une bonne fortune pour tous les assistants, qui applaudissent à cette présentation.

En exprimant ses remerciements, M. Normand explique qu'il a tenu à donner cette
marque de sympathie à notre Société en témoignage de l'estime toute particulière qu'il
lui porte, comme étant une de celles qui ont le mieux compris et développé en province
l'idée mère de la société parisienne qu'il dirige et qui a servi d'exemple à la nôtre. Cette
idée, qui germe lentement, mais sûrement, a d'ailleurs poussé des racines un peu de tous
côtés, même à l'étranger, où des associations similaires commencent à se fonder. M. Nor-
mand cite, entre autres, les *Amis des Monuments de Prague*, qu'il a eu l'occasion de visiter
récemment et qui lui ont fait une réception des plus chaleureuses. Il serait à souhaiter que
des relations amicales s'échangeassent entre ces différentes Sociétés et qu'un même lien
d'union les groupât fédérativement. Il y aurait là un échange de vues, de projets et
d'initiatives profitable à tous, particulièrement intéressant à suivre et à propager. La cause
universelle de l'Art aurait tout à y gagner.

Le Président donne ensuite communication d'une lettre de M. Georges Dubosc,
demandant, au nom de M. Ruel, le promoteur de la proposition, que le tympan intérieur
du passage de la Cour des Comptes, nouvellement créé, du côté de la rue Saint-Romain,
soit orné d'une peinture ou fresque destinée à en décorer la nudité. L'emplacement,
bien situé, formant perspective et toile de fonds à l'extrémité des arcades, se prêterait à
merveille à une composition décorative, allégorique ou historique, que le peintre Paul
Baudouin, déjà pressenti, se chargerait d'exécuter à peu de frais. Il s'agirait d'y intéresser
les propriétaires de l'immeuble, de faire valoir auprès d'eux l'intérêt de curiosité et de

publicité qu'ils donneraient ainsi à leur immeuble, achalandant par cet attrait ce passage un peu déserté. (*Voir aux pièces justificatives.*)

Pour arriver à ce résultat, il est décidé qu'une commission spéciale, composée de MM. Deglatigny, Ruel, Pelay et Eugène Fauquet, fera les démarches nécessaires auprès de ces derniers.

La lettre de M. G. Dubosc appelle aussi l'attention de la Société sur le délabrement de la console qui supporte le buste de Pierre Corneille, élevé par les soins de l'Association sur la façade de la maison natale du poète. Il serait urgent de la consolider par des travaux réconfortatifs.

M. Deglatigny demande, à ce propos, si la Société doit se charger elle-même de cette réparation. M. Charles Normand pense que ce serait créer un précédent et que, en pareille occurrence, la Ville, qui jouit de la munificence à elle faite par les *Amis des Monuments Rouennais*, doit pourvoir seule à l'entretien de l'objet légué. M. Raoul Aubé estime que cet avis est d'autant plus judicieux, en l'espèce, que la Société ayant déjà opéré une première restauration de cette console, en 1892, a fait tout ce qu'elle devait à ce sujet.

Une lettre sera écrite dans ce sens à l'Administration municipale.

Lecture est faite ensuite d'une notice de M. Georges Dubosc sur une ancienne maison de la rue Saint-Lô, inscrite au n° 36 de cette rue et récemment démolie. Cette ancienne maison du x^e siècle, déjà mentionnée dans la précédente séance, présentait cette particularité curieuse, que ses murs en galandage étaient aissentés en bois, détail assez rare à Rouen. Grâce à des pièces d'archives, M. Dubosc a pu donner d'intéressants renseignements, tant sur cet immeuble, que sur le quartier, complètement transformé, dont il constituait un des derniers vestiges. Sa physionomie pittoresque a été fidèlement reproduite par notre Collègue, M. E. Duveau. Dessin et notice seront publiés dans le Bulletin de 1901.

Après cette lecture, la parole est donnée à M. Léon de Vesly pour exposer le résultat des fouilles archéologiques entreprises par lui dans les forêts de La Londe et de Rouvray, d'abord aux Longs-Vallons, puis entre les Essarts et le Madrillet. Dans ses laborieuses recherches, le savant professeur a mis à jour différentes substructions souterraines d'un réel intérêt, comprenant un petit *fanum*, les restes d'une villa gallo-romaine, ainsi qu'un balnéaire, découvert au triège de la Mare-du-Puits. Ces substructions ne paraissent pas être isolées dans ces parages, et M. de Vesly, qui est persévérant, espère que d'autres découvertes viendront compléter celles-ci. Déjà il a pu affirmer l'existence et déterminer le tracé d'une voie romaine, jusqu'ici imprécisée, qu'il a reconnue et parcourue en compagnie de notre actif Président, M. Deglatigny, qui s'intéresse vivement à ces sortes de travaux.

Cette intéressante communication, complétée par l'explication des médailles antiques trouvées dans ces fouilles, et décrites avec compétence par M. Victor Quesné, a valu à son auteur de légitimes félicitations.

Elle sera insérée dans le prochain Bulletin.

On passe ensuite aux propositions d'initiative privée.

M. Moreau signale le délabrement des toiles peintes qui simulent des vitrages sur la façade de l'ancien logis des abbesses de Saint-Amand, conservé dans le jardin du Musée d'Antiquités. Leur état de vétusté réclame une complète remise à neuf, ou même l'appli-

cation d'un genre de décor plus résistant. Notification en sera faite par M. le Président à M. Gaston Le Breton.

M. Vaumousse appelle l'attention sur l'intérieur du vieux logis de la rue Saint-Romain, où une certaine quantité d'étoupe se trouve amassée et pourrait servir d'aliment en cas d'incendie. M. Deglatigny promet d'y veiller. On doit d'ailleurs s'occuper prochainement du doublement de la charpente et de la réfection du galandage.

Quelques explications sont ensuite données à propos de la distribution des Bulletins de la Société, dont l'échange a été réclamé par plusieurs Associations artistiques. Le tirage de ces Bulletins étant très limité, l'échange demandé ne saurait avoir lieu sans épuiser la *réserve* nécessaire. Leur prix étant peu élevé, eu égard à leur intérêt artistique et documentaire, les Sociétés ont donc tout intérêt à se les procurer directement en se faisant inscrire parmi nos adhérents. Exception sera faite seulement pour le Bulletin de 1899, le premier paru, tiré à très grand nombre, qui pourra être envoyé, dans des cas déterminés, en guise de spécimen et de réclame. Ce sera un ingénieux moyen de provoquer des abonnements.

A ce titre, un exemplaire de ce Bulletin sera adressé à M. Salomon Reinach, de l'Institut, Directeur du Musée de Saint-Germain; un autre, à M. Cartailhac, Directeur des Sociétés Savantes, à Toulouse; enfin, un troisième, à la Société Artistique et Littéraire des *Rosati-Picards* d'Amiens. Cette dernière recevra, en outre, comme don personnel de M. Deglatigny, la série de brochures publiées aux frais de celui-ci sur la vieille maison de la rue Saint-Romain.

La séance se termine par l'admission de trois nouveaux adhérents dont voici les noms : M. Ridel, Directeur des *Nouvelles Galeries*, présenté par MM. de Vesly et Witz.

M. Gaston Lévy, présenté par M^{lle} Le Plé et M. Devaux.

M. Bonet-Paon, sculpteur, présenté par MM. Gaston Bonet et Deglatigny.

Notification est donnée de la démission de M. Antonio Keittinger, qui se retire pour raison de santé.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures trente minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 9 Novembre 1901.

Présidence de M. Eugène FAUQUET, Vice-Président.

Etaient présents au Bureau : MM. Eugène Fauquet, E. Duveau, et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : M^{lle} Le Plé, MM. de Vesly, Moreau, Geoffroy, Delabarre, Chavoutier, Hie, Quesné, Lenoir, Witz, Ruel, Marie, Le Bocq, Auguste Jeanne et Wilhelm.

MM. Deglatigny, Beaurain et Edmond Bonet, absents, s'étaient excusés par lettre.

Le procès-verbal de la dernière séance est tout d'abord lu et adopté.

On procède ensuite à l'élection de deux nouveaux membres, admis à l'unanimité.

Ce sont : M. Le Bocq, farinier, présenté par MM. de Vesly et Quesné, et M. Auguste Jeanne, agréé, présenté par MM. Deglatigny et Montier.

Lecture est alors donnée d'une lettre du Maire de Rouen, annonçant qu'ordre a été prescrit à l'Architecte de la Ville d'examiner l'état de la console qui supporte le buste de Pierre Corneille, devant la façade de sa maison natale, et d'exécuter le travail nécessaire, suivant le vœu exprimé par la Société. M. Ruel ajoute que cette réparation est aujourd'hui chose faite, ainsi qu'il l'a pu constater lui-même.

Relativement au projet de peinture décorative dont il a été précédemment question, au sujet du Passage de la Cour des Comptes, M. Fauquet informe les Membres présents qu'il a écrit à M. Voinchet pour obtenir un rendez-vous, dont la date est subordonnée à l'entente préalable des Membres de la délégation spéciale. Cette visite aura lieu dès le retour du Président, forcé de s'absenter durant quelques jours. M. Paul Baudouin a esquissé à ce propos les maquettes d'un double projet, dont le choix et la discussion seront soumis au jugement des intéressés.

M. Marie remet entre les mains de M. Fauquet un album de grande dimension, acquis par lui au nom de la Société, et destiné au classement des dessins et photographies que celle-ci pourra recueillir et collectionner. Il est décidé que le prix d'achat de cet album, s'élevant à 35 francs, sera remboursé à l'acquéreur par les soins du Trésorier.

Pour inaugurer dignement cette collection, M. Marie offre à l'Association, qui l'en remercie vivement, une suite de onze belles photographies locales exécutées par lui avec autant d'habileté que de talent. Ces photographies, exclusivement rouennaises, constituent au point de vue artistique et monumental des documents d'un réel intérêt. En voici l'énumération :

Les grilles de l'église Saint-Ouen.

Le Palais-de-Justice.

Le tombeau de Richard-Cœur-de-Lion (Cathédrale).

L'escalier de la Bibliothèque du Chapitre (Cathédrale).

L'avant-portail des Libraires (Cathédrale).

L'autel de la Vierge, d'après Clodion (Cathédrale).

L'ancienne place de la Cathédrale.

Deux statues du portail des Libraires (sainte Apolline et sainte Prudence).

La porte d'entrée du Lycée Corneille.

La Cité de Jérusalem (enseigne sculptée de la rue Etoupée).

Le Pont Boieldien.

Toutes ces vues, ainsi que celles qui suivront, seront paginées et la recherche en sera facilitée par une table des matières.

En l'absence du Trésorier, M. Wilhelm, Agent-Bibliothécaire des Sociétés savantes, procède à la distribution du *Bulletin* de 1900, dont les exemplaires, inscrits sur un recueil spécial, sont émargés au fur et à mesure de leur livraison. Chaque exemplaire est pourvu

d'un numéro d'ordre qui se répètera chaque année, de façon à ce que l'attribution en soit identique et pour permettre en même temps la justification rigoureuse du tirage.

M. Eugène Fauquet profite de cette distribution pour rendre hommage à tous ceux qui ont collaboré à l'exécution de ce Bulletin, auteurs, dessinateurs, interprètes, louant particulièrement le goût et l'habileté de notre éditeur, M. Lecerf, qui a su faire de ce recueil annuel une véritable œuvre d'art. C'est, sans contredit, l'un des Bulletins provinciaux les mieux compris et les mieux réussis. Son tirage à petit nombre en rendra, avec le temps, les collections fort rares, en augmentera considérablement la valeur, et formera ainsi, pour les Sociétaires, un excellent placement.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à neuf heures vingt minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Assemblée générale du 14 Décembre 1901.

Présidence de M. Louis DEGLATIGNY, Président.

Ont pris place au Bureau : MM. Deglatigny, Duveau, Beaurain, Edmond Bonet et Raoul Aubé.

Assistaient également à la séance : MM. Bonet fils, Marie, Witz, de Vesly, Moreau, Delabarre, Loisel et Schneider.

Au début de la séance, M. le Président annonce la démission, pour raisons diverses, de quatre Membres de l'Association : MM. Lefebvre-Mézand, Léon Coutil, André Dubosc et Albert Lambert.

Ces démissions sont heureusement compensées par de nombreuses admissions de nouveaux Sociétaires, faites au cours de cette séance, et dont suivent les noms avec la désignation de leurs parrains respectifs :

M. le Commandant Ravenez, à Clermont-Ferrand, présenté par MM. Deglatigny et Gadeau de Kerville.

M. Henri Cavrel, Rentier, présenté par MM. Deglatigny et Brunon.

M. Maurice Lemarchand, présenté par MM. Deglatigny et G. Le Verdier.

M. Paul Baudouin, artiste Peintre, à Paris, présenté par MM. G. Dubosc et Eugène Fauquet.

M. Sevin, Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, présenté par MM. de Vesly et Eugène Fauquet.

M. Augustin Le Marchand, aux Chartreux, présenté par MM. Monflier et Deglatigny.

M. A. Chevalier, Architecte, présenté par MM. Eugène Fauquet et Moreau.

M. Martin, Maire de Moulineaux, présenté par MM. Eugène Fauquet et G. Dubosc.
M. Pierre Lefebvre, Architecte, présenté par MM. Fauquet et Bonet.

M. Deglatigny donne ensuite lecture d'une lettre de la *Revue normande* d'Alençon, demandant l'échange de cette publication avec notre Bulletin. Le Secrétaire de Bureau est chargé de répondre à cette demande, comme à toutes celles qui suivront, que la modicité des finances de la Société et le tirage à petit nombre de ses Bulletins ne lui permettent pas d'accorder cette faveur. Le montant de la cotisation annuelle étant assez minime, les Associations qui désirent s'initier à nos travaux ont donc tout intérêt à s'associer à la nôtre, les fascicules annuels représentant une valeur artistique et documentaire bien supérieure à leur prix d'admission.

Il est décidé, à ce propos, que le prix de chaque Bulletin, fixé à 10 francs pour les Membres associés, sera cédé au même prix aux libraires, sans autre remise.

A partir de 1902, les nouveaux adhérents n'auront plus droit, comme gratification, qu'à l'exemplaire du Bulletin précédant immédiatement la date de leur année d'inscription, c'est-à-dire que les adhérents de 1902 recevront le Bulletin de 1901, ceux de 1903, le Bulletin de 1902, et ainsi de suite, chaque Bulletin devant paraître, en effet, dans les premiers mois qui suivront l'année expirée.

Les Bulletins antérieurs pourront être acquis par les nouveaux adhérents au prix de 10 francs chacun.

Il demeure convenu que les nouveaux Sociétaires qui rachèteront leurs cotisations annuelles moyennant un versement unique de 100 francs auront droit à tous les Bulletins parus, jusqu'à épuisement de la réserve.

Le Président donne ensuite quelques détails sommaires sur le projet de budget pour 1901, et sur la préparation du Bulletin de l'année courante. L'examen en est renvoyé aux Commissions compétentes dont le mandat est renouvelé et confirmé pour le nouvel exercice. Ces Commissions sont composées comme suit :

Commission de finances : MM. Deglatigny, Pelay, Eugène Fauquet, Witz, Marie et Legrip.

Commission de publicité : MM. Pelay, Garreta, Georges Dubosc, Raoul Aubé, Beaurain et Lecerf.

On procède ensuite, par voie de scrutin, au renouvellement de 10 Membres du Conseil d'Administration, non rééligibles pendant un an, en vertu de l'article 5 des statuts, et formant le 1^{er} tiers sortant. Sont élus à la majorité : MM. Allais, de Beaurepaire, Bonet fils, Geispitz, l'Abbé Loth, Marie, Moreau, Pelay, Ruel et Sarrazin, dont le mandat durera trois années, eu égard aux tours de roulement.

On procède également au remplacement d'un Membre décédé et d'un Membre démissionnaire du 2^e tiers sortant. La majorité se porte cette fois sur M. le Dr Brunon et M. Auguste Leblond, élus pour deux ans.

En conséquence, le Conseil d'Administration se trouve ainsi constitué pour le nouvel exercice :

1^{er} Tiers sortant à fin Décembre 1902 : MM. Beaurain, Ch. Colette, Depeaux, G. Dubosc, Duveau, Ernest Fauquet, A. Fromage, Geoffroy, Victor Quesné et Witz.

2° *Tiers sortant à fin Décembre 1903* : M. le D^r Brunon, MM. Aug. Fleury, Janet, Aug. Leblond, G. Le Breton, Lefort, Legrip, Marrou, Moïse et Toutain.

3° *Tiers sortant à fin Décembre 1904* : MM. Allais, de Beaurepaire, Bonet fils, Geispitz, l'Abbé Loth, Marie, Moreau, Pelay, Ruel et Sarrazin.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à dix heures trente minutes.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

Séance du Conseil d'Administration du 26 Décembre 1901.

Présidence de M. DEGLATIGNY, Président.

Comme complément aux opérations de l'Assemblée générale, le Conseil d'Administration, renouvelé par tiers, s'est réuni le 26 décembre pour procéder à l'élection de son Bureau. M. Deglatigny, Président sortant, siégeait au Bureau, à titre purement consultatif, assisté de MM. Edmond Bonet et Raoul Aubé, rentrant dans le même cas. Assistaient à la séance : MM. Duveau, Beaurain, Pelay, Ruel, Lefort, Geispitz, Sarrazin, Witz, Geoffroy, Lecerf et Bonet-Paon.

Après entente préalable sur quelques questions de détail, on procéda tout d'abord à l'élection du Président. L'unanimité des suffrages se porta sur M. Georges Dubosc, l'un de nos Vice-Présidents, qui appartient à la Société depuis sa fondation et fut l'un de ses promoteurs.

Furent ensuite nommés à la majorité, en qualité de Vice-Présidents, MM. Edouard Pelay et Georges Ruel.

Le scrutin relatif aux Secrétaires confirma dans son poste M. Duveau, Secrétaire de Correspondance, en même temps qu'il désignait pour Secrétaire de Bureau M. Geispitz, en remplacement de M. Raoul Aubé, non rééligible.

Un dernier vote réunissait, sur le même bulletin, l'Archiviste et le Trésorier. M. Beaurain, titulaire du premier poste, y fut également confirmé, tandis que M. Bonet-Paon était élu au poste de Trésorier, si dignement rempli par son père, dont le mandat vient d'expirer, et dont il continuera les traditions.

En conséquence, le Bureau est ainsi composé pour l'année 1902 :

Président : M. Georges Dubosc.

Vice-Présidents : MM. Edouard Pelay et Georges Ruel.

Secrétaire de Bureau : M. Geispitz.

Secrétaire de Correspondance : M. Duveau.

Archiviste : M. N. Beaurain.

Trésorier : M. Bonet-Paon.

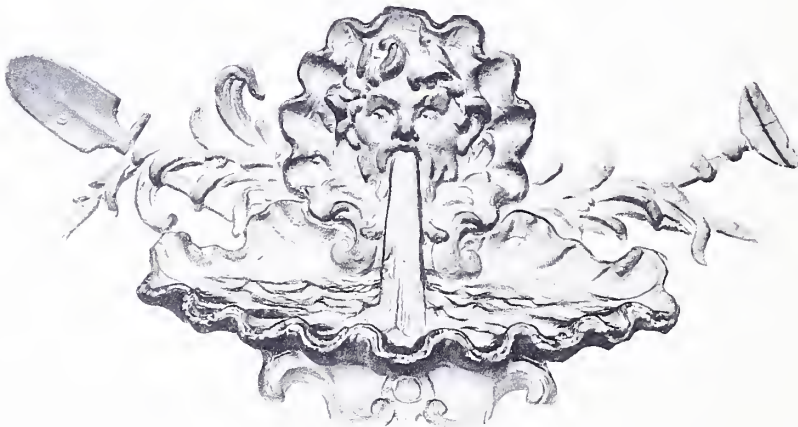
En se séparant, les Membres du nouveau Bureau décidèrent de se rendre en corps chez M. Georges Dubosc qui, en raison de son état de santé, avait décliné par lettre toute candidature.

Devant l'insistance de ses Collègues, M. Dubosc, touché de cette marque de sympathie, qui traduisait si bien le sentiment général, déclara accepter la présidence, mais en y mettant cette condition qu'il comptait sur le dévouement de ses deux Vice-Présidents pour le suppléer efficacement dans la direction des séances auxquelles, malgré son bon vouloir, il lui sera difficile d'assister.

Cette dernière formalité clôture l'exercice de l'année 1901, dont le résumé analytique sera présenté à la prochaine séance par le Secrétaire de Bureau.

Le Secrétaire sortant,

RAOUL AUBÉ.





CORRESPONDANCE



DEMANDE D'ENVOI A L'INSTITUT DU MOYEN-AGE.

Lettre de M. Achille Luchaire à M. Louis Deglatigny, Président de la Société.

Paris, le 14 Décembre 1900.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'achève d'organiser en ce moment, pour notre Institut du Moyen-Age, à la Sorbonne, une bibliothèque spéciale de monographies sur l'histoire et l'archéologie du Moyen-Age. Comme nous n'avons pas de fonds affectés à cet objet, nous nous adressons à la libéralité des auteurs. Nous leur demandons de ces tirages à part qu'ils ont parfois en excédent sur leurs tablettes. *Les plus minces brochures sont les bienvenues*, mais il va sans dire que si l'on nous donne des volumes, nous les recevrons avec reconnaissance. Je tiens beaucoup à ce que nos étudiants médiévistes aient, dans leur salle de travail, et constamment sous la main, des modèles de dissertation et de mémoires sur toute espèce de sujets intéressant le Moyen-Age. Ils les feuilletent, cela leur donne le goût de la bonne érudition.

Plusieurs Sociétés savantes des Départements, entre autres la *Société des Antiquaires de l'Ouest* et celle des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, ont bien voulu nous faire don d'une partie de la collection de leurs mémoires ou bulletins. Il serait important pour nous d'obtenir de la vôtre au moins les volumes les plus récents, et, en général, la partie de la collection postérieure à 1870.

J'espère, Monsieur le Président, que vous voudrez bien nous faire l'honneur d'être auprès d'elle l'interprète de notre demande, et je vous prie d'agréer, avec nos remerciements, l'assurance de mes sentiments très distingués.

ACHILLE LUCHAIRE,

*Professeur d'Histoire du Moyen-Age, à la Sorbonne,
Membre de l'Institut.*

P.-S. — Prière d'adresser la collection au Ministère de l'Instruction publique pour la « Bibliothèque spéciale d'Histoire du Moyen-Age de la Faculté des Lettres de Paris ».

SYNDICAT DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Lettre de M. Nibelle à M. Louis Deglatigny, Président de la Société.

Rouen, le 15 Janvier 1901.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous informer que la Commission Administrative des Sociétés savantes a décidé d'accueillir favorablement la demande qui lui a été faite, au nom de votre Société, d'entrer dans le Syndicat des Sociétés.

Je vous ferai connaître, aussitôt que la Commission l'aura fixée, la quote-part qui incombera à votre Société dans les dépenses communes.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes respectueuses civilités.

Le Secrétaire,

M. NIBELLE.

MAISON DE CAMPAGNE DE FLAUBERT, A DÉVILLE.

(BUSTE D'ESCUAPE.)

I.

Lettre à M. Mainmemare, Notaire.

Rouen, le 24 Janvier 1901.

MONSIEUR,

Nous apprenons qu'on est en train de démolir une ancienne maison de Déville vous appartenant, possédée autrefois par la famille de Gustave Flaubert, qui y passa une partie de son enfance.

En mémoire de ce grand nom, notre Société a pensé qu'il conviendrait de conserver au moins, à titre de souvenir historique, le buste d'Esculape qui décore la façade de cette maison et que le père du célèbre romancier, le Docteur Flaubert, y fit poser lui-même.

Accompagné d'une inscription commémorative, ce buste pourrait prendre place dans quelqu'une de nos collections locales, ou même à la mairie de Déville, et perpétuer ainsi les traces d'un passé intéressant qu'il est bon de ne pas laisser disparaître tout entier.

Les *Amis des Monuments Rouennais*, soucieux de nos vieilles traditions normandes, qu'il convient de recueillir et de fixer, vous seraient tout particulièrement reconnaissants de vouloir bien déférer à ce vœu.

Notre Président, M. Louis Deglatigny, me charge de vous en transmettre l'expression, en joignant ses instances personnelles à celles de l'Association.

Dans l'espoir que vous voudrez bien faire droit à notre requête, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien agréer, etc.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

II.

Réponse de M. Mainnemare à M. le Président.

Déville-lès-Rouen, le 30 Janvier 1901.

MONSIEUR LOUIS DEGLATIGNY,

Président de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*.

Par l'organe de M. Raoul Aubé, vous avez bien voulu me faire savoir que l'Association des *Amis des Monuments Rouennais* s'intéressait à la conservation du buste d'Esculape qui décorait la façade de l'ancienne maison de campagne de la famille Flaubert, à Déville.

J'en suis d'autant plus heureux, que cette préoccupation correspond au vif désir que — dans mon admiration pour notre grand Flaubert — j'ai toujours eu de sauver de la démolition ce qui pouvait rappeler le souvenir de son séjour dans la vieille maison en question.

C'est assez vous dire, Monsieur le Président, que je souscris avec empressement au vœu que vous voulez bien me faire exprimer et que je tiens à votre disposition le buste dont il s'agit.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MAINNEMARE.

III.

Lettre de remerciements à M. Mainnemare.

Rouen, le 1^{er} Mars 1901.

MONSIEUR ET HONORÉ COLLÈGUE,

J'ai l'honneur de vous annoncer que, dans son Assemblée générale du 27 février dernier, notre Société a été officiellement informée par son Président, M. Deglatigny, de l'offre généreuse que vous avez bien voulu lui faire.

Le don du buste d'Esculape, dernier souvenir de l'ancienne maison du Docteur Flaubert père, à Déville, a été accepté avec reconnaissance et des remerciements vous ont été votés.

Sur la proposition d'un de ses Membres, M. le Docteur Brunon, la Société a décidé que ce buste serait déposé, à titre provisoire, dans la Salle du Conseil de l'Ecole de Méde-

cine de Rouen, où il sera bien placé et figurera avec honneur. Une plaque commémorative dont ce corps enseignant fera les frais, en signalera l'origine et le nom du donateur.

Suivant votre désir, M. Edmond Bonet sera chargé de s'entendre avec vous au sujet du transport.

Je m'empresse de vous informer de cette décision, heureux de me faire l'interprète de la Société pour vous exprimer ses vifs remerciements.

Veillez agréer, Monsieur et honoré Collègue, etc.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

LEGS PELLECHET.

Lettre de M. N. Beaurain à M. le Président.

Rouen, 27 Février 1901.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le mouvement en faveur de la conservation de ceux de nos édifices publics et privés qui intéressent l'art et l'histoire se dessine de plus en plus autour de nous. Il se manifeste par des adhésions nouvelles et par des libéralités qu'il convient de signaler.

Une femme des plus distinguées, connue de tous les bibliophiles, particulièrement de ceux qui recherchent les livres du xv^e siècle, devenus rares et si précieux pour l'histoire de nos origines typographiques, M^{lle} Pellechet, auteur de travaux considérables sur les incunables conservés dans nos dépôts publics, est décédée le 21 décembre dernier, à Louveciennes.

Cette femme qui a visité un grand nombre de villes, pour son inventaire général des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France, ne passait jamais avec indifférence devant un édifice recommandable à un point de vue quelconque.

Le testament qu'elle a laissé prouve ce sentiment.

M^{lle} Pellechet a légué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une somme de 300,000 francs, qui sera versée dans les trois mois du décès de sa sœur, M^{lle} Catherine Pellechet.

« Une fois en possession de ce legs, l'Académie devra placer le capital, pour, les intérêts, être employés à *conserver les monuments existant en France présentant un intérêt historique et archéologique.*

» Une Commission sera chargée de centraliser les demandes faites par les Municipalités et même les particuliers pour obtenir un secours afin de consolider un monument.

» Les secours devront être consacrés surtout à empêcher la ruine et la détérioration du monument.

» La fondation portera le nom d'Auguste Pellechet. »

J'ai eu personnellement l'honneur de connaître M^{lle} Pellechet, et le souvenir que je conserve de nos entretiens à la Bibliothèque de Rouen m'explique les résolutions libérales de cette femme, en faveur de nos richesses artistiques et historiques.

Je pense qu'il y a lieu, pour nous, de rendre hommage à sa mémoire et de garder bonne note du concours que sa fondation peut donner à nos propres travaux.

La publication, dans notre Bulletin, des quelques lignes qui précèdent, ne peut aussi que provoquer d'autres libéralités du même genre.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes meilleurs sentiments.

N. BEURAIN.

FONTAINE DE L'HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Lettre au Maire de Rouen.

Rouen, le 14 Mai 1901.

MONSIEUR LE MAIRE,

Dans sa dernière réunion, tenue le 11 mai courant, notre Société, sur la proposition de deux de ses Membres, MM. Georges Dubosc et E. Duveau, a émis un vœu dont elle m'a chargé de vous transmettre l'expression.

Il existe dans les dépendances de l'hôtel même où nous nous réunissons, et qui date de 1717, une élégante fontaine avec vasque d'un goût délicieux, située dans le jardin de l'ancienne Première Présidence. Rien d'aussi charmant et délicat que cette tête de faune en marbre, encadrée dans la verdure, et ce motif ornemental ne serait pas indigne de figurer dans les jolies architectures des tableaux de Lancret ou de Watteau.

Or, cette gracieuse fontaine — peu connue en raison même de sa situation — est depuis quelques jours complètement masquée par la clôture en planches d'un *stand*, nouvellement créé pour les jeunes gens du *Patronage scolaire*.

Il appartient à notre Société, croyons-nous, de demander auprès des Pouvoirs publics que cette fontaine ne soit pas enclose à perpétuité par cette disgracieuse palissade. Il n'est point impossible d'installer le *stand* dans d'autres conditions, moins défavorables à la vue d'une jolie œuvre, et le *Ludus pro Patria* du Patronage scolaire ne perdrait rien à être disposé d'une autre façon.

Respecter un vestige du passé aussi charmant que cette fontaine, serait, certes, un excellent exemple donné aux jeunes gens qui fréquentent ce *stand*, du vif intérêt qui s'attache aux choses de l'art, aujourd'hui si intimement liées à l'éducation populaire, et de l'attention toute spéciale qu'ils doivent lui porter.

Notre Société a donc pensé qu'il suffisait de soumettre ce vœu à l'Administration municipale, toujours soucieuse des intérêts artistiques de la Cité, si modestes soient-ils,

pour qu'elle le prît en considération et s'empressât d'y satisfaire. Elle lui en sera très sincèrement reconnaissante.

Veillez agréer, Monsieur le Maire, mes respectueuses civilités.

Le Secrétaire de Bureau,

RAOUL AUBÉ.

BULLETIN DE 1899.

Lettre du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à M. le Président.

Palais-Royal, le 25 Juin 1901.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai reçu le Bulletin de la *Société des Amis des Monuments Rouennais* pour l'année 1899, que vous m'avez fait parvenir, et je vous remercie de cet envoi.

Ce fascicule sera signalé aux lecteurs du *Bulletin du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements*.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Directeur des Beaux-Arts,

Membre de l'Institut.

J. ROUJON.

PASSAGE DE LA COUR DES COMPTES — PROJET DÉCORATIF.

Lettre de M. Georges Dubosc à M. le Président.

Rouen, le 12 Octobre 1901.

MON CHER PRÉSIDENT ET AMI,

Notre excellent Collègue, M. Ruel, Architecte, m'a fait part d'une idée qui, je crois, pourrait intéresser les amis des monuments, dont le but est de veiller à l'embellissement de notre cité. M. Ruel avait remarqué, dans le nouveau passage de la Cour des Comptes, récemment restauré, qu'il existait intérieurement, au-dessus de la porte donnant sur notre vieille et chère rue Saint-Romain, un vaste tympan demi-circulaire complètement nu. Il trouvait que cet emplacement aurait beaucoup gagné à être décoré par une fresque ou peinture décorative qui se serait fort bien encadrée dans l'ensemble architectural.

L'emplacement, en effet, est très heureux; le mur est tourné à l'est, à l'abri des pluies et fort épais. L'éclairage par reflets est harmonieux.

Il s'agirait pour notre Société de prendre l'initiative d'une démarche auprès des propriétaires de l'immeuble, la *Mutuelle-Vie*, pour attirer leur attention sur une décoration peinte de ce tympan resté vide, et pour leur démontrer l'intérêt qu'il y aurait à compléter la décoration du passage.

En dehors du point de vue purement artistique qui nous séduit, on pourrait faire ressortir auprès des propriétaires que cette œuvre nouvelle, bien en vue et dont il serait parlé, ne pourrait qu'achalander ce passage un peu déserté, et rendre plus facile la location des boutiques qui s'y trouvent.

Le peintre Paul Baudouin, auquel j'ai fait part de cette idée, a trouvé comme M. Ruel et moi-même que l'emplacement serait admirable : il exécuterait là une fresque ou une peinture décorative, pour une somme fort modique, 1,500 à 2,000 francs tout au plus, non compris les frais d'échafaudage, fort peu élevés du reste.

Déjà il a cherché une esquisse, un groupement de figures symbolisant la *Gloire du Vieux-Rouen*.

J'ai cru, mon cher Président et ami, que cette idée, dont la paternité, je tiens à le répéter, est due à M. Ruel, mériterait d'être étudiée et qu'une démarche pourrait être faite par une Commission, nommée pour cet objet, auprès de MM. les propriétaires de l'immeuble.

Il y aurait peut-être utilité à agir promptement, M. Baudouin étant sur le point d'entreprendre de nouveaux travaux, notamment la réfection des fresques du porche de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Reçois, mon cher Président et ami, ma bien cordiale poignée de main.

GEORGES DUBOSC.

Je crois devoir signaler à la Société l'état de délabrement complet dans lequel se trouve la console supportant le buste en bronze de Pierre Corneille, rue Pierre-Corneille.

Un accident pourrait se produire, accident grave par suite de la lourdeur du bronze, et la Société qui a fait poser ce buste et installé cette console pourrait en être rendue responsable. Il serait urgent, pour parler la langue officielle, de faire là quelques travaux réconfortatifs.

BUSTE DE PIERRE CORNEILLE.

I.

Lettre du Président au Maire de Rouen.

Rouen, le 20 Octobre 1901.

MONSIEUR LE MAIRE,

Permettez-moi de soumettre à votre attention un petit détail de voirie de mince importance, mais qui n'en intéresse pas moins la sécurité publique.

Il y a environ une douzaine d'années, notre Société a fait placer, de ses deniers, rue Pierre-Corneille, sur la façade de la maison natale du grand écrivain, un buste commémoratif d'après Caffiéri. Ce buste est supporté par une console décorative en plâtre, que l'Association a dû faire restaurer à ses frais, en 1892.

Par suite d'infiltrations et de mauvais entretien, cette console a subi de nouvelles altérations qui en compromettent la solidité et pourraient occasionner sur la voie publique, avec la chute du buste, de regrettables accidents.

Notre Société ne pouvant prendre indéfiniment à sa charge l'entretien de ce petit monument, offert gracieusement par elle à la Ville, a pensé qu'il suffirait de signaler le fait à l'Administration municipale pour que celle-ci s'y intéressât et prît les mesures qu'il comporte.

J'ose espérer, Monsieur le Maire, qu'accueil favorable sera fait à cette demande, et je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance de ma considération distinguée.

Le Président,
LOUIS DEGLATIGNY.

II.

Lettre de M. le Maire de Rouen à M. le Président.

Rouen, le 28 Octobre 1901.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai donné des instructions à l'Architecte de la Ville afin qu'il examine l'état de la console soutenant le buste de Pierre Corneille, et fasse exécuter le travail nécessaire.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Maire de Rouen,
M. CARTIER.

VIEILLE FAÇADE AU MUSÉE D'ANTIQUITÉS.

Lettre à M. Gaston Le Breton, Conservateur des Musées de Rouen.

Rouen, le 20 Octobre 1901.

MON CHER COLLÈGUE,

Dans notre dernière séance, tenue le 12 courant, un des Membres de notre Société, M. Moreau, Architecte, a appelé notre attention sur l'état actuel de la façade en bois de

l'ancien logis des abbesses de Saint-Amand, placée dans le jardin du Musée d'Antiquités, contre le mur septentrional.

Outre sa mauvaise situation, à laquelle on ne peut remédier actuellement, cette façade est tendue de toiles peintes destinées à simuler des vitrages et à remplir ainsi le vide des anciennes fenêtres.

Or, ces toiles, rongées et altérées par l'humidité, crevassées par le vent, sont dans un état déplorable et réclament un prompt remplacement, tant au point de vue de l'effet, que sous le rapport des bois sculptés qui les encadrent. Je prends donc la respectueuse liberté de vous soumettre le cas, persuadé qu'il suffit de le signaler à votre vigilante activité pour que prompt remède y soit apporté.

Veuillez agréer, etc.

Le Président,
LOUIS DEGLATIGNY.





SITUATION DE LA CAISSE

AU 31 DÉCEMBRE 1901.

RAPPORT DU TRÉSORIER



RECETTES.

En caisse au 31 décembre 1900.	4.421 f. 09 c. }	
A la Caisse d'épargne	126 08 }	4.547 f. 17 c.
Coupons de rente et intérêts		90 05
Cotisations de l'année 1900		450 »
— — 1901		1.570 »
Rachats de cotisations (3).		300 »
Vente de bulletins (28 exemplaires)		228 »
Reliquat de l'excursion.		19 »
Total.		<u>7.204 f. 22 c.</u>

DÉPENSES.

M. Lecerf : Impression du Bulletin 1886-1898 (200 exemplaires) . .	1.337 f. 40 c.
— — — 1900 (225 —) . .	1.775 60
Imprimés divers, convocations	127 »
Facture Robert Petit, dessinateur (Bulletin de 1900)	15 »
Sociétés savantes : Dépenses de personnel.	211 »
Frais de bureau et d'affranchissement	38 25
M. Marie (sa facture) : Achat d'un album	35 »
M. Blard, menuisier (sa facture) : Casiers de la bibliothèque. . . .	38 »
Frais de chauffage, éclairage et divers	28 95
Solde en caisse	3.498 02
Total.	<u>7.204 f. 22 c.</u>

PROJET DE BUDGET POUR L'ANNÉE 1902.

RECETTES.

190 cotisations	1.900 f. » c.
Intérêts divers	90 »
Vente de Bulletins (25 exemplaires)	250 »
Cotisations à recouvrer (1900)	50 »
— (1901)	90 »
Total.	<u>2.380 f. » c.</u>

COMPTE DE RÉSERVE.

(ART. 9 DES STATUTS.)

Sur recettes antérieures à 1898	190 f. » c.
En 1900 (3 rachats de cotisations)	300 »
En 1901 (3 rachats de cotisations)	300 »
Total.	<u>790 f. » c.</u>

DÉPENSES.

Bulletin de 1901 (225 exemplaires)	1.800 f. » c.
Imprimés divers	130 »
Dépenses de personnel.	252 »
Frais de bureau et d'affranchissement	40 »
Chauffage, éclairage et divers	30 »
Dépenses imprévues	128 »
Total.	<u>2.380 f. » c.</u>

Rouen, le 31 décembre 1901.

Le Président,

LOUIS DEGLATIGNY

Les Membres de la Commission,

ED. PELAY,

A. WITZ.

Le Trésorier,

EDMOND BONET.





RAPPORT ANNUEL

(EXERCICE 1901-1902.)

LU ET ADOPTÉ DANS LA SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1902.



MESSIEURS,

Si la tradition du rapport annuel, prescrit par nos Statuts, a été quelque peu négligée depuis un certain temps — en raison d'incidents divers — il nous a paru intéressant d'y revenir au moment où la présidence de notre Société va passer en d'autres mains. Avant d'entreprendre une nouvelle étape, n'est-il pas naturel de jeter un regard en arrière et d'envisager en un rapide coup-d'œil le chemin déjà parcouru ?

Pour cette fois, nous excéderons un peu la limite de l'année échue, afin d'embrasser dans son ensemble l'exercice complet de notre Président sortant, M. Louis Deglatigny. C'est donc une période d'une vingtaine de mois que nous allons passer en revue, l'élection de celui-ci remontant au 30 mars 1900.

Déjà désigné à vos suffrages par la nouvelle impulsion qu'il avait imprimée à notre Société en préparant et poursuivant la refonte complète de ses Statuts, il s'y recommandait encore par le rôle marqué et décisif qu'il semblait appelé à jouer dans cette question si passionnante et si controversée qu'on est convenu d'appeler *l'Affaire de la rue Saint-Romain*. L'ayant vu à l'œuvre dans les préliminaires de ce débat, dû à l'énergique intervention du Docteur Brunon, on savait quelle ardeur et quelle conviction il y mettrait dès qu'une autorité plus décisive lui serait départie.

Cette *Affaire* — puisque affaire il y a — aura été, en effet, le point capital de son exercice, le nœud gordien de sa présidence, si l'on nous passe ce

mot, mais un nœud plus adroitement, plus diplomatiquement tranché que celui d'Alexandre. La question vous est trop familière pour que nous ayons à la résumer de nouveau.

M. Deglatigny a d'ailleurs pris soin d'en exposer lui-même les détails dans un rapport bourré de faits, bondé de pièces justificatives, qui constitue, pour l'avenir, un des dossiers les plus complets et les plus édifiants de nos annales. Prenant l'affaire à son début, il la suit pas à pas, point par point, énumérant toutes ses phases, toutes ses péripéties et rendant justice, chemin faisant, à chacun de ses collaborateurs. C'est ainsi qu'il n'oublie ni le Docteur Brunon, qui fut le véritable promoteur de l'entreprise et son ardent poursuivant; ni Georges Dubosc, le fécond publiciste, qui la patronna si chaleureusement dans la presse locale; ni MM. Gaston Le Breton et Lucien Lefort, ses premiers auxiliaires, qui contribuèrent puissamment, eux aussi, à la mettre en lumière; ni enfin la coopération du comité spécial groupé à ses côtés et chargé de diriger le mouvement.

Jamais, on peut le dire, question de voirie ne fit couler tant de flots d'encre, ne provoqua tant de polémiques. Démarches sur démarches, pétitions sur pétitions, nombreux pourparlers avec les Pouvoirs publics, échange de correspondances multiples et de documents variés, campagnes de presse, souscriptions particulières, appels aux artistes et aux littérateurs, publications et brochures de propagande, meetings en plein vent sur le lieu même du litige, exposition de vues, plans, estampes, dessins de tout format, de toute époque, destinés à mettre en relief l'originale physionomie du vieux logis, à souligner l'aspect pittoresque et si franchement caractéristique du quartier qui l'entourne, tout fut mis en œuvre pour sauver, protéger, défendre ce curieux spécimen de l'habitation privée de nos pères, buriné, idéalisé par un long passé, et l'arracher au pic inconscient du démolisseur.

Si l'on veut retrouver un jour le côté humoristique et primesautier de cette petite guerre à coups de plume et à coups de moellons, qui n'a, Dieu merci, tué personne, pas même le bon sens normand, il faudra le chercher dans le petit manuel de lettres, de citations, d'adhésions, de protestations de tout genre recueilli par les soins de M. Deglatigny, l'infatigable défenseur de notre chère maison, qui l'a fait éditer à ses frais. Il y a là toute une collection d'autographes de toutes mains et de toutes catégories curieuse à consulter au point de vue critique de la voirie contemporaine; c'est en quelque sorte comme le Livre d'Or de l'*Affaire*, livre dont les pièces originales ont été gracieusement concédées à notre Président en remerciement de sa généreuse libéralité.

De ces efforts persévérants, acharnés, devait résulter cette triple conclusion, si longtemps marchandée : soustraction de l'immeuble à la servitude d'alignement, conservation sur place pour un temps indéterminé, autorisation d'opérer enfin les premiers « travaux réconfortatifs », d'après devis préalable. Mise ainsi à l'abri des injures du temps, soustraite aux terribles règlements de voirie, la vieille maison était enfin sauvée. Reste maintenant à en assurer la conservation définitive et à maintenir dans son homogénéité le cadre pittoresque qui la fait si bien valoir. C'est la double tâche à laquelle ne failira pas le vaillant Comité de défense qui s'en est constitué le gardien ¹.

A côté de cette brillante campagne qui, il faut bien l'avouer, a absorbé le meilleur de notre temps et de notre énergie, se groupe un certain nombre d'autres questions plus modestes sans doute, mais ne méritant pas moins d'être rappelées. Enumérons les principales.

Vers la fin de l'année 1900, notre dévoué Collègue du Bureau, M. Duveau, vous soumettait à la fois un vœu et un croquis. Le croquis était celui de l'ancienne maison de campagne du Docteur Flaubert père, à Déville, dessinée par lui avant sa démolition. Le vœu exprimait le désir de voir conserver, à titre de souvenir historique, le buste d'Esculape érigé par le Docteur lui-même sur la façade de sa maison. C'était, suivant l'auteur de la proposition, rendre un double hommage à la mémoire du savant Médecin rouennais et à celle de l'un de ses fils, le romancier Gustave Flaubert, dont l'enfance et la jeunesse se rattachent intimement au cadre champêtre de ce logis. Proposition en fut faite au possesseur de l'immeuble, M. Mainnemare, qui, déférant au désir de la Société, s'empressa de lui en faire don (30 Janvier 1901). Sur la demande d'un de nos Membres, M. le Docteur Brunon, Directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, le dépôt en a été confié par vous à cet établissement, sa vraie place, où il figure depuis dans la salle du Conseil. Ajoutons que l'Ecole a pris à sa charge les frais de la restauration du buste, faite par M. Thénard, antiquaire, et de la plaque commémorative qui en consacre l'origine.

Une proposition à peu près analogue, émanant de M. Georges Dubosc, vous fut soumise, en octobre dernier, au sujet du buste de notre illustre concitoyen, Pierre Corneille, érigé par notre Société, il y a une douzaine d'années, sur la façade de sa maison natale. Le mauvais état de la console qui le supporte, déjà restaurée par nos soins, en 1892, exigeant une nouvelle réfection, avis en fut donné à la Municipalité qui fit exécuter promptement

1. Consulter, dans le corps de ce Bulletin, les *Nouvelles Notes* publiées à ce sujet par M. Deglatigny.

les travaux de consolidation nécessaires. Quel dommage qu'on n'ait pu effacer en même temps l'enseigne du débit de liqueurs qui s'abrite irrévérencieusement sous le nom du grand tragique !

Quelques mois auparavant, la disparition regrettée de M. Robert Hainaut, le dernier Conservateur du *Gros-Horloge*, inspirait au Docteur Brunon un vœu qui ne devait point tarder à se réaliser. Il demandait que le souvenir des anciens *gouverneurs* de ce curieux monument horaire, un des plus anciens et des mieux conservés de France, fût consigné en bonne forme sur un tableau commémoratif relatant leurs noms et la date de leur exercice. Ce vœu se rattachant plus spécialement aux travaux de la Commission extra-municipale des *Inscriptions Ronennaises*, votre Secrétaire de Bureau, qui est également Secrétaire de cette Commission, fut chargé de lui en transmettre l'expression. Le projet ayant été favorablement accueilli, une liste chronologique, dressée par ses soins, d'après les documents authentiques, fut soumise au Comité de la Ville qui en adopta l'application.

Nos transactions furent moins heureuses dans la demande faite par nous, sur la proposition de M. Georges Dubosc, de voir isoler du *stand* scolaire qui l'enclôt et la masque, la gracieuse fontaine en marbre, à tête de faune, édifiée dans le jardin de l'hôtel des Sociétés savantes. La difficulté d'installer ailleurs ce *stand* de jeunes gens, nécessaire aux exercices du *Patronage*, a fait surseoir à la réalisation de ce *desideratum*, tout en appelant l'attention des intéressés sur le mérite artistique de ce morceau délicat, inspiré des galants trumeaux du siècle dernier, portant bien l'empreinte du siècle élégant et frivole qui l'a fait éclore.

Pareille fin de non-recevoir fut également réservée à une proposition, pourtant bien modeste et bien justifiée, faite, au début de cet exercice, par un des meilleurs *Amis* de nos vieux monuments et de nos vieux souvenirs, M. Edouard Pelay. Il s'agissait cette fois de deux condamnés dignes d'intérêt, les grands ormes du Clos-Saint-Marc, derniers survivants d'une plantation beaucoup plus importante, qui faisaient encore l'agrément et l'ombrage de ce quartier déshérité, et dont le préopinant réclamait la conservation. Transmise au Conseil Municipal, pour qui la note pittoresque est trop souvent lettre-morte, la proposition ne fut point agréée et les deux vénérables vétérans, encore vivaces, malgré la soixantaine, furent livrés à l'abatage. Puisse un meilleur sort être réservé aux platanes séculaires du boulevard Gambetta, menacés, eux aussi, par la cognée édilitaire !

C'est aussi à l'honorable M. Pelay qu'est due une autre proposition locale, déjà lointaine, plus favorablement accueillie. Cette proposition,

appuyée par un intéressant mémoire inséré dans un de nos fascicules, consistait à faire décerner à l'une de nos rues le nom du normand Pierre Blanchard, l'aéronaute andelysien, dont le souvenir se rattache à la ville de Rouen par les différentes ascensions qu'il y exécuta, de 1781 à 1803. Renouvelé par lettre le 12 mars 1900, rappelé à la Municipalité le 23 mai suivant, ce vœu fut confirmé par celle-ci le 26 du même mois, en vertu d'une communication de l'Adjoint délégué, M. Bourgeon, disant que bonne note en était prise et que l'examen en serait soumis, en temps opportun, à la Commission compétente. Prenons-en acte à notre tour, quitte à réitérer le vœu si besoin est.

Une réclamation non moins justifiée fut faite dans les derniers mois de l'année 1901, par M. Moreau, architecte, au sujet du délabrement des toiles peintes qui simulent des vitrages dans les ajours de la façade en bois sculpté de l'ancien logis des Abbesses de Saint-Amand, au Musée départemental d'Antiquités. Leur remplacement par un décor mieux approprié paraissait opportun. L'avis en ayant été transmis à M. Gaston Le Breton, Conservateur de ce Musée, les lambeaux incriminés furent enlevés, mais, faute de fonds, les baies dénudées sont restées vides. C'est d'ailleurs le sort commun aux façades voisines, pauvres simulacres sans vie, sans perspective, dépaysés dans ce coin désert et perdu, qui feraient certes meilleure figure, à l'état d'habacles, en quelqu'une de nos vieilles rues, porte à porte, face à face avec des voisines de même âge et de même physionomie. Quelle jolie amorce pour le prolongement non bâti de la rue Auguste-Dutuit !

Il nous faut signaler encore une dernière proposition appartenant au déclin de l'exercice qui s'achève, et que verra réaliser celui qui va lui succéder. Nous voulons parler d'un projet ingénieux émis par deux de nos Sociétaires à l'affût d'idées neuves et originales : MM. Georges Ruel et Georges Dubosc. Ce projet, formulé en octobre dernier, exprimait le désir de voir décorer d'une fresque décorative l'une des portes d'entrée du nouveau passage de la Cour des Comptes, celle qui s'ouvre du côté de la rue Saint-Romain. Il existe au-dessus de cette porte, à l'intérieur, un vaste tympan en pierre, complètement nu, éclairé par une imposte semi-circulaire, se prêtant fort bien à ce genre de décoration. Sur l'avis de notre Société, une demande fut faite dans ce sens aux propriétaires de l'immeuble, MM. Voinchet frères, qui se rallièrent à la proposition et furent mis en rapport avec l'excellent peintre Paul Baudouin, notre concitoyen, naturellement indiqué pour l'exécution de cette œuvre. Il s'agissait pour l'artiste de traduire idéalement le but et l'esprit de la Société financière mise en cause : la *Mutuelle-Vie*.

L'esquisse adoptée les symbolise d'une façon fort heureuse. Sous un ciel dont le bleu forme la tonalité dominante, s'étend un arbre aux ramifications puis-santes; d'un côté, des groupes de jeunes gens travaillent et soignent cet arbre, tandis que, de l'autre, des vieillards recueillent ses fruits d'or. L'image parle, et il était difficile d'allégoriser plus poétiquement les bienfaits de l'épargne et de la mutualité. Voilà qui complètera, on ne peut mieux, l'ensemble architectural de ce passage voûté, d'un aspect si artistique et si élégant avec ses hauts pilastres, ses voûtes à nervures saillantes, à pendentifs et à clefs ouvragées.

A ces propositions d'ordres divers, plus ou moins suivies d'effet, on en pourrait ajouter quelques autres, d'un caractère purement platonique, formulées seulement pour mémoire et non soumises à la discussion. Tel le vœu de M. Pelay (27 *Juin 1900*), réclamant la reproduction photographique, à titre de document, de l'une des travées de l'Aître Saint-Maclou, dont la colonnade, bien détériorée, menace de disparaître sans laisser d'autres souvenirs que des interprétations plus ou moins approximatives; tel aussi le vœu du Docteur Brunon (3 *Février 1901*), souhaitant l'installation d'un faux cimetière sur la bande de terrain longeant la Cathédrale, du côté de la rue du Change, sorte de *Campo Santo* en miniature destiné à l'installation des pierres tombales et fragments de sculpture provenant des travaux de restauration de l'édifice. Sans parler des *vœux de fondation*, de ces multiples questions de voirie, d'alignement, d'intérêt général, qu'on se transmet régulièrement d'exercice en exercice, de présidence en présidence, comme un héritage de famille, sans qu'on puisse deviner pour quelles secrètes raisons, par quelle force d'inertie elles ne se résolvent jamais, qu'il nous suffise de mentionner, parmi les plus saillantes, l'éternelle question des grilles de Saint-Maclou et celle non moins perpétuelle de la suppression de l'affichage sur les monuments publics, toutes deux si souvent discutées, toujours ajournées, et enfin prises l'une et l'autre en sérieuse considération.

Comme complément à cette nomenclature abrégée de nos travaux, il faut mentionner aussi nombre d'intéressantes communications manuscrites, faites en séances, lectures de rapports, de mémoires, de notices dûs à quelques-uns de nos Membres et qui ont ajouté à l'intérêt habituel de nos discussions artistiques l'attrait moins primesautier de l'érudition et des recherches historiques. En cette matière, MM. Georges Dubosc et Léon de Vesly ont été surtout d'infatigables pourvoyeurs. Si le premier nous a captivés avec ses notices si documentées, si attachantes sur les *Oriols* rouennais et sur une vieille maison de la rue Saint-Lô; le second ne nous a pas moins

vivement intéressé avec ses études archéologiques sur les fouilles souterraines de la forêt de Rouvray, savamment explorée par lui, et sur l'imagier Pierre des Aubeaux, le vieux maître de la *piëre vive*, l'habile ciseleur du portail de la Cathédrale, du tombeau des d'Amboise et de tant d'autres merveilles.

D'autres, au contraire, se sont spécialisés dans la reproduction de monuments, d'habitations, de paysages destinés à documenter nos études ou à illustrer le récit de nos excursions annuelles — actuellement à leur onzième étape. Sur ce point, mention spéciale doit être faite de MM. Eugène Fauquet et Edouard Duveau, nos collègues du Bureau, dont les croquis originaux, les dessins pittoresques nous ont si heureusement ravivé les sites et la physionomie des localités parcourues. Même mention à l'égard de M. Auguste Marie, ingénieur, qui manie si habilement l'objectif et dont le dévoué concours, si souvent mis à contribution, s'est traduit notamment par l'offre toute gracieuse de onze belles photographies rouennaises prises sur le vif, saisies et rendues avec un sentiment aussi artistique que fidèle.

Ces divers apports, en grossissant nos collections, nous ont amené à l'installation de nos archives, que le manque d'emplacement ne nous avait pas encore permis d'organiser. L'entrée de notre groupe dans le syndicat des Sociétés savantes nous donnant droit à tous les privilèges de la collectivité, nous a permis de réaliser cette amélioration en nous octroyant, dans la salle de dépôt, la jouissance d'un casier particulier. Tous nos documents, tant graphiques que manuscrits ou imprimés, ont pu y être centralisés et classés méthodiquement, grâce aux bons soins de notre Archiviste, M. Narcisse Beaurain.

Ce rapport est déjà long, Messieurs, et je crains de fatiguer votre attention en la retenant plus longtemps. Il me reste pourtant à vous dire quelques mots de la publication de nos Bulletins annuels, échos fidèles de nos délibérations et de nos travaux. Notre premier Président, M. Gaston Le Breton, devenu Président d'honneur, en avait déjà conçu le plan, et il serait injuste d'oublier qu'il fit même voter un crédit spécial pour rémunérer la rédaction et la condensation laborieuse des documents un peu épars des exercices échus. Son successeur, M. André Dubosc, inaugura la publication en mettant à jour le Bulletin de 1899, sorte de bulletin d'essai, de fascicule-type, paru au cours de l'année suivante. Quelques mois après, M. Deglathigny complétait cette tentative en entreprenant la publication du *Bulletin rétrospectif*, résumé analytique embrassant toute la période initiale de notre Société, de 1886 à 1898, et formant en quelque sorte notre charte de fondation. Ce deuxième fascicule, qui, chronologiquement, devient le premier, fit

son apparition à Pâques 1901, suivi de près par le Bulletin de l'année 1900, mis en distribution six mois plus tard. Reste le Bulletin de 1901, actuellement sur chantier, et dont la direction est confiée à MM. Georges Dubosc et Edouard Pelay. Ajouter que ces différents fascicules, édités avec tant de goût, amplement illustrés et documentés, sortent des presses rouennaises de la Maison Lecerf, c'est dire assez la valeur artistique de cette publication, tirée à petit nombre, que les collectionneurs de l'avenir se disputeront au feu des enchères.

Ainsi, en un peu plus de deux ans, quatre Bulletins successifs ont pu être préparés et édités, résumant à la fois le passé et mettant au pair le présent. Si ce résultat fait honneur au zèle et à l'activité des nouveaux venus, il est équitable d'y associer le souvenir des aînés, de ceux qui ont ouvert la voie et préparé le terrain. A chacun sa part de l'œuvre commune. Les artisans qui fauchent le champ et en lient les gerbes ne sont-ils pas solidaires de ceux qui l'ont labouré et ensemencé ?

Grâce à ces récentes améliorations, notre Association, qui en est actuellement à sa seizième année d'existence, s'est développée progressivement, agrandissant peu à peu son cadre et accroissant si bien le nombre de ses adhérents, resté stationnaire durant un certain temps, qu'il dépasse aujourd'hui 180. Ce chiffre a son éloquence, mais il n'a rien d'excessif dans une ville archéologique comme la nôtre, où les *Amis* de nos richesses monumentales et artistiques devraient être légion. Quant à la partie financière — un peu en dehors de notre ressort — nous ne pouvons que renvoyer les intéressés à l'exposé spécial qui en a été fait, au cours même de cette séance, par notre excellent Trésorier, M. Edmond Bonet, chargé depuis seize ans de cette mission délicate, si bien remplie, dont il va transmettre les traditions au plus cher de ses élèves ¹.

C'est dans ces conditions, Messieurs, que le Bureau qui prend congé de vous lègue la tâche à celui qui lui succède. Les heureux choix que vous avez su faire, en le renouvelant, nous disent assez que cette tâche sera dignement poursuivie. Tant vaut le commandement, tant vaut le navire, dit un vieux dicton normand. Celui qui porte notre fortune est en bonnes mains et, pour changer de pilote, le gouvernail n'en sera pas moins bien tenu.

Bonne chance et bon vent à la nouvelle croisière !

Le Secrétaire-Rapporteur,

RAOUL AUBÉ.

1. Voir l'état budgétaire placé en avant de ce rapport.



PIERRE DES AUBEAUX

IMAGIER ROUENNAIS

DU XVI^e SIÈCLE.



Les artistes italiens de la Renaissance ont eu leur historien : Vasari. Plusieurs ont écrit leurs mémoires. Ils ont ainsi fait connaître les œuvres des précurseurs des grands maîtres de Florence et de Rome et nous ont initiés à leur vie quotidienne.

Qui donc, sans l'élève de Michel-Ange, saurait les querelles de Bandinelli et de Cellini ; les débuts de Buonarrotti dans les jardins de Laurent-le-Magnifique, et jusqu'au coup de poing dont Torregiano écrasa le nez du divin Michel-Ange ?...

Nos artistes français n'eurent pas la faconde des Italiens et ont ignoré ces autobiographies. Tous ces illustres sculpteurs qui ont taillé les images aux portails de nos cathédrales, tous ces peintres qui ont enluminé les beaux manuscrits de la fin du x^v^e siècle ou tracé les premiers portraits de nos rois, sont à peine connus. Hier encore, on les désignait par les Clouet, les Janet, etc..., noms de familles plutôt que d'individus..... C'est que nos artistes, longtemps soumis au régime féodal et entrés dans les corporations aux premiers temps du Moyen-Age, étaient restés respectueusement fidèles à leurs seigneurs et aux règlements de leurs associations : L'absence de liberté

dans la vie politique comme dans le travail, avait annihilé leur personnalité. Artisans ils étaient nés, artisans ils restaient, se transmettant de père en fils, avec les charges de la maîtrise, la technique de leur art.

Aussi, a-t-il fallu secouer la poussière des archives, dépouiller les vieux comptes des Fabriques et des seigneuries, pour tirer de l'anonymat : maîtres maçons, tailleurs d'images ou enlumineurs. Il a fallu la patience et l'érudition des chartistes pour revendiquer, en faveur de ces modestes, l'œuvre qui leur était due, c'est-à-dire la création de l'Art français de la Renaissance que des légendes attribuaient aux Italiens.

Parmi les pionniers de cette savante entreprise, les premières places reviennent à H. Langlois et à Deville. Celui-ci montra, dans sa publication des Comptes de Gaillon, la part prise par les artistes français dans la construction du célèbre château. Le marquis de Chennevières, par son initiative, aida puissamment au développement du mouvement commencé, et, de ses efforts, sortit une véritable évocation de noms et d'œuvres d'artistes inconnus.

Une place d'honneur revient également à M. Ch. de Beaurepaire. Depuis plus de trente ans, le savant archiviste de la Seine-Inférieure a extrait, des comptes des paroisses, de nombreux marchés passés avec nos artistes normands pour l'exécution de travaux dans les églises. Enfin, d'érudits travailleurs, aidés de ses conseils, ont publié des études sur des artistes locaux peu connus ou dont les œuvres n'avaient pas d'attribution bien précise.

C'est en m'aidant de tous ces travaux, et en particulier de ceux de MM. les abbés Blanquart et Lefebvre, que j'ai entrepris de retracer la vie et les œuvres de Pierre des Aubeaux, imagier rouennais du commencement du xvi^e siècle.

Bauchal et Bérard, et avec eux tous les auteurs qui ont écrit sur Pierre des Aubeaux, font naître à Rouen le célèbre imagier, sans justifier autrement les sources de leur affirmation.

M. l'abbé Blanquart, qui a fait de sérieuses recherches pour établir la biographie du sculpteur, se contente d'écrire que rien ne permet d'affirmer, avec certitude, le lieu et la date de la naissance de Pierre des Aubeaux. Il ajoute que celui-ci a pu apprendre, à Rouen, dans sa famille même, l'art qu'il devait illustrer, en suivant les leçons de Raymond des Aubeaux, *son père ou son oncle* ? auxiliaire de Guillaume Pontifz, pour la décoration du Portail des Libraires, où il aurait sculpté, en 1485 et 1486, les statues de saint Jacques et de sainte Catherine.

Ce document, donné par les fonds du Chapitre de la Cathédrale de

Rouen, conservé aux archives de la Seine-Inférieure (G. 2143-2511), est le plus ancien écrit connu se rapportant à la famille des Aubeaux¹.

Le champ ouvert aux étymologies et aux hypothèses est beaucoup plus fourni. Sans nous y arrêter plus que de raison, nous retiendrons :

1° L'origine du nom de des Aubeaux, nom qui a été orthographié de différentes manières : des Aubeaux ou Desaubeaux, des Obeaux, Desobaulx, Desaubaulx et Desaubault, dont la forme primitive, que nous conserverons, viendrait des Aubeaux, petite localité des environs de Lille;

2° Que ce nom, étranger à la Normandie, et d'origine flamande, correspondrait à l'exode d'artistes venus de cette province à Rouen, durant la seconde moitié du xve siècle²;

3° Que des Aubeaux est un nom au pluriel dont le singulier serait de Lalbel ou de Lobel, ainsi que cela se remarque pour de Lormel, des Ormeaux; de l'Aulnel, des Aulneaux. Le mot albel désignant un bois blanc, l'aulne, et peut-être le peuplier?

4° Enfin, que la ville de Rouen peut revendiquer, avec orgueil, Pierre des Aubeaux pour l'un de ses enfants, puisque Raymond des Aubeaux travaillait en cette ville dès 1485, et que, selon l'usage de l'époque, les membres d'une même famille exerçaient la même profession.

Nous conserverons donc, de ce qui précède, l'orthographe de DES AUBEAUX pour le nom du sculpteur, et la qualité d'*Imagier rouennais* qui lui a toujours été décernée.

Et, maintenant, revenons aux indications portées sur le « Martherologue » de la confrérie de l'Assomption établie à Gisors³. Ici, les actes se précisent et l'imagier peut être suivi, pendant les années 1511 à 1513, *dans sa collaboration à la décoration de la belle chapelle de l'église de Gisors*.

Cette chapelle, commencée en 1497, est un poème de pierre, une hymne à la gloire de Marie. Toute la décoration a été conçue pour lui rendre un sublime hommage : la porte d'entrée invite le visiteur à la saluer d'un *Ave* par les lettres *A. M.* gravées sur la serrure.

1. Abbé BLANQUART, op. cit., p. 4.

2. M. DE BEAUREPAIRE a fait remarquer que le nom de des Aubeaux est encore porté par des habitants de la plaine de Caen.

Cette observation n'est pas sans valeur, lorsqu'on sait que c'est du pays caennais que viennent encore à Rouen les tailleurs de pierre. Cette observation est confirmée par le sculpteur J.-B. Foucher, qui a souvenir de tailleurs de pierre du nom de Desobeaux, originaires d'Anisy, de Cambes, de Carpiquet et de Rots (Manche).

M. L. RÉGNIER a trouvé dans le département de la Manche une petite localité appelée : Les Aubeaux.

3. L. DE VESLY : *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, t. VI, p. 106 et suivantes.

C'est le thème de la salutation angélique que développent les sculptures. Tous les personnages taillés sur les chapiteaux, toutes les inscriptions gravées sur les phylactères, proclament les vertus et disent la grandeur et la gloire de la Mère de Jésus.

Sur le mur du fond de la chapelle se voyaient, avant la Révolution, les glorieux symboles des litanies de Celle qui fut choisie, dans la Maison de David, pour être la Mère du Christ ¹.

Toute cette *décoration* était l'*œuvre de des Aubreaux*, ou plutôt d'artistes travaillant sous ses ordres, de ses varlets, ainsi qu'en témoignent les comptes qui mentionnent les noms de Jehan de Rouen, Mathurin de Lourme et Pierre Monnier, dit Fleurent, tous imagiers de Rouen ².

L'œuvre capitale de des Aubreaux fut le *Groupe du Trépasement* de la Vierge, détruit dans les derniers jours de mars 1794 (vieux style ³). Grâce à J.-B. Duchesne, miniaturiste, qui avait dessiné les têtes des personnages de la célèbre composition, et aussi, d'après les témoignages de l'abbé Mignot et de Millin ⁴, on est parvenu à en fixer l'agencement et à reconnaître les principaux personnages.

C'était un groupe de douze à quatorze figures, plus grandes que nature, entourant la Vierge, portant des ornements sacerdotaux et accomplissant les cérémonies en usage au xvi^e siècle.

Tous les auteurs qui ont parlé du Trépasement de Gisors en ont loué la composition. Millin, qui n'avait rien trouvé d'étonnant à cet ouvrage, parce qu'il datait du renouvellement de la sculpture en France, n'a pu s'empêcher d'écrire que les expressions des figures « en sont variées, et, en général, remplies de vérité ».

M. l'abbé Blanquart, en lisant le manuscrit de Dorival, a été frappé de l'analogie et de la similitude existant entre le groupe de Gisors et celui de Fécamp, qui représente le dernier sommeil et le couronnement de la Vierge Marie ⁵.

1. Les ornements de cette chapelle avaient été sauvés de la destruction, en 1794, grâce au stratagème du sacristain Pouplin^r, qui les avait recouverts de plâtre. Elle a été récemment restaurée par M. A. Darsy, architecte des Monuments historiques.

2. Pierre Meunier, dit Fleurent, semble s'être fixé à Gisors, car, aux comptes de 1520 à 1529, il travaille à l'église que construit Robert Grappin. Aux comptes de 1537, il est décédé, puisque sa veuve paie le loyer de son « ouvrouère » ou atelier qui était adossé à l'église. — L. DE VESLY, op. cit., page 109.

3. Abbé LEFEBVRE, op. cit., p. 35.

4. MILLIN : *Antiquités nationales*, XLV, p. II.

5. Op. cit., p. 12 et 13.



GROUPE DE LA « DORMITION DE LA VIERGE » (vers 1500)

ATTRIBUÉ A PIERRE DES AUBEAUX.

(Ancienne Abbaye de Fécamp; Eglise actuelle de la Trinité.)

Aussi, n'est-il pas éloigné d'attribuer à des Aubeaux la composition de cette œuvre. A l'appui de sa thèse, M. l'abbé Blanquart cite le voyage fait, à Fécamp, par les gouverneurs de la confrérie de Gisors et avec Pierre des Aubeaux, pour « veoir le Trespassement de Nostre-Dame »¹. Enfin, il signale l'usage, déjà constaté par M. de Montaiglon, d'une œuvre adoptée pour type et due le plus souvent à l'artiste signataire du nouveau marché.

Que si cette hypothèse était admise, le *Trépas de la Vierge*, de Fécamp, serait donc, par la date (vers 1500), la première œuvre capitale de notre imagier ?

La période comprise entre les années 1509 à 1513 fut la plus active de la vie de Pierre des Aubeaux. Non-seulement il est occupé au *Trépassement* de Gisors, mais il travaille aux sculptures du *grand portail de la Cathédrale de Rouen*. Il dirige de nombreux sculpteurs et, dès 1508, son nom figure sur les comptes.

Cependant, ces comptes ne mentionneraient-ils pas les noms des Dulys, des Theroulde, des Bony, des Quesnel, etc., que la nomenclature des œuvres sorties de l'atelier du célèbre imagier établirait suffisamment que son ciseau seul n'a pu tailler toutes ces statues de prophètes, de saints, de prélats ou d'angelots qui peuplent les niches ou les voussures des arcades du grand portail de Rouen.

Je constaterai, de plus, que les retenues opérées sur les salaires pour malfaçons attestent encore que l'imagier avait sous ses ordres des auxiliaires qui n'étaient pas en complète possession de leur métier.

Je n'entreprendrai pas, ici, une description de la partie centrale de la façade actuelle de la cathédrale. L'œuvre de Roullant Le Roux a épuisé les formules de l'admiration. Depuis les pyramides massives qui lui servent de contre-forts, jusqu'aux légères aiguilles du fronton; le gâble hardi qui s'étend devant la rose comme un voile de dentelles; l'élégante balustrade dont il émerge et cette cristallisation éblouissante, fouillée de détails merveilleux. Je ne veux chercher dans cette merveille *que la part qui revient à Pierre des Aubeaux*.

On trouve :

Pour l'année 1511. — 6 grandes images d'archevêques au grand portail et
1 statue de Saint-Romain;
36 petites images des petits tabernacles;
11 — de l'estanfiche;
23 — des tabernacles de la voussure.

1. Abbé BLANQUART, et L. DE VESLY, op. cit.

Pour l'année 1512. — 12 images de prophètes de la quatrième voussure.

Chacune de ces statues avec deux plus grandes placées sur les chapiteaux, soit :

24 images ;

48 petites figures pour les voussures des dits prophètes ;

1 la grande figure pour l'image de N.-D. au grand portail, qui fut donnée par M. le Protonotaire d'Estouteville.

De nombreuses statuettes, ou plutôt bas-reliefs dits « Histoires » ¹, furent payées à la journée à l'imagier ou à ses aides, et il est d'ailleurs impossible d'en calculer le nombre. Cependant, d'ores et déjà, on peut affirmer que 154 *figurines* et 7 *grandes figures* sont portés sur le compte de des Aubeaux pour les années 1511 et 1512. — Or, l'abbé Sauvage a dénombré 415 à 418 figures au portail de la cathédrale : des Aubeaux aurait donc fait exécuter plus *du tiers* de cette importante légion de statues.

Enfin, il est l'auteur de l'*Arbre de Jessé*, qui décore le tympan principal de la grande arcade.

Tous les archéologues sont d'accord sur cette attribution, œuvre capitale du sculpteur rouennais, dont la date du marché a été fixée au 14 juillet 1512². On voit donc, là encore, que des Aubeaux était le sculpteur désigné pour représenter la gloire de Marie. Ici, comme à Gisors, il entoura la figure de la Vierge d'anges et de chérubins dont elle est la reine ; et il plaça dans les arcades, d'après les dispositions arrêtées par le chanoine Pierre Mésenge, les sibylles et les patriarches qui annoncèrent la maternité de Marie. Puis les figures des saints archevêques de Rouen, entre lesquelles une place fut réservée à celle de saint Romain.

On a lu plus haut que des Aubeaux sculpta la *statuette de N.-D.* qui, accompagnée d'anges adorateurs, fut placée à l'amortissement de l'ogive encadrant la grande rosace centrale : C'est, là, comme un Hosanna à la Fille de David.

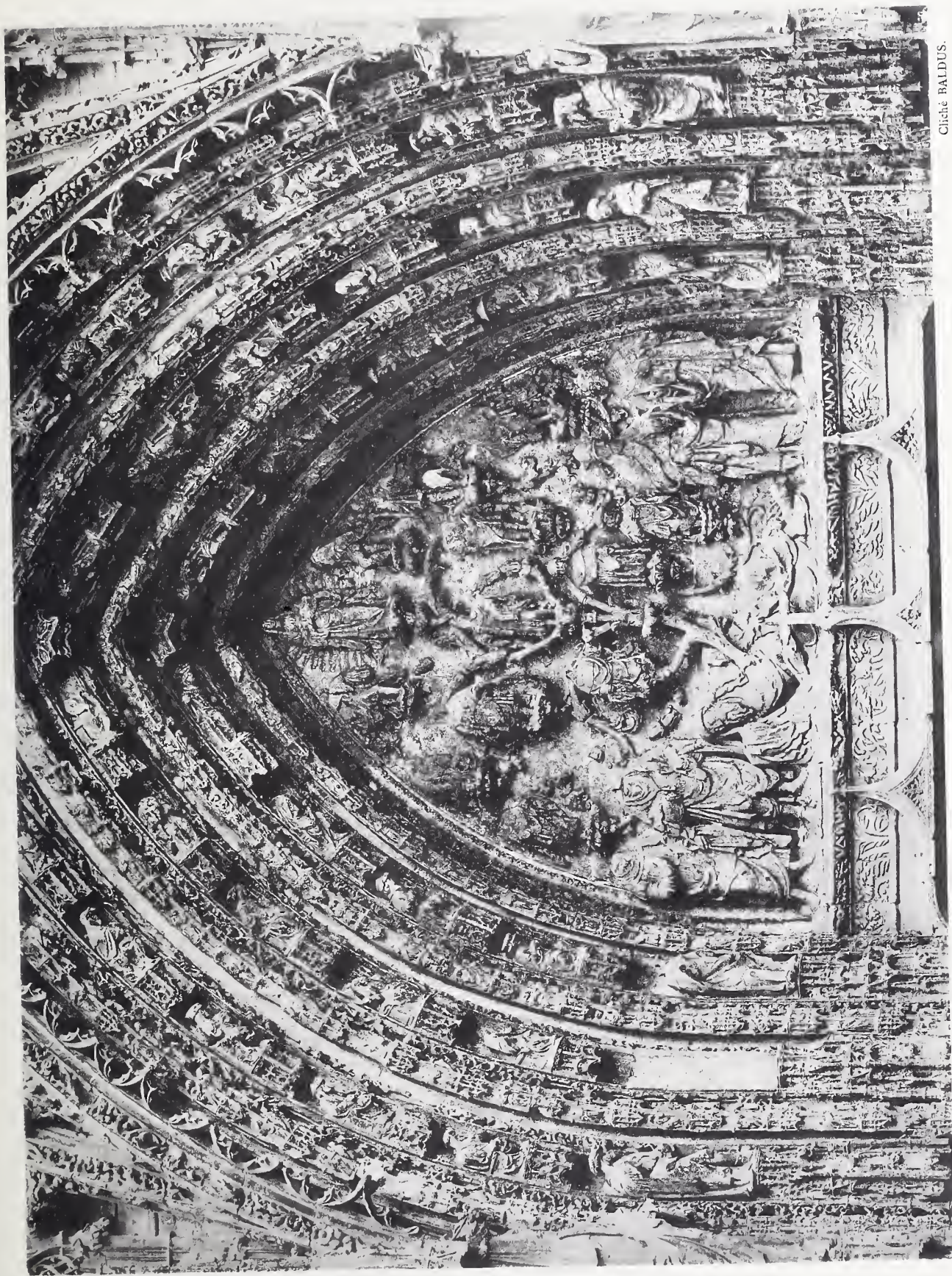
Toutes ces figures ne concourent-elles pas à faire appeler le sculpteur rouennais « l'Imagier des Vierges », ainsi que Raphaël a été dénommé « le Peintre des Madones » ?...

Après les travaux de la Cathédrale de Rouen et le Trépasement de Gisors, c'est-à-dire de 1508 à 1512, nous retrouvons des Aubeaux travaillant au *Tombeau des d'Amboise*.

La première pierre de ce magnifique mausolée fut posée le 1^{er} juin de

1. M. l'abbé Sauvage croit que par cette désignation il faut entendre les épisodes de la Passion sculptés sur les socles des statues en pied. (*Normandie monumentale*, la Cathédrale de Rouen.)

2. Ch. de BEAUREPAIRE, op. cit.



Cliché BALDUS.

ARBRE DE JESSÉ (1508-1513), PAR PIERRE DES AUBEAUX.

(Grand portail central de la Cathédrale de Rouen.)

l'année 1520, et de nombreux artisans¹ y sont occupés pendant deux années. Il est fort difficile d'attribuer, dans cette pléiade, à chacun sa part, puisque d'après les registres, tous les ouvriers étaient payés à la journée. Cependant, il paraît certain, d'après MM. Deville et Palustre², que les figures des apôtres, des prophètes et des sibylles, qui décorent le large bandeau de la frise, *sont du ciseau de des Aubeaux*.

Il en serait de même pour les pilastres décorés de personnages, ainsi que pour le couronnement de l'attique ; mais, dans cette partie, des Aubeaux fut aidé par Regnaud Theroyn et André Le Flament, autres imagiers, dont les noms reviennent souvent sous la plume des secrétaires.

Les registres témoignent encore que dans l'exécution de ce chef-d'œuvre qu'est le tombeau des d'Amboise, des Aubeaux y est considéré comme le principal statuaire. Un seul d'entre eux, dit M. Deville, sans doute comme leur chef, si ce n'est comme le plus habile, *recevait 20 s. par jour* pour lui et son serviteur, tandis que les autres « imagiers » ne percevaient chacun que 6 s. 1/2 ou 7 s. 1/2³.

Après l'année 1525, nous ne trouvons plus mention du célèbre sculpteur rouennais. Cependant, nous ne doutons pas qu'un jour le hasard, favorisant quelque chercheur, aidera à achever l'œuvre commencée par des érudits qui ont déjà tiré de l'oubli plusieurs de nos artistes normands.

Rouen, le 10 avril 1901.

LÉON DE VESLY,

Correspondant du Comité des Beaux-Arts.



(Voir l'addenda ci-après.)

1. Le nombre des maçons a varié de 18 à 24 ; celui des imagiers ou imaginiers, de 8 à 2. DEVILLE, op. cit.

2-3. DEVILLE : *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*. — LÉON PALUSTRE : *La Renaissance en France*.

ADDENDA

On a observé, non sans quelque justesse, que le tombeau des d'Amboise se ressentait de diverses influences ; que son unité n'était pas complète ; que son style manquait d'homogénéité.

Des doutes se sont élevés sur l'attribution faite de la conception du plan à Roulland Le Roux et des images dues à Pierre des Aubeaux.

Ce sont là de délicats problèmes dont la solution présente de sérieuses difficultés. Je n'essaierai pas de les résoudre, mais je tiens, néanmoins, à les préciser et à défendre des Aubeaux de la réputation de copiste de Michel Colomb ou de l'Ecole de Touraine, qui lui a été faite.

Que reste-t-il aujourd'hui de l'œuvre de l'imagier rouennais ?... Bien peu de sculptures complètes, puisque le temps, et les hommes surtout, se sont employés pour les ruiner. Mutilé avec acharnement en 1793, il ne reste rien du Trépasement de Gisors, et les quelques motifs, aujourd'hui restaurés, sont les seuls vestiges du travail de des Aubeaux.

Abattues, les figures de la Vierge et l'image du grand saint Romain du portail de la cathédrale de Rouen. Mutilé, l'Arbre de Jessé, taillé au tympan du même monument. Seuls, le mausolée des d'Amboise et la Dormition de Fécamp sont encore intacts. Encore, ce dernier groupé ne saurait être attribué avec certitude à l'imagier rouennais.

La discussion ne peut donc porter que sur le tombeau des cardinaux d'Amboise. Or, là, les textes font défaut pour la preuve indéniable, puisqu'aucun travail n'a été traité à la tâche : maçons et imagiers ont été payés à la journée. Cependant, Deville et Palustre ont été frappés du salaire de 20 s. par jour attribué à des Aubeaux et à son valet, tandis que ses compagnons ne recevaient que 6 s. 1/2 et 7 s. 1/2 par jour. Ils en ont déduit que la direction artistique en revenait à Pierre des Aubeaux.

Ils ne se sont pas trompés, et, de plus, un examen attentif des statues des petits tabernacles (première voussure de l'arcade principale du grand

portail ; compte de Saint-Michel, 1508 à 1509) montre bien le style de l'imagier et permet d'établir la comparaison avec les figurines du tombeau des Cardinaux. Encore, un doute peut-il s'élever : ces statues sont-elles de des Aubeaux, de Therouyn ou de Dulys, ses compagnons et collaborateurs ?...

On remarque, notamment, que la figurine de la première voussure, petit tabernacle de droite, est complètement semblable à celle de la « Tempérance » du mausolée. La même analogie existe entre les grandes figures d'apôtres et de prélats¹ et les petites statues de l'arcade et de la frise du tombeau des d'Amboise. Mêmes attitudes, mêmes dispositions des draperies, mêmes accessoires, etc., etc. *

Objectera-t-on que l'identification n'est pas parfaite, qu'il y a des dissemblances dans les têtes et dans le maniement du ciseau et de la gouge ? Cette observation peut-elle être invoquée en présence de statues sur lesquelles se sont exercés d'irréparables ravages ?...

Oublierait-on également que le mausolée est l'œuvre d'une époque de transition, et que les motifs du style de la Renaissance ont déjà fait disparaître les traditions de l'ère ogivale encore si visibles au grand portail de Rouen ?

La lutte qui existait alors, entre les deux Ecoles, l'ancienne et la nouvelle, a laissé ses traces sur plus d'un monument rouennais, même dans les caractères employés pour les inscriptions.

Sur le monument des Cardinaux, c'est en capitales romaines antiques que sont inscrites les vertus et les louanges de Georges d'Amboise ; sur le tombeau du sénéchal de Brézé, postérieur de trente années, c'est en caractères gothiques que l'épithaphe et les noms inscrits sous les cariatides ont été gravés.

Une légende fort ancienne, et qui pourrait tenter la plume d'un écrivain, résume les discussions des sculpteurs rouennais à l'aurore de la Renaissance. Je ne résiste pas au désir de la transcrire dans cette notice.

Nous sommes à l'année 1526 : Un groupe d'imagiers sculpte les médaillons, les fines arabesques et le haut-relief du Bon-Pasteur qui décorent l'arcade du « Gros-Horloge », tandis que leurs camarades taillent et cisèlent la dentelle de pierre qu'est l'escalier des orgues à Saint-Maclou. Ces derniers comptent parmi eux un jeune apprenti : Jean Goujon. Chaque jour, ils se réunissent pour déjeuner en une hôtellerie de la rue Saint-Romain, près de la maison de Jeanson Salvart, qui fut l'architecte des Anglais, et chaque jour

1. Comptes de Saint-Michel, 1508 à 1509, op. cit.

voit recommencer les discussions sur l'art des vieux imagiers et sur celui pratiqué par les Italiens, hôtes de François I^{er}. C'est à la suite d'une de ces discussions que Jean Goujon aurait décidé de se rendre à Fontainebleau, et l'on sait quel parti son génie tira de cette visite pour la gloire de l'art français.

Cette légende, à laquelle on peut reprocher son caractère romantique, n'en contient pas moins un enseignement. Elle montre l'organisation des ateliers rouennais et l'état d'âme des artistes au commencement du xvi^e siècle. Elle révèle également la partialité des historiens envers nos artistes normands auxquels ils refusent toute originalité.

Interrogez leurs écrits, et vous y lirez : qu'au xii^e siècle, à Boscherville, ils copient l'orfèvrerie byzantine ; qu'au xiii^e, c'est l'influence de Chartres qui s'observe au portail de Saint-Jean-Baptiste, et que leur art est en retard sur celui de l'Ile-de-France et de la Picardie ; qu'au xiv^e (portail de la Calende), ils s'inspirent de Strasbourg, etc.

Cependant, il y a près d'un demi-siècle, Viollet-le-Duc écrivait : « Ces travaux du commencement du xiv^e siècle surpassent comme richesse et comme beauté d'exécution tout ce que nous connaissons en ce genre à cette époque. Alors, la Normandie possède une Ecole de constructeurs, d'appareilleurs et de sculpteurs, qui égale l'Ecole de l'Ile-de-France. Les portails de la Calende et des Libraires, la chapelle de la Sainte-Vierge de la cathédrale de Rouen, sont des chefs-d'œuvre. ¹ »

Il y a quelques mois, M. l'abbé Porée développait l'opinion de l'illustre auteur du *Dictionnaire d'Architecture* et montrait la large part prise par les Normands à la sculpture de notre pays². Aujourd'hui, révisant l'œuvre de des Aubeaux, je n'hésite pas à écrire que l'Ecole de Rouen brillait d'un vif éclat dès l'aurore du xvi^e siècle, et qu'elle n'avait pas à demander d'inspirations à d'autres Ecoles ; qu'elle a marqué son empreinte à Gaillon, dans l'église de Pont-Audemer³ et jusqu'à Bourges⁴..... Mais je ne veux pas errer dans le domaine des hypothèses, et je me contenterai d'affirmer, textes en mains, que Pierre des Aubeaux, son chef, et son compagnon, Pierre Monnier, furent les précurseurs de l'Ecole de Gisors, autre pléiade d'artistes normands.

1. VIOLLET-LE-DUC : *Dictionnaire raisonné d'Architecture*.

2. L'abbé PORÉE : *La statuaire en Normandie*.

3. L. REGNIER : *Etude sur l'église de Pont-Audemer*.

4. JEHAN et GUILLAUME, de Bourges, imagiers (Comptes de Gaillon). Tour de la cathédrale de Bourges élevée par le cardinal Bohier, abbé de Saint-Ouen.

Cette note additionnelle a été rédigée en conformité des instructions ministérielles du 3 mai courant.

Rouen, le 20 mai 1901.

LÉON DE VESLY.



OUVRAGES CONSULTÉS

- ARCHIVES DE LA SEINE-INFÉRIEURE. — Fonds du Chapitre de la Cathédrale de Rouen.
G. 2143-2541-2545.
- DE GISORS — Martherologe de la confrérie de l'Assomption, à l'église de Gisors.
- BAUCHAL (Ch.) — Dictionnaire biographique et critique des Architectes français.
- BEAUREPAIRE (Ch. de). — Notice sur le grand portail de la Cathédrale de Rouen (Extrait des *Mélanges arch^{es}*, 1897).
- BÉRARD (A.). — Dictionnaire des artistes français.
- BLANQUART (l'abbé J.) — L'Imagier Pierre des Aubeaux.
- DEVILLE (Achille) — Les Tombeaux de la Cathédrale de Rouen.
- — Revue des Architectes de la Cathédrale de Rouen.
- LANGLOIS (Hyacinthe). — Les Stalles de la Cathédrale de Rouen.
- MILLIN — Les Antiquités de France, t. VI (ville et château de Gisors).
- PALUSTRE (Léon). — La Renaissance en France, t. II.
- PORÉE (l'abbé). — La Statuaire en Normandie.
- REGNIER (Louis) — Les Eglises de Pont-Audemer.
- SAUVAGE (l'abbé). — La Cathédrale de Rouen (Normandie monument^{le}).
- VESLY (Léon de). — Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, t. VII, 1^{re} livraison.
- — La Normandie monumentale (Gisors).

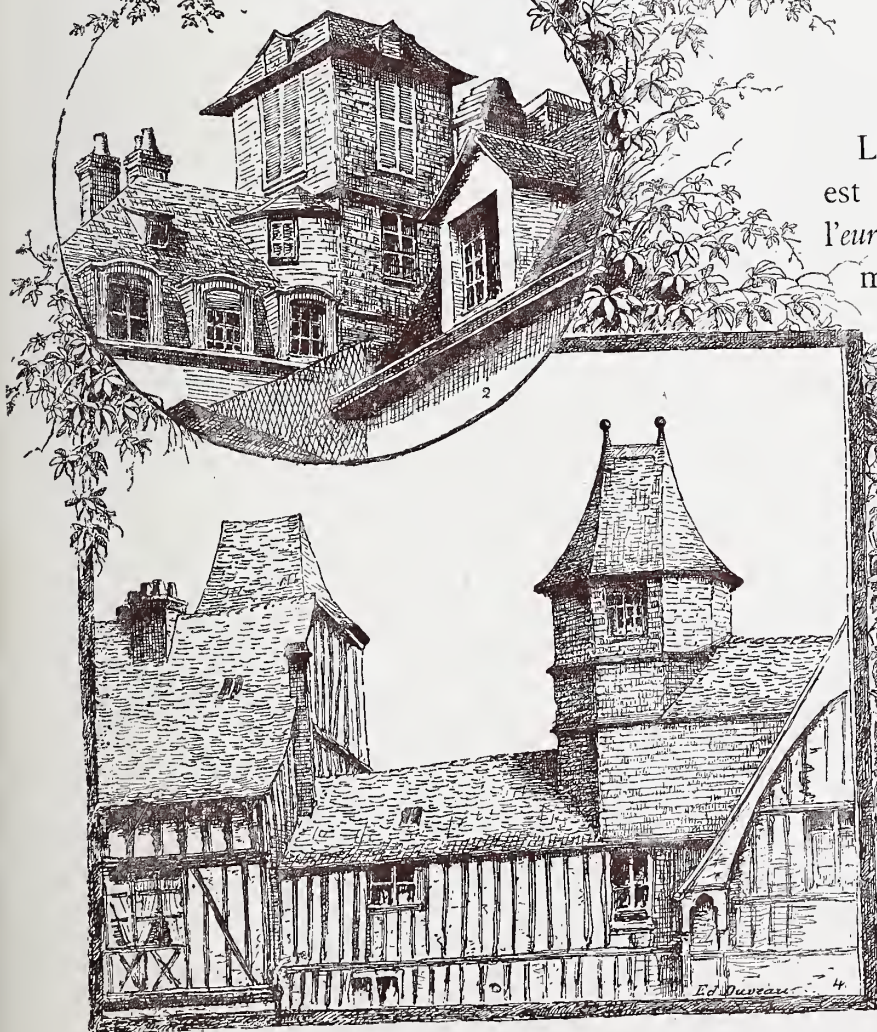




LES ORIOLS ROUENNAIS

Le nom est amusant et la signification est peu connue. L'*oriol*, l'*orieul*, l'*oriot*, l'*eurieul*, en latin *oriolum*, c'est une petite maison sur une grande; c'est un petit logis accessoire superposé sur le principal; c'est une sorte de belvédère, planté au sommet du toit et d'où l'on découvre au loin sur la campagne ou sur la ville. C'est la *bretèche*, l'*échauguette*, la *tourelle* du Moyen-Age militaire, suspendues jadis aux flancs de la muraille, devenues, avec l'architecture civile, un complément de l'habitation domestique.

Sous cet aspect de petite *loggia* dressée sur le comble de la maison, petit logement greffé sur le corps de logis, comme la plante parasite du gui sur le chêne, l'*oriol* existe encore sur plus



1. Hôtel de Girancourt, rue Saint-Patrice. — 2. Oriol rue Saint-Jacques, 10. — 3. Oriol rue Saint-Jacques, 10. — 4. Maison des Caradas, place des Arts.

d'une des maisons de Rouen, ainsi qu'on en peut juger par la série que le crayon de notre collègue M. Duveau a groupée en tête de ces notes. Comme on peut le voir, l'*oriol* rouennais était surtout une dépendance de l'habitation. C'était une sorte de chambre, de pièce d'agrément ou de distraction où l'on respirait l'air plus librement tandis que la vue s'étendait au loin.

En un temps où la vie se confinait dans l'*ouvroir* et dans la boutique ; en un temps où n'existaient point les promenades et les jardins publics dans l'intérieur des villes, où la rue avec ses ruisseaux, ses égouts et ses cloaques empuantissait le logis, comment n'aurait-on pas été fort aise de rencontrer, sans quitter sa maison, un peu d'air frais et pur ? Aux beaux jours, donc, le bon bourgeois, ses volets mis, grimpait dans son *oriol* respirer la brise rafraîchie. C'était pour lui la terrasse et le belvédère italien, le *mirador* espagnol. D'autre part, aux jours de fête, on se réunissait aussi souvent là pour les repas de famille, et la table était mise dans l'*oriol*, où on se donnait rendez-vous à l'abri des regards des curieux. De plus, pendant la semaine, mille appropriations pouvaient encore être données à l'*oriol*, qui pouvait servir notamment à faire sécher et à étendre le linge de la famille.

Tel était le rôle des anciens *oriols*, qui existaient jadis dans nombre d'habitations, voire même dans nombre d'abbayes où Ducange les signale. Tous les textes que nous avons rencontrés les indiquent, du reste, dès le Moyen-Âge, avec ces affectations. Au XIII^e siècle, dans une *Vie de Saint Romain* en vers, l'*oriol* est en effet cité en ces termes :

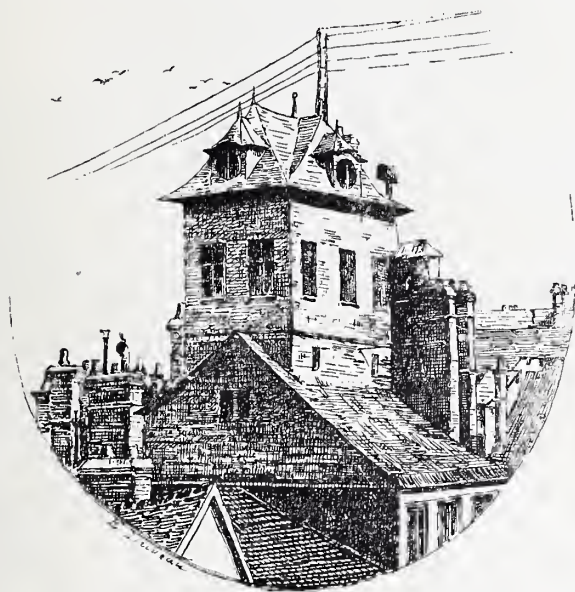
A l'us de la chambrée ont un oriol fermé,
Droit devant le jardin qu'ont maint jour esté.

Dans une charte de la ville de Beauvais, de 1336, voici l'*oriol* de la *Cobue* qui est décrit comme se trouvant sur le *degré*, l'escalier « de 23 pieds de tref et de 25 pieds de post, tout clos et colombé à fenestrages ». Cette description concorde bien avec la description de l'*oriol* tel que nous le connaissons, comme aussi cette autre : « Un colombier en l'*oriol* et le degré qui était par derrière ».

En Normandie même, voici d'autres citations qui nous montrent l'*oriol* avec la même affectation. Tout d'abord à Dieppe, dans les *Comptes de l'Archevêché*, à la date de 1476, il est fait mention d'un acquit « de deux milliers de grand carrel, moitié rouge, moitié blanc, pour paver l'*oriol* de l'Hostel de la Vicomté ». Ailleurs, dans un *Contumier*, il est dit que « le Receveur de Dieppe fit faire l'*oriol* et le *degré* qui est dans la cour ». A Harfleur, on cite également l'*oriol* du Manoir de la Ville.

A Rouen également, on use du terme d'*oriol* dans les *Registres capitulaires*

pour désigner avec beaucoup de netteté un édifice de ce genre, qui était situé sur une maison canoniale. Il s'agit, dans ce texte, de « visiter certaine vue avec un appuy qu'avait fait faire M. de Béthencourt, médecin, en un *oryol* qu'il avait fait bâtir, qui descouvre la maison et le jardin de M. Bigot, chanoine (dernier juin 1586) ». Ce Béthencourt, médecin, frère d'un chanoine



Oriol rue Grand-Pont.

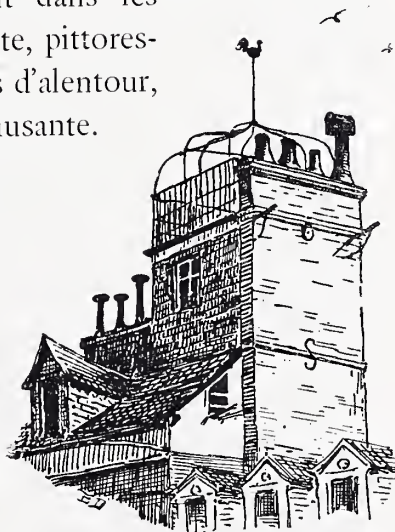
Béthencourt, mort en 1607, était un des arrière-neveux du conquérant des îles Canaries. Ce fut lui qui fut mandé à Croisset pour donner des soins au sieur de Cville, le *mort et ressuscité* célèbre, qu'on avait transporté à la campagne pour qu'il ne fût point incommodé par le bruit.

Ce sont là des *oriols* disparus, mais, ainsi que le prouve le dessin que nous publions, il en existe encore d'autres à Rouen. Tout d'abord, le plus typique, celui qui se dresse sur le comble de l'avant-dernière maison de la

rue Grand-Pont, près la place de la Cathédrale, du côté ouest. C'est une sorte d'édicule carré complètement essenté d'ardoises, percé de fenêtres sur toutes ses faces et surmonté d'un petit toit à croupes pénétrantes où s'ouvrent des lucarnes à œils-de-bœuf. Reproduit dernièrement dans les *Lectures pour tous*, il forme une véritable maisonnette, pittoresquement juchée sur la maison et domine les toits d'alentour, hérissés de cheminées, d'une façon originale et amusante.

Il existe encore des *oriols* sur une maison de la rue de la Vicomté, proche de la place Saint-Vincent; sur la maison faisant le coin de la rue de la Vicomté et de la place de la Pucelle, que signale aussi le joli balcon sur consoles, exécuté en 1745 par le serrurier Le Friand. Là, l'*oriol* adossé à une cheminée, est surmonté d'une terrasse avec treillage en ferronnerie, et coq placé sur une tige en fer.

D'autres *oriols* se voient encore sur une aile



Oriol place de la Pucelle.

du bel Hôtel de Girancourt, l'ancien hôtel Ruellon du Ménillet, rue Saint-Patrice; sur une maison de la rue de la Cigogne; sur une maison de la place Bouvreuil, n° 1; sur l'ancien logis des Carradas, place des Arts et rue de la Tuile; sur un hôtel ancien de la rue Saint-Jacques, où il forme lanterne et où il était décoré de jolies boiseries du XVIII^e siècle.

Citons encore un *oriol* rue des Champs; un autre sur une maison rue Beauvoisine, vers le chevet de Saint-Godard; un autre, rue du Bac; un autre qui est cité comme se trouvant au XVI^e siècle devant le *Signot* et l'horloge de l'église Saint-Maclou; un autre sur une maison de la rue Montbret, donnant sur la place de la Rougemare; enfin, dans la rue aux Juifs, au coin de la rue du Bec.

Rouen n'est pas la seule ville où l'on rencontre des *oriols*. Dans la dernière session du *Congrès archéologique*, tenu à Mâcon, un archéologue, M. F. Lacroix, a publié, sous le titre de *Les Tours de guet*, une étude sur ces petits bâtiments, dont il a relevé de nombreux exemples à Mâcon même : Rue Sigogne, 5, rue Saint-Nizier, rue Philibert Laguiche, 37, rue de la Bailie, 6, rues Châtillon, de l'Épée, Franche et Paradis. Dans une de ces tourelles, on a retrouvé quatre ou cinq étages de bancs de pierre. D'après leur position, M. F. Lacroix croit voir dans ces tourelles des postes d'observation militaire, mais il est certain que ces tourelles ne sont autres que des constructions semblables à nos *oriols* rouennais.

C'est une variante de ces constructions suspendues, dont l'architecture du Moyen-Age s'est montrée si prodigue, qui prend aussi parfois dans les textes latins le nom d'*ennanuum*. Ducange les définit comme un petit édifice suspendu, ou élevé sur un autre, et pour la construction desquels il fallait une autorisation. Ils sont cités dans un manuscrit de 1283.

« *Item est consuetudo quod si de lucernis, clocacis parietibus et ennanis qui sunt in honore qui teneatur pro aliquo.* » Une chartre de Jacques II d'Aragon défend en 1301 de construire les édifices, connus en Espagne, sous le nom d'*enano* : *Inhibitio facta per dominum regem Jacobum bajulis Barehinona super ennanis construendis.*

Certainement, nous oublions quelques *oriols* rouennais, mais nos collègues sauront, dans leurs promenades à travers le Vieux-Rouen, en découvrir encore quelques-uns restés ignorés. Notons, en passant, d'après l'avis d'un archéologue distingué, membre de notre Société, M. le Docteur Coutan, que le terme d'*oriol* existe également dans la langue anglaise, où il sert à dénommer tout ouvrage architectural en encorbellement. Il nous aura suffi actuellement d'attirer l'attention sur un type curieux de l'architecture domestique à Rouen, où les mœurs anciennes se révèlent sous une forme inédite, variée et pittoresque.

Georges DUBOSC.



LE MANOIR

D'ALINCOURT

Le manoir d'Alincourt, situé à Lillebonne, était un de ces types de construction civile, comme on en rencontre tant dans notre région normande, édifié, mi en pierre, mi en bois. Dans le même genre on pourrait, en effet, citer une maison en pierre à Arques qui porte une inscription assez énigmatique; l'ancien presbytère en bois de Manneville-la-Goupil, avec une inscription de 1433, disparue en 1832; la maison Henri IV, de Saint-Valéry-en-Caux, forte construction du ^{xvi}^e siècle, de 1530.

Le manoir d'Alincourt se composait d'un rez-de-chaussée en pierre et d'un étage en bois. Le pignon droit, à rampants nus en appareil de pierre et en brique de Mélamare, était couronné par un aigle sculpté. Les souches de cheminée, dont une descendait tout le long du pignon gauche, étaient en briques disposées en un appareil à dents de scie. Un porche ouvert à colonnes d'ordre composite et surmonté d'un étage dont le toit se rejoignait au comble principal, accidentait pittoresquement la façade.

A l'intérieur, différents fragments, tels que consoles à têtes d'hommes et de femmes, sirène et rinceaux, colonnettes cannelées, présentaient un vif intérêt archéologique. Mais, ce qui a surtout attiré l'attention sur le manoir d'Alincourt, c'était les nombreuses inscriptions, gravées sur les maîtresses-poutres, occupant toute la longueur de la façade et se poursuivant au pourtour extérieur et intérieur du porche. Ces inscriptions en petites capitales romaines, gravées en creux, ont dû primitivement être remplies d'un mastic noir, dont il y a quelques années encore on retrouvait la trace.

Voici ces inscriptions :

Inscription de la façade, avant le porche :

LHOMME EST PRVDENT QVI EDIFFIE
PVR SON LOGIS SOIT MAISON OV CHASTEAV
MAIS GARDE QUE TROP NE SY FYE
BELLE CAGE NE NORRIT PAS LOYSEAU.
COMBEN QUE LE LOGIS SOIT BEAV
DE TRAVAILLER FAVLT PRENDRE ENVYE
QUI NE LENTEND IL EST BIEN VEAV
UNG CHACUN DOIT GAGNER SA VIE.
LA(N)¹ AVEC M & V^c
PARTISA(N) SUBTILZ, INGENIEVX
EN SEPTE(N)BRE FVS FETE P BO(N)SE(N)S
ADEA(N)T LE ROY ETERNEL GLORIEVX

Inscription de la façade, après le porche :

SOVTENANT SANS PLVS TA DETRESSE
D'VN PAIN TON LABEVR EST.....
LES BENIS D'EN HAVT VIVENT ASSEVREMENT
TOVT BON HEUR LEVR VIEN A LEVR AISE DORMANT
VEOY QVE

Inscription du pourtour extérieur du porche :

SI LE TOVT PVISSANT
NETABLIT LA MAISON
LHOMME Y TRAVAILLANT
SE PENE OVTRE RAISON
VOVS VEILLES SANS FRVICT
LA CITE DEFENDANT
DIEV NE LA GARDANT
AINS QVE L(A)VBE ENCOR
AIT LE JOVR ECLAIRCY
QVITTE MOY TON LICT
REVEILLE DE SOVC(I)

Inscription du pourtour intérieur du porche :

COMBIEN QVE SOIS EXALTE EN RICHESSE
ENHAVLTZ HONNEVRS ET SUPREME NOBLESSE
POVRTANT NE FAVLT LES PAVVRES MEPRISER
AINS LEVR AYDER ET CHARITE PRISER
FORTVNE MONTE ETTOVT SOVDAIN RABAISSE
NEC VLLI PRASTAT (V)ELOX FORTVNA FIDEM

1622

Il a semblé, d'après les « caractères », que la première inscription était antérieure aux trois autres : un monogramme, composé des lettres C, D, E, F, G, H, I, L, M, N, O, P, R, T, V, se trouvait au bout du millésime de 1622, et était reproduit quatre fois sur l'étage du porche. M. Brianchon, sans s'arrêter à l'interprétation de ce monogramme, dit qu'il se rapporte au nom d'un ouvrier. Nous ne le croyons pas ; il serait difficile de composer un nom de quinze lettres avec trois voyelles seulement, sans lettres répétées. Si nous tentions une explication, nous penserions plutôt que ce monogramme est composé de la lettre initiale, rangée par ordre alphabétique, du nom de chacun des ouvriers ayant pris part à la construction.

Quant au bâtisseur, il paraît s'être nommé Bonsens ; bien que quelques lettres manquent dans l'indication du nom, gravé en l'un des quatrains, la rime, avec « mille et cinq cents », force à la rétablir ainsi. Le Père Anselme cite un Alexandre de Bonsens, seigneur des Espinais et du Roumois, qui épousa Marguerite du Bosc d'Emendreville. Dans le *Nobiliaire* de Magny, on signale aussi un sieur de Bonsens, sieur des Epines et des Haulles, de l'élection de Pont-Audemer, maintenu le 11 août 1666. Il est curieux qu'on ne mentionne point, sur ce manoir, les armoiries de cette famille de Bonsens qui « *portait d'argent, à une fasce de gueules, chargée de trois croix pattées d'or et accompagnées de six merlettes de sable, trois rangées en chef et trois en pointe, posées deux et une* ». ».

Par son alliance avec du Bosc d'Emendreville, Alexandre de Bonsens paraît avoir appartenu à la religion réformée, car du Bosc d'Emendreville, décapité après la prise de Rouen par Charles IX, en 1562, fut un des chefs du parti protestant. On a fait la remarque que presque tous les manoirs portant des inscriptions avaient appartenu à des familles protestantes, et c'est une raison pour penser que l'honneur de cette construction revient à un des membres de la famille de Bonsens.

Quant au nom d'Alincourt, il ne faut pas en chercher l'origine très loin, comme on l'a fait. Il se rapporte, en effet, à une famille très connue en

Normandie, la famille Hellouin de Ménibus, qu'on trouve souvent citée dans les actes concernant notre région. On peut se convaincre qu'elle portait ce titre d'Alincourt par l'acte de baptême suivant, en date du 10 septembre 1717, de Marie-Marguerite de Ménibus, fille de Messire Nicolas Hellouin, chevalier seigneur de Menibus d'Alincourt, capitaine de cavalerie dans le régiment de Nouailles-duc et de dame Claude-Marguerite Chrétien, morte à 35 ans et inhumée dans la chapelle de la Vierge, de l'église de Saint-Denis de Lillebonne.

Les Hellouin de Ménibus d'Alincourt figurent, du reste, dans de très nombreux actes avec ce titre.

Il est à supposer, d'après M. Brianchon, qui a si clairement élucidé cette question dans le *Bulletin de la Commission des Antiquités* (t. II, p. 336), que l'addition d'Alincourt se sera greffée sur la tige Hellouin à la suite d'alliance avec les d'Alincourt de la généralité d'Alençon, qui portaient, suivant l'*Armorial de France* : de gueules à deux lions affrontés d'or. D'après Magny, les armes de Hellouin de Ménibus, écuyer, sieur de Ménibus, Revilly-Boscage, élection de Caudebec, se blasonnent ainsi : « d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles du même et en pointe d'un fer de pique renversé d'argent. »

Le manoir d'Alincourt fut vendu, le 21 nivôse an XIII, comme bien d'émigré, à Pierre Huet, fabricant à Bolbec ; il est cité comme ayant une contenance de 2 hectares 55 ares 19 centiares ; borné au midi par La Voipière et Pierre Delaunay, d'un bout une ancienne sente, d'autre bout au nord le sieur Maurice Le Teurtre, et tenu par la veuve Gosselin. Les biens étaient vendus suivant les lois des 8 avril et 25 septembre 1792, parce que Hellouin de Ménibus était considéré comme émigré. Hellouin de Ménibus avait épousé une demoiselle Fautereau.

C'est sans doute à un d'Alincourt qu'était due la construction d'un cadran solaire du XVIII^e siècle, portant l'inscription « *Ultima latet* » gravée également sur la curieuse façade du manoir que nous venons de décrire. ¹

Georges DUBOSC.



1. Ce manoir a été visité par notre Société dans l'excursion du 10 juin 1900.

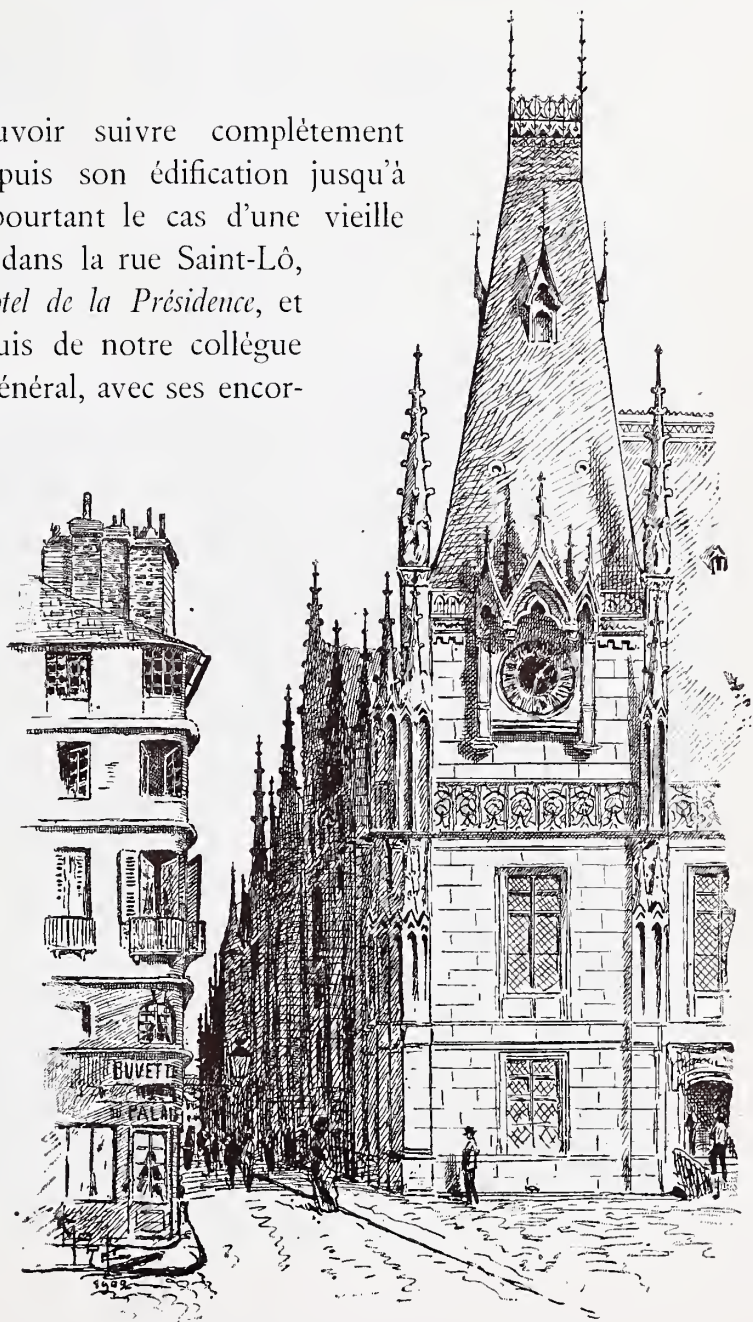
UNE VIEILLE MAISON

DE LA RUE SAINT-LO

Il est bien rare de pouvoir suivre complètement l'histoire d'un ancien logis, depuis son édification jusqu'à sa disparition définitive. C'est pourtant le cas d'une vieille maison pittoresque qui existait dans la rue Saint-Lô, dans le voisinage de l'ancien *Hôtel de la Présidence*, et dont le joli et très précis croquis de notre collègue M. Duveau nous rend l'aspect général, avec ses encorbellements en bois sculpté qui la désignent comme appartenant au xv^e siècle.

Cette maison, qui vient d'être abattue comme tant d'autres dans la rue Saint-Lô, faisait partie d'un groupe de maisons sur lesquelles le Chapitre de la Cathédrale percevait certains droits peu élevés, que chaque année le Clerc de ville transcrivait fidèlement sur ses registres de parchemin et qui furent prélevés jusqu'à la Révolution.

Au Moyen-Age, ce logis, dénommé *l'Image Sainte-Catherine*, appartenait à Jehan Grestain, Anglais, pour lequel Guillaume Gombault, dit



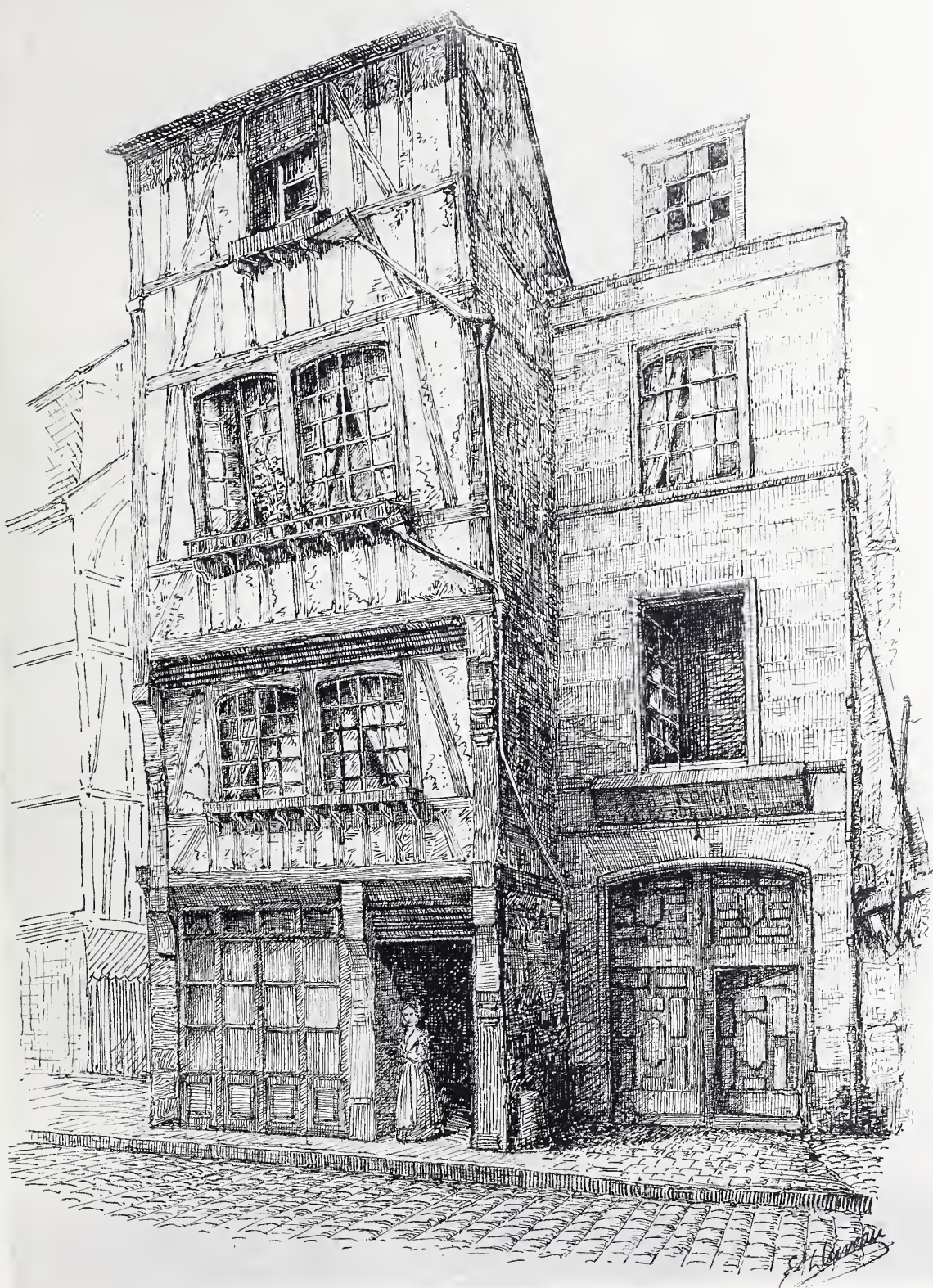
Bryault, dit aussi Varvit, acquitte les droits au Chapitre de la Cathédrale jusqu'en 1470. En 1486, elle passe à Jehan Vettier, tabellion à Rouen, puis à son fils Jehan Vettier, apothicaire, lequel la laisse à son descendant Jehan Vettier, prêtre, qui, en 1522, la vend devant Alonce de Cville, vicomte de Rouen, à Thomas Le Brun. Elle était alors bornée par les hoirs Richard Gardon, Jean Ribard dit Fichet et les hoirs Richard Polly.

Guillaume Le Brun, avocat en la Cour du Parlement, sieur de Bois-guillaume, en devient alors propriétaire, et la laisse à son fils Jehan Le Brun, chanoine de la Cathédrale, grand receveur et récepteur des nouveaux acquêts, prieur de la Pérelle. Le chanoine Le Brun, qui était un homme instruit et dont le testament indique les goûts artistiques, ne garda point longtemps la petite maison de la rue Saint-Lô. Pourvu d'une maison canoniale, il vendit ce logis qu'il n'avait jamais dû habiter, en 1552, à Nicolas Beaudouin, bourgeois, marchand-grossier demeurant sur la paroisse Saint-Lô. A son décès, ses fils Baptiste et Raoul Baudouin en héritèrent, mais, en 1572, se refusèrent à payer et à continuer la rente qu'ils devaient au Chapitre de la Cathédrale. Une sentence de la Vicomté, confirmée en 1573 par une sentence du Présidial, les y contraignit.

Un de ces deux frères, Raoul Baudouin, qui prend le titre de sieur de Beuville, se débarrassa du logis de la rue Saint-Lô, en 1598, en le revendant pour 553 sols et 20 deniers, à Lazarre de Bryère, pâtissier. Le logis était alors borné par la maison de la *Hache* à noble homme Pierre Lachièvre « qui avait été Vicomte de l'Eau »; d'un autre côté, par la veuve et les héritiers de Pierre Bruand, chaussetier, et par le sieur de Sainte-Hellye, conseiller en la Cour du Parlement. Parmi les témoins je relève le nom de l'hôtelier de la *Hache*, Symon Hosbat et de Nicolas Cavry, sieur de Bellemar. Déjà, à cette époque, cette maison portait l'enseigne de *La Bastille*. Nombreuses étaient, du reste, les enseignes dans la rue Saint-Lô, où se trouvaient les maisons du *Petit Turc*, au coin de la rue Socrate; de la *Belle Epine*, hôtellerie au coin de la rue Boudin; du *Petit pot* (1651), devant la porte du Palais; de la *Tour carrée*; du *Bers*; de l'*Aigle d'argent*; du *Dieu Bacchus*, démolie en 1719 pour la construction de l'*Hôtel de la Première Présidence*.

Une fille du pâtissier-propriétaire, Charlotte de Brierre, héritière de la maison de la rue Saint-Lô, la laissa en héritage à Jean Mainet, tanneur sur la Renelle, et à Robert de Hautot, demeurant rue Damiette, qui restés indivis, la louèrent à de nombreuses personnes.

Parmi ces premiers locataires — et c'est là le point le plus intéressant



MAISON DU XV^e SIÈCLE, DÉMOLIE, RUE SAINT-LO, A ROUEN.

Dessin à la plume d'ÉDOUARD DUVEAU.

de l'histoire de cette vieille maison — figurera Guillaume Machuel, imprimeur et libraire, un des membres les plus connus de cette famille si nombreuse des Machuel, qui, pendant de longues années, de la fin du ^{xvii}^e au ^{xviii}^e siècle, a exercé le métier d'imprimeur et de libraire, à Rouen.

Cette location eut lieu en 1718, et la publication de l'acte se fit à la sortie de la messe, à l'église Saint-Lô, ce dont témoignèrent André Godefroy, Jean La Fontaine, Lefebure et Nicolas Locquet, qui pourrait bien être un des ancêtres du maître-serrurier Locquet. La maison était alors à l'*Enseigne du Saint-Esprit*. Ce nouveau locataire, Guillaume Machuel, qui, de 1671 à 1712, a été membre de la Confrérie de Saint-Jean-Porte-Latine, a édité nombre d'ouvrages rouennais, notamment le *Grand Calendrier ou Journal historique de Rouen*, en 1698, par Peuffier; le *Bouquet sacré des Roses du Calvaire et des Lys de Bethlém*, par le Père Boucher, en 1671; les *Excuses inutiles*, de Jean Jacques, 1695; le *Feu d'artifice de la Force*. Sa femme, née Quimbel, devenue veuve en 1720, occupa également cette maison qui, en 1720, lui est louée par Jean Duhamel, tanneur, pour 350 livres.

Il n'est pas à penser que cette maison, louée seulement par les Machuel, de 1718 à 1724, pendant six années, fut le siège principal de leur librairie. C'était une annexe de leur maison. Il serait plus plausible de croire que celle-ci, souvent désignée *comme étant devant la porte du Palais*, se trouvât où exista longtemps la librairie Durand. C'est là que, par la suite, résidèrent Pierre Machuel, également libraire à l'enseigne du *Bien-Aimé*, « *sub signo Dilecti* », enseigne qu'il avait tout d'abord suspendue dans la rue Neuve-Saint-Lô; puis, son fils Etienne-Vincent Machuel, en 1571, toujours à l'enseigne du Bien-Aimé « en face la porte du Palais », qui édita plusieurs opéras-comiques représentés à Rouen : *Zéphyre et Flore*, la *Guirlande*, puis le *Traité des eaux*, de Néhelle, et qui fut le créateur des *Annouces, affiches et avis divers*, qui précédèrent le *Journal de Normandie* et le *Journal de Rouen*. Sa femme résida également dans cette librairie, et l'on sait qu'en 1781 elle abandonna son journal à Gallier.

La petite maison de la rue Saint-Lô, après avoir emprunté quelque lustre au court séjour des Machuel, retomba bientôt dans une obscurité relative. A partir de 1724, elle devient un vulgaire cabaret à l'usage des petites gens du Palais, pauvres plaideurs campagnards attendant l'heure des audiences à la *Chapelle du Saint-Esprit*, enseigne qui remplaça un instant celle de *La Bastille*, sous laquelle la maison était connue.

Successivement, les cabaretiers Pierre Caufournier, en 1724; Godefroy Borel, marchand de cidre; Liégard, en 1732; Jean Foucher, qui a épousé la

veuve de Liégeard, en 1742; Marin Buquet, en 1755, habitent la maison jusqu'au moment où les propriétaires vont s'en défaire. Ceux-ci, à cette époque, sont les fils de l'ancien tanneur de la Renelle : Jean Duhamel, curé de l'église Saint-Vigor, et son frère Joachim-François Duhamel, également prêtre. Tous les deux vendent la maison de la rue Saint-Lô, en 1779, à Jean-Pierre Gravey, cabaretier, rue de la Vicomté. La maison était alors grevée d'hypothèques au profit d'un sieur Jean des Barres. Elle était louée au sieur Bernard-Cande Dubosc, mercier-molletier. Le 3 floréal an II, le cabaretier Gravey, qui est indiqué comme ayant habité la rue de la Municipalité, n° 128, vend alors l'immeuble à André Hommet. De cette famille, le logis de la rue Saint-Lô passe enfin au sieur Edmond Gueroult, dont héritent la famille Lancestre et dame Gautier qui l'ont vendue à la Ville de Rouen. Celle-ci l'a fait démolir pour l'agrandissement de la rue Sait-Lô, qui, par suite de ces disparitions successives des vieux logis qui accompagnaient pittoresquement les architectures du Palais-de-Justice, perd tous les jours de son caractère artistique.

Georges DUBOSC.



NOUVELLES NOTES

SUR L'AFFAIRE

DE

LA RUE SAINT-ROMAIN



Depuis la note parue dans le *Bulletin* de l'année 1900 sur la vieille maison de la rue Saint-Romain, la question a fait un grand pas.

Nous venions alors d'obtenir de M. le Directeur des Cultes l'autorisation de visiter l'immeuble, afin de nous rendre compte des travaux dont l'exécution était urgente.

Dès le 7 décembre, nous rendions compte de cette visite dans les termes suivants :

Rouen, le 7 décembre 1900.

A Monsieur DUMAY, Directeur des Cultes,
Paris.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer que, suivant l'autorisation que vous avez bien voulu nous accorder, une délégation de la *Société des Amis des Monuments rouennais* vient de visiter la vieille maison de la rue Saint-Romain.

En attendant le rapport plus complet que nous nous proposons de vous adresser,

nous vous prions de vouloir bien nous autoriser dès à présent à faire effectuer un nettoyage intérieur et exécuter les quelques travaux les plus urgents.

Le nettoyage est absolument nécessaire, car la maison est remplie de débris de vieux papiers, de foin, de bouteilles cassées, etc., qui présentent les plus grands dangers au point de vue d'un incendie ou qui pourraient blesser les ouvriers ou les tiers.

Nous avons constaté que l'eau coule à travers les plafonds. Le toit et les cheneaux sont loin d'être étanches; leur mise en état d'étanchéité est le premier travail qui s'impose.

En même temps, nous nous proposons de remettre les vitres et de fermer les ouvertures qui laissent librement entrer la pluie et la neige.

Ce sont là les travaux les plus urgents, et nous vous prions de vouloir bien nous autoriser à les faire exécuter de suite, sous le contrôle des architectes de votre administration, aux frais exclusifs de nos souscripteurs et à nos risques et périls.

Il reste bien entendu que nous n'entreprendrons aucun autre travail avant de vous avoir adressé un rapport détaillé, ainsi que cela a été convenu.

Je suis heureux en même temps, Monsieur le Directeur, de vous remercier de la bienveillance que vous nous avez témoignée lors de notre entrevue, et vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueux.

Le Président de la Société des Amis des Monuments rouennais,

LOUIS DEGLATIGNY.

L'autorisation sollicitée nous fut accordée aussitôt; le nettoyage eut lieu, la toiture fut remise en bon état et les ouvertures fermées.

Puis notre dévoué collègue, M. L. Lefort, dont le concours nous a été précieux dans toute cette affaire, prépara un plan de consolidation de la maison, qui fut adressé à la Direction des Cultes le 17 janvier 1901, avec la note qui suit :

SOCIÉTÉ DES AMIS DES MONUMENTS ROUENNAIS

MAISON DE LA RUE SAINT-ROMAIN, A ROUEN

Travaux de maintien aux frais de la Société

EXPOSÉ

Nous soumettons à l'Administration des Cultes une coupe de la façade de la maison à l'endroit le plus déformé.

L'aplomb des deux extrémités de la façade est intact; ces parties n'ont besoin d'aucun soutien.

La partie médiane de cette façade est seule déformée; les témoins posés à l'intérieur prouvent que cette déformation, ancienne, ne s'aggrave pas.

Pour plus de garantie au point de vue de la sécurité publique, nous proposons de mettre, à nos frais, bien entendu, les poteaux A, A, A, formant étais à l'intérieur, et de rattacher la façade aux sommiers par les étriers-tirants B, B, B, en fer.

Les sommiers sont depuis de longues années solidement fixés sur un gros mur intérieur en pierre, parallèle à la façade, de plus d'un mètre d'épaisseur et de toute solidité.

Telles sont les seules mesures de soutien proposées par la Société; elles supprimeront toutes les appréhensions, puisqu'elles s'ajoutent à une stabilité déjà existante. Elles sont d'ailleurs de faible importance.

Nous demandons en conséquence à l'Administration des Cultes l'autorisation d'effectuer ces travaux, aux frais, risques et périls de la *Société des Amis des Monuments rouennais*.

Rouen, le 17 janvier 1901.

Le Président de la Société,

LOUIS DEGLATIGNY.

La réponse tardant à venir, nous écrivîmes de nouveau le 7 février et le 22 nous recevions la lettre suivante :

MINISTÈRE
DE
L'INTÉRIEUR ET DES CULTES

Direction générale des Cultes
5^e Bureau — N° 351

DÉPARTEMENT
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

Diocèse de Rouen

OBJET :
CATHEDRALE
Maison de la rue Saint-Romain
Observations

Paris, le 21 février 1901.

A Monsieur LOUIS DEGLATIGNY,
Président de la *Société des Amis des Monuments Rouennais*,
à Rouen.

MONSIEUR,

Les 17 janvier et 7 février courant, vous demandiez l'autorisation de faire exécuter aux frais de la *Société des Amis des Monuments rouennais* certains travaux confortatifs à la maison de la rue Saint-Romain, n° 3.

Or, ladite maison étant frappée d'alignement, je ne pourrais admettre les travaux dont il s'agit, qu'autant que la Municipalité de Rouen en aurait préalablement et formellement autorisé l'exécution.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

Pour le Ministre :

Le Conseiller d'Etat,
Directeur Général des Cultes,
CH. DUMAY.

Le 24 février nous répondions dans ces termes aux objections qui nous étaient faites :

Rouen, le 24 février 1901.

A Monsieur C. DUMAY, Directeur général des Cultes,
Paris.

MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 21 février, par laquelle vous nous informez que vous ne pouvez autoriser les travaux que nous demandons à faire dans la maison de la rue Saint-Romain, qu'autant que la Municipalité en aura préalablement et formellement autorisé l'exécution.

Nous pensions vous avoir expliqué, lors de l'entretien que nous avons eu l'honneur d'avoir avec vous, que la délibération, par laquelle le Conseil municipal avait frappé cette maison de la servitude d'alignement, n'avait aucune valeur légale, en vertu de la jurisprudence du Conseil d'État.

Depuis notre entrevue, le Conseil municipal a été invité par M. le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes, à fournir des renseignements sur la situation de la vieille maison par rapport aux règlements de la voirie, et la dépêche ministérielle a eu soin de rappeler quelle est la jurisprudence actuellement en vigueur sur les alignements.

Le 30 novembre dernier, le Conseil municipal a pris la délibération suivante :

« Le Conseil municipal persiste dans son opinion précédemment émise, basée sur les
« intérêts réunis de l'art, de la circulation urbaine et de la salubrité publique; mais
« estimant que, d'après la jurisprudence actuelle, la maison dont s'agit peut se trouver
« non soumise aux effets de la servitude d'alignement, laisse l'État, propriétaire de ladite
« maison, acquise par lui en vertu du décret du 30 juillet 1861, déclarant d'utilité
« publique l'isolement de la cathédrale, juge de la solution équitable à donner à cette
« question.

« Expédition de la présente sera transmise à l'autorité supérieure ».

Le 12 décembre, M. le Préfet de la Seine-Inférieure nous a transmis cette délibération en nous informant que le Conseil municipal « laisse à l'État le soin de prendre sous sa
« responsabilité une solution définitive en ce qui concerne la suppression de l'ancienne
« maison de la rue Saint-Romain ».

Il ressort clairement de cette situation, que le Conseil municipal a définitivement renoncé à la servitude d'alignement, en ce qui concerne l'immeuble en question, et que vous pouvez sans inconvénient autoriser les travaux demandés.

Nous vous serons très reconnaissants de vouloir bien nous accorder dans le plus bref délai possible l'autorisation que nous sollicitons.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de notre considération distinguée.

Pour la *Société des Amis des Monuments rouennais*,

Le Président,

LOUIS DEGLATIGNY.

Nous continuions en même temps nos démarches auprès de M. l'Architecte diocésain et nous apprîmes, dans le courant du mois de mars, que l'autorisation demandée ne nous était pas accordée, parce que le Conseil municipal serait « revenu au mois de novembre précédent sur sa décision favorable du mois de février 1900 » !

C'était une erreur absolue, due sans doute à une confusion de dates. Le Conseil nous était au contraire défavorable en février, mais c'était en novembre qu'il nous avait donné satisfaction, et nous avions dit la vérité en affirmant que nous étions maintenant d'accord avec lui.

Une simple visite à la Préfecture démontra au représentant de M. l'Architecte diocésain l'exactitude de nos dires et nous permit de découvrir l'origine de ce malentendu.

M. le Préfet de la Seine-Inférieure voulut bien faire transmettre immédiatement à la Direction des Cultes la délibération prise par le Conseil municipal le 30 novembre 1900 et, dès le 22 mars, nous adressâmes à M. Dumay une nouvelle lettre afin d'obtenir l'autorisation d'effectuer les travaux indiqués dans la note du 17 janvier.

Rouen, le 22 mars 1901.

A Monsieur C. DUMAY, Directeur général des Cultes,
Paris.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous confirmer la lettre du 24 février, dans laquelle je vous expliquais, que la Municipalité avait définitivement soustrait, le 30 novembre dernier, la vieille maison de la rue Saint-Romain à la servitude d'alignement, dont on avait tenté de la frapper au mois de février 1900.

Nous avons appris comment, par suite d'une erreur de lecture, on avait interverti l'ordre des délibérations prises par le Conseil municipal et conçu un doute sur la réalité de notre entente avec la municipalité.

Je n'ai pas eu de peine à prouver à Monsieur l'architecte diocésain, que tout ce que nous avions affirmé était exact.

Ce point étant définitivement éclairci, il doit vous être facile d'autoriser les quelques travaux dont nous vous avons entretenu, et nous espérons que votre réponse ne tardera pas à nous parvenir.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Louis DEGLATIGNY.

Au commencement de juin, nous étions encore dans la même situation.

Nous nous décidâmes alors à demander une entrevue à M. Dumay, qui voulut bien recevoir M. L. Lefort et nous le 18 juin.

Parfaitement accueillis par M. le Directeur des Cultes, nous eûmes la surprise d'apprendre que l'autorisation de faire les travaux avait été signée le 26 mars, mais qu'après avoir quitté le Ministère, elle s'était égarée sans nous parvenir.

Il ne fut pas difficile de la retrouver et, quelques jours plus tard, nous commençons enfin les travaux sur les plans et sous la surveillance de notre collègue, M. L. Lefort.

Nous avons uniquement exécuté les travaux indispensables pour donner satisfaction au Conseil municipal, en écartant toute chance d'accident, mais nous avons pris grand soin de ne pas enlever au vieux bâtiment le caractère de vétusté qui constitue son plus grand charme.

Le 12 juillet, nous avons la satisfaction de lire dans le *Journal des Débats* les lignes suivantes d'un de nos adhérents de la première heure, M. André Hallays, venu à Rouen pour visiter l'Exposition des Tissus :

J'ai profité de mon voyage à Rouen pour aller revoir la maison de la rue Saint-Romain que les Amis des monuments rouennais ont fini par arracher aux entrepreneurs de démolitions. Aujourd'hui, ils sont enfin les maîtres du vieux logis ; ils vont le consolider, sans indiscrete restauration ; la rue Saint-Romain gardera sa légendaire physionomie ; c'est un des plus précieux aspects de Rouen qui sera conservé.

La lutte a duré plusieurs années entre ce groupe de bons Rouennais fidèles au passé de leur admirable cité, et les architectes, ingénieurs et édiles, tout le « pourquernisme » normand. A force de ténacité, les premiers ont remporté la victoire. Comme ils doivent maintenant regretter de s'être mis si tard en campagne ! Que de chefs-d'œuvre, que de souvenirs ils auraient pu garder, si leur zèle se fut éveillé il y a trente ans ! Mais il reste encore à Rouen assez de pittoresque et assez de beauté pour que leur vigilance ait à s'y exercer. Maintenant qu'ils savent par expérience quels résultats peuvent obtenir les efforts de quelques honnêtes gens convaincus et entêtés, il leur faut en toute occasion se montrer intraitables.

A Rouen, — comme partout ailleurs, — ceux qui sont les défenseurs des vieilles pierres sont en même temps les plus ardents à souhaiter et à préparer un renouveau du goût artistique. Les mêmes hommes qui ont bataillé pour obtenir la conservation de la maison de la rue Saint-Romain ont été les plus actifs organisateurs de l'exposition, d'où sortira, ils le souhaitent, une renaissance de la fabrication rouennaise.

Les spéculateurs qui rasant les vieux monuments et bouleversent les vieilles villes, et les politiciens qui tolèrent ces ineptes destructions, traitent de pédants et d'antiquaires ceux dont leurs méfaits soulèvent l'indignation. Ils ne comprennent pas que l'archéologie n'est pour rien dans nos colères et qu'en protégeant le passé, c'est à l'avenir que nous pensons. Dans nos villes françaises, décorées de chefs-d'œuvre d'autrefois (toutes n'ont point la

splendeur de Rouen, mais il y en a bien peu qui n'aient leur part de beauté), la grande école d'art, celle que ne valent ni les musées ni les cours du soir, c'est la rue, c'est le portail de l'église, le profil du rempart, la façade de l'hôtel-de-ville, la tourelle du château-fort, le pignon sculpté d'un ancien logis, le marteau de porte d'un vieil hôtel de parlementaire. Ce n'est point impunément qu'on démolit ces vieilles choses qui enseignent le goût et révèlent la tradition. D'ailleurs, tout le monde est aujourd'hui d'accord pour souhaiter aux artistes de revenir à un art moins banal et moins parisien que celui qu'ils ont pratiqué durant le dix-neuvième siècle; on les voudrait plus fidèles aux aspirations de leur terre natale, plus attentifs aux caractères particuliers de la province où ils sont nés. Il ne faudrait pas alors s'acharner à détruire les monuments qui sont les signes du génie propre à chaque province de France. On répète sans cesse aux hommes d'aujourd'hui qu'ils doivent prendre conscience de leurs origines et conserver l'orgueil de leur cité. Comment conserver cet orgueil, si l'on a fait taire dans la cité toutes les voix du passé?

Tous les travaux entrepris sont maintenant achevés et nous n'en avons pas à prévoir de nouveaux jusqu'au jour où la démolition, malheureusement imminente, des immeubles voisins nous obligera à fermer la maison du côté ouest.

Depuis la publication du dernier *Bulletin*, nous avons reçu les souscriptions suivantes :

MM. LAFOND, Directeur du <i>Journal de Rouen</i>	100 fr.
André LE BRETON, Rouen	100
Colonel G. LE VILLAIN, Niort	20
Paul PINCHON, Philippeville.	10
REYNAUD, Cuisery.	10

Nous donnons ci-dessous le résumé de la situation financière de notre entreprise.

Nous avons lieu d'espérer que la somme dont nous disposons encore (francs 2.606,70) suffira pour l'exécution des travaux auxquels nous venons de faire allusion.

Si, contre notre attente, il en était autrement, nous adresserions un nouvel appel à ceux qui ont bien voulu s'intéresser à notre campagne et même à quelques-uns de nos premiers souscripteurs, qui nous ont promis la continuation de leur concours.

En résumé, la situation est devenue satisfaisante à tous égards et nous adressons de nouveau nos remerciements à toutes les personnes qui nous ont permis d'atteindre un résultat, dont nous étions bien éloignés au début de l'année 1900.

SITUATION FINANCIÈRE AU 31 JANVIER 1902.

RECETTES.

Souscriptions encaissées en 1900.	1.285 f. » c.
— — 1901.	4.896 »
— — 1902.	130 »
Intérêts des fonds déposés en banque	45 85
	6.356 f. 85 c.

DÉPENSES.

Impressions diverses (circulaires, lettres, carnets, etc.)	340 f. 70 c.
Affranchissements et distribution de circulaires et brochures	430 75
Papeterie et frais divers	49 30
Facture Poussard (couverture)	1.325 »
— S. Villette (charpente et menuiserie)	862 70
— A. Petit (peinture et vitrerie)	104 15
— C. Sairaison (serrurerie)	386 70
— E. Delalonde (maçonnerie).	250 85
Total des dépenses.	3.750 f. 15 c.
Reliquat disponible.	2.606 70
	6.356 f. 85 c.

Rouen, le 31 janvier 1902.

LOUIS DEGLATIGNY.





EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DE LA FORÊT DE ROUVRAY

Depuis plusieurs années, j'avais constaté la richesse archéologique de la forêt de Rouvray que M. de la Serre avait aussi signalée par des communications faites à la Commission des Antiquités.

Le 10 juillet 1901, M. le Ministre de l'Instruction publique voulait bien m'accorder une subvention de 300 francs pour continuer mes études, et dès le 5 août, je me mettais à l'œuvre.

La voie antique. — Mon premier soin fut de bien reconnaître la route romaine qui de Rouen (*Rotomagus*) conduisait à *Lutecia* (Paris) par Evreux (*Mediolanum*) et Dreux (*Durocassis*).

Cette route, tous les écrivains, historiographes ou archéologues, qui ont traité de la géographie ancienne de notre contrée, en ont fait mention. Bien peu l'ont suivie. Guillemeth, Maille, Petit et Drouet ont reconnu le *stratumen* de la voie romaine à Elbeuf ou à Caudebec, lors de la construction d'aqueducs ou de maisons. Dans la traversée de ces deux villes, l'abbé Cochet avait fait la même constatation ; mais le savant archéologue, pour tracer la route, depuis l'ancien carrefour sacré (Cathédrale de Rouen) jusqu'à Elbeuf, s'était servi des sépultures antiques rencontrées à Sotteville, Quatre-Mares, Saint-Etienne et Oissel, comme d'autant de jalons.

Cependant il savait que des traces de voie antique avaient été signalées à Grand-Couronne, puisqu'il en fait mention dans la *Normandie historique et archéologique* (page 458, 1^{re} édit.).

M. William Martin, qui a fait une étude des voies romaines dans la Seine-Inférieure ¹, a donné, pour notre route, un tracé plus exact, mais bien différent de celui indiqué par l'abbé Cochet sur sa carte archéologique ², tout en écrivant qu'il suivait l'itinéraire donné par le savant abbé.

1. Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*. Paris, Ch. Delagrave, 1877.

2. *Op. cit.*

C'est M. H. Saint-Denis, dans son *Histoire de la Londe et son Marquisat* (page 4), qui a le mieux établi le tracé de la voie antique.

Nous l'avons retrouvée derrière la maison forestière des Essarts, et suivie, avec M. Deglatigny, sur plus de 2 kilomètres, depuis les Essarts, où elle se perd dans le Clos, jusqu'à l'avenue de Belbeuf.

Le brigadier Léonard nous a affirmé qu'il avait parcouru ce « fossé relief » que nous appelons : *la voie romaine*, jusqu'auprès du champ de manœuvre, c'est-à-dire que les substructions de la route existaient encore entre les Essarts (défrichement du Moyen-Age) et le Madrillet (défrichement du XVII^e siècle).

Les sondages que nous avons fait exécuter nous ont permis d'étudier la construction de la voie antique. C'était un *chemin haussé*, puisque le sommet de la chaussée varie de 0^m80 à 1^m20 de hauteur au-dessus du sol.

Ce remblai était obtenu au moyen d'un sablon blanc, sur lequel était déposée une couche de gravier de 0^m21 d'épaisseur ; une nappe de mortier de 0^m06 recouvrait le tout. Le mortier était si compact et si dur que les pics des ouvriers s'émoussaient et se cassaient plutôt que de le briser. Au-dessus de cette couche solide, l'humus et la terre végétale ont 0^m18 d'épaisseur. La *summa crusta* aurait donc disparu ?

Voici les dimensions relevées : chaussée, 3^m20 de largeur ; accotement ou *margines*, 0^m80. Largeur de l'*agger*, 7 mètres. Aujourd'hui les éboulements ont porté à 9 mètres cette dimension.

L'itinéraire de la voie de Rouen à Paris par Uggate peut donc être aujourd'hui parfaitement tracé dans notre département. La route, après avoir quitté le Carrefour sacré (Cathédrale de Rouen), traversait la Seine à l'endroit où a été établi, au XI^e siècle, le pont Mathilde, et de nos jours le pont Boieldieu. Elle traversait ensuite le faubourg Saint-Sever, longtemps appelé Emendreville, et suivait la ligne droite jusqu'au Nouveau-Monde d'Orival. Là, elle s'infléchissait, gagnait Elbeuf par la côte Saint-Auct et le Pavillon, traversait la place du Calvaire pour arriver au carrefour de Caudebec (*Uggate*), où elle se divisait en deux branches, dont l'une conduisait à *Ritumagus* (Radepont ou Pitres), par le Pont-de-l'Arche, tandis que l'autre se dirigeait vers Evreux.

Ce tracé répond bien à l'itinéraire d'Antonin, le seul document où il soit fait mention d'Uggate, puisque cette localité n'est pas indiquée sur la table Théodosienne. Cette absence a fait supposer, et non sans raison, que la localité appelée « Uggate » avait été incendiée vers la fin du III^e siècle.

Le Camp romain et le Fanum d'Orival. — Le tracé de l'antique voie romaine bien reconnu, je résolus d'établir mon chantier à Orival. C'est une localité des plus curieuses et dont j'avais déjà plusieurs fois exploré les roches en compagnie d'amis des sciences naturelles.

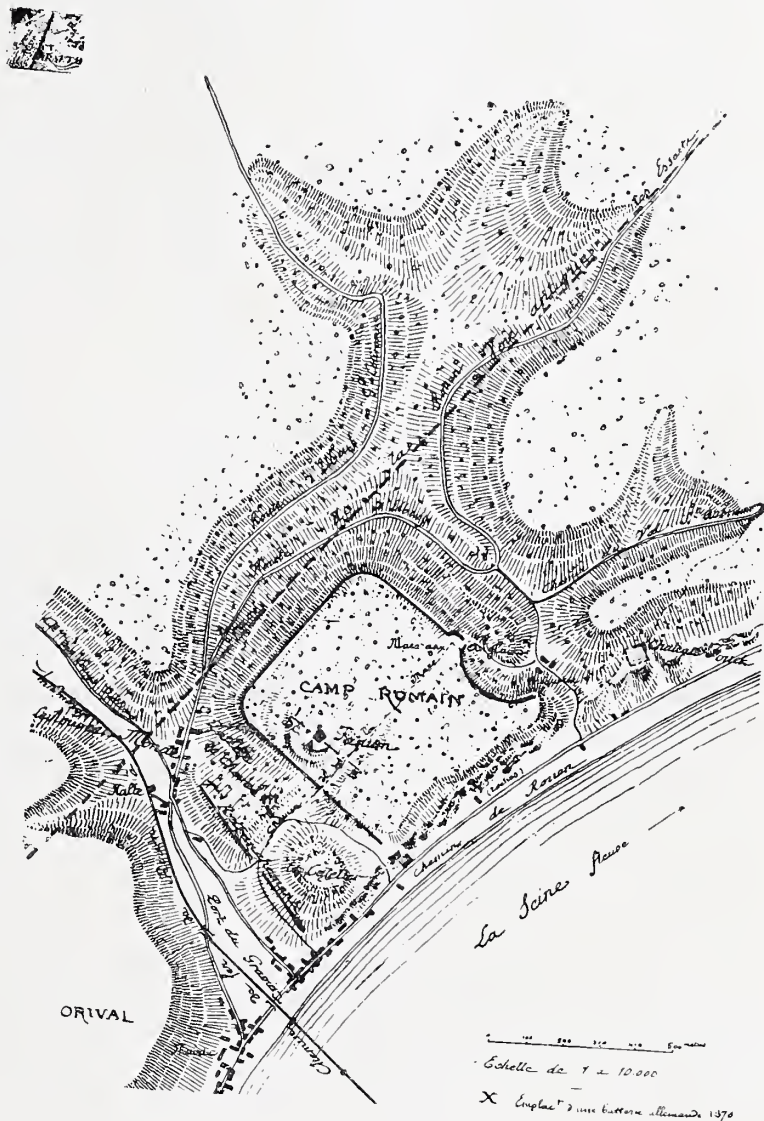
Dans mes excursions, j'avais recueilli des grattoirs discoïdes et des outils de pierre dont s'étaient servis les troglodytes qui ont habité les anfractuosités des rochers qui baignent la Seine. J'avais également visité les ruines du château Fouet, cette vieille forteresse de Jean-sans-Terre, et discuté sur le système d'attaque et de défense du château que d'anciens comptes appellent : *le Château de la Roche Orival*. Ma connaissance du terrain me faisait rejeter tout d'abord la création d'un camp par les Anglais sur l'un des promontoires voisins ; et je résolus de me livrer à une étude des plus sérieuses sur l'emplacement

désigné par les noms de trièges de *la Tête de Cheval*, du *Catelier* et de *Mare aux Anglais*.

Lorsqu'on jette les yeux sur la carte d'Orival, on observe que les forêts de la Londe et de Rouvray, qui se confondent sur le territoire de cette commune, ont pour limites une succession de vallées appelées les « Longs-Vallons », qui viennent aboutir à la Seine dans une large échancrure dénommée *Port du Gravier*. Ce havre ou port est aujourd'hui privé d'eau, mais il était jadis une de ces stations qui jalonnaient la Seine et en délimitaient les divisions. C'était donc une défense naturelle que durent utiliser les anciens habitants du promontoire, lequel était rendu inaccessible vers le fleuve par les rochers dont les eaux baignaient le pied. Donc la défense était assurée de ce côté ; et il ne restait plus qu'à la compléter sur les faces Ouest et Nord, où les profondes vallées des Essarts et du Val-Saint-Aubin offraient des pentes d'un difficile accès.

L'exploration a confirmé mon raisonnement : j'ai observé un premier retranchement sur le flanc *Sud*, pour augmenter la défense du Port du Gravier et réunir dans une même enceinte *le Catelier* et *la Tête de Cheval*. Puis en remontant le ravin qui sépare ces deux tertres, j'ai trouvé sur *la crête militaire*, c'est-à-dire en un endroit où le flanc des coteaux pouvait être défendu, un ouvrage en terre qui avait dû être muni d'une palissade, si j'en crois son profil. Ce fossé relief dessine autour du plateau les trois côtés d'un carré de 500 mètres de côté environ. La face Nord est légèrement incurvée et forme un ouvrage avancé, au centre duquel se trouve la *Mare aux Anglais*.

Dans l'intérieur de cette enceinte, sur un des mamelons du plateau, j'observai des



pierres roulantes et je remarquai que des terrasses avaient été disposées et dressées autour d'un tertre. Je n'eus plus de doute qu'un édifice avait existé là. Les fouilles que je fis justifiaient mon opinion.

En effet, mes ouvriers ne tardèrent pas à mettre au jour les ruines d'une *cella* carrée avec péristyle au pourtour. J'étais donc de nouveau en présence d'un de ces petits *fana* semblable à celui découvert par M. de la Serre, en 1890, dans un canton voisin (forêt de la Londe); par M. Power, à Saint-Ouen-de-Thouberville; et par M. Quesné et moi aux Buis (forêt de Bord) et au Catelier de Criquebeuf-sur-Seine.

Le plan de tous ces petits temples est identique : la *cella* est carrée et les dimensions varient fort peu : 6 à 7 mètres de côté pour la *cella* et de 12 à 13 mètres pour le portique. Cependant celui d'Orival présentait cette particularité qu'une cloison de 3 mètres de longueur et de 1 mètre de largeur formait une enceinte réservée dans la *cella*, soit comme opisthodomé, soit pour servir de cachette au prêtre rendant les oracles.

Les matériaux employés dans la construction étaient des silex taillés, posés à bain de mortier et dont les joints étaient tracés au fer. De longs moellons, dits briques de savon, assuraient la stabilité des angles, et un crépi coloré de rouge Pompeïen, avec filets de couleur blanche ou noire, recouvrait toutes les murailles.

Un crochet de gouttière a été trouvé dans les fouilles. C'est non seulement un témoignage que les eaux du toit étaient dérivées ou recueillies, mais une attestation que, sous notre climat humide, les constructeurs gallo-romains avaient abandonné les toitures toscanes (*impluvium toscanum*).

Outre le crochet de gouttière, les objets découverts se sont composés de débris de poteries noires ou plombagées, d'un col de fiole en verre, de clous, etc. Les cendres et les charbons ont été trouvés en abondance. Les débris de ces derniers étaient d'une telle dimension qu'on pouvait reconnaître les bois employés à la charpenterie et que le garde Ducher n'a pas hésité à désigner le tremble (*populus tremula*) ¹.

La découverte du petit temple d'Orival, ainsi que la disposition et l'importance des terrassements me portent à croire que l'enceinte d'Orival est un camp romain, un de ces *castra stativa* établis pour garder cette boucle de la Seine, dont l'importance ne saurait échapper à tout envahisseur. On retrouve là le souvenir des Anglais au ^{xiv}^e siècle ² et celui moins lointain des Allemands qui, en 1870, y avaient établi une batterie ³. C'est également l'anse du Gravier et les Longs-Vallons que se propose d'utiliser M. Bouquet de la Grye dans son projet de canal de Paris port de mer.

La multiplicité des petits « fana » sur *plan carré*, retrouvés sur nos coteaux, les débris de statuettes de Vénus rencontrés dans leurs ruines, ramènent l'esprit sur les temples à *cella carrée* de l'île de Qasr-Garoun et de Dendérah, cités par J. Lesueur ⁴. Tous ces sanctuaires étaient dédiés à la Vénus-Hathôr, et le célèbre architecte les comparait

1. Il y a peu d'années, les trembles étaient encore nombreux à Orival et les environs; ces arbres ont été remplacés dans les forêts de l'Etat.

2. Creusement d'un canal pour éviter de passer par Rouen. — Note de M. Belgrand, cité par l'abbé Cochet.

3. Combat du 30 décembre 1870.

4. *Histoire et Théorie de l'Architecture*, p. 117 à 123.

Ajouterai-je que, chaque fois que j'ai rencontré, soit dans la forêt de Bord, soit dans celle de Louviers, un puits et une mare, j'ai toujours trouvé des antiquités romaines dans leur voisinage. Tout m'incitait donc à me fixer à la Mare du Puits, et je n'hésitai pas à placer mes ouvriers sur une butte située non loin de la pièce d'eau.

L'inspection du tertre ne pouvait laisser aucun doute à l'investigation. Des débris de tuiles, de mortiers et des cendres ramenés par les lapins qui y creusaient leurs terriers, signalaient la présence de substructions. Les premiers coups de pioche confirmèrent mes prévisions et successivement apparurent murailles, piliers d'hypocauste et le *præfurnium* d'un BALNÉAIRE.

Le plan annexé montre mieux que ne pourrait le faire une longue description la disposition de l'établissement découvert.

En A était placé le *præfurnium*, dont les murailles étaient maintenues par des massifs d'argile B. B. En C. C., les conduits de chaleur ou fourneaux proprement dits. La construction du four C était remarquable et sa conservation m'a permis d'en faire un dessin.

De plus, l'étrangement en R de la chambre ou cloison du registre pourra apporter un élément nouveau dans la discussion, toujours pendante entre les savants, sur le « retour de flamme » dans les hypocaustes gallo-romains.

En D se trouvaient les marches d'accès à l'*Apodyterium* situé en E. C'est dans cette pièce qu'ont été trouvés les monnaies et le jeton avec inscription CURATO.

En F, une vaste pièce destinée au bain froid, *frigidarium*, où se voyaient encore les tuiles du caniveau conduisant les eaux au bétail X.

En K le *tépidarium*, avec baignoire en L, et en H, le *sudarium*.

Ce balnéaire offre de nombreux points de ressemblance avec celui de Gennes (commune de Monsigné (Sarthe), découvert par M. l'abbé Polet, et cité par de Caumont dans son *Abécédairé d'Archéologie*, et dans son *Bulletin Monumental* (t. XXIV).

C'est grâce au plan donné par le célèbre antiquaire que j'ai pu identifier les éléments analogues relevés dans le *Balnéaire de la forêt de Rouvray*.

Découvertes. — I. POTERIES. — Les poteries recueillies se composaient, outre des tuiles et tuyaux de chaleur, de nombreux débris de terre de Samos, de terre noire ou plom-baginée.

Les poteries rouges n'offraient point d'ornements en reliefs ; des pointillés obtenus avec le strigille en formaient le seul décor.

Je ne veux pas omettre de mentionner dans les poteries recueillies un petit creuset en terre réfractaire, près duquel se trouvaient des résidus de la combustion du soufre.

Il ne faut pas non plus oublier deux petits socles de statuettes de Vénus, en terre de pipe.

Les piliers de l'hypocauste étaient formés de pavés carrés de 0^m195 de côté. Les larges tuiles à rebords entraient dans la construction des aires, ainsi que des murailles (*præfurnium*) et des tuiles perforées de plus petites dimensions (0,22×0,21) avaient été employées pour les fourneaux.

Ces dernières n'avaient pas été sans attirer mon attention et exercer ma sagacité. Tout d'abord j'en fixai l'emploi à la décoration des rives des toitures. La découverte d'un

lance. Mais au revers on lit bien le mot CVRATO, qui peut être traduit : « Soigne-moi, guéris-moi ».

Cette *tessera*, remarquablement conservée pour un objet en plomb, devait être remise par le malade au « balneator ».

V. OSCELLERIE. — L'oscellerie est représentée par des épingles à tête cubique ou pyriforme, par de petits disques ou jetons décorés de cercles concentriques, enfin par des défenses de sanglier.

VI. MAÇONNERIE. — La construction, le gros-œuvre proprement dit, n'offrait pas la régularité et cet art de maçonnerie que j'ai signalés ou remarqués dans les petits *Fana* des bords de la Seine. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à fixer au III^e siècle l'érection ou la réfection du Balnéaire de la forêt de Rouvray.

Cependant, un détail qui a son importance doit être mentionné. C'est l'emploi de *disques en verres* pour la décoration des murailles. Le hasard nous a fait découvrir, dans un fragment de crépi colorié et orné de filets ou listels, une cavité circulaire de 2 millimètres de profondeur. Or, plusieurs morceaux de verre, de couleur foncée, auxquels adhéraient des mortiers, avaient attiré mon attention, car ils disaient assez que ces verres n'avaient pas servi de vitres.

En effet, je ne tardai pas à constater que ces morceaux de verre s'adaptaient parfaitement dans le vide des enduits et que les disques devaient mesurer 0^m120 de diamètre environ.

Toutes ces découvertes suffisent à montrer l'intérêt du « Balnéaire » reconnu dans la forêt du Rouvray.

Malheureusement pour l'archéologie, les nombreux habitants d'Oissel et d'Orival affectionnent les promenades sous bois, et l'excursion aux *fouilles* en devient le but. Aussi, les ignorants n'ont-ils pas tardé à dégrader et à piller les débris que nous eûmes tant de peine à exhumers, et il n'en restera plus bientôt que le souvenir si l'Administration n'y met bon ordre. Devant ce pillage organisé, ce paradoxe me revenait à la mémoire : *Pour conserver les ruines romaines, il ne faut pas les découvrir.*

LÉON DE VESLY.





NOTES SUR LES ARCHITECTES DE ROUEN

Il y a déjà une vingtaine d'années, en recherchant les travaux qui mériteraient d'être entrepris par une Société savante, je me posais cette question : « A présent qu'on a décrit les monuments et déterminé les caractères qui permettent de leur assigner une date au moins approximative, ne serait-il pas temps de nous occuper des artistes qui les ont élevés, qui les ont embellis, et qui, par là, sans grand souci de gloire, et toujours pour de faibles rémunérations, ont créé, à leur manière, pour notre honneur et notre profit, la richesse artistique de notre pays ? » J'ajoutais : « Les documents ne manquent pas ; mais ils sont tellement épars, que pour les rassembler il faudrait beaucoup de mains. Les registres de comptes, les pièces des comptabilités des villes, des églises paroissiales et des communautés religieuses fourniraient de précieux renseignements. Notre siècle aime les aperçus nouveaux et les réhabilitations. Ce serait entrer dans son esprit, sans danger d'offenser personne, que de mettre en lumière des noms aujourd'hui complètement inconnus et qu'on aimerait à voir attachés, comme une signature glorieuse, aux monuments qui décorent nos villes et qui enrichissent nos Musées. »

Entrant dans les vues que je me permettais d'indiquer, la *Société des Amis des Monuments Rouennais* m'offre, dans son recueil, une place pour les notes que depuis de longues années je recueille sur les artistes de tout genre qui ont travaillé à Rouen ou pour Rouen.

Rectifiées et complétées, peut-être pourraient-elles un jour être utilisées pour la composition d'un travail d'ensemble sur les arts dans notre pays.

Je commencerai par celles qui concernent les architectes parce que, si l'architecture n'est pas le premier des arts, c'est incontestablement le plus nécessaire, celui sans lequel les autres n'auraient point pris naissance ou n'auraient pu se développer.

XIII^e SIÈCLE.

M. A. Deville, dans sa *Revue des Architectes de la Cathédrale de Rouen*, en ouvre la liste par le nom d'un *Ingelramus*, qualifié de maître de l'œuvre de Sainte-Marie, autrement dit de Notre-Dame de Rouen. L'abbé du Bec, Richard de Saint-Léger, aurait chargé, en 1214, cet architecte des travaux de construction de la nouvelle église de ce monastère. D'abord, celui-ci déploya une étonnante activité. Un peu plus d'un an lui suffit pour « élever les grands murs de la nef, augmentée en longueur de 40 pas, pour construire le portail occidental avec les deux tours ¹ ». Il montra ensuite, paraît-il, moins de diligence et fut, pour cela, congédié par l'abbé, qui mit à sa place Gautier de Meulan, à qui revint le mérite d'avoir achevé l'édifice ².

De ce fait, clairement énoncé dans la *Chronique du Bec*, M. Deville tire cette conclusion que la Cathédrale de Rouen, commencée en 1200, grâce aux libéralités de Jean-sans-Terre, eut pour architecte Enguerran ³, le même qui commença l'église du Bec.

« Pour être chargé d'une œuvre aussi capitale que la construction de l'église métropolitaine de Normandie, il fallait, dit M. Deville, un artiste d'un talent consommé et qui offrît, par son âge, son expérience, toutes les garanties désirables. Il est donc difficile d'admettre qu'Ingelram fût un jeune homme lorsqu'on fit choix de lui pour ce grand travail. On doit supposer qu'en 1200, époque où il traça le plan de l'édifice, il était âgé d'au moins trente-six ans, ce qui reporterait sa naissance vers l'an 1164 environ, sous le règne de Henri II.

» Bien que le reproche adressé par l'abbé du Bec à Ingelram ne touche en rien à son talent, nous tenons à honneur d'en laver la mémoire de cet artiste.

» On voit par la chronique que nous avons citée que l'église du Bec, dont la construction lui avait été confiée, était conçue sur une grande échelle; qu'Ingelram avait, en vingt mois de temps, amené l'édifice à moitié de sa construction. N'appellerions-nous pas cela, nous autres modernes, un tour de force? L'impatience de l'abbé du Bec, plus naturelle que raisonnable, ôte donc à la décision prise à l'égard du pauvre maître de l'œuvre le caractère qu'il a prétendu y attacher ⁴.

1. M. l'abbé PORÉE : *Histoire de l'Abbaye du Bec*, I, 544.

2. Le passage de la *Chronique du Bec* doit être cité en entier. Je l'emprunte au texte publié en 1883, p. 28, pour la Société de l'Histoire de Normandie, par M. l'abbé PORÉE : *Jactis in altum fundamentis ipse (l'abbé) manibus suis primum lapidem, circumstante conventu suo, super fundamentum posuit, prima die lune quadragesime, procurante et cooperante Ingelranno, magistro operis beate Mariæ Rothomagensis, cujus consilio se commisit ad illud opus incubandum et procurandum. Idem vero Ingelrannus viriliter agens, opus inceptum primo anno cum magna virtute edificavit et frontem ecclesiæ et navem in longitudinem auxit et duobus amplissimis turribus mirifice adornavit. Peracto autem anno et semi retraxit se aliquantulum opus retardando et non, sicut decebat, perficiendo. Quo viso et comperto, abbas sapienti usus consilio, jam uno anno et octo mensibus expletis, amoto Ingelranno foro facto, tradidit illud opus ad perficiendum magistro Walterio de Mellento.*

3. Nous substituons à la forme Ingelram, adoptée par M. Deville, qui a quelque chose d'étranger, la forme française d'Enguerran, traduite en latin par le nom *Ingerrannus*, donné dans la *Chronique du Bec*.

4. Tel est aussi le jugement de M. l'abbé Porée : L'abbé Richard, « cédant à des conseils qui, pour avoir été sages, dit la Chronique, ne nous en paraissent pas moins étranges, sans avoir égard à l'admirable talent d'Enguerran, le congédia ». Mais la Chronique a-t-elle été bien informée sur un fait qu'elle indique si brièvement?

» Nous sommes plus à l'aise encore pour louer le talent du vieux bâtisseur.

» Si l'église de l'abbaye du Bec, dont il ne reste plus trace sur le sol, ne nous permet pas d'apprécier la mesure, la Cathédrale de Rouen, qui, plus heureuse, est encore debout, est là pour le justifier.

» La grandeur, l'harmonie du plan général de notre basilique, l'originalité mâle et sévère des détails, la beauté de la construction qui placent notre église parmi les œuvres magistrales du Moyen-Age, mettent son architecte au premier rang des immortels bâtisseurs du XIII^e siècle.

» Nous avons vu qu'Ingelram avait été enlevé à la Cathédrale de Rouen pour passer à l'abbaye du Bec en 1214, ce qui doit faire supposer que Sainte-Marie de Rouen était achevée à cette époque, à moins qu'on ne voulût admettre que le clergé de la Cathédrale n'eût cédé son maître de l'œuvre aux moines du Bec¹, lorsque son travail était assez avancé pour qu'un autre pût, sans inconvénient pour la beauté de l'édifice, y mettre la dernière main². »

J'ai tenu à rapporter en son entier le jugement porté par M. Deville sur la Cathédrale de Rouen et sur son architecte. Mais l'éloge nous paraît devoir être attribué, en grande partie du moins, à un architecte autre qu'Enguerran, à Jean d'Andeli, dont le nom nous a été révélé par une charte de l'abbaye du Tréport, charte que j'ai publiée en *fac-simile* dans le *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, mais sans que j'en aie tiré nettement la conséquence qu'elle comporte, ainsi que j'en ai été averti à bon droit par M. le Docteur Coutan. Je vais donc rétablir les faits et montrer comment il résulte, de cette charte, que Jean d'Andeli (M. Deville ne l'a point connu, et le hasard seul me l'a fait connaître) a précédé Enguerran en qualité d'architecte de la Cathédrale.

Commençons par l'analyse de la charte en question.

Richard de Malpalu, doyen de l'église de Rouen, concède à Jean d'Andeli, maçon, maître de l'œuvre de l'église Rouen (*Johanni de Andeleio, cementario, tunc magistro fabrice ecclesie Rotomagensis*)³, un tènement de maisons relevant du fief de maître Etienne Clarenboud, sis entre le four de l'abbaye de Saint-Amand et Gautier le Charetier, d'un côté, l'ancienne boucherie d'un nommé Evruin, d'autre côté, et entre la rue, d'un bout, et un terrain dont ledit doyen se réservait la propriété, d'autre bout. Cette concession à laquelle on ne voulait point donner le caractère de vente, sans doute afin de prévenir toute contestation ultérieure à raison du prix⁴, était faite moyennant paiement d'une somme de 15 l. à Richard de Malpalu, d'un besant d'or au seigneur du fief, le tout à titre de reconnaissance (*de recognitione*), et à la charge au concessionnaire d'acquitter une rente annuelle de 20 s. Cette cession fut passée devant Jean Luce, maire de Rouen, en présence du chantre

1. La rapidité avec laquelle furent menés les travaux de l'église du Bec nous autorise à croire qu'il n'avait point fallu quatorze années pour la construction de la Cathédrale.

2. Sur quoi se fonder pour supposer que le maître de l'œuvre de la Cathédrale fût absolument à la disposition des chanoines ?

3. Communication faite à la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, 15 novembre 1879, *Bulletin de la Commission*, t. V, p. 126.

4. Cette sorte d'actes était alors très commune.

de la Cathédrale (Henri d'Andeli ¹), de cinq chanoines : Thibaud d'Amiens ², Robert de St Nicolas ³, Raoul fils Geroud ⁴, Nicaise et Philippe de Malpalu, de deux prêtres et de plusieurs conseillers de la Commune de Rouen ⁵.

Jean Luce fut maire de Rouen, presque sans interruption et par suite d'élections successives, de 1206 à 1218 ⁶. La charte ne peut donc être antérieure à 1206 : elle pourrait être postérieure à 1214, si nous étions réduit à ce seul nom, puisque Jean Luce fut maire de Rouen jusqu'en 1218. Mais le nom de Richard de Malpalu, l'un des deux contractants, qui figure dans l'acte avec la qualification de doyen, nous reporte antérieurement à 1214. On sait, en effet, par l'ouvrage de Dom Pommeraye ⁷, que ce personnage était, dès 1207, remplacé par un nommé Roger, qualifié à son tour de doyen du Chapitre de Rouen. Notre charte ne peut donc être que de 1206 ou de 1207.

Après la mort de Richard de Malpalu, son neveu Philippe de Malpalu, l'un de ses exécuteurs testamentaires, concéda au même Jean d'Andeli (*Johanni, cementario*), pour 10 l. t., un terrain contigu au précédent, et que bornaient une propriété de Gillebert d'Andeli et des maisons situées sur la rue Saint-Nicolas. L'acte d'aliénation fut muni des sceaux de Philippe de Malpalu, du Chapitre de Rouen et de maître Etienne Clarenboud. Il eut pour témoins Robert, prieur du Mont-aux-Malades ⁸, un médecin (maître Simon) et Gillebert d'Andeli.

Ces deux terrains, réunis au profit de Jean d'Andeli, appartenaient en 1233 à un nommé Durand *le machon*, lequel, cette année-là, du consentement de Liesse ou *Letia*, sa femme, en fit la cession à un chanoine de la Cathédrale, Guillaume De la Porte, moyennant une somme de 70 l. à titre de reconnaissance (*de recognitione*) et à charge d'une rente de 12 d. pour le concédant et ses héritiers, et d'une autre rente de 39 s. pour le seigneur du fief.

Dès l'année suivante, Guillaume De la Porte vendait la même propriété aux moines

1. Le nom n'est pas indiqué. Mais l'indication de la dignité le fait suffisamment connaître. Voir POMMERAYE, *Histoire de l'église Cathédrale de Rouen*, p. 337.

2. Peut-être dès lors Trésorier de la Cathédrale, plus tard archevêque de Rouen.

3. Précédemment chapelain de l'archevêque Gautier de Coutances.

4. Official de l'archevêché en 1206. Cart. de Saint-Ouen relatif à Périers, fol. 23. — Archidiaque d'Eu, 8 des ides de mai 1209. Cart. de Saint-Amand, fol. 12 v^o.

5. Richard de Malpalu avait acheté ce terrain vers 1180. Vente par Durand et Ooldis, sa femme, à Richard clerc *de Malpalude*, d'un héritage situé en la rue Saint-Amand, dépendant du fief de Robert fils Clarenboud, à tenir de celui-ci par 36 s. de monnaie de Rouen. (Archives de la Seine-Inférieure, G. 4263). Le seigneur de ce fief était, en 1199, le seigneur du Bosc-le-Hard, comme on le voit par une charte de Robert, fils de Raoul de *Bosco Roarth*, portant donation à la Cathédrale de Rouen d'une rente de 3 s. à lui due par Richard de Malpalu, chanoine, pour une terre en la rue Saint-Amand, 1199. (Archives de la Seine-Inférieure, G. 4262).

6. M. CHÉRUEL, *Histoire de Rouen pendant l'époque communale*, Rouen, 1843, t. I, p. 361.

7. *Histoire de l'église Cathédrale de Rouen*, 1686, t. I, p. 306-307.

8. M. l'abbé Langlois, dans son *Histoire du prieuré du Mont-aux-Malades*, l'indique comme ayant été prieur de 1191 à 1218. Je le vois encore cité comme prieur, le 11 des calendes de juin 1219. Cart. de Saint-Ouen, n^o 28 bis, fol. 45 v^o.

du Tréport pour un prix de 300 livres. Il retenait le droit de l'occuper sa vie durant, en s'engageant toutefois à y recevoir l'abbé, ses moines et ses serviteurs, quand ils seraient de passage à Rouen. Le contrat d'aliénation fut reconnu par lui devant l'official de Rouen, le mercredi après l'Épiphanie 1235.

Dans le premier de ces actes, qui ne porte point de date, l'acquéreur paraît simplement avec son nom de baptême et l'indication de sa profession de maçon.

Dans le contrat de 1233, nous voyons le nom d'un autre maçon, Durand, devenu vraisemblablement propriétaire près de Saint-Amand, au droit de sa femme, Liesse, dont le consentement est mentionné comme condition de la validité de l'aliénation faite au chanoine De la Porte.

Nous serions porté à voir dans Liesse, femme de Durand, une fille de Jean d'Andeli, devenue propriétaire, à droit successif, de la maison dont nous venons de parler.

Le nom de Durand nous a été signalé par M. Deville ¹.

« Il y a quelques années, » dit cet éminent antiquaire, « en réparant les voûtes de la Cathédrale, on aperçut sur la clef de voûte principale, celle qui commence la série de cette riche ornementation, à la place d'honneur, vers l'autel du crucifix qui était au centre de l'église, une inscription ainsi figurée dans la pierre :

DVRAND⁹ : ME : FECIT :

» Toutes les clefs de voûte de la nef étant sorties du même ciseau, et la première seule, la principale en même temps, portant un nom, je pensai tout d'abord, lors de cette découverte, et la réflexion n'a fait depuis que me confirmer dans cette opinion, que ce nom rappelait celui de l'architecte qui avait construit les voûtes de la nef et ne s'appliquait pas à l'exécution même de la clef de voûte. »

M. Deville s'est cru autorisé à reconnaître, dans l'ouvrier qui grava son nom sur la maîtresse clef de voûte, l'architecte des voûtes elles-mêmes et le successeur d'Enguerran dans la direction des travaux de la Cathédrale. Pour nous, cet ouvrier n'est autre que Durand le Maçon, que nous supposons avoir été marié à Liesse, fille de Jean d'Andeli.

Faisons maintenant observer que Durand et Enguerran sont des noms de baptême. Nous les appelons maintenant des prénoms : autrefois, on les considérait comme les véritables noms ; ceux qui les accompagnaient n'étaient que des surnoms ou sobriquets.

Dans les actes du XIII^e siècle, ces surnoms n'étaient pas toujours indiqués, bien qu'il y eût déjà une tendance à se les transmettre de père à enfants ².

1. On doit savoir gré à M. Deville d'avoir réclamé pour le Musée des Antiquités cette clef de voûte qu'on s'était trouvée dans la nécessité de déplacer en 1843, parce qu'elle menaçait ruine. M. l'abbé Cochet la décrit ainsi dans son Catalogue du Musée, p. 59 :

« Celle (la clef de voûte) qui décorait la première travée sur laquelle on voit l'agneau tenant le guidon porte l'inscription suivante qui est gravée en creux dans la pierre : DVRAND⁹ : ME : FECIT : Ce nom, qu'on pourrait prendre au premier abord pour celui du sculpteur qui a orné cette clef de voûte, doit être le nom de l'artiste auquel on doit la construction des voûtes de la nef de la Cathédrale, au commencement du XIII^e siècle. »

2. Dans les actes du tabellionage, même à la fin du XV^e siècle, les femmes mariées ne sont désignées que par leur nom de baptême.

Jean, qui est surnommé d'Andeli dans l'acte de cession fait par Richard de Malpalu, perd son surnom dans un acte postérieur de quelques années.

Il y a lieu de supposer que ce surnom, notre architecte le tirait, soit du fait de sa naissance à Andely, soit de la résidence qu'il y avait faite et de la réputation qu'il y avait acquise dans un atelier des meilleurs ouvriers de l'époque formé pour la construction du Château-Gaillard ¹.

On sait, du reste, que, même après que l'usage des noms patronymiques se fut définitivement établi, les artistes furent fréquemment désignés par le lieu de leur naissance. Plusieurs ne nous sont connus que par ce nom-là.

A propos d'Enguerran, maître de l'œuvre de la Cathédrale, M. Deville se pose la question de savoir si cet architecte était ecclésiastique ou laïque. Il incline pour la première supposition : « Au XII^e siècle, dit-il, nous voyons les bâtisseurs surgir des cloîtres. Là s'étaient réfugiés les arts libéraux, les sciences et les lettres. Ce ne fut que plus tard que les arts en sortirent pour s'épancher au dehors et emprunter à la vie civile de nouveaux éléments. »

J'ai peine à me ranger à cette opinion. Je ne crois pas que la société civile ait été, au XII^e siècle, aussi barbare qu'on se plaît à le supposer.

Pour me renfermer dans les bornes de cette étude, je ne vois pas qu'on donne à Jean d'Andeli, prédécesseur d'Enguerran, le moindre titre ecclésiastique.

Je suis bien trompé si ce n'est à lui que se rapporte ce passage de l'Obituaire de la Cathédrale de Rouen :

« Octobris 3 nonas. Eodem die obiit magister Johannes de Andeleio in cujus obitu habemus X V solidos » in eodem vico (vicus Calcensis, la rue Cauchoise) in terra que fuit Vuillelmi de Sotevilla, de quibus quatuor » solidi sunt ad obitum Emeline de Loviers ². »

Bien que sa qualité ne soit pas indiquée, il me paraît assez probable que cette Emeline de Louviers n'était autre que la femme de Jean d'Andeli.

De la famille de cet architecte, je ne saurais rien dire de positif. Je serais assez porté à y rattacher, à cause de leurs relations avec l'abbaye de Saint-Amand, près de laquelle étaient les maisons de Jean d'Andeli et de Guillebert d'Andeli, Hugues d'Andeli, cité comme témoin à des actes de 1219, 1220, 1221, intéressant Saint-Amand; Regnaud d'Andeli, lequel, du consentement de Richeud, sa femme, et d'Asseline, sa mère, pour lors veuve, fieffe aux religieuses de Saint-Amand un tènement de pierre et de bois situé devant la porte de cette abbaye (septembre 1224).

Je ne crois pas qu'il y ait eu un lien de parenté entre notre architecte et des per-

1. « Comme monument d'architecture militaire, le Château-Gaillard... tient sans contredit la première place parmi les monuments du même genre en Europe. Conçu et exécuté par un des plus grands génies militaires du Moyen-Age, il jouissait d'une célébrité que dix siècles entiers n'ont pu réduire à l'oubli. Lorsqu'on voulait donner une haute idée de la force d'un château dans un temps où l'Europe en était comme hérissée, on croyait avoir tout dit en le comparant au Château-Gaillard. » M. Deville, *Histoire du Château-Gaillard*, Rouen, 1829, p. VIII de l'Avant-Propos.

2. Obituaire de la Cathédrale, du XIII^e siècle, p. 169. Un autre obituaire de la même église, du XVI^e siècle, porte : *III^o nonas octobris obiit Johannes de Andeliaco pro quo habemus XI solidos in parr. Si-Victoris (pour Si-Vigoris, S. Vigor de Rouen), in tenemento quod tenuit de post G. Osber.*

sonnages du même nom appartenant au Chapitre de la Cathédrale et à la noblesse du pays dont il me paraît suffire d'indiquer les noms en note ¹.

Un autre nom d'architecte de la Cathédrale nous est fourni par un acte du mois d'août 1251, celui de Gautier de Saint-Hilaire, *magister Galterus de Sancto-Hilario, cementarius, magister operis scilicet ecclesie Rothomagensis*, lequel prend à fief pour une rente annuelle de 8 l. t. une maison située sur la paroisse Saint-Michel de Rouen.

Il fut suivi d'assez près, dans la direction des travaux de la Cathédrale, par Jean Davi.

Au mois de décembre 1278, Davi assiste, avec deux chanoines délégués du Chapitre, à la visite du réservoir de la fontaine de l'église, pratiqué dans les fossés du château. Dans l'acte qui constate cette visite, il est qualifié de « *magister Johannes Davi, magister ecclesie tunc temporis et maxime dicti fontis* ».

Ces termes nous portent à croire que les travaux qu'il fallut faire pour cette fontaine furent un des objets principaux que le Chapitre proposa à cet architecte ².

M. Deville lui attribue la construction du portail nord de la Cathédrale, en vue de laquelle l'archevêque Guillaume de Flavacourt céda, en 1280, au Chapitre, une portion du terrain de l'archevêché, « *ad faciendam et construendam portam seu introitum ex parte septentrionali* ». « Il est impossible, dit M. Deville, de ne pas être frappé de la hardiesse, de l'élégance, de la richesse de ce portail, auquel vient se marier, d'une manière si heureuse, cette double décoration latérale, dont rien dans notre Cathédrale n'efface l'élégante beauté.

» Ce n'est pas un médiocre honneur, pour Jean Davi, d'avoir conçu et exécuté une pareille œuvre, que nous sommes heureux d'avoir pu lui restituer. Jean Davi n'eût-il fait que le seul bas-relief des Bons et des Méchants du tympan de la porte, on le tiendra pour un des plus grands artistes que le Moyen-Age ait produits. »

1. Richer d'Andeli, chantré de l'église de Rouen, cité dans une charte de l'archevêque Rotrou du temps où Renaud était doyen du Chapitre, et Agnès, abbesse de St-Amand (Cart. de St-Amand, f° 119 v°)— Henri d'Andeli, diacre de l'église de Rouen, 1199 (G. 4262); chanoine, 1206 (Cart. de St-Ouen, n° 28 bis, p. 195); chantré (G. 4331). — Herbert d'Andeli · 15 des ides de mai : *Obiit Canutus, famulus magistri Herberti, in cujus obitu habemus xx solidos in terra quam tenet ad censum de Capitulo Hugo Caval, presbyter, que sita est juxta domum Willelmi, archidiaconi, quam tenuit Ric. de Mala Palude, decanus* (Obituaire de la Cathédrale, xiii^e siècle, p. 97); 2 des nones de mars : *Obiit Thomas, famulus magistri Herberti de Andeleio, qui dedit nobis C. solidos ad emendum redditum* (Ibid. p. 63); 9 des calendes du même mois : *Item (obiit) magister Herbertus de Andeleio, sacerdos et canonicus, in cujus obitu habemus x solidos in parrochia St-Patricii et xiiii solidos in Triparia. Item xx solidos in parrochia Si-Audoeni. Item x solidos in domo magistri Bernardi de Abbatisvilla, canonici. Item clericis cbori x solidos in Wanteria* (Ibid. p. 72); — 16 des calendes de novembre : *Obiit magister Herbertus, canonicus, in cujus obitu habemus xx solidos in domo Rad. de Ponte-Audomaris ante portam domini archiepiscopi* (Ibid. p. 190). Citons encore Gilbert d'Andeli, témoin à une charte de 1263, relative à St-Etienne-du-Rouvray (Cart. de St-Wandrille, f° ix v°); Michel d'Andeli, marié à une nommée Béatrice, de la paroisse St-Vivien, qui vend à Guillaume *Ad parisis* pour 50 l. t. un tènement de maisons sur l'Eau de Robec, 1253 (Cart. de St-Ouen, n° 28 bis, p. 47, 150); — Robert d'Andeli qui fut bailli de Dieppe, pour l'archevêque E. Rigaud, (G. 4520); — Roger d'Andeli, moine et bailli de St-Ouen, 1259, 1271 (Cart. de St-Ouen, chartes relatives à Gasny, 1258, f° 162 v°, 164). On lit dans les comptes de la Fabrique de la Cathédrale de 1462 (G. 2498) : « Des hoirs Robert d'Andely pour 2 maisons contigues assises au clos St-Marc, 15 s. ». Un maçon, du nom de Jean d'Andeli, était employé aux travaux de la Cathédrale de Rouen, de 1454 à 1460 (G. 2493).

2. Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, t. X, p. 281.

Ici, M. Deville me paraît avoir confondu l'œuvre de l'architecte avec l'œuvre du sculpteur qui nous est inconnu et qui pourrait bien être autre que Davi.

Il suppose aussi comme prouvée la construction antérieure du portail occidental ou de la Calende sur laquelle nous ne possédons aucun renseignement.

Il en est de même pour la construction de la chapelle de la Sainte Vierge dont nous ne savons rien, si ce n'est que Guillaume de Flavacourt en fit jeter les fondements en 1302.

Peut être sera-t-on amené par des recherches subséquentes à constater le mérite de maîtres maçons du xiii^e siècle, dont, à tout hasard, j'ai recueilli les noms.

Maître Richard de Hauville, 1235 ¹; Maître Eude d'Eauplet, 1231-1254; Maître Achard, novembre 1248 ²; Maître Guillaume, maçon, 1253-1255 ³; Maître Robert Roussel, 1255-1264; Maître Geffroi de Bardouville, 1260-1263 ⁴; Maître Thomas de Beauvoir, 1272 ⁵; Maître Osber d'Arches, 1291 ⁶.

Eude d'Eauplet était paroissien de Saint-Paul, près de Rouen, et tirait sans doute son nom du Val d'Eauplet où il habitait. En 1231, Clément de Saint-Romain, *citoyen* de Rouen, concédait *magistro Odoni le machon de Eauepluet*, un tènement relevant du prieuré de Saint-Paul. Mention, en 1234, de maître Eude, maçon (*magistro Odone, cementario*); en 1253, de la terre de maître Eude d'Eauplet, maçon (*terram magistri Odonis de Eauepluet, lathomi* ⁷). Au mois de juin 1254, il donne à l'abbaye de Saint-Ouen, du consentement de Benoîte (*Benedicta*), sa femme, pour le salut de son âme et de celles de ses ancêtres, une rente de 10 s. sur le champ de Longbouel, paroisse de Saint-Paul, relevant de l'abbaye de Sainte-Catherine-du-Mont. Dans l'acte il est qualifié *magister Odo de Auuepluet, cementarius*.

Robert Roussel avait fait don à l'abbaye de Saint-Ouen de tous ses biens meubles, présents et à venir, et avait pris l'engagement de consacrer tout son temps et son talent exclusivement au service du couvent. L'acte constatant cette obligation fut ratifié par lui et par Chrétienne La Cordière, sa femme, devant l'official de Rouen, au mois d'octobre 1255. Parmi les biens dont l'abandon était fait, on mentionne la pierre qui leur appartenait et

1. Maître Richard de Hauville, *cementarius*, du consentement de Béatrice, sa femme, vend à l'abbaye de Saint-Ouen, pour 60 s., une rente de 6 s. sur un tènement, rue du Bourg-l'Abbé, février 1234 (V. S.) (Archives de la Seine-Inférieure, Cart. de Saint-Ouen, n° 28 bis, fol. 178.)

2. *Magister Acardus, cementarius*, témoin à une charte d'Alice de la Chambre, novembre 1248, *Ibid.* fol. 8. Le même *Magister Acardus, lathomus*, cité en mai 1268 (F. du Chapitre, Fabrique de Notre-Dame, Saint-Aignan.)

3. Maître Guillaume, maçon, cité dans deux chartes de l'abbaye de Jumièges, de 1253 et de 1255. Dans la seconde de ces chartes, il figure comme témoin d'un nommé Tibert, lequel devait être aussi un maçon, à en juger par son sceau, qui représente un compas barré d'une règle. (Archives de la Seine-Inférieure, F. de Jumièges.)

4. Maître Geffroi de Bardouville, maçon, cité dans une charte de 1260. (Cart. de Saint-Amand, fol. 131.)

5. Maître Thomas de Belveer, maçon, cité dans une charte de 1272. (F. de Beaubec.)

6. Maître Osber d'Arches, maçon, cité dans une charte de décembre 1291. (Archives de la Seine-Inférieure. F. du Chapitre, Clerc de ville, Notre-Dame-de-la-Ronde.) On pourrait ajouter à ces noms celui de maître Jean Morel, maçon, propriétaire à Rosay, qui conclut en 1281 un échange avec l'abbé de Mortemer. (Cart. de Saint Ouen pour Gasny, p. 274.)

7. Archives de la Seine-Inférieure. (F. du prieuré de Saint-Paul près de Rouen.)

qu'ils avaient fait déposer dans une partie du cloître. De leur côté, les religieux s'étaient engagés à payer à Roussel, chaque année, 10 l. payables par moitié, aux termes de Pâques et de Saint-Michel, 100 s. pour ses robes, et 12 charretées de bois en récompense des établis sur lesquelles il eût pu prétendre avoir droit. De plus, on devait lui fournir chaque jour, par la main du cèlèrier, deux pains, deux gallons de vin du couvent, un plat de poisson, représentant la part de deux religieux, et deux plats de viande suivant le jour, deux plats communs (*generalia*) et deux autres plats de pois. Dans le cas où les travaux l'appelleraient hors de la ville, le couvent se reconnaissait obligé de pourvoir à toute sa dépense et de faire porter à sa femme la moitié des livraisons convenues. On devait encore lui fournir un cheval et tout ce qu'il fallait pour le nourrir, mais avec défense à Roussel de le louer ni même de le prêter sans l'autorisation de l'abbé. Enfin, on affectait à son logement une maison, paroisse Saint-Laurent, qu'il s'était fait construire à sa convenance et aux frais du monastère. Il était spécifié que, si Chrétienne La Cordière survivait à son mari, elle continuerait d'occuper cette maison et recevrait la moitié des livraisons en nature et en argent.

C'était, comme on le voit, une position modeste; mais, du moins, elle était garantie contre le besoin, et, en quelque sorte, consacrée par le sentiment religieux qui l'avait fait solliciter.

Or, sept ans après, il arriva, pour des raisons qui nous sont inconnues, que l'union de Roussel et de La Cordière fut déclarée nulle par l'autorité ecclésiastique, et qu'une autre femme, nommée Isabelle, vint prendre, comme épouse légitime, la place abandonnée. Il fallut, par un nouvel acte, déterminer le droit de la première femme relativement aux religieux. Je ne m'explique guère qu'on lui ait laissé une partie du logement et la moitié des livraisons en nature. Quant aux 20 livres de gages, elles furent réservées à Roussel et à Isabelle (lundi après la Purification, 1264) ¹.

Roussel était évidemment plus qu'un ouvrier ordinaire. Les égards que les religieux de Saint-Ouen continuèrent à avoir pour lui, malgré la position singulière dans laquelle il s'était mis, sont un témoignage du prix que l'on attachait à ses services. D'ailleurs, on lui donne le titre de maître, et cette qualification est caractéristique, bien que je ne puisse exactement indiquer les conditions qu'il fallait remplir pour l'obtenir. J'y verrais volontiers l'équivalent d'entrepreneur de travaux publics ou de chef d'atelier ².

XIV^e SIÈCLE.

Il se fit à Rouen, dans le cours du xiv^e siècle, des travaux très importants et dont plusieurs eurent pour effet de changer l'aspect de cette ville. Il nous suffira de citer, parmi

1. La charte originale est conservée aux Archives de la Seine-Inférieure (F. de St-Ouen). On la trouve aussi transcrite au cartulaire de St-Ouen, n° 28 *bis*, f° 154. Cette sorte d'actes était encore assez commune au xv^e siècle. Celui qui faisait ainsi abandon de ses biens et de son talent s'appelait *rendu*. (Voir *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, t. V, pp. 213-215.)

2. Ainsi, je n'ai point cru devoir confondre avec ces maîtres maçons : *Remonus, cementarius*, cité dans une charte de 1211 (F. du Chapitre, Clerc de ville, par. St-Laurent); — *Freherus, cementarius* s. d., Cart. de St-Ouen, n° 28 *bis*, p. 25, témoin à une charte d'*Oddo Parmentarius*, s. d., *Ibid.* f° 42; *Freherus, macho, portarius Sancti Audoeni*, s. d. autre Cart. de St-Ouen, f° 134, etc.

les principaux, le bassin et l'arsenal maritime connus sous le nom de *Clos aux galées*, de l'autre côté de la Seine, le premier et le plus considérable des établissements de ce genre que la France connut alors ; la nouvelle enceinte de fortifications qui fut commencée en 1346, et à laquelle on travaillait encore dans les premières années du xv^e siècle ; les réparations, toujours coûteuses et périlleuses, bien que toujours imparfaites, nécessitées par la caducité de l'ancien pont de la reine Mathilde, et l'érection d'une notable partie de l'église abbatiale de Saint-Ouen, dont la première pierre fut posée le jour Saint Urbain, 25 mai 1319 ¹. Ce dernier monument est le seul qui nous reste d'une époque à laquelle il n'a manqué, malgré d'effroyables désastres, ni le sentiment artistique, ni le goût des constructions luxueuses : les autres ont disparu comme c'était à prévoir dès qu'ils eurent cessé de répondre aux besoins d'une société toute différente de celle du Moyen-Age.

Comme à présent encore l'église Saint-Ouen contribue grandement à la décoration et au renom de notre ville, nous devons un souvenir de reconnaissance à l'abbé Jean Marc-d'Argent, qui en conçut le plan et qui détermina ses religieux à s'imposer de très lourds sacrifices pour le mettre à exécution.

Par un acte daté du samedi avant la Sainte Lucie 1321, il assura l'achèvement d'une œuvre aussi considérable en affectant à cet objet, pour le présent et pour l'avenir, une partie notable des revenus de son monastère. On ne saurait douter qu'il n'eût un sentiment très vif de la grandeur de l'entreprise : les termes dont il se sert dans cet acte solennel respirent, en effet, un certain enthousiasme religieux et poétique qui, malgré les défauts de la forme, a quelque chose de touchant.

Un passage de ce document mérite d'être cité en entier :

« Ad honorem Domini nostri Jhesu Christi, Beate Marie Virginis, matris sue, ac Sancti Audoeni, gloriosissimi confessoris ejusdem, predictam basilicam seu ecclesiam, industribus non inconsultis artificibus, qui probatam experientiam et famosam habere noscuntur in talibus, inchoari fecimus. Sed ad ejus perfectionem tam consummationem nec nostra, que transeunt velut umbra, tempora, nec ille quas ad hoc convenientes habere possemus omnibus vite nostre diebus de dicti monasterii bonis opes, ultra non superfluum sed necessarium victum, suppeterent ; cujus votivam consummationis executionem provida successorum nostrorum pietas, nostrum sequi desiderans temporibus successivis propositum, ut speramus, firmiter continuare studebit, et opus inceptum, tam de hiis que inferius pro impensis fabrice predictae basilice duximus assignanda, quam de hiis que ipsi successores nostri avidiore devotione curabunt pro tam pio opere, suffragante divina clementia, consummabit. »

Il faut conclure de là que l'abbé Marc-d'Argent ne s'en rapporta point à son jugement personnel, mais qu'il prit soin de s'éclairer du mieux qu'il put, en consultant des maîtres ouvriers d'un mérite reconnu et qui avaient eu l'occasion de faire leurs preuves dans des travaux du même genre.

On sait d'ailleurs qu'il fut aidé des avis et des secours pécuniaires, *consilio et opera*, du fils puîné de Philippe le Hardi, Charles, comte de Valois, dont on a dit qu'il était fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois et père de roi sans avoir été roi lui-même ².

1. Le chœur de l'église était tombé accidentellement. Une autre partie de l'église, dont on avait craint la chute *ex nimia vetustate*, fut abattue par des ouvriers. Mais la démolition ne fut achevée qu'assez longtemps après.

2. On le surnomma aussi le Défenseur de l'Église. Il a laissé son nom à la troisième race de nos rois. Né en 1270, mort à Nogent le 16 décembre 1325.

Tenons donc pour certain que l'architecte de Saint-Ouen fut choisi parmi les plus habiles de l'époque; et pourtant, son nom ne nous est point connu. Le sera-t-il jamais? On pouvait fonder quelque espoir sur une pierre tumulaire, conservée dans une des chapelles de Saint-Ouen et où se trouve figurée l'image d'un architecte antérieur certainement à Alexandre de Berneval. Malheureusement, il a été vérifié que l'inscription en était absolument usée et conséquemment hors d'état de satisfaire notre curiosité¹.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de noter les noms de certains architectes qui, vers ce temps-là, ont dû jouir d'une réputation assez solidement établie pour qu'il soit admissible de penser que l'abbé Marc-d'Argent leur demanda aide ou conseil.

Un document du 7 mars 1318 (N. S.) mentionne un architecte originaire de Rouen, lequel y fut pensionné par le Roi et ne put manquer d'y être employé pour des travaux publics importants. Il s'agit de Jean Camelin, maître de l'œuvre de l'église de Saint-Louis de Poissy. A la date précitée, le roi Philippe le Long lui avait donné l'office du grand poids en la Vicomté de l'Eau de Rouen. Plus tard, pour s'acquitter de ses dettes envers Pierre Des Essarts, il gratifia ce dernier du même fief, et, comme compensation, il attribua à Camelin le petit poids aux laines de Rouen, *consideratis*, ainsi s'exprime-t-il dans ses lettres, *laboriosis sollicitudinibus multiplicibusque servitiis fructuosus, que nobis et ecclesie nostre Beati Ludovici de Poissiaci Johannes Camelin, civis Rothomagensis, videlicet circa opera regia et edificia nostra dicte ecclesie, impendere studuit et adhuc incessanter impendit*. Cette donation, à première vue assez indifférente, changera de caractère à nos yeux, si nous remarquons que, plus tard, l'office du petit poids de la Vicomté de l'Eau était qualifiée de 8^{me} de fief de haubert; qu'il fut possédé par de riches familles et ne fut point dédaigné par le prince de Condé². La possession de ce fief ne pouvait donc être qu'assez avantageuse à Camelin; mais, ce qui prouve encore mieux que cet architecte était fort au-dessus du besoin, soit par la faveur royale, soit par les bénéfices qu'il avait réalisés, c'est qu'il fut un des trois bourgeois de Rouen qui prirent à ferme, en 1318, la vicomté de l'Eau pour trois ans, moyennant un prix annuel de 4,761 l. 13³.

Après Camelin, on rencontre « Jean de Marescot, mestre maçon en la baillie de Rouen », titre qui me paraît avoir la valeur d'un certificat bien authentique de capacité. M. L. V. D. le cite, d'après un document de 1338, en rendant compte de l'ouvrage de M. Deville, la *Revue des Architectes de la Cathédrale de Rouen*⁴.

Nous arrivons ensuite, mais après une interruption d'un certain nombre d'années, à des architectes du nom de Baïeux et à Jean Pérrier.

1. Cette tombe est placée à côté de celle des De Berneval, derrière un confessionnal, dans une des chapelles de l'aile gauche du chœur de Saint-Ouen. M. Ed. Bonet, sculpteur à Rouen, a eu l'obligeance de faire l'estampage de la partie la moins effacée de cette inscription. J'avoue que je n'ai pu en tirer parti.

2. Le fief du Petit-Foids, dont le chef-mois était censé placé au marché de la Vieille-Tour, était un office héréditaire démembré de la Vicomté de l'Eau. Il consistait dans le droit exclusif de pendre crochets et balances à la Vieille-Tour, les jours de marché, et au champ de foire du Pardon, pour peser les filasses, les fils et les cotons filés, vendus tant en gros qu'en détail par les bourgeois et forains, au-dessus de 26 livres pesant. (*De la Vicomté de Rouen et de ses coutumes*, p. 118-119.)

3. Camelin avait pour associés Jean de Ferrière et Jean Le Villain. *Ibid.*, pp. 457, 458.

4. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 2^e série, t. IV, p. 527. Après lui, Jean Du Suillot, maître des œuvres du Roi en la Vicomté de Rouen, 1373. Ch. Bréard, *Essai historique sur Aoulineaux*, p. 183.

Suivant toute vraisemblance, l'un des représentants de la famille de Baïeux, Guillaume de Baïeux, a précédé Jean Périer. Il assiste, comme maître maçon, au serment prêté par celui-ci en qualité de maître de l'œuvre de la Cathédrale. M. Deville suppose même qu'il avait rempli cette fonction avant qu'elle fût confiée à Périer. Cependant, comme ce point est douteux et que, d'ailleurs, il est intéressant de ne point écarter l'un de l'autre les divers membres de la famille de Baïeux, tous architectes à Rouen pendant près d'un siècle, je m'occuperai d'abord de J. Périer.

J. Périer fut nommé maître de l'œuvre de la Cathédrale en 1362.

Le 12 octobre de cette année, il fut admis à prêter serment devant le Chapitre dans une forme déterminée, que les registres capitulaires nous font connaître, et dont je donne ici le texte :

« Johannes de Piris, lathomus, juravit ad Sancta Euuangelia in Capitulo, isto anno LXII, die XII^a octobris, se fideliter exercere officium apparatoris ¹ secundum consuetudinem legalem hujus officii, utilitatemque » et honorem hujus ecclesie facere juxta posse. In casu vero quod non posset dampnum seu dedecus minime » impedire, hoc tenebitur Dominis de Capitulo nunciare, quodque, etiam in hujusmodi officio exercendo erit » diligens et fidelis, prout natura officii postulat et requirit. Actum in dicto Capitulo, presentibus domino » Ricardo Noyron, presbytero, in hac ecclesia beneficiato, magistro Guillelmo de Baieux, lathomo, et Petro » Viel, carpentario. »

En 1368, on trouve Périer à l'œuvre pour un somptueux monument, le tombeau qui devait recevoir le cœur de Charles V, roi de France, précédemment duc de Normandie, province à laquelle ce prince avait voulu laisser un gage durable de sa constante affection.

Périer avait été désigné par le Roi lui-même pour la partie architecturale de cette œuvre ; un artiste flamand, Hennequin de Liège, l'avait été pour la statuaire. Le tombeau devait être en marbre et en albâtre. L'albâtre, sans doute, était réservé à la représentation du Roi. Jean d'Orléans, receveur général des Aides en Normandie, eut l'ordre de payer au statuaire 300 francs d'or, et à l'architecte, 100 francs, en déduction de 1,000 francs, prix convenu pour le premier des deux artistes, et de 200 francs, prix convenu pour le second (5 décembre 1368) ².

Deux ans après, en 1370, nous le voyons travailler au grand portail de la cathédrale, dont il commença la rosace désignée, dans le langage du temps, sous le nom de l'O ³. La même année, il consolidait trois colonnettes de pierre au *pupitre* ou jubé du chœur de l'église et surveillait les travaux faits dans les fossés de la ville aux conduites des eaux qui alimentaient la fontaine Notre-Dame. Des travaux plus importants, mais pour lesquels les documents nous manquent, furent entrepris, vers 1386, au portail de la Calende, dit alors le portail Saint-Etienne.

Cette année 1386, il se rend à cheval à Vernon pour y acheter la pierre nécessaire aux travaux de la Cathédrale.

1. Ce titre lui fut, sans doute, donné pour distinguer sa fonction de celles des deux chanoines nommés maîtres de l'œuvre. On les appela plus tard intendants ou surintendants de la Fabrique. 12 nov. 1387, M^{es} Guill. Carrel et Raoul Fresnel nommés maîtres de l'œuvre de la Fabrique (Reg. capitulaires).

2. Léop. Delisle : *Lettres et mandements du roi Charles VI*. Ce mandement, malheureusement mutilé, existe aux Archives de la Seine-Inférieure (Acquisitions).

3. Cette rosace est qualifiée « l'O nouvel » dans le compte de la Fabrique de la Cathédrale de 1383. (Archives de la Seine-Inférieure, G. 1483.)

Il n'était pas seulement maçon, il était aussi sculpteur et imaginer. On en a la preuve dans ce passage d'un compte de la Fabrique de la Cathédrale, de Noël 1383 à Pâques 1384 :

« Item magistro Johanni Perier, lathomo, super XXV florenis francis qui ei debebantur pro XII^{sim} ymaginibus de petra quod fecerat, et qui imagines positi ac cituati fuerant in porticu Si Romani, anno LXXXI, » LXXXII et LXXXIII, eidem solvi, IX^a aprilis ante Pascha intrante X^a die mensis predicti decem florenos » francos ¹. »

Le retard apporté au paiement des honoraires de cet architecte témoigne de l'état de gêne dans lequel les chanoines se trouvaient pour lors et de l'impossibilité où ils étaient de poursuivre l'exécution de grands travaux.

Aussi Périer s'était-il ménagé de l'occupation d'un autre côté. Dans un « Etat des journées de métier de maçonnerie et ouvriers de bras faicts au pont de Seine de Rouen au mois d'août 1386 », il y est employé pour 20 jours. S'il n'est payé que 2 s. par jour, bien que son nom soit placé en tête de la liste comme celui de chef ou directeur, tandis qu'un autre maçon, du nom de Simon de Chaumont, touche jusqu'à 6 s. par jour et d'autres 5 s. et 4 s., c'est que Périer remplissait un rôle de surveillant, qui ne l'empêchait pas de vaquer à d'autres travaux, au lieu qu'on demandait aux autres l'emploi de leur journée entière ². La même observation s'applique à un compte de la Fabrique de la Cathédrale, où nous voyons Périer payé 3 s. par jour, alors que Etienne Tibout, simple maçon travaillant sous ses ordres, était payé 4 s. ³

Il faut donc nous garder de penser que cet architecte fût réduit à sa pension de maître de l'œuvre de la Cathédrale, qui n'était que de 100 s. avec 100 s. pour sa robe.

On ne se tromperait pas moins que si on voulait réduire aux gages qu'ils touchaient comme pensionnaires d'une communauté, soit civile, soit religieuse, ou d'un riche seigneur, les émoluments que des avocats ou des médecins pouvaient tirer de leur profession.

Ainsi, il doit être entendu que nous ne sommes qu'assez imparfaitement renseignés sur la nature, sur l'importance, sur le produit des travaux que Périer fut à même d'entreprendre dans le cours de sa carrière.

Ce qui me fait supposer qu'un moment il put se croire arrivé, sinon à la fortune, du moins à l'aisance, c'est qu'en 1372, lui et sa femme, nommée Philippe, prenaient à fief, pour 16 l. de rente annuelle, du maire et des receveurs de la Ville de Rouen, « une portion d'un tènement et manoir et du fond de terre qui avaient appartenu à feu sire Simon Du Broc (un ancien maire de Rouen), appelés la *Maison travessaine*, où était la chapelle dudit manoir » ⁴. Mais une délibération du Conseil de Ville, du 5 juillet 1390, donne lieu de croire que, faute sans doute du paiement de la rente, cette propriété était revenue aux échevins, qui la mirent de nouveau en adjudication : « Apointié fu que l'en feroit crier les héritages qui furent maistre Jehan Périer, assis devant Saint-Ouen, pour les baillier au prouffict de la Ville, comme au plus offrant. »

1. Archives de la Seine-Inférieure, G. 2483.

2. Archives de la Seine-Inférieure. Acquisition Danquin.

3. *Ibid.*, G. 2483.

4. Tabellionage de Rouen, reg. 3, f^o 265.

Pendant 26 ans, Pèrier avait été maître de l'œuvre de la Cathédrale. Il était mort en possession de ce titre dans les premiers mois de l'année 1388.

Le Chapitre lui avait réservé une chambre particulière attenante à la *loge aux maçons*. De plus, la Fabrique lui fournissait les marteaux et autres instruments nécessaires à son travail, quand il s'employait pour le service de l'église, ce qui prouve qu'il ne se contentait pas de dessiner des plans et de rédiger des devis, mais qu'il travaillait, à l'occasion, comme appareilleur ¹. Ainsi en fut-il, nous le verrons dans la suite, pour ses successeurs les plus éminents.

Je ne sais rien de ses descendants, pas plus que de ses ascendants. Je note à tout hasard le nom d'un autre Jean Pèrier, carrier au Val-des-Leux en 1395 ², et celui d'un Colin Pèrier, maçon, domicilié à Paris en juin 1402.

A onze ans de distance de l'époque du décès de l'abbé Marc-d'Argent, nous trouvons maître Guillaume de Baynes faire, par ordre de Simon Du Broc, maire de Rouen, et vraisemblablement en qualité de maître des œuvres de la Ville, l'estimation de 226 charretées et demie de pierre que l'abbaye de Saint-Ouen eut à fournir pour la construction de la porte d'Aubevoie ou Beauvoisine ³.

Si, dans ce temps-là, Guillaume de Bayeux n'était pas architecte en titre de la Cathédrale, du moins travaillait-il pour le Chapitre. La preuve de ce fait se trouve dans une délibération capitulaire, du 27 juin 1358, ainsi conçue :

« Nos decanus et Capitulum ecclesie Rothomagensis, sede vacante, monuimus primo, secundo et tertio »
» Guillelmum de Baiocis, lathomum, seniorem, ut infra quindecim dies, querendo quinque dies pro primo,
» quinque pro secundo, et reliquas pro tercio, bene et debite, sic quod non sit defectus, fieri et reparari
» faciat torellam manerii nostri in qua inhabitat Dominus Egidius de Malo Diversorio (*Maudetour*), noster
» concanonius, quod facere promisit; alioquin in ipsum, dicta monicione prima, excommunicationis senten-
» ciam, exnunc prout extunc, fecimus in hiis scriptis. Actum et scriptum ut supra. »

La cause de cette mesure rigoureuse prise par le Chapitre n'était autre chose que le retard apporté par Guillaume de Baïeux à remplir l'engagement qu'il avait contracté d'exécuter son travail dans un délai déterminé, et ce cas était analogue à celui de tout particulier qui se dispensait de payer ses dettes, cas qui donnait toujours lieu à une excommunication temporaire.

1. 1386, « serrure de bosc mise en l'uys de la grant loge par devers la chambre maistre Johan Pèrier, la dicte serrure fermant des deux pars ». 1384, *Petro* Le Porquier, huchier, *pro* vi rieuilles (règles) et un esquerre pour maistre Johan Pèrier, machon, V. S. Pour IV esquierres et XIII rieuilles pour le mesme, X. S. (Archives de la Seine-Inférieure, G. 2483). La loge aux maçons était alors dans la cour d'Albane, 24 fév. 1367 : *Quod fiat unum appentiz gallice in Albania ubi scinduntur lapides contra murum existentem versus Capitulum*. 1384, *Magistro J. de Cusco pro pinctura facta in exitu ecclesie versus logiam lathomorum*. (*Ibid.*, G. 2215, f^o 31, et 2483.)

2. Le 13 août 1395, la Ville de Rouen fait marché avec lui pour fourniture de 12 toises de pierres de 6 pieds de largeur à raison de 20 s. par toise. — 1^{er} déc. 1397, marché fait avec le même pour la fourniture de 400 tonneaux de bîtes du Val-des-Leux destinées à la fortification. (*Inventaire des Délibérations de la Ville*, pp. 16 et 22.) En 1401, Jean Pèrier, de la paroisse de Barneville, et Colin, son fils, vendent des parpaîns de pierre à Richard Postel, avocat en cour d'église à Rouen. (Tabellionage de Rouen, reg. 9, f^o 215, v^o.)

3. Mandement du maire à Guillaume Bourdet, receveur des contributions des gens de guerre, jeudi avant la Madeleine 1351. Cart. de Saint-Ouen, n^o 28 bis, p. 408. (*Bulletin de la Commission des Antiquités*, t. III, p. 446.)

Ce Guillaume de Baïeux, qualifié *senior* ou l'ainé, eut deux fils qui furent, l'un et l'autre, architectes, Jean et Guillaume.

Guillaume, qui me paraît avoir été le puîné, est cité comme propriétaire d'une maison derrière les murs de Saint-Ouen, le 11 avril 1358. A cette date, une nommée Perronnelle, *déguerpie* (veuve) de feu Jehan Potin, donne à l'abbaye de Saint-Ouen, pour y être enterrée au cloître, près de son mari, « le droit à elle appartenant en un manoir derrière les murs du monastère, d'un costé à M^e Guillaume de Baïeux le jeune » ¹.

Quant à Jean, il jouissait déjà d'une certaine réputation en 1373. Au mois de septembre de cette année, un Jean Traynel, demeurant en la châtellenie de Chaumont, s'obligeait « à Johan de Baïeux, machon, demeurant à Rouen, à ce que Robinet Traynel, son fils, servirait ledit Johan jusques à VII ans de la Saint-Michel prochain venant, du mestier de machonnerie, en tant comme ledit Johan en soit, ainsi que ledit Johan seroit tenu monstrier et aprendre audit Robin ledit mestier bien et deuement ; et si lui seroit tenu trouver boire, mengier, lit et hostel, couchier et cauches et souliers avecques tous les linges draps tant seulement, ledit terme durant, et pour icellui mestier aprendre ledit Pierre seroit tenu paier audit Johan VI francs » ².

En 1378, Jean de Baïeux était chargé de quelques travaux de construction à l'hôtel de l'archevêché.

19 février 1377 (V. S.), *tradidi magistro Jobanni de Baiocis, lathomo, magistro operis lathomie Sⁱ Audoëni Rothom. pro reparacione cuiusdam muri per ipsum facienda II^e franc. — Die XXIII mensis maii tradidi dicto Jobanni super dicta reparacione XX lib. Item, die XI mensis junii eidem quinquaginta libras. Item, die XXII junii, eidem quinquaginta libras turon. que peccunie summa ascendit in universo VI^{xx} lib.* Cette même année, l'archevêque le chargeait de travaux importants au château de Gaillon, pour lesquels il reçut, de février à mai, 270 francs. (*Archives de la Seine-Inférieure*, G. 18.)

Comme on le voit par cet article de compte, Jean de Baïeux était à cette époque maître des œuvres de maçonnerie de l'abbaye de Saint-Ouen. Vingt ans après, il exerçait la même charge, et l'on peut raisonnablement supposer que, dans cet espace de temps, dont vraisemblablement il y aurait lieu de prolonger les deux termes, il eut l'occasion d'exécuter des travaux très importants pour l'achèvement de cette église.

Il est cité dans un acte du tabellionage de Rouen du 26 novembre 1396 comme chargé de vérifier la bonne exécution d'un travail confié, à certaines conditions et pour un prix déterminé, à quatre maçons de Rouen, Thomas et Raoulin Gaagnet frères, Thomas Hue et Pierre Du Bosc. Il s'agissait de deux travées de voûtes au-dessus du *puits du moustier*, dont la position dans le bras gauche du transept est clairement indiquée dans le plan de l'église de Saint-Ouen publié par Dom Pommeraye.

Il faut en conclure, contrairement à l'opinion émise par M. Quicherat, qu'au moins

1. Cart. de Saint-Ouen, in-4^o, f^o 42, v^o. Guillaume de Baïeux (lui ou son père), cité comme propriétaire paroisse de Saint-Ouen, 1353, *Ibid.*, f^o 39, v^o. — Guill. de Baïeux, propriétaire d'une maison rue Saint-Ouen de Rouen, 18 mai 1380. (F. du Chapitre, Clerc de ville, par. S^{te} Croix-Saint-Ouen.) — « De Alison, veufve de feu Denis de Berville, pour les hoirs M^e Pierre de Mignerey, pour une maison assise devant l'aitre Saint-Ouen, et fut Guillaume de Baïeux, dont est deu de rente par an, V. S. » Compte de l'abbaye de Saint-Ouen, 1473-1474.

2. Tabellionage de Rouen, reg. 3, f^o 35.

une partie de ce transept était voûtée bien antérieurement à 1441, date du procès-verbal qui fut dressé lorsqu'on s'occupa de remédier à l'affaissement des quatre gros piliers qui portent la tour dite la *Couronne*.

Le travail spécifié dans le contrat du tabellionage de 1396 n'était, remarquons-le, qu'un de ceux qui étaient en cours d'exécution. C'est ce qu'indiquent suffisamment les mentions « de la machonnerie, de la plâtrerie, et de la loge » toujours debout et approvisionnée, et la fourniture faite aux ouvriers de pierres taillées comme « ogives, doubiaux et pendants ».

Jean de Baïeux, et après lui son fils, durent être les architectes de Saint-Ouen, non seulement lorsqu'on s'occupa de couvrir les bras du transept, mais vraisemblablement aussi lorsqu'on éleva sur la croisée la magnifique tour qui fait aujourd'hui encore l'objet de notre admiration. Les années de la domination anglaise furent des années d'immense misère, peu favorables à de grands travaux d'art, et, d'ailleurs, il semble que, si Alexandre de Berneval, architecte de Saint-Ouen dans ces temps malheureux, eût été l'auteur de cet admirable travail, on ne se fût pas contenté de le représenter, sur sa tombe, traçant un segment d'une des *roses* du transept.

En 1388, le Chapitre nomma Jean de Baïeux architecte de la Cathédrale, en remplacement de Périer, décédé ¹.

« Anno LXXXVIII^o et die XXIX mensis mai.

» Ea die magister Joannes de Baieux, lathomus, fuit receptus et retentus in magistrum operis lathomie » hujus ecclesie ad stipendia videlicet XX^{ti} francorum auri et centum solidorum pro rauba quolibet anno; et, » cum hoc, ipse magister Johannes, omni die qua continue manualiter laborabit in dicto opere, tam in » faciendo lineas et talia, quam operando de martello, habebit quinque solidos turon. Juravit ipse magister » ad Sancta Dei Euuangelia se diligenter et fideliter hujus modi officium exercere prout decet, utilitatemque » hujus ecclesie facere juxta posse; dampnum seu dedecus hujus ecclesie impedit pro viribus suis; et, in » casu quo non poterit impedire, tenebitur Dominis de Capitulo nunciare; et in exercendo qualitercunque » officium hujus modi erit diligens et fidelis, prout verus et probus homo ad talia ordinatus debet facere. » Amen. »

Je ne vois pas que cet architecte ait été chargé pour la Cathédrale de travaux qui vaillent la peine d'être notés.

L'année même de sa nomination, il y avait fait la fosse où fut déposé provisoirement, en attendant la construction de la Chartreuse de la Rose, le corps de l'archevêque Guillaume de Lestrenge, qu'il paraît avoir connu assez particulièrement.

Il fut nommé le 5 août 1389 aux fonctions de maître des œuvres de la Ville de Rouen ². Il prêta serment en cette qualité le 29 du même mois. M. Ch. Richard nous a fait connaître la part prise par cet architecte aux travaux préparatoires de la construction de la porte Martainville. Ce ne fut pas en cela seulement que s'exerça son activité pour le

1. Archives de la Seine-Inférieure. (G. 9. Compte de l'Archevêché.)

2. 19 Juin 1389, « fut dit et délibéré, pour ce que la Ville ne se povoit passer de maistre machon, que tous dis avoit eu en ladite ville maistre des œuvres de machonnerie, que maistre Jehan de Baïeux seroit retenu maistre des dictes œuvres aux gaiges, prouffits et emolumens accoustumés, et fu dit que l'en le feist venir pour faire le serment. » Le 19 août suivant, prestation de serment. *Inventaire des Délibérations de la Ville*. — Il est probable que le prédécesseur de Jean de Baïeux avait accompagné, en 1378, les engins, machons, pionniers envoyés par la Ville au siège de Cherbourg.

service de notre ville. Il eut à s'occuper également de la construction du beffroi ¹, et toujours on le voit consulté par les échevins pour les divers travaux à entreprendre, pour les divers marchés à conclure ².

Nous avons indiqué ses gages comme architecte de la Cathédrale. En tant qu'architecte communal, il n'eut d'abord que 10 l. de gages par an. Le 1^{er} octobre 1395, les échevins doublèrent la somme à condition qu'il fit « les visitations des machons de la Ville » ³.

Il est vrai que certains travaux lui étaient payés à part. Ainsi, le 24 mars 1397 (N. S.), les échevins font un accord avec lui « si que, de toutes choses que il povoit demander à la ville, tant des fourmes du berfroy et des avant-puis de pierre d'icelluy berfroy, de toute machonnerie que de voïages par luy fais, il auroit 200 l. sur quoi il avoit eu 170 l. 2 s. 6 d. » ⁴. Une autre fois, on lui paie 9 l. pour avoir fait les moules, mesures et devis de la forteresse ⁵. Enfin, le 4 août de la même année, on fait un marché particulier avec lui « pour deux encorbellemens de pierre de Vernon au-dessus des arches de la vuys du berfroy selon la saillie et haulture des encorbelemens de bois couvers de plon dudit berfroy » ⁶.

Remarquons aussi que cette triple fonction d'architecte de Saint-Ouen, du Chapitre et de la Ville, n'absorbait pas tellement son temps qu'il ne trouvât encore moyen de s'occuper de travaux pour le compte d'autres communautés ou de particuliers. Ainsi, nous le voyons donner quittance à Guy Chrétien, Trésorier de France, de 30 l. pour la sépulture de la femme de ce haut fonctionnaire aux Cordeliers de Rouen, 1396 ⁷.

Malgré sa réputation et sa riche clientèle, Jean de Baïeux ne paraît pas avoir fait fortune. Ce qui nous autorise à le croire, c'est que, lorsqu'il mourut au mois de mars 1398, sa succession fut d'abord refusée par son fils Jean II de Baïeux.

Ce n'est pas cependant qu'il n'eût quelques biens. Par sa charte de fondation de la

1. Septembre 1389, il procède à l'examen « du fondement du beffroi que l'on commençoit à édifier », et il constate qu'il était « bon et loyal ». Il était accompagné pour faire cette expertise de maître Pierre de Carcuit, Jean Le Vennier et Jean Asselin, Simonnet Jullien, et de maître Jean Le Caretier, dit de Sotteville, charpentier de la ville ». Pierre de Carcuit fit, le 2 juin 1395, l'estimation du moulin de Cantepie appartenant à la Ville. *Ibid.*, p. 14. M. Ch. Bréard nous apprend que Carcuit était maître des œuvres du Roi en 1382-1383. — Voir pour les travaux du beffroi la *Notice historique et descriptive sur l'ancien Hôtel-de-Ville de Rouen*, rédigée par M. E. De la Quérière, d'après les notes de M. Ch. Richard, 1864.

2. Délibérations de l'Hôtel-de-Ville : 29 octobre 1394, 5 août, 6 novembre 1395, 26 mai, 2 décembre, pénultième de décembre 1396. Le 2 mai 1390, on l'avait envoyé chercher de la pierre à Saint-Leu-d'Essérent.

3. *Ibid.*, p. 17. — Lui et les maîtres charpentiers avaient droit à un *ponchon* de vin par an sur les aides de la Ville. *Ibid.*, p. 17. — 25 mai 1390, « les machons ouvrans au beffroy n'auront par jour que 2 heures, c'est assavoir demie heure à desjeuner, une à disner, demie heure à ressie. En cas qu'ils feront du contraire, seront mis en prison, ou on déduira sur leur journée ».

4. *Ibid.*, p. 21.

5. 20 avril 1398, examen du compte de Jean Alorge pour la fortification. On lui passe en son compte de l'année 1395 la somme de 9 l. qu'il avait payée à Jean de Baïeux, maçon, « sur ce qui luy estoit deu d'avoir fait les moules et mesures et devis des ouvrages de la fortification, attendu le serement de la déguerpie dudit de Baïeux, laquelle nous afferma que son dit mari les avoit receus ». *Ibid.*, p. 23.

* 6. *Ibid.*, p. 23.

7. Tabellionage de Rouen, reg. 7, f^o 88, v^o.

Chartreuse de la Rose, l'archevêque Guillaume de Lestrenge donnait à ce monastère une rente annuelle de 20 l. sur deux maisons appartenant à maître Jean de Baïeux et à Agnès, sa femme, situées, l'une en la paroisse Saint-Maclou, à l'enseigne de la *Fleur de Lis*, l'autre en la paroisse Saint-Ouen, où étaient des étuves, 5 octobre 1384 ¹. Cette rente avait été précédemment constituée au profit de l'archevêque moyennant une somme de 200 francs, versée à Jean de Baïeux, et que celui-ci fut obligé de rendre pour l'amortissement de cette rente après le décès de ce prélat. En 1396, maître Jean de Baïeux et Agnès, sa femme, à cause d'elle, de la paroisse Saint-Maclou, baillaient à héritage à Bertran Pinchon, d'Auzouville-sur-Ry, tous les héritages que les dits mariés avaient et pouvaient avoir, à cause de la dite femme, en la dite paroisse, par 24 mines de blé de rente par an ². Ils possédaient encore une maison à l'enseigne du *Pot-d'Étain*, devant Saint-Maclou, que bornait par derrière la rue du Haut-Mariage, 1398 ³. Devenue veuve, Agnès prenait à louage, des religieux de Saint-Ouen, les étuves de femmes de la *Planquette*, rue Damiette, paroisse Saint-Maclou, par un acte de 1402 ⁴, lequel, rapproché de celui de 1384, précité, me ferait croire que cette Agnès, ne se contentant pas absolument des gains de son mari, contribuait à l'aisance du ménage par la profession d'étuviste. Au mois de juin 1401, elle concluait un accord avec Jean Toftis, tailleur et ouvrier d'images, le même qu'on voit assez fréquemment désigné par son sobriquet de Lescot, qui me ferait voir en lui un Écossais ⁵. Elle vivait encore au mois de novembre 1412. A cette date, elle est citée en même temps que le peintre Georget Gondouin et le maçon Guillaume Le Fournier ⁶.

Faut-il voir un frère, un neveu ou bien un fils de Jean de Baïeux, dans Guillaume de Baïeux, cité comme maître des œuvres de maçonnerie du Roi en la ville et au bailliage de Rouen, dans des actes du 25 septembre, 5 octobre 1405 ⁷, 23 novembre 1407 ⁸, 23 février 1408 ⁹, 18 août 1409 ¹⁰, 10 janvier 1414 ¹¹, 16 juillet 1415 ¹²? En cette qualité, il avait visité les travaux du pont de Seine en 1408 ¹³ et certifié faits et parfaits les travaux de réparation exécutés au château de Rouen en 1415 ¹⁴. Sa compétence en fait d'architecture était si bien établie qu'il fut appelé, le 12 novembre 1410, à faire, de concert avec

1. Archives de la Seine-Inférieure. G. 9.

2. Tabellionage de Rouen, reg. 7, f^o 115.

3. *Ibid.*, reg. 9, f^o 205.

4. Archives de la Seine-Inférieure. F. Saint-Ouen, Lay. 62, liv. 4.

5. Tabellionage de Rouen, reg. 9, f^o 195, v^o.

6. Tabellionage de Rouen, reg. 15, f^o 129.

7. Archives de la Seine-Inférieure. F. du Mont-aux-Malades. — F. de Saint-Ouen, liasse relative aux franchises-aires.

8. Archives municipales de Rouen, délibérations.

9. Archives de la Seine-Inférieure, F. des Carmes.

10. *Ibid.* Acquisition Danquin.

11. *Ibid.* Cart. de Saint-Maclou, f^o 19.

12. *Ibid.* Cart. de la Cathédrale, n^o 8, folio VI^{xx}-VII.

13. *Ibid.* Acquisition Danquin, quittance du 15 sept. 1408.

14. *Ibid.* Quittance du pénultième de juillet 1415.

Jean Salvart et Martin Le Roux, le toisage et l'estimation des travaux nouvellement faits au château de Tancarville ¹.

Comme maître des œuvres de maçonnerie au bailliage de Rouen, il avait succédé à Jean Aux-Tabours, après lui avoir été d'abord adjoint. Le 23 octobre 1397, c'est en qualité de maître de ces œuvres que Jean Aux-Tabours certifie, après visite, bien et dûment faits des ouvrages commandés en une cheminée de plâtre au château de Rouen ². Le 21 juin 1398, autre certificat relatif à l'emploi de tuiles au château de Touques ³. La même année, il procédait avec Jean de Baïeux, maître des œuvres de la Ville, à la détermination de la place où il convenait de construire la porte Martainville ⁴. On trouve le même Aux-Tabours vérifiant des travaux faits au château de Moulineaux, 8 avril 1405, 6 avril 1407 ⁵. Or, dans des actes de la même époque, Guillaume de Baïeux prenait déjà le titre de maître des œuvres de maçonnerie du Roi.

C'est malheureusement tout ce que nous savons de ces deux architectes du Roi, que leur titre officiel signale à notre attention, en attendant de meilleurs témoignages qui viendront peut-être un jour ⁶.

Nous avons plus de renseignements sur Jean II de Baïeux, fils de Jean de Baïeux et d'Agnès.

Il avait été d'abord nommé, par le Roi, maître des œuvres de maçonnerie du bailliage de Gisors, en remplacement de Pierre Sadet, décédé, 1390 ⁷.

En 1395, Pierre Mallet, de Gaillardbosc, pour lors demeurant au Mesnil-sous-Verclives, s'engageait « à faire, parfaire, entérigner et achever toutes les tâches qu'il avait prises du Roy par Johan de Baïeux, maistre des œuvres du Roy au bailliage de Gisors, du mestier de plastrerie, couverture de tieulle, tant au Château-Gaillard comme au château du Grand-Goulet, et de ce faire, parfaire et achever de jour en jour, il s'obligeait corps et biens meubles ⁸ ».

Le même titre de maître maçon pour le Roi au bailliage de Gisors lui est encore donné dans un acte du 6 novembre de cette même année 1395 ⁹.

Il fut nommé maître des œuvres de maçonnerie de la Ville de Rouen, en remplacement de son père, le 15 mars 1398 : « Les conseillers bien informés par plusieurs ouvriers, machons et carpentiers, de la suffisance de Johan de Baïeux, fils de feu maître Johan de

1. *Ibid.* Comptes du château de Tancarville.

2. Archives de la Seine-Inférieure, Acquisition Danquin.

3. Bibliothèque de la Ville de Rouen, Chartes relatives à la Normandie. (Acquisitions.)

4. M. Ch. Richard, *Recherches historiques sur Rouen, Porte Martainville*, p. 39.

5. *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, t. IX, pp. 342-345.

6. Jean Aux-Tabours avait été institué maître des œuvres du Roi pour le bailliage de Rouen par le bailli de Rouen, 6 janvier 1397. Ch. Bréard, *Essai historique sur Moulineaux*, p. 202. Peut-être était-il fils de Jean Aux-Tabours, maçon, lequel, au mois d'octobre 1356, donnait à Thomas Coupeverge, vicomte de Rouen, quittance d'une somme de 109 s. t. pour travaux à la geôle de Rouen. (Archives de la Seine-Inférieure. Acquisition Danquin.)

7. Léop. Delisle, *Mandements et actes divers de Charles V*, p. 947.

8. Tabellionage de Rouen, reg. 6, fo 110, v^o.

9. *Inv. des délibérations de la Ville de Rouen*, p. 17.

Baïeux, naguère, en son vivant, maistre des œuvres de la machonnerie appartenant à la Ville, donnasmes audit Johan de Baïeux ledit office de maistre des œuvres aux gages accoutumés ; et fist présentement le serment à ce accoustumé ¹ ».

Il avait d'abord, ainsi que nous l'avons dit, renoncé à la succession de son père, peut-être simplement par mesure de précaution et en attendant qu'il lui eût été possible de se rendre compte de l'importance des entreprises dont celui-ci s'était chargé.

Ce fut lui qui fit le plan définitif de la porte Martainville ², qui fut chargé de procurer les matériaux nécessaires pour la construction de cette porte. Sur le devis qu'il dressa, marché fut passé par la Ville avec Colin Rousseau, maçon de Paris, pour l'achèvement de l'édifice. Le 13 avril 1406, Jean II de Baïeux vérifiait, avec Jean Salvart, les travaux exécutés par cet entrepreneur qui était décédé avant l'entier accomplissement de sa tâche. Cette même année, le même architecte faisait le devis de la maçonnerie de la tour d'Aubette.

Outre les gages dont nous avons fait connaître le montant, les échevins lui payaient 3 s. par jour et 10 s., quand ses fonctions l'appelaient en dehors de la Ville.

M. Deville, dans sa *Revue des Architectes de la Cathédrale*, fait un reproche au Chapitre de s'être montré moins généreux et moins reconnaissant que la Ville, en donnant la préférence à Jean Salvart ³, dont, plus tard, nous nous occuperons longuement, sur Jean II de Baïeux que recommandaient cependant un mérite reconnu et les excellents services de son père. Il me paraît assez probable, soit dit pour la justification des chanoines, que s'ils ne nommèrent pas Jean II de Baïeux, ce fut ou parce que celui-ci ne le voulut pas, ou parce qu'ils trouvaient qu'il n'était déjà que trop occupé par ailleurs.

En 1406, il était si peu mal vu des chanoines qu'on le trouve employé aux travaux de la Cathédrale, à preuve cet article de compte : *Magistro Joanni de Baïeux, lathomo, et Johanni de Sotevilla, carpentario, pro essendo cum operariis fabrice et faciendo collationem ad invicem pro advisando modum situandi ingenium (un engin) pro levando novos lapides in portallo Sⁱ Johannis* ⁴. En conséquence de leur avis, on posa des établis et on abattit la vieille maçonnerie de ce portail. A cette occasion, on donna « aux machons, pour le vin d'avoir assis la première pierre en machonnerie du portail S^t Jehan, 7 s. 6 d. *Item, Johanni Lescot, ymaginier, pour avoir fait un angel de pierre qui siet en l'angle de la d. machon-*

1. « Le 13 avril 1398 après Pasques, pour ce que... Johan de Baïeux estoit allé de vie à trespassement et que son fils avoit renoncé aux biens et à la succession de son dit père, la tâche non accomplie ne parfaite ; mais par commandement, son fils y avoit mis les ouvriers pour y celte parfaire, fu dit et ordonné que, pour ladite perfection, et se chargeoit de faire quittance et descharge pour son père ». *Délibérations de la Ville de Rouen*.

2. Le 25 avril 1398, « il fut délibéré au Conseil de la Ville, que maistre Jehan de Baïeux, maistre des œuvres de machonnerie de la dite Ville, auroit, pour ses journées qu'il avait vaqué, tant à faire les fourme et éligement de la porte Martainville depuis qu'il fu retenu maistre, que d'avoir vaqué à visiter les machons et autres ouvriers, 60 s. *Item* ; auroit pour les journées qu'il avoit vaqué es ouvrages du berfroy, 40 s. ». *Délibérations de la Ville de Rouen*. — Pour tout ce qui concerne les travaux de la porte Martainville, voir M. Ch. Richard : *Recherches historiques sur Rouen, porte Martainville*, Rouen, 1844.

3. Bien que Jean Salvart appartienne au xiv^e siècle par la date de sa nomination comme architecte de la Cathédrale, nous le renvoyons au xv^e siècle, parce que ses principaux travaux sont postérieurs à 1400.

4. Portail Saint-Jean, dit plus tard portail Saint-Mellon, près la tour Saint-Romain.

nerie, 35 s. *Item, Pétro Le Maire*, ymaginier, pour avoir fait une petite gargoule où y a un homme sauvage assis en la machonnerie audit angle, 15 s. » ¹.

Il ne serait pas impossible que Jean II de Baïeux eût été aussi architecte de Saint-Maclou. Ce qui est certain, c'est que le 15 mars 1399, on le voit émettre l'avis qu'une paroi de maçonnerie fût posée devant le petit aître de cette église, et que, dans l'acte constatant sa déclaration, il est qualifié « maître et gouverneur du dit ouvrage » ².

Comme architecte de Saint-Ouen, il eut une meilleure occasion de faire preuve de sa capacité. Dans les dernières années du xiv^e siècle, les travaux de cette grande église durent être poussés avec une activité nouvelle, par suite du don fait à l'abbaye, et en vue de ces travaux, par Charles VI, d'une somme de 3,000 livres à déduire du *tiers et danger* appartenant au Roi sur les bois de la communauté, quand la vente en était effectuée (15 novembre 1399) ³.

Jean II de Baïeux était encore cité comme architecte de Saint-Ouen, le 1^{er} novembre 1411 ⁴.

Sa réputation avait dû l'appeler loin de Rouen pour d'autres travaux importants, lorsque, le 18 mars 1409, les échevins décidèrent qu'on *encaperonnerait* la maçonnerie de la porte Martainville, en attendant que maître Jean de Baïeux, pour lors absent, fût de retour » ⁵. Son absence se prolongeant, on le remplaça provisoirement par Guillaume Moignet, dont nous avons cité le nom à propos du pont, et qui fut préféré, je ne sais pourquoi, à Guillaume de Baïeux proposé par Jean II de Baïeux. 22 avril 1409, « sur ce que M^e Guillaume de Baïeux, maçon (peut-être faut-il voir en lui le maître des œuvres de maçonnerie du Roi), requéroit que, en l'absence de M^e Jehan de Baïeux, maistre des œuvres de maçonnerie de la Ville, demeurant à present hors de la dite ville, il eust le gouvernement de la visitation des dites œuvres, disant que c'estoit du consentement mesme du dit M^e Jehan que il y fust commis en son absence, dit fut que l'on aroit advis sur sa dicte requeste ». — 28 juin 1409, « Guillemain Moignet, retenu visiteur et maistre des ouvrages de maçonnerie de la Ville, tant de la forteresse comme autrement, en l'absence de M^e Jehan de Baïeux, maçon, maistre des dites euvres, à semblable charge de visiter et povoir et gaiges en la dicte absence, comme a le dit Jehan, sans la pension ordinaire de 10 l. par an que tousjours ara le dict M^e Jehan; et sera tenu de visiter bien et diligamment yceulx ouvrages de jour en jour, tant à tâches que à journées, donner son conseil et advis aux ouvriers, bailler les trays des dicts ouvrages, faire les devis, moulles et patrons d'iceulx, ainsi comme a fait et feroit le dit M^e Jehan, se présent estoit, et généraument de soy employer et faire en ce, ou dit office, tout ce que faire pourra au bien et profit du Roy, notre sire, et du bien publique de la dicte Ville, et aura les gaiges de 111 s. t. par jour, tant comme l'on ouvera ès dis ouvrages, tant seulement et tant comme il plaira aux

1. Archives de la Seine-Inférieure. G. 2483.

2. Archives de la Seine-Inférieure, Cartulaire de Saint-Maclou, f^o 49.

3. *Bulletin de la Commission des Antiquités*, t. III, pp. 447, 449.

4. *Ibid.*, p. 450.

5. *Inventaire des Délibérations de la Ville de Rouen*, p. 35.

dis conseillers, etc., ou à ceulx, etc., et que le dit de Baëux sera absent, comme dit est, et de ce fist le serment » ¹.

Le titre de Maître des œuvres de maçonnerie du comte d'Eu et du Perche, pris dans ce temps-là par Jean II de Baëux, nous donne, très vraisemblablement, la raison de l'absence de cet architecte. C'est ainsi qu'il se qualifiait, en 1409, dans un acte par lequel il achetait une rente de 10 l. t., de Gabriel de Pons, écuyer, et de la demoiselle de Valembras, sa femme ².

On le retrouve à Rouen quand les Anglais s'emparèrent de cette ville. Son nom figure, avec la qualification d'*armiger* ou d'écuyer, dans l'accord passé entre les malheureux Rouennais et le comte de Warwick, le 13 janvier 1419.

Sa succession était échue pour partie, en 1451, à l'un de ses fils Pierre de Baëux, maçon, pour lors domicilié sur la paroisse Saint-Nicaise ³.

Celui-ci s'était marié deux fois. Il avait épousé, en premières noces, une nommée Remonde; en secondes noces, une nommée Rogière.

Une de ses filles épousa, en 1465, un tisserand en draps, Jacquet Le Monnier; une autre, du nom de Marion, avait épousé Guillaume Leffroy, de la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen.

Le 4 novembre 1466, Pierre de Baëux vendait à son frère aîné, comme lui appelé Pierre, demeurant alors à Châtillon-sur-Indre, une maison sise audit Châtillon. Plus tard, il vendait à Nicolas Quinbel, curé de Saint-Michel-de-la-Chapelle, une maison, avec jardin, sise à Rouen, rue Etoupée (3 mars 1473.)

Si Pierre de Baëux eut des descendants, comme lui architectes, c'est en dehors de Rouen qu'il faut les chercher ⁴.

CH. DE BEAUREPAIRE.

1. 22 mars 1409. « Guillaume Moignet, dit le Camus, maçon, met à prix l'ouvrage de paine de maçonnerie des encapperonnemens des brayes du pont-leveys, et traiste de la porte Martainville à 100 s. la toise carrée ou 40 l. pour le tout ». — 10 avril 1409, « marché fait avec lui pour les espondes du treste du dit pont-levis. » — 8 août 1410, il visite avec Jean de Germiny, lieutenant du capitaine, les fortifications de la ville. — 16 avril 1411, il visite avec le capitaine de Rouen, Guillaume de Baëux, et Martin Theroulde, « certains lieux nécessaires à réparer pour la sûreté de la ville ». — 1^{er} juin 1411, G. Moignet, appareilleur-maçon des ouvrages de maçonnerie à faire à la tour du Colombier, présente son rapport. — 8 novembre, marché fait avec lui pour la fourniture d'un millier de pierres nommées pelotes, pour les canons de la Ville. — 23 juillet 1411, il visite, avec le bailli, le capitaine, et Guillaume de Baëux, la forteresse de la ville; (*Inventaire des Délibérations de la Ville*, pp. 36, 40, 44). Sculpteur autant qu'appareilleur, il s'était chargé de faire, pour la porte Martainville, trois tabernacles destinés à surmonter des statues de saints qui devaient la décorer, et à tailler les voussures et huisseries des arbalétriers du 1^{er} étage de cette porte. Ces statues furent exécutées, en 1412, aux frais d'un donateur anonyme, par le statuaire Lescot. Elles représentaient la Trinité, la sainte Vierge et sainte Catherine. *Ibid.*, p. 46, et M. Ch. Richard, ouvrage précité, pp. 46, 53, 62, 65, 66, 83.

2. Ce contrat est rappelé dans un acte du tabellionage de Rouen, du 18 février 1451.

3. Tabellionage de Rouen, acte du 3 septembre 1454.

4. Un Jean de Baëux, qualifié de bourgeois de Rouen, sans indication de métier, domicilié sur la paroisse de Saint-Patrice, 11 novembre 1472. Tabellionage de Rouen.



Cette intéressante étude de l'éminent Archiviste de la Seine-Inférieure, sur les Architectes, Sculpteurs, Peintres et Verriers de Rouen, sera continuée dans les Bulletins suivants.



CHRONIQUE

ARTISTIQUE ET MONUMENTALE



Bien qu'elle marque le point de départ d'un nouveau siècle, l'année 1901 n'aura pas été bien féconde à Rouen au point de vue monumental. On dirait qu'un temps d'arrêt s'est produit entre les deux cycles pour permettre à la cité de se recueillir et de mûrir ses plans avant de les réaliser. Sans doute, de nouveaux projets sont à l'ordre du jour et l'avenir semble même nous promettre une importante série de travaux de tout genre. Déjà on agit en haut lieu de grosses questions de voirie non encore tranchées : l'amélioration et le prolongement de notre port, la création d'un nouveau bassin, la transformation prochaine du quartier du Mont-Riboudet, de ce vaste terrain, encore insuffisamment exploité, dont le développement doit former, à l'Ouest de la Ville, seul côté où celle-ci puisse s'étendre, un de ses faubourgs les plus actifs et les plus prospères ; sans parler de projets relatifs à l'arcade de la Grosse-Horloge et au transfert de l'escalier occidental du Palais-de-Justice. Mais ces projets en expectative, à échéance plus ou moins rapprochée, ne sont en quelque sorte que des pierres d'attente et ne sauraient entrer en ligne de compte dans le bilan de l'année dont nous allons dresser l'inventaire. Telle quelle, néanmoins, celle-ci nous a fourni son lot d'entreprises intéressantes et de détails utiles à noter.

RESTAURATION DU PORTAIL DE SAINT-MACLOU.

L'un des principaux événements artistiques que nous ayons à relater au cours de cette chronique, est la réfection du portail de Saint-Maclou, ou plutôt de la partie supérieure de ce magnifique frontispice, si rudement endommagé par les ouragans des 15 février et 6 mai 1900. Nous avons indiqué suffisamment, l'an dernier, l'importance et la gravité de ces dégâts, qui défigurèrent si complètement tout le léger couronnement de la façade, pour n'avoir pas à y revenir. Constatons pourtant qu'un nouvel ouragan, déchaîné le 27 juillet 1901, vint encore aggraver le désastre, détériorant d'autres parties du monument, au Sud et à l'Ouest. Des balustrades furent écornées, des pinacles

brisés et la toiture elle-même fut loin d'être indemne. On constata, en outre, que la lanterne qui couronne l'édifice n'avait pas été moins éprouvée. Des blocs de pierre de plusieurs centaines de kilogrammes étaient tombés dans l'église, heureusement déserte en ce moment, et d'autres chutes paraissaient à redouter. Pour prévenir le retour de pareils accidents, on dut même, en attendant mieux, établir au-dessus de la lanterne, à la hauteur de la nef, un plancher de protection destiné provisoirement à servir d'écran.

En présence de ces dégradations multiples et de la pénurie des ressources budgétaires, il fallait, comme l'on dit, courir au plus pressé, c'est-à-dire n'entreprendre que les réparations les plus urgentes. Limité par les crédits, M. Lefort, architecte du département, qui a la direction des travaux, a dû laisser momentanément de côté la restauration des pinacles, du chevet et de la partie Sud, pour concentrer ses efforts sur celle du grand portail, qui s'imposait tout d'abord. La dépense s'élèvera à environ 39,000 francs, dont une partie sera fournie par le département ; l'Etat allouera 13,000 francs, et la Ville, propriétaire de l'édifice, fournira le reste.

Les travaux, commencés dans les derniers jours de l'année, doivent se prolonger jusqu'au milieu de 1902. Ce n'est donc que vers la mi-juillet que l'édifice sera complètement dégagé des importants échafaudages qui en obstruent la façade et qu'on a dû établir avec une extrême solidité, comme ceux de la Cathédrale, pour parer aux assauts du vent, si redoutables en pareils cas. On se souvient, en effet, que le 12 mars 1876, alors que la restauration du pourtour de Saint-Vincent était à peine terminée, la tempête arracha les établis de leur support, en fracassant les pierres sculptées à peine sorties de la main de l'ouvrier. Mieux compris, ceux-ci ont été ancrés solidement dans le sol, étroitement reliés entre eux, puis attachés de toutes les manières possibles à toutes les parties lourdes de la construction.

De l'examen approfondi qui a précédé ces travaux, est résulté une remarque assez curieuse : c'est que toutes les détériorations constatées se sont produites dans les pierres neuves, c'est-à-dire celles de remplacement, posées vers 1860. Ces pierres appartenant à la qualité dite Vergelé, de Saint-Leu ou Saint-Vast — carrières situées dans la vallée de l'Oise — sont d'une résistance insuffisante pour supporter les effets des tempêtes si violentes dans notre région. Aussi, les nouvelles pierres qui vont servir aux travaux de restauration proviennent des mêmes carrières que celles de la construction primitive. Elles sont en roche de Vernon, et il y a tout lieu d'espérer qu'elles braveront les injures du temps et des ouragans au même titre que les parties anciennes de l'édifice.

Leur mise en œuvre est d'ailleurs combinée de manière à en assurer le bon agencement. Les pierres sont travaillées comme elles l'étaient au xv^e siècle, sur le *tus*, c'est-à-dire que la taille en est faite complètement et les sculptures parachevées avant la pose. Ce mode de procéder, d'une exécution délicate et difficile, offre de grands avantages. Il permet de fouiller les moulurations et les rinceaux, en donnant à la taille le caractère que, seul, ce mode de travail permet d'obtenir. En outre, si des *poches* ou des défauts se présentent dans une pierre pendant la taille, on peut mettre facilement la pierre au rebut, ce qu'on hésite quelquefois à faire quand la construction est montée avec les pierres simplement dégrossies. Enfin, les tailles sur chantier offrent des granulations et des hachures dont le sens et la direction varient avec chaque pierre. De cette façon, la pose une fois faite et l'œuvre terminée, chacun des morceaux accroche la lumière d'une manière diffé-

rente, sans nuire à l'harmonie de l'ensemble, et il en résulte une variété, une couleur, une richesse d'aspect que ne peut jamais obtenir la taille servile et uniforme sur place.

Sans entrer aujourd'hui dans les détails de cette restauration, que nous nous réservons de décrire lors de son achèvement, il nous faut pourtant en signaler un assez caractéristique, qui a marqué le début de l'entreprise : c'est l'arrivée sur chantier d'une énorme pierre de Vernon, dans laquelle doit être taillée, en un seul bloc, la grande croix terminale du gâble du portail. Cette pierre pèse 13,000 kilos et mesure 2 mètr. 40 de hauteur sur 1 mètr. 40 de largeur et 80 centimètres de profondeur. Ce sont des dimensions — particulièrement la largeur de 1 mètr. 40 — qui sortent de l'ordinaire et qui ont exigé, pour la sortie de la carrière, un véhicule spécial. Les carrières de Vernon, situées, en effet, à environ 35 mètres au-dessus du niveau de la Seine, sur les coteaux qui bordent le fleuve, sont difficiles d'accès, et la descente d'une pierre d'un semblable poids par une route très en pente réclame des précautions particulières.

Cette grande croix, avec crochets et feuillages, doit être taillée et sculptée avant la pose par MM. J.-B. Foucher et Fils; elle comportera, à la base, deux vases ou fioles qui symbolisent les *Saintes Huiles* dont l'église Saint-Maclou, par un privilège très ancien, était dépositaire, et qui lui avait valu son titre envié de *Fille aînée de Mgr l'Archevêque*. Dans l'ancienne sculpture, ces deux fioles étaient reliées à la croix par des tiges en fer, ce qui nuisait à la solidité du morceau. Dans le nouveau travail de restauration, ils seront pris dans la pierre elle-même. Une fois terminé, ce grand morceau sculptural, qui sera orné d'un joli groupe décoratif s'appuyant à la tige de la croix (une Vierge tenant l'enfant Jésus), pourra être cité comme un chef-d'œuvre de taille de pierre et de sculpture, digne des vieux maîtres *imaginiers* et *folliagiers* d'autrefois. Nous reviendrons l'an prochain sur tout cet ensemble, déjà fort avancé au moment où nous rédigeons ces notes.

RELÈVEMENT DU PONT BOIELDIEU.

S'il se réfère bien plus à l'art de l'ingénieur qu'à celui de l'architecte, le pont Boieldieu n'en constitue pas moins un monument rouennais bien caractérisé. A ce titre, nous ne saurions passer sous silence la délicate opération dont il a été l'objet au mois de juillet dernier. C'est, d'ailleurs, un détail de la voirie urbaine intéressant à fixer dans nos annales.

On sait qu'en sa qualité de route nationale, ce pont a été construit par l'administration des Ponts-et-Chaussées, en vertu d'un décret du mois d'avril 1884. Ce décret stipulait que l'entretien en incomberait à la Ville et qu'au bout de dix années la garantie de l'Etat cesserait. Son inauguration remontant au 23 juin 1888, la Ville, aux termes du décret, devrait donc en assumer seule la charge depuis 1898. Mais un gros aléa s'est produit qui a modifié les conditions du contrat.

Moins de six ans après l'ouverture du pont à la circulation, on constatait déjà des affaissements du côté de la place Saint-Sever, devenue depuis la place Carnot. Le cas ayant été signalé au Conseil municipal, par M. Jacques Fouray, en février 1894, l'administration des Ponts-et-Chaussées n'hésita pas à s'en reconnaître responsable et fit exécuter alors des réparations assez sommaires qu'elle fit payer par moitié à la Ville. Ce travail, qui n'excéda pas 5,600 francs, n'était pas de nature à supprimer toute dépression ultérieure, d'autant

mieux qu'il s'agissait, ici, d'un vice grave, d'une véritable malfaçon dont les conséquences devaient tôt ou tard se reproduire.

C'est ce qui arrivait, en effet, l'an dernier, à pareille date, époque où M. Lerefait signalait au Conseil municipal un nouvel affaissement de l'ouvrage, à la hauteur des deux escaliers qui conduisent aux quais, du côté de la place Carnot. La dépression s'étant accentuée depuis, on dut en rechercher la cause. L'explication en est d'ailleurs fort simple. Si les piles du pont, établies au moyen de caissons à air comprimé, sont d'une solidité à toute épreuve, il n'en est pas de même de la culée établie sur la place Saint-Sever, pour asseoir les rampes d'accès du tablier. Cette culée a été édifiée sur pilotis, mais au lieu que les pieux baignent dans l'eau, comme dans les autres pilotis des quais, — ce qui en assure la conservation, — ceux-ci sont *noyés* dans le sol ; d'où il résulte qu'ils ne sont pas entièrement soustraits à la décomposition. Dans ces conditions, le plancher qu'ils supportent et sur lequel est assise la maçonnerie qui couronne la culée, devait fatalement s'effriter et amener le tassement qui s'est produit.

Celui-ci n'a, d'ailleurs, atteint qu'une partie seulement de la travée de terre, travée portée en son milieu par une enfilade de huit grosses colonnes d'acier qui la divisent en quelque sorte en deux moitiés. La moitié la plus voisine du fleuve n'a point fléchi, du moins d'une façon appréciable ; l'autre, au contraire, présentait une flexion d'environ 17 centimètres. Le tout s'est borné à de simples disjonctions, ruptures et fissures pouvant se réparer promptement en attendant mieux. C'est ce que la Ville s'est décidée à faire pour son compte, visant au plus pressé et laissant les gros travaux de soutènement au service des Ponts-et-Chaussées, évidemment responsable en l'espèce.

Provisoirement, il s'agissait de redresser la section de travée fléchissante, de lui rendre sa direction horizontale. Ce n'était pas chose facile, si l'on songe que toute la largeur du tablier était intéressée en cet endroit. Avant tout on a commencé par dégager les huit maîtresses poutrelles de la maçonnerie dans laquelle elles étaient encastrées et dont elles avaient suivi le fléchissement. Ceci fait, pour les redresser, on a disposé au-dessous de chacune d'elles d'énormes piliers de bois, véritables troncs d'arbres à toute épreuve, montés sur des vérins hydrauliques d'une force de 100 tonnes, fournis par la maison Renaux et Bonpain. Sous l'action des vérins, on a soulevé graduellement le tablier, en glissant, au fur et à mesure du relèvement, des cales sous les poutres. C'est ainsi que peu à peu celles-ci sont arrivées au niveau qu'il s'agissait de leur faire reprendre et qu'elles s'y sont trouvées fixées par de nouveaux supports.

L'opération, confiée au personnel exercé de M. Leprince, entrepreneur de travaux publics, auquel on doit déjà le relèvement du pont Amiral-Cécille, eut lieu dans la soirée du 28 juillet, sous la direction de M. Gogéard, Ingénieur-Voyer de la Ville. Il ne fallut guère plus de deux heures pour la mener à bien, en présence de nombreux curieux vivement intéressés par les détails peu connus de cette délicate entreprise, parfaitement réussie. A dix heures précises, les premiers coups de pompe étaient donnés et, en quelques minutes, le tablier s'élevait de 3 centimètres, tandis que, dessus, circulaient encore tramways, piétons et voitures. A 11 heures, on atteignait les 17 centimètres, et les huit poutres d'acier étaient solidement calées sous le massif de pierre. Sur le pont, la chaussée, doucement exhaussée, offrait l'espect d'une large marche sur toute la surface du tablier. Il ne restait plus qu'à raccorder ce relèvement avec la chaussée de la place, ce qui a été vite fait. Des

ouvriers, après avoir calé les rails des tramways, ont comblé les vides à l'aide de quelques brouettées de cailloux, pendant que d'autres effectuaient le même travail pour les canalisations qui passent en cet endroit.

Ainsi rendu à son état normal, le tablier pourra attendre les travaux complémentaires destinés à remédier à l'état défectueux du pilotis, cause fondamentale et permanente du dommage. C'est là, nous l'avons dit, l'affaire personnelle du service des Ponts-et-Chaussées, malheureusement fort peu expéditif dans ses décisions.

LE MONUMENT DE MOULINEAUX.

Après trente ans d'attente et de silence, un groupe de patriotes normands, appartenant pour la plupart à l'Association fraternelle des anciens combattants de l'année terrible, a voulu perpétuer par un monument commémoratif, le souvenir de pauvres soldats tombés pour la patrie, oubliés, depuis 1870, dans un petit cimetière de campagne, où ils dorment leur dernier sommeil. Ce coin de terre isolé est l'humble village de Moulineaux, d'histoire mémoire, illustré, on s'en souvient, par l'énergique résistance d'une poignée de braves enfants de l'Eure, de l'Ardèche, du Calvados et des Landes, qui, sans autre renfort que leur courage, leur témérité, luttèrent vaillamment contre les forces prussiennes et les tinrent en échec durant trois jours. Sans doute, un premier monument, élevé non loin de là, au carrefour de la *Maison Brûlée*, rappelait ce glorieux fait d'armes ; mais celui-là symbolisait surtout l'ensemble des opérations militaires qui ont eu lieu à cette époque sur le plateau de Saint-Ouen-de-Thouberville, tandis qu'il s'agissait, cette fois, d'honorer spécialement la mémoire de soldats improvisés, livrés à leur propre initiative, morts courageusement au champ d'honneur, et de bien préciser le lieu où ils étaient tombés.

A la suite d'une manifestation patriotique, organisée dans le cimetière même, le 8 janvier 1899, un Comité d'action, présidé par M. Emile Martin, maire de Moulineaux, notre collègue, fut constitué à cet effet. Celui-ci fit appel à tous les concours et, grâce aux souscriptions recueillies, aux nombreuses représentations gracieusement organisées, à l'utile appoint d'une loterie, parvint, non sans peine, à réaliser ce projet. L'exécution en fut confiée à deux praticiens rouennais, également expérimentés, nos collègues, MM. Eug. Fauquet, architecte, et Auguste Foucher, statuaire, auxquels il convient d'associer le nom du constructeur, M. Bougon, entrepreneur à Grand-Couronne. De leur collaboration est né le monument que nous allons décrire et dont la première pierre fut posée le 24 mars 1901.

Très pittoresquement situé en pleine forêt, au milieu d'un horizon sans limite, à mi-pente du coteau qui descend à la Seine, ce monument se dresse sur une place triangulaire, à l'intersection de nombreuses routes, tout près des ruines encore existantes du vieux château de Robert-le-Diable, lieu même du combat. Il fallait là une œuvre typique, sortant de la banalité ordinaire et ayant un caractère d'originalité bien marquée. Les auteurs s'en sont très heureusement tirés en supprimant le vieux thème conventionnel de la stèle ou pyramide formant piédestal, pour y substituer le motif ingénieux et bien vivant d'un *Mobile* dans le feu de l'action, s'élançant d'une vieille tourelle gothique, mi-écroulée, qu'on dirait un reste de l'ancien château féodal.

Il ne nous appartient pas de savoir à qui revient l'idée première du sujet, dont on a peut-être trop discuté la *genèse*, si l'on nous permet ce mot. Ce qu'il y a de certain, c'est

que M. Fauquet sut la réaliser et en faire une œuvre bien personnelle. Sa tour croulante, qui symbolise le vieux donjon du duc normand, se dresse pittoresquement à 10 mètr. 50 de hauteur, couronnée par quatre *corbeaux* et par un créneau à moitié démoli. Sur son



Monument de Moulineaux. — Vue de trois-quarts.

flanc extérieur s'ouvre, au-dessous d'une archère en forme de croix de Malte, une porte en ogive, timbrée de l'écu de Normandie, aux lions passants. C'est en avant de cette embrasure, où pendent encore les pentures en fer de la porte, que se détache la statue du jeune mobile, en tenue de campagne, sac au dos, la musette au flanc, la capote trouée et relevée aux pans, le képi, noué d'un mouchoir, rejeté en arrière, croisant hardiment la baïonnette, en une pose énergique et assurée, bien indiquée par le sculpteur, M. Auguste Foucher, et lançant, face à l'ennemi, le cri retentissant du « *Qui vive ?* »

Nulle confusion entre ce mobile et celui de la Maison-Brûlée. A Saint-Ouen-de-Thouberville, c'est la sentinelle un peu mélancolique, un peu abattue, veillant tristement, après la rencontre, sur l'ossuaire confié à sa garde ; à Moulineaux, c'est le moblot dans la lutte, dans le combat, alors que les balles sifflent, que les obus éclatent de tous côtés, semant sinistrement la mort.

Au-dessous de cette statue, sur l'espèce d'avant-corps, formé par de vieilles pierres ébranlées, ou viennent s'arc-bouter les marches d'un escalier donnant sur la courtine, on lit ces simples dates : 1870-71. En arrière du monument, à travers une trouée, on aperçoit le demi-cercle de la tourelle, construite, mi en pierre de Vernon, mi en silex, avec les



Monument de Moulineaux. — Vue postérieure.

retombées de ses voûtes, dont les arêtes s'amortissent par deux figures grotesques dans le style du XIII^e siècle. C'est sur le côté gauche de la tourelle que se détache l'étrange masca-ron moustachu, cerclé de cabochons, au faciès évocateur, auquel la fantaisie d'Albert Lambert, sculpteur à ses heures, s'est plu à donner les ailes d'une sinistre chauve-souris. Dans le soubassement de la tour, sur le flanc latéral, s'arrondit une voûte en cul-de-four, destinée à abriter les couronnes et les fleurs. L'accès du monument est défendu de ce côté par une grille en fer, reliée par deux blocs de pierre où sont gravées ces inscriptions :

AUX SOLDATS MORTS POUR LA PATRIE,
LA COMMUNE DE MOULINEAUX A ÉLEVÉ CE MONUMENT
PAR SOUSCRIPTION.

COMBATS DU CHATEAU DE ROBERT-LE-DIABLE

30 et 31 Décembre 1870, 4 Janvier 1871.

AUX MOBILES DE L'ARDÈCHE, DES LANDES, DE L'EURE, DU CALVADOS
ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

Pour compléter ce tableau, des canons couverts de rouille, dont un assis sur des roues brisées, ont été placés sur le sol, en un pittoresque désordre, au milieu des pierres et des roches moussues où courent les lierres et les plantes grimpantes. Tout l'ensemble du monument a été vieilli et noirci par une patine très harmonieuse faite d'huile et de cendre, donnant bien la note poudreuse et vieillie qui convenait en pareil lieu.

Tel est ce monument original, souvenir parlant des meurtrières journées de 1870, bien fait pour frapper l'imagination et arrêter un instant la pensée sur l'héroïsme de ces pauvres mobiles, soldats ignorés et sans nom, tombés sous les balles prussiennes et rougissant de leur sang la neige des coteaux de Moulineaux. L'inauguration en eut lieu le 11 août 1901, par un chaud dimanche d'été, en une vibrante cérémonie pleine d'élan patriotiques et de glorieux souvenirs, présidée par le général Libermann.

TRAVAUX DIVERS.

Dans ce paragraphe collectif embrassant des sujets divers, nous passons rapidement en revue quelques travaux particuliers ne pouvant comporter de plus longs développements. D'aucuns, d'ailleurs, ont déjà fait l'objet d'articles spéciaux, telle la restauration du portail de la Cathédrale, déjà commencée depuis trois ans, et qui doit se poursuivre lentement, patiemment, durant plusieurs années, comme toutes les œuvres de longue haleine subordonnées à la modicité des crédits.

CATHÉDRALE. — Cette année, la restauration a porté surtout sur le couronnement du grand gâble qui domine la galerie supérieure et l'agrément de ses gracieux enlacements. La croix terminale qui le surmonte n'a pu être posée qu'au début de 1902. C'est un morceau important, en pierre de Vernon, comme toute cette partie de l'édifice, et qui ne mesure pas moins de 1 mèt. 50 de hauteur sur 1 mèt. 20 de largeur. Reconstituée par l'architecte Sauvageot, d'après quelques amorces retrouvées à la base de la croix primitive, cette nouvelle croix affecte la forme latine ; les bras sont reliés par des redents et se terminent aux extrémités par des amortissements feuillagés, motif également répété sur les crochets de la base. L'effet en est très heureux et bien autrement décoratif que la simple croix de fer placée là au siècle dernier.

DALLE TUMULAIRE. — La Cathédrale a été également dotée d'une nouvelle dalle tumulaire, apposée dans la chapelle de la Vierge, celle de l'avant-dernier archevêque de Rouen, le cardinal Sourrieu. Cette dalle est placée à droite, près du monument des d'Amboise, à côté des dalles parallèles des archevêques Blanquart de Bailleul, La Rochefoucauld et de Bernis, qu'elle rappelle avec des modifications dans l'aspect général. Composée par M. Sauvageot, architecte diocésain, cette jolie pierre tombale, dans le style gothique du XIV^e siècle, est ornée d'une arcature trilobée, s'appuyant sur des faisceaux de colonnettes et bordée par une frise en chicorée. Elle sert de cadre à une inscription latine que surmonte l'écusson armorié du cardinal. Un fronton triangulaire, accosté dans les écoinçons par de petites figures d'anges, couronne cette belle dalle tumulaire finement sculptée par MM. Edmond Bonet et Fils, membres de notre Société.

ÉGLISE SAINT-PAUL. — C'est aussi un intéressant morceau d'architecture décorative que celui dont vient de s'enrichir la belle nef romane de l'église Saint-Paul, l'une

des dernières œuvres du regretté M. Barthélemy. Depuis l'été dernier, un maître-autel de grande dimension, du même style que l'édifice, a pris place au fond de l'abside qu'il termine harmonieusement. Composé de pierre, de marbre et d'onyx, abondamment rehaussé d'or, il forme un élégant massif, bien proportionné, que couronne une flèche imposante servant d'*exposition*, et deux gracieux campaniles, placés aux extrémités, abritant des statues d'apôtres. D'autres statues assises, en haut relief dans l'entre-colonnement du tombeau, lui servent de base et donnent bien l'impression d'ampleur et de solidité qui convient en cet endroit. Le tout est complété par une balustrade extérieure en pierre et marbre, encadrant cette œuvre sobre et séduisante conçue par M. Lassire, architecte, exécutée par M. Jacquier, de Caen.

ÉGLISES SAINT-NICAISE ET SAINT-OUEN. — En dehors de ces travaux de sculpture, nous n'avons guère à signaler que des détails d'assez mince importance. C'est d'abord la restauration du portail de l'église Saint-Nicaise, dont la façade, formée d'un triple pignon soutenu par des contre-forts rectangulaires, a pu être réparée et remise en état, grâce à un legs particulier. C'est aussi la réparation partielle des hautes verrières de l'église Saint-Ouen, commencée l'an passé, continuée cette année au moyen des subventions réunies de la Ville, de la Fabrique et des Monuments historiques. Ce travail de consolidation a été exécuté par notre concitoyen et collègue, M. Boulenger, peintre-verrier, qui a *remis en plomb* une partie des vitraux des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles du collatéral Sud, en attendant une restauration complète de cette remarquable vitrerie, qui attend toujours son historien.

GRILLES DE PROTECTION. — Bien qu'elles encombrent un peu les abords de nos monuments, dont elles rompent quelquefois les lignes, les grilles de protection ont trop d'utilité dans les centres populeux pour qu'il soit prudent de les supprimer. C'est ce qui est arrivé pour la grille d'entourage de la statue de Boieldieu qui, mise au rancart lors du récent transfert de la statue (1899), a dû tout récemment être replacée à l'entour du monument. Une clôture du même genre, en fer forgé, a été également installée en 1901 le long de la façade méridionale de l'église Saint-Maclou qui, enfin dégagée par la démolition de l'ancienne sacristie, était devenue, à sa base, le réceptacle de toutes les ordures du quartier.

C'est la première amorce de la grille d'ensemble destinée à protéger tout le pourtour de l'édifice. Le devis de cette dernière, dressé par M. Lefort, architecte, notre collègue, prévoit une dépense totale de 11,340 francs, dont 7,450 pour la première portion : celle qui doit protéger la façade donnant sur la rue Martainville et sa jolie porte sculptée.

PLANTATIONS. — Nous en aurons fini avec ces travaux d'ordre divers en notant encore quelques plantations ou transplantations d'arbres sur quelques-unes de nos voies publiques, faites dans les derniers jours de l'automne. Les places Saint-Ouen, de la Rougemare et l'avenue du Mont-Riboudet ont vu renouveler ainsi plusieurs de leurs végétaux (platanes ou vernis du Japon), les uns anémiés par une mauvaise acclimatation, les autres asphyxiés lentement par des fuites de gaz provenant de canalisations souterraines. Pendant qu'on y était, on a eu l'excellente idée de transformer en une sorte de petit square le terrain gazonné qui précède l'église Saint-Gervais, grâce à la plantation de quelques pieds d'ailantes disposés en quinconce. C'est un peu d'ombre et de fraîcheur procurées à peu de

frais, et cela vaut bien, on en conviendra, les stériles et invraisemblables mosaïques de la place Carnot, petits saharas en miniature, géométriques et prétentieux, si chèrement et inutilement édifiés ¹.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir l'an prochain sur le rôle décoratif et utilitaire des grands arbres dans l'ornementation de nos quartiers urbains, question soulevée précisément à l'une de nos séances, au début de l'année 1902, à propos d'une maladroite proposition d'abattage, un instant agitée, concernant les vieux ormes du boulevard Gambetta, arbres séculaires mais encore verts et vigoureux, qui ont trouvé de chauds défenseurs dans la presse locale et dans notre Société. Encore un côté intéressant et trop peu étudié de ce qu'on est convenu d'appeler *l'esthétique des villes*.

PLAQUES COMMÉMORATIVES.

Poursuivant son œuvre de vulgarisation historique, la Municipalité, de concert avec le Comité consultatif des *Inscriptions rouennaises*, a fait apposer en novembre dernier, dans le haut de la rue Jeanne-Darc, à côté de l'emplacement où se trouve déjà une inscription rappelant la situation de l'ancienne tour dite de la Pucelle, une nouvelle plaque commémorative restituant l'aspect général du *Vieux-Château* ou *Château de Rouen* au temps de Jeanne Darc.

Reconstituée d'après le *Livre des Fontaines* de Jacques le Lieur et d'après différents plans et documents locaux, cette vue *cavalière* très simplifiée est l'œuvre de M. Jules Adeline, l'habile dessinateur, qui a étudié si profondément notre topographie rouennaise. Comme la plaque du *Vieux-Marché*, installée l'an passé, celle-ci, tout en marbre blanc, mais de dimensions plus considérables (1 mètre carré), montre par un tracé *noir* très sommaire l'enceinte et les tours de l'ancienne forteresse rouennaise, tandis qu'un tracé *rouge* indique la direction et les noms des rues actuelles.

L'ancien château de Rouen, construit par Philippe-Auguste en 1205, comprenait le vaste espace circonscrit par la rue du Bailliage, la rue Bouvreuil, le boulevard Bouvreuil et la rue Jeanne-Darc. Orientée dans le sens du spectateur, cette plaque commémorative montre, à l'ouest, la *Tour dite de la Pucelle* ou « *vers les champs* », où Jeanne Darc fut prisonnière, et la *Tour vers Saint-Patrice*, entre lesquelles se trouvait une porte de sortie ; plus bas, sur la rue du Bailliage, les deux *Tours vers la ville*, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'escalier du Bailliage ; — à l'est, sur la rue Bouvreuil, la *Tour du Beffroi*, en face de la rue de ce nom ; la *Tour du Gascon* et le *Donjon* ou *Grosse-Tour*, où Jeanne Darc fut mise en présence des instruments de torture, en mai 1431, et qui existe encore. Auprès, une tour « carrée », qui figure sur la plaque, avait été construite par les Anglais.

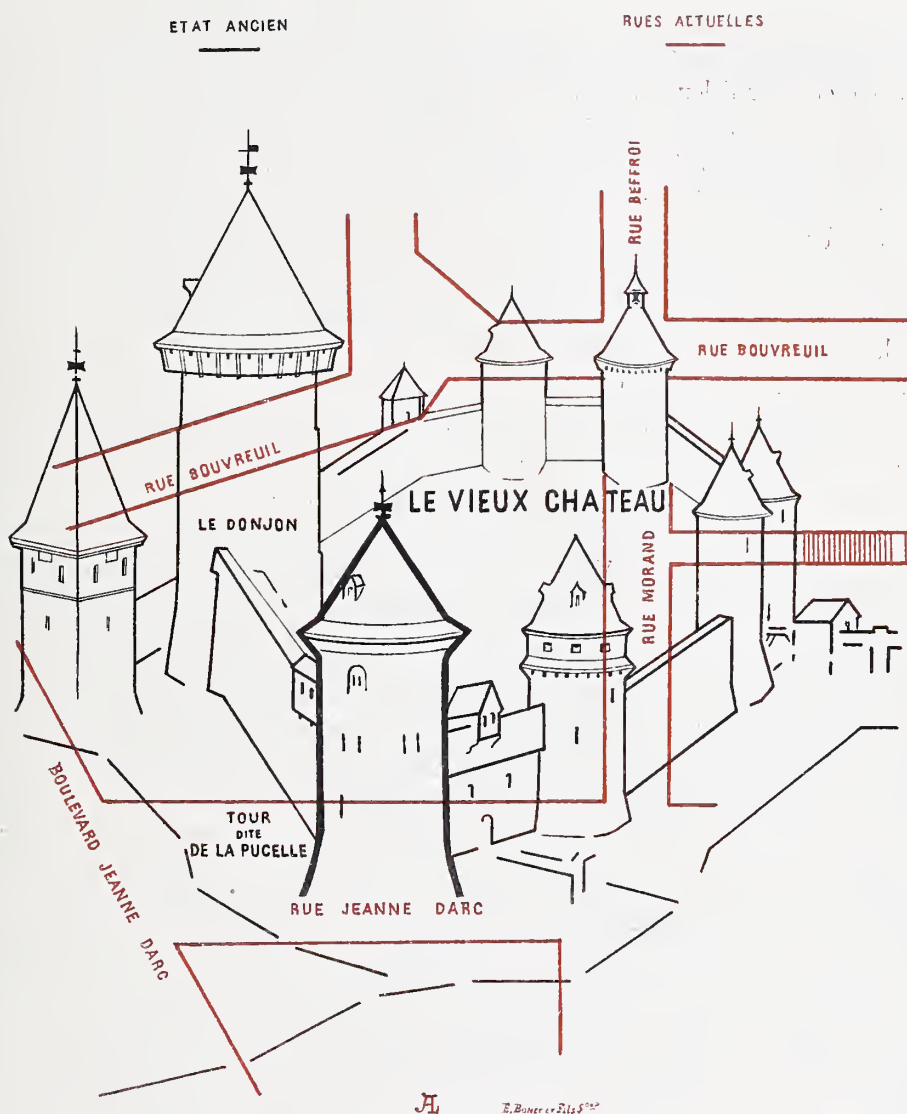
On se rend ainsi fort bien compte de la disposition des tours, des murs, des courtines, des fossés qui entouraient l'enceinte traversée par des ponts-levis, et du *baïl* ou *baïlle* formant la cour intérieure de tout cet ensemble fortifié, qui fut démoli en grande partie sous Henri IV, lors du percement de la rue Morand.

Cette plaque commémorative porte à sa partie supérieure un cartouche en bronze relevé d'or, aux armoiries de la Ville, avec la date d'apposition : 1901. Elle a été exécutée

1. Nous en avons décrit l'aménagement l'an dernier. (*Bulletin de 1900*, p. 122-123.)

avec le plus grand soin par la maison Edmond Bonet et Fils, qui avait déjà exécuté les plaques antérieures.

Comme complément à ce plan reconstitutif, une autre plaque, beaucoup plus modeste, a été placée à l'entrée même du jardin qui avoisine le donjon, du côté de la rue



Plaque topographique du Vieux-Château de Philippe-Auguste.

Bouvreuil, à l'extrémité d'un élégant support en fer ouvragé sortant des ateliers de M. Ferdinand Marrou, notre collègue. Elle est ainsi conçue :

DONJON

DU CHATEAU DE PHILIPPE-AUGUSTE
OU JEANNE D'ARC FUT MENACÉE
DE LA TORTURE, 9 MAI 1431.

Ces simples jalons sont bien modestes, mais que de grands souvenirs ils évoquent et font surgir de l'oubli !

UN ESSAI DE DÉCORATION ARTISTIQUE.

Jamais la science et l'étude, quelque peu hargneuses et rébarbatives au temps jadis, ne se sont faites plus souriantes et plus accessibles qu'à notre époque. Non-seulement on a renouvelé et rajeuni leurs méthodes, leurs procédés d'enseignement, naguère si arides et si lents, mais on s'est encore ingénié à les bien loger, à les installer aussi agréablement et confortablement que possible, rendant ainsi leur hospitalité plus accueillante et leur abord plus prévenant. Nous n'en voulons pour preuve, à Rouen même, que les récentes édifications, transformations ou restaurations de nos différents établissements d'instruction publique, tant primaires que secondaires, à commencer par notre vieux Lycée Corneille, leur doyen, si bien approprié aux exigences des nouveaux programmes.

A leur exemple, un des derniers venus, l'*Ecole primaire supérieure de filles*, vient de subir à son tour un complet rajeunissement. Abandonnant ses locaux de la rue de l'Hôpital, mal situés, insuffisants, celle-ci a quitté nos quartiers urbains pour venir s'installer sur les boulevards, en lisière de la rampe Beauvoisine, dans l'ancien pensionnat de M^{lle} Lepieux, devenu école municipale et entièrement transformé. Deux mois auront suffi pour accomplir cette transformation, exécutée durant les vacances scolaires par M. Trintzius, architecte de la Ville. Sous son habile direction, le vieil immeuble, d'une construction fort sommaire et très légère, a été consolidé et remanié de fond en comble ; la distribution elle-même en a complètement changé, et l'on ne reconnaîtrait plus guère le vieux pensionnat démodé dans cet externat de premier ordre, où salles d'étude et de travail, réfectoire, laboratoire, bibliothèque, préau, vestiaires, logements particuliers, bien compris et bien distribués, sont aménagés, aérés, chauffés et éclairés à souhait.

Mais ce qui nous intéresse surtout au point de vue artistique, c'est l'ingénieuse tentative dont la partie extérieure a été l'objet. Il s'agissait de donner à une vieille façade en galandage, sans style ni caractère, un aspect gai et décoratif. Avec la collaboration de M. Paul Baudouin, l'éminent artiste rouennais, l'architecte y est parvenu en faisant appel au procédé de la fresque, trop abandonné aujourd'hui, mais dont l'effet est si charmant, et, ajoutons-le bien vite, si économique. Sur un enduit de chaux et de ciment, minutieusement expérimenté et d'une solidité éprouvée, hourdi sur une légère armature en « métal Déployé », protectrice de la charpente, toute une décoration picturale a été ainsi imaginée.

Elle consiste, sur les deux côtés de la façade, en une ordonnance de grands panneaux verticaux, d'un ton ocreux, cernés par un trait accusé. Dans ces panneaux, sous la corniche, formant comme un listel, se détache une série de cartouches variés, ornements de branches de lauriers d'une tonalité vert d'eau très adoucie, entourés d'un serti brun ; dans chacun de ces médaillons ronds ou allongés apposés par alternance, se lisent, sur un fond jaune pâle, les noms suivants empruntés à nos illustrations littéraires, et qui forment comme un petit Panthéon féminin : M^{me} de Staël, — M^{me} de Girardin, — M^{me} de Genlis, — M^{me} de Maintenon, — M^{me} de Sévigné, — M^{me} Desboulrières, — M^{me} Roland, — George Sand.

Dans le panneau central, un grand cartouche spécial encadre une très simple figure de jeune fille blonde, lisant, vue en buste ; au-dessous, se détachera une grande inscription non encore tracée, rappelant l'origine et la fondation de l'Ecole. Plus bas, au-dessus du rez-de-chaussée, dans des panneaux horizontaux, se lisent les titres de l'Ecole : *Université de France. — Ecole primaire supérieure.*

Tout cet ensemble décoratif, simple et gracieux, est d'une tonalité très fine, très distinguée, se jouant dans des verts et des jaunes éteints. Il prouve qu'avec des moyens d'exécution très limités, avec un emploi de matériaux très bon marché — chaux, ciment, terres d'ombre et ocres — on peut donner un aspect charmant à nos constructions modernes, et animer ainsi à bon compte la banale monotonie de nos grands murs nus : halls, gares, passages, et le reste. Déjà, l'an dernier, au Lycée Corneille, M. Paul Baudouin s'était essayé dans ce genre oublié qu'il serait très utile de ressusciter aujourd'hui. A la nouvelle école, la tentative, faite sur de plus grandes surfaces, montre tout le parti qu'on peut tirer de ce mode de décoration artistique, si rapide, si architectural et si peu coûteux.

RESTITUTION DE LA FONTAINE SAINT-MACLOU.

A côté de cet essai de décoration picturale, qu'on se propose de renouveler prochainement en divers points, il nous faut mentionner une autre tentative non moins intéressante, quoique d'un genre différent, due à l'un des Membres de la Société, M. Auguste Foucher, sculpteur-statuaire. Continuant ses études artistiques sur nos anciennes fontaines rouennaises, si bien commencées par ses ingénieuses restitutions des fontaines Lisieux et de la Pucelle, notre concitoyen a voulu reconstituer de même, au moyen d'une maquette en plâtre, l'aspect primitif de la fontaine d'angle de l'église Saint-Maclou, charmant édicule de la Renaissance aujourd'hui bien détérioré. Cette nouvelle tentative, qui complète si bien les précédents essais de l'artiste, atteste une fois de plus son talent sûr et érudit.

L'origine de cette fontaine, assez peu étudiée jusqu'ici, paraît remonter à l'année 1516, époque où la source de Darnétal fut amenée à Rouen par les soins des cardinaux d'Amboise et du Conseil échevinal. Toutefois, ce premier type, reproduit dans le curieux *Livre des Fontaines* de Jacques le Lieur, ne semble avoir été qu'une simple cuve de pierre munie de deux jets. Suivant l'opinion de M. Georges Dubosc, qui a étudié très attentivement le sujet¹, la fontaine actuelle date certainement d'une époque beaucoup plus rapprochée de la construction des belles portes en bois, de 1541 à 1552, auxquelles elle se rattache comme style. C'est donc à la seconde période de la Renaissance qu'il faut en reporter l'édification, attribuée non sans quelque vraisemblance au ciseau de Jean Goujon, qui travailla sans nul doute à maints détails de l'église, notamment aux colonnes de l'orgue.

Pour cette reconstitution, l'artiste s'est surtout guidé sur le minutieux et très vraisemblable dessin publié par Hyacinthe Langlois, en 1832, dans son *Essai sur la Danse des Morts* ; mais il ne s'en est pas tenu là et, s'entourant de tous les indices et renseignements qu'il a pu recueillir, il est parvenu à reconstituer le type original avec toute la

1. *L'Architecture et la Construction dans l'Ouest*, année 1901, p. 64-67.

fidélité qu'il était permis d'atteindre. Sans entrer dans le détail approfondi de ce petit monument aquatique, inspiré selon toute apparence d'un motif ornemental de la *Galerie François I^{er}*, à Fontainebleau, disons qu'il se compose d'un massif demi-circulaire encadré entre deux piliers gothiques lui servant de point d'attache, et qu'il est orné d'un grand cartouche à retroussis, formant *cuir*, sur lequel se détachent en relief des moulurations décoratives. Au centre, un médaillon ovale, orné des attributs des quatre Évangélistes, reproduit le gracieux épisode de la *Samaritaine*, groupe bien en situation, emprunté par M. Foucher à la grande cheminée de l'Hôtel de Cluny, qui date à peu près de la même époque. Au-dessus de ce médaillon, dans un tympan arrondi, se dessine une figure de Père éternel qu'escortent des enfants nus tenant de lourdes guirlandes de *fruitages*. Des mascarons variés et des écus héraldiques, symétriquement disposés, complètent cet harmonieux ensemble, un peu lourd, caractérisé surtout par les deux petits génies entièrement nus qui servent de supports au médaillon. Ceux-ci ont pour mission de projeter l'eau dans la vasque trilobée de la fontaine, et ils s'en acquittent d'une façon aussi naïve que peu édifiante, rappelant le type, d'ailleurs plus moderne, du fameux *Manneken-piss* bruxellois.

Ce détail quelque peu réaliste ne choquait nullement la facile bonhomie de nos pères, familiarisés dès longtemps avec les grivoises nudités des anciens *imagiers*; ils savaient mettre un peu de gaieté et d'art dans leurs œuvres les plus vulgaires et les plus utilitaires, et la religion elle-même ne s'en effarouchait pas. S'il faut en croire l'abbé Ouin-Lacroix, l'historien de l'église Saint-Maclou, les deux petits... *pleureurs* de la fontaine seraient même une leçon de philosophie biblique, puisqu'ils symboliseraient le paganisme licencieux et voluptueux comparé au christianisme qui moralise et élève l'âme. Quoi qu'il en soit, cette intelligente reconstitution fait honneur au talent de M. Foucher; il serait même à souhaiter que de petits édicules de ce genre, mis au concours entre sculpteurs et architectes, vinssent agrémenter quelquefois la banale insignifiance de nos modernes bornes-fontaines ¹.

L'ART DANS LA RUE.

Ces tentatives artistiques nous amènent naturellement à dire quelques mots d'une transformation analogue qui s'opère peu à peu dans la décoration extérieure de nos magasins et de nos boutiques, trop souvent livrés jusqu'ici aux vulgaires conceptions du goût bourgeois. Grâce aux influences de l'esthétique moderne, propagées aujourd'hui un peu partout, il se produit un mouvement plus ou moins heureux pour renouveler et rajeunir ce que l'on pourrait appeler le *décor commercial*, pour encadrer d'une façon plus originale, plus pittoresque, ces étalages séduisants et variés destinés à amorcer la convoitise des chalands, et qu'il convient de présenter au regard sous l'aspect le plus propre à l'attirer et à le retenir. Il y aurait même là — ainsi que l'a tenté, d'ailleurs, avec sa compétence habituelle, notre ami Georges Dubosc — un curieux parallèle à établir entre la vie marchande d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

1. Nous parlerons dans notre prochain Bulletin d'une autre reconstitution artistique de M. A. Foucher, celle du château de Robert-le-Diable, à Moulineaux, dont la maquette originale a été soumise à l'appréciation de notre Société en l'une de ses dernières réunions. (*Séance du 3 février 1902.*)

Sous la poussée des installations récentes des Grands Magasins, qui sont organisés à l'instar de Paris, comme la mise en scène des tournées de province, nous voyons chaque jour de nouvelles devantures plus ou moins élégantes, plus ou moins décoratives, remplacer les anciens aménagements, les étroites et modestes logettes où tant de petits commerçants, retirés à temps, ont amassé sou à sou d'honnêtes économies qui ne doivent rien à personne. C'a été tout d'abord les *marquises* des grands cafés, œuvres de ferronnerie et de statuaire décoratives signées de F. Marrou, d'Alphonse Guilloux, des frères Tois, dont nous avons longuement parlé dans l'un de nos fascicules (*Bulletin de 1899*, p. 78-79), et qui tiennent fièrement le haut du trottoir aux entre-sols du cours Boieldieu. Puis, le branle ainsi donné, on en est venu aux fantaisies ornementales inspirées de l'*art nouveau*, ou prétendu tel, triomphe du bois chantourné, de l'ancien acajou de 1830, autrefois méprisé, dont les couleurs chaudes et vigoureuses relèvent l'harmonie grise des façades.

Dans ce genre, il faut citer la devanture Lucas-Leclin, rue du Change, composée par l'architecte R. Loisel, qui a emprunté son décor à la large fleur du tournesol. Taillée en plein bois, elle fournit d'opulents motifs d'angles encadrant à souhait le marbre noir de l'enseigne. A quelques pas plus loin, dans l'immeuble de la *Mutuelle-Vie*, une grande maison de confection a adopté pour ses vitrines, au lieu des meneaux symétriques et des divisions rectilignes de jadis, des courbures de liane dans le genre un peu maniéré récemment imaginé par quelques décorateurs belges. Rue des Carmes, en un magasin de fantaisie consacré précisément aux créations de « l'art nouveau », l'acajou règne encore, mais il se traduit ici sous les lignes souples et arrondies du Louis XV modernisé. Ce parti-pris de pure menuiserie décorative, remplaçant l'ancien badigeon qui empâtait les surfaces, a été également adopté dans quelques autres devantures de nos rues marchandes, notamment rue de la République, sur la façade d'une vieille maison de chapellerie que rajeunit et décore un revêtement d'acajou, composé par notre collègue M. Eugène Fauquet, architecte, qui a su développer habilement la hauteur de cette devanture au moyen d'une combinaison de glaces et de vitraux peints, où s'épanouissent en volutes gracieuses des plumages *stylisés* de paons et d'oiseaux-lyres.

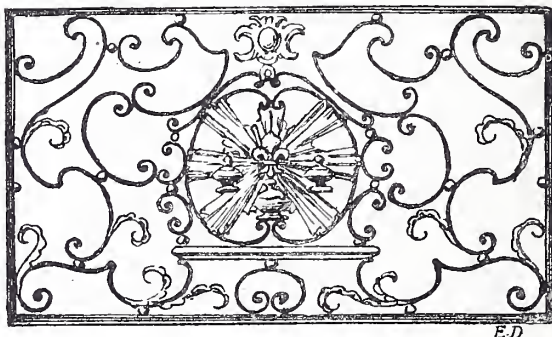
Ailleurs, en d'autres devantures destinées surtout à l'étalage des pâtisseries et des spécialités gastronomiques, on a employé les revêtements en mosaïque, les appliques de faïence, de céramique, avec figures de fantaisie, dans le goût de Mucha, encadrant bien de leurs chaudes carnations les tons rosés des viandes et la croûte dorée des petits pains. Quelques-uns, comme certaine pharmacie nouvelle du quartier Cauchoise, ont préféré les grès émaillés, aux coloris plus calmes, aux allégories hiératiques, symbolisant sous la forme humaine la *Botanique* et la *Toxicologie*. Sans doute, toutes ces tentatives ne sont pas également heureuses, et peut-être pourrait-on signaler, çà et là, quelques fautes de goût ou de mesure, mais ces essais n'en sont pas moins louables : ils indiquent une évolution intéressante, et il convient d'encourager ces initiatives particulières éminemment propres à modifier, à diversifier l'aspect trop uniforme de nos modernes quartiers.

En même temps que se produisaient ces inventions décoratives, on s'est ingénié à redonner de la couleur et du caractère à plusieurs de nos vieux logis rouennais, encrassés sous d'épaisses couches de badigeon, dont on a remis en valeur les anciennes charpentes et les dispositions primitives. Dans cet esprit, la maison du xv^e siècle de la rue Grand-

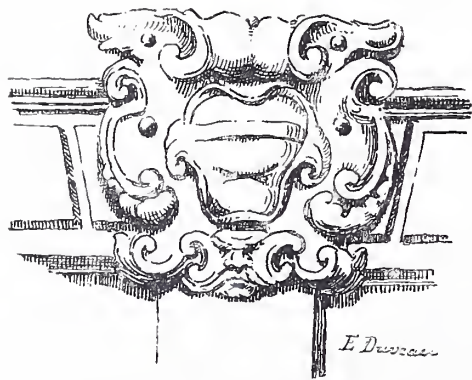
Pont, occupée par l'ancien café Dubois, avec ses encorbellements démasqués, ses colom-bages apparents, son enseigne *battante* en ferronnerie et son vitrage décoratif, d'un joli dessin, emprunté au chardon, mérite, ainsi qu'on l'a déjà constaté, d'être citée comme exemple de ce qu'une décoration bien conduite peut donner de valeur artistique et même..... commerciale à un immeuble jusqu'alors peu remarqué.

Il n'est pas jusqu'à la mode des enseignes parlantes, quelque peu négligée de nos jours, qui ne tende à renaître, elle aussi, et à rendre à la décoration de nos devantures un accessoire marchand aussi ingénieux que pittoresque. Nous venons d'en avoir un excellent spécimen dans le joli balcon en fer forgé, récemment exécuté, qui doit servir d'enseigne aux ateliers de serrurerie et de ferronnerie de la Maison Tois, rue Saint-Etienne-des-Tonneliers. Caractérisé par les attributs du métier, ce balcon a pour motif central deux grandes clefs entrecroisées s'encadrant entre deux branches de laurier et de chêne; il comporte en outre deux frises courantes, empruntant leur décoration au cresson, entre lesquelles s'arrondissent deux grands rinceaux terminés en bouquets de chardons, traités avec une véritable habileté. Une banderolle, portant l'enseigne elle-même, relie ces motifs latéraux : le tout est couronné aux angles par des fleurons décoratifs. Ce bel ensemble ornemental a été composé par MM. Edmond et Charles Tois fils, et fait honneur à leur jeune talent : ce sera une œuvre intéressante de notre époque, comme l'a été, au XVIII^e siècle, le beau balcon-enseigne du serrurier Le Friand, rue de la Vicomté.

Par contre, les vieilles enseignes, déjà si rares, s'en vont une à une au vent des démolitions. C'est ainsi que nous avons vu disparaître récemment une curieuse imposte en ferronnerie de la rue Ecuyère, acquise et recueillie, Dieu merci, par un amateur local, doublé d'un savant, M. le docteur Pierre Derocque, inscrit tout récemment au nombre de nos Membres. Cette imposte consiste en une armature en fer forgé, d'un gracieux dessin, au centre de laquelle, sur une plaque de cuivre fixée par des rivets, se détachent les armes parlantes de l'ancien Collège des Chirurgiens de Rouen : une fleur de lys, couronnée de trois boîtes à onguents, entourée d'une auréole rayonnante. La maison que décorait cette imposte fut occupée, en effet, au siècle dernier, par un sieur Bunon, chirurgien-juré, qui en fit l'acquisition le 12 juillet 1751, moyennant 2,700 livres.



Imposte rue Ecuyère, 79.



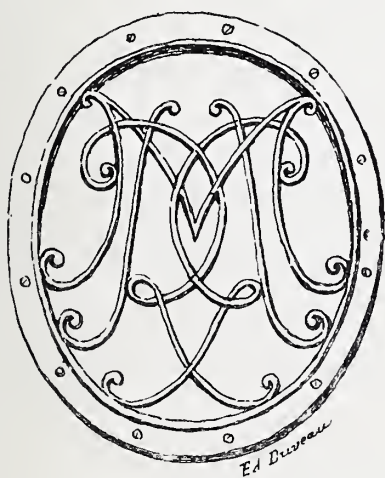
Cartouche rue Saint-Patrice, 33.

Quelques-uns de ces menus détails d'ornementation, trop dédaignés ou trop peu connus, se retrouvent encore çà et là dans nombre de nos anciennes rues, où ils constituaient autrefois des points de repère, des marques de famille ou des indications de métier, et dont ils font encore l'agrément et la variété; mais il y a

une tendance marquée à les recueillir dans les collections particulières, où ils perdent une partie de leur caractère, au lieu de les conserver sur place, dans le cadre même pour lequel ils sont faits et où ils produisent tout leur effet. C'est un peu comme les fleurs des bois qu'il faut laisser sur tige, au flanc du buisson natal, sous peine de les voir s'étioler et perdre à la fois grâce et parfum. Nous en donnons ici quelques spécimens pris au hasard (cartouche, millésime et monogramme), d'après les fidèles croquis de notre excellent collaborateur M. Edouard Dureau, qui nous en a déjà fourni deux ou trois l'an passé, et nous en promet d'autres pour l'an prochain. Au point de vue de la décoration privée de jadis, envisagée par son côté extérieur, il y a là toute une mine à exploiter.



Millésime, rue Porte-aux-Rats, 33.



Monogramme, rue Socrate, 3.

Du décor de la rue, ce chemin omnibus des vivants, au décor du cimetière, ce grand chemin des morts, la transition est facile. Cela nous ramène à la ferronnerie et nous permet de mentionner une autre œuvre de métal, sortant également des ateliers de la Maison Tois. C'est une porte en cuivre martelé et bronze, avec monogrammes dans les impostes, et ferronnerie d'art, représentant des pavots. Cette porte, d'un caractère artistique sévère, a été exécutée sur les dessins de M. Eugène Fauquet, architecte ; elle décore une chapelle mortuaire du Cimetière Monumental, abritant un très joli autel en marbre blanc avec buste et figure de femme, de grandeur naturelle, habilement drapée, dus au ciseau du sculpteur Alphonse Guilloux. A signaler aussi, non loin de là, le beau sarcophage en granit gris, avec stèle de granit rose, d'un goût sobre et imposant, ciselé par notre collègue, M. F. Devaux, pour la famille Le Breton. L'art mortuaire ainsi compris satisfait l'esprit, et la pensée silencieuse peut s'y recueillir en paix.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES.

Nous n'avons que peu de choses à consigner dans ce paragraphe, le savant travail de notre érudit collègue, M. Léon de Vesly, sur ses fouilles de la forêt de Rouvray — les seules vraiment intéressantes de l'année — nous dispensant d'y revenir ici.

Une découverte infiniment plus modeste fut faite, en juillet dernier, dans la rue Thubeuf, rue nouvellement ouverte sur l'emplacement de l'ancien cimetière Saint-Gervais. Il s'agit d'un cercueil antique, en pierre de Vergelé, trouvé à deux mètres de profondeur (niveau actuel). Lors de l'inhumation, la profondeur ne devait être que d'un mètre vingt environ, la terre végétale ayant glissé sur le tuf du sous-sol. C'est dans des travaux de construction dirigés par notre collègue, M. R. Loisel, architecte, que cette découverte a eu lieu.

Tout en pierre, ce cercueil était orienté les pieds vers le couchant, suivant une coutume souvent suivie pour les ecclésiastiques. Dans ce cercueil, les ouvriers ont trouvé, avec des ossements, tout un vêtement à capuchon de couleur sombre, fermé au moyen de petits boutons assez semblables à ceux des soutanes actuelles. L'excellent spécialiste, M. de Vesly, qui a visité ces fouilles, pense, d'après l'orientation du corps et d'autres indices, que ces restes pourraient être ceux d'un des anciens moines du prieuré de Saint-Gervais, l'un des plus antiques établissements religieux de notre cité.

On sait que de très nombreux sarcophages mérovingiens, en pierre, ont été découverts très anciennement au coin de la rue Tabouret et de la Cavée Saint-Gervais; ce sont même les premiers signalés dans les annales archéologiques de notre ville.

Une autre menue découverte a été effectuée, en octobre, lors des travaux de terrassement opérés sur la place de l'Hôtel-de-Ville, du côté Nord, pour la plantation des platanes dont nous avons parlé plus haut. Ces terrassements ont mis à jour quelques pans de murailles en pierre et maçonnerie des anciens murs de l'abbaye de Saint-Ouen qui, de ce côté, venaient clore le monastère et bordaient précisément l'ancienne rue des *Murs-Saint-Ouen*. Ces murs ont été détruits de 1816 à 1819. Vers cet endroit se trouvait également une petite fontaine alimentée par la source Gaalor et qu'il ne faut pas confondre avec la belle fontaine de l'abbaye de Saint-Ouen, élevée au xvi^e siècle par le fontainier Pierre Valence.

Cette fontaine, modeste et peu connue, créée en 1733, se trouvait le long des murs Saint-Ouen, en face de la rue de la Seille, au débouché de la rue du Petit-Porche, qui, sous la Révolution, s'appela la rue de la Fontaine-Neuve. Elle portait une inscription latine rappelant qu'elle avait été construite par E. Dublocq, *maître des ouvrages*. Démolie en 1819, cette fontaine a été remplacée par la modeste borne-fontaine qui existe aujourd'hui, laquelle a déjà été déplacée deux fois.

Rappelons que dans cette rue des Murs-Saint-Ouen étaient le logis où habita Blaise Pascal, avec son père Etienne Pascal, intendant à Rouen, et l'hôtel de Belbeuf, qui existe toujours.

EXPOSITION DES ARTS APPLIQUÉS AUX TISSUS.

Si peu qu'elle semble se rattacher à notre spécialité, du moins à première vue, voilà une manifestation originale et vraiment artistique que nous ne saurions passer sous silence dans cette chronique. Certes, ce n'était pas une idée banale d'organiser, en un centre d'industrie et de fabrication comme le nôtre, une Exposition générale du tissu envisagé au point de vue décoratif, de réunir, en un cadre vivant et rationnel, tous les efforts tentés par l'homme, à travers les siècles, pour orner le textile dont il se vêt et dont il pare sa maison. Il y fallait beaucoup de patience, de volonté, d'énergie, comme aussi beaucoup d'habileté et de goût. Tout le mérite en revient à la *Société industrielle de Rouen*, société encore jeune, mais travailleuse, agissante, qui a su se créer de vives sympathies, nouer un peu partout de solides relations, et que dirige avec talent son très distingué président, M. Louis Besselièvre.

Conçue dans un sentiment esthétique très développé, mais soumise en même temps à une classification raisonnée, cette Exposition se distinguait à la fois par la variété et

l'unité. On y trouvait méthodiquement groupés et classés par époques, genres et sous-genres, de multiples spécimens d'étoffes, de tapisseries et de tissus de toute espèce, de tous styles, de tous pays, exposés avec une science de l'effet et un sentiment qui en doubleraient l'intérêt. C'était comme un abrégé de l'histoire de l'art et de la civilisation, racontée et mise en lumière par les œuvres du travail et les ingénieuses transformations de la matière. Idée neuve et originale, nous le répétons, qui acquerrait ici une signification spéciale en raison du milieu, une telle leçon de choses devant avoir surtout son retentissement direct dans l'industrie locale, en un centre particulièrement préposé à la manufacture de tissus.

Une visite à cette Exposition artistique, installée, quatre mois durant, de juillet à novembre, dans les salles basses et les cours vitrées du Musée, était aussi instructive qu'intéressante. Cela s'ouvrait d'abord par la salle des tapisseries, magnifique réunion de tapis de Beauvais, de Flandre, des Gobelins, aux gracieuses allégories, aux scènes imagées et parlantes, offrant des sujets de premier ordre, comme la série des *Don Quichotte*, d'après Coypel, et le curieux épisode des *Bourgeois de Calais*, tapisserie du xv^e siècle miraculeusement retrouvée dans les combles de l'église de la Madeleine par notre concitoyen, M. G. Heuzey. Venaient ensuite la jolie collection de tissus chinois et japonais exposés par M. Bing, un spécialiste du genre, et celle non moins caractéristique des anciens tissus d'Orient, précieux vestiges de races disparues, fragments, lambeaux, menues reliques du vêtement égyptien, byzantin, romain, gallo-romain, rapportées de Damiette et d'Antinoë par M. Gayet, ce continuateur des Champollion et des Mariette-Bey.

Plus loin, comme contraste, c'était la très complète collection des riches étoffes du Moyen-Age et de la Renaissance, chatoyant vestiaire de nos ancêtres concentrant, en sa classification chronologique, savamment graduée, tout l'historique du tissu décoré, du xi^e au xviii^e siècle. Velours, brocards, lampas, orfrois, draps d'or et d'argent, pièces brodées, manteaux de cour, tabars de hérauts, surcots, nappes d'autel, chasubles, dalmatiques, tapis de selle, voiles de calice, couvre-fontes, courtes-pointes fleurettées, piquées et repiquées de la literie rémoise, tout abondait dans cette section hors ligne, réunissant, en un espace de 400 mètres carrés, plus d'un million de valeurs entassées.

Tous près, dans un élégant petit salon consacré à l'art féminin, le goût délicat de notre collègue, M. Ruel, avait installé et mis en relief de ravissants spécimens de broderies, de dentelles, de guipures anciennes, tandis qu'un peu plus loin, en des vitrines spéciales, il nous exhibait de curieux types d'habits de cour, de ville et de campagne, portés au siècle dernier par nos grands-pères et nos bisaïeules. Sur le même plan, mais à l'autre extrémité de la galerie, figurait la section de bibliographie et d'iconographie, confiée aux soins de notre érudit vice-président, M. Edouard Pelay. Avec son flair de bibliophile et de collectionneur, celui-ci avait groupé là toute une sélection de curiosités variées se rattachant à l'histoire écrite et figurée de l'industrie textile. On y trouvait des merveilles comme le manuscrit de Gonfreville, des raretés comme cette pièce unique de céramique rouennaise représentant le vieux métier à la tire, d'amusantes fantaisies comme la collection des portraits-charges de Pouyer-Quertier, ce *roi du coton*, ce Jupiter tonnant de *la Foudre*, si souvent illustré et caricaturé par les journaux humoristiques; puis encore des manuscrits, des estampes, des dessins et nombre de portraits d'industriels, de fabricants normands, gloire marchande de notre région, parmi lesquels celui de Girard, fondateur de

l'établissement aujourd'hui dirigé par MM. Laveissière et Chamont ; celui de Rouff, gendre d'Abraham Frey, le créateur de la première fabrique d'indienne de Normandie, en 1758, et quelques vieux types d'artisans saisis dans la vie de l'atelier.

Une saïlle particulière était d'ailleurs réservée au créateur de ce genre d'industrie, si brillamment développé depuis. On y voyait exposées, en regard des dessins de Huet, l'un des premiers dessinateurs sur étoffe, les collections complètes des premières impressions d'Oberkampff, de ces fameuses *perses* ou toiles peintes, dites toiles de Jouy, qui furent les origines de l'indienne. Derrière cette galerie rétrospective, d'autres salles donnaient asile aux tissus modernes, aux incarnations multiformes de l'*Art nouveau*, de cet art fantaisiste plus ou moins renouvelé de l'ancien, représenté en l'espèce par des tentures et des ameublements *modern-styl* de Guimard, l'architecte du *Castel-Béranger*, de Majorelle de Nancy, de Joly, de Sauvage, de Bréviaire, et autres petites merveilles d'originalité, dont on peut discuter le goût, mais non la séduction.

Ailleurs encore, suivant le hasard des rencontres et des installations, c'était tour à tour l'éclatante collection des tapis d'Orient de M. Dalsème, celle des tapis français d'Aubusson, la série si variée, si caractéristique des anciennes indiennes de Mulhouse, les étoffes exotiques, les tissus décorés de Russie et de Norwège, les tentures de haut goût de l'Ecole des arts décoratifs, les impressions sur peluche de Frederich, les singuliers tapis de Ranson, l'admirable collection de soieries de Lyon ; puis encore, çà et là, des albums, des gouaches, des aquarelles, des séries de cartons décoratifs, de volumineuses cartes d'échantillons aux mosaïques multicolores, des éventails, des écrans, des stores, des lambréquins, tout un capharnaüm de choses sans prix faisant songer au cabinet de l'antiquaire ou à l'arrière-boutique d'un marchand vénitien.

A ces multiples curiosités, il faudrait ajouter aussi les amusants accessoires du travail féminin, les légers outils de la brodeuse, de la fileuse, de la dentellière : rouets, fuseaux, navettes, étuis, dés à coudre, aiguilles à tricoter, et, tout au fond, dans la pénombre enfumée de l'arrière-plan, une minuscule mais intéressante galerie des machines, mettant en œuvre quelques-uns des métiers-types de l'industrie tissutière, depuis l'antique métier *à la tire*, tout vermoulu, mais solide encore, jusqu'au moderne Jacquart, au machinisme compliqué et ingénieux, aussi adroit qu'une main humaine ; depuis la vieille table d'impression *à la planche*, qui vit éclore les merveilles d'Oberkampff, jusqu'à l'élégante machine à système, l'imprimeuse sans fin, rendant à l'état de tissu décoré, par centaine et centaine de mètres, le blanc calicot qu'on lui a confié. N'oublions pas l'un des *clous* de l'exposition, le vivant diorama des *Costumes normands*, reconstitution très originale, très précise, des principaux types féminins de notre région, au temps des modes provinciales, faite d'après Lanté, par les soins de M. Ridet, l'habile directeur des *Nouvelles Galeries*. C'était tout un coin de l'ancienne Normandie pris sur le vif, évoqué, revêtu par toute une sélection de jolies femmes... en cire, parées et attifées avec toute la pimpante coquetterie, les opulents et naïf atours des riches bourgeoises, des élégantes fermières et des fraîches villageoises d'antan, — le tout très naturellement encadré dans un décor local, fort bien brossé par Rambert.

On voit par cette énumération, nécessairement fort incomplète, tout l'intérêt qui s'attachait à cette exposition générale du tissu, organisée de main de maître par M. Louis Besselièvre et ses dévoués collaborateurs, MM. Hoffmann, Ruel, V. Lelong et Gaston Le

Breton, pour ne citer que les plus marquants. Que d'efforts, de recherches, d'investigations une telle entreprise ne suppose-t-elle pas et quelle énergique persévérance il a fallu pour rallier tant de concours, grouper tant d'éléments, entasser tant de merveilles ! Puisse cet effort marquer une renaissance de la fabrication rouennaise et stimuler l'initiative de ses nombreux représentants.

EXPOSITION DE TOILES HISTORIQUES CONSACRÉES A JEANNE DARC.

Voilà certes un sujet qui, à première vue, ne paraît point pêcher par excès de nouveauté. Innombrables, en effet, sont les toiles, dessins et gravures destinées à reproduire les différents épisodes de la vie de Jeanne Darc et particulièrement les derniers événements de son séjour à Rouen. Cependant, si le côté épisodique de ce drame national a été souvent traité, en revanche on semble s'être assez peu préoccupé du milieu archéologique où se sont déroulées ses différentes scènes. C'est précisément ce côté documentaire du sujet que notre concitoyen, M. Emile Deshayes, s'est ingénié à faire revivre dans la série de toiles historiques, consacrées au séjour de Jeanne Darc à Rouen, qu'il a exposées en mai dernier dans le local de la *Société industrielle*. S'appuyant sur les derniers travaux des érudits, tout en gardant une note artistique, il s'est attaché surtout à reconstituer de la façon la plus précise, la plus minutieuse, la physionomie exacte des lieux et la disposition textuelle des scènes qu'il s'agissait de reproduire. C'est là le caractère original de l'œuvre, qu'un Rouennais épris de sa ville natale, familiarisé avec ses édifices, ses mœurs, ses traditions, pouvait seul mener à bien.

L'ensemble se composait de sept toiles différentes, ainsi réparties :

I. — ARRIVÉE DE JEANNE DARC A ROUEN. — Sous un ciel gris, taché de cuivre, l'héroïne, entourée de l'escorte qui la mène au *Château de Rouen*, descend des hauteurs de Bihorel vers la ville, toute blanche sous la neige, dans sa rigide ceinture de fortifications.

II. — JEANNE MISE EN PRÉSENCE DES INSTRUMENTS DE TORTURE. — La scène, très dramatique, nous montre Jeanne en présence de ses juges, interrogée par Pierre Cauchon, trônant sous un dais, tandis que le bourreau, éclairé par des reflets rougeoyants, attise un brasier dans la haute cheminée.

III. — LE VIEUX CHATEAU. — C'est la reconstitution de l'ancienne forteresse royale, d'après la vue bien connue de Jacques le Lieur, avec ses hautes tours, ses courtines, son beffroi, sa poterne et son pont-levis, fièrement découpés dans la nuit bleue, que poétise un reflet de lune.

IV. — ABJURATION AU CIMETIÈRE SAINT-OUEN. — Le tableau se déroule au pied de la haute abbatale, en reconstruction, masquée par des échafaudages qu'envahit la foule ; montée sur un échafaud, Jeanne abjure devant l'évêque de Beauvais, toujours sous le dais, entouré de ses assesseurs, en une mise en scène un peu trop théâtrale.

V. — LE CORTÈGE DE JEANNE. — C'est la marche au supplice de l'héroïque martyre. Par une vieille ruelle rouennaise, aux pignons surplombants, aux architectures

curieuses, toute historiée d'enseignes battantes, grouille et s'entasse une foule pittoresque que bousculent au passage des cavaliers en armes ; la fatale charrette, ou plutôt le *quadriga*, entraîne l'infortunée, vêtue de blanc, les cheveux rasés, coiffée de la mître infamante, au milieu de ce quartier populaire, très vivant, très coloré, encadrant à merveille ce remous humain.

VI. — LE SUPPLICE PLACE DU VIEUX-MARCHÉ. — La petite place, très concentrée, s'ouvre au débouché du quartier Cauchoise, dans son cadre de vieilles maisons à avant-soliers, avec son pilori à tourelle de pierre. Au fond, les halles de la Boucherie, dominées par les hautes aiguilles de Saint-Michel et de la Cathédrale, dressent leurs appentis envahis par la foule. Sur la droite, l'aitre et l'église Saint-Sauveur, au chevet de laquelle sont placés les échafauds, limitent le cadre où s'achève la sinistre tragédie. Les juges se retirent, le bourreau met le feu au bûcher, dressé sur un pilier de plâtre ; une longue colonne de flammes s'en échappe, enveloppant la victime, liée à l'attache, tandis que, à ses pieds, deux dominicains, les frères Isambard et Martin Ladvenu, élèvent la croix vers sa tête expirante.

VII. — LES CENDRES DE LA MARTYRE JETÉES DANS LA SEINE. — Sur les lourdes arches du vieux pont Mathilde, vu en perspective, un groupe de soldats et de greffiers surveille l'exécution de la sentence du cardinal de Winchester ; jetés en quelque sac, les restes calcinés de l'héroïne ont été transportés sur une charrette ; déjà penchés sur le parapet, le bourreau et ses aides jettent au fleuve les cendres encore brûlantes qui s'éparpillent en une vague colonne de fumée. Au loin, dorées par le soleil couchant, se dressent les grosses tours de la porte Grand-Pont, les fortifications des quais et l'aiguille élancée de la Cathédrale.

Telle est, dans son ensemble, cette œuvre rétrospective, d'un faire peut-être un peu froid, un peu sec, comme toutes les reconstitutions de ce genre, mais d'un réel intérêt au point de vue documentaire. Sa vraie place, selon nous, serait dans notre Galerie d'Estampes locales, où elle mériterait d'être recueillie, et trouverait, mieux que partout ailleurs, l'*ambiance* particulière qui lui convient.

UNE MINIATURE HISTORIQUE.

Nous ne pouvons parler de ces reconstitutions historiques, sans signaler, pour mémoire, une pièce excessivement intéressante et du plus grand prix, touchant l'histoire de Jeanne Darc à Rouen. Ce document rarissime, heureusement acquis par un de nos collectionneurs locaux les plus distingués, notre sympathique et dévoué Vice-Président, M. Edouard Pelay, est une miniature du Moyen-Age, vraisemblablement du ^{xv}^e siècle, qui, après avoir appartenu à M. Ambroise Didot, faisait partie de la collection Féral, récemment mise en vente. Elle représente le supplice de Jeanne Darc sur la place du Vieux-Marché, et c'est, sans contredit, le document le plus ancien, le plus authentique que l'on connaisse sur le drame du 31 mai 1431 ; c'est en même temps le plus exact, car on se rend facilement compte que l'artiste miniaturiste était un Rouennais ou avait habité Rouen.

La scène du supplice, bien dans le goût de l'époque, y est représentée avec beaucoup

de fidélité et de précision, cela se sent; mais ce qui nous intéresse surtout, nous, les *amis* du Vieux Rouen, c'est moins le côté dramatique de l'action que l'exactitude minutieuse des détails topographiques que nous y pouvons relever. Or, c'est précisément le souci du détail qui fait le mérite de cette miniature. Toutes les particularités originelles du cadre se retrouvent bien à leur place, sous l'aspect qui leur est propre : la disposition précise des échafauds et du bûcher, dont l'appareil spécial est monté sur une sorte d'estrade; la silhouette pittoresque des Halles de la Boucherie, telles qu'elles sont figurées dans le *Livre des Fontaines*, de 1525, ce qui est à la fois un contrôle et une garantie; l'église Saint-Michel avec son toit en ardoise et son clocher ajouré s'effilant en aiguille; celle de Saint-Sauveur, caractérisée par son clocher court, son chevet droit percé d'une baie et son aître avoisinant; enfin la ligne de maisons à pignon, à fenêtres rondes ou carrées, qui relie cet ensemble et le limitent, tout porte ici le cachet de l'époque, tout y est rendu avec autant de fidélité et d'exactitude que pouvaient le permettre le sentiment archaïque et la naïve perspective du temps. C'est bien là un document contemporain, ne sentant ni *l'après-coup* ni le convenu.

Très soignée, très bien conservée, parée de couleurs délicates encore fraîches, cette jolie miniature tient un haut de page et s'encadre dans un motif architectural, de style Renaissance, disposition qui se retrouve dans le beau cartulaire de l'église Saint-Maclou; elle est détachée d'un manuscrit complet, dont le texte paraît contemporain de l'époque de la Pucelle, suivant les dires autorisés de MM. Vallet de Viriville, de Beaurepaire, Wallon et F. Bouquet. Espérons que son érudit possesseur, qui a su si heureusement en assurer la conservation, voudra bien en faire l'objet d'une étude approfondie et lui consacrer, pour l'histoire locale, la page intéressante qu'elle mérite. ¹

CINQUANTENAIRE D'UN ÉRUDIT NORMAND.

Mus par un sentiment d'estime et de respectueuse sympathie, nombre de lettrés et de savants rouennais ont fêté, le 24 mai dernier, dans une manifestation toute intime, organisée par l'Académie de Rouen, le cinquantenaire de l'un des hommes qui honorent le plus notre province et notre cité. Bien peu, en effet, auront mieux tenu leur place et rendu à tous plus de services que l'éminent Archiviste de la Seine-Inférieure, M. Charles de Beaurepaire, notre quasi-concitoyen, pendant les cinquante années données par lui à l'histoire et à l'étude du pays normand. Vie simple et modeste comme l'homme même, vie d'érudition et de patientes recherches où les travaux accomplis tiennent lieu d'événements, et qui se peut résumer en cette courte notice, empruntée au *Journal de Rouen* :

« Depuis son arrivée à Rouen, vers 1851, pas une année ne s'est écoulée sans que M. Ch. de Beaurepaire n'ait publié quelque important travail, marqué au coin de cette haute et agréable érudition qui lui a mérité une si grande considération dans le monde savant. Depuis sa thèse de l'Ecole des Chartes sur l'*Asyle religieux*, sur quels sujets la curiosité de son esprit, servie par une méthode et une science d'une sûreté impeccable, ne s'est-elle pas, en effet, exercée! Tous les érudits et tous les travailleurs connaissent, en effet, les belles études, si profondément documentées, que l'Archiviste de la Seine-Inférieure a tout d'abord

1. On peut consulter, en attendant, un article plus détaillé publié dans le *Journal de Rouen* du 12 juin 1901, ainsi qu'un croquis assez sommaire paru dans le même journal, supplément du 1^{er} juin 1902.

consacrées aux organisations du Moyen-Age : *Les Notes sur l'état des Campagnes*, qui sont comme la suite du livre de son compatriote Léopold Delisle sur *la Condition des Classes agricoles* ; l'étude sur *la Vicomté de l'Eau*, les *Recherches sur l'Instruction publique en Normandie*, les publications sur les prisons, sur la population de Rouen.

Au point de vue historique, les livres que M. de Beaurepaire a, dans un haut esprit de probité et de sincérité, consacrés à la mémoire de Jeanne Darc, à son procès, à ses juges, aux assesseurs, à son supplice, ont définitivement fixé les points controversés et éclairé bien des questions d'un jour nouveau. Il en a été de même pour les recherches qu'il a consacrées à Pierre Corneille, à Pascal, à Mme de Motteville, à Voltaire, à Cuvier et à nos grands écrivains et savants normands, dont il a contribué à élucider la vie et les ouvrages.

Président de nombreuses Sociétés savantes, correspondant de l'Institut et du Ministère de l'Instruction publique, on peut dire que M. de Beaurepaire a été l'âme du mouvement historique dans la Haute-Normandie. C'est à lui, en effet, qu'on doit la publication d'innombrables ouvrages, édités un peu de tous côtés, qui ont fait revivre de façon sûre l'histoire de notre pays, que ce soit l'étude des *Etats de Normandie sous la domination anglaise*, ou l'étude des mêmes organisations sous Charles VII, sous Henri IV ou sous Louis XIII, envisagée avec la même rigoureuse impartialité.

En dehors de ces grands travaux, et sans compter la rédaction de ces *Inventaires-sommaires* où il a montré toutes les qualités de l'archiviste, M. Charles de Beaurepaire a dépensé sans compter son érudition toujours avertie, sur mille sujets réunis dans ses *Mélanges historiques* : notices sur nos vieux monuments normands, sur nos musées, sur nos artistes, nos peintres, nos sculpteurs et imagiers, nos verriers, nos auteurs, nos voyageurs ; communications constantes et variées à l'*Académie de Rouen*, à la *Société de l'Histoire de Normandie*, au *Bulletin de la Commission des Antiquités*, qu'il préside avec une si aimable autorité. »

C'est cette vie consacrée toute entière à notre Normandie, qu'il a mieux fait connaître et aimer ; c'est cette vie d'érudit provincial, qu'il aurait pu élever par des fonctions plus hautes, dignes de sa valeur, qu'ont voulu fêter les amis de l'archiviste normand, et tous ceux qui ont pu apprécier sa complaisance toujours empressée, son obligeance jamais lassée, que sert une mémoire toujours fidèle. Une séance spéciale avait été organisée à cet effet dans l'une des salles de l'hôtel des Sociétés savantes, trop petite pour contenir la nombreuse affluence d'amis, de collègues et de notabilités de tout ordre qui s'y pressaient. A huit heures dix, M. de Beaurepaire prenait place au fauteuil qui lui avait été réservé, et le Président de l'Académie, M. le Dr Coutan, qui est aussi notre collègue, se faisait l'interprète de ce corps savant, lui exprimait, en une délicate allocution, les sentiments de haute estime que ses collègues et lui professaient à son égard. En quelques mots heureux, il rendit hommage à l'élévation de son caractère, à la dignité de sa vie, à sa courtoisie, à sa bienveillance, à son désintéressement ; puis, parlant de sa vie, il a rappelé, entre autres dates, que M. de Beaurepaire, né à Avranches en 1828, sorti de l'Ecole des chartes en 1851, nommé archiviste du département à vingt-trois ans, membre de l'Académie de Rouen à vingt-cinq, était fait chevalier de la Légion d'honneur à quarante, en 1868, à la suite du Congrès des Sociétés savantes ; — il y a de cela trente-trois ans. Peut-être eût-on dû s'en souvenir davantage en haut lieu !

En hommage à cette carrière si digne et si bien remplie, M. le Dr Coutan a remis à M. de Beaurepaire, au nom d'un groupe de souscripteurs, un médaillon original et une médaille commémorative en bronze, dus au talent d'Alphonse Guilloux. D'un côté, cette médaille, frappée à la Monnaie, reproduit la physionomie pleine de finesse de M. de Beaurepaire, saisie avec toute la souplesse de la vie ; de l'autre, elle représente le bâtiment des Archives, se dressant au-dessus de quelques parchemins où pendent des sceaux. L'inscription latine est ainsi conçue : Sur l'avers : CAROLUS-MARIA DE ROBILLARD DE BEAU-

REPAIRE, ÆTATIS A LXXIII ; sur le revers : EXIMIO PER L ANNOS INFERIORIS SEQUANÆ TABULARIO GRATIÆ ET AMICITIÆ PIGNUS MDCCCI. A cet hommage était joint le répertoire bibliographique de tous les travaux publiés par le savant archiviste, brochure de luxe préparée par les soins de l'un de ses fils, tandis que l'autre, par une délicate attention de l'Académie, était reçu ce soir-là au nombre de ses Membres.

Visiblement ému par cette marque de sympathie et par les applaudissements qui le saluaient, M. de Beaurepaire répondit par un petit discours très sobre, mais finement



pensé, où il sut résumer sa carrière avec sa modestie habituelle, et remercier délicatement ceux qui l'en avaient félicité :

« ... Dans cette occupation modeste, a-t-il dit, étrangère aux passions qui divisent, la » vie s'écoule paisiblement, sans incidents qui permettent d'en jalonner le cours. Me » voici donc arrivé (presque sans m'en douter) à la cinquantième année de mes fonc- » tions, tel officiellement que j'étais à mes débuts. De la manière la plus aimable du » monde, vous m'avertissez de la longueur du chemin que j'ai parcouru, et vous me féli- » citez de l'avoir suivi sans m'en écarter jamais. Je suis amené par là à une pensée » sérieuse, c'est que le terme est proche... »

Espérons qu'il n'en sera pas ainsi et que, durant de longues années encore, les Archives de la Seine-Inférieure seront dirigées par le savant affable et distingué qui les a si bien explorées et mises en valeur au profit du plus grand nombre. En tous cas, la manifestation intime du 24 mai restera gravée dans l'esprit de tous ceux qui y ont pris part, car tous étaient heureux de fêter, en M. de Beaurepaire, l'une des personnalités les moins tapageuses et les plus justement estimées de la région. Notre Société est d'autant plus heureuse de s'y associer, qu'à l'honneur de voir figurer son nom parmi ceux de ses adhé-

rents, elle ajoute l'honneur non moins envié d'avoir obtenu sa précieuse collaboration aux travaux de son Bulletin.

NÉCROLOGIE.

Après avoir passé en revue les principaux travaux et événements artistiques de l'année, il nous reste à donner un souvenir à quelques personnalités locales, décédées en 1901, dont le nom se rattache plus ou moins au genre d'études qui intéresse notre Association. Ce sera en quelque sorte comme notre service de *bout de l'an*. Ne doit-on pas un dernier adieu à ceux qui ont partagé nos idées, nos traditions et servi la même cause ?

Cinq noms seulement figureront sur cette liste nécrologique purement rouennaise, en tête de laquelle nous devons inscrire les noms de deux peintres normands, de valeur diverse, morts à quelques mois l'un de l'autre : Charles Lizé et Adolphe Duboc.

*
* *

Elève de notre Académie de peinture, CHARLES LIZÉ, né à Elbeuf le 13 septembre 1833, eut successivement pour maîtres Paul Langlois, Gustave Morin, Edmond Lebel, puis, plus tard, à Paris, G. Ferrier et Flameng, dont il a fréquenté les ateliers. Ayant commencé tard ses études artistiques, c'est par un travail assidu, persévérant, par des observations de tous les instants, de longues journées de contemplation passées au bord de l'Océan, qu'il était parvenu à s'assimiler les différentes nuances de la peinture de marine, genre dans lequel il s'était spécialisé. Il affectionnait surtout les grands effets de pleine mer, aimant l'élément salin par lui-même, sans trop s'inquiéter des accessoires, des barques et des navires qui le traversent. Dans ce sentiment, il a signé nombre de toiles très vécues, très étudiées : vagues déferlant sur les rochers, effets de calme sous des ciels légers ou sous des fonds empourprés par le couchant, orages et tempêtes où se déchaînent les embruns, où se joue le vol des mouettes. La plupart de ces œuvres, peintes très franchement, d'une facture très large, ont figuré soit aux Salons parisiens, soit à nos Expositions rouennaises, où elles étaient remarquées.

Très artiste, Charles Lizé avait fait de son atelier, où il aimait à passer sa vie, un véritable musée qui renfermait beaucoup de toiles anciennes, plusieurs fort intéressantes, surtout des écoles hollandaise et française. Les beaux meubles, coffres, bahuts, coffrets du xvi^e siècle, cabinets italiens y abondaient, ainsi que les belles sculptures en bois, notamment deux grandes figures d'ange taillées en plein chêne, qui provenaient de l'ancien rétable de la chapelle Saint-Etienne. On y rencontrait de nombreuses statues et statuettes, entre autres un beau groupe en terre cuite du xviii^e siècle, un biscuit de Sèvres, le *Sacrifice d'Iphigénie*, qui figura souvent aux Expositions rétrospectives, et une tête sculptée d'un certain caractère qu'on présume être le type original de l'une des statues des d'Amboise au mausolée de la Cathédrale. Cette dernière pièce a pu être acquise par M. Gaston Le Breton pour notre Musée départemental d'antiquités, ainsi que deux daïs en pierre ajourée, à figures d'enfants, dans le goût de Jean Goujon, qui paraissent provenir de l'église Saint-Maclou.

Charles Lizé avait aussi réuni une intéressante collection de céramique des diverses fabriques : Nevers, Delft, Niederwiller, Rouen, de nombreux bijoux normands et médail-

lons, entre autres un portrait en cire polychromée de Louis XIV, toute une dinanderie en fer forgé, des chenets de Caffiéri, ainsi qu'une magnifique rampe d'escalier du XVIII^e siècle. N'oublions pas de mentionner, parmi ses toiles, un très beau Natoire exposé au Salon de 1740, *l'Adam et Eve après le péché*, et un portrait, dit d'Hersent, par Ary Scheffer.

Malade depuis longtemps déjà, Charles Lizé termina sa carrière à Rouen, le 28 novembre 1900, laissant le souvenir d'un homme de goût et de talent qui a aimé l'art sous tous ses aspects.

*
* *

Plus âgé d'une dizaine d'années, ADOLPHE DUBOC était né à Rouen en 1821. C'était un fervent de nos Expositions rouennaises, où l'on s'intéressait surtout à ses aquarelles et à ses dessins, généralement bien venus, consacrés à la reproduction des vieux édifices et des coins pittoresques de l'ancien Rouen. Eglises gothiques, vieux logis, rues et carrefours tortueux, cours perdues, passages ignorés, impasses, ruelles, culs-de-sac, toutes les verrues, toutes les gibbosités du Rouen qui s'en va, de la vieille cité agonisante, formaient le cadre habituel de ses esquisses, très consciencieuses, d'une grande fidélité de détail, traitées dans une gamme un peu grise, comme notre ciel changeant, si souvent voilé par la pluie et le brouillard.

Dispersés aujourd'hui dans les collections particulières, au hasard du caprice et de la curiosité, il serait difficile de dresser une liste complète de ces croquis variés, dont la plupart ont figuré à l'Exposition d'estampes rouennaises, si habilement organisée, en 1884, par M. Jules Adeline, et qui, groupés ensemble, formeraient à eux seuls, une curieuse galerie d'histoire locale. Bornons-nous à citer, un peu à la boule-vue, dans le pêle-mêle du souvenir et de l'indication hâtive, parmi les aquarelles : *le Chevet de l'église Saint-Laurent, les Boucheries Saint-Ouen, la Fontaine de la Croix-de-Pierre, l'Entrée de Bicêtre, le Portail de Saint-Vivien, celui des Augustins, la Rue Accard, la Rue des Matelas, la Rue du Halage, un Coin de la rue de la Harpe, un Passage près la Calende, un Escalier rue du Petit-Salut, etc.* ; parmi les dessins, tant au crayon noir que rehaussés de gouache ou de bistre : *l'Abbaye de Saint-Amand, la Chapelle du Lycée, les églises Saint-Georges, Saint-Laurent, Saint-Pierre-du-Châtel, Saint-Cande-le-jeune, Sainte-Marie-la-Petite, la Fontaine des Pénitents, le Quai aux Meules en 1847, la Place de la Basse-Vieille-Tour, les rues de la Renelle, du Ruissel, Haren-guerie, du Haut-Mariage, Jacques-le-Lieur, Massacre, du Panneret, Préfontaine, Saint-Eustache, Saint-Romain, de la Grande-Mesure, et bien d'autres !... Tout l'Annuaire y passerait !*

Tout ceci eût mérité d'être acquis, réuni, classé en une galerie unique, à titre de souvenir et de document. C'est moins, en effet, leur mérite isolé qui en constituait l'intérêt, que la variété et la succession rétrospective des aspects reproduits.

Ajoutons que ce *localier* du pinceau et de l'esquisse, dernier *silhouettiste* d'une physiologie disparue, est mort dans sa ville natale, le 27 mars 1901, à l'âge de quarante-trois ans.

*
* *

Quelques mois plus tard, dans les derniers jours de décembre, disparaissait un modeste artiste qui fut très estimé et très apprécié dans le monde des sculpteurs et des architectes

rouennais, M. ALPHONSE JEAN, statuaire, que familièrement sur les chantiers on appelait le *Père Jean*. Le « père Jean » fut dans notre ville, au temps des grands travaux de restauration des édifices gothiques, entrepris dans la première moitié du XIX^e siècle, le type de ces anciens artisans d'art, instruits et érudits, adorant leur métier, en connaissant à fond toutes les ressources, tels qu'il s'en formait autrefois dans les corporations de sculpteurs-ymaginaires.

Exécutant et praticien habile, il connaissait particulièrement, pour l'avoir surtout étudié, le style gothique. Comme Benjamin Guilloux, dont il était le beau-frère, comme J.-B. Foucher, comme Deleau l'aîné, c'était un de ces *gothiqueurs* habiles, imbus pour ainsi dire de l'esprit et du caractère du Moyen-Age, auquel Viollet-le-Duc, le grand rénovateur de cet art, eut si souvent recours.

Parisien, Alphonse Jean arriva à Rouen vers 1845 et travailla d'abord dans l'atelier de M. Bonet père, le premier de ce genre qui ait été ouvert dans notre ville. De concert avec lui, il fut chargé par l'architecte Grégoire des importants travaux de restauration, ou plutôt de reconstruction, du portail et des clochers de l'église Saint-Ouen, travaux qui soulevèrent alors de si vives discussions devant les Chambres ¹. C'est également à lui qu'est due la sculpture de la chaire à prêcher de cette église. Toujours avec M. Bonet père, l'habile sculpteur fut aussi employé aux travaux de restauration du Palais-de-Justice, commencés par MM. Lebrun et Vinet : façade extérieure, aile droite et réfection du beau plafond de la salle des Assises ; puis, plus tard, sous M. Lefort, il travailla encore à la nouvelle aile de la place Verdrel.

Son nom est aussi associé, avec quelques autres non moins méritants, aux différentes restaurations d'ensemble ou de détail dont la Cathédrale et l'église Saint-Maclou ont été l'objet au cours du siècle qui vient de s'achever, ainsi qu'à la réfection de l'élégante pyramide de la Croix-de-Pierre. M. Jean fut alors, pour MM. Grégoire, Barthélemy et Desmarest, un excellent collaborateur.

Parmi les travaux modernes auxquels le « père Jean » employa son talent, on ne peut oublier, à Paris, sa part aux travaux de l'église de la Madeleine ; à Rouen, le château des Bruyères (villa Faucon) ; plusieurs maisons du quai de Paris, près la rue Porte-Dorée ; l'hôtel Fleury, rue Jeanne-Darc ; l'hôtel Mallet, rue de Buffon ; enfin, les agrandissements de l'hôtel de la Préfecture.

Travailleur acharné, que la fortune n'a pas toujours favorisé, excellent patron et habile praticien, M. Jean avait obtenu une médaille d'or au Salon et avait même été, sous l'Empire, proposé pour une haute distinction. Ses ateliers de la rue des Fossés-Saint-Yves et de la rue Beffroy furent fréquentés par de nombreux élèves et amis, dont plusieurs sont connus : Benjamin Guilloux, l'habile ornemaniste ; Guilloux, l'aîné ; J.-B. Foucher, l'excellent décorateur ; Leleu, Deleau, l'aîné ; Despois de Folleville, Huet, Stanislas Gautier, professeur de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts du Havre, et quelques autres.

Notre excellent confrère, Georges Dubosc, auquel nous devons une partie de ces détails, nous apprend qu'Albert Lambert, de l'Odéon, et le général Blondel, originaire de Bolbec, qui fut directeur de l'artillerie du 6^{me} Corps d'armée à Châlons-sur-Marne, reçu-

1. Un historique très complet, très documenté, en a été fait par notre collègue et co-sociétaire, M. N. Beauvain, dans une publication artistique locale éditée en 1895 par le Photo-Club Rouennais : *Normannia*.

rent aussi les premières leçons du vieux praticien rouennais. Tout jeune, le général Blondel avait commencé ses études comme sculpteur ; s'étant engagé au moment de la guerre de Crimée, il fit une rapide et brillante carrière, et, lors du siège de Sébastopol, se rappelant à propos son premier métier, il exécuta un très curieux plan en relief de la fameuse forteresse qui attira sur lui l'attention de ses chefs. Quant à Albert Lambert, dont on connaît le talent de sculpteur, ses premiers travaux furent exécutés à l'église de La Bouille où il sculpta de nombreux motifs. Ce sont même ces souvenirs de jeunesse qui ont amené l'ancien élève du « père Jean » à fixer, en ce charmant endroit, sa résidence d'été.

M. Alphonse Jean, qui laisse un fils, également sculpteur à Paris, a été inhumé le 10 décembre dernier à Levallois-Perret, où il s'était retiré dans sa famille. Son nom restera, dans le monde artistique, comme celui d'un des meilleurs et des plus braves artistes mêlés aux grands travaux de restauration de notre cité.

*
* *

Parmi les morts de l'année, nous devons citer une autre personnalité rouennaise, relevant d'un art différent, qui fut une des physionomies les plus sympathiques de notre ville. Nous voulons parler de M. ROBERT HAINAUT, ancien horloger municipal, conservateur du « Gros-Horloge ». Connaissant à fond l'art de l'horlogerie et mécanicien fort habile, M. Hainaut, chez qui le praticien était doublé d'un savant, s'était signalé par diverses inventions horologiques qui avaient attiré sur lui l'attention. Son appartement de la rue des Bonnetiers était pour lui comme un petit musée scientifique où il se plaisait à faire fonctionner devant ses visiteurs quelques-unes de ses créations, merveilles de technique et de précision, comme l'échappement libre perfectionné, le compensateur à neuf branches, le cadran marchant par son propre poids et indiquant sans mécanisme les jours de la semaine, le globe oscillant à phases de lunes, l'horloge mystérieuse et sans bruit, la pendule à calendrier perpétuel et à remontoir instantané, l'aiguille chronométrique, etc. Joignant la théorie à la pratique, il avait publié diverses études et mémoires sur différentes branches de son art, notamment sur les compensateurs à tringle et sur les progrès de l'échappement à cylindre, travaux remarquables des connaisseurs qui lui avaient valu les titres d'officier d'Académie et de membre du Jury à l'Exposition de Rouen de 1896.

Mais M. Hainaut s'était surtout fait connaître par les notices très exactes, très sincères qu'il avait publiées sur l'horloge du Beffroi, sur sa construction, son antiquité, sa valeur, et où il avait révélé le premier la qualité et l'extraordinaire conservation de son mouvement. Nommé, en 1893, conservateur de cette vieille horloge municipale, *gouverneur du Gros-Horloge*, comme disaient au Moyen-Age les délibérations échevinales, il s'était pris d'une véritable passion pour ce respectable monument horaire, un des plus anciens de France, construit en 1389 par Jehan de Felains, et qui donne l'heure aux Rouennais depuis cinq cents ans. Avec la conviction de l'apôtre, il s'était ingénié à le mieux faire connaître et apprécier, démontrant, plume en main, que cette incomparable machine, qu'on accusait gratuitement « de n'être plus qu'un amas de vieille ferraille, bon à faire des clous », était « une œuvre de génie, pouvant encore aujourd'hui servir de modèle », qu'elle n'avait nullement souffert des atteintes du temps et pouvait encore braver de longs

siècles. C'est ainsi — et il faut l'en louer hautement — que fut sauvé de la destruction ce chef-d'œuvre d'horlogerie, battu en brèche par des confrères intéressés, et méconnu, faute de données techniques, par de savants archéologues comme Ch. Richard et de la Quérière.

Cette sauvegarde fut le souci constant de ses dernières années. S'acquittant scrupuleusement de ses fonctions de conservateur, très souvent, malgré son âge avancé, M. Hainaut gravissait l'escalier en vis qui monte jusqu'au sommet du Beffroi, pour se rendre compte de l'état de sa pensionnaire, dont il avait étudié scrupuleusement le mécanisme, scruté tous les rouages, la soignant, l'entretenant comme un enfant aimé, mais se gardant bien d'y apporter des modifications qui auraient nui à sa conservation et à sa durée. De ces fréquents examens, complétés par ses recherches personnelles, résultèrent les brochures spéciales dont nous avons parlé : *Notice sur la Grosse-Horloge*, en 1887 ; *Jehan de Felains, inventeur de la sonnerie des quarts*, en 1897 ; *Recherches sur l'horlogerie*, en 1896 ; *le Beffroi de Rouen*, en 1901, et les autres travaux cités plus haut. Il suffit d'en feuilleter quelques pages pour comprendre tout le culte que portait à son métier, ou plutôt à son art, ce vénérable successeur des Lambert, Vincent Quesnay, Guillaume Petit, Noël Hubert, Balthazar Martinot, et autres *gouverneurs du Gros-Horloge*, dont il continuait dignement les traditions.

M. Robert Hainaut, qui, avec ses longs cheveux blancs, son large et solide faciès, sa barbe en collier, ses manières simples, sa rondeur un peu lourde, représentait avec originalité le type normand, était né à Saint-Vaast-la-Hougue, en 1813. Il est mort à Rouen le 22 janvier 1901, dans sa quatre-vingt-huitième année.

*
* *

Pour clore cette liste nécrologique, où l'art, on le voit, est diversement représenté, il nous reste à mentionner un dernier nom se rattachant d'autant mieux à notre association que celui qui le porte, s'il ne figura pas parmi les membres de notre Société, prit du moins une part active aux premiers pourparlers qui en amenèrent la fondation. Ce nom, bien connu dans la presse rouennaise, où il tenait une place distinguée, est celui d'EUGÈNE SOUCHIÈRES, le brillant journaliste, le polémiste vigoureux et courtois qui défendit avec chaleur et conviction les principes qu'il avait adoptés et qui ne comptait que des sympathies, même parmi ses adversaires politiques.

Issu d'une vieille famille du Comtat, Eugène Souchières naquit à Avignon le 11 juin 1845 et fit ses études chez les Pères Jésuites de cette ville, puis à Saint-Etienne. Ayant appris le droit et obtenu sa licence, il était rentré dans sa famille et se disposait à y prendre quelque repos, lorsque la guerre éclata. Bien que dispensé par la mort de son père, Souchières s'engagea avec quelques amis, fit campagne à l'armée de l'Est et prit part courageusement au combat de Juranville, comme lieutenant de mobiles. La guerre terminée, il donna libre cours à sa vocation et débuta au *Courrier de la Vienne*, où les passions du moment, alors très exaltées, l'initièrent vite aux luttes de la politique. Il s'y prépara mieux encore dans la presse parisienne, où il fit une courte apparition, d'abord au *Gaulois*, puis à la *Patrie*, que dirigeait M. Guyon. Enfin, en 1875, il entra au *Nouvelliste de Rouen*, sous la direction de M. Ch.-F. Lapierre, le journaliste avisé, qui s'entendait si bien à former les jeunes talents.

Plus tard il avait quitté le *Nouvelliste* pour le *Patriote de Normandie*, mais il était revenu à son premier journal lors de la fusion de ces deux feuilles, où il écrivit pendant plus d'un quart de siècle, ne cessant d'y prodiguer ses forces, son talent, et conservant dans cette Normandie calme et réfléchie, où il s'était fixé, la forte empreinte de son origine méridionale. Son talent de polémiste, à la fois souple et vigoureux, y était fort apprécié, nul ne sachant mieux décocher l'épigramme et aiguïser le trait. Certaines polémiques électorales soutenues par lui constituent de brillantes passes d'armes et resteront des modèles du genre.

C'était, d'ailleurs, un journaliste dans toute l'acception du mot, familiarisé avec tous les sujets, traitant aussi bien les menus détails de la vie locale que les graves questions de la politique, son style brillant et coloré prêtant à tous ses articles un tour d'esprit qui plaisait. La bibliophilie, la littérature, l'art, l'histoire, le passionnaient également, et il suffit de feuilleter la collection du *Nouvelliste* pour y retrouver, à chaque instant, des pages charmantes sur les manifestations artistiques normandes, les Salons, l'histoire de la province ou des études savoureuses sur les œuvres de nos écrivains. On n'a point oublié ses comptes rendus détaillés sur l'Exposition rétrospective de Rouen, en 1884, qui, réunis en volume, forment une œuvre durable et justement estimée.

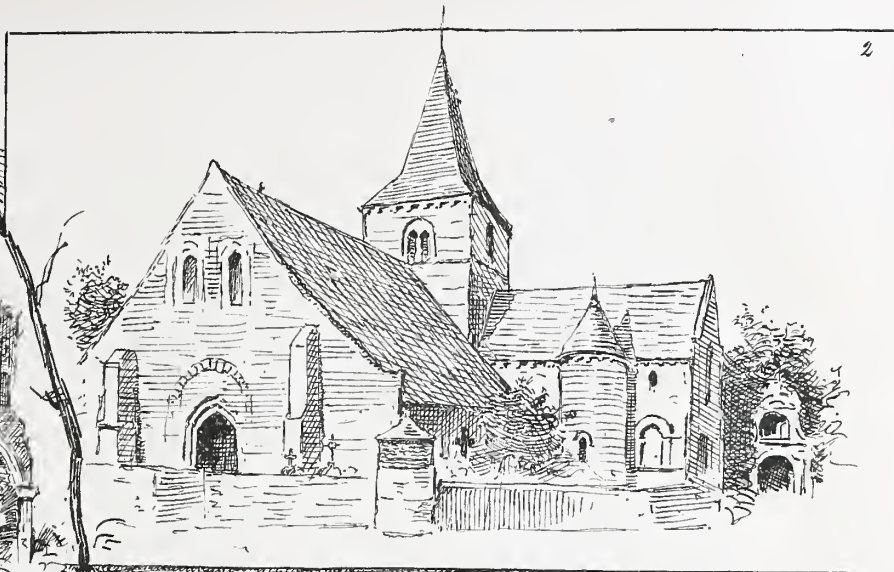
Nature vibrante et communicative, chaude et vivace comme son soleil avignonnais, Eugène Souchières, qui était l'amabilité même, avait beaucoup d'amis et entretenait d'excellentes relations avec ses confrères de la presse locale. Tous l'ont regretté et se sont plu à rendre justice à sa carrière, trop tôt rompue, dont rien n'eût fait prévoir la fin prématurée, sans les douloureuses épreuves qui s'étaient abattues sur lui en ces dernières années. Sans doute, il avait dû subir, il y a quelques mois, une délicate opération, mais sa santé bien rétablie semblait avoir contracté un nouveau bail, lorsque brusquement, après quelques jours de maladie, il succomba le 25 septembre dernier, emporté par une congestion pulmonaire compliquée d'accidents cardiaques.

Il n'avait que cinquante-six ans !

En achevant cette revue artistique et monumentale des événements annuels, poursuivie depuis trois ans, nous ne dirons pas *adieu* à nos lecteurs, mais seulement *au revoir*, voulant rester fidèle à la tâche commencée. Si le roulement périodique des Membres du Bureau nous amène à déposer aujourd'hui cette plume de Secrétaire que nous avons tenue durant tant d'années, peut-être avec plus de zèle que de mérite, celle de collaborateur nous reste. Nous l'utiliserons de notre mieux, ne pouvant demeurer indifférent à la rédaction d'un recueil que nous avons vu naître, couvé pour ainsi dire sous nos soins et qui sera toujours pour nous, dans notre modeste vie d'étude et de labeur, l'œuvre de choix et de prédilection.

RAOUL AUBÉ.





EXCURSION

ANNUELLE

VISITE A ALLOUVILLE — SAINTE-GERTRUDE
MAULÉVRIER — SAINT-WANDRILLE
AUZEBOSC, ETC.



M. J. Del.

1. Abbaye de Saint-Wandrille.

2. Eglise de Saint-Wandrille (état ancien).

3. Le Chêne d'Allouville.

qu'ils soient peut-être plus caractéristiques que d'autres, mais parce que le charme de la contrée, l'attrait et la fraîcheur du site leur prêtent un agrément dont on ne se lasse point. Telle a été l'impression générale de l'excursion du 16 juin 1901, excursion toute champêtre, cantonnée dans les environs de Caudebec et d'Yvetot, parmi quelques villages normands sans grande importance, mais suffisamment pourvus d'accidents pittoresques et de curiosités archéologiques. Ce programme, simple et facile, d'une exécution peu fatigante, avait réuni une vingtaine d'adhérents, tant sociétaires qu'invités, dont le groupe était agréablement varié par les fraîches toilettes de quelques dames, jetant une note claire et animée dans l'uniformité un peu banale du costume masculin. L'excursion était

conduite par notre excellent Président, M. Louis Deglatigny, qui, non content de la diriger, l'avait préparée et mise au point dans une visite précédente faite à cette intention ¹.

Le trajet de Rouen à Yvetot par chemin de fer est chose trop connue pour qu'il soit besoin d'y insister. Yvetot lui-même, en dépit de sa défunte royauté, ne nous retiendra pas davantage, cette modeste sous-préfecture, sans caractère architectural, n'ayant rien à nous apprendre et ne figurant sur notre itinéraire qu'à titre de point d'arrivée et de retour. Au surplus, nos voitures de transport — break de famille et omnibus de louage — nous attendaient à la descente du train, si bien que nous n'eûmes qu'à descendre de l'un pour monter dans les autres et enfiler, sans plus tarder, le long bout de ruban que nous avions à parcourir. Même en partie de plaisir, l'économie de temps est un gain : *Time is money* ! Ajoutons que quelques-uns de nos compagnons, amis du mouvement et de la libre circulation, ayant enfourché leur monture favorite, le coursier aux jarrets d'acier, nous devançaient au loin dans un nuage de poussière qui nous servait à la fois de guidon, de boussole et de rose des vents.

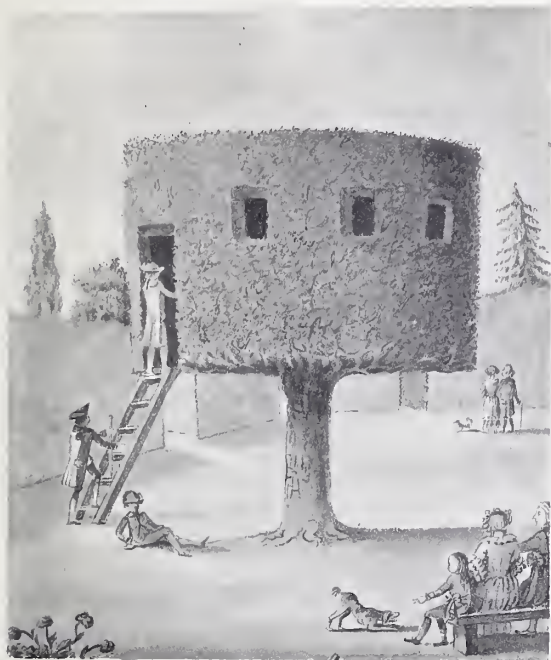
Ainsi roulant et pédalant, ceux-ci à vol de cycle, ceux-là à trot de postillon, nous eûmes bientôt franchi la courte distance qui sépare Yvetot d'Allouville-Bellefosse, notre premier point d'arrêt. Situé au milieu des plaines fertiles du plateau cauchois, dans un pays plantureux et nourricier qui peut passer à bon droit pour le grenier d'abondance de la région, Allouville est un gros village sans prétention, jouissant de la culture de ses terres, qui passerait à peu près inaperçu, n'était l'universelle réputation de son *Gros-Chêne*, qui l'a rendu populaire aux quatre coins de l'Europe. C'est le pèlerinage obligé, la station inévitable de tout voyageur étranger en veine d'exploration normande. Notre Société lui devait d'autant mieux sa visite, que ce doyen de nos arbres forestiers, ce Nestor de l'espèce cupulifère, est classé, depuis près d'un demi-siècle, parmi les monuments historiques. Un vrai monument, en effet, que ce colosse d'écorce et de feuillage, au tronc noueux, aux bras tordus et crevassés, encore vivace sous ses cicatrices, qui ne mesure pas moins de 15 mètres de circonférence à sa base, 10 mètres à son milieu, couvre de son ombrage une superficie de 240 mètres carrés, et peut ainsi abriter à ses pieds plus de deux mille personnes. Nous nous plûmes à en admirer les énormes branches, grosses elles-mêmes comme des chênes ordinaires, d'où s'élance et rayonne un épais réseau de rameaux entrelacés.

Une chose pourtant nous surprit : c'est le peu d'élévation de l'arbre comparée à sa grosseur, sa hauteur n'excédant pas 17 à 18 mètres, ce qui n'est guère pour un tel colosse. Cela tient apparemment à ce que ce vieil enfant de la terre, si souvent découronné par le vent et les orages, durant ses huit ou neuf cents ans d'existence, a été rompu et mutilé sous l'action de la tempête. Sa végétation, d'ailleurs, est un miracle de croissance ; le nono-centenaire ne vit plus guère que par les couches extérieures de son aubier, son tronc squammeux, longtemps habité par les reptiles et les chauves-souris, étant entièrement creusé de la base au sommet. Un curé d'Allouville, l'abbé du Détroit, eut l'ingé-

1. Voici la liste des assistants d'après le registre d'inscription : M^{mes} A. Manchon et A. Marie ; M^{lles} M. Le Plé et J. Manchon, M^lM. R. Aubé, P. Auger, L. Deglatigny, Ch. Delamare, Denize, Eug. Fauquet, Garreta, Geispitz, Laurent, Ch. Leblond, Lecerf, D^r Le Plé, R. Loisel, A. et R. Manchon, A. Marie, Ouvry, Pelay, Roux, Ruel, Witz et Wilhelm.

nieuse idée de combler cette cavité en y faisant élever, en 1696, un petite chapelle rustique, soigneusement lambrissée, qu'il fit surmonter d'un modeste ermitage, couronné d'un léger toit en bardeau. On raconte qu'un de ses amis, le P. Ducerceau, l'humaniste bien connu, aimait à méditer dans cette chapelle originale et rêvait d'y finir ses jours. Il se contenta de lui consacrer un petit poème fugitif, d'un tour assez gracieux, bien que peu relevé, qui n'a pas peu contribué au renom du célèbre végétal.

Ce n'est d'ailleurs pas l'unique souvenir qu'évoque ce vénérable patriarche, contemporain de nos anciens ducs, qui a vu naître, croître et mourir tant de générations de paysans, couchés aujourd'hui à son ombre, sous le gazon du petit cimetière de campagne où plongent ses antiques racines. Que de révolutions, de catastrophes, d'événements de tout genre dont il fut le muet témoin ; que d'hivers et de printemps, d'espérances en



Ancienne Épine d'Allouville.

fleur, de feuilles et d'illusions tombées il a vu éclore ou tourbillonner autour de lui, s'évanouir dans la poussière des siècles, et quels curieux mémoires il aurait à nous confier si les arbres pouvaient écrire ! Lui-même, d'ailleurs, n'a pas été à l'abri de ces caprices du destin, qu'il semble braver avec tant de vigueur. C'est un fait assez saillant à rappeler. Fervents amis de la botanique et des curiosités végétales, les curés d'Allouville avaient fait édifier, dans leur verger, un curieux labyrinthe, ingénieusement dessiné, où figuraient, entre autres merveilles, un hêtre et une épine gigantesques. Le hêtre, taillé en parasol, s'arrondissait en un magnifique dôme, avec plafond suspendu, à l'intérieur duquel pouvaient s'abriter soixante ou quatre-vingts personnes. L'épine, non moins originale, offrait une salle verte, en rotonde, percée

d'excavations en forme de fenêtres, munie d'un escalier d'accès et pourvue, elle aussi, d'un plancher aérien où douze ou quinze convives pouvaient s'asseoir. Le cardinal de La Rochefoucauld, en tournée pastorale, déjeuna dans le premier, en 1781, et, quelques années auparavant, le roi Louis XV et sa suite, venus *incognito* à Allouville, ne dédaignèrent pas d'accepter, dans la seconde, une délicate collation offerte par l'abbé Leclerc. Ce fut leur perte. Des arbres qui avaient hébergé des aristocrates devaient, eux-mêmes, être taxés de suspects au temps des représailles révolutionnaires, et, sans pitié pour leur luxuriante végétation, épine et hêtre furent livrés au feu en 1793. Le même sort allait s'abattre sur le gros chêne, lorsqu'un habitant du pays, un brave maître d'école nommé Bonheur — un vrai nom de porte-veine — s'avisait, pour le sauver, de l'affubler d'un écriteau patriotique dédié à la déesse Raison.

Ainsi transformé en *Arbre de la Liberté*, le chêne d'Allouville, sacré bon patriote, put braver ce nouvel orage, bien autrement terrible que ceux qui l'avaient tant de fois assailli,

et végéter en paix jusqu'à notre époque, qui a pris soin de le protéger. Complètement restauré en 1854, son tronc et ses rameaux ont été nettoyés avec soin, ses crevasses bouchées avec du bardeau, ses deux oratoires remis à neuf; l'escalier extérieur a été refait, et, comme les intempéries avaient compromis la solidité des grosses branches, alourdies durant l'hiver par le poids de la neige, on les a consolidées et reliées entre elles au moyen d'une légère armature de fils de fer. Sous ce rajeunissement nécessaire, le vieux chêne ragaillardi peut vivre encore bien des années, narguant de sa robuste vieillesse les jeunes rejetons nés çà et là de son abondante moissons de glands, pieusement recueillis par les habitants.

A côté de ce phénomène, l'église d'Allouville, sa proche voisine, ne nous offrait qu'un assez mince intérêt. C'est une construction ogivale du xvi^e siècle, refaite en partie au xviii^e, restaurée de nos jours dans son style initial. Ses fenêtres flamboyantes, aux meneaux heureusement dessinés, y attirent cependant l'attention, ainsi que d'intéressants débris de verrières, deux beaux socles de pierre du xvi^e siècle et de charmantes boiseries — lambris et bahut — les unes dans le chœur, les autres dans la sacristie, qui est une ancienne chapelle seigneuriale. Sur une des poutres du chœur, on lit cette gothique inscription : « *Ce chancel a fait faire M^e Recusson, curé de céans, en l'an MIL V^{ce} XXXVIII* ». Une autre inscription, placée en 1861, rappelle plus loin le souvenir du plus glorieux enfant du pays, Pierre d'Esnaubuc, le hardi navigateur normand, le fondateur de la puissance française aux Antilles, né au hameau de Quénouville en 1585.

Ce rapide examen satisfait, nous reprîmes notre course à travers le plateau, ou plutôt l'immense plaine, admirablement cultivée, entrecoupée çà et là par des hêtrées, des plants de pommiers, des rideaux d'ormes verdoyants bordant les herbages, les grasses pâtures, les hauts talus et les palissades qui entourent les cours de ferme. C'est la vie rustique dans toute sa richesse et toute sa fécondité. Peu à peu, le terrain se creuse et s'accidente, des croupes de collines se dessinent, des masses de verdure s'estompent à l'horizon, et nous pénétrons bientôt dans un charmant vallon, plein d'ombre et de fraîcheur, qu'arrose en sinuant un gai petit cours d'eau. Nous sommes ici dans l'étroite vallée de Sainte-Gertrude, à la source du *Bec-de-Caux*, le *Callidus Becus*, l'humble rivière de Caudebec, qui, avant d'aller se jeter dans la Seine, arrose cette gorge boisée, toute peuplée de chaumières, de moulins, de potagers et de modestes industries. Le site est charmant, pittoresque, et, à en juger par son aspect, on ne se douterait guère que ce riant paysage n'était autrefois qu'un marais tourbeux, un endroit insalubre et sauvage, inondé par une infinité de petites sources, rempli de saules, de joncs, de glaïeuls et de roseaux, où barbotait la loutre, où le cygne et le castor venaient se réfugier.

Cette transformation a d'ailleurs sa légende. On prétend qu'au temps des invasions barbares, cette étroite vallée servait de refuge aux pirates normands; c'était comme une sorte d'entrepôt, de réserve secrète où ils venaient cacher le fruit de leurs pillages et de leurs audacieux coups de main. Dans une de ces expéditions, Rollon, remontant l'antique ruisseau, aurait déposé sur ses bords, dans quelque primitive chapelle, un précieux reliquaire, la châsse de sainte Hermentrude, dérobée par lui aux Frisons, et qui fut transportée depuis à Rouen, au faubourg d'Emendreville (*Hermentrudis villa*), devenu plus tard notre faubourg Saint-Sever. Dans la suite, lorsque Rollon, devenu duc de Normandie, eut partagé ses terres à ses compagnons, ce coin de pays serait échu à l'un d'eux, son fidèle Ansgoth,



Cliché Aug. MARIE.

ÉGLISE DE SAINTE-GERTRUDE (SEINE-INFÉRIEURE).

d'où le nom d'*Ansgoth-Moulins* porté pendant longtemps par la petite vallée. Son nom plus récent de Sainte-Gertrude, consacré par une charte en 1074, laisse supposer que les reliques de cette autre sainte, qui fut abbesse de Nivelles et mourut en 664, auraient été transportées là vers ce temps et substituées aux ossements disparus, on ne sait à quel propos, vraisemblablement par les moines de Saint-Wandrille, les bienfaiteurs de la contrée. A moins — car tout est possible en fait de tradition — qu'il s'agisse tout bonnement d'une simple confusion de noms, les vocables des deux saintes ayant un certain air de parenté et pouvant avoir donné naissance, dans le langage populaire, à une de ces altérations de forme dont il est coutumier.

Quoi qu'il en soit, le village de Sainte-Gertrude était très florissant à la fin du Moyen-Age et, sans nul doute, beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui, puisqu'il possédait alors d'abondantes pêcheries, objet d'un important commerce. La beauté de son église, considérée par l'abbé Cochet comme « le bijou de l'arrondissement d'Yvetot, dont Caudebec est la merveille », atteste son ancienne prospérité. Il fallait, en effet, une population bien dense et bien pourvue pour édifier en cette solitude, à grand renfort d'argent, de matériaux et d'habiles ouvriers, un monument religieux de cette valeur et de cette importance. Sans doute, le plan en est fort simple et l'ordonnance générale se distingue bien plutôt par l'harmonie de l'ensemble, sa parfaite homogénéité, que par la profusion et la richesse des détails ; mais on y remarque une élégance de formes, une pureté de dessin, une maîtrise d'exécution qui décèlent un architecte de vrai mérite et des artistes exercés. Les sculpteurs et les tailleurs de pierre de l'église de Caudebec ont dû travailler là. Elevée en pierre blanche du pays, en excellent appareil, cette église appartient au gothique du ^{xvi}^e siècle et affecte la forme des anciennes églises : plan en croix, avec abside polygonale, transepts peu saillants, clocher entre chœur et nef, surmonté d'une flèche aiguë en ardoises, orné de petites lucarnes en plomb. Le pignon du portail, d'un travail exquis, est orné d'un tympan à jour et percé d'une porte en anse de panier, avec trumeau central, décorée de niches, de montants, et gracieusement ourlée d'une guirlande de feuilles de choux recourbées en crochets. Plus haut, dans les retours d'angles du tympan, sont placés deux chiens de pierre, jouant le rôle des antiques cerbères et postés là comme de vigilantes sentinelles chargées de défendre l'entrée du sanctuaire.

A l'intérieur, le vaisseau, d'une coupe très élégante, est éclairé, de chaque côté, par sept belles fenêtres à réseau flamboyant, qu'irradiaient autrefois de magnifiques vitraux, brisés ou dispersés depuis. Cinq autres ogives, veuves aussi de leurs verrières, ajoutent le chœur, qui se termine en abside triangulaire, voûtée en berceau, et que couronne, à l'intersection des nervures, un ravissant pendentif évidé, en forme de lanterne, soutenu par de petites figures nues. Il faut aussi admirer les sveltes voussures des chapelles latérales, les autels de pierre, contemporains de l'origine de l'église, de jolis socles, des dais sculptés et des piscines finement travaillées complétant l'ornementation de cette église de village, d'un caractère si artistique, qui fut consacrée, en 1519, par l'évêque de Béryte ou Bérécée, suffragant de Georges d'Amboise II, ce que constate une inscription lapidaire placée au portail. Mais son morceau capital, sa merveille, est un ravissant tabernacle de pierre, ouvré avec une extrême délicatesse, que l'on a vu gisant sur les dalles de la nef et qui fut recueilli pièce à pièce, remonté et repéré comme une œuvre de joaillerie par un enfant de

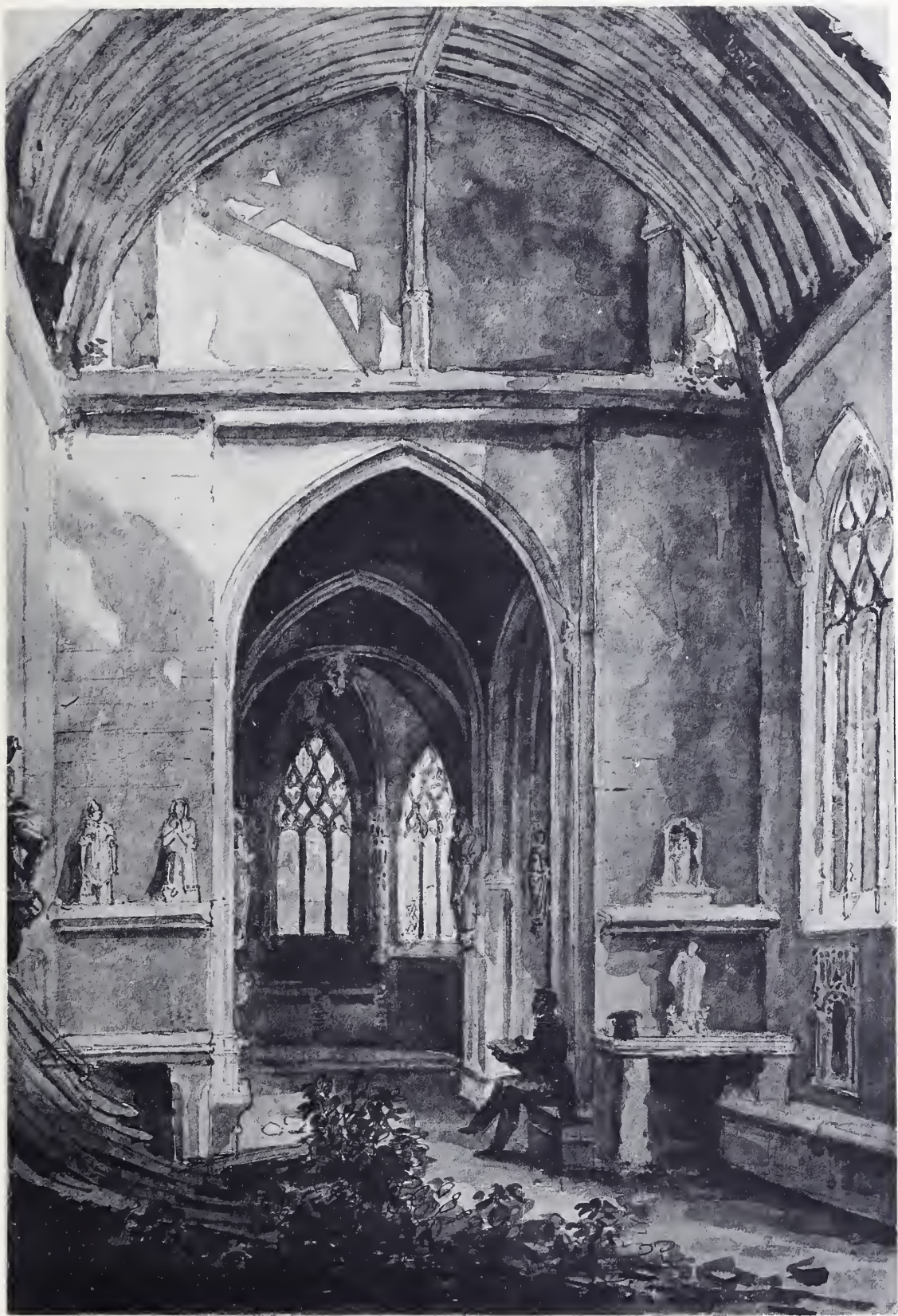
rendre des forces et nous permettre de reprendre notre itinéraire, ce que nous fîmes aussitôt, non sans jeter un regard de regret sur la ville, ses vieilles maisons, sa ravissante église, que nous connaissions déjà, mais que l'on revoit toujours avec plaisir ¹.

La seconde partie de notre promenade nous conduisait à Saint-Wandrille, ou plutôt aux ruines de son abbaye bénédictine, rivale de celle de Jumièges, distante d'environ 3 kilomètres. Cela se fait aisément en quelques tours de roues, dans un océan de verdure, à travers une ombreuse vallée couverte d'épais taillis, tapissée d'herbages et de grands prés verts, où courent et serpentent de petits ruisseaux limpides. L'un d'eux, la *Fontanelle* ou *Fontenelle*, a même donné son nom à l'enceinte primitive du monastère, autour duquel elle murmure doucement, roulant dans son filet d'eau des truites nacrées qui filent comme des flèches. Notre premier salut fut pour l'église paroissiale, l'église Saint-Michel, ancienne dépendance de l'abbaye, dont elle a conservé quelques vestiges, et où chaque siècle a laissé son fragment. Tous les styles s'y rencontrent, du ^x^e au ^{xvi}^e, et, de ce bizarre assemblage, résulte un ensemble de détails des plus disparates, mais néanmoins curieux : chœur et tour romane, chapelle virginale du ^{xiii}^e siècle, nef du ^{xvi}^e, croix de pierre, cuve baptismale et reliquaires d'âges variés, ces derniers remplis d'ossements religieux fort vénérés des pèlerins. Mais la vraie curiosité de l'église, sa note caractéristique, c'est l'étrange kyrielle de statues naïves et singulières, bons saints et bonnes saintes de tous modèles, de toutes paroisses, entassés là pêle-mêle, au petit bonheur, comme les figures d'un musée de cire ou d'un *massacre* forain. Tous ces pieux personnages proviennent de l'ancienne église de Caillouville, ce Panthéon rustique des béatifiés légendaires qu'on appelait plaisamment le *Paradis des saints* ².

Notre attention ne s'y arrêta qu'un instant, étant bien autrement sollicitée par le voisinage de l'abbaye, dont l'enceinte se dresse tout à côté, dans son circuit de murs crevassés mantelés d'une épaisse draperie de lierre qui les orne et les soutient. Nous y pénétrons par une porte grillée et sculptée, dans le goût du ^{xv}^e siècle, donnant accès au parloir. Là, derrière de lourds barreaux entrecroisés, le Père portier, auquel nous sommes chaudement recommandés, nous accueille gracieusement et nous confie aussitôt à la conduite du Père Vautier, chargé de nous piloter. C'est un ancien élève de l'Ecole des chartes, jeune encore, archéologue distingué, aux manières simples et aimables, qui s'acquitte fort bien de sa mission. Pendant une heure, notre savant guide nous promène à travers les ruines du cloître, nous initiant pierre à pierre, morceau à morceau, aux curiosités du monastère, dont il nous fait admirer la belle ordonnance, encore saillante dans ses grandes lignes. Chemin faisant, de cette voix lente et voilée des moines qui a le frôlement du murmure, il nous explique en quelques mots, à travers chaque salle, les attributions, les travaux, les occupations relatives à chacune d'elles, telle la salle des Chapitres, par exemple, où, deux fois par semaine, devant le couvent réuni, chaque Père s'accuse, aux pieds de l'Abbé, des infractions qu'il a pu commettre contre la règle de saint Benoît. Puis, arrivé au transept, le dernier vestige de la grande église, âme et pivot de l'institution, son regard s'anime et, de la voix et du geste, il fait revivre à nos yeux dessillés cet amas de débris informes.

1. Voir l'excursion du 7 juillet 1889 dans notre *Bulletin rétrospectif*, p. 123 à 125.

2. Hyacinthe Langlois, dans son *Essai histor. et archéol. sur l'abbaye de Saint-Wandrille*, dit que, tout compte fait, il n'en existait pas moins de 5 ou 600. Ils ne sont plus que 34.



VUE INTÉRIEURE DE LA CHAPELLE DE SAINTE-GERTRUDE.

Aquarelle inédite d'HYACINTHE LANGLOIS.

(Exraite de l'*Album de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure.*)

De son bras tendu, le voilà qu'il esquisse le plan de l'église, en reconstitue l'architecture, faisant surgir de terre des pierres, des colonnes, projetant des ogives en plein ciel, découvrant des soubassements dans les buissons touffus, dessinant ici des chapelles, là un maître-autel, si bien qu'insensiblement, comme en un décor de féerie, la vieille abbaye ravivée surgit et se dresse devant nous telle qu'elle devait être au temps de Charlemagne ou de Henri II. Bien assise sur sa base, elle nous apparaît avec sa haute nef et ses magnifiques développements, ses galeries, ses cloîtres, ses oratoires, ses nombreuses cellules, peuplées de 300 religieux, ceinte d'un pieux chapelet d'églises, de chapelles, de léproseries, dans son cadre verdoyant de bois, de vignes, de forêts, au milieu de ses 23 cures, de ses moulins dimiers, d'une infinité de fermages, de petits fiefs relevant de sa baronnie, soumis à sa juridiction, tandis qu'au loin, par les routes poudreuses, par les carrefours bornés de calvaires, le bourdon au poing, la pannetière au côté, processionne le long défilé des pèlerins, des mendiants et des infirmes venant, au chant des litanies, au murmure des patenôtres, s'incliner dévotement sous la crosse abbatiale.

Âge lointain, époque légendaire où l'antique monastère, réputé entre tous pour ses vertus et l'éclat de son nom, était vraiment l'asile de l'étude et de la prière, distribuant à tout venant l'aumône et l'enseignement, ouvrant des écoles, fondant des bibliothèques, cultivant les sciences et les arts, faisant fleurir les lettres, la théologie, la musique, et inscrivant fièrement au Livre d'Or de ses moines les noms vénérés des Wulfran, des Eginhard, des Anségise et des Ansbert.

Autres temps, autres destins ! De toute cette gloire, traversée par tant d'orages, ternie par des jours de licence, de relâchement, de dissipation, fauchée par le grand ouragan de 1793, que reste-t-il aujourd'hui ?... Pas même un dernier abri pour les quelques moines de Ligugé, qui, croyant au retour du passé, étaient venus retrouver là l'esprit des aînés et rêvaient de faire renaître de leurs cendres les œuvres qu'ils y avaient édifiées !... Deux belles choses pourtant ont survécu : le cloître et le réfectoire, le refuge du rêve et l'asile de l'hospitalité. Le premier, dessiné par l'art ogival, agrémenté par la Renaissance, est une merveille unique en Normandie, hormis l'incomparable cloître du Mont-Saint-Michel. Rien d'impressionnant, de religieux comme cette longue suite d'arcades aux baies aiguës, aux meneaux élégants, découpant sur le feuillis du jardin la dentelle de leurs réseaux mi-rayonnants, mi-flamboyants ; rien non plus d'aussi gracieux et délicat que les ingénieuses créations qui s'y encadrent : portes ouvragées, tympans sculptés, fragments de bas-reliefs, et surtout le *lavabo* historié, ce chef-d'œuvre d'originalité piquante, qui est à la fois une leçon d'art, de goguenardise et de sobriété. Le réfectoire, salle plus austère, où le roman et le gothique s'allient sans se heurter, donne bien la note monastique avec son haut vaisseau, long de 33 mètres, voûté d'un berceau arqué, en charpente, à la façon des carènes de navire, éclairé par de larges baies ogivales d'un côté, à plein-cintre de l'autre, celles-ci ayant pour soutien une succession d'arcs entrecroisés reposant sur des colonnettes. Comme coupe générale, cela ressemble assez bien à ces grands *halls* anglais, si décoratifs, dont notre *Salle des Pas-Perdus* nous offre à Rouen un curieux spécimen. Le reste, exception faite du dortoir, autre œuvre magistrale que nous ne pûmes visiter, n'offre point le même intérêt et se ressent trop des remaniements modernes. L'industriel Lenoir et le marquis de Stacpool ont passé par là ! Sans doute l'ensemble des bâtiments claustraux, longs de près de 1,000 mètres, que les Boynet, architectes rouennais, d'origine poitevine,

ont réédifiés de 1654 à 1693, pour la Congrégation de Saint-Maur, à l'époque de la Réforme, sont bien ordonnés et ne manquent pas d'un certain caractère, mais combien froids et uniformes auprès des splendeurs architecturales de jadis !

« Heureusement, « comme l'a si bien dit Jules Janin, » il est des beautés que rien ne » peut détruire : c'est le site, c'est le paysage, c'est la fraîcheur des prés et des bois, c'est la » douce vapeur qui flotte sur le vallon, c'est l'ensemble magnifique de ces beautés natu- » relles et de ces souvenirs. » Nous pûmes le constater *de visu* en traversant les jardins et le parc, encore superbe sous ses magnifiques frondaisons, dans sa solitude sauvage, à peine troublée par le léger bruissement de la Fontanelle, la petite rivière de Caillouville, qui coule claire et limpide sur son lit de gravois. Toujours guidés par le Père Vautier, glissant lui-même comme une ombre, nous en gravissons les lacets pour monter au coteau voisin, le *Mont-des-Vignes*, l'ancien vignoble du monastère, où niche sous bois la petite chapelle de Saint-Saturnin. Un vrai refuge d'anachorète que cet humble sanctuaire en moellon, au clocher carré, à l'abside en cul-de-four, dont le rustique appareil, disposé en feuilles de fougères, ou mieux encore en arêtes de poisson, atteste l'antiquité. On raconte qu'au temps lointain où ce n'était encore qu'une cabane de feuillage, une grotte moussue perdue dans le désert, saint Ouen, saint Philbert et saint Wandrille, les trois grands apôtres du diocèse, aimaient à s'y réunir et à y discuter longuement des destinées spirituelles du pays à demi-barbare qu'ils avaient évangélisé. En tout cas, les bons religieux savaient choisir leur site, car celui dont l'on jouit de ces hauteurs est vraiment merveilleux, le regard s'y perd dans un horizon sans limites, à travers les trois vallées de Saint-Wandrille, de Rançon et de Caudebec, qu'estompe, au lointain, la vapeur bleue de la Seine.

Nous l'eussions admiré plus longtemps, si la voix aigrette et rouillée de la cloche de l'abbaye, carillonnant dans le silence, ne nous eût arraché à ce coup d'œil en nous annonçant l'heure des vêpres. C'était là que nous devions retrouver nos compagnes d'excursion qui, moins favorisées que nous, n'avaient pu traverser le parc et les jardins, tenues à distance par les exigences de la règle. Pour peu fervents que nous fussions, du moins pour la plupart, nous n'étions d'ailleurs pas fâchés d'assister à un bout d'office chez les bons Pères, renommés à juste titre pour la pureté de leur chant. Tous étaient déjà rangés dans leurs stalles, enveloppés dans leurs larges cagoules noires, aux manches ouvertes et tombantes, le visage ascétique, le crâne tondu, cerclé seulement, à la hauteur des oreilles, par une couronne de cheveux. Chez presque tous, le teint est pâle, les yeux sont profondément enfoncés sous l'orbite, marqués du rouge de la fièvre et des longues veillées. Quelques-uns portent une grande barbe noire, et le jais de cette barbe accentue encore la pâleur du masque. Et de tout cet ensemble froid et immobile, que ne semble animer aucune étincelle de vie, se dégage une imposante sévérité qui contraste étrangement avec la douceur du chant et des voix. Les bénédictins sont, en effet, des chantres de premier ordre, vigilants gardiens des traditions primordiales de la musique religieuse, et leur abbé, Dom Pothier, qui préside dans sa haute chaire, la crosse à la main, est un paléographe distingué connu de l'Europe savante pour ses travaux appréciés sur le plain-chant grégorien. Chaque note ici devient une harmonie, et cette harmonie, lentement rythmée, est encore assouplie par la prononciation italienne usitée par les bénédictins pour chanter les textes de la liturgie latine.

Avouons cependant que nos oreilles, peu habituées à ces trainantes psalmodies, s'en

lassent vite, et que notre esprit mondain, sceptique même, mal préparé aux austérités du cloître, éprouve le besoin d'échapper au plus tôt à cette atmosphère mystique et troublante, qui semble nous replonger en plein Moyen-Age. C'est le signal du départ. Du regard, nous cherchons vainement notre aimable guide, réfugié dans sa stalle, et c'est le frère portier qui nous reconduit au seuil du logis claustral, dont la porte roule doucement sur ses gonds, en attendant de se refermer bientôt sur ces reclus volontaires et inoffensifs, que les exigences des nouvelles lois vont chasser eux-mêmes de leur retraite ¹.

Nous n'en avons d'ailleurs pas fini avec notre itinéraire, celui-ci comprenant encore quelques villages environnants, éparpillés aux abords de l'abbaye comme l'essaim autour de la ruche. C'est tour à tour Rançon, Touffreville et Auzebosc, que nous parcourons au pied-levé, nos véhicules brûlant les étapes et nous laissant à peine quelques moments de répit. A Rançon, nous saluons au passage une curieuse église de hameau, avec abside semi-circulaire, tour centrale, baptistère du ^{xii}^e siècle et fenêtres romanes du ^{xi}^e, maladroitement retaillées au siècle de Louis XIV, qui ne fut pas toujours le siècle du bon goût. Il y a là,



Château d'Auzebosc : le Manoir.

tout près, au lieu dit *le Gîte*, une motte et des retranchements gallo-romains qu'il serait intéressant de visiter, s'il ne fallait, pour cela, faire un trop long détour. A Touffreville-la-Corbeline, autre village cauchois dont le nom sonne gracieusement à l'oreille, nous ne nous arrêtons même pas, l'église, nouvellement reconstruite, n'ayant conservé que son vieux clocher, également roman, en pierre et silex du ^{xii}^e siècle. En revanche, toute la commune est en fête, fleurie, parée, enguirlandée comme aux dates carillonnées. Nous sommes, en effet, au second dimanche de la Fête-Dieu, et, du haut de notre impériale, nous assistons à l'amusant défilé d'une procession de campagne, bannière et surplis au vent, regagnant à travers champs le clocher paroissial. Ce hors-d'œuvre imprévu agrmente un peu l'uniformité de la route, qui rejoint ici le plateau et nous conduit au château d'Auzebosc, notre dernier relais.

Là, comme à Maulévrier, nous retrouvons des ruines historiques cachées dans la verdure, mais beaucoup mieux conservées. Encadrées dans un joli parc à l'anglaise, à côté

1. Comme la plupart des Frères de leur ordre, ils ont émigré depuis en Belgique.

d'un beau château Louis XV appartenant à M. Keittinger, elles consistent, avant tout, en une grosse tour ronde, à demi-tronquée, à moitié enfoncée dans le sol, émergeant d'un large fossé couvert de ronces et de plantes sauvages grimpant à l'assaut des vieux murs. Ce gros cylindre éventré, découronné de ses créneaux et de son toit conique, où grinçait jadis la girouette féodale, était divisé à l'intérieur en trois étages superposés, voûtés en berceau dans le style du *xv^e* siècle. Celui du milieu, où nous pûmes pénétrer, est une salle circulaire, absolument obscure, ornée de nervures élégantes et munie d'une jolie porte à panneaux sculptés, provenant, croit-on, de l'ancienne chapelle de *Barre-y-va*. A côté du donjon, est l'ancien manoir seigneurial, vestige beaucoup moins délabré, caractérisé surtout par les hardis et vigoureux culs-de-lampe qui servaient de supports aux tourelles d'angles ou *oriols* dont ce corps de bâtiment était flanqué. C'est la partie la plus ancienne du château, celle qui remonte aux premiers seigneurs d'Auzebosc, contemporains et compagnons d'armes de Guillaume-le-Conquérant.

Possédée depuis par les puissantes familles d'Estouteville et de Bricqueville, haut cotées dans nos annales, cette vieille forteresse fit fort parler d'elle à l'époque belliqueuse de la Ligue. En avril 1592, Henri IV et Mayenne, le duc de Parme et Biron se livrèrent, sous ses murs, à un combat acharné qui dura trois jours, mit à mal nombre de braves et n'ajouta qu'un médiocre succès à la renommée du roi de Navarre. On voit encore non loin de là, au *Bois de la Salle*, l'emplacement d'un autre château-fort, rival de celui-ci, qui joua aussi un rôle actif dans cette guerre de partisans, et près duquel existent encore des retranchements entourés de fossés remplis d'eau, ayant alternativement servi de camp aux ligueurs et aux huguenots.

Quant au nom d'Auzebosc, dont la forme se retrouve dans Auberbosc, Neufbosc, Colbosc, et autres lieux boisés, les historiens le font venir d'*Auzulfi*, ou mieux d'*Osulfi-boscum*; le bois d'Osulf ou d'Auzulf, tout comme celui d'Auzouville, autre village cauchois, dériverait d'*Auzoulfi-villa*, la maison, le manoir, la villa d'Auzou. Autant de localités parcourues, autant d'étymologies analogues dont nous eussions pu joncher notre route, à l'exemple du bon Ménage, qui les affectionnait si fort, — depuis le village d'Allouville (*Alulfi-villa*, le manoir d'Alouf), jusqu'à celui de Touffreville (*Turulfi-villa*, la maison de Turolf), en passant par la vallée de Rançon, aux eaux vives, qui doit à son ruisseau et à sa gorge profonde les originales appellations de *Rançon*, *Rezençon*, *Resencio*, qui la qualifient dans les chartes. Cela fait toujours bien dans un texte; rien de tel pour vous donner, à peu de frais, un petit air savant.

Moins prétentieux, moins ergoteur, l'excursionniste se contente de saisir au vol un souvenir historique, un détail pittoresque, une note personnelle, et, son carnet rempli, il n'en demande pas davantage. Ce sont ces notes fugitives, cueillies au hasard du chemin, que nous venons de feuilleter avec vous, chers Collègues et amis des *Monuments rouennais*, heureux si elles ont pu vous traduire fidèlement les impressions de cette promenade charmante, accidentée, close, comme à l'arrivée, par une courte station dans la patrie du roi d'Yvetot, devant la nappe étincelante de l'*Hôtel des Victoires*, aux échos d'une gaité d'autant plus communicative qu'elle prenait sa source dans la communauté des sensations et des souvenirs.

RAOUL AUBÉ.





INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Bien qu'*amie* avant tout des *Monuments rouennais*, son principal objectif, notre Société ne se désintéresse pourtant pas des autres monuments et œuvres d'art de la région, tout ce qui concerne notre chère province ne pouvant lui être indifférent. A ce titre, il nous a paru intéressant, comme complément à notre *Chronique artistique et monumentale*, de dresser un rapide index des travaux normands les plus marquants qui ont fait, au cours de l'année 1901, l'objet d'études ou de rapports particuliers, soit aux réunions des Sociétés savantes, soit dans les revues d'art et d'archéologie. Nous avons cru devoir y joindre l'indication de quelques articles d'intérêt général se rattachant au genre de travaux que nous poursuivons. Nul n'ignore que les bulletins et les revues sont aujourd'hui le plus rapide et le plus influent moyen d'informations scientifiques. Toute la vie intellectuelle s'y concentre, la nature des sujets traités étant infiniment variée ; la difficulté est de se tenir au courant et de savoir où chercher ceux qui peuvent nous intéresser. Nous avons essayé de faire ce tri, si imparfait soit-il, pour nos monuments normands. Bien entendu nous laissons de côté, *quant à présent*, les ouvrages tirés à part, toujours difficiles à réunir, *à moins d'envois gracieux*, trop rares, hélas ! Ceci est affaire de librairie, de catalogue spécial, et non simple cueillette bibliographique.

Evidemment ce premier essai sera très incomplet, notre champ d'action étant nécessairement limité au petit nombre de publications qu'il nous a été donné de consulter. Nous n'avons pas à notre disposition les moyens et les facilités de renseignements des agences spéciales. Si nos fonctions de Bibliothécaire, que nous aimons, nous prédisposent à cette tâche, nos lecteurs cependant peuvent nous la rendre plus aisée, pour peu qu'ils s'y intéressent, en nous communiquant chaque année leurs indications personnelles. Elles seront d'autant mieux accueillies que notre unique but est de satisfaire, autant qu'il est en nous, aux recherches et aux études des travailleurs et des curieux.

RAOUL AUBÉ.

I.

SOCIÉTÉS ET CONGRÈS.

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE. — *Séance du 6 mars 1901* : Communication par M. Tardif de la photographie d'une inscription du Moyen-Age trouvée à Saint-Pair (Manche). — *Séance du 10 avril* : Communication par M. Vitry de la photographie d'une vasque provenant de la grande fontaine du château de Gaillon ; (don de la République de Venise au cardinal d'Amboise), conservée aujourd'hui dans le parc de Liancourt (Oise).

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE. — (Voyez au paragraphe II les articles de *Lasteyrie* et *Porée*.)

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A NANCY. — *Séance du 10 avril 1901* : Communication par M. Cliquet, de Lisieux, au nom de M. Decourt-Desacres, d'une série de belles aquarelles représentant les carreaux vernissés du XIII^e au XVII^e siècle du Pré-d'Auge et de Manerbe (Calvados), faisant partie de la collection de M. Gaston Piquot, à Evreux. — *Séance du 11 avril 1901* : Mémoires de M. Léon Coutil, des Andelys, sur les parures scandinaves trouvées dans les départements de l'Eure et de la Seine-Inférieure.

RÉUNION ANNUELLE DES SOCIÉTÉS ARTISTIQUES DES DÉPARTEMENTS, A L'ECOLE DES BEAUX-ARTS. — *Séance du 28 mai 1901* : Description par M. Veucelin, de Mesnil-sur-l'Estrée (Eure), d'un vitrail de la fin du XV^e siècle se rattachant à la vie de saint Thaurin, premier évêque d'Evreux. — *Même séance* : Mémoire de M. Léon de Vesly, de Rouen, sur Pierre des Aubeaux, imagier normand du XVI^e siècle (publié dans le présent Bulletin). — *Séance du 30 mai* : Etude de M. Léon Duval, d'Alençon, sur la décoration du rétable de l'église abbatiale de Silly-en-Gouffern (Orne), décoration de la fin du XVII^e siècle due à un religieux de l'abbaye de Silly, Jacques Restout.

RÉUNION DES SOCIÉTÉS SAVANTES DES DÉPARTEMENTS, A LA SORBONNE. — *Séance du 6 juin 1901* : Compte-rendu, par M. Léon Coutil, des Andelys, des fouilles souterraines exécutées par lui à Pitres (Eure), ancien emplacement de la ville gallo-romaine de Charles-le-Chaume (publié en 1901 dans le Bulletin monumental).

II.

BULLETINS ET REVUES.

I. — ARTICLES D'INTÉRÊT LOCAL.

ANONYME. — *Comment on devient Patron* ; étude sur la menuiserie dans le pays de Caux dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, faisant suite aux *Souvenirs d'un Tailleur de pierre*, de M. J.-B. Foucher, cités plus loin. (Architecture et Construction dans l'Ouest, 1901, l'année entière.)

— *Les Statues équestres de Jeanne Darc*. (Revue hippique, 1901.)

— *Le Musée de Jeanne Darc*. (Bibliophile orléanais, mai 1901.)

- BAUDRY (PAUL). — *Épaves archéologiques* (fragments de céramique rouennaise). (Bulletin de la Commission des Antiquités, 1901, p. 224.)
- BEAUREPAIRE (CH. DE). — *Hôtel de l'Ecu d'Orléans*. (Bulletin de la Commission des Antiquités, 1901, p. 190.)
- *Des Images de Majesté*. (Ibid., p. 203.)
 - *Œuvres d'art, images, ornements de l'église Saint-Jean*, à Rouen. (Ibid., p. 217.)
 - *Anciennes Hôtelleries rouennaises*. (Ibid., p. 231.)
 - *Notes sur la fontaine du Chapitre* (Cathédrale). (Ibid., p. 265.)
 - *Notes sur les Antonins et l'église Saint-Antoine*, à Rouen. (Ibid., p. 328.)
- BILSON (JOHN). — *Les origines de l'Art gothique (les premières croisées d'ogive)*; étude très documentée et très intéressante au point de vue local, montrant, avec figures à l'appui, l'influence de l'architecture normande dans la période de transition, tant en France qu'en Angleterre. (Revue de l'Art chrétien, 1901, p. 365 et 463.) Cette étude, traduite de l'anglais, a donné lieu à quelques remarques critiques de M. de Lasteyrie, en un discours lu à la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, le 7 janvier 1902, discours inséré dans la Revue de l'Art chrétien, en mai 1902, avec une réponse motivée de M. Bilson. L'ensemble de ces articles intéresse vivement notre art provincial.
- CAUCHON (L'ABBÉ). — *Monographie de l'église de l'abbaye de Montebourg* (Manche). (Bulletin des cinq départements de la Normandie, 1901, p. 57.)
- *Monographie de l'église paroissiale de Saint-Jacques de Montebourg* (Manche), avec une note additionnelle de M. l'Abbé Lefoulon. (Ibid., p. 104 et 114.)
- COUTAN (Docteur). — *La Cathédrale d'Avranches*; description précise et bien étudiée d'une ancienne basilique normande, aujourd'hui disparue, écroulée subitement en 1790. (Précis de l'Académie de Rouen, 1891, p. 195.)
- *La chapelle de Saint-Julien du Petit-Quevilly et ses peintures murales*; étude pleine d'aperçus nouveaux complétant la Notice archéologique déjà publiée sur cet édifice, par le même auteur, dans la *Normandie monumentale*. (Précis de l'Académie de Rouen, 1901, p. 11.)
- DUBOSC (GEORGES). — *Un bas-relief de l'hôtel du Bourgtheroulde*; commentaire pittoresque d'un ancien détail de mœurs touchant une scène de bergers mangeant à la même écuelle. (Normandie historique et archéologique, avril 1901.)
- FOUCHER (J.-B.). — *Souvenirs d'un Tailleur de pierre*; étude originale et attachante, par un homme du métier, sur les usages, les mœurs, la façon de travailler des artisans de la pierre, à Rouen, dans la première moitié du XIX^e siècle. (Architecture et Construction dans l'Ouest, 1899-1901; travail publié depuis en brochure.)
- GEISPITZ (H.). — *La statue de Louis XV au Palais des Consuls*; brochure tirée à part, avec notes inédites et reproduction phototypique de cette œuvre peu connue de Coustou, qui a son pendant à l'Hôtel-de-Ville, dans le Louis XV de Lemoine. Travail très documenté. (Rouen, Lecerf, 1901, in-8.)

- HAINAUT (R.). — *Le Beffroi de Rouen*. (Normandie historique et archéologique, janvier-février 1901.)
- LAMBIN (EMILE). — *La Cathédrale de Rouen*; excellente monographie architectonique, avec figures à l'appui, commentée depuis, à l'Académie de Rouen, par M. le docteur Coutan, qui avait déjà traité le sujet. (Revue de l'Art chrétien, 1900, p. 287.)
- LASTEYRIE (R. DE). — *Quelques Notes sur le château de Gisors*, d'après une aquarelle de Pianet (1770) et un dessin de Joachin Duvierte (1610). (Bulletin monumental, t. LXV, p. 121.)
- Discours sur l'*Architecture normande*, lu à la Société des Antiquaires de Normandie, le 7 janvier 1902. (Voyez à l'article *Bilson*.)
- LEFORT (LUCIEN). — *Les Ecoles régionales d'Architecture*, rapport officiel lu à la Commission ministérielle des Ecoles régionales, le 18 juin 1901. (Architecture et Construction dans l'Ouest, juillet 1901.)
- LE PARQUIER. — *Le port de Rouen autrefois et aujourd'hui*. (Bulletin du Musée commercial de Rouen, mai 1901.)
- LORIQUE (HENRI). — *Bibliothèque publique de Rouen; cadre de classement du Fonds de Normandie*. (Rouen, 1901, in-8.)
- *Bibliothèque publique de Rouen; cadre de classement des Fonds imprimés*. (Rouen, 1902, in-8.)
- MAILLET (A.). — *L'Ecole de Rouen*. (France de demain, 1901.)
- MÉROVAK. — *Le Vieux-Rouen, journal de l'homme des Cathédrales*; organe à périodicité irrégulière, à prétention *moyen-âgeuse*, publié par un fantaisiste et un rêveur, dont le vrai nom est Gabriel Robuchon. La collection de 1901, tirée en double édition (noir et couleur), se compose de quatre numéros illustrés de dessins rétrospectifs plus ou moins arrangés, plus ou moins fictifs, reproduisant, avec texte à l'appui, différents aspects de l'ancien Rouen : *la Cathédrale, la Grosse-Horloge* et sa cloche, *la Haute-Vieille-Tour, le quartier Saint-Romain et la vieille Maison capitulaire, le carrefour Saint-Laurent* et quelques vues du *vieux Lisieux*. On y voit aussi deux portraits de l'auteur dans son costume d'emprunt, ainsi qu'un croquis le représentant en carillonneur, du haut du porche de l'église de Louviers.
- NORMAND (CHARLES). — *La protestation contre la démolition du quartier de Jeanne Darc (?) à Rouen, à propos de la rue Saint-Romain et de sa sauvegarde*. (L'Ami des Monuments et des Arts, t. XV, p. 7.)
- *Le Congrès de l'Art public en 1900*. (Ibid., p. 164.)
- PELAY (EDOUARD). — Notes descriptives sur *cinq dessins du XVIII^e siècle*, de la collection Gaignières, ayant appartenu à la collection Lormier, reproduisant différentes tombes historiques, aujourd'hui disparues, des abbayes de Saint-Georges-de-Boscherville et de Saint-Wandrille. (Bulletin de la Commission des Antiquités, 1901, p. 173.)

- PELAY (EDOUARD). — Note sur un *vase romain* ou situle en bronze, dit improprement *petite marmite*, trouvé dans l'arrondissement d'Yvetot, provenant de la collection Lormier, entré depuis dans celle de M. Auguste Dutuit. (Ibid., p. 316, fig.)
- PORÉE (L'ABBÉ). — *La Statuaire en Normandie*, érudit et excellent discours lu, le 14 décembre 1899, à la Société des Antiquaires de Normandie, publié en 1900 dans le Bulletin monumental, t. LXIV, p. 381. L'auteur y définit judicieusement le rôle joué par notre statuaire provinciale à côté de celle de l'Ile-de-France; il en mentionne les types consacrés, montre son caractère brillant dans la décoration des tombeaux et constate sa durée prolongée relativement aux autres statuaire.
- SARRAZIN (ALBERT). — *Rouen..... l'époque préhistorique*. C'est le premier chapitre d'une nouvelle histoire de la cité rouennaise que nous ne saurions apprécier dès maintenant, mais qui, rédigée par un archéologue local, doublé d'un historien consciencieux, déjà connu par des travaux analogues, entre autres par *Jeanne Darc et la Normandie au XV^e siècle*, promet d'être intéressante et très étudiée à tous égards. (Normandie historique et archéologique, 1901-1902.)
- SAINT-HILAIRE (A. DE). — *Gaillon, la châtellenie et le château*. (Normandie historique et archéologique, février-mars 1901.)
- V. DE T. — *L'Exposition des Tissus, de Rouen*. (Revue des Arts décoratifs, 1901, n° 10.)
- VITRY (PAUL). — *Les Apôtres d'Antoine Juste à la chapelle des Chartreux de Gaillon*. (Bulletin monumental, t. LXV, p. 352.)
- VUES NORMANDES. — Planches publiées en 1901 dans *l'Architecture et la Construction dans l'Ouest*: Janvier, *Maison rue Dufay*, à Rouen. — Février, *Orgues de Saint-Maclou* (texte de l'abbé Loth). — Mars, *Villa Héricher*, à Yvetot; *Villa Barnier*, rue Verte, à Rouen. — Avril, *Cheminée du XV^e siècle*, rue Pierre-Corneille, à Rouen. — Mai, *Balustre du XV^e siècle*, à Aumale. — Juin, *Fontaine Saint-Maclou*, à Rouen (texte de G. Dubosc). — Juillet, *Hôtel privé*, rue des Jardins, à Fécamp. — Août, *Tableau de la corporation des Merciers-Drapiers*, à Rouen. — Septembre, *Villa Louis Delarue*, à La Bouille. — Octobre, *Château d'Honfleur*. — Novembre, *Maison du boulevard de Strasbourg*, au Havre. — Décembre, *Maison du XV^e siècle*, rue Percière, à Rouen.

II. — ARTICLES D'INTÉRÊT GÉNÉRAL.

- ANONYME. — *L'Architecture municipale*. (Construction lyonnaise, 16 juin 1901.)
- *Les saillies des maisons*. (Architecture et Construction dans l'Ouest, avril 1901.)
- *L'Art et la vie sociale*. (Bibliothèque universelle, août 1901.)
- *L'Art dans les églises*. (Art-Journal, 1901.)
- BEAUNIER (ANDRÉ). — *L'Art et le Peuple*. (La Plume, 15 juin 1901.)
- CLOQUET. — *Essai sur la décoration architectonique*. (Revue de l'Art chrétien, 1901, 3^e liv.)
- FERRAND. — *Des règlements municipaux*. (Architecture et Construction dans l'Ouest, mai 1901.)

- FIERENS-GAVAERT. — *L'embellissement des villes*. (Revue universelle, 26 janv. 1901.)
- GOUAULT (A.). — *Servitude d'alignement, de reculement ou « non reparendi »*. (Architecture et Construction dans l'Ouest, mai 1901.)
- HALLAYS (ANDRÉ). — *La conservation des aspects et des monuments des villes anciennes*, conférence faite, le 22 novembre 1901, au Collège libre des sciences sociales, et analysée dans la plupart des revues d'art et d'archéologie.
- JACQUES. — *L'Art dans tout*. (Revue des Arts décoratifs, mai 1901.)
— *Rues et boutiques*. (Art décoratif, octobre 1901.)
- JOULIN (LÉON). — *Les établissements gallo-romains de la plaine des Martres-Tolosans*, mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Paris, Imprimerie nationale, 1901, in-4° de 29 pages, avec suite de plans et planches en phototypie. Bien qu'il sorte un peu de notre cadre, nous tenons à signaler ici cet excellent ouvrage, exposé savant et documenté des fouilles archéologiques importantes faites, depuis 1826, dans la Haute-Garonne, volume gracieusement offert à notre Association par la *Société archéologique du Midi*, siégeant à Toulouse, sur la demande de notre Président, M. Louis Deglatigny. Tous ceux qui s'intéressent à nos antiquités provinciales le liront avec fruit.
- LEBLOND (MAURICE). — *Le Collège libre d'esthétique moderne*. (Rev. univ., 1901, p. 1110.)
- LEFORT (LUCIEN). — *Destruction des bois de construction par le champignon « Merulius lacrymans »*. (Architecture et Construction dans l'Ouest, novembre 1901.)
- LIONNET (J.). — *Un Art pour le Peuple*. (Le Sillon, 16 juin 1901.)
- MAUSS (OCTAVE). — *L'Art et le Peuple*. (Histoire moderne, 22 octobre 1901.)
- RÉE. — *L'Art et les Métiers d'art*. (Archiv. für Burguerbe, 1901.)
- SCHENBORN (COMTE FRÉDÉRIC DE). — *Protection des Monuments*, réclamation motivée d'un ancien Ministre d'Autriche, en faveur de la conservation des œuvres d'art et de souvenir, et de la préservation de l'aspect esthétique des villes et des campagnes. (L'Ami des Monuments et des Arts, t. XV, p. 209, d'après la *Deutsche Revue*.)
- SOUZA (A. DE). — *L'Art public*. (La Grande Revue, 1^{er} août 1901.)
- STRAÜSS (EMILE). — *L'Architecture au XX^e siècle*. (La Critique, 5 juin 1901.)
- VIVIANI. — *L'Art nouveau*. (Revue illustrée, 1901, 1^{er} semestre.)





LISTE
DES MEMBRES

—
1901



LISTE DES MEMBRES

MM.

- ALLAIS (Henri), Avocat et Publiciste, 21, boulevard Jeanne-Darc, Rouen.
ALLARD (l'Abbé), Curé de l'église du Sacré-Cœur, 6, rue de Bourgogne, Rouen.
AUBÉ (Raoul), Bibliothécaire et Publiciste, 19, rue de l'Épée, Rouen.
AUGER (Madame), 1, rue Le Goff, Paris.
- BARON (Ernest), Entrepreneur, Déville.
BARRE (Paul), Architecte, 91, boulevard Beauvoisine, Rouen.
BAUDOÛIN (Paul), Artiste Peintre, 8, rue Vavin, Paris.
BEAURAIN (Narcisse), Bibliothécaire, 1, rue Restout, Rouen.
BEAUREPAIRE (Charles de), Archiviste du Département, 24, rue Beffroy, Rouen.
BELLON (Emile), Négociant, 29, place de la Cathédrale, Rouen.
BESSELIÈVRE (Louis), Conseiller général, Manufacturier, Maromme.
BLANCHET (Abel), Teinturier, 83, route de Darnétal, Rouen.
BLIN (Eugène), Manufacturier, Elbeuf.
BONET (Edmond), Sculpteur-Statuaire, 4, rue de la Grosse-Horloge, Rouen.
BONET (Félix), Sculpteur-Statuaire, 58, rampe Bouvreuil, Rouen.
BONET-PAON, Sculpteur-Statuaire, 96, avenue du Mont-Riboudet, Rouen.
BOURGEOIS (Ad.), Négociant, 8, rue des Charrettes, Rouen.
BOUTROLLE (A.), Notaire, 49, rue de la Vicomté, Rouen.
BRUNET-DEBAINES, Aquafortiste, La Malue, près Toulon.
BRUNON (Raoul), Docteur-Médecin, 1, rue de l'Hôpital, Rouen.
BRUNON (Paul), Négociant, 174, rue Consolat, Marseille.
- CALIPPE, ancien Agréé, 3, rue Alain-Blanchard, Rouen.
CAILL (C.), Lieutenant de vaisseau, Chef du pilotage de la Seine, Le Havre.
CARTIER (Marcel), Maire de Rouen, 55, rue de la République.
CAVREL (Henri), Rentier, 36, rue de Buffon, Rouen.
CHAVOUTIER (G.), Rentier, 50, rue du Contrat-Social, Rouen.
CHÉDANNE, Architecte, 120, avenue Wagram, Paris.

MM.

CHEVALIER (A.), Architecte, 2 *bis*, rue Saint-André, Rouen.

CHIVÉ (Henri), Entrepreneur, 47, rue Saint-Sever, Rouen.

COLLETTE (Charles), Rentier, 29, rue Lafosse, Rouen.

COLLETTE (l'Abbé), Aumônier du Lycée Corneille, 9, rue Daliphard, Rouen.

COUTAN, Docteur en médecine et Publiciste, 35, boulevard Saint-Hilaire, Rouen.

DARDEL, Directeur du *Crédit Lyonnais*, 8, rue de la Corderie, Rouen.

DEGLATIGNY (Louis), Négociant, 11, rue Blaise-Pascal, Rouen.

DEGLATIGNY (Lucien), Manufacturier, 121, rue d'Elbeuf, Rouen.

DELABARRE (Edouard), Architecte, 37, rue Vineuse, Paris.

DELAMARE (Charles), Propriétaire, 15, rue Louis-Bouilhet, Rouen.

DELARUE (Louis), Orfèvre, 49, rue Jeanne-Darc, Rouen.

DELAUNAY (Ernest), Conseiller général, Fécamp.

DENIZE, Architecte, Lillebonne.

DEPEAUX (F.), Armateur, 35, avenue du Mont-Riboudet, Rouen.

DESCANDE, Agent de la *Compagnie royale Asturienne des Mines*, 70, quai du Mont-Riboudet, Rouen.

DESMONTS, Négociant, 71, rue Thiers, Rouen.

DEVAUX, Sculpteur-Statuaire, avenue du Cimetière-Monumental, Rouen.

DUBOSC (Georges), Rédacteur au *Journal de Rouen* et Critique d'art, 29, rue de Fontenelle, Rouen.

DUPENDANT (Louis), Pilote-Major, 4, rue Claude-Groulard, Rouen.

DUTHIL (Gaston), Courtier, 22 B, rampe Saint-Hilaire, Rouen.

DUTUIT (Auguste), Collectionneur, 21, quai du Havre, Rouen.

DUVEAU (Edouard), Ingénieur civil, 55, rue Saint-Patrice, Rouen.

FAUQUET (Emile), Architecte, 10, quai du Havre, Rouen.

FAUQUET (Ernest), Négociant, 42, rue Thiers, Rouen.

FAUQUET (Eugène), Architecte, 58, rue Ganterie, Rouen.

FLEURY (Auguste), Architecte honoraire, 28, rue Bessroy, Rouen.

FONTAINE (Jules), Photographe, 89, rue Jeanne-Darc, Rouen.

FOUCHER (J.-B.), Sculpteur-Statuaire, 31, quai Cavelier-de-la-Salle, Rouen.

FROMAGE (Albert), Manufacturier, 15, rue Bouquet, Rouen.

GADEAU DE KERVILLE (Henri), Homme de science, 7, rue du Passage-Dupont, Rouen.

GARRETA (Veuve Paul), Rentière, 8, rue de l'Avalasse, Rouen.

GARRETA (Raphaël), Adjoint au Maire, 14, rue du Cordier, Rouen.

GASCARD (A.), Fabricant de produits pharmaceutiques, place Saint-Louis, Bihorel.

GEISPIITZ (H.), Bibliothécaire-Archiviste de la Chambre de Commerce, 56, quai du Mont-Riboudet, Rouen.

GEOFFROY (O.), Sculpteur, 86, rue Saint-Romain, Rouen.

GIRAUD, Docteur-Médecin, Directeur de l'Asile d'aliénés de Saint-Yon.

MM.

GIRIEUD (J.), Imprimeur, 58, rue des Carmes, Rouen.

GUÉRIN, Notaire, 19, rue Thouret, Rouen.

GUILLOUX (Alphonse), Statuaire, 27, rue Saint-Patrice, Rouen.

HÉAULLÉ (H.), Directeur du *Comptoir national d'Escompte de Paris*, 3, rue Rollon, Rouen.

HÉRON (A.), Professeur honoraire, 20, rue du Champ-du-Pardon, Rouen.

HÉRONDELLE (Bernard), Avoué, Bayeux.

HEURION, Directeur du Théâtre-des-Arts, 26, place du Vieux-Marché, Rouen.

HEUZEY (Gustave), Négociant, 29, boulevard Cauchoise, Rouen.

HIE (Henri), Avocat, 8, rue d'Ecosse, Rouen.

HOFFMANN (Auguste), Chimiste, 10, boulevard Sainte-Marie, Petit-Quevilly.

HUE (François), Docteur en médecine, 48, rue aux Ours, Rouen.

JANET, Architecte, 12 b, rue de l'Ecole, Rouen.

JEANNE (Auguste), Avocat-Agrégé, 32, rue aux Ours, Rouen.

KEITTINGER (Maurice), Manufacturier, Conseiller général, 36, rue du Renard, Rouen.

KNIEDER (X.), Manufacturier, Président du Conseil général, Petit-Quevilly.

LABORDE, Architecte, 22, rue du Contrat-Social, Rouen.

LAFOND (J.), Directeur du *Journal de Rouen*, 186, rue Beauvoisine, Rouen.

LAMAIN (G.), Secrétaire général de la Chambre de Commerce, Palais des Consuls, Rouen.

LAMBARD (Hector), Conseiller général, 16, rue Saint-André, Rouen.

LAMY (Jules), Marchand de meubles, 47, rue Saint-Nicolas, Rouen.

LANCESSEUR (E.), Ingénieur civil, 22 bis, rue Maladrerie, Rouen.

LANCESSEUR (F.), Industriel, 35, boulevard Beauvoisine, Rouen.

LANGLOIS, Antiquaire, 15, rue Beauvoisine, Rouen.

LASSIRE (Ch.), Architecte, 24, rue de l'Avalasse, Rouen.

LATOUCHE (E.), Organiste, 3, rue d'Ecosse, Rouen.

LAURENT (Jules), Inspecteur d'assurances, 42, rue Stanislas-Girardin, Rouen.

LE BER (Raoul), château d'Hougerville, Colleville, près Valmont.

LEBLOND (A.), Entrepreneur de peinture, 8, rue Pouchet, Rouen.

LEBLOND (Charles), Employé à la Mairie, 111, rue des Carmes, Rouen.

LE BOCQ (Paul), Architecte, 44, rue Bouquet, Rouen.

LEBOURG, Artiste peintre, 60, rue de Clichy, Paris.

LE BRETON (Gaston), Directeur des Musées de Rouen, Correspondant de l'Institut,
25 b, rue Thiers, Rouen.

LECERF (Jules), Imprimeur, 46, rue des Bons-Enfants, Rouen.

LEFEBVRE (Pierre), Architecte, 95, rue Cauchoise, Rouen.

LEFORT (Lucien), Architecte du Département, 17, rue Saint-André, Rouen.

LEFRANÇOIS, Antiquaire, 82, rue Jeanne-Darc, Rouen.

LÉGER (U.), Entrepreneur, 1, route de Neufchâtel, Rouen.

LEGRIP, Doreur, 59, rue de la République, Rouen.

MM.

- LEMARCHAND (Augustin), Constructeur-Mécanicien, rue Traversière, Petit-Quevilly.
LEMARCHAND (Maurice), Manufacturier, 106, rampe Bouvreuil, Rouen.
LEMEILLEUR (G.), Peintre-Graveur, 53, rue Cardinet, Paris.
LENOIR (Daniel), Professeur libre, 14, rue Lafosse, Rouen.
LE PICARD (A.), Administrateur du *Comptoir d'Escompte de Rouen*, Rouen.
LE PLÉ (M^{lle}), 2, route de Neufchâtel, Rouen.
LEQUEUX (A.), Architecte, 5, rue d'Ecosse, Rouen.
LESAGE (Robert), Substitut, Nanterre (Seine).
LESEIGNEUR (Gustave), 40, rue de Crosne, Rouen.
LESOURD (l'Abbé), Chanoine titulaire, 19, place Saint-Amand, Rouen.
LESTRINGANT, Libraire, 11, rue Jeanne-Darc, Rouen.
LE TESTU, Papetier, 77, rue Grand-Pont, Rouen.
LEVERDIER (Georges), Manufacturier, 8, boulevard Cauchoise, Rouen.
LE VERDIER (Pierre), Conseiller d'arrondissement, 47, boulevard Cauchoise, Rouen.
LE VERDIER (M^{lle}), Propriétaire, 30, rue Damiette, Rouen.
LEVESQUE, Docteur, 43, rue de Reims, Rouen.
LÉVY (Gaston), Orfèvre, 44, rue Grand-Pont, Rouen.
LE VILLAIN (G.), Lieutenant-Colonel, 16, rue Vélarme, Auch.
LOISEL (Raymond), Architecte, 19, rue du Fardeau, Rouen.
LOTH (l'Abbé J.), Curé de Saint-Maclou, 3, rue Eugène-Dutuit, Rouen.
LOUVET-RENAUX, Rentier, 44, rue Verte, Rouen.
- MAINNEMARE (J.), Propriétaire, route de Dieppe, Déville.
MANCHON (Achille), Manufacturier, 84, avenue du Mont-Riboudet, Rouen.
MARAIS (Octave), Avocat, 8, rue des Arsins, Rouen.
MARIE (Auguste), Ingénieur civil, 25, rue Jeanne-Darc, Rouen.
MARROU (F.), Ferronnier d'art, 29, rue Verte, Rouen.
MARTIN (René), Architecte, 57, rue Saint-Patrice, Rouen.
MARTIN (E.), Maire de Moulineaux, 13, rue Grand-Pont, Rouen.
MOÏSE (G.), Peintre-Verrier, 21, boulevard Saint-Hilaire, Rouen.
MONFLIER (Georges), Avocat, 13, rue du Moulinet, Rouen.
MONFRAY (Albert), Filateur, Déville.
MONTIER (A.), Avocat, Maire de Pont-Audemer.
MOREAU (Henri), Architecte, 7, rue Saint-André, Rouen.
MOREL, Entrepreneur de menuiserie, 40, rue de l'Ecole, Rouen.
- NICOLLE (Marcel), Critique d'art, attaché aux Musées nationaux, 65, boulevard Arago, Paris.
NORMAND (Charles), Architecte, Directeur de la *Société des Amis des Monuments Parisiens*, 98, rue de Miromesnil, Paris.
- PELAY (Edouard), Directeur d'assurances, 74, rue de Crosne, Rouen.
PERCEPIED, Docteur-Médecin, 36, rue de Reims, Rouen.

MM.

PETIT, Entrepreneur de peinture, 11 b, rue du Cordier, Rouen.

PINCHON (Paul), Notaire, Philippeville (Algérie).

PIQUET (Paul), Directeur de la Succursale de la Banque de France, 7, place Ventadour, Paris.

POMEREU (Comte de), Député de la Seine-Inférieure, 40, rue de Chaillot, Paris.

POUSSARD, Entrepreneur de couverture, rue de la République, Rouen.

QUESNÉ (Victor), Archéologue, château de Montaure, Montaure (Eure).

RAVENEZ (Commandant), 3, place Delille, Clermont-Ferrand.

RIDEL, Directeur des *Nouvelles Galeries*, 4, rue des Pleins-Champs, Rouen.

ROBERT (Julien), ancien Magistrat, 37, rue Etoupée, Rouen.

RONCERO Y MARTINEZ, Consul d'Espagne, 3, rue Jeanne-Darc, Rouen.

ROTHIACOB (Baron A. de), Administrateur du *Comptoir d'Escompte de Rouen*, Rouen.

ROUSSEL (M^{lle}), Docteur en médecine, 22, rue Jeanne-Darc, Rouen.

ROUX (B.), Propriétaire, 78, rue de Crosne, Rouen.

RUEL (G.), Architecte, 11, rue Alsace-Lorraine, Rouen.

SARRAZIN (Albert), Avocat, 31, place des Carmes, Rouen.

SCHLUMBERGER (Emile), Négociant, 29, rue aux Ours, Rouen.

SCHNEIDER (Emile), Libraire, 26, rue Jeanne-Darc, Rouen.

SEVIN, Architecte, Professeur à l'Ecole régionale des Beaux-Arts, 51, rue Verte, Rouen.

SIMON (E.), Directeur particulier d'assurances, 10, rue de l'Avalasse, Rouen.

THÉNARD, Antiquaire, 48, rue des Carmes, Rouen.

TOUTAIN (Paul), Notaire, 17, quai de la Bourse, Rouen.

TRÉVOUX (Laurent), Industriel, Petit-Quevilly.

TURPIN (Henry), Négociant, 23, rue Pouchet, Rouen.

VALIN (Lucien), Avoué, 21, rue de l'Ecole, Rouen.

VALLÉE (Gaston), Armateur, 3, rue Jeanne-Darc, Rouen.

VAUMOUSSE, Bijoutier, Conservateur du *Gros-Horloge*, 70, rue de la Grosse-Horloge, Rouen.

VERPILLOT (A.), Négociant, 41, rue Thiers, Rouen.

VESLY (Léon de), Professeur à l'Ecole régionale des Beaux-Arts, 21, rue des Faulx, Rouen.

VILLE DE PONT-AUDEMER. — Bibliothèque Canel, Pont-Audemer.

VILLETTE (Ernest), Entrepreneur de charpentes, Déville.

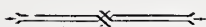
VILLETTE (Stanislas), Entrepreneur de charpentes, rue de Lyons, Rouen.

WADDINGTON (R.), Sénateur, 173, rue des Charrettes, Rouen.

WALLON (H.), Manufacturier, 45, rue du Val-d'Eauplet, Rouen.

WILHELM (Henri), Agent-Bibliothécaire des Sociétés savantes, rue Saint-Lô, Rouen.

WITZ, Rentier, 31, rue Jeanne-Darc, Rouen.



MEMBRES DÉCÉDÉS

DEPUIS L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

MM.

BALLAY, Docteur-Médecin, 55, boulevard Jeanne-Darc, Rouen.

BOULET (Gaston), Négociant, 12, quai du Mont-Riboudet, Rouen.

DELAMARE (Henri), Courtier maritime, 60, rue Chasselièvre, Rouen.

FÉLIX (Julien), Président honoraire à la Cour d'appel de Rouen, 26, boulevard Saint-Julien, Petit-Quevilly.

GARNIER (Charles), Architecte, Membre de l'Institut, 90, boulevard Saint-Germain, Paris.

GUEROULT (Paul), à la Houssaye, par Ferrières-sur-Risle (Eure).

GOUBERT (Alexandre), Négociant, 51, rue Bihorel, Rouen.

LEFÈVRE (Ernest), Artiste Peintre, 40, rue de Fontenelle, Rouen.

LIZÉ (Charles), Artiste Peintre, 26, rue de Crosne, Rouen.

LOISEL (L.), Architecte, 19, rue du Fardeau, Rouen.

OURSEL (Constant), Rentier, 9, rue du Vieux-Palais, Rouen.



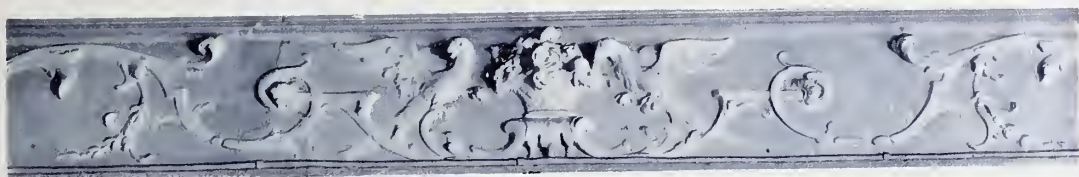


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX, DE PERSONNES ET DE CHOSSES.



A

Abbaye de Saint-Amand, 8, 22, 28, 31.
 — du Bec, 76-77.
 — de Saint-Wandrille, 136 à 138.
 Adeline (Jules), 106, 123.
 Affaire de la rue Saint-Romain, 27 à 29.
 Affichage public, 32.
 Aissantage, 6, 8.
 Aître Saint-Maclou, 32.
 Album de la Société, 10.
 Alincourt, 51 à 54.
 Allégorie picturale, 32.
 Allouville-Bellefosse, 130.
Amis des Monuments de Prague, 7.
Ansgoth-Moulins, 133.
 Andeli (Jean d'), 79 à 80.
 Aquarelles rouennaises, 123.
Arbre de Jessé, 40, 42.
Arbre de vie, 32.
 Arbres du clos Saint-Marc, 30.
 — du boulevard Gambetta, 106.
 Architectes rouennais, 70 à 96.
 Arques, 52.
 Art dans la rue (L'), 111 à 113.
 Art appliqué aux tissus, 114 à 116.
 Articles d'intérêt général, 145.
 — d'intérêt local, 142.
 Artistes français, 35-36.
 Aubé (Raoul), 2, 4, 8, 13; — Lettres, 16, 17, 19; — Procès-verbaux, 1 à 14; — Rapport annuel, 1 à 34.

Aubé (Raoul), *Chronique artistique*, 97 à 127; — *Excursion annuelle*, 129 à 140; — *Index bibliographique*, 141 à 146.
 Aubeaux (Pierre des), 3; — *Notice sur lui*, 35 à 41.
 Auzebosc, 139-140.

B

Baëux (Jean de), 86, 89 à 92, 94, 95.
 — (Guillaume de), 88-89, 92-93.
 — (Pierre de), 96.
 Balcon de ferronnerie, 112.
Baignoire, 71-72.
 Baudouin (Paul), 7, 10, 21, 31, 108-109.
 Beaurain (Narcisse), 1, 18, 33, 124; — lettre, 18.
 Beaurepaire (Charles de), 6, 36, 143; — *Les Architectes rouennais*, 70 à 96; — *Son Cinquantenaire*, 119 à 122.
 Beauvais, 48.
Bec-de-Caux, 132.
 Beffroi, 91.
 Berry (Duchesse de), 134.
 Besselièvre (Louis), 114, 116.
 Béthencourt (de), 49.
 Blain d'Esnamibuc (Pierre), 132.
 Blanquart (l'Abbé), 36, 38-39.
 Blanchard (Pierre), 3, 31.
 Blondel (Général), 124-125.
 Bonsens, 53.

Bonet (Edmond), 1, 13, 18, 34, 85, 104, 107.
 Bonet-Paon, 13, 104, 107.
 Boulenger, 105.
 Bourgeon, Adjoint, 31.
 Bourgeois de Rouen, 55 à 58.
 Boynet (Les), 137.
 Brianchon, 53-54.
 Brézé (Les), 135.
 Bronze, 73.
 Budget, 24.
 Bulletins et Revues, 142.
 Bulletins de la Société, 4, 5, 9, 12, 20, 33-34.
 Bureau de la Société, 13.
 Buste de Corneille, 8, 10, 21, 22, 29.
 — d'Esculape, 1, 16 à 18, 29.

C

Caen; note, 37.
Café Dubois, 42.
 Camelin (Jean), 85.
 Camp romain, 68, 69, 70.
 Cardinaux d'Amboise, 40, 43.
 Cartier, Maire; Lettre, 22.
 Cartouche, 112-113.
Catelier, 69.
 Cathédrale, 3, 32, 36, 39, 44, 76 à 94.
 Caillouville, 136.
 Caudebec-en-Caux, 132-133, 135.
Cella, 70.

Cercueil antique, 43.
 Chapelle Saint-Saturnin, 138.
 Chapitre de la Cathédrale, 55.
 Charles V, 86.
 Chartreuse de La Rose, 90-92.
 Château d'Auzebosc, 139-140.
 — de Maulévrier, 135.
 — Gaillard, 80, 93.
 Chêne d'Allouville, 130 à 132.
 Chronique artistique et monumentale, 97 à 127.
 Cimetière Monumental, 113.
 Cimetière Saint-Gervais, 113.
 Cinquantenaire d'un érudit normand, 119 à 122.
 Citations sur la physionomie des villes, 64-65.
 Cloître de Saint-Wandrille, 137.
 Clos-des-Galées, 84.
 — Saint-Marc, 30.
 Cochet (l'Abbé), 67, 133, 134.
 Collection bibliographique, 145.
 — Lizé, 122-123.
 — Pelay, 115, 118-119.
 — de tissus, 115-116.
 Colomb (Michel), 42.
 Commissions, 12.
 Conseil d'administration, 12.
 Corneille (Pierre), 8, 10, 21, 22, 29.
 Correspondance, 15 à 23.
 Cour-des-Comptes, 31.
 Coutan (Docteur), 50, 77, 20, 143-144.
 Croix sculptées, 99, 104.

D

Dalle tumulaire, 104.
 Davy (Jean), 81.
 Découvertes, 72-73.
 Décor commercial, 110-111.
 Deglatigny (Louis), 27-28, 33, 68, 130; — lettres, 21-22, 59-60, 62-63; — Notes sur l'affaire de la rue Saint-Romain, 59 à 66. (Voir aussi toute la série des procès-verbaux, de 1 à 14.)
 Déggradations, 97-98.
 Démissions, 11.
 Desaubaux (Voy. Aubeaux, des).
 Deshayes (Emile), 117-118.
 Derocque (Pierre), 112.

Déville (A.), 26, 41, 76, 77, 79 à 81.
 Déville, 1, 16, 18-19, 29.
 Devaux (F.), 2, 113.
 Dieppe, 48.
 Diorama des costumes de Normandie, 116.
 Dublocq (E.), 114.
 Duboc (Adolphe), 123.
 Dubosc (André), 33.
 Dubosc (Georges), 3, 7, 8, 13-14, 19, 28-29-30-31-32, 109-110, 124; — lettre, 20; — Les *Oriols* rouennais, 47 à 50; — Manoir d'Alincourt, 51 à 54; — Vieille maison rue Saint-Lô, 55 à 58.
 Ducerceau (le P.), 131.
 Dufay-du-Taillis, 135.
 Dumay (Ch.), lettre, 61.
 Durand *le machon*, 78-79.
 Datuit (Auguste), 31.
 Duveau (Edouard), 3, 6, 19, 29, 33, 48, 55, 113.

E

Echafaudages, 98.
Ecole de Gisors, 44.
Ecole de Médecine, 1, 17, 29.
Ecole de Rouen, 44.
Ecole primaire supérieure de filles, 108-109.
 Eglise d'Allouville, 132.
 — de Gisors, 37 à 39.
 — de Rançon, 139.
 — Saint-Maclou, 32, 43, 105.
 — Saint-Michel, 136.
 — Saint-Nicaise, 105.
 — Saint-Ouen, 84, 85, 89, 90, 95.
 — Saint-Paul, 104-105.
 — Saint-Vincent, 98.
 — Sainte-Gertrude, 133-134.
 Emendreville, 132.
 Enguerran, 76-77, 80.
 Enseignes rouennaises, 56-57, 112.
 Epine-phénomène, 131.
 Esnambuc (Pierre Blain d'), 132.
 Essais de décoration artistique, 108.
 Esthétique moderne, 110-111.
 Etymologies villageoises, 140.
 Exposition des tissus, 114 à 116.

Exposition Jeanne-d'Arc, 117.
 Etoffes artistiques, 115-116.
 Excursion annuelle, 129 à 140.
 Exploration archéologique de la forêt de Rouvray, 67

F

Fabricants rouennais, 115-116.
 Façades modernes, 111.
Fanum, 68-69.
 Fauquet (Eugène), 7, 10, 11, 33, 101, 102, 111, 113.
 Faux cimetière, 3-32.
 Fécamp, 39.
 Ferronnerie d'art, 112, 113.
 Flaubert (Docteur), 1, 16, 18-19, 29.
 — (Gustave), 1, 16, 18-19, 29.
Fontanelle ou *Fontenelle*, 136.
 Fontaine des Sociétés savantes, 3, 19, 30.
 — Saint-Ouen, 104.
 — Saint-Maclou, 109, 110.
 Foucher (Auguste), 99, 101, 102, 109, 110, 143.
 — (J.-B.), 99.
 Fouilles archéologiques, 8, 67 à 74, 113-114.
 Fouray (Jacques), 99.
 Fresques décoratives, 7, 10, 20, 31, 108-109.
 Frey (Abraham), 116.

G

Gauthier de Saint-Hilaire, 81.
 Geispitz (Henri), 13, 143.
 Geoffroy, 13.
 Girard, 115.
 Gisors, 37 à 39, 93.
 Gogear, 100.
 Goujon (Jean), 43, 44, 109.
 Gouverneurs du Gros-Horloge, 2, 30.
 Grilles de protection, 32, 105.
 Grosse-Horloge, 2, 30, 125-126.
 Groupe décoratif, 110.
 Guilloux (Alphonse), 111, 113, 120.

H

Hainaut (Robert), 2, 30; — Notice, 125-126.
Hallays (André), 64.
Harfleur, 48.
Hellouin de Ménibus, 54.
Hermentrude (Sainte), 132.
Hêtre phénomène, 131.
Heuzey (G.), 117.

I

Index bibliographique, 142 à 146.
Imagiers rouennais, 38-39, 41-42-43-44.
Image Sainte-Catherine, 55.
Imprimeurs rouennais, 57.
Imposte en ferronnerie, 112.
Ingelram, 76.
Inscriptions d'Alincourt, 52-53.
— de Moulineaux, 113.
— rouennaises, 106-107.
Institut du Moyen-Age, 15.
Inventions horologiques, 125.

J

Jacquier, 105.
Jean (Alphonse), 124-125.
Jean d'Andeli, 77 à 80.
Jean de Baëux, 86, 89, 90 à 92, 94-95.
Jean Goujon (V. Goujon).
Jean-aux-Tabours, 93.
Jeanne d'Arc, 107, 117 à 119.

L

La Cordière, 82-83.
Lacroix (F.), 50.
Lambert (Albert), 103, 124-125.
Langlois (Hyacinthe), 109.
Lassire, 105.
Le Breton (Gaston), 2, 9, 22, 28, 31, 33, 113, 117.
Le Brun (Famille), 56.
Lecerf (J.), 11.
Lefort (Lucien), 28, 60, 64, 98, 105.
Legs Pellechet, 1, 18.
Leprince, 100.
Lerefait, 100.

Le Sage, 134-135.
Lillebonne, 52.
Liste des Membres, 149.
Lizé (Charles), 122-123.
Livre des Fontaines, 106, 109, 119.
Locquet (Nicolas), 57.
Logis rouennais, 49-50.
Loisel (Raymond), 111, 113.
Longs-Vallons, 69-70.
Lucas-Leclin, 111.
Luce (Jean), 77-78.
Luchaise (Achille), lettre, 15.

M

Machuel (les), 57.
Macon (rues de), 50.
Maçonnerie, 74.
Madrillet, 71.
Mainnemare, 1, 17; — Lettre, 19.
Maison-Brûlée, 101-102.
Maison de l'abbaye de Saint-Amand, 8, 22, 28, 31.
— de Corneille, 8, 10, 21-22, 29.
— de Flaubert, 1, 16 à 18, 29.
— de la rue Grand-Pont, 111.
— de la rue Saint-Lô, notice, 55 à 58.
— de la rue Saint-Romain, 59 à 66.
Manoir d'Alincourt, 51 à 54.
— d'Auzebosc, 139-140.
Maître-autel de Saint-Paul, 104-105.
Maître des œuvres de maçonnerie et maîtres-maçons, 82, 89, 93, 96, 114.
Malpalu (Richard de), 77.
Manneken-piss, 110.
Manneville-la-Goupil, 51.
Marc-d'Argent (l'Abbé), 84-85.
Marrou (F.), 107.
Maulévrier, 135.
Médailillon et médaille commémoratifs, 120-121.
Ménibus (Hellouin de), 54.
Menuiserie décorative, 111.
Mérovak, 144.
Miniature historique, 108-109.
Moines Bénédictins, 138.
Monument de Moulineaux, 101 à 104.
Monuments funéraires, 113.
Moreau, 8, 22, 31.

Murs Saint-Ouen, 114.
Musée d'Antiquités, 22, 28, 31.
Mutuelle-Vie, 7, 21, 31, 111.

N

Nécrologie, 122 à 127.
Normand (Charles), 7, 8.
Notes sur l'affaire de la rue Saint-Romain, 27 à 29.
Notes sur les Architectes de Rouen, 75 à 96.
Notices biographiques, 122 à 127.

O

Oberkampf, 116.
Oissel, 74.
Oriols rouennais, 48 à 50.
Orival, 68, 69, 70, 73, 74.
Oscellerie, 74.
Ossements antiques, 114.
Ouragans, 97-98.

P

Paradis des Saints, 136.
Pascal (Blaise et Etienne), 114.
Passage de la Cour-des-Comptes, 10, 20, 31.
Patine, 104.
Patronage scolaire, 3, 19, 30.
Pelay (Edouard), 4, 13, 30, 32, 34, 115, 118, 119, 144, 145.
Pellechet (Mlle), 1, 18.
Pendentif, 133.
Périer (Jean), 86-87-88.
Photographies locales, 10.
Pierre (Travail de la), 98-99.
Places diverses, 105.
— Carnot, 99, 100, 106.
— de la Pucelle, 49.
— Saint-Sever, 99-100.
— Saint-Vincent, 49.
Plain-chant grégorien, 138.
Plantations, 30, 105, 106.
Plaques commémoratives, 106, 108.
Porée (l'Abbé), 44, 145.
Poteries, 72-73.
Pont Boieldieu, 99 à 101.
— Mathilde, 84.
Ponts-et-Chaussées, 98 à 101.

Portail de la Cathédrale (Grand), 39.
 — des Libraires, 36, 81.
 — de Saint-Maclou, 97 à 99.
 Porte artistique, 113.
 — du Gravier, 69.
 — Martainville, 94-96.
 Pothier (Dom), 138.
 Pouyer-Quertier, 115.
 Procès-verbaux, 1 à 14.
 Propagande artistique, 28.

Q

Quénouville, 132.
 Quesné (Victor), 8, 70, 73.

R

Rançon, 139-140.
 Réfectoire de Saint-Wandrille, 137.
 Relèvement du pont Boieldieu, 99 à 101.
 Robert, 5.
 Restauration de monuments. (Voy.
 Saint-Maclou (église et fontaine);
 — Ecole primaire supérieure de
 filles; — Buste de Corneille; —
 Maison rue Grand-Pont, etc.)
 Ridet, 116.
 Roullant Le Roux, 39.
 Rouvray (Forêt de), 67 à 74.
 Rouff, 116.
 Rue Pierre-Blanchard, 3, 31.
 — Pierre-Corneille, 8, 21, 22,
 29.
 — du Change, 32, 111.
 — Grand-Pont, 49, 111, 112.

Rue du Petit-Porche, 114.
 — Saint-Lô, 55 à 58.
 — Saint-Romain, 59 à 66.
 — de la Vicomté, 49.
 Rues diverses, 50.
 — de la ville de Macon, 50.
 Ruel (Georges), 7, 9, 13, 20, 21,
 31, 115, 116.

S

Sociétés de Monuments, 7.
Sacraire, 134.
 Saint-Maclou; — Saint-Nicaise; —
 Saint-Ouen; — Saint-Paul, etc.
 (Voy. Eglises).
 Saint-Wandrille, 136 à 138,
 Sainte-Gertrude, 132 à 134.
 Salvart (Jean), 94.
Samaritaine (La), 110.
 Sarrazin (A.), 145.
 Sauvageot, 104.
 Sculpteurs rouennais anciens, 83, 39,
 41 à 43.
 — modernes, 124.
Société industrielle de Rouen, 114.
 Sociétés et Congrès, 142.
 Souchières (Eugène), 126-127.
Stand, 3, 19, 29, 30.
 Statuaire normande, 43-44.
 Statue de Boieldieu, 105.
 — militaire, 102.
 Supplice de Jeanne d'Arc, 117 à 119.
 Syndicat des Sociétés savantes, 16

T

Tabernacle, 134.
 Tapis, tapisseries, 115-116.

Thénard, 29.
 Tissus, 114 à 116.
 Tois, 111, 112, 113.
 Tombeau de Charles V, 86.
 — des d'Amboise, 40-41-42-
 43.
 Touffreville-la-Corbeline, 139-140.
 Tours du guet, 50.
 Tours du Vieux-Château, 106.
 Travail de la pierre, 98-99.
 Travaux de voirie, 99 à 101.
 Travaux projetés, 96.
 Trintzius, 108.

U

Uggate, 68.

V

Vallée de Sainte-Gertrude, 132-133.
 Valence (Pierre), 114.
 Vaumousse, 9.
 Vautier (le Père), 136.
 Vesly (Léon de), 2, 3, 5, 8, 30, 32,
 113-114; — Notice sur Pierre
 des Aubaux, 35 à 41; — Fouilles
 de Rouvray, 67 à 74.
 Vernon (Pierre de), 98-99.
 Vierge, 99.
 Vitraux, 105, 133-134.
 Vieux-Château, 106 à 108, 117.
 Vieux-Marché, 118-119.
 Vieilles façades, 8, 22, 28, 31, 111,
 112.

Y

Yvetot, 130.

ERRATA.

Page 31, ligne 23, au lieu de : *Auguste-Dutuit*, lisez *Eugène-Dutuit*.
 Page 32, ligne 25, au lieu de : *jamais, qu'il nous suffise*, lisez : *jamais. Qu'il nous suffise*.
 Page 154, note 1, au lieu de : *sur la cote Y⁸*, lisez : *sous la cote Y⁸*.
 Page 135, ligne 37, au lieu de : *l'encadrant*, lisez : *s'encadrant*.
 Page 138, ligne 2, au lieu de : *sont bien ordonnés et ne manquent*, lisez : *est bien ordonné et ne manque*.
 — ligne 3, au lieu de : *froids et uniformes*, lisez : *froid et uniforme*.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Procès-verbaux des Séances	1 à 14
Correspondance.	15 à 23
Situation de la Caisse.	24 et 25
RAOUL AUBÉ. — Rapport annuel	27 à 34
LÉON DE VESLY. — Pierre des Aubeaux, imagier rouennais	35 à 45
GEORGES DUBOSC. — Les Oriols rouennais	47 à 50
— Le Manoir d'Alincourt	51 à 54
— Une vieille Maison de la rue Saint-Lô.	55 à 58
LOUIS DEGLATIGNY. — Nouvelles notes sur l'Affaire de la rue Saint-Romain.	59 à 66
LÉON DE VESLY. — Exploration archéologique de la Forêt de Rouvray	67 à 74
CHARLES DE BEAUREPAIRE. — Notes sur les Architectes de Rouen.	75 à 96
RAOUL AUBÉ. — Chronique artistique et monumentale (Revue de l'année 1901).	97 à 127
— Excursion annuelle (Visite à Allouville, Sainte-Gertrude, Maulévrier, Saint-Wandrille, Auzebosc, etc.)	129 à 140
— Index bibliographique	141 à 146
Liste des Membres.	149 à 154
Table alphabétique des noms de lieux, de personnes et de choses.	155 à 158

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — PLANCHES HORS TEXTE.

	Pages.
Groupe de la « <i>Dormition de la Vierge</i> » (vers 1500), attribué à Pierre des Aubeaux. (Ancienne abbaye de Fécamp, église actuelle de la Trinité), cliché Jules Lecerf	38
Arbre de Jessé (1508-1513), par Pierre des Aubeaux. (Grand portail central de la Cathédrale de Rouen.)	40
Maison du XVe siècle, démolie, rue Saint-Lô, à Rouen; dessin à la plume d'Edouard Duveau.	56
Eglise de Sainte-Gertrude (Seine-Inférieure), cliché Aug. Marie	132
Vue intérieure de la chapelle de Sainte-Gertrude, aquarelle inédite d'Hyacinthe Langlois, extraite de l'Album de la <i>Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure</i>	136

II. — VIGNETTES DANS LE TEXTE.

	Pages.		Pages.
Frontispice, dessin à la plume par A. Laquerrière, gravé par H. Manesse.		Monument de Moulineaux (vue postérieure), cliché Aug. Marie	103
Tête de page (Frise de l'Hôtel des Sociétés savantes), cliché Jules Lecerf	1	Cartouche rue Saint-Patrice, 33, croquis d'Edouard Duveau	112
Cul-de-lampe (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	14	Imposte rue Ecuyère, 79, croquis d'Edouard Duveau	112
Tête de page (Frise de l'Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	15	Millésime rue Porte-aux-Rats, 33, croquis d'Edouard Duveau	113
Cul-de-lampe (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	23	Monogramme rue Socrate, 3, croquis d'Ed. Duveau	113
Tête de page (Frise de l'Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	27	Médaille commémorative du Cinquantenaire de M. de Beaurepaire, par Alph. Guilloux.	121
Tête de page (Frise de l'Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	35	Tête de page (Abbaye de Saint-Wandrille, église de Saint-Wandrille et chêne d'Allouville), dessin à la plume d'Ernest Morel .	129
Les Oriols rouennais, tête de page, dessin à la plume d'Ed. Duveau	47	Ancienne Epine d'Allouville, dessin-lavis inédit de M. Le Sage. (Bibliothèque de Rouen).	131
Oriol, rue Grand-Pont, par Ed. Duveau . .	49	Fendentif de l'église de Sainte-Gertrude, dessin-lavis inédit de M. Le Sage. (Bibliothèque de Rouen.)	134
Oriol, place de la Pucelle, par Ed. Duveau .	49	Château d'Auzebosc (le Manoir), dessin inédit de M. Le Sage. (Bibliothèque de Rouen.)	139
Le Manoir d'Alincourt, dessin à la plume d'Eug. Fauquet	51	Tête de page (Frise de l'Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	141
Entrée de la rue Saint-Lô et tour du Palais-de-Justice, dessin à la plume d'Ernest Morel	55	Cul-de-lampe (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	146
Cul-de-lampe (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	58	Encadrement (cadre de glace, Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf.	147
Rue Saint-Romain, dessin à la plume d'Ern. Morel	59	Tête de page (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	149
Cul-de-lampe (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	66	Cul-de-lampe (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	154
Tête de page (Frise de l'Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	67	Tête de page (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	155
Cul-de-lampe (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	74	Tête de page (Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	159
Tête de page (Frise de la porte des Libraires, Cathédrale de Rouen), cliché J. Lecerf .	75		
Tête de page (Frise de l'Hôtel des Sociétés savantes), cliché J. Lecerf	97		
Monument de Moulineaux (vue de trois-quarts), cliché Aug. Marie	102		

III. — PLANS.

	Pages.
Plan du Catelier d'Orival, par Léon de Vesly	69
Plan du <i>Balnéaire</i> de la Mare-du-Puits (Oissel), par Léon de Vesly	71
Coupe du <i>Præfurnium</i> du Balnéaire, par Léon de Vesly	73
Plaque topographique du Vieux-Château de Philippe-Auguste, d'après un cliché de Ed. Bonet . .	107



ROUEN

IMPRIMERIE JULIEN LECERF

1902



GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00632 5019

